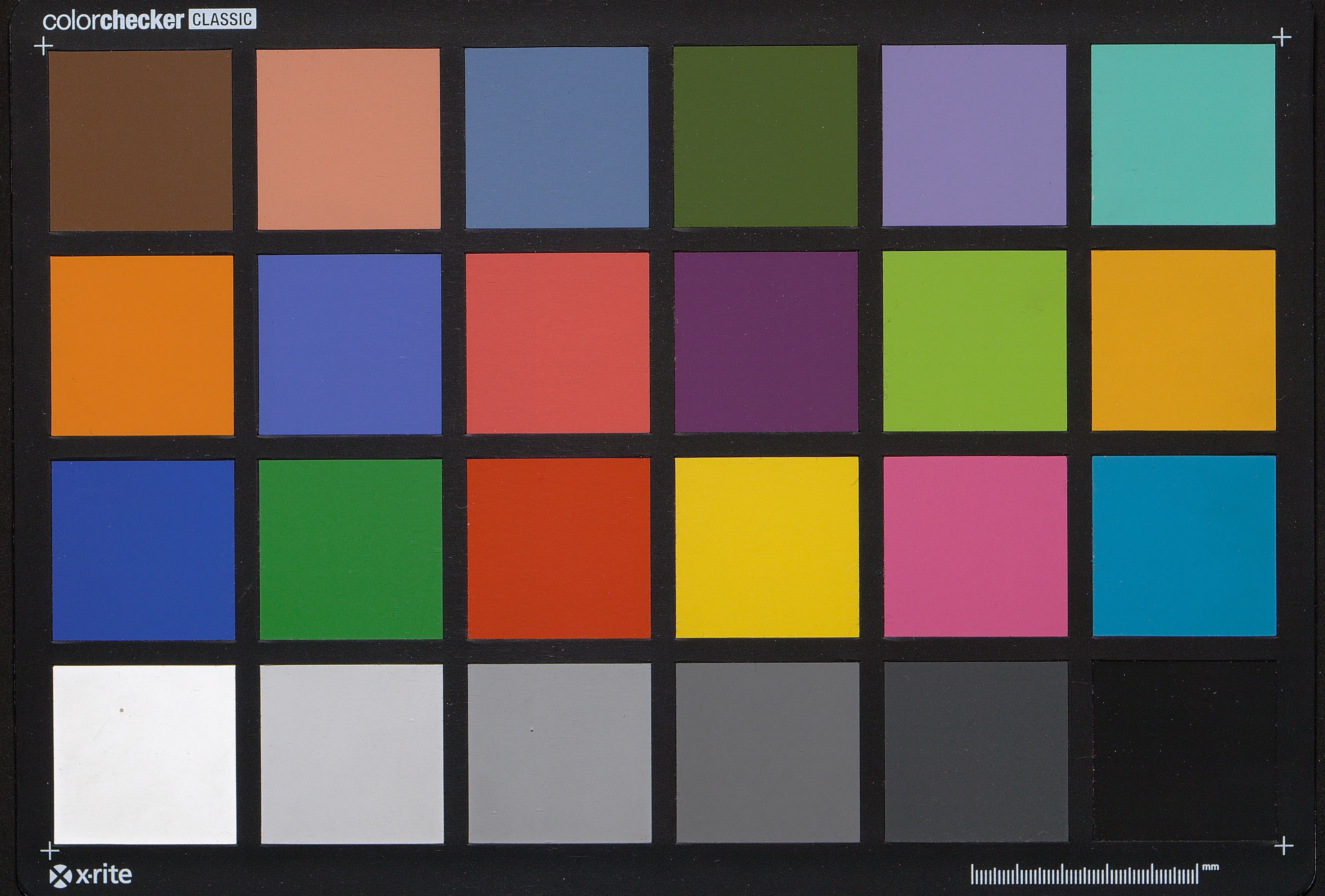
colorchecker CLASSIC
x-rite
mm

NISARD (Désiré).- Cours d'éloquence française. 1854--1857.

MS 161

A. Marguerin

Cours d'Éloquence française.

première Leçon.

6 janvier 1855.

Le Cours de l'année dernière a été consacré à montrer par quelles causes générales et particulières l'esprit français et la prose française qui en est l'expression la plus vraie avaient fléchi au début du XVIIIème siècle. Ce fléchissement, il faut le dire n'a eu qu'un temps, et nous sommes arrivés à une époque où l'esprit français se relève, où la prose reprend sinon le même naturel, du moins un naturel aussi grand quoique plus mêlé et plus variable. Les causes de ce renouvellement de l'esprit français, de cette sorte de réparation de la prose sont au nombre de trois : le *Génie*, la *tradition*, et l'*Esprit philosophique*

Le tour particulier que l'esprit français avait pris était une imitation de ce *précieux* par lequel avait commencé la littérature du XVIIème siècle. Le Génie seul pouvait redresser le bel esprit et en corriger les abus : le précieux tenait à telle ou telle école, à telles ou telles personnes qui remplissaient la littérature de leurs propres impressions et dès lors il n'y avait rien de vrai, rien de stable dans le précieux : le génie seul a la faculté de trouver la vérité, de la voir, de l'embrasser et de l'exprimer d'une manière durable.

Il y a une autre Cause qu'il ne faut pas négliger, une Cause à qui l'on doit des ouvrages qu'on ne met pas au premier rang, mais qu'on n'ose pas non plus mettre au second : C'est la tradition.

La tradition est de deux sortes : celle du XVIIème siècle toute récente puisque les derniers grands hommes venaient de disparaître, et celle de l'Antiquité ; sous ce nom nous comprenons les deux antiquités païennes et chrétiennes.

Voltaire, Montesquieu, Rousseau et Buffon, sont les écrivains de génie qui sont à des titres divers les héritiers du XVIIème siècle ; un homme plus que tous les autres s'est pour ainsi dire personnifié dans la tradition, c'est Rollin. Il y a dans Rollin des beautés qui ne sont point de l'ordre le plus élevé ; mais comme elles sont parfaites, on ne peut pas les mettre au second rang. Ces deux influences du Génie et de la tradition ont été excellentes, et nous leur devons toutes les beautés durables de la littérature au XVIIIème siècle

Nous ne louerons pas aussi absolument l'esprit philosophique : Le principe de l'esprit philosophique est la substitution de la raison à l'autorité dans ce qui est du domaine de la raison ; le second caractère de l'esprit philosophique est le désir d'appliquer ce qui a été reconnu pour vrai ;

C'est un besoin généreux de sortir de la spéculation et de faire profiter le genre humain de la découverte de la vérité. L'esprit philosophique est inséparable de l'esprit de réforme : il comprend que certaines choses n'ont qu'un temps, et que le changement devient, à une époque donnée, absolument nécessaire. Mais l'esprit philosophique réforme pour corriger ; il ne regarde point le passé avec un esprit d'hostilité ; mais en respectant et en maintenant ce qu'il y trouve de bon, il attaque franchement ce qui lui semble mauvais ; et il faut dire à son honneur que ses efforts n'ont pas été infructueux. Il y a donc un bon esprit philosophique ; c'est à ce bon esprit que nous devons quelques unes des belles pages de Montesquieu ; quelques unes de ces principes, quelques unes de ces vérités éternelles qui passant de la littérature dans le droit politique et civil sont devenues des lois reconnues par la nation où elles s'étaient produites et même par l'Europe entière.

Mais le XVIIIème siècle a-t-il eu tout seul l'honneur d'avoir trouvé l'esprit philosophique ? quand il réclame l'égalité civile, la modération pénale, la tolérance religieuse, demande-t-il des choses si nouvelles que le XVIIème siècle n'en ait pas même eu l'idée. Au premier abord c'est un paradoxe, et presque un contre sens de parler Bossuet à propos de la tolérance

3v 1

religieuse : on sait comment il parle de la révocation de l'édit de Nantes et son zèle paraît n'admettre aucun tempérament, aucune modération. Fénelon, Fléchier, et tous les écrivains qui n'étaient point du parti de l'opposition ont approuvé, et ont loué la révocation de l'édit de Nantes. Le 17ème siècle n'a donc pas eu l'idée de la tolérance religieuse : il l'a eue, mais autrement que le dixhuitième. Eloignez un peu Bossuet de Louis XIV ; ~~t~~arrachez le un moment à cette pensée d'unité qui le préoccupe en toutes choses : en un mot cherchez non pas dans les discussions publiques où il faut soutenir à tout prix la religion et l'église, mais dans les sermons et dans les lettres de direction : personne n'a mieux parlé de la charité que Bossuet ; il y revient souvent, et son sermon sur la charité fraternelle est un de ses plus beaux sermons : la charité ! « Nouveau genre de combat où nous voyons aux mains non point la fureur contre la fureur, ni la haine contre la haine : c'est un combat de bêtes farouches ; mais le vrai combat qui nous est permis, c'est de combattre la haine par la douceur, les injures par les bienfaits, l'injustice par la charité : voilà le combat que Dieu aime à voir. »

~~Il y~~ a un passage d'une lettre de Bossuet où l'on voit comment cet homme qui ~~passe~~ ~~pour~~ est regardé comme un fanatique ~~auprès~~ par de certaines personnes, agit avec les ennemis de la religion : (lett. à un Juif qui de catholiq. s'est fait protestant)

M

(Le texte me manque)

N'ôtons rien au 18ème siècle; mais faisons aussi au dix~~hu~~septième la part qui lui revient. Si nous ne trouvons pas le principe de la tolérance religieuse nettement et formellement exprimé, reconnaissons que l'esprit de charité a été pour ainsi l'âme de l'enseignement de Bossuet et des autres grands sermonnaires. Quant aux principes qui regardent plus directement la société et la politique, une étude sérieuse découvrirait dans les philosophes du dix-septième siècle et surtout dans La Bruyère des pensées et des maximes que le dix-huitième n'a eu qu'à étendre et à préciser. + L'avantage le plus certain du dix-huitième siècle sur le dix-septième, c'est l'application. Le 17ème est purement spéculatif; les idées ne passent ni dans les mœurs, ni dans les lois: le premier travail devait être de les trouver, de les exprimer: le dix-huitième siècle a terminé l'œuvre du dix-septième.

Nous ~~d~~venons de voir ce que le dix-huitième siècle a dû au bon esprit philosophique; voyons maintenant ce qu'il a dû au mauvais: car il y a un bon et un mauvais esprit philosophique, comme il y a une bonne et une mauvaise raison. La bonne sorte de raison c'est la raison humaine, cette règle fixe et immuable,

Il y avait plus de noblesse d'âme, et plus de grandeur dans la charité de Bossuet que dans la tolérance religieuse du dix-ht siècle. Au nom de quel principe le siècle réclamait-il la tolérance? Voulait-il la tolérance d'une religion pour une autre? Non. L'esprit, le fond même du siècle était l'indifférence religieuse; et il y a loin de l'indifférence à la charité. La tolérance était presque une mesure d'ordre, c'était à coup sûr un principe politique et non point un sentiment de vraie religion. Si le 17ème siècle n'a pas eu la tolérance, il a eu la charité. La tolérance est une de ces vertus qui fait qu'on aime l'espèce et qu'on déteste l'individu: la charité va d'abord à l'homme, puis si elle le peut, elle embrasse l'humanité. Tout en distinguant bien la tolérance de la charité, sachons gré au 17ème siècle d'avoir par une réclamation constante, habitué les esprits à des idées grandes et nobles en elles-mêmes à laquelle la raison individuelle devrait toujours céder. Cette raison Saint Paul l'appelle la lumière mise en nous pour nous éclairer. „ Cette raison supérieure, dit Fénelon, domine jusqu'à un certain point, avec un empire absolu, tous les hommes les moins raisonnables, et fait qu'ils sont toujours d'accord malgré eux sur ces points. „ Mais cette raison humaine „ chacun sent en soi une raison bornée et subalterne. „ C'est le sens propre comme l'on disait au 17ème siècle. Chacune de ces deux raisons a son caractère : l'une, la raison humaine, reconnaît qu'il y a certaines choses qui la dépassent : „ La dernière démarche, dit Pascal, est de connaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. „ L'autre, le sens propre, n'accepte pas de limites ; il croit tout voir et tout pouvoir atteindre. Bossuet a très bien marqué cette sorte d'enivrement de la raison individuelle qui s'emporte elle-même :

Lett. 139. „ Vous prétendez qu'il ne faut admettre que ce qu'on entend clairement (ce qui, réduit à de certaines bornes est très véritable), chacun se donne la liberté de dire : j'entends ceci et je n'entends pas cela, et sur ce seul fondement on approuve et on rejette tout ce qu'on veut : sans songer qu'outre nos idées claires et distinctes il y en a de confuses et de générales qui ne laissent pas d'enfermer des vérités si essentielles qu'on renverserait tout en les niant. „

Bayle a comme Bossuet entrevu le danger de ne croire qu'à sa raison propre et individuelle : parlant d'un Juif qui se fit de juif Chrétien, de chrétien juif de nouveau, puis de juif négateur de de la divinité des livres de Moïse, Bayle dit ces mémorables paroles :

« S'il eût encore vécu six ou sept ans, il aurait peut-être nié la religion naturelle, parce que sa misérable raison lui eût fait trouver des difficultés dans l'hypothèse de la providence et du libre arbitre de l'Etre éternel et nécessaire. quoi qu'il en soit, il n'y a personne qui en se servant de la raison n'ait besoin de l'assistance de Dieu : car sans cela, c'est un guide qui s'égare : et l'on peut comparer la philosophie à des poudres corrosives qui après avoir consumé les chairs baveuses d'une plaie, rongeraient la chair vive et carrieraient les os et perceraient jusqu'aux moelles. La philosophie réfute d'abord les erreurs ; mais si on ne l'attaque point là, elle attaque les vérités ; et quand on la laisse faire à sa fantaisie, elle va si loin qu'elle ne sait plus où elle est, ni ne trouve plus où s'asseoir (Bay. dict. hist. art. acosta)

La mauvaise raison, c'est le mauvais esprit philosophique, et c'est aux abus de ce mauvais esprit que sont nés sinon les défauts, du moins les imperfections de la littérature du dix-huitième siècle. Son influence a été fâcheuse.

Ce qui caractérise la mauvaise partie

des écrits du 18ème siècle, ce sont des erreurs sur l'homme. La prétention de ce siècle est de connaître parfaitement l'homme et de tirer de cette connaissance des systèmes d'économie politique, d'éducations etc parfaitement appropriés à sa nature. Le mauvais esprit philosophique a empêché le dix-huitième siècle de bien connaître l'homme, et le dix-septième nous en a donné une peinture plus vraie et plus exacte.

Qu'est-ce donc que connaître l'homme? Connaître l'homme c'est savoir sa plus grande capacité pour le bien et pour le mal. L'optimiste ne voit qu'un côté de l'homme, et quoique ce soit le meilleur il ne le connaît qu'imparfaitement. Ni l'optimiste, ni le pessimiste ne peuvent se flatter d'avoir la science de l'homme; ils n'~~ont~~ ont tout au plus que la moitié. (Il me semble que cette idée est développée dans le dialogue entre Pascal et Mr. de Sacy sur Epictète et Montaigne.)

Qui donc peut donner cette science de l'homme? C'est la morale chrétienne, considérée non au point de vue du dogme, mais ~~seulement~~ acceptée comme la science la plus complète de l'homme ~~est ag~~ général et de chacun de nous en particulier. La confession, la direction, la prédication ont donné à la religion des moyens de connaître que la philosophie n'a pas: St. Augustin, St Chrysostome, Bossuet et tous les autres grands génies ont lu dans le cœur de l'homme comme dans un livre ouvert: que peut cacher en effet un chrétien humble, sincère auquel la pénitence seule arrache l'aveu de ses fautes. A cette étude attentive, a cette observation journalière des autres, ces prêtres ajoutaient l'examen plus scrupuleux encore d'eux-mêmes ; et ils trouvaient dans leur propre cœur la confirmation de ce qu'ils avaient remarqué dans celui des autres. Cette méthode d'observation constante appliquée depuis l'origine du Christianisme par des hommes de génie a dû porter, et a porté des fruits incontestables : la morale chrétienne possède seule la science complète de l'homme – Le dix-huitième siècle n'a pas eu cette science : elle a échappé à Montesquieu lui-même, cet écrivain si grave, si philosophe et dont la plupart des ouvrages paraissent si profondément médités. Est-ce à dire que le dix-huitième siècle n'a pas eu l'idée de la morale chrétienne ? – Il en a eu l'idée ; il en a même fait l'éloge ; mais c'était pour attaquer le dogme ~~avec~~ plus de liberté. Ils ont loué la morale chrétienne ~~par esprit natur~~ comme ils louent naturellement ce qu'ils croient beau et élevé.

« Par la nature de l'entendement humain, dit Montesquieu, en matière de morale nous aimons spéculativement tout ce qui porte le caractère de la sévérité. » Jean Jacques Rousseau regardait aussi cette morale comme quelque chose de spéculatif, comme un idéal : « Où J.C. avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure dont lui seul a donné les leçons et l'exemple ? » La morale chrétienne est

Donc un idéal, un rêve sublime; on ~~les~~ compare ses préceptes à ceux de Confucius; mais on ne considère point combien elles sont conformes à la vie pratique de l'homme. Cette morale chrétienne n'est point un idéal: c'est une morale réelle qui veut être crue et acceptée; il n'y a qu'une morale comme il n'y a qu'un algèbre. La morale du dix-huitième siècle était une morale facile, commode, sorte de morale générale qui recommandait pour toute vertu l'honnêteté. Le stoïcisme avait été plus loin que le dix-huitième siècle. La science de l'homme a donc manqué au dix-huitième siècle et pourtant cette science est nécessaire à quiconque veut écrire sur l'homme quelque chose de vrai et de raisonnable. Le dix-huitième siècle a trop aimé à n'étudier que les mauvais côtés de l'homme: or dit Platon: « le vice ne saurait jamais connaître ni la vertu ni soi-même; mais la vertu se connaîtra elle-même et connaîtra le vice. » La morale chrétienne a cette double connaissance; elle sait qu'elle est à la fois la plus grande capacité de l'homme et pour le bien et pour le mal.

πονηρία μὲν γὰρ ἀρετήν τε
καὶ αὑτὴν οὔποτ' ἂν γνοίη,
ἀρετὴ δὲ φύσεως παιδευομένης
χρόνῳ, ἅμα αὑτῆς τε καὶ
πονηρίας ἐπιστήμην
λήψεται
Repl. III. 409-410.

Par la même raison que les écrivains du dix-huitième siècle n'ont pas connu l'homme, ils ne se sont pas connus eux-mêmes. « L'homme prend sa fièvre pour lui-même, et le dérèglement de son cœur pour son cœur; il s'incorpore tous ses défauts et il ne peut comprendre qu'il y ait

7

de la distinction entre lui-même et ses mauvais penchants . . . Nos passions se mêlent tellement dans le caractère de l'esprit et du tempérament qu'elles n'avertissent pas, et elles entrent dans le cœur avec si peu d'effort qu'on ne sait si elles y sont reçues dans le temps même qu'elles en sont les maîtresses. (Duguet.)

Il y a dans les paroles d'un homme du XVIIe. siècle une vue aussi fine que vraie de ce qui se faisait tacitement dans les esprits de son temps.

C'est pour n'avoir pas bien connu l'homme que les écrivains du dixhuitième siècle sont tombés dans la légèreté et la déclamation : ce sont là leurs défauts caractéristiques. Montesquieu lui-même n'en est pas exempt. Il manque pour ainsi dire de centre de gravité ; il lui faudrait pour contrepoids la connaissance de soi-même par la morale chrétienne. Cette légèreté éclate dans les contradictions dont les livres sont pleins et ce défaut n'est pas le défaut général du dixseptième siècle. La déclamation est le fait des écrivains qui revêtent des apparences de l'éloquence des pensées fausses, et le plus souvent même le vide de leurs pensées. J.J. Rousseau en cherchant la déclamation a quelquefois rencontré l'éloquence ; au dixseptième siècle en cherchant l'éloquence on rencontrait parfois la déclamation.

Les écrivains du dixhuitième siècle ne sont plus des écrivains sur la foi desquels on puisse

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

marcher sans crainte. Il faut les admirer avec réserve ; il faut se mettre en garde contre leurs défauts qui sont le plus souvent séduisants. Nous devons avoir le jugement armé plutôt que l'intelligence ouverte et abandonnée. Il faut les critiquer avec respect et parler de leurs fautes avec un esprit de justice et de modération.

Au reste il y a une règle générale pour juger les écrivains du dix-huitième siècle : dans ce qu'ils ont attaqué qu'est-ce qui a péri, qu'est-ce qui a survécu ? L'intolérance religieuse a péri ; il a péri tout ce qui dans les lois n'est pas nécessaire au châtiment du coupable, à l'intimidation et à l'exemple du public ; il a péri l'inégalité devant la justice, l'inégalité civile ; le dix-huitième a proclamé la maxime : tous les français sont égaux devant la loi : toutefois n'oublions pas que la conquête de tous les grands principes a été préparée par le dix-septième siècle ; et que la raison généreuse de celui-ci a été la mère du bon esprit philosophique de celui-là. Ce qui a subsisté, ce qui est resté debout, c'est le christianisme, c'est la morale chrétienne : ni les menaces, ni l'éloquence, ni les railleries n'ont pu l'abattre.

Enfin ne traitons pas durement le dix-huitième siècle ; n'allons pas même jusqu'à l'accuser ; c'est notre aïeul ; soyons des fils reconnaissants ou du moins généreux : plaignons nos pères de n'avoir pas su garder toujours la bonne voie ; la morale chrétienne elle-même nous commande cet esprit de bienveillance et de sympathie. —

8

Janvier 1855

Faculté des lettres
Cours d'éloquence française
V Leçon
Lettres Persanes – 1ère partie

Le premier ouvrage en prose du XVIIIe siècle où l'on trouve des vérités neuves et durables exprimées dans une langue naturelle, est une œuvre où le génie et la tradition ont leur part, et qui porte les marques du bon comme du mauvais esprit philosophique. Ce sont les lettres persanes. Le bel esprit dominait en France lorsqu'elles parurent. On voulait dire plus qu'on ne sentait et plus qu'on ne pensait : un écrivain naturel ne dit que ce qu'il sent et que ce qu'il pense. ~~Mais pour~~ Aussi la langue devenait précieuse et recherchée. Pour ~~la ramener au faire~~ revenir au style naturel il ne fallait rien moins qu'un écrivain de génie. Car ceux qui n'ont que du talent rencontrent quelquefois des pensées et des vérités qu'ils possèdent pleinement, et alors ils s'expriment comme les écrivains de génie : mais comme ils ont peu de ces pensées, ils les enchâssent et les font valoir : souvent c'est à leur insu qu'ils recourent à cet artifice ; mais du moment qu'on fait briller ses pensées, on sort du naturel, et on tombe dans le précieux et dans le bel esprit. Le propre des écrivains de génie est l'abondance ; ils pensent et ils sentent trop de choses pour perdre leur temps à surfaire pour ainsi dire, ce qu'ils sentent et ce qu'ils pensent.

C'était donc un homme de génie qui devait revenir au style naturel.

Ce style est le même au XVIIIe siècle qu'il était au XVIIe. Il est plus coupé et d'une clarté plus transparente : mais ~~ce tout~~ c'est toujours une expression nette et vive qui en fait le mérite. On a fait trop attention à la physionomie particulière ~~qu'il~~ et à l'allure originale qu'il pouvait et qu'il devait prendre sous la plume de chaque écrivain. Au fond il n'y a pas eu deux sortes de naturels, celui du XVIIe siècle et celui du XVIIIe. C'est Montesquieu qui eut la gloire de retrouver ce style au XVIIIe siècle.

Dans sa jeunesse Montesquieu se trouva en présence des deux grandes œuvres que le XVIIIe siècle devait accomplir : la première était de faire faire un grand pas aux sciences mathématiques et physiques ; la seconde de créer la science sociale. La première le tenta d'abord. Trente ans auparavant Montesquieu aurait songé à ~~se faire~~ être un poète, parce que sans poésie on n'aurait pas occupé les mille voix de la renommée : et Montesquieu avait une imagination assez forte et assez brillante pour faire un grand poète. Mais au moment où il entra dans la vie, les deux grandes tâches que se proposait son siècle se dessinèrent d'abord à ses yeux ;

et il se consacra à la première. On le conçoit: c'était le temps où les découvertes de Newton occupaient tous les esprits, où Fontenelle avait trouvé le secret de ~~répandre~~ mettre à la portée de tous et de faire même goûter par tout le monde les vérités de la science en répandant un agrément singulier sur ces matières arides. Les études scientifiques étaient donc celles qui avaient alors le plus d'organes éclatants, et qui semblaient promettre le plus de renommée. ~~M~~ Aussi Montesquieu commença-t-il par étudier l'organisation des plantes, et l'anatomie des animaux, et il dût acquérir dans ces études, cette délicatesse d'analyse qu'il devait porter avec tant de bonheur dans une autre étude tout aussi difficile, si elle ne l'est même davantage, celle du mécanisme si compliqué de la Société humaine.

Mais comme Pascal se dégoûta des sciences parcequ'elles ne ~~r~~ remplissaient pas son âme, et se tourna vers l'étude de l'homme qui lui inspirait un intérêt bien plus puissant; de même Montesquieu renonça à ses premiers travaux, sans doute parce qu'il les trouva trop arides; et pendant tout le reste sa vie, il ne songea plus qu'à fixer ses idées sur la constitution de la société.

Ce qui donne du prix aux lettres persanes, c'est

Qu'on y trouve le germe des pensées que Montesquieu développera plus tard dans l'esprit des lois ~~sur ce grand sujet~~, qu'on y voit naître et se former ~~son~~ le grand Montesquieu. Au milieu de légèretés que n'osait signer le président du parlement de Bordeaux sont répandues des ~~aperçus~~ pensées fécondes, et des jugements profonds, ~~des principes solides adm établis avec éloquence~~: C'est là le bon côté des lettres Persanes, et l'objet d'une autre leçon.

Mais avant d'instruire son siècle Montesquieu ~~se~~ voulut attirer sur lui l'attention du public, et par conséquent il voulut lui plaire. Dans les lettres Persanes Montesquieu poursuit les apparences bruyantes de la gloire: plus tard il aura la patience d'attendre la véritable gloire. Or on plaît aux hommes, non pas en s'adressant à leur raison, mais en flattant leurs opinions et en caressant leurs passions. C'est ce que fit Montesquieu, et c'est le mauvais côté des lettres de Persanes.

Il y avait à l'époque où Montesquieu conçut cet ouvrage, des mœurs dominantes qui n'étaient pas bonnes: on sait assez les déportements de la régence. La corruption était telle que la magistrature elle-même, chez qui se transmettait héréditairement l'honneur et la probité, était infectée de la contagion publique. La Chronique disait que des magistrats avaient soupé avec Cartouche à la Conciergerie, avant de le juger, pour s'amuser de son argot; et ce bruit trouva tant de créance que la réputation de ces magistrats en garda une tache ineffaçable. Enfin c'était le règne de la cupidité: on se rappelle les folies du systêmes de Laws; et quand la cupidité règne à une époque, tout ce qu'on peut dire à la honte des hommes de cette époque ne sort pas du vraisemblable.

C'est à de tels contemporains que Montesquieu essaya de plaire. Telles étaient les mœurs de ceux dont il rechercha l'approbation.

Deux opinions étaient à la mode dans cette société corrompue; on aimait à dénigrer les ~~pouvoir~~ actes et la personne de Louis XIV; on ~~aimait~~ était porté à l'irréligion. Les dernières années du long règne de Louis XIV avaient été malheureuses; toutes les classes de la nation avaient également souffert: et tout le monde était coupable de cet esprit de satyre auquel sacrifia Montesquieu. L'irréligion du temps est connue; mais on doit dire pour être vrai que Montesquieu a été trouvé hardi sur ce point par ses contemporains; et par conséquent il a été plus avant qu'eux dans cette voie mauvaise où ils étaient engagés.

Voy. Marivaux, le Spectateur: 8e feuille. Œuv. compl. 1830 pag. 72

Montesquieu a flatté les mœurs de la régence par la partie romanesque des lettres persanes. Un jeune Persan de qualité Usbeck a laissé à Ispahan un sérail gouverné par un eunuque. Toute la correspondance d'Usbeck et de l'eunuque, la peinture des désordres croissants du sérail, la volupté à froid, la sensualité qui se déguise sous les formes de la galanterie, sont la partie de l'ouvrage ~~qui~~ où Montesquieu a cherché à plaire à ses contemporains. C'est aussi la partie la plus froide, celle dont on se dégoûte le plus tôt. Montesquieu n'a pas senti que son livre n'avait pas chance de vivre

par cet endroit; quatre ans plus tard il donna
le temple de Gnide, allégorie fade, sacrifice nouveau
aux mœurs du siècle. La Harpe a dit que
dans ce petit ouvrage Montesquieu était un
« aigle qui voltigeait dans des bocages » il faudrait
ajouter, dans des bocages d'opéra.

Mais en faisant de tels ouvrages, Montesquieu
n'a pas seulement manqué de goût; il a servi
les mauvaises passions de son siècle. Ainsi
le même homme songe à réformer la société,
c'est là la bonne et la grande pensée de son livre
et de sa vie, et il ajoute à la corruption
des mœurs: il écrit sur la justice cette lettre admirable:
« La justice est éternelle, et ne dépend
« point des conventions humaines; et quand elle
« en dépendrait, ce serait une vérité terrible qu'il
« faudrait se dérober à soi-même.

« Nous sommes entourés d'hommes plus forts que
« nous; ils peuvent nous nuire de mille manières
« différentes; les trois quarts du temps ils le peuvent
« impunément. Quel repos pour nous de savoir
« qu'il y a dans le cœur de tous les hommes un
« principe intérieur qui combat en notre faveur,
« et nous met à couvert de leurs entreprises!

« Sans cela nous devrions être dans une frayeur
« continuelle; nous passerions devant les hommes
« comme devant les lions; et nous ne serions jamais
« assurés un moment de notre vie, de notre bien, ni
« de notre honneur. »

Montesquieu écrit de belles pages, qui sont si propres à élever l'esprit, et il travaille à gâter le cœur. Quelle contradiction, quelle légèreté!

Disons pour l'excuser qu'il n'avait pas conscience de sa légèreté: il n'avait pas, comme les écrivains du siècle précédent, un guide intérieur qui l'empêchât de s'égarer, et l'avertît de ses contradictions. Il n'avait pas cette assiette solide dont on ne sort jamais, et où l'on se retrouve toujours; des principes fixes et inébranlables, parcequ'ils sont supérieurs à la raison. Voltaire et Rousseau n'ont pas été plus conséquents que lui avec eux-mêmes. Ils ~~étaient~~ pensaient bien, quand ils portaient leurs regards vers l'avenir, et demandaient une réforme générale; ils retombaient dans les erreurs du siècle, quand ils voulaient lui complaire, et ne songeaient qu'à leur renommée.

Montesquieu a porté cette même légèreté dans ~~et le jugement du règne de Louis ses appréciations~~ ses jugements sur le règne et le caractère de Louis XIV. On n'avait alors des yeux que pour voir les fautes de Louis XIV, et on était encore trop près de son règne pour en apprécier ~~les résultats~~ la véritable grandeur. On ne pensait qu'aux ~~d~~ misères et aux disgrâces de tout genre qui en avaient marqué la fin. on faisait au grand roi un crime de la splendeur de sa cour, de ses fêtes, de ses palais; splendeur qui contrastait cruellement avec les souffrances de ses sujets: comme c'est le propre des écrivains ~~[illegible]~~ économistes, on reportait ses regards vers la foule, vers le peuple, vers les petits qui avaient payé si cher la gloire d'un seul homme: et l'on ne voyait pas que Louis XIV ne pouvant tout faire à la fois, avait du moins accompli ce qu'il ~~était le plus urgent d'accomp~~ y avait de plus urgent et ce qu'il y avait de plus grand à faire. Il fallait en effet former une cour polie qui fût la tête de la nation, faire naître des hommes de génie, susciter des chefs d'œuvre, élever la raison et les sentiments, porter les arts à leur perfection. Alors dans tous les esprits éclairés par ce grand héritage littéraire, se forment des pensées de bien public et d'amélioration sociale. ~~La ci~~ Les vérités descendent à flots de cette classe supérieure ~~f~~ sur les classes de la société qui sont restées ~~en arrière d~~ dans l'ignorance: Des hauteurs du XVIIe siècle la lumière se répand dans ~~t~~ tout le peuple: le niveau de la conscience publique s'élève, et le peuple grandit. Ces bienfaits sont dûs à Louis XIV qui avait formé autour de lui une société d'élite noble et grande, « comme une fontaine publique qu'on élève « pour la répandre » (Bossuet.) Non seulement Montesquieu n'a pas rendu cette justice à Louis XIV, mais il a fait contre lui des diatribes qui rendent plus injurieuses ses antithèses travaillées. C'est Usbeck qui parle:

« On lui a souvent entendu dire que de tous « les gouvernements du monde, celui des Turcs ou « celui de notre auguste Sultan, lui plairait le mieux;

« tant il fait de cas de la politique orientale. J'ai
« étudié son caractère, et j'y ai trouvé des contradictions
« qu'il m'est impossible de résoudre: par exemple il
« a un ministre qui n'a que dix-huit ans, et une
« maîtresse (1) qui en a quatre-vingts: il aime la
« religion, et il ne peut souffrir ceux qui lui disent
« qu'il la faut observer à la rigueur; Quoiqu'il fuie
« le tumulte des villes, et qu'il se communique peu
« il n'est occupé depuis le matin jusqu'au soir qu'à
« faire parler de lui. Il aime les trophées et les victoires;
« mais il craint autant de voir un bon général à la
« tête de ses troupes qu'il aurait sujet de ~~crai~~ le craindre
« à la tête d'une armée ennemie. Il n'est, je crois, jamais
« arrivé qu'à lui d'être en même temps comblé de plus
« de richesses qu'un prince n'en saurait espérer, et
« accablé d'une pauvreté qu'un particulier ne pourrait
« soutenir. Il aime à gratifier ceux qui le servent;
« mais il paie aussi libéralement les assiduités, ou
« plutôt l'oisiveté de ses courtisans, que les campagnes
« laborieuses de ses capitaines; souvent il préfère un
« homme qui le déshabille, ou qui lui donne la serviette
« lorsqu'il se met à table, à un autre qui lui prend des
« villes, ou lui gagne des batailles: il ne croit pas que
« la grandeur souveraine doive être gênée dans la distribution
« des grâces; et sans examiner si celui qu'il comble
« de biens est homme de mérite, il croit que son choix va le

(1) ~~Cette maîtresse, c'était la femme~~
Ce n'était pas une maîtresse; c'était la femme.

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

« rendre tel ; aussi lui a-t-on vu donner une petite
« pension à un homme qui avait fui deux lieues, et
« un beau gouvernement à un autre qui en avait
« fui quatre. »

Montesquieu lettre 37
(Voyez aussi dans les pensées diverses un portrait de Louis XIV tout aussi injurieux)

Voila le portrait souverainement injuste que Montesquieu trace de Louis XIV dans les lettres persanes : Qui croirait que c'est le même homme qui, faisant allusion à l'héroïque résistance ~~fait~~ de Louis XIV quand il tint tête à toute l'Europe, ~~écrit ce~~ exprime ainsi son admiration :

« Je ne sache rien de si magnanime que la résolution
« que prit un monarque qui a régné de nos jours,
« de s'ensevelir plutôt sous les débris du trône, que
« d'accepter des propositions qu'un roi ne doit pas
« entendre : il avait l'âme trop fière pour descendre
« plus bas que ses malheurs ne l'avaient mis ;
« et il savait bien que le courage peut raffermir
« une couronne, et que l'infamie ne le fait jamais. »

Grand. et Déc. ch. ~~IV~~ V.

Il fallait que Montesquieu eût une connaissance bien insuffisante du cœur humain, ou une prévention bien forte contre Louis XIV pour ne pas voir que tant de grandeur ne pouvait s'unir dans le même homme aux ~~toutes ces~~ petitesses qu'il lui prête.

Un tort encore plus grave de Montesquieu a été sa complaisance pour l'irréligion de son siècle. Les lettres où il a flatté cet esprit d'irréligion ont été relevées comme des titres d'honneur pour celui qui les a écrites, par Voltaire, juge suspect dans cette cause. Montesquieu, dans les lettres persanes a parlé de la constitution de l'église, des saintes écritures, et de toutes les croyances chrétiennes, tantôt avec une légèreté scandaleuse, tantôt avec un respect ironique plus fâcheux encore que les railleries franches. Est-ce une contradiction, est-ce une réparation qu'il faut voir dans ce passage d'un livre plus sérieux, du chef d'œuvre de Montesquieu, de l'esprit des lois?

L. XXIV ch. 6

« Mr Bayle, après avoir insulté toutes les religions,
« flétrit la religion Chrétienne: il ose avancer que
« de véritables Chrétiens ne formeraient pas un état
« qui pût subsister. Pourquoi non? Ce seraient des
« citoyens infiniment éclairés sur leurs devoirs, et qui
« auraient un très grand zèle pour les remplir: ils sentiraient
« très bien les droits de la défense naturelle; plus ils croiraient
« devoir à la religion, plus ils penseraient devoir à la
« patrie. Les principes du Christianisme, bien gravés
« dans le cœur, seraient infiniment plus forts que
« ce faux honneur des monarchies, ces vertus humaines
« des républiques, et cette crainte servile des états
« despotiques. »

Est-ce là une profession de foi? Peut-on s'autoriser de ce passage pour dire que Montesquieu était Chrétien au fond du cœur? Assurément non; on peut croire qu'il est resté toute sa vie l'homme du XVIIIe siècle: mais d'ailleurs nous n'avons pas à lui demander compte de ses croyances. Ce que nous

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

pouvons ~~demander à ses écrits~~ chercher dans ses écrits ~~ceux~~ C'est ~~la~~ l'étude et la Connaissance de l'antiquité Chrétienne : et nous sommes forcés d'avouer que Montesquieu ne connaissait pas le Christianisme. Qu'on a lieu d. le regretter, quand on lui voit jeter en passant cette pensée profonde sur le Christianisme ; Quand on recueille d. sa propre bouche cet aveu que lui a comme arraché l'évidence d. la vérité ~~échappé~~ ; Que le Christianisme bien appliqué ferait des nations plus Courageuses et plus libres Qu'il n'appartient à aucune des formes d. gouvernement ~~qui ont~~ inventées ~~les~~ par les hommes. ⊙

~~Cette pag. d. Montesquieu a paru à Voltaire bien plus forte en faveur du Christianisme, que toutes les plaisanteries des lettres persanes~~

Voltaire a bien jugé que cette pag. d. l'esprit des lois relevait bien plus le Christianisme, que toutes les plaisanteries des lettres persans n'avaient pu jeter ~~lui~~ sur lui d. discrédit et d. défaveur. Aussi l'attaque-t-il vivement dans son dictionnaire philosophique, et s'attache-t-il à soutenir la thèse d. Bayle, que les Chrétiens seraient incapables d. se défendre. Marc Aurèle qui les voyait à l'œuvre sur les Champs d. batailles et qui savait par expérience comment les Chrétiens ~~se~~ bravent la mort, jugeait là dessus tout autrement que Voltaire.

« L'action d. se tenir prêt à mourir ne doit pas
« venir d'une pure opiniâtreté, mais du jugement
« comme chez les Chrétiens, et s'accomplir après
« délibération, avec gravité, et pour en persuader
« les autres, sans faste tragique. »

M. Aurèle XI, 3.

Voilà donc ce que Montesquieu a donné dans les lettres persanes aux mœurs et aux opinions dominantes de son temps : par la forme romanesque de son livre, il a ~~excité~~ favorisé la corruption des mœurs ; il s'est associé aux satyres que tout le monde faisait du gouvernement et de la personne de Louis XIV il a été plus hardi que ses contemporains dans ses attaques contre la religion. Aussi la langue qui exprime ces opinions d'un jour, ces sentiments passagers et périssables, ~~et~~ n'est pas la langue pure et naturelle dont le XVIIIe siècle avait perdu le secret et que Montesquieu lui rendait dans ce livre même quand il était en possession de la vérité. Soit qu'il revêtît la sensualité des formes de la galanterie soit qu'il attaquât Louis XIV ~~dans~~ avec une subtilité qui veut être satyrique au moindre risque pour l'auteur, soit qu'il professât pour le christianisme un respect ironique ; Montesquieu disait moins ou plus qu'il ne pensait, il [illegible] voilait à dessein sa pensée, il l'aiguisait et la faisait briller aux dépens de la vérité, il tombait dans le mauvais goût et dans le bel esprit. Jamais Montesquieu n'a pu se défaire ~~et~~ entièrement de ce travers : il lui est toujours resté un peu de bel esprit ; il l'avait trop aimé, trop admiré ~~pour~~ dans sa jeunesse, pour le mépriser tout-à-fait dans son âge mûr : on trouve dans ces pensées diverses, qu'il a épargnées sans doute pour que nous pussions les recueillir, ce jugement [illegible] singulier sur Fontenelle : « Fontenelle autant dessus des autres hommes par son cœur, qu'au « dessus des hommes de lettres par son esprit. »

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

Aussi Montesquieu a-t-il toujours gardé quelques traces du bel esprit qui l'avait séduit dans Fontenelle; on trouve dans ce qu'il a écrit de plus beau et ~~de plus grand~~ dans ce qu'il a fait de plus grand le contemporain de Fontenelle, et le compatriote de Montaigne.

Mais ne ~~lui attribuons~~ faisons pas peser sur lui seul la responsabilité de ses défauts : ~~ceux qui les ont applaudi et encouragés~~ ~~en ont~~ ~~doivent en~~ partager il faut en faire retomber une part sur ceux qui ~~les~~ ont applaudi et encouragé ces défauts, c'est-à-dire sur le XVIIIe siècle, sur les contemporains de Montesquieu. Si Montesquieu a ~~écrit les Lettres persanes~~ critiqué avec injustice le gouvernement de Louis XIV, c'est qu'on était bien aise d'entendre un auteur faire publiquement la satyre qu'on se permettait de faire en particulier; si Montesquieu a peint les mœurs voluptueuses du sérail, c'est qu'on recevait avidement des peintures où l'on se reconnaissait soi-même; si Montesquieu a ~~affi~~ parlé du Christianisme avec une audacieuse légèreté, c'est que le siècle était tourné à l'irréligion, et qu'on était bien aise de voir imprimer ce que l'on osait penser et ce qu'on osait à peine dire. Le~~s~~ XVIIIe siècle a communiqué sa contagion aux écrivains, plutôt que les écrivains n'ont corrompu le siècle. Ce sont les mœurs et les opinions dominantes de tou~~s~~ temps qui ont inspiré Montesquieu, plutôt que Montesquieu n'a donné le branle à la décadence des mœurs, ~~et et aux opin à l'opinion~~ et aux égarements de l'opinion publique. ~~C'est ce qu'a bien vu~~ Mr le Comte Portalis

L'un des hommes qui sous l'empire ont travaillé à la rédaction du Code Civil, a bien saisi cette influence du siècle sur les écrivains : « Ce ne « sont point, dit-il, les philosophes qui ont corrompu le siècle ; c'est la corruption du siècle qui « a influé sur les philosophes. Les mauvaises mœurs « ont précédé les mauvaises doctrines. Ce n'est point « l'incrédulité qui a amené le dérèglement, mais le « dérèglement qui a amené l'incrédulité. Avant « qu'on nous apprît à ne pas croire, nous avions « cessé de pratiquer . . . . . Le mépris systématique « de toutes les idées religieuses n'est venu que pour « calmer ceux qui n'étaient plus fidèles à aucune « religion. Le reproche mérité qu'on doit faire à « la plupart des philosophes est d'avoir été plus « disposés à flatter qu'à combattre les vices de leur « temps : et cela vient de ce que l'on est en général « plus jaloux de plaire ou de dominer que d'instruire . . . « . . Quelques uns osèrent tout . . . . Ceux d'entre « les auteurs qui gardaient plus de mesure étaient « moins mauvais que leurs écrits ; ils cherchaient un « moyen facile de se procurer leur subsistance ou « d'obtenir la célébrité. »

De l'esprit philosophique
au XVIIIe siècle ch. 34.

Ainsi les écrivains qui nous ont laissé des livres qui maintenant nous paraissent corrupteurs, n'ont été bien souvent que les peintres complaisants de la corruption de leur siècle : les hommes pouvaient être meilleurs que leurs livres ; et s'ils ont ~~eu~~ eu le grand tort de flatter les mauvaises passions de leurs contemporains, ~~ils n'ont qu'à la mo~~ les contemporains ont eu celui de combler de louanges chatouilleuses et de récompenser par un semblant de gloire ceux qui flattaient leurs passions et d'engager ainsi les écrivains à leur ~~donner des livres~~ composer des ouvrages selon leur goût. Montesquieu en particulier avait reçu de la nature une âme noble et grande; presque toujours la lecture de ses écrits nous suggère des pensées élevées; ~~et~~ il a pu dire sans être démenti par ses ouvrages: « j'ai toujours une joie secrète, « lorsqu'on a fait un règlement qui allait au bien « commun. » Voilà le généreux sentiment qui règne dans tous ses ouvrages; le sentiment qui l'a soutenu dans cette longue étude d'où est sorti son chef d'œuvre, qui lui a fait quitter ~~l'étud.~~ les sciences ~~pour~~ proprement dites pour la science sociale; qui lui a inspiré le beau dessein, selon ses propres paroles, de travailler à laisser après lui les hommes plus heureux que ~~les contemporains~~ ceux de son âge ne l'avaient été.

Cours d'Eloquence Française.

M. Nisard, professeur.

Ecole Normale Supérieure.

L. Montigny

IIIème Rédaction

Dans la dernière leçon, en nous entretenant de ce que nous avons appelé la mauvaise partie des Lettres Persanes, nous aurions pu donner de nos jugemens plus de raisons que nous n'avons fait. Les preuves ne nous manquaient pas; nous les avions sous la main; mais il fallait terminer. Nous aurions pu dire surtout, et nous le rappellerons aujourd'hui très rapidement, que dans les pensées anti-religieuses, répandues en grand nombre dans les Lettres Persanes, Montesquieu avait été un peu au delà, même, de son temps. Dans la partie romanesque et dans la critique du règne de Louis XIV. il est resté au niveau de la société contemporaine: pour les idées contraires à la religion, il l'a un peu dépassé. Nous aurions pu citer à l'appui de cette assertion un passage très spirituel et très sensé de Marivaux, que nous avons recueilli dans les Lettres, publiées sous le nom de Spectateur mais qu'il serait trop long de rapporter en entier. Marivaux y regrette que l'auteur n'ait pas senti « que tout homme qui traite de la religion « avec quelque liberté, peut s'y montrer spirituel à peu de frais » et qu'en se jouant, il engage quelquefois un peu trop la gravité respectable de ces « matières » Marivaux termine par ces mots sévères. « De l'air décisif, « dont il parle, on croirait presque qu'il est entré de moitié dans le secret « de la création; on croirait qu'il croit ce qu'il dit, pendant qu'il ne le dit, « que parce qu'il se plaît à produire une idée hardie »

Marivaux. (Le Spectateur. 8me feuille)
Œuv. compl. 1830 p. 72. 73.

Telle fut en général l'impression que produisirent les Lettres Persanes: elles parurent d'un auteur hardi: c'était avouer qu'il allait au delà même de son temps.

Mais, on est heureux de le reconnaître, il y a dans les Lettres Persanes une très bonne partie, et dans cette bonne partie même, encore quelque [illegible] de meilleur. La bonne partie n'est autre chose que la critique de la société contemporaine ; et la meilleure, est celle où Montesquieu exprime pour la première fois les vérités de la science sociale, et les vœux de réforme modérée qui sont le cachet et l'honneur de son caractère.

La critique de son temps consiste en un ensemble de traits dirigés contre les mœurs qu'il trouve mauvaises, et dont il se venge par la raillerie et le ridicule. Tantôt elle attaque la société parisienne, à cette époque et nous en représente la physionomie générale : tantôt elle prend en particulier des types distincts, trace des portraits et nous égaie aux dépens de quelques travers qu'elle a choisis habilement dans la foule. Mais il faut le dire, et cela à la gloire même de Montesquieu, le naturel, le piquant, le vrai de cette partie des Lettres Persanes, est dû surtout aux principes de la bonne tradition. Si Montesquieu, dans ses moments de verve satirique, retrouve et renouvelle la grande et belle langue du 17me siècle, c'est sans doute parce qu'il est écrivain de génie, mais c'est aussi parce qu'il s'inspire aux véritables sources : il a été précédé de Labruyère

Toutefois Montesquieu, et nous le montrerons plus tard, a créé une œuvre originale, et à laquelle il a imprimé un cachet particulier. Il a compris la critique à sa manière, et d'abord il a eu raison de mettre à la place, ou plutôt sous les traits de ses contemporains, les Français de tous temps, la nation française elle-même tout entière. Un esprit, comme celui de Montesquieu, profond et philosophe, ne s'arrête pas à la superficie changeante de la société qui s'agite autour de lui : il recherche, ou plutôt il saisit par une vue de génie, les traits caractéristiques de la physionomie de son peuple : il peint ce qui est durable, et c'est par là qu'il répand l'intérêt sur son œuvre. Dans les Lettres Persanes, 1c

nous n'avons pas seulement sous les yeux des contemporains de la Régence, nous voyons passer devant nous les caractères généraux, variés sans doute et modifiés un peu par la variété même des circonstances, mais qui se retrouvant toujours essentiellement les mêmes, constituent ce qu'on peut appeler les travers de l'esprit français. Montesquieu a-t-il eu la prétention, ou même l'espérance de changer ces travers par ses critiques? cela est douteux. Il n'a pas voulu transformer la société française et lui enlever des défauts inhérents à sa nature, et même à ses bonnes qualités. C'est un avertissement qu'il nous donne; c'est un miroir qu'il nous présente. Il est toujours utile de se regarder et de se connaître.

Un des traits, par exemple, qui l'ont frappé dans ses contemporains, et dans la figure de la nation française, c'est la passion dans les querelles littéraires: aussitôt (lettre 36.) il nous introduit dans un café célèbre, où la question encore contestée des anciens et des Modernes, échauffe de part et d'autre les têtes des beaux esprits. Ailleurs ce sera la légèreté française, livrée aux caprices de la mode; plus loin la fureur du bel esprit qui fait tant d'écrivains médiocres, et tant d'impertinents qui se croient capables de décider souverainement des choses de l'esprit. Ici Montesquieu se rit de la légèreté avec laquelle on fait les lectures: là de la curiosité qui accueille partout en France, le moindre des étrangers: Le tableau que Montesquieu en trace est si piquant que nous ne pouvons nous empêcher de le rapporter ici. Il ~~parle~~ peint d'ailleurs un des caractères fondamentaux de la nation, aussi vieux qu'elle, et mérite par cela seul d'être cité:

Lettres Persanes: 30.

« Les habitans de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance.
« Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel: vieillards,
« hommes, femmes, enfans tous voulaient me voir. Si je sortais tout le monde se

ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE

« mettait aux fenêtres; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se « former autour de moi; les femmes même faisaient un arc en ciel nuancé de « mille couleurs qui m'entourait. Si j'étais au spectacle, je trouvais d'abord « cent lorgnettes dressées contre ma figure: enfin jamais homme n'a été « atant vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient « presque jamais sortis de leurs chambres, qui disaient entre eux. Il faut « avouer qu'il a l'air bien persan. Chose admirable! je trouvais de mes portraits « partout; je me voyais multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les « cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu. »

Voilà un tableau piquant, plein de vie et de vérité: Qui n'a été le témoin de cette curiosité française, qui poursuit les étrangers, moins pour connaître ce qu'ils valent, moins pour augmenter les connaissances qu'on veut avoir du cœur humain, que pour remarquer ~~la différence [illegible]~~ l'étrangeté bizarre de leur costume ou de leurs habitudes, se donner le plaisir d'une comparaison toujours flatteuse pour celui qui la fait, et s'égayer aux dépens des prétendus ridicules que nous leur découvrons. Et ce tableau est vrai, non parce qu'il peint la légèreté, et la curiosité frivole des premières années du 18me siècle; mais parce qu'il met en lumière un trait caractéristique de notre nation; il est vivant, par l'observation exacte de ce qu'il y a de permanent et d'incorrigible dans les défauts du caractère français; et si Montesquieu le traçait avec vérité à cette époque, s'il eût pu, encore de nos jours, sans changer beaucoup les couleurs, le présenter à nos yeux comme notre fidèle image, César déjà l'avait précédé dans cette peinture, et avait consacré une place dans ses mémoires au portrait d'un de nos travers nationaux. Voici, comment dans son style simple poli, et spirituel à peu de frais, César s'exprime sur le compte de nos aïeux:

2.
A

« C'est en Gaule un usage de forcer les voyageurs, qu'ils le veuillent ou
« non, à s'arrêter, et de les interroger sur ce qu'ils savent, ou ont entendu
« dire de chaque chose. Dans les villes le peuple entoure les marchands ; il faut
« qu'ils déclarent de quel pays ils viennent, ce qu'ils y ont appris. »

« Est autem hoc Gallicae consuetudinis uti et viatores, etiam invitos,
« consistere cogant; et quod quisque eorum de quaque re audierit aut cogno-
« verit, quaerant: et mercatores in oppidis vulgus circumsistat, quibusque
« ex regionibus veniant, quasque ibi res cognoverint, pronunciare cogant.

César de Bello Gallico IV. 5.

Les Français sont-ils changés depuis le temps de César? Montesquieu ne s'en est pas aperçu : et la satire du vainqueur des Gaulois conviendrait encore aujourd'hui aux petits fils de ses vaincus.

De ces traits généraux qui composent la physionomie générale de la société et de la nation françaises, nous passons naturellement aux portraits particuliers, collectifs, sous lesquels Montesquieu a personnifié des travers ~~répandus~~ qui étaient communs autour de lui, en leur donnant une existence distincte et détachée. Quoique certains de nos ces traits appartiennent en propre au temps qui en a fourni les originaux, à bien les considérer cependant, ils sont presque tous de tous les temps, et nous peignent l'homme et le Français à tous les âges. Il y a bien un certain costume, un air même qui attachent ces ridicules personnifiés plus particulièrement à l'époque de Montesquieu : Montesquieu les a vus de ses propres yeux et il ~~abondamment~~ en a enrichi son ouvrage. Mais ils sont humains avant tout, Français par espèce et nous reconnaissons en eux bien des gens que nous nommons tout bas.

Voilà ce qui fait l'intérêt des Lettres Persanes ; l'à-propos dans une vérité déjà ancienne et de tous les temps. Mais l'étud. de cette partie des Lettres prend un nouvel interest, si l'on se donne le plaisir de voir comment Montesquieu, en suivant la tradition de Labruyère, a fait des portraits analogues, en même temps que originaux, et si on se demande, quelles ont été les différences entre les portraits de ces deux auteurs, et ce qui distingue leurs deux talents. Écoutons les donc tous les deux sur les sujets où ils se sont rencontrés. La Bruyère parle le

De la société et de la conversation. 9. premier :

« Arrias a tout lu, a tout vu, il veut le persuader ainsi : c'est un homme universel, « et il se donne pour tel : il aime mieux mentir que de se taire ou de paraître ignorer quelque chose. On parle à la table d'un grand d'une cour du Nord, il prend la « parole et l'ôte à ceux qui allaient dire ce qu'ils en savent : il s'oriente dans cette « région lointaine comme s'il en était originaire : il discourt des mœurs de « cette cour, des femmes du pays, de ses lois et de ses coutumes : il récite des « historiettes qui lui sont arrivées, il les trouve plaisantes, et il en rit jusqu'à « éclater. Quelqu'un se hasarde de le contredire, et lui prouve nettement qu'il « dit des choses qui ne sont pas vraies : Arrias ne se trouble point, prend feu au « contraire contre l'interrupteur. « Je n'avance, lui dit-il, je ne raconte rien que « je ne sache d'original, je l'ai appris de Sethon, ambassadeur de France dans « cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connais familièrement « que j'ai fort interrogé, et qui ne m'a caché aucune circonstance. Il reprenait « le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avait commencée, lorsqu'un des conviés lui dit : c'est Sethon à qui vous parlez, lui-même, et « qui arrive fraîchement de son ambassade ».

Lettres Persanes. 72. Voici comment Montesquieu a essayé, après Labruyère, de tracer son portrait du Décisionnaire:

« Je me trouvai l'autre jour dans une compagnie où je vis un homme bien

« conduit de lui. Dans un quart d'heure il décida trois questions de morale, quatre
« problèmes historiques, et cinq points de physique. Je n'ai jamais vu un décisionnaire
« si universel; son esprit ne fut jamais suspendu par le moindre doute. On laissa
« les sciences; on parla des nouvelles du temps. x Je voulus l'attraper et je dis en moi
« même: Il faut que je me mette dans mon fort; je vais me réfugier dans mon pays.
« Je lui parlai de la Perse; mais à peine lui eus-je dit quatre mots, qu'il me don-
« na deux démentis, fondés sur l'autorité de MM. Tavernier et Chardin. Ah!
« Bon Dieu, dis-je en moi même, quel homme est-ce là! Il connaîtra tout à
« l'heure les rues d'Hispahan mieux que moi. Mon parti fut bientôt pris: je
« me tus, je le laissai parler, et il décide encore. »

x Il décida sur les nouvelles du temps.

Voulons nous poursuivre les rapprochements afin de préparer la comparaison et d'assurer notre jugement, prenons chez tous les deux, les portraits du Directeur. Le sujet était délicat, dangereux même, touchant aux choses les plus graves et les plus respectables; et cependant l'abus était évident, le ridicule frappait les yeux: voici comme La Bruyère s'en ouvre à son lecteur:

Des femmes. 42.

« J'ai différé à le dire, et j'en ai souffert, mais enfin il m'échappe, et j'espère même
« que ma franchise sera utile à celles, qui n'ayant pas assez d'un confesseur pour leur
« conduite, n'usent d'aucun discernement dans le choix de leurs directeurs. Je ne sors pas
« d'admiration et d'étonnement à la vue de certains personnages que je ne nomme point.
« J'ouvre de fort grands yeux sur eux, je les contemple: ils parlent, je prête l'oreille; je
« m'informe, on me dit des faits, je les recueille; et je ne comprends pas comment des gens
« en qui je crois voir toutes choses diamétralement opposées au bon esprit, au sens
« droit, à l'expérience des affaires du monde, à la connaissance de l'homme, à
« la science de la religion et des mœurs, présument que Dieu doive renouveler en
« nos jours la merveille de l'apostolat, et faire un miracle en leurs personnes, en les
« rendant capables, tout simples et petits esprits qu'ils sont, du ministère des âmes,
« celui de tous le plus délicat et le plus sublime; et si au contraire ils se croient nés

« pour un emploi si relevé, si difficile, accordé à si peu de personnes et qu'ils se
« persuadent de ne faire en cela qu'exercer leurs talents naturels et suivre une
« vocation ordinaire, je le comprends encore moins.

« Je vois bien que le goût qu'il y a à devenir le dépositaire du secret des familles, à se
« rendre nécessaire pour les réconciliations, à procurer des commissions ou à placer des
« domestiques, à trouver toutes les portes ouvertes dans les maisons des grands, à
« manger souvent à de bonnes tables, à se promener en carrosse dans une grande
« ville, et à faire de délicieuses retraites à la campagne, à voir plusieurs personnes
« de nom et de distinction s'intéresser à sa vie et à sa santé, et à ménager pour les
« autres et pour soi même tous les intérêts humains; je vois bien, encore une fois
« que cela seul a fait imaginer le spécieux et irrépréhensible prétexte du
« soin des âmes, et semé dans le monde cette pépinière intarissable de directeurs.

Tel est le portrait du Directeur dans La Bruyère, plein de vérité et
de mordant, mais cependant plein de réserve, surtout au commencement.
Montesquieu est moins circonspect: voyez comme il entre en matière:

Lettres Persanes. 48.

« Et ce gros homme vêtu de noir, lui dis-je, que cette dame a fait placer auprès
« d'elle, comment a-t-il un habit si lugubre, avec un air si gai et un teint si fleuri?
« Il sourit gracieusement dès qu'on lui parle; sa parure est plus modeste, mais plus
« arrangée que celle de vos femmes. C'est, me répond-il, un prédicateur, et qui pis
« est, un directeur. Tel que vous le voyez, il en sait plus que les maris; il connaît le
« faible des femmes; elles savent aussi qu'il a le sien. Comment! dis-je, il parle
« toujours de quelque chose qu'il appelle la grâce! non pas toujours, me répondit-
= il; à l'oreille d'une jolie femme, il parle encore plus volontiers de sa chute;
« il foudroie en public; mais il est doux comme un agneau en particulier. Il me
« semble, dis-je, qu'on le distingue beaucoup, et qu'on a de grands égards pour lui.
« Comment si on le distingue! C'est un homme nécessaire; il fait la douceur de
« la vie retirée: petits conseils, soins officieux, visites marquées; il dissipe un mal

« de tête, mieux qu'homme du monde ; il est excellent. »

Après la lecture de ces différens morceaux détachés des deux auteurs, n'est-il pas facile de juger ce qui distingue les talens de La Bruyère et de Montesquieu ? Dans Montesquieu, on a pu le voir, la peinture est plus libre : elle a une manière plus aisée, des couleurs plus riantes et plus gaies. Dans La Bruyère, le tableau a plus de gravité, plus de force, plus de sérieux ; mais il manque du charme qui caractérise Montesquieu, l'aisance et la gaîté. A quoi attribuer cette différence de ton sur un sujet aussi semblable ? Montesquieu ne fait des portraits de ce genre que par hasard : il n'est pas comme La Bruyère, peintre de portraits en titre, et si je puis dire ainsi, de profession. Il ne fait pas, comme son devancier, de son ouvrage un recueil de peintures et de portraits : il ne fait pas enfin, toujours la même chose ; et voilà pourquoi il a plus de naturel, d'aisance et de grâce. La profession, il faut l'avouer, même celle de La Bruyère touche un peu au métier. Elle va presque toujours un peu au delà de la simplicité et de la sobriété de l'art. L'écrivain qui fait profession d'un genre ne pense qu'à ce genre, aux moyens de le faire valoir, aux habitudes qu'il lui impose. Il se met à l'affût des sujets ; puis, quand il en a saisi un, il le caresse trop ; dans la crainte d'omettre aucun détail précieux pour le genre, il charge le tableau, et le guinde un peu dans cette préoccupation. Montesquieu au contraire n'est point préoccupé : il jette les yeux autour de lui, sur la société contemporaine. Un original passe, dont les travers le frappent : il s'en égaie, le peint par ses côtés les plus saillans, et le place dans son ouvrage, pour égayer le sujet, et non pour instruire le lecteur.

Mais, aussi, par compensation, il faut l'avouer, ce qui manque à Montesquieu

ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE

c'est l'accent convaincu et pénétrant de l'honnête homme. Dans La Bruyère, les vices, les travers, les ridicules même rencontrent un homme de bien, qui a des règles de morale très arrêtées et très sévères. Montesquieu, personne ne le nie, est un homme de bien; c'est un honnête homme, mais il n'en a pas l'accent, parce qu'il n'en a pas ici les principes. Les Lettres persanes sont un ouvrage d'à propos et de circonstance: elles ne sont pas le résultat d'une conviction. Les ridicules font rire Montesquieu; et il veut aussi en amuser son lecteur. Mais il n'éprouve pas le sentiment pénible que le mal quel qu'il soit, inspire au cœur de l'homme de bien.

L'accent de La Bruyère, surtout quand il parle des directeurs, est profond, convaincu, sincère: on le voit, il a longtemps réfléchi, il a vivement senti à ce sujet. Ce n'est point une boutade ~~malignité~~ ni la saillie vive d'un esprit moqueur qui a saisi tel ou tel ridicule: Esprit religieux, plein de respect pour les choses de la religion, il a longtemps suspendu sa colère; il a eu des hésitations et il en a souffert: son cœur d'honnête homme, à l'esprit droit, au bon sens, se révoltait contre un abus; mais il a différé, parce qu'il parle au nom de la vérité, au nom du bien, et non dans un intérêt d'amour propre passager. Aussi quand il éclate, son ton ému pénètre profondément dans le cœur, et avant d'amener le sourire sur les lèvres, répand en notre âme de salutaires instructions.

Il y a en outre dans Montesquieu des portraits qui lui sont personnels, soit qu'on ne les trouve pas dans La Bruyère, comme celui de *l'homme à bonnes fortunes* (Lettres Persanes. 48) soit que le type déjà présenté dans les Caractères, se modifie en passant dans les Lettres Persanes, sous l'influence ~~des~~ de circonstances différentes, et prenne de nouveaux développements. Ainsi par exemple le portrait des *Nouvellistes*. Chez La Bruyère, le nouvelliste colporte surtout les

Des ouvrages de l'Esprit. 33. bruits littéraires « Le devoir du nouvelliste est de dire : Il y a un tel livre qui court,
« et qui est imprimé chez Cramoisy, en tel caractère ; il est bien relié et en beau papier,
« il se vend tant : il doit savoir jusques à l'enseigne du libraire qui le débite : sa
« folie est d'en vouloir faire la critique. » Il s'occupera bien aussi, mais très peu
de politique, « le sublime du nouvelliste est le raisonnement creux sur la poli-
« tique. » Le nouvelliste de Montesquieu s'est agrandi et a pris des proportions
plus importantes : très inutile à l'état, il en discute cependant tous les intérêts ;
s'occupe des projets et des mystères du ~~[illegible]~~ gouvernement ; la guerre surtout ~~lui~~ fournit
Lettres Persanes. 130. aux nouvellistes l'occasion de déployer toute leur sottise : « Ils conduisent
« un général par la main ; et après l'avoir loué de mille sottises qu'il n'a pas faites,
« ils lui en préparent mille autres qu'il ne fera pas. Ils font voler les armées comme
« les grues, et tomber les murailles comme des cartons ; ils ont des ponts sur les
« rivières ; des routes secrètes dans toutes les montagnes, des magasins immen-
« ses dans les sables brûlants : il ne leur manque que le bon sens. »

Voilà un portrait original, créé par Montesquieu, et qui n'était vrai qu'à
l'époque de Montesquieu : ~~[illegible]~~ il est sans doute en germe dans
La Bruyère ; mais les circonstances ont changé, ont permis à ce travers de se
développer et de prendre un air plus important. Le portrait a changé aussi
et est devenu une création dans les Lettres Persanes.

Toutefois, remarquons le bien pour une dernière fois, et ne craignons pas de
le dire, dans les traits qui peignent le caractère français en général, et
dans les portraits particuliers, Montesquieu n'a pas trouvé lui seul sa voie ;
il l'a suivie en maître, et en écrivain de génie ; mais il avait été averti,
guidé par La Bruyère, et forcé par le génie même de La Bruyère, de
se souvenir de lui en quelque sorte et de l'imiter. Dans le genre des
Caractères, en effet, les chefs d'œuvre sont de ceux qu'on imite le plus. On

n'imite pas une tragédie; on n'imite pas l'Histoire Universelle: ce sont des créations qui portent leur cachet propre, et ne transmettent à personne leur originalité. Le champ d'ailleurs, où elles ont fleuri, est si vaste, qu'il y a place encore pour de nouvelles. Le genre de la Bruyère au contraire est plus borné: les limites en sont plus restreintes, et les formes plus arrêtées. Si l'on n'entre pas le premier dans cette sorte d'ouvrages littéraires, on risque d'y perdre son originalité: L'imitation y est presque nécessaire, tant elle s'impose avec force, et tant elle vous enlève toute votre liberté.

La meilleure partie des Lettres Persanes, est, nous l'avons dit, celle où Montesquieu exprime pour la première fois les vérités de la science sociale, et les voeux de réforme modérée qui inspireront plus tard son grand ouvrage de l'Esprit des Lois. Cette très bonne et excellente partie embrasse toutes les réflexions neuves et sages, toutes les vues ingénieuses et profondes que la constitution de la société ~~suggérée à Montesquieu~~ et ~~auquel~~ le désir de voir cette société s'améliorer, ~~se perfectionner~~ suggèrent à Montesquieu. Ce sont des théories de la science sociale, ce sont, je le répète, de simples voeux de réforme. Chez Montesquieu, en effet, il n'y a pas d'opposition: ce ne sont point des ouvrages de polémique que les siens: non, il voit les choses de haut, il ne s'y mêle point. Cependant comme il écrit un roman, comme il veut plaire, ~~et~~ avant de convaincre, il se sert tour à tour de tous les personnages du roman, pour mettre en scène, les grandes idées, les nobles passions, les dangereuses illusions mêmes qui ont inspiré le 18^me^ siècle.

Les plus graves questions sont abordées par l'auteur: celle de la population par exemple, et des causes qui l'augmentent ou la diminuent; Les lois, la religion, les colonies, et tous les intérêts qui se rattachent à cette question, si importante. La Confusion des Lois françaises attire aussi

l'attention de l'écrivain : il semble pressentir cette unité qui fait la force et la
gloire de notre nation. La justice dans son application lui inspire de très
grandes et très belles paroles ; il réclame la proportion des délits et des peines,
cette proportion, qui est, dit-il, comme l'âme des états et l'harmonie des
empires. Pensée éloquente et profonde ! L'âme des États, n'est-elle pas en
effet le consentement des coupables à la peine qui les frappe, et la sanction
morale par laquelle ils se condamnent eux-mêmes à une réparation légitime
proportionnée au tort qu'ils ont fait à la société ? or, quand les coupables
peuvent-ils consentir à un châtiment qui les attaque dans leur honneur,
dans leur liberté, dans leur vie, et qui cependant est la garantie de l'État
contre eux, si ce n'est quand cette garantie repose sur des conditions équitables,
et qu'entre les deux parties, il y a égalité de dommage ~~[illegible]~~ et de peine ?
~~de peine pour chacun qui~~.

Lettres Persanes. 122. Montesquieu revendique aussi la liberté ~~[illegible]~~ qui attire les étrangers
par l'opulence qui la suit toujours ; l'égalité des citoyens « qui produit ordinairement
« l'égalité des fortunes, et porte l'abondance et la vie dans toutes
id 85. « les parties du corps politique. » Il désire encore la tolérance religieuse,
~~[illegible]~~ agrandie, consacrée, et devenue un droit politique ~~depuis~~ à la révolution de
89 ; cette tolérance qui comprend si bien les intérêts de la vraie religion et
favorise en même temps ceux du prince et de l'état, par l'émulation qu'elle
excite entre les différents cultes tolérés. Admis l'un à côté de l'autre, et
comme en présence, surveillés réciproquement entre eux par une
rivalité généreuse, ils perfectionnent la morale et la pratique des
devoirs, et donnent au pays de vertueux citoyens. Dans cette réclamation
faite en faveur de la tolérance religieuse Montesquieu n'est pas
cependant partie assez intéressée. Il ne voit la chose que par le côté civil, et
à cause des bienfaits politiques qu'un tel changement pourrait amener. Aussi il

il laisse percer à son insu une certaine indifférence. Mais cependant s'il s'est contenté de prêcher la tolérance et de la demander au point de vue civil, comme une source de prospérité publique, s'il n'a pas cherché dans cette division des croyances, et dans les différences de cultes, le dessein de la Providence, toutefois en prononçant le mot d'émulation, il a dit le vrai mot; il a vu, ou entrevu du moins le secret, et c'est beau à lui d'avoir assez espéré de la vérité pour se promettre de ce contact, des moeurs plus sévères, et le bonheur de l'état.

Malheureusement à côté de ces pages qu'on voudrait citer tout entières, si le temps nous le permettait, Montesquieu, même dans les meilleures intentions, tombe dans de graves erreurs: par exemple sur la question du divorce, qu'il ne réclame pas, comme on a fait de nos jours, au nom de la moralité, mais qu'il croit nécessaire à l'accroissement et au développement des races. Il le demande aussi au nom du bonheur de l'homme, pour qui le mariage sans le divorce devient un esclavage éternel, plein de dégoûts, d'amertume, et stérile. Il voit surtout dans le mariage le moyen de propager l'espèce humaine, et de satisfaire un des besoins de notre nature; quand le but est atteint, quand le désir est satisfait, le mariage a fait son office et doit ou peut ~~être~~ au moins être brisé. Une nouvelle union se forme qui donne à l'état de nouveaux membres, et à l'homme de nouveaux plaisirs.

Lettres Persanes. 116.

Illusion: désir indiscret et impatient du bonheur qui nous échappe et que Montesquieu croit trouver dans le changement et la variété!! Et quoi!? sans parler ici des vraies joies d'un mariage chrétien, indissoluble, l'homme même qui souffre dans ces liens qu'il ne peut dénouer, mais qui remplit son devoir selon la conscience, jusqu'au bout, fidèle à sa femme, dévoué à ses enfants, ne donne-t-il pas un exemple fécond et salutaire? Espère-t-il [illegible] jamais l'imperfection humaine qui fait son malheur? ~~[illegible]~~ Le ménage est un état laborieux, où l'homme subit son épreuve, comme dans tous les états de la vie. S'il y cherche le plaisir, il se trompe, et c'est alors qu'il court risque d'être malheureux. En le remplissant avec courage jusqu'au dernier jour, il a la vraie connaissance de ses intérêts, et une idée vraiment morale de sa destinée.

Quand Montesquieu considère en outre la prohibition du divorce comme une des causes de ~~l'altér~~ dépopulation des états, il se trompe tout à fait. Il n'a qu'à considérer avec beaucoup d'attention le développement de la race dans les pays où le divorce est défendu, et la statistique le réfutera par des résultats évidents et irrévocables. Quant à l'Angleterre à laquelle il semble avoir pensé, le divorce autorisé par les lois, y est considéré ~~plutôt~~ comme une vente de la femme par son mari, et tellement méprisé par l'opinion publique, qu'il est excessivement rare: et cependant dans quelles proportions la population s'est elle augmentée!

Outre ces réflexions politiques, et morales répandues dans le cours de l'ouvrage, il y a dans les Lettres Persanes, des lettres tout entières où l'on peut ~~[illegible]~~ voir déjà le Montesquieu ~~[illegible]~~ qui doit écrire le ~~[illegible]~~ de la Grandeur et Décadence des Romains, et mettre le comble à sa gloire par le grand ouvrage de l'Esprit des Lois. Il en est une surtout, qui nous montre quelles études préoccupaient alors notre écrivain, et quelles vues il avait déjà conçues sur l'histoire des peuples et la politique des empires. Il se figure dans une bibliothèque composée entièrement de livres d'histoire: il les passe successivement en revue, et résume par quelques traits pleins de génie l'histoire, le carac-

Lettres Persanes. 136.

=tère et les destinées du peuple dont il a le nom sous les yeux: C'est ainsi
qu'il dit: « Là ce sont ceux qui ont écrit de la décadence du formidable
« empire romain, qui s'était formé du débris de tant de monarchies, et sur la
« chute duquel il s'en forma aussi tant de nouvelles. Un nombre infini de
« peuples barbares, aussi inconnus que les pays qu'ils habitaient, parurent
« tout à coup, l'inondèrent, le ravagèrent, le dépecèrent et fondèrent tous les
« royaumes que vous voyez à présent en Europe. Ces peuples n'étaient point
« proprement barbares, puisqu'ils étaient libres; mais ils le sont devenus depuis
« que soumis pour la plupart à une puissance absolue, ils ont perdu cette douce
« liberté, si conforme à la raison, à l'humanité et à la nature. »

Il ajoute en parlant de l'Allemagne, ces paroles profondes ~~et~~: « Vous
« voyez ici les historiens de l'empire d'Allemagne, qui n'est qu'une ombre du
« premier empire, mais qui est, je crois, la seule puissance qui soit sur la
« terre que la division n'a point affaiblie; la seule, je crois encore, qui se
« fortifie à mesure de ses pertes, et qui lente à profiter des succès, devient
« indomptable par ses défaites. »

Mais surtout où il est admirable de sagacité et de pénétration, de justesse dans
les termes et de précision dans la pensée, où il révèle déjà l'auteur de l'Esprit des
Lois, c'est dans ce jugement qu'il porte sur la nation et la constitution anglaises:
« Ce sont ici les historiens d'Angleterre, où l'on voit la liberté sortir sans
« cesse des feux de la discorde et de la sédition; le prince toujours chancelant
« sur un trône inébranlable; une nation impatiente, sage dans sa fureur
« même, et qui maîtresse de la mer, (chose inouïe jusqu'alors.),
« mêle le commerce avec l'empire. »

Tel est Montesquieu, rempli déjà du pressentiment de ses ouvrages et
s'essayant, dans un livre frivole, à comprendre et à juger les Empires.

Mais Montesquieu n'est pas seulement un critique spirituel et gai, un philosophe aux idées justes et neuves, aux réformes utiles et modérées: il n'est pas seulement encore le futur historien dont les ouvrages sont la gloire de son siècle: il est dans les Lettres Persanes même, déjà un homme de génie, déjà un grand écrivain. C'est l'esprit français lui même, exprimant sur la science sociale, les premières vérités, les premiers principes que les temps modernes aient entendus; Car c'est un fait vraiment remarquable, que le propre de la littérature française a été de personnifier l'esprit français lui même dans chacun des grands écrivains qui l'ont honoré. Dans notre pays, le génie n'est pas une puissance surnaturelle qui tombe du ciel, placée au dessus des esprits, et leur demeure étrangère en même temps que supérieure. Au contraire le génie, c'est la nation inspirant un grand talent pour exprimer par sa bouche, ses besoins, pour constater dans ses oeuvres, ses progrès. La nation sent, pense; mais elle a besoin d'un interprète: et c'est le génie qui ~~consacre~~ rend et consacre ses sentimens et ses pensées.

Ainsi Descartes est l'esprit français révélant toute sa puissance à s'emparer des idées abstraites, et à les rendre évidentes, et populaires. Bossuet, est l'esprit français révélant tout ce qu'il sait des choses humaines, sous l'influence de l'antiquité et du christianisme. Dans Pascal, la nation 11 française a mis son cœur; elle s'interroge avec lui sur la grandeur et la misère de l'homme. Montesquieu vient à son tour, au moment où un monde nouveau d'idées s'ouvre pour le siècle qui commence, au moment où tout ce qui existait est remis en question, livré à un remaniement; au moment enfin où l'esprit ~~humain~~ français s'ébranle pour faire encore un nou-

5B

-deau pas. Il ~~veut~~ apparaît, comme à point, pour exprimer dans les Lettres Persanes, les premiers besoins de ce siècle à peine né : il annonce les volontés de l'esprit français sur le gouvernement, sur la société, sur les grandes questions qui ont agité ce grand siècle. Et en se rendant l'interprète de sa nation, il se trouve être un de ses grands écrivains.

Le style est grand à ce moment comme le sujet qui l'inspire, et a le caractère particulier des nouveautés sociales qu'il enseigne. Je veux dire que comme les vérités qui sont annoncées dans cet ouvrage, vérités politiques, religieuses, administratives, économiques et industrielles vérités toutes nouvelles alors, et relatives en quelque sorte aux circonstances et au temps, n'ont pas la même évidence que les clartés morales, le style n'a pas cette largeur et cette autorité qui conviennent à l'enseignement des grands principes de morale. Il y a souvent dans les Lettres Persanes, des doutes ; ils ne sont pas négatifs, j'en conviens ; ils sont au contraire féconds et provoquent l'esprit à la recherche de la solution. Mais ces vérités, encore douteuses, inattendues au moins, très mobiles, et difficiles à voir dans toute leur étendue, ne se laissent pas exprimer dans une forme définitive. Aussi le style est plutôt pénétrant, incisif, animé et piquant. il égaye un sujet trop sérieux et qui eût rebuté les intelligences faibles. il a rendu enfin populaire une science qui intéresse l'esprit humain, et la société tout entière.

Nous pourons donc remarquer dans ~~les~~ Lettres Persanes, la présence simultanée de trois langues, parlées par le même homme suivant l'emploi qu'il fait de son esprit : La langue du complaisant de son temps, n'est aussi qu'une imitation du style de son temps.

C'est le plus souvent un jargon précieux, qu'on croirait échappé du salon de Madame de St Lambert, digne des beaux esprits qui s'y pressaient, et dont il ne dépasse pas le niveau. Mais dès que Montesquieu, secouant le joug de l'époque, s'en fait l'adversaire et passe à la bonne partie, il se débarrasse en même temps des préciosités : en changeant de rôle, il a changé de ton : sa langue devient naturelle, agréable, pleine de verve et d'esprit, et dans les portraits, il s'élève à la hauteur de La Bruyère. Enfin, dans cette dernière et très bonne partie des Lettres Persanes, quand inspiré du bon esprit philosophique, il exprime pour la première fois les vérités de la science sociale, les nouveautés durables, comme nous les appelions plus haut, il est écrivain de génie : il développe et enrichit la langue.

Perraud (Philippe) (Année 1854-1855)

4

Faculté des Lettres
Cours d'Eloquence française
Leçon du 27 Janvier.

Leçon du 27 Janvier, 1888
Voltaire
Histoire de Charles XII.
1728

L'Histoire de Charles XII par Voltaire fera le sujet de cette leçon. C'est le second ouvrage en prose au dix-huitième siècle, qui porte les marques de ce que j'ai appelé le bon esprit philosophique. L'Histoire, ~~en effet~~ Messieurs, voilà encore une des nouveautés durables du dix-huitième siècle. On peut dire à l'honneur de ce siècle, qu'il est le premier qui ait compris, et qui ait réalisé dans une certaine mesure, l'idéal que nous nous faisons de l'histoire. Cet idéal est complexe : tâchons d'en déterminer quelques traits.

A nos yeux le vrai principe de l'histoire, ce qui en est l'âme, c'est la vérité. Et tout d'abord il ne s'agit pas de la vérité abstraite, de la vérité philosophique : il s'agit de l'authenticité des ~~personnes et des~~ choses et des personnes dans l'histoire. Il s'agit des faits, non tels qu'ils ont dû arriver, mais tels qu'ils sont arrivés : des personnages, non tels qu'ils ont pu être, mais tels qu'ils ont été. Il s'agit encore, mais sans tomber dans la minutie, de certaines singularités, utiles, nécessaires, qui font que tout en restant conformes à la nature humaine en général, les personnages nous apparaissent néanmoins sous des traits particuliers. La vérité dont il s'agit est donc à la fois générale et ~~parti~~singulière : elle peint l'homme en général, et les hommes en particulier.

Mais cette vérité exclut-elle la vraisemblance? Je ne le pense pas. La vérité historique ne peut se passer de la vraisemblance : et par vraisemblance, j'entends l'idée que nous nous faisons des choses, d'après notre bon sens, d'après notre cœur aussi : cette idée qui fait que nous concluons que tel événement a dû se passer de telle manière, qu'un personnage placé dans telle ou telle circonstance a dû agir de cette façon et non d'une autre. Seulement la vraisemblance ne doit venir que comme auxiliaire: elle ne doit être appelée que là où les monuments viennent à manquer, où la vérité fait défaut. Lorsque tous les jalons ont disparu, elle éclaire la route: entre ce qui est connu en deçà, et ce qui est connu au-delà, elle jette pour ainsi dire un pont. La vraisemblance est donc le complément indispensable de la vérité : mais elle exige beaucoup de pénétration, ~~beaucoup de connaissance~~ et une ~~grande~~ certaine connaissance du cœur humain.

Voilà ce que, le premier, le dix-huitième siècle a compris, et ce qu'il nous a préparés à réaliser, je ne dis pas mieux que lui, mais autrement que lui. Mais les historiens de l'antiquité l'avaient.

3

ils donc ignoré ? Thucydide, Xénophon, Salluste, Tacite, n'ont-ils pas connu cette vérité et cette vraisemblance ? Sans doute : mais, je le dis, et ~~[illegible]~~ je puis le dire ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ sans risque d'être suspect, chez ces historiens, la vraisemblance tient ~~plus~~ incomparablement plus de place que la vérité. Et cela, par deux raisons. D'abord la vérité authentique, sur le ~~pr~~ gros des affaires, était plus difficile à connaître chez les anciens que chez nous : les documents, d'où naît cette vérité, n'étaient point recueillis ou ~~plus~~ étaient consultés : tout se passait, se décidait sur l'agora ou sur le Forum, et ne laissait presque aucune trace. Ensuite, les historiens anciens ont été tous plus ou moins épris de la beauté des poésies homériques. C'est sur ces poèmes qu'ils ont calqué leurs livres pour ainsi dire. De là un caractère dramatique donné aux événements et aux personnages : de là des harangues ~~si~~ fréquentes, et qui n'ont jamais été prononcées. Ce caractère dramatique a dominé chez eux : d'instinct, ils l'ont choisi ; ils se sentaient le droit de disposer les faits sous le jour le plus favorable à l'art, et ils ont usé largement de ce droit. Voilà pourquoi chez eux la vraisemblance tient plus de place que la vérité : ils nous ont fourni, si l'on veut, notre idéal en histoire, mais nous en avons renversé les deux termes.

C'est donc comme un mérite à la fois nouveau et durable, que je signale l'apparition de l'histoire au dix-huitième siècle : - de l'histoire reposant sur la vérité qui ne nous appartient pas, et non plus sur la vraisemblance qui nous appartient trop. Cela suppose dans l'historien une conscience du devoir, qu'il faut remarquer dans le siècle que nous ~~[illegible]~~ étudions, dans ce siècle qui en a tant ébranlé la notion: et c'est la philosophie chrétienne, alors tout dénigrée, qui a fait attacher ce prix à la vérité, qui l'a fait prévaloir dans l'histoire!

Ainsi jusqu'à Voltaire, jusqu'au dix-huitième siècle, la France n'a pas, à proprement parler, d'historien ni d'histoire. ~~[illegible]~~ Le dix-septième siècle n'avait pas été en cela aussi merveilleux qu'en tout le reste. Cela tient, a-t-on dit, à ce qu'il n'y avait pas alors de liberté pour l'historien. ~~Et~~ Il y a du vrai dans cette raison. L'histoire en effet ne consistant qu'à penser librement sur les institutions et sur les personnes, où cette liberté manque, il ne peut y avoir d'historien. ~~Un gouvernement aussi jaloux que celui de Louis XIV de toute son autorité, de toutes ses traditions, a pu, en le voulant, [illegible] à l'histoire, et priver le dix-septième siècle de ce qui eût été un monument littéraire.~~ Mézerai l'apprit à ses dépens. Un jour il avait voulu user de son droit d'historien; il s'agissait de l'impôt de la taille et de la gabelle. Mézerai était remonté à la source; il voyait °T. IV, p. 414
« une invention de Juifs » dans cet impôt « qui fait payer si cher l'eau et le soleil, etc. »

« Colbert donna ordre à Mr Perrault d'aller trouver Mézeray de sa part, et de lui dire que le roi ne lui avait pas donné une pension de 4000 livres pour écrire avec si peu de retenue; que ce prince respectait trop la vérité pour exiger de ses historiographes qu'ils la déguisassent par des motifs de crainte ou d'espérance; mais qu'il ne prétendait pas aussi qu'ils se donnassent la licence de réfléchir sans nécessité sur la conduite de ses ancêtres, et sur une politique établie depuis longtemps, et confirmée par les suffrages de toute la Nation ». (1) (Vie de Mézeray.)

Un gouvernement aussi jaloux de son autorité, de ses traditions, a pu, on le conçoit, ôter qlqs. chances à l'histoire, et priver le dix-septième siècle de ce qui eût été sa couronne littéraire. Mais il y a, de cette désertion de l'histoire par le dix-septième siècle, une raison plus solide et plus vraie. C'est que le temps n'était pas venu pour l'histoire et pour la liberté qu'elle exige. La liberté, aussi ancienne que l'homme, n'arrive cependant qu'à son jour, et ne mûrit que dans sa saison. Or, au dix-septième siècle, la liberté politique elle-même n'était pas dans les besoins du temps. Il y avait des choses plus pressantes : pour ce qui regarde l'histoire en particulier, il y avait à ~~en~~ recueillir les documents, à ~~en~~ préparer les matériaux, c'est-à-dire qu'il y avait au préalable un immense et indispensable travail d'érudition et de patience. Ce fut l'œuvre des Ducange, des Mabillon, des Lenain de Tillemont, ces pionniers de l'histoire. Ils ont défriché le ~~champs~~ terrain; ~~[illegible]~~ ; et à ce moment, une histoire proprement dite n'aurait pas valu ces travaux précieux, n'aurait pas eu la même utilité. C'était le nécessaire avant l'utile : et ces travaux ont été nécessaires pour nous faire connaître la vérité.

Est-ce à dire qu'au XVII siècle il n'y ait pas eu au moins un acheminement vers l'histoire ? N'y a-t-il pas qlqs. noms à citer ? Oui, si l'on admet en histoire un second rang. *Mézerai* tenta de débrouiller le cahos de notre vieille histoire : malheureusement, on ne peut guère le louer que de la tentative. Il est exact, mais avec une lenteur, une sécheresse, que ne rachètent pas toujours des harangues parfois éloquentes, le plus souvent imaginaires et forcées. Après lui viennent deux historiens, mieux connus de Voltaire : *Saint-Réal* et *Vertot* : l'auteur de la *Conjuration des Espagnols contre la République de Venise* (1618), et l'auteur des *Révolutions romaines*.

---

(1) On sait que Mézerai, privé de sa pension, écrivit ces mots sur un sac : "voici le dernier argent que j'ai reçu du roi ; aussi, depuis ce temps, n'ai-je jamais dit du bien de lui."

Voltaire retrouve le style de Salluste dans cet ouvrage de l'abbé de St Réal. Il l'appelle un chef-d'œuvre, soit qu'on voie dans cet éloge de l'indifférence, soit qu'il ne vienne que d'une réminiscence classique. Non, l'histoire de la Conjuration de Venise n'est point ~~à~~ un chef d'œuvre : il ne faut pas la mettre à côté de celle de Catilina. Mais ce n'est pas non plus un ouvrage méprisable. ~~St~~ St Réal a de la pénétration : il connaît le cœur humain : l'idée qu'il donne des personnages est abstraite, mais juste. Il y a plus : dans ses *Discours sur l'usage de l'histoire*, on voit qu'il a entrevu les conditions philosophiques de l'histoire, telles que nous les entendons aujourd'hui : « Le véritable usage de l'Histoire, dit-il, ne consiste pas à savoir beaucoup d'événements et d'actions, sans y faire aucune réflexion. Cette manière de les connaître, seulement par la mémoire, ne mérite pas même le nom de savoir : car savoir c'est connaître les choses par leurs causes... Ainsi savoir l'Histoire, c'est connaître les Hommes qui en fournissent la matière : étudier l'histoire, c'est étudier les motifs, les opinions et les passions des hommes, pour en connaître tous les ressorts, les tours et les détours, enfin toutes les illusions qu'elles savent faire aux esprits et les surprises qu'elles font aux cœurs. » Et ni l'observation, ni le langage, ne sont d'un homme médiocre.

Essai sur les mœurs etc, ch. 186
Siècle de Louis XIV

Discours sur l'Usage de l'histoire
(Introduction)

L'abbé de Vertot n'a pas eu sur

ce point de vue, aussi justes que Saint-Réal. Il a ~~tou~~ eu recours, non pas aux sources, non pas aux ~~les~~ manuscrits, qui étaient trop rares ou trop difficiles à consulter, mais ~~aux~~ à des ouvrages connus et de seconde main. Quant à la connaissance des causes, il en fait bon marché. Selon lui, plus les causes des événements sont secrètes, plus elles doivent être tenues pour suspectes: aussi « racontera-t-il les faits, ~~non pas~~ moins comme ils sont arrivés, que comme il croit qu'ils ont ~~dû~~ arrivés.»x Cette défiance sur les vraies causes des événements, cette opinion exagérée sur la difficulté de les atteindre, le porta naturellement à les dédaigner. De là cette insouciance pour la vérité, de là cette réponse devenue historique: " Mon siège est fait."

x et il espère « que les lecteurs équitables se contenteront de les savoir comme un homme qui les a étudiés assez longtemps et sans autre intérêt que celui de la vérité.» Cette

Tous deux cependant ont un caractère commun: c'est de mettre, comme les anciens, la vraisemblance au premier rang. Ils ne repoussent pas la vérité qui s'offre à eux; mais dès qu'il faut l'aller chercher, dès qu'elle exige un peu de travail, ils se replient sur eux-mêmes, et y suppléent de leur propre fonds. Tous deux encore nous présentent des personnages parfaitement sensés: il n'y a rien en eux de ~~choquant ni~~ déraisonnable ni de choquant. Mais ils ~~sont~~ ne sont que sensés. Ils sont conformes à l'idée générale que nous nous faisons de l'homme; mais ce ne sont pas des individus: si j'ose dire, ils ne se singularisent pas. Ils ressemblent en cela ~~aux~~ personnages et aux caractères, tels qu'on les trouve dans les pièces de second ordre. Là aussi, les personnages ont bien cette vérité, cette conformité banale avec la nature humaine qui fait que nous les acceptons: ils se tiennent dans une vertu médiocre, dans une modération conciliante, qui nous désarme à leur égard. Mais ils manquent de vie: ils manquent de cette diversité, de cette singularité, qui seule ~~peut~~ peut ~~donner~~ donner ~~cette~~ ~~vérité~~ la vie, la ~~individuelle~~ réalité ~~et vivante aux~~ aux types les plus généraux, et en faire des individus. C'est l'union, c'est le parfait

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

mélange de cette singularité et de cette vérité générale, qui fait la beauté durable des caractères de la tragédie grecque et de notre théâtre classique : de même que la séparation de ces deux qualités, caractérise les ouvrages dramatiques du second ordre. À la fin de la pièce, on ne peut refuser son estime à l'auteur, mais on ne peut s'empêcher de trouver ses personnages morts et glacés.

C'est un peu ce qui arrive pour les écrits historiques de l'abbé de Saint-Réal et de l'abbé de Vertot. En les lisant, assurément on ne songe pas à les contredire. Ils sont sensés : ils ont même une certaine connaissance du cœur humain, fruit de leur ministère, et de ce noviciat spécial par lequel ils avaient dû passer. Mais encore une fois, ils ne sont guères que sensés. Ils enchaînent ~~bien~~ les faits, mais cet enchaînement est tout abstrait, c'est ~~[illegible]~~ simplement un travail ~~de~~ ~~[illegible]~~ de cabinet. Il est juste après cela de signaler entre eux qlqs. différences. À l'honneur de Saint-Réal, il faut ~~voir~~ faire cette remarque : c'est que les événements qu'il avait choisis étaient bien particuliers : ses personnages étaient donc très-anecdotiques, destinés à être peu connus, ~~sinon~~ si ce n'est des savants ; ce n'étaient nullement des Césars ou des Ri~~[illegible]~~chelieu ; Cependant à force de pénétration, de justesse dans les traits, de précision dans les détails, Saint-Réal est parvenu, non pas à échauffer, mais à éclairer, et, dans une certaine mesure, à réchauffer ses personnages. D'anecdotiques, ils sont devenus historiques, ils se sont trouvés pour ainsi dire de niveau avec l'histoire. Vertot a été moins heureux ou moins habile : à force de se contenter de la vraisemblance, il a effacé un peu les personnages et les faits ; au rebours de St Réal, il les a fait passer du grand jour de l'histoire dans ce demi jour de l'anecdote ; il les a tirés dans l'ombre, et comme rapetissés. Cependant Voltaire, ~~a dit~~ ~~en~~ rendant justice à Vertot, a dit de ~~[illegible]~~ lui

Siècle de Louis XIV

~~[illegible] de Vertot [illegible]~~ que c'est un historien "agréable~~s~~ et élégant~~s~~". Et ce jugement lui est acquis.

Ce qui a manqué à Saint Réal et à Vertot, ce n'est donc véritablement pas la liberté de penser; ce n'est pas même une vue originale et des idées justes sur la méthode historique. Ce qui leur a manqué, c'est ~~sur~~ avant tout le Génie.

Ce n'~~est~~ était point là ce qui manquait à Voltaire. Le génie seul aurait suffi pour lui faire sentir, que ce qu'on demandait à l'histoire au dix-huitième siècle, c'était la vérité, et pour la lui faire préférer à la ~~[illegible]~~ vraisemblance. Car je ne sépare pas le génie de la vérité. Toutes les fois qu'il n'est pas offusqué par la passion, le Génie, c'est là son caractère, reconnaît la vérité ~~et [illegible]~~ et l'exprime. C'est donc par une vue de génie que Voltaire a préféré en histoire la vérité à la vraisemblance; qu'il y a joint aussi cette utile singularité dont je parlais. C'est là ce qui fait de son Charles XII, le premier, sinon le parfait modèle de l'histoire, telle que nous la concevons.

Ce monument est assez important par lui-même, il tient un assez haut rang dans l'histoire de notre prose, pour qu'il soit utile de rechercher au milieu de quelles circonstances, dans quelles dispositions d'esprit, Voltaire l'a conçu et exécuté. ~~[illegible] d'~~ Voltaire~~abord~~, pour ce qui est du goût et des choses de l'esprit, ~~Voltaire~~ n'a jamais sacrifié, comme Montesquieu, à la mode de son temps. Il n'a pas donné un seul jour dans ce précieux qui ~~avait donna~~ valut tant de vogue à Fontenelle, qui faisait dire à Montesquieu: « Fontenelle est autant au-dessus des autres hommes

Pensées diverses

ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE

par son ~~esprit~~ cœur, qu'au dessus des hommes de lettres par son esprit." Montesquieu admire Fontenelle et l'imite; Voltaire l'estime et le raille.(1) Ceci déjà le distingue. Seul alors, du moins parmi ceux que le public connaît, il n'est pas atteint par la contagion du précieux : il lui résiste. Et cette résistance à son siècle, au faux goût littéraire de son siècle, honore beaucoup Voltaire; pour les mœurs, il est vrai, ~~est~~ il est de son temps, il dépasse même son temps : Montesquieu, lui, a été en tout de son temps. De plus, Voltaire, en littérature, est pour le maintien des vieilles renommées, des vieilles admirations; il s'en fait le champion. Il est plein de protestations, discrètes mais incisives, contre Lamotte, contre Fontenelle; par là Voltaire est un homme d'opposition au commencement du XVIII siècle, et déjà l'on peut pressentir en lui le futur auteur du siècle de Louis XIV, cette grande protestation en faveur du XVII siècle.

Aussi ne suis-je point surpris de trouver dans sa Correspondance une lettre datée de ce temps, où il s'explique en ces termes à Brossette : « Je regarde ces deux grands hommes (Boileau et Racine) comme les seuls qui aient eu un pinceau correct, qui aient toujours employé des couleurs vives et copié fidèlement la nature. Ce qui m'a toujours charmé dans leur style, c'est qu'ils ont dit ce qu'ils voulaient dire, et que jamais leurs pensées n'ont rien coûté à l'harmonie ni à la pureté du langage.... Il y a encore, à ce que j'entends dire, qqs. beaux-esprits subalternes qui passent leur vie dans les cafés, lesquels font à la mémoire de Mr Despréaux le même honneur que les Chapelain faisaient à ses écrits de son vivant. Ils en disent du mal, parce qu'ils sentent que si Mr Despréaux les eût connus, il les

Lettre du
14 avril, 1732

(1) Voltaire a le goût plus sain que Montesquieu. Celui-ci ~~était d[illegible]~~ est du Périgord : Voltaire est de Paris.

aurait méprisés autant qu'ils méritent de l'être. Je serais très-fâché que ces messieurs crussent que je pense comme eux, parce que je fais une grande différence entre ses premières satires et ses autres ouvrages. Je suis surtout de votre avis sur la neuvième satire, qui est un chef-d'œuvre."

Il paraît que ces beaux-esprits avaient abusé de la distinction, pourtant si judicieuse, que ~~fait~~ Voltaire avait faite entre les premiers ouvrages de Boileau et les suivants. C'est ce qui obligea Voltaire à les démentir, on vient d'entendre dans quels termes et avec quelle chaleur. Tels étaient à cette époque ses sentiments sur le dix-septième siècle, sur les deux hommes qui en représentent le mieux la discipline; c'était en qlq. sorte l'avouer deux fois, ~~[illegible]~~ d'abord pour son génie, puis pour les règles immortelles qu'il avait tracées.

7 avril 1729

Pour les anciens, il les lisait : témoin ~~cette~~ la lettre adressée à Thieriot en lui renvoyant son exemplaire de Quinte-Curce. Notons l'ouvrage : à la veille d'écrire une histoire de Charles XII, le modèle était bien choisi; Charles XII n'eut-il pas un faux air d'Alexandre? Mais ce goût de Voltaire pour les anciens n'était pas entièrement sain. D'abord il dédaigne les Grecs, s'il les dédaigne, parce qu'il les connaît peu : il médit de Sophocle, parce qu'il croit mieux faire que lui; enfin il dénigre ce qu'il ignore. Pour les Latins, il n'est pas non plus toujours dans le vrai : il met sur la même ligne Tite-Live, Tacite et Quinte-Curce. Ainsi la tradition chez lui n'est ni complète, ni même toujours vraie. ✝ Mais si peu qu'il en gardât, c'était encore une règle, un soutien, un frein salutaire, qui devait lui faire ~~aimer et~~ respecter et aimer ~~par~~ la langue du dix-septième siècle.

Enfin, en écrivant Charles XII, Voltaire pensait à Zaïre. Zaïre, c'est pour lui ce qu'est le Cid pour Corneille : c'est son chef-d'œuvre ; c'est celle de ses créations où il y a le plus de jeunesse, de fraîcheur, d'amabilité, de ~~sensibilité~~ vérité. C'est la première pièce, dit-il, où il ait osé s'abandonner à toute ~~mis~~ la sensibilité de son cœur; car il ~~en~~ ~~avait~~ a eu de la sensibilité, un peu mêlée peut-être d'imagination, mais réelle au fond, surtout vers ce temps. Il était donc dans tout l'épanouissement de son talent, dans toute la force de son esprit et la pureté de son cœur ; il était bien supérieur à ce qu'il avait pu être dans la Henriade. Tout entier à l'art et à la gloire, à la vraie, il ne s'était pas encore mépris au point de la sacrifier à son ombre, à la popularité. Ainsi, fidélité au XVII siècle et admiration pour Louis XIV ; pour les anciens, tradition incomplète, mais ~~vive~~ salutaire encore : en troisième lieu, et comme dans le lointain, Zaïre, voilà pour les dispositions d'esprit, les dispositions littéraires de Voltaire, au moment d'écrire Charles XII.

Préface de Zaïre
(à M^r De la Roque)
1732

Pour ses dispositions morales, c'est plus délicat : mais je ne crains pas de paraître subtil, en disant qu'elles étaient en rapport avec ses dispositions d'esprit. La preuve en est dans sa correspondance. Le meilleur symptôme d'un bon état moral, c'est de reconnaître sa faute, de se donner tort ; quand on se contente, quand on s'approuve, il y a au fond de cela tant de vanité, tant d'orgueil caché, que, qlq. raison que l'on ait, l'on n'est point dans un bon état de l'âme. Mais se reconnaître après avoir failli, en faire l'aveu, sans affectation, sans faste, d'un ton humble et pénétré, voilà la ~~D'un ton pénétré et avec un cœur contrit~~ marque d'un excellent état de l'âme ; après l'innocence, je n'en connais pas ~~de état moral~~ d'un plus élevé. Or cet aveu, cette confession ~~humble~~ franche et humble, Voltaire l'a faite un jour. C'est dans une lettre de 1727, date bien voisine, remarquons le, de l'époque où nous sommes. Il écrit à une de ses parentes au sujet de la mort de sa sœur :

15 octobre 1727
à Mad^lle Bessières

"Que puis-je vous dire, Mademoiselle, sur la mort de ma sœur, sinon qu'il eût mieux valu pour ma famille et moi que j'eusse été enlevé à sa place ? Ce n'est point à moi à vous parler du peu de cas que l'on doit faire de ce passage si court et si difficile qu'on appelle la vie : vous avez sur cela des notions plus lumineuses que moi, et puisées dans des sources plus pures. Je ne connais que les malheurs de la vie, mais vous en connaissez les remèdes : et la différence de vous à moi est du malade au médecin.... — J'ai fait bien des fautes dans le cours de ma vie. Les amertumes et les souffrances qui en ont marqué presque tous les jours, ont été souvent mon ouvrage. Je sens le peu que je vaux : mes faiblesses me font pitié et mes fautes me font horreur. Mais Dieu m'est témoin que j'aime la vertu," etc.

Ce sont de rares paroles, et d'un rare accent, chez Voltaire. Il ne lui en est pas échappé, qui soient mieux dans le ton simple et grave du XVII^e siècle : ~~de plus~~ et, je le répète, elles sont l'indice d'un état moral excellent.

Mais n'exagérons pas. Ce qu'il suffit de montrer ici, c'est que Voltaire, même au retour d'un premier voyage en Angleterre, après avoir ~~connu la~~ fréquenté les ~~société~~ Hume et les Bolingbroke, ~~chez~~ qui ne regardaient la religion ~~où la Divinité était tolérée, où la religion était comptée~~ que comme une affaire de politique, ~~comme une institution d'état~~, Voltaire gardait encore qqs restes d'une éducation chrétienne. En 1722, il s'est confessé, et il le raconte sérieusement dans une de ses lettres :

Lettre, Déc. 1723
À M. de Breteuil

"Mr de Gervasi vint et me trouva avec une fièvre

ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE

maligne. Il eut d'abord une fort mauvaise opinion de ma maladie : les domestiques qui étaient près de moi s'en aperçurent et ne me la laissèrent pas ignorer. On m'annonça dans le même temps que le curé de Maisons, qui s'intéressait à ma santé, et qui ne craignait point la petite vérole, demandait s'il pouvait me voir sans m'incommoder. Je le fis entrer aussitôt, je me confessai et je fis mon testament qui, comme vous croyez bien, ne fut pas long. Après cela, j'attendis la mort avec assez de tranquillité, non toutefois sans regretter de n'avoir pas mis la dernière main à mon poème et à Mariamne, ni sans être un peu fâché de quitter mes amis de si bonne heure »

Mais nous sommes en 1728,(1) et je ne voudrais pas affirmer qu'il en fut encore là. Je ne voudrais pas dire non plus qu'il eut gardé les sentiments ~~par~~ où il était, ~~bien plutôt~~ quand il effaça un passage de sa Henriade, pour mettre à la place un morceau sur les anges gardiens, ~~ainsi que~~ comme il le raconte lui-même ;

« Je viens de corriger, dans le premier chant, un endroit qui me paraît essentiel. Vous savez que lorsque Henri IV avait déclaré à Henri III qu'il ne voulait pas aller en Angleterre, Henri III lui répliquait pour l'y engager. Tout ce dialogue faisait languir la narration. J'ai substitué une image à cette fin de dialogue. J'ai fait apparaître à mon héros son démon tutélaire, que les chrétiens appellent Ange Gardien. J'en ai fait le portrait le plus brillant et le plus majestueux que j'ai pu : j'ai expliqué en peu de vers serrés et concis la doctrine des anges que Dieu nous donne pour veiller sur nous. Cela est à mon avis bien plus épique. »

1722

Mais enfin, pourquoi ces retours vers

---

(1) L'Histoire de Charles XII, écrite en 1727 et 1728, parut imprimée pour la première fois en 1731.

certaines idées et certains sujets? Pourquoi ce choix de Zaïre, sujet si chrétien, presque aussi chrétien que celui de Pauline dans Polyeucte, car c'est aussi le sacrifice d'un amour tendre aux exigences du devoir? Pourquoi ~~cependant~~ ~~enfin~~ de pareilles préoccupations, même trois ou quatre ans après, à la date de 1732, préoccupations, dit-il, qu'il a depuis si longtemps :

Lettre du 25 Juin 1732 à Mr de Formont

« J'ai enfin *tâché de peindre ce que j'avais depuis si longtemps dans la tête*, les mœurs turques opposées aux mœurs chrétiennes, et de joindre dans un même tableau, ce que notre religion peut avoir de plus imposant et même de plus tendre avec ce que l'amour a de plus touchant et de plus furieux ».

Enfin, et surtout, Pourquoi ~~enfin~~ cette lettre au P. Porée, son ancien maître, en lui envoyant la Henriade? lettre plus voisine encore, par la date, de Charles XII :

1729

« Surtout, mon Révérend Père, je vous supplie instamment de m'instruire si j'ai parlé de la religion comme je le dois; car s'il y a, sur cet article, quelques expressions qui vous déplaisent, ne doutez pas que je ne les corrige à la première édition que l'on pourra faire encore de mon poème? J'ambitionne votre estime, non seulement comme auteur, mais comme *chrétien*. »

Mais encore une fois n'exagérons pas. Je ne donne pas Voltaire en 1728 comme chrétien. Mais je dis qu'on lui fait tort, si l'on ne reconnaît qu'à ce moment il garde encore quelques débris d'une éducation chrétienne : quelques restes d'impressions, si l'on veut, d'impressions qui vont périr et sans retour, mais enfin qui le maintiennent encore dans un bon état moral, qui le

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

90

tournent vers les sujets chrétiens, et qui lui donneront de trouver des choses vraies et senties sur le cœur humain.

Voilà quelles étaient les dispositions littéraires, si je puis dire, et morales de Voltaire, en écrivant Charles XII. J'ajoute, pour être juste, que ce n'est peut-être pas là tout Voltaire. ~~La prévenant~~ Avec de la prévention, même avec de la justice, on pourrait trouver dans sa correspondance de ce temps, d'autres dispositions et comme un autre Voltaire. Je me suis donc gardé d'exagérer le bon côté, de peur qu'on exagérât le mauvais. Mais ce que je maintiens, c'est qu'il y avait là les ~~éléments~~ conditions d'un état moral excellent ; c'est que ce respect du XVII^e siècle, cette hostilité, discrète sans doute parce qu'il fallait ménager les hommes, mais résolue contre son temps, ces études faibles mais salutaires encore sur l'antiquité, enfin ces vestiges d'éducation et de sentiments chrétiens, tout cela formait une tendance générale, une habitude d'esprit, comme un bon air enfin, d'où devait sortir le premier chef-d'œuvre de la prose française au XVIII siècle. /
Ce qui m'attache dans cette histoire de Charles XII, ce qui la recommande plus particulièrement, c'est qu'elle est l'œuvre comme naïve et pure de Voltaire, de Voltaire aimant le bien, dans toute sa ferveur pour le beau, sans parti pris contre le christianisme, de Voltaire enfin écrivant au P. Porée ces ~~remarquables paroles~~ paroles, tirées d'une lettre que j'ai déjà citée, et par où je ne puis mieux finir :

« Si vous vous souvenez encore, mon révérend Père, d'un homme qui se souviendra de vous toute sa vie avec la plus tendre reconnaissance et la plus parfaite estime, recevez cet ouvrage avec qlq. indulgence, et regardez-moi comme un fils qui vient, après plusieurs années, présenter à son père le fruit de ses travaux dans un art qu'il a appris autrefois de lui ». ~~[illegible]~~ .. ~~[illegible]~~ . . . ~~J'ambitionne votre estime, non seulement comme auteur mais comme chrétien~~ ».

Ibid a

Lettre au Mal de Schulembourg

15 Xbre 1740

à M. Nordberg 1744

Editions en partie

1731 – Rouen, 1ère

1732 avec la réponse à La Motraye –

1751 avec les œuvres.

1764 la même que la précédente

1739.

1745 – Il y a une pièce de lui –

9bis v

Nouvelles considérations sur l'histoire – 1744
En vain je lis les annales de France, aucun de nos historiens n'a encore écrit comme Hume – très remarquable idée de l'histoire --

p. 24 Beuchot.

Cours de Mr. Nisard. 1854-55.

Cinquième leçon.

Histoire de Charles XII. 2me partie.

Il est bon d'étudier la manière dont a été composée et successivement modifiée l'histoire de Charles XII, et de voir jusqu'à quel point Voltaire a poussé le soin de chercher la vérité. Cela lui fait un très grand honneur et compense un peu tous les dommages qu'il a causés à la vérité toutes les fois que sa passion lui a fait trouver un intérêt à nier la vérité.

Il y a dans l'histoire de Charles XII un caractère d'unité qui la fait ressembler en quelque sorte à un poème ~~dans~~ où ~~fait~~ tous les détails et tous les faits s'enchaînent; nous éprouvons en la lisant le plaisir que nous procure un poème bien fait, et à ce plaisir s'ajoute celui de savoir que ce grand art de la composition, cette belle unité, n'ont rien couté à la vérité. Voltaire avait publié la première édition de son ouvrage en 1731, et jusqu'à sa mort, arrivée en 1778, il ne cessa de retoucher son livre et d'en donner des éditions dont chacune se faisait remarquer par quelques

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

corrections plus ou moins importantes. C'est ainsi que cet ouvrage, si rapide, si entraînant, ~~est~~ qu'il a l'air d'avoir été fait d'un seul jet, est en réalité composé de pièces de rapport, mais de pièces liées entr'elles par la force d'un beau génie.

Comme exemple de ce soin religieux de la vérité dans la composition de cette histoire et de la passion avec laquelle il la poursuivit, on pourrait citer ses questions à Villelongue, et bien des enquêtes ouvertes auprès de tous ceux qu'il croyait capables de lui fournir à cet effet quelques renseignements utiles. Nous n'indiquerons ici qu'une lettre de lui au maréchal de Schullenbourg, général habile et célèbre qui après avoir défendu le roi de Saxe et de Pologne, Auguste, contre Charles XII et les Suédois, était passé au service de la république de Venise. Cette lettre est du 15 Sept. 1740. Voltaire y avoue qu'il a été trompé sur les détails de plusieurs événements militaires. "Dans beaucoup d'occasions", dit-il, "j'ai été dans l'erreur. Le temps, comme "vous le savez, est le père de la vérité; je "ne sais même si on peut jamais espérer de la savoir entièrement.

Il annonce qu'il réformera son histoire sur les mémoires du général, et sur ceux qu'il attend du Chapelain de Charles XII. "J'attends avec " une extrême impatience", poursuit-il, "le reste " des instructions dont vous voudrez bien m'honorer; " permettez-moi de vous demander ce que vous " pensez de la marche de Charles XII en Ukraine, " de sa retraite en Turquie, de la mort de Cathul."

Il fit imprimer cette lettre en 1750, avec cet avertissement en tête:

"On verra par cette lettre quelles " peines il faut prendre pour démêler la vérité, " avec quelle constance il la faut chercher, se " corriger quand on s'est trompé, se défendre quand " on a raison, mépriser les mauvaises critiques et demander " toujours de bons conseils aux seuls hommes qui " peuvent en donner."

On peut voir, par une comparaison de la première édition avec celles qui suivirent, comment Voltaire a bien véritablement fait ce qu'il recommandait, et comment il a eu même le courage de certaines corrections dans un sens tout à fait opposé à celui où le poussaient ses passions de plus en plus vives, ses préventions de plus en plus obstinées. Ainsi, il ne fut jamais, je ne dis pas bienveillant, mais même juste pour l'église; d'ailleurs le gouvernement de deux prélats, Dubois et Fleury, n'avait pas si bien réussi à la France, leur administration n'avait pas été si brillante, que l'on ne pût trouver là matière à de nouvelles et presque justes défiances à l'égard des prêtres ambitieux et se mêlant de régir les états. Sous l'impression de ces deux ministères, le premier vraiment honteux par ce qui avait de rapide l'élévation du ~~premier~~ cardinal et de fameux ses moeurs, le second de monotone et sans gloire, Voltaire, dans sa première édition, avait beaucoup maltraité le cardinal primat de Cologne, Radjiejowski, prélat politique et qui avait aspiré à jouer un grand rôle dans les affaires du royaume. Dans les éditions suivantes, éclairé par de nouveaux documents, il renonce à plusieurs des épigrammes qu'il avait trouvé là l'occasion de lancer contre le primat et ses pareils; il le peint moins intrigant et ~~[illegible]~~ ne cherche plus à espliquer toutes ses actions par des suppositions qui lui ~~sont~~ soient défavorables.

Voir 1re édition.
p. 83.
97
120.

Cependant tous les changements que nous remarquons dans les éditions postérieures ne sont pas tous dictés ainsi par l'amour de la vérité. Le même homme qui a su, malgré ses gouts et ses préjugés, être juste pour un cardinal, n'a pas toujours le courage de laisser dans son histoire certains détails qui pourraient nuire ou déplaire à des personnes qui il a interêt à ménager ou dont il est devenu l'ami. Ainsi, à Cirey, chez Madame du Châtelet, Voltaire était le voisin de Stanislas et avait lié avec lui un commerce de civilité et de bons offices. Ce Stanislas, un moment roi de Pologne par la volonté de Charles XII, n'avait pas joué dans toutes ces affaires un rôle de héros. Cela est plus sensible dans cette première édition que dans les suivantes où Voltaire, pour faire plaisir au Duc de Lorraine, omet quelques circonstances, supprime quelques traits qui ne font pas honneur à l'ancien roi de Pologne. Ainsi, dans le troisième livre, il y a la lettre ~~qu~~ de félicitation que le cruel Charles força Auguste d'écrire à Stanislas pour le féliciter de son avènement à ce trône où il le remplaçait :

"Monsieur et frère

1re éd. p. 153.

"Comme je dois avoir des égards pour les Prières
" du roy de Suède, je ne puis m'empêcher de
" féliciter votre majesté sur son avènement
" à la couronne, quoique peut-être le traité avantageux
" que le roy de Suède vient de conclure pour
" votre majesté, m'eut du dispenser de ce commerce;
" toutefois je félicite votre majesté, priant Dieu
" que vos sujets vous soient plus fidèles qu'ils
" ne me l'ont été."
Auguste Roy.

Cette lettre, quoique avec quelques changements a subsisté dans toutes les éditions; mais la première contenait cette réponse de Stanislas, qui n'est ni noble ni généreuse, et qui a disparu dans les éditions suivantes:

Monsieur et frère
" La correspondance de votre majesté est une
" nouvelle obligation que j'ai au roi de Suède;
" je suis sensible, comme je le dois, aux compliments
" que vous me faites sur mon avènement;
" j'espère que mes sujets n'auront point
" lieu de me manquer de fidélité, puisque
" j'observerai les lois du royaume"
Stanislas, roi de Pologne.

Le récit se poursuivait ainsi :

"Le roi Stanislas vint lui-même à Leipsick ; il y
" rencontra un jour le roi Auguste ; mais ces princes
" se saluèrent sans se parler. C'était le comble
" du triomphe de Charles XII de voir dans sa cour
" deux rois, dont l'un était couronné, et l'autre
" détrôné par ses armes."

C'est là certainement un trait heureux et vif, qui relève bien la grandeur du héros de l'histoire et auquel devait tenir l'auteur. Il a pourtant aussi supprimé cette réflexion, qui n'était pas obligeante pour Stanislas.

Ce qu'il y a de remarquable surtout dans Charles XII, c'est la beauté du récit. Cette beauté étonne un peu d'abord dans un ouvrage où il y a tant de retouches ; on se demande comment elles n'ont pas altéré ~~[illegible]~~ l'unité et rompu la teneur de la narration ; mais la rapidité avec laquelle Voltaire composait et écrivait fait comprendre comment il a pu retoucher sans danger. Quand on n'écrit qu'après avoir médité et conçu profondément un sujet, un caractère, les retouches sont presque impossibles, et l'on sent toujours sur quoi elles ont porté, on voit la couture de la pièce ; mais quand un ouvrage est jeté du premier jet, les retouches deviennent nécessaires, et la perfection relative dont est capable l'écrivain, il ne l'atteint qu'à l'aide de ces retouches successives. Corneille a eu la main malheureuse toutes les fois qu'il a voulu reprendre et perfectionner ses tragédies. Voltaire au contraire a retouché ses œuvres historiques, et ~~politiques [illegible]~~ philosophiques, et s'en est toujours bien trouvé; il commençait par écrire et publier, et ce qu'il y avait de mieux et de plus profond à dire ne lui venait souvent qu'ensuite, en se relisant après que le public l'avait déjà lu.

Voltaire possède à un haut dégré cette qualité qui seule fait les beaux récits, l'imagination. L'imagination est réellement nécessaire à l'historien, à celui qui veut être autre chose qu'un compilateur et un érudit; le sens critique le plus pénétrant, la plus vaste science des textes, tout cela ne fait pas l'historien, sans une imagination vive et passionnée qui voie comme avec les yeux les choses passées, et nous les fasse voir de même. Les récits d'événements militaires dans Voltaire rappellent ceux de César, et pourtant il n'est pas aisé de réussir dans ce genre, surtout quand on n'est pas du métier et qu'on n'a pas assisté soi-même aux évènements; il ne s'agit pas en effet seulement ici de rapporter les faits dans leur suite naturelle; il faut saisir cette logique inévitable qui enchaîne et qui presse les évènements, en avoir le sentiment et le faire passer dans l'âme de ses ~~aud~~ lecteurs; il faut mettre dans tout cela la chaleur et la vie; autrement on n'arrive qu'à la vraisemblance et non à la vérité; on a tout raconté exactement, et on a fait un récit mort et inanimé. Voltaire, par des détails discrets et habilement ménagés, par la description pittoresque du théâtre de la lutte, prépare notre imagination; puis il la jette rapidement au milieu de l'action; il n'est pas vraisemblable, comme tant d'écrivains d'ailleurs estimables; il est vrai.

Montesquieu est sévère pour Voltaire historien. Voici ce que l'on trouve dans ses Pensées diverses.

"Voltaire n'écrira jamais une bonne histoire.
"Il est comme les moines qui n'écrivent pas pour
" le sujet qu'ils traitent, mais pour la gloire
" de leur ordre. Voltaire écrit pour son couvent."

Cela est très juste pour l'Essai sur les mœurs, par exemple; Montesquieu en a très bien senti le défaut et l'a exprimé d'une manière très piquante. Cela n'est pas juste pour Charles XII; Montesquieu aurait dû distinguer. Il y a dans tout ce que dit Montesquieu de Voltaire, avec beaucoup de justesse et de fine critique, quelque chose qui est bien près de sentir un peu la jalousie. Voltaire s'était permis à propos de Montesquieu quelques mauvaises plaisanteries que celui-ci avait de la peine à pardonner.

Montesquieu poursuit. "Charles XII, toujours "dans le prodige, étonne et n'est pas grand". Cela est vrai, mais c'est la faute du héros, et non celle de son biographe. "Dans cette histoire, "il y a un morceau admirable, la retraite de "Schullenbourg, morceau écrit aussi vivement "qu'il y en ait." L'éloge est mérité, sans doute; mais n'y a-t-il dans cette histoire qu'un morceau de ce genre? Ne peut-on citer comme modèles de narrations achevées la bataille de Narwa, la délivrance des Russes entourés sur les bords du Pruth par l'habileté de Catherine, et bien d'autres pages du livre? Et le récit de la campagne d'Ukraine et de la bataille de Pultava n'est-il pas,

11

7

par son étendue et son effet, ~~bien~~ supérieur à la retraite même de Schulenbourg.

Montesquieu ajoute : "L'auteur manque quelquefois de sens." Que veut-dire ceci ? Cette critique est bien sèche et bien sévère, mais elle doit pourtant contenir du vrai. Cherchons donc à la bien comprendre.

Qu'entendre ici par le sens ? Est-ce le *bon sens* ? Mais personne n'en a plus que Voltaire, Voltaire en est même le représentant, le type, dans ce qu'il a de plus utile et de plus ferme, comme aussi dans ce qu'il a souvent d'insuffisant et d'un peu borné ? Mais il faut entendre ceci d'un certain sens supérieur qui manque ~~à~~ souvent à Voltaire, et qui est pourtant bien nécessaire à un historien, le *sens politique*. D'abord l'esprit de Voltaire n'était pas bien disposé pour atteindre à ce sens élevé et calme ; il était trop railleur, trop disposé à saisir le petit côté des choses ; il écrivait d'ailleurs dans un temps où bien des raisons lui rendaient difficile de l'acquérir, et dans un pays où ç'a toujours été une qualité fort rare. Montesquieu est peut-être au 18me siècle le seul écrivain qui ait vraiment eu à un haut dégré ce sens politique dont il signale l'absence chez Voltaire.

Cette insuffisance du génie de Voltaire se remarque dans les raisons qu'il donne, dans le compte qu'il rend des motifs qui l'ont engagé à choisir ce sujet, à écrire l'histoire de Charles XII. "Il écrit", dit-il, "pour guérir les princes de la folie des conquêtes et pour donner aux rois et aux ministres, leur fussent-elles désagréables, d'utiles leçons."

Pour le premier dessein, est-il bien vraisemblable que la lecture du Charles XII dégoute des conquêtes un prince qui aurait envie d'en faire ? Un prince conquérant ne regarde guère à ces exemples du passé. D'ailleurs est-ce bien la manie des conquêtes qui pousse Charles XII, et non plutôt celle de batailler partout et toujours. Charles XII n'est pas un conquérant, mais un guerroyeur insensé; ainsi Voltaire n'a pas bien compris ou du moins bien défini lui-même son héros et il y a déjà là un certain manque de ce sens élevé dont nous avons parlé.

Voltaire a-t-il mieux réussi dans la seconde partie de son programme ? Nous ne le pensons pas.

Les seules vérités qui puissent profiter, dans la bouche d'un historien, aux puissants, sont celles qu'il tire de la connaissance des hommes et qu'il expose, à propos des conséquences de telle ou telle mesure, sans aucune intention épigrammatique, sans aucun ton de polémique, sans rien qui puisse en faire des personnalités et des allusions. Les vérités personnelles blessent et n'instruisent point; on regimbe contre elles, et on les repousse. Il faut, pour que ces vérités soient vraiment des leçons qui servent aux hommes chargés du gouvernement de leurs semblables, qu'elles n'aient rien de personnel pour aucun d'eux, et qu'elles soient données par quelqu'un qui respecte et accepte les puissances, qui, tout en ne déguisant rien, témoigne par son langage de sa respectueuse soumission.

Rien de tel chez Voltaire. D'abord, ces ministres et ces princes à qui Voltaire veut faire la leçon, on sent trop à son ton qu'il ne les respecte pas, qu'il se moque d'eux. Puis les vérités qu'il y a chez lui, ce ne sont pas de ces hautes et calmes vérités, indifférentes aux passions et aux préjugés du temps, éternelles, ce sont presque toutes des vérités de polémique.

ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE

de ces choses à peu près vraies qui n'ont plus aucune valeur ni même aucune vraisemblance cinquante ans, dix ans quelquefois après le jour où elles ont été exprimées; ce sont de ces critiques superficielles et légères par lesquelles nous aimons à nous soulager de la contrariété de n'être pas puissants et à nous venger ~~de un~~ peu de ceux qui le sont; c'est enfin l'expression de l'esprit frondeur, toujours si puissant en France, et si contraire à ~~l'esprit d~~ l'établissement ~~et~~ au maintien de la vraie liberté. On ne trouve pas dans le Charles XII de Voltaire ce qui est le devoir de l'historien moderne, un jugement sérieux qui compense le bien par le mal, qui fait respecter celui qui le donne parce qu'il est donné sans envie et dans le seul espoir d'éclairer les peuples, les ministres et les rois.

Il y a vraiment parfois, ici comme dans les autres ouvrages historiques de ~~Charles~~ Voltaire, de la politique de collège. Ainsi, parlant quelque part du maréchal de Schullembourg, à qui la république de Venise éleva une statue, il ajoute: "Il n'y a que les républiques "qui rendent de tels honneurs; les rois ne donnent que des récompenses". Franchement, qu'est-ce que cela signifie? D'abord est-ce bien le cas de faire une pareille réflexion à propos de cette aristocratie Vénitienne, qui a toujours été si défiante et presque toujours si ingrate envers ceux qui l'avaient servie? Et puis, cette distinction entre les honneurs et les récompenses est-elle fondée en justice? Jamais république a-t-elle rendu à ses citoyens de plus grands honneurs que la monarchie Française à Turenne, en lui ouvrant le tombeau des rois, la monarchie Anglaise à Newton, par ces funérailles royales que pourtant Voltaire avait vues et admirées?

De même ailleurs, Voltaire parlant de Pierre le Grand, semble lui reprocher d'avoir voulu instruire son clergé: "Il voulut l'instruire", dit-il, "et par là-même il risqua de le rendre redoutable." Comme si les lumières pouvaient nuire à personne! Comme s'il n'était pas toujours utile d'instruire les ignorants, qu'ils soient des individus isolés ou qu'ils forment une classe riche et puissante! Comme si la Russie n'avait pas dû gagner à avoir un clergé poli et éclairé! Et c'est Voltaire, lui qui a tant

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

prêché la diffusion des lumières, qui écrit cela! Il y a vraiment là un manque de sens, dans toute la force du terme.

Il faut donc ne pas prendre à la lettre ces prétentions ambitieuses qu'annonce Voltaire; ~~et prendre~~ il faut voir dans Charles XII ~~pour~~ ce qu'il est, ~~pour~~ une oeuvre purement littéraire, ~~pour~~ un modèle de récit; l'impression qui en reste, l'impression durable, est toute littéraire.

Il a de plus une excellente qualité; c'est un livre qui intéresse vivement les enfants dont l'esprit est déjà un peu ouvert et les tous jeunes gens. Or chez nous, les livres qui conviennent à cet âge sont très rares; on en a peu d'agréables, de solides, d'instructifs, qui offrent ainsi une première vue sur le monde, sur la société où l'on sera appelé à vivre. Des livres de ce genre sont rares; en France, on écrit trop pour l'âge mûr, pas assez pour la jeunesse, et ce n'est pourtant pas un petit mérite et une gloire commune d'y réussir. Les défauts mêmes du Charles XII, à ce point de vue, ne gâtent rien et deviennent presque des qualités; ainsi, cette absence de profondeur politique, ce ton épigrammatique que prennent ~~souvent la lecture~~ ~~de~~ les réflexions générales sous la plume de Voltaire, tout cela ne fera que rendre plus facile aux enfants la lecture et l'intelligence du livre.

Le Charles XII n'en reste pas moins un livre qui a de quoi plaire aux hommes faits et recommencer à les charmer chaque fois qu'ils en reprendront la lecture. Ainsi ils aimeront ce qu'on y trouve partout, cette imagination à la fois vive et tempérée, cette sobre beauté du langage, cette élégante et rapide simplicité. Aux jeunes gens il faut autre chose, de grands mouvements, des éclats d'imagination, des images abondantes et colorées; mais quand l'âge est un peu venu et qu'à force de vivre on est arrivé à se payer un peu moins de mots, ce que l'on demande surtout, c'est la science de l'homme, c'est l'expression simple et naturelle de la vérité, c'est un style qui ne cherche point à vous faire d'illusion, qui ne cherche pas à vous tromper par des mots, qui vous respecte et vous prenne au sérieux. On trouve de tout cela, on trouve surtout

12/ ce style honnête et charmant dans ces récits qu'on ne peut mieux louer qu'en les comparant à ceux de César, et en leur appliquant ce bel éloge que fait Cicéron des Commentaires:

"Nudi enim sunt, recti et venusti, omni ornatu orationis, tanquam veste, detracta. Brut. ch. 75.
.... Nihil est in historia pura et illustri brevitate dulcius.".

20/

Cours D'Eloquence Française.

Sixième Leçon.

- Histoire naturelle de Buffon.
- Buffon considéré surtout comme écrivain.

Mars, 1855.

Louis Petit.

(1)

Alors que Voltaire faisait goûter au public Français, avec Charles XII, le premier modèle de l'histoire politique; alors qu'il préparait un modèle encore plus élevé dans le Siècle de Louis XIV, son titre de gloire comme prosateur; un homme de génie aussi, Buffon, étudiait avec ardeur l'histoire naturelle.

Ainsi, en quelques années, au début du XVIIIe siècle, trois grandes nouveautés illustrèrent notre pays: celle de la science sociale étudiée avec profondeur, et admirablement exprimée dans les écrits de Montesquieu; celle de l'histoire politique rendue, par Voltaire, à sa rigueur, à son exactitude laborieuse, et à son vrai caractère; enfin celle de l'histoire naturelle dont Buffon devait bientôt donner à la France les premiers monuments.

ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE

Buffon n'hésite pas d'abord, comme Montesquieu entre la science et les lettres. Son génie, par une sorte d'heureux instinct, le porte aussitôt vers la science. Seulement, au début de ses études, Buffon s'engage, avec indécision, dans les diverses branches de la science.

Avant de se fixer à l'histoire naturelle, il en parcourt, pour ainsi dire, toutes les frontières; il entre donc, sans trop de détours, dans l'ordre des faits où il doit exceller; il est le curieux amateur des sciences qui conduisent aux études naturelles, s'il n'est pas tout de suite l'historien de la nature.

En 1744, nommé intendant des Jardins du roi, il commence ce grand travail qui devait être l'Histoire Naturelle, et il écrit la Théorie de la terre. Cet ouvrage, publié en 1749, est le premier

(3) 3

qui fit connaître au monde le nom de Buffon.

Ce qui frappa d'abord tous les esprits, ce fut le style de l'écrivain; ce fut la forme, distinguée du fond.

Nous avons un témoin très-intelligent du genre d'étonnement et de plaisir que causèrent les écrits de Buffon. ~~[illegible]~~ Marmontel dit quelque part, au livre VII de ses Mémoires:

« Gâté par l'adulation, et placé par la multitude dans la classe de nos grands hommes, il avait le chagrin de voir que les mathématiciens, les chimistes, les astronomes, ne lui accordaient qu'un rang très-inférieur parmi eux; que les naturalistes eux-mêmes étaient peu disposés à le mettre à leur tête; et que, parmi les gens de lettres, il n'obtenait que le mince éloge d'écrivain élégant, et de grand coloriste.... Je me souviens qu'une de ses amies m'ayant demandé comment je parlerais de lui, s'il m'arrivait d'avoir à

ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE

faire son éloge funèbre à l'Académie Française, je répondis que je lui donnerais une place distinguée parmi les poètes descriptifs, façon de le louer dont elle ne fut pas contente. »

Ce passage représente la disposition d'esprit avec laquelle on accueillit, en France, les premiers écrits de Buffon.

Ce furent les savants qui induisirent en erreur le public lettré. Et nous nous expliquons sans peine ce dédain des savants contemporains pour les découvertes de Buffon.

A cette époque encore, on était épris d'un amour superstitieux pour la philosophie expérimentale. Non que nous voulions méconnaître et déprécier ce que cette philosophie a de bon, d'excellent même. Substituée d'abord à des spéculations imaginaires et chimériques, elle était un progrès de l'esprit humain. Mais elle devint une mode.

On vit les savants n'admirer, ne

comprendre, n'admettre, que les faits concrets, individuels, isolés, qui ne conduisent pas à une loi. On les vit nier tout ce qui n'étoit ni pondérable, ni tangible. Il sembloit qu'une loi fut une de ces puissances occultes qui n'expliquent rien : et quiconque la découvroit, quiconque osoit la publier, étoit accueilli avec un dédain général.

Buffon eût à souffrir de cette injustice ; le préjugé fut durable contre ce grand esprit ; il s'attacha à toute la suite de ses travaux.

En 1793 encore, des entomologistes, ou savants qui s'occupent des insectes, héritiers du dédain injuste des contemporains de Buffon pour son histoire de la nature, donnèrent une petite fête, dans le but de perpétuer l'espèce de discrédit où cet homme de génie était tombé comme savant. On les vit porter en grande pompe, et non sans une intention maligne contre Buffon, un butte de Linné sous le cèdre du Liban, au Jardin des Plantes.

Buffon contribua, pour sa part, à établir, à perpétuer le préjugé. On connaît sa prédilection pour le style.

D'ailleurs, n'avait-il pas dit un jour: « Quand on vante, devant moi, un homme je dis: Voyons ses papiers, »?

Paroles curieuses et étroites qui bornaient le mérite d'un ouvrage, à l'art d'écrire.

Il nous est donc permis de croire que Buffon se contentait fort bien de n'être lui-même qu'un admirable écrivain. Ce qu'il lui plaisait surtout, ce qu'il louait avec complaisance dans ses ouvrages, c'était la beauté du style.

Buffon contribua donc, par un amour un peu superstitieux des merveilles du style, à se faire cette réputation trop étroite d'écrivain élégant, pompeux, admirable de vérités contestées, et d'une science en général douteuse.

Cette importance extrême attachée au style considéré à part, est d'ailleurs une habitude suspecte, un défaut de notre pays.

Grimm, parlant d'un volume de l'Histoire naturelle, qui vient de paraître, et qui est l'oeuvre commune de Buffon et de Daubenton, dit :

« On ne parle point à Paris du travail de ce dernier. Comme c'est un travail de recherche plus utile que brillant, il n'intéresse guère des gens qui ne cherchent qu'à s'amuser et point du tout à s'instruire. Nous ne sommes occupés que des morceaux de M. de Buffon, dont les sujets sont plus de notre goût, et qui les traite avec une pompe, une harmonie et une magnificence de style qui ne peuvent manquer de nous tourner la tête. En effet, c'est une chose fort singulière que le cas qu'on fait à Paris du style ; il n'y a rien qu'on ne soit sûr de faire réussir par ce moyen. Nous avons pu courir et applaudir des pièces de théâtre absurdes et vides du coté de l'action et de l'intrigue, qui choquaient le sens commun à tous les instants, mais qui se soutenaient par le mérite d'être bien écrites.”

Corresp. novembre, 1756.

Comme nous sommes tous un peu sous le poids de l'illusion, un étranger seul pourrait remarquer cette disposition singulière de notre pays à se préoccuper avant tout du style.

Aujourd'hui encore, même dans l'enseignement officiel, on a introduit l'habitude de distinguer le style des pensées, et l'écrivain de la vérité.

Un homme ne sait pas écrire? On dit qu'il est un grand penseur. Un homme ne sait point penser? On dit qu'il écrit admirablement.

Or, c'est là une pure illusion.

Quand un ouvrage nous séduit tout d'abord par la beauté du style, c'est qu'il contient ou une grande pensée, ou un piège tendu à la simplicité du lecteur. Redoublez alors d'attention, et, s'il le faut, de sévérité.

Non; vous ne trouverez pas de beau style sans de belles pensées; vous ne verrez pas de grand écrivain qui n'ait la gloire d'exprimer admirablement de grandes vérités. Là, c'est le fonds qui emporte la forme, et vous ne pourrez les séparer.

Quelle fut donc la cause de cette erreur sur Buffon? de ce préjugé longtemps invincible contre ce merveilleux écrivain qui était aussi un merveilleux penseur?

C'est que le public français formoit avec servilité son opinion sur le dédain préalable des savants contemporains de Buffon. On n'étudiait pas, on ne regardait même pas le fonds des choses; étant admis d'avance qu'il renfermoit mille erreurs. On ne voyait dans Buffon, qu'un merveilleux conteur de fables ingénieuses.

C'était là de l'injustice et de l'ignorance.

Pour nous, au contraire, Buffon est un héritier direct des grands esprits du XVIIe siècle. C'est un admirable écrivain, oui, sans doute; mais pourquoi? parce qu'il ne dit que ce qu'il doit dire, et que ce qu'il veut dire. Son style n'a pas d'autres qualités que celles qui conviennent à un historien de la nature.

Écoutons Buffon lui-même:

« Le style de la description doit être simple, net, mesuré; il n'est pas susceptible d'élévation, d'agréments, encore moins d'écarts, de plaisanterie, ou d'équivoque; le seul ornement qu'on puisse lui donner, c'est de la noblesse dans l'expression, du choix et de la propriété dans les termes....

« Il faut représenter naïvement et nettement les choses, sans les charger ni les diminuer, et sans y rien ajouter de son imagination. »

Buf. manière d'écrire l'hist. nat.

Voilà quel doit être, suivant Buffon lui-même, le style de l'historien de la nature; au moins pour la description.

Or, c'est là tout le style de Buffon.

Seulement, l'écrivain rencontre parfois, sur sa route, des idées morales; il sent le besoin de les exprimer, de les graver en traits ineffaçables. Le style alors s'élève avec la pensée; il devient grand et beau comme elle. Mais Buffon ne fait jamais de la pompe et de la majesté du style, un ornement factice, indépendant des choses; c'est un préjugé, indigne de ce grand esprit.

De même, qu'appelle-t-on les images, dans le style de Buffon?

Nous concevons bien les images, chez un écrivain dont le sujet porte sur des choses abstraites. La langue des idées morales est parfois insuffisante à les bien exprimer: et pour les mettre en lumière, Buffon a recours à certaines comparaisons indispensables.

Mais les images, dans Buffon, =

qu'est-ce autre chose, sinon les objets eux-mêmes?

Les images, dans l'histoire de la nature, ce sont les objets vus naïvement et nettement; et les couleurs, ce sont les couleurs de la vie. L'éclat du langage de Buffon n'est que le reflet de l'éclat des choses; et comme la nature même est empreinte dans ses ouvrages, trouvez-vous si étonnant qu'ils soient riches de couleur?

Voilà ce qu'on ne vit pas d'abord.

Mais comme les Français sont, de leur nature, très-mobiles; comme ils changent volontiers de sentiments et d'avis, ils se prennent quelquefois de goût pour la vérité.

Aussi, y eut-il un retour d'opinion sur Buffon, considéré comme savant. On pensa enfin qu'il était un grand écrivain parce qu'il avait écrit de grandes choses.

Le public Français l'avait~~t~~ méprisé, sur le crédit même des savants ~~[illegible]~~, du XVIIIe siècle : les savants du XIXe eurent l'honneur de le réhabiliter. Cuvier et Geoffroy de St-Hilaire ne lui épargnèrent pas les éloges.

Pour nous, Buffon, comme tous les grands hommes du siècle précédent, est un écrivain durable parce qu'il a écrit des choses vraies.

Au XVIIe siècle, un naturaliste eût écrit comme Buffon : son style aurait cette lenteur apparente sous laquelle se cache et vit une chaleur réelle, et une merveilleuse ardeur.

Au XVIIIe siècle, Montesquieu et Voltaire sont, beaucoup plus que Buffon, des novateurs dans la manière d'écrire.

Ouvrez les ouvrages de Voltaire et de Montesquieu, c'est en général le style simple et naturel du XVIIe siècle, mais il est plus gai. S'il n'a pas les grandes qualités de la méditation et de la profondeur, il est dégagé, vif, propre à la polémique.

Dans Buffon, je ne vois rien de nouveau que les choses elles-mêmes, et c'est cette nouveauté du sujet qui donne au style de l'écrivain son originalité, à côté des grands hommes du XVII^e^ siècle.

Oui, Buffon est vraiment leur héritier: il offre avec eux plus d'un trait de ressemblance.

Souvenez-vous de Bossuet s'écriant, dans l'oraison funèbre du prince de Condé, au sublime de l'éloquence, alors même que ses cheveux sont blancs, que sa voix tombe, et que son ardeur s'éteint.

Comme Bossuet, Buffon, dans sa vieillesse, n'eût pas de déclin, ni de défaillance. Nous avons de lui, sur les pétrifications, un morceau brillant écrit à soixante dix-neuf ans. Citons au moins les dernières lignes:

« C'est surtout dans les coquillages et les poissons, premiers habitants du globe, que l'on peut compter un plus grand nombre d'espèces qui ne subsistent plus. Nous n'entreprendrons pas d'en donner ici l'énumération, qui, quoique longue, seroit encore incomplète. Ce travail sur la vieille nature exigerait seul plus de temps qu'il ne m'en reste à vivre; et je ne puis que le recommander à la postérité; elle doit rechercher ces anciens titres de noblesse de la nature avec d'autant plus de soin qu'on sera plus éloigné du temps de son origine »

Ailleurs encore il dit:

« Je le répète: c'est à regret que je quitte ces objets intéressants, ces précieux monuments de la vieille nature, que ma propre vieillesse ne me laisse pas le temps d'examiner assez pour en tirer les conséquences que j'entrevois, mais qui, n'étant fondées que sur des aperçus, ne doivent pas trouver place dans cet ouvrage, où je me suis fait une loi de ne présenter que des vérités appuyées sur des faits. »

Buffon est donc du XVIIe siècle par son talent. Il y a plus: Buffon représente la tradition directe d'un grand esprit, qui était lui-même une nouveauté pour le XVIIe siècle: j'ai nommé Descartes.

Oui, Buffon est de la vieille

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

famille de Descartes, et il se souvient du père commun.

Ces deux grands hommes, Descartes et Buffon, offrent entre eux des ressemblances, qui ne sont pas des imitations. Je veux dire qu'ils ont l'un et l'autre certains traits de la grande physionomie de l'esprit Français dont tous les écrivains du XVII^e^ siècle ont conçu l'idée, et s'appliquant à la métaphysique dans Descartes, et à l'histoire naturelle dans Buffon.

Le premier trait qui leur est commun, c'est le rejet systématique et hardi de tous les secours du passé.

Descartes dédaigne les travaux antérieurs de la métaphysique.

Buffon dédaigne toutes les classifications précédentes et toutes les méthodes, même celles des hommes de génie, même celles de Linné.

Bien plus, quelquefois, il s'emporte avec une certaine violence contre ce savant :

« On ne doit employer les méthodes

que pour les dénombrements difficiles des plus petits objets de la nature; elles deviennent totalement inutiles et même ridicules, lorsqu'il s'agit des êtres du premier rang. Classer l'homme avec le singe, le lion avec le chat, dire que le lion est un chat à crinière et à queue longue, c'est dégrader, défigurer la nature, au lieu de la décrire ou de la dénommer. »

C'est là une attaque directe de Buffon contre Linné: il ne peut lui pardonner d'avoir classé le lion « cet animal dont la colère est noble, le courage magnanime, le naturel sensible, » dans l'espèce chat, « ce domestique infidèle, qui a une malice innée, un caractère faux, un naturel pervers, souple et flatteur, comme les fripons. »
(B. hist. des animaux.)

Ce dédain de Buffon pour les méthodes, est une faiblesse, même comme excès d'une grande qualité.

Buffon n'a pas compris que les classifications étaient des degrés naturels conduisant à ces lois, qu'il voulait trouver de génie, sans s'appuyer sur les faits. Il n'a pas vu que, partout, le mélange d'unité de plan, et de variété de formes, était la plus grande beauté de la nature.

Le deuxième trait commun à Descartes et à Buffon, c'est que tous deux proclament la spiritualité de l'âme.

Buffon, lui aussi, distingue l'âme du corps, malgré la faveur de Locke, dont les doctrines étaient alors à la mode.

On connaît les vers de Voltaire, qui passent pour poétiques:

" Et ce Locke en un mot dont la main courageuse,
" A de l'esprit humain posé la borne heureuse.

Or, quelle est cette borne trouvée si heureuse par Voltaire? c'est que nous ne pourrons jamais savoir si un être matériel est capable de penser ou non.

Buffon, bien que très-sensible à la mode, eut pourtant le noble courage de rester, pour le fond des doctrines, fidèle au Cartésianisme.

Un troisième trait de ressemblance entre Descartes et Buffon, c'est la confiance

(19)

de l'un et de l'autre en leur pensée.

« Je pense; donc je suis! » a dit Descartes.

Cette maxime éclate à toutes les pages des écrits de Buffon.+

+ N'a-t-il pas dit lui-même quelque part: « Quand vous aurez un sujet à traiter, n'ouvrez aucun livre; tirez tout de votre tête. »

Ne nous étonnons donc pas qu'il ait trop négligé les faits.

Buffon sans doute est un observateur: il ne méconnait pas entièrement l'importance des faits:

« Les gens sensés, dit-il, sentiront toujours que la seule et vraie science est la connaissance des faits. »

(De la manière de trait. l'hist. nat.)

Mais Buffon est de plus, un grand ~~esprit avec toute la grandeur~~ esprit, avec toute l'élévation, et aussi toutes les faiblesses du génie. Chez lui, le travail de la pensée domine. Quand l'observation est ou trop minutieuse, ou trop pénible, ~~[illegible]~~ Buffon, impatient d'arriver à la vérité avant de mourir, ne peut se résigner à l'attendre avec lenteur; il court au-devant d'elle; et, dans sa précipitation, il passe quelquefois à côté!

Il avait foi dans la vue de son esprit, et comme son esprit voyait souvent juste, on s'explique un excès de confiance fort naturel, après tout.

C'est là une imperfection de la nature humaine, dans l'un des plus grands esprits qui l'aient honorée.

Tels ne sont pas les seuls traits communs à Buffon et à Descartes.

Tous deux aimèrent la solitude.

Tous deux ont, dans le style, cette lenteur majestueuse qui dissimule une très-grande ardeur.

On peut comparer la rapidité de leur diction à ces grands fleuves profonds qu'on ne voit pas couler, mais qui coulent plus vite, et qui entraînent les choses plus loin que les rivières.

École normale — 3e année

E. Benoist.

Cours de

Littérature française. —

7e ~~4e 5e~~ Leçon~~s~~ —

Buffon. Suite — Théorie de la terre. —

Buffon est un grand écrivain au même titre que ceux qui ont mérité ce nom dans l'âge précédent, parce qu'il a exprimé de grandes vérités. Il reste à examiner quelles sont ces vérités, et à voir si elles sont telles qu'il faille posséder la science pour les comprendre, ou s'il suffit de l'amour des lettres et du désir de connaître le principe de la gloire des grands écrivains de notre littérature.

Ce sont d'abord des vérités scientifiques; mais à côté de celles-ci il y en a d'autres. En effet dans ceux des écrits de Buffon qui ont le caractère d'exposition scientifique ~~[illegible]~~, on rencontre des vérités morales qui prouvent que son regard apercevait aussi par un coin la vie morale, c'est à dire que c'est un savant de génie. Car il n'y a que ~~[illegible]~~ les hommes de génie qui conservent un esprit assez libre pour ~~[illegible]~~ jeter sur la vie un de ces coups d'œil profonds qui indiquent les hommes supérieurs.

Ainsi on trouve dans Buffon de quoi défrayer une étude morale comme dans Aristote. Il y a aussi des vérités métaphysiques exposées dans un langage qui rappelle Descartes, par exemple dans cet endroit où il conserve les principes du Cartésianisme, c'est à dire la distinction de l'âme et du corps, et où il établit que notre plus grand privilège est ~~[illegible]~~ de penser. Mais il ne faut nous occuper ici que des vérités scientifiques par les points où elles nous touchent, et laisser de côté ceux où elles sont purement abstraites et techniques.

Les vérités scientifiques que l'on apprécie dans Buffon et par lesquelles, il appartient aussi bien à l'histoire de ~~[illegible]~~ l'éloquence qu'à celle de l'histoire naturelle sont de deux ordres: D'abord il y a les faits vrais exposés tels qu'ils sont, puis ~~[illegible]~~ la méthode, le raisonnement, les conséquences à tirer de ce qu'on voit. Donc

ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE

il y a ~~deux~~ ~~sortes~~ ~~de~~ les vérités d'observation, ~~puis~~ et celles de méthode qui consistent dans la ~~f~~ manière dont l'écrivain déduit des effets connus la cause de ces effets. C'est là ce qui a inspiré à Buffon ce grand style, ce grand langage que nous admirons chez lui.

L'histoire naturelle a sur les autres sciences un avantage précieux; tandis qu'elles ont besoin pour exprimer même ce qu'il y a de plus général, leur philosophie, d'un certain appareil de mots techniques, l'histoire naturelle a ce privilège que ses faits peuvent être exposés sans le secours d'un langage particulier. Elle est accessible à tous et aimable; elle traite de ce qui nous entoure, la terre, les plantes, les animaux, l'homme considéré au point de vue physique. C'est en un mot l'histoire de ce que le soleil nous découvre tous les matins en se levant. Ses vérités ne sont pas d'un intérêt si pressant que celles de l'ordre moral; elles ne nous apprennent pas à nous conduire, à régler notre vie; ses faits sont au dessous des faits de la vie morale ~~qui~~ dont l'étude fait à la fois un plaisir pour l'esprit et un retour sur la conscience, un agrément et une lumière. Mais après celles qui ~~font~~ nous aident à nous connaître, rien n'est plus intéressant que ces vérités qui nous permettent d'être des témoins intelligents de ce qui se passe autour de nous et d'habiter la terre en sachant ce que nous habitons.

Elles ont un point commun avec celles de l'ordre moral; elles en sont les auxiliaires les plus puissants en ce qui regarde une chose importante, les rapports de l'homme avec Dieu. La science surtout aujourd'hui est attaquée en ~~[illegible]~~ proportion de sa popularité, comme toutes les puissances qui suscitent des critiques. Mais elle a raison de se recommander auprès de la conscience publique de ce rôle d'auxiliaire moral qui nous fait mieux apercevoir les rapports qui nous unissent à Dieu. En effet elle enlève au hasard ce qu'elle explique;

ce monde où elle découvre une ~~telle~~ intelligence, un plan, des idées successives, elle le rend à Dieu. Elle nous donne des sentiments qui nous aident à concevoir la divinité; elle nous force à reconnaître la marque d'un ouvrier supérieur, en nous faisant distinguer ce charme, cette diversité qui sont partout répandues. Dieu nous devient ainsi plus sensible. L'histoire naturelle non seulement fait naître dans nos esprits l'idée de Dieu, mais encore perfectionne ce premier sentiment religieux; elle nous élève plus haut en nous montrant avec l'ordre, les grands plans qui supposent un travail régulier, que toute cette ordonnance de la nature se rapporte à nous, est pour nous une ressource, une force, un charme. Car tout ce qui ne sert pas à notre subsistance sert à élever notre esprit. Elle fait donc sortir de ses études la notion de la Providence. De même que quand il s'agit d'un écrivain supérieur, plus nous entrons dans son ouvrage, plus nous avons de familiarité avec lui, et nous nous en faisons en quelque sorte un ami; ainsi pour ce qui regarde Dieu, l'histoire naturelle nous ~~[illegible] tant~~ rapproche de lui, en nous montrant tant de rapports entre toutes les parties de la création et nous. ~~Aussi~~

Il y a dans Buffon un passage qui fait bien sentir comment cet ordre de l'univers nous touche, nous intéresse et éveille en nous ce sentiment, cette croyance en Dieu, comme providence bienfaisante et paternelle:

« Ce globe immense nous offre à la surface des hauteurs, des
« profondeurs, des plaines, des mers, des marais, des fleuves, des
« cavernes, des gouffres, des volcans; et à la première inspection nous
« ne découvrons en tout cela aucune régularité, aucun ordre. Si
« nous pénétrons dans son intérieur, nous y trouvons des métaux,

« des minéraux, des pierres, des bitumes, des sables, des terres, des eaux et des matières de
« toute espèce, placées au hasard et sans aucune règle apparente. En examinant
« avec plus d'attention, nous voyons des montagnes affaissées, des rochers
« fendus, et brisés, des contrées englouties, des îles nouvelles, des terrains submergés,
« des cavernes comblées; nous trouvons des matières pesantes souvent posées sur
« des matières légères; des corps durs environnés de substances molles; des
« choses sèches, humides, chaudes, froides, solides, friables, toutes mêlées, et
« dans une espèce de confusion qui ne nous présente d'autre image que
« celle d'un amas de débris et d'un monde en ruines. »

« Cependant nous habitons ces ruines avec une entière sécurité; les
« générations d'hommes, d'animaux, de plantes se succèdent sans interrup-
« tion. La terre fournit abondamment à leur subsistance; la mer a des
« limites et des lois; ses mouvements y sont assujétis; l'air a ses courants réglés,
« les saisons ont leurs retours périodiques et certains, la verdure n'a
« jamais manqué de succéder aux frimas; tout nous paraît être dans
« l'ordre: la terre qui tout à l'heure n'était qu'un chaos, est un séjour
« délicieux où règnent le calme et l'harmonie, où tout est animé et conduit
« avec une puissance et une intelligence qui nous remplissent
« d'admiration et nous élèvent presque au créateur. »

C'est là un spécimen de ces vérités d'histoire naturelle dont nous parlions. Il n'est pas nécessaire d'être naturaliste pour admirer en proportion de ce qu'on y comprend des vérités de la science ainsi exprimées.

Dans quelle mesure certaines vérités scientifiques proposées par Buffon méritent-elles ce nom? Quant aux vérités de faits, on est obligé de s'en rapporter aux garants, et quelques uns sont les auteurs d'une illusion fâcheuse à cet égard; mais il en est d'autres qui ont éclairé le public cultivé sur la valeur des vues de Buffon. Le guide que nous suivrons est un homme dont le jugement se recommande par la notoriété scientifique dont

2. A

il jouit et par la finesse et la précision réfléchie qui brillent dans ses écrits. C'est M. Flourens qui a fait sur Buffon où il cherche à distinguer ce qu'il a dit de vrai, de ses erreurs, et qui nous ~~permet~~ permet de nous rendre compte non seulement du ~~[illegible]~~ talent de l'écrivain, mais encore de ce que la science ~~[illegible]~~ lui doit. Quant à la méthode, c'est à dire à l'art avec lequel Buffon a reconnu la cause incontestable des faits que lui donnait la science, c'est la matière d'un travail purement d'esprit, dont nous sommes les juges compétents et naturels. Il n'est pas difficile en effet avec de l'attention de voir si une pensée est juste et si une conclusion ressort vraiment de ses prémisses.

Il faut maintenant examiner le premier ouvrage où Buffon donne un spécimen de ses grandes qualités. Ce fut la *théorie de la terre* que Buffon écrivit de 1740 à 1744 à Montbard, mais qu'il signa du mois d'octobre 1744. Ce livre se compose de deux discours ~~int~~ l'un, *sur la manière d'étudier et de traiter l'histoire naturelle*; l'autre sur *la théorie de la terre.*

Dans le premier on voit tout d'abord le principal défaut de Buffon, celui qui se retrouve dans toute sa carrière d'historien de la nature, et l'apparition de ses plus grandes qualités. Le défaut, c'est le mépris des méthodes qui lui était commun avec Descartes, mais où il avait moins de raison que le philosophe. En décrivant la manière d'étudier l'histoire naturelle, il s'est proposé de jeter du discrédit sur les travaux qui l'ont précédé, et de faire connaître la méthode qu'il avait cru lui-même devoir imaginer. Ce qui étonne dans ce premier discours, c'est qu'il ne se soit pas rendu compte de ce qu'est la méthode en histoire naturelle. C'est en invoquant l'autorité de Cuvier qu'on ~~se fait~~ peut se faire une idée sur ce point et accuser Buffon. Suivant Buffon, il n'y a dans la nature que des individus, et le principal objet de la science est de les décrire et d'en faire l'histoire. C'est là une vue étroite et qui étonne de sa part. S'il fallait étudier la nature ainsi, nous en aurions une médiocre idée; mais l'esprit humain est trop élevé pour consentir à une pareille tâche qui le rebuterait bientôt, tant les individus sont innombrables. La science sans méthode, c'est la confusion, c'est, si l'on peut le dire, un œil puissant qui aperçoit la variété des choses, mais non pas ce qui en fait l'unité, et la véritable grandeur. Au contraire le besoin qui s'éveille dans l'esprit, c'est de saisir les rapports multipliés des détails avec le plan général. La méthode consiste donc à classer les êtres semblables, et il n'est pas nécessaire d'être savant pour ~~[illegible]~~ l'essayer, puisque c'est une des tendances naturelles de notre intelligence. Le défaut de Buffon ne peut donc ici échapper à personne.

~~Cela est~~ Il faut d'autant plus s'en étonner qu'à l'époque où il écrivait il y avait eu de véritables progrès dans ~~la~~ méthode de l'histoire naturelle, qui permet seule de se faire des choses une idée conforme à celle ~~[illegible]~~ du Créateur, et qui est le moyen le plus puissant de faire avancer la science. Linné, dont Buffon parle légèrement, avait trouvé les deux instruments principaux de la méthode. D'abord il avait inventé une nomenclature qui consistant à appeler l'objet de deux noms celui ~~de~~ l'espèce et celui du genre, donne à la fois l'idée isolée de l'individu, et la connaissance des rapports par lesquels il se rattache à l'ensemble. Enfin au lieu de rapprocher les êtres par leurs ressemblances extérieures, il les classait d'après leurs rapports intimes et naturels. On voit quels avantages devaient résulter de ces innovations.

Mais si Buffon dédaigne autant les méthodes, c'est parce qu'il ne les a pas bien connues; on le lui a déjà dit de son temps. Malesherbes celui qui plus tard fut le défenseur de Louis XVI et qui à cette époque s'occupait des sciences naturelles le lui a reproché en 1749. Maintenant Buffon les savait mal, parce qu'elles n'avaient pas encore le degré de clarté qui saisit les esprits; puis l'observation extérieure, par les sens était sa partie faible, Il inclinait naturellement à mépriser les qualités qu'il n'avait pas. Au XVIIe siècle, on ne trouvait pas un exemple pareil de cette complaisance pour soi-même. C'est un des fruits du plus grand défaut des écrivains du XVIIIe siècle, l'orgueil. La passion de Buffon était d'attirer à lui le crédit, la renommée; ~~la~~ Il ~~[illegible]~~ fallait donc qu'il se posât tout d'abord en homme supérieur. La raison assez forte chez lui pour comprendre ~~ni~~ les méthodes et les créer, manque d'un contrepoids qui la force à revenir sur elle-même, à savoir qu'elle peut failler, et à s'examiner avec attention. Au XVIIe siècle au contraire, la raison trouvait beaucoup de contrepoids, entre autres la morale chrétienne qui avait de l'influence même sur ceux qui la combattaient, et ~~qui~~ ~~de~~ d'où naissaient l'habitude de se donner tort, et le détachement de son sens propre, ces deux choses ~~qui~~ ont disparu au XVIIIe siècle. Buffon est tout à fait de son temps pour cette estime exagérée et exclusive de ses propres qualités, tandis qu'à l'âge précédent, on admirait les qualités qu'on n'~~[illegible]~~ possédait pas, et qu'on avait moins de prévention en faveur de soi-même. Il faut dire cependant à la décharge de Buffon qu'ayant l'esprit trop puissant et trop fier, et une force de réflexion trop grande pour s'attacher aux écrits des autres, d'ailleurs encore fort imparfaits, il est plus facile de comprendre son dédain pour les méthodes.

Il s'est peint lui-même dans ce discours sur la manière de traiter l'histoire naturelle sous les traits de cet homme dont il dit:

" Imaginons un homme qui a en effet tout oublié, ou qui
" s'éveille tout neuf pour les objets qui l'environnent; plaçons cet
" homme dans une campagne où les animaux, les oiseaux, les poissons,
" les plantes, les pierres se présentent successivement à ses yeux."

On se le représente parfois ainsi, et on conçoit les raisonnements les théories qui se forment alors dans une tête puissante. Mais ce n'est point là une théorie, c'est la manière dont un amateur, si l'on peut employer ce mot, étudie l'histoire naturelle.

Il semble encore que Buffon a traité suspecte, la principale de nos qualités, l'attention:

" On doit commencer par voir beaucoup et voir souvent; quelque
" nécessaire que soit l'attention à tout, ici on peut s'en dispenser d'abord.
" Je veux parler de cette attention scrupuleuse toujours utile lorsqu'on
" sait beaucoup, et souvent nuisible à ceux qui commencent à s'instruire."

On reconnaît que c'est l'effet d'une défiance à l'égard de cette qualité qu'il n'avait pas, l'observation par les sens, et dont l'attention est le principal instrument. Quand il loue l'attention, il semble ~~voir~~ que c'est la qualité des observateurs et il la loue d'une manière avare:

" On peut dire que l'amour de l'étude de la nature suppose
" dans l'esprit deux qualités qui paraissent opposées, les grandes vues
" d'un génie ardent qui embrasse tout d'un coup d'œil, et les petites
" attentions d'un instinct laborieux qui ne s'attache qu'à un seul point."

3.)
A

Voilà quels sont les défauts de ce premier discours ; mais il y a aussi beaucoup de beautés, et c'est une chose utile pour l'esprit que de chercher à côté des erreurs la vérité. Or elle éclate partout dans Buffon. Avec quelle justesse et quelle clarté ne marque-t-il pas les caractères des vérités physiques :

" Les vérités physiques ne sont nullement arbitraires et ne
" dépendent point de nous ; au lieu d'être fondées sur des suppositions
" que nous ayons faites, elles ne sont appuyées que sur des faits ;
" une suite de faits semblables, ou si l'on veut une répétition fréquente,
" et une succession non interrompue des mêmes ~~faits~~ événements fait
" l'essence de la vérité physique : ce qu'on appelle vérité physique,
" n'est donc qu'une probabilité, mais une probabilité si grande
" qu'elle équivaut à une certitude. En mathématique, on suppose ;
" en physique on pose et on établit ; là ce sont des définitions ; ici
" ce sont des faits ; on va de définitions en définitions dans les sciences
" abstraites, on marche d'observations en observations dans les
" sciences réelles ; dans les premières on arrive à l'évidence, dans
" les dernières à la certitude."

Buffon attaque une méthode, mais non pas les méthodes en général, et il fait voir la fausseté de quelques unes. Il trouve alors les traits les plus justes, les mots les plus vrais pour les caractériser. Il y a aussi un passage où il montre comment il faut écrire l'histoire naturelle ; or comme c'est sa gloire, rien d'étonnant à ce qu'il ait su donner le précepte. On trouve encore dans ce discours des portraits fort remarquables de ceux qui avant lui ont entrepris le même travail. Tels sont ceux d'Aristote, de Pline. Mais nous citerons plutôt celui d'Aldovrande, où il montre les défauts propres au génie allemand parce qu'il se rattache encore à ~~ce point~~ la question que nous traitons.

ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE

plus particulièrement, le sentiment de Buffon sur les méthodes:

"Je me représente un homme comme Aldrovande, ayant une fois conçu le dessein de faire un corps complet d'histoire naturelle; je le vois dans sa bibliothèque lire successivement les anciens, les modernes, les philosophes, les théologiens, les jurisconsultes, les historiens, les voyageurs, les poètes, et lire sans autre but que de saisir tous les mots, toutes les phrases qui de près ou de loin ont rapport à son objet; je le vois copier et faire copier toutes ces remarques et les ranger par lettres alphabétiques, et après avoir rempli plusieurs portefeuilles de notes de toute espèce, prises souvent sans examen et sans choix, commencer à travailler un sujet particulier, et ne vouloir rien perdre de tout ce qu'il a ramassé; en sorte qu'à l'occasion de l'histoire naturelle du coq et du bœuf, il nous raconte tout ce qui a été dit des coqs ou des bœufs, tout ce que les anciens en ont pensé, tout ce qu'on a imaginé de leurs vertus, de leur caractère, de leur courage, toutes les choses auxquelles on a voulu les employer, tous les contes que les bonnes femmes en ont fait, tous les miracles qu'on leur a fait faire dans certaines religions, tous les sujets de superstition qu'ils ont fournis, toutes les comparaisons que les poètes en ont tirées, tous les attributs que certains peuples leur ont accordés, toutes les représentations qu'on en fait dans les hiéroglyphes, dans les armoiries, en un mot toutes les histoires et toutes les fables dont on s'est jamais avisé au sujet des coqs ou des bœufs. Qu'on juge après cela de la portion d'histoire naturelle qu'on doit s'attendre à trouver dans ce fatras d'écritures, et si en effet l'auteur ne l'eût pas mise dans des articles séparés des autres, elle n'aurait pas été trouvable, ou du moins elle n'aurait pas valu la peine d'y être cherchée."

~~[illegible]~~ quelle abondance d'idées, et quelle fermeté admirable! D'ailleurs nous voyons le véritable ~~[illegible]~~ portrait de cet allemand, et son travail est décrit avec cette vérité qui peint les choses et les met sous les yeux.

Voici un portrait d'un autre genre, c'est celui des faiseurs de collections et des faux amateurs de l'histoire naturelle:

" Il y a dans l'étude de l'histoire naturelle deux écueils également
" dangereux, le premier de n'avoir aucune méthode, et le second de
" vouloir tout rapporter à un système particulier. Dans le
" grand nombre de gens qui s'appliquent maintenant à cette
" science, on pourrait trouver des exemples frappants de ces deux
" manières si opposées et cependant toutes deux vicieuses: la
" plupart de ceux qui sans aucune étude ~~particulière~~ précédente de
" l'histoire naturelle veulent avoir des cabinets de ce genre sont
" des personnes aisées, peu occupées, qui cherchent à s'amuser, et
" regardent comme un mérite d'être mises au rang des curieux; ces
" gens là commencent par acheter sans choix tout ce qui leur
" frappe les yeux; ils ont l'air de désirer avec passion les
" choses qu'on leur dit être rares et extraordinaires, ils les estiment
" au prix qu'ils les ont acquises, ils arrangent le tout avec
" complaisance, ou l'entassent avec confusion, et finissent bientôt
" par se dégoûter; d'autres au contraire, et ce sont les plus savants,
" après s'être rempli la tête de noms, de phrases, de méthodes
" particulières, viennent à en adopter quelqu'une ou s'occupent
" à en faire une nouvelle, et travaillant ainsi toute leur vie
" sur une même ligne et dans une fausse direction, et voulant
" tout ramener à leur point de vue particulier, ils se
" rétrécissent l'esprit, cessent de voir les objets tels qu'ils sont,
" et finissent par embarrasser la science et la charger du
" poids étranger de toutes leurs idées."

Quoique n'ayant pas sur la méthode d'idées fixes, cependant Buffon voit bien qu'il en faut une, et il nous le dit dans un style sans prétention, net, sain, à la fois ~~[illegible]~~ fin et frappant.

C'est ainsi que dans un grand écrivain il faut de l'attention pour découvrir le vrai et le faux, le bon et le mauvais. Mais on y trouve le premier en si grande quantité qu'on ne doit pas s'étonner si un esprit pareil se corrige malgré ses défauts et les habitudes de son siècle. Il est nécessaire de dire que Buffon n'a pas gardé jusqu'au bout cette prévention contre les méthodes. Dans l'histoire des singes, et dans celle des oiseaux, il les a classés suivant les rapports naturels que présentaient les individus. Cependant il n'a jamais avoué qu'il s'était trompé; il n'a jamais rendu justice à la méthode qu'il avait attaquée. C'en était trop pour l'orgueil du XVIIIe siècle personnifié et encore augmenté dans Buffon.

Il faut en venir maintenant à l'étude du discours sur la théorie de la terre. Par théorie il faut entendre avec l'auteur l'explication de faits certains par des causes réelles. Ce n'est pas la même chose que le système qui est l'explication de faits possibles par des causes douteuses. Buffon prétend montrer ~~dans~~ par des ~~effets~~ causes bien constatées ~~[illegible]~~ comment se produisent certains faits généraux propres à la terre. Il en a observé trois ~~effets~~ principaux; le premier c'est qu'il y a des coquilles marines partout, le second que toujours les angles des chaînes de montagnes parallèles se correspondent, le troisième que les couches terrestres sont horizontales et parallèles. Il les a lui-même exposés dans une langue pleine à la fois de netteté et d'agrément:

" Ce qu'il y a de très remarquable c'est que la forme de ces
" montagnes, et leurs contours qui paraissent absolument irréguliers
" ont cependant des directions suivies et correspondantes entre elles; en
" sorte que les angles saillants d'une montagne se trouvent toujours
" opposés aux angles rentrants de la montagne voisine qui en est

" séparée par un vallon ou par une profondeur."

..... " Pénétrant plus avant, je trouve la vraie terre; je vois
" des couches de sable, de pierre à chaux, d'argile, de coquillages de
" marbres, de gravier, de craie, de plâtre, et je remarque que ces
" couches sont toujours posées parallèlement les unes sur les
" autres, et que chaque couche a la même épaisseur dans
" toute son étendue. Je vois que dans les collines voisines, les
" mêmes matières se trouvent au même niveau, quoique les
" collines soient séparées par des intervalles profonds et considérables."

......" Je vois de plus que dans l'intérieur de la terre, sur
" la cime des monts, et dans les lieux les plus éloignés de
" la mer, on trouve des coquilles, des squelettes de poissons de
" mer, des plantes marines etc, qui sont entièrement semblables
" aux coquilles, aux poissons actuellement vivants dans la mer,
" et qui en effet sont absolument les mêmes. Je remarque que
" ces coquilles pétrifiées sont en prodigieuse quantité, qu'on en
" trouve dans une infinité d'endroits, qu'elles sont renfermées
" dans l'intérieur des rochers et des autres masses de marbre
" et de pierre dure aussi bien que dans la craie et dans les
" terres, et que non seulement elles sont renfermées dans toutes
" ces matières, mais qu'elles y sont incorporées, pétrifiées, et
" remplies de la substance même qui les environne."

Voilà les faits dont Buffon va déduire les causes réelles. Il en conclut que la terre que nous habitons n'est qu'un fond de mer et qu'elle est l'ouvrage des eaux. Cette théorie serait irréprochable, si les faits étaient absolument vrais. Mais nous dirons avec le guide que nous avons choisi ; il n'est pas vrai qu'il y ait partout des coquilles marines, les sommets granitiques n'en présentent point ; Il y a des systèmes de montagnes où les angles ne se correspondent pas ; enfin les couches de la terre ne sont pas partout horizontales et parallèles. Buffon n'est donc pas autorisé à dire ce qu'il dit ; la terre n'est donc pas un fond de mer et l'ouvrage des eaux. Mais alors comment concilier l'idée que nous avons d'un grand écrivain, et celle de l'auteur d'un système faux. Il faut dire, qu'il n'est pas vrai que partout la terre soit l'ouvrage de la mer, mais que partout où les caractères dont parle Buffon se retrouvent, il a raison.

Il y a au XVIIe siècle un autre homme qui en n'étant pas vrai partout est aussi cependant un grand écrivain. C'est Larochefoucauld. Il commet aussi la même erreur de dire toujours au lieu de souvent. L'amour propre ne fait pas tout dans le monde moral, de même que la mer dans le monde physique. Mais que reste-t-il si on change la formule ? des vérités incontestables. En s'étudiant soi-même on trouve souvent des consentements honteux à de certaines choses belles et bonnes d'ailleurs par elles-mêmes. C'est ce qu'il y a de vrai dans cette vue qui fait le grand écrivain, et qui donne à sa pensée tant de force et de précision.

Il en est ainsi pour Buffon. Partout où il décrit les trois phénomènes, il a une abondance une richesse admirables. Pour rendre plus sensible l'idée que la terre est un fond de mer, avec la hardiesse qui est un des caractères de son génie, il pénètre au fond de la mer il veut y voir ce qui s'y passe et comment a pu se former la terre que nous

4c

habitons:

" Je puis donc supposer légitimement que le flux et le reflux, les vents
" et toutes les autres causes qui peuvent agiter la mer doivent produire,
" par le mouvement des eaux, des éminences et des inégalités dans le fond
" de la mer qui seront toujours composées de couches horizontales ou également
" inclinées. Ces éminences pourront avec le temps augmenter considérable-
" ment et devenir des collines qui dans une longue étendue de terrain se
" trouveront comme les ondes qui les auront produites, dirigées du
" même sens, et formeront peu à peu une chaîne de montagnes. Ces hauteurs
" une fois formées, feront obstacle à l'uniformité du mouvement des
" eaux, et il en résultera des mouvements particuliers dans le
" mouvement général de la mer: entre deux hauteurs voisines, il se
" formera nécessairement un courant qui suivra leur direction
" commune et coulera, comme coulent les fleuves de la terre, en formant
" un canal dont les angles seront alternativement opposés dans toute
" l'étendue de son cours. Ces hauteurs, formées au dessus de la
" surface du fond, pourront augmenter encore de plus en plus; car
" les eaux qui n'auront que le mouvement du flux, déposeront
" sur la cime le sédiment ordinaire, et celles qui obéissent au
" courant, entraineront au loin les parties qui se seraient
" déposées entre deux, et en même temps, elles creuseront un
" vallon au pied de ces montagnes dont tous les angles se
" trouveront correspondants, et par l'effet de ces deux mouvements
" et de ces dépôts, le fond de la mer aura bientôt été sillonné,
" traversé de collines et de chaînes de montagnes, et semé
" d'inégalités telles que nous les y trouvons aujourd'hui. Peu à
" peu, les matières molles dont les éminences étaient d'abord

composées se seront durcies par leur propre poids : les unes formées de parties purement argileuses, auront produit ces collines de glaise qu'on trouve en tant d'endroits, d'autres composées de parties sablonneuses et cristallines ont fait ces énormes amas de rochers et de cailloux d'où l'on tire le cristal et les pierres précieuses ; d'autres faites de parties pierreuses mêlées de coquilles ont formé ces lits de pierres et de marbres où nous retrouvons ces coquilles aujourd'hui. D'autres enfin composées d'une matière encore plus coquilleuse et plus terrestre ont produit les marnes, les craies, et les terres. Toutes sont posées par lits, toutes contiennent des substances hétérogènes ; les débris des productions marines s'y trouvent en abondance, et à peu près suivant le rapport de leur pesanteur ; les coquilles les plus légères sont dans les craies, les plus pesantes dans les argiles et dans les pierres ; et elles sont remplies de la matière même des pierres et des terres où elles sont renfermées ; preuve incontestable qu'elles ont été transportées avec la matière qui les environne et qui les remplit, et que cette matière était réduite en particules impalpables. Enfin toutes ces matières dont la situation s'est établie par le niveau des eaux de la mer conservent encore aujourd'hui la même position."

Là se montre la force de l'imagination de Buffon ; ce qui est surtout remarquable, c'est ce passage inattendu du ~~présent au~~ futur au présent. Il a dit d'abord seront, seront, deviendront, il dit ensuite ont fait, sont ; il semble qu'il voie s'accomplir sous ses regards ce long et puissant travail de la nature qu'il conçoit au fond de la mer. —

Par tous ces morceaux nous pouvons apprécier la justesse du jugement que Marmontel a porté de Buffon. car où trouve-t-on ~~cette~~ qu'il soit uniquement un écrivain élégant et un grand coloriste comme on le prétend? L'expression chez lui rend la pensée avec exactitude et simplicité. Il est coloriste sans doute par le talent de rendre visible l'objet qu'il décrit, mais ce n'est pas un homme qui emploie des couleurs pour en parer sa pensée. ~~Juger~~ ~~apprécier~~ Estimer ainsi Buffon, c'est rendre peu de justice à son ~~talent~~ mérite, et ne le voir que d'une manière fausse et inexacte.

On a parlé de la majesté de Buffon et peut-être est-ce une qualité qu'on lui attribue ironiquement; on ne le trouve pas naturel. Mais il n'y a chez lui qu'un genre de majesté, la tranquillité et le calme du développement, la grandeur de la méditation, l'abondance. Son esprit suit la découverte des faits et il les décrit comme il les voit. Si quelque chose ~~fait~~ a de la majesté, c'est cette manière de décrire les opérations de la nature, et qui nous montre en partie cette hauteur puissante qui la caractérise.

Ce qui prouve qu'on l'entendait bien ainsi dans l'Europe savante, et qu'on ne traitait pas Buffon aussi légèrement que le faisaient les encyclopédistes, c'est l'importance que cet ouvrage donna à son auteur. Il n'y a pas d'exemple d'une fortune aussi rapide dans le monde des sciences. Nommé intendant du jardin du roi, il en fit ~~cette~~ le dépôt du résultat de toutes les recherches. La France devint par lui le centre de la science. Les souverains, les princes lui envoyaient tous les objets qui se trouvaient

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

dans leurs cabinets. Il ne ſe fit pas de fouilles où l'on ne cherchât dès lors à observer les phénomènes qu'offrait la terre, ~~et~~. C'est ainſi que le jardin du roi ſe remplit de ces collections qui ſont devenues les premières de l'Europe. Les dames elles mêmes mirent une ſorte d'intérêt à ~~[illegible]~~ faire rechercher dans leurs domaines ce qui pouvait devenir utile à l'histoire naturelle. ~~Est~~ Peut-on dire que ce ſoit là la fortune d'un bel esprit ſans véritable mérite ! n'est-ce pas plutôt celle d'un génie créateur qui donne l'impulſion même aux travaux qui doivent plus tard ſervir à rectifier ſes erreurs.

10 mars 1855

Ori

Faculté des Lettres.

Cours d'Eloquence française.

8me ~~Neuvième~~ leçon.

Des écrivains de génie qui au XVIIIe siècle se sont inspirés de la tradition. Le Sage et Rollin.
Vie et ouvrages de Le Sage. Des deux traits particuliers du génie de Le Sage.

Bréal.

0 N

Nous avons vu comment l'esprit français et la langue française, après un moment de crise qui les mit en danger et qui aurait pu les faire reculer jusqu'à l'époque des Précieuses ridicules, s'étaient heureusement renouvellés au commencement du XVIIIe siècle. Nous avons pris chez trois hommes de génie trois chefs d'œuvre qui ont puissamment contribué à ce travail de réparation. Les Lettres persanes de Montesquieu habituent l'esprit français à des spéculations d'un genre nouveau, elles l'initient à la science politique. Le Charles XII de Voltaire offre le premier modèle de l'histoire telle que nous la concevons. Enfin Buffon, dans son Histoire naturelle, déploie toutes les richesses de la langue française et fait entendre les grands accents d'une éloquence vraie en peignant les grands spectacles de la nature. Nous avons dit sous quelle influence ont été écrits ces trois ouvrages : c'est au bon esprit philosophique que nous les devons. Plus tard, nous reviendrons à Montesquieu, à Voltaire et à Buffon ; qu'il nous suffise pour aujourd'hui de les avoir annoncés par leurs premiers chefs d'œuvre.

Il nous faut parler maintenant de deux ouvrages nés sous une autre influence, c'est à savoir celle de la tradition. Ce nom peut paraître modeste si on le compare au nom plus imposant de création. Mais la tradition dont nous parlons n'est pas une imitation servile et timide : ce n'est pas la copie d'un siècle par un autre. Non : la tradition, c'est la continuation de production dans un même esprit et avec un même caractère de langage. Le XVIIe siècle ne finit pas en

1700 ; il se prolonge fort avant dans le XVIIIe siècle. Ce n'est pas là une foi timide qui ne sait pas s'affranchir des règles qui lui ont été imposées : c'est une veine qui n'est pas encore épuisée. La tradition inspire des œuvres originales, bien que conformes à l'esprit de l'âge précédent. Le fils qui ressemble à son père n'est ni le copiste ni le plagiaire de son père : mais il porte en lui le même sang et le même esprit.

Nous ne mettrons donc pas les œuvres inspirées par la tradition au XVIIIe siècle, au dessous de celles qui a inspirées l'esprit philosophique. A dire vrai, nous préférons même la tradition, comme source d'inspiration, à l'esprit philosophique : elle a un caractère plus simple et plus naturel, et elle n'est pas aidée, comme l'autre, par les circonstances extérieures et par la mode

La tradition a inspiré au XVIIIe siècle deux nouveautés durables : ce sont deux ouvrages bien différents, un roman et un traité d'éducation, Gil Blas et le Traité des Études.

Le Sage et Rollin sont, il est vrai, restés un peu au dessous de l'idée que nous nous faisons en général du génie. Le génie a, suivant nous, deux caractères qui sont la fécondité de l'invention et l'originalité de l'expression. On ne peut dire que les deux hommes dont nous parlons offrent ces deux caractères au même degré que les hommes de génie du XVIIe siècle, ou ceux du XVIIIe dont nous ~~avons~~ nous sommes occupés jusqu'ici.

Mais qu'est-ce que la fécondité d'invention ? il ne faut pas entendre par là la faculté de créer de vaines imaginations : c'est la faculté de découvrir la vérité ou d'en découvrir la plus grande part possible. Il ne s'agit pas d'inventer ce qui n'est pas : mais de trouver beaucoup de ce qui est. D'un autre côté, qu'est-ce que l'originalité de l'expression ? Ce n'est pas la création de mots qui n'ont été employés par personne. C'est le don de parler la langue de tout le monde avec un certain accent qui appartient à l'auteur et qui donne un caractère propre au langage.

Or, nous pouvons affirmer que ni la fécondité d'invention, ni l'originalité d'expression n'ont manqué à Lesage et à Rollin. Mais comme les sujets qu'ils traitent sont des choses familières et populaires, la vérité qu'ils découvrent est d'un ordre moins relevé et le langage qu'ils parlent a quelque chose de moins frappant. On ne peut dire pour cela qu'ils aient manqué de génie. Le génie n'est-il pas avant tout le don de remplir l'objet qu'on s'est proposé et de traiter en perfection un ouvrage quel qu'il soit ? Gil Blas, le Traité des études, sont des ouvrages parfaits dans leur genre. Rollin et Le Sage sont donc des écrivains de génie. Ce n'est pas à eux, c'est au genre qu'ils ont traité, qu'il faut attribuer cette infériorité relative que nous avons constatée.

Le Sage et Rollin sont donc des écrivains de génie s'inspirant de la tradition. La tradition pour Rollin, c'est la double antiquité classique et chrétienne. Il en est nourri, il en a formé sa substance. L'antiquité ~~pour~~ est pour lui une foi. On ne saurait mieux comparer Rollin parlant des anciens qu'à Bossuet citant les Pères de l'Eglise : ce ne sont pas des savants, ce sont des compagnons. Rollin vit avec les anciens : il ne se sépare pas d'eux, il ne distingue pas sa pensée de la leur. Il est même à remarquer que quand Rollin cite les écrivains du XVIIe siècle, il en parle sans doute avec beaucoup de respect et de gravité, mais non pas avec cette tendresse qu'il éprouve pour les anciens. On sent bien qu'il a connu et goûté M. Bossuet, M. Fénelon, M. Racine : mais l'admiration, l'affection filiale, la foi sont tout entières pour Cicéron, pour Quintilien, pour Virgile.

La tradition de Lesage, c'est Molière. Ce n'est pas que dans une certaine mesure, il n'ait comme l'antiquité classique. Il avait fait de très bonnes études : c'est une des rares circonstances de sa vie que nous connaissons. Il perfectionna son instruction à Paris et la fortifia par l'étude de la philosophie et du droit. Mais, tandis que pour Rollin la tradition fut avant tout l'antiquité classique avec les écrivains du XVII^e siècle comme complément et conséquence, pour Lesage ce fut principalement le XVII^e siècle et en particulier Molière.

Lesage appartient au XVII^e siècle par son goût de simplicité et de naturel. Il lui appartient encore par un goût particulier, qui avait été très répandu, qui avait même été trop loin et était devenu un défaut. Nous voulons parler du goût pour la littérature espagnole. Au temps des Précieuses, c'était une mode : on n'imitait pas Lope de Vega, Calderon, Cervantes, mais Gongora et cette école qui à son exemple réduisit toute la littérature à des artifices de langage. Quand cette mode fut passée, il ne resta qu'un goût sérieuse pour la bonne littérature espagnole. Lesage arriva à cet heureux moment. La vogue de Gongora était passée : mais quelques hommes instruits continuaient de lire Cervantes, Lope de Vega, Calderon, et en italien le Tasse, l'Arioste. Parmi eux se trouvait l'abbé de Lyonne, le fils du ministre, qui rencontra Le Sage, s'intéressa à lui efficacement et lui fit une pension. Il devina son génie en lui mettant entre les mains les chefs d'œuvre de la littérature espagnole.

Voici le portrait tracé par Saint Simon de cet homme à qui les lettres sont peut-être redevables de Gil Blas :

« L'abbé de Lyonne, fils du célèbre ministre d'état mourut aussi en ce mois de janvier (1740). Ses mœurs, son jeu, sa conduite l'avaient éloigné de l'épiscopat et de la compagnie des honnêtes gens... L'abus qu'il faisait de ses bénéfices engagea sa famille à lui donner quelqu'un qui y veillât avec autorité... Il passa toute sa vie dans la dernière obscurité. Il logeait à Paris dans son beau Prieuré de Saint Martin des Champs, où tous les matins, les vingt dernières années de sa vie, il buvait, depuis cinq heures du matin jusqu'à midi, vingt et quelquefois vingt deux pintes d'eau de la Seine, sans se pouvoir passer à moins, outre ce qu'il en avalait à son dîner. Il n'était pas fort vieux et ne laissait pas d'avoir de l'esprit et des lettres."

Remarquons ces derniers mots que Saint-Simon n'a pas l'habitude de prodiguer. Il n'y a rien d'étonnant qu'un homme d'esprit et de lettres ait pressenti le génie de Le Sage et l'ait mis sur la voie. Quant à cette prodigalité dont parle Saint-Simon, elle avait du bon puisque Le Sage en profita et qu'il toucha sa pension sans interruption pendant trente-huit ans. Probablement aussi l'abbé de Lyonne était revenu de ses excès : même le récit, la confidence de ses fautes et certaines maximes de son expérience n'ont pas dû peu contribuer à donner à Le Sage la science de la vie.

L'esprit philosophique du XVIIIe siècle n'eut aucune influence sur le génie de Le Sage.

Cependant il vécut au moment où cet esprit était le plus en faveur : mais telle était chez lui la force de la tradition qu'il paraît n'avoir pas même entendu cette explosion de l'esprit philosophique qui s'est faite à côté de lui.

L'un des traits de l'esprit philosophique c'est l'esprit d'opposition à la royauté et à l'Eglise : c'est la raison substituée à l'autorité et comme conséquence le vœu que les inspirations de la raison reçoivent leur application. Un autre trait de l'esprit philosophique, c'est la personnalité des écrivains, l'habitude de parler d'eux, de se mettre dans leurs écrits et de faire, pour ainsi dire, les honneurs de leur personne. Cela est naturel : comme ces écrivains s'inspirent uniquement de la raison, et qu'il est difficile de distinguer ce qui est de la raison humaine et ce qui est de notre raison particulière, il doit arriver plus d'une fois qu'ils obéissent à leur sens propre ; et comme le sens propre est souvent altéré par l'intérêt, l'humeur ou la passion, ces écrivains doivent souvent laisser voir dans leurs ouvrages les sentiments particuliers qui ont agi sur leur esprit.

Dans Le Sage il n'y a pas trace de l'esprit de réforme, ni de la personnalité. Il n'est pas question de corriger l'état la société, la justice. Il n'a pas d'espérances chimériques; il ne s'occupe pas des destinées inconnues de l'humanité. En parlant d'un auto da fe, Le Sage ne s'irrite pas violemment : il se contente de blâmer d'un mot cette institution. Est-ce à dire que Le Sage approuvait les abus ou qu'il y était indifférent ? Non : nous savons qu'il était honnête homme et que jamais il ne voulut profiter de ces abus dont il ne parlait qu'en passant dans ses ouvrages. Mais Le Sage se regardait comme incompétent et en cela encor il était du XVIIe siècle : il considérait les écrivains comme Louis XIV considérait Racine. „ Parce qu'il fait parfaitement les vers, veut-il ~~[illegible]~~ diriger l'état ? " Le Sage, de même, se contente de peindre les hommes et ne s'occupe pas de réformer la société.

Mais par cela même que Le Sage n'a pas d'arrière-pensée contre les institutions, il est d'autant plus libre en parlant des personnes. Il passe en revue les hommes de toutes conditions, ~~et~~ princes, courtisans, gens d'église, et il nous fait rire de leurs ridicules et de leurs travers: mais il n'a jamais d'amertume contre personne. Le Sage est un peintre de mœurs et non un satirique : le satirique porte dans son talent, et cela même en est le principe, l'indignation. Facit indignatio versum. Son âme s'émeut à la vue des vices et des défauts des hommes. Le peintre de mœurs au contraire ne cherche qu'à représenter fidèlement la société sans songer à la corriger ni à s'irriter contre elle. Tel était Molière, tel est Le Sage; tous deux sont d'admirables honnêtes gens et pourtant ni l'un ni l'autre ne s'occupent de réformer le monde. Ce sont des observateurs curieux des travers de l'espèce humaine, qui se sentent attirés vers la description de nos vices par une sorte d'affinité secrète et de goût pour ce genre d'étude. De même, dans l'antiquité, Tacite ne déteste pas les crimes dont il parle, autant qu'on pourrait le croire : son génie avait un certain penchant vers tout ce qui est sombre.

Il ne faut donc pas chercher dans Lesage des portraits individuels. Le peintre de mœurs ne fait pas de portraits : il n'a pas assez de fiel pour s'acharner aux individus. Aussi fut-on bien désappointé quand on voulut faire des Clefs du Diable Boiteux. On ne reconnut personne et chacun se reconnut. Lesage avait pris les traits généraux du cœur humain : il avait tracé des esquisses et non des portraits.

Il ne faut pas chercher dans Le Sage les contemporains : il ne faut pas y chercher non plus Le Sage lui-même. Nul auteur ne paraît moins dans ses œuvres. D'ailleurs nous ne pourrions pas le reconnaître puisque nous ne savons presque rien de sa vie et de son caractère. Cependant, jusque dans l'indulgence du moraliste pour Gil Blas, on retrouve des accents d'honnête homme qui expliquent la bonne renommée que laissa Le Sage.

Ni esprit philosophique, ni personnalité, voilà les deux principaux caractères de Gil

Le Sage. Différent des autres écrivains du XVIIIe siècle, dont la personne domine et efface les ouvrages, Le Sage disparaît derrière les siens: Le Sage est tout entier dans ses livres, dans Gil Blas.

Peut-être eut-il un peu de dédain pour quelques-uns des travers de l'esprit philosophique, et, si peu satirique qu'il fut, ~~il~~ y a-t-il parfois un peu de colère contre les philosophes. La vertu même la plus sincère peut devenir offensive: comme elle est un effort de la volonté, si elle est seule, elle éprouve quelquefois le besoin de se rendre justice à elle-même.

Il se moque quelque part du style de ses contemporains et du retour de la langue vers le jargon des Précieuses:

« Nuñez me fit voir une préface qu'il prétendait, disait-il, mettre à la tête d'un recueil de comédies qu'il avait sous la presse. Ensuite il me demanda ce que j'en pensais. — Je ne suis pas, lui dis-je, plus satisfait de ta prose que de tes vers. Ton sonnet n'est qu'un pompeux galimatias et il y a dans ta préface des expressions trop recherchées, des mots qui ne sont pas marqués au coin du public, des phrases entortillées, pour ainsi dire; en un mot ton style est singulier. Les livres de nos bons et anciens auteurs ne sont pas écrits comme cela. — Pauvre ignorant! s'écria Fabrice; tu ne sais pas que tout prosateur qui aspire aujourd'hui à la réputation d'une plume délicate affecte cette singularité de style, les expressions détournées qui te choquent. Nous sommes cinq ou six novateurs hardis qui avons entrepris de changer la langue du blanc au noir, et nous en viendrons à bout, s'il plaît à Dieu, en dépit de Lope de Vega, de Cervantes et de tous les beaux esprits qui nous chicanent sur nos nouvelles façons de parler. Nous sommes secondés par un nombre de partisans de distinction; nous avons dans notre cabale jusqu'à des théologiens, ... « Je veux par un seul trait te faire sentir la différence qu'il y a de la gentillesse de notre diction à la platitude de la leur. Ils diraient, par exemple, tout uniment: Les intermèdes embellissent une comédie; et nous, nous disons plus joliment: Les intermèdes *font beauté* dans une comédie. Remarque bien ce *font beauté*, en

8 a

sens-tu tout le brillant, toute la délicatesse, tout le mignon?„

Dans un autre passage, Le Sage se moque de l'engouement que les tragédies de Voltaire excitaient alors. Gil Blas va au théâtre à Valence, pour voir une pièce qui doit être excellente car elle est de Gabriel Triaquero, surnommé le poëte à la mode. „ Dès que l'affiche des comédiens annonce une nouveauté de cet auteur, toute la ville de Valence est en l'air. Les hommes ainsi que les femmes ne s'entretiennent que de cette pièce : toutes les loges sont retenues, et le jour de la première représentation, on se tue à la porte pour entrer, quoique toutes les places soient au double, à la réserve du parterre, qu'on respecte trop, pour oser le mettre de mauvaise humeur.„ On joue la pièce; avec quel succès, on le devine. „ Après la pièce, on me montra l'auteur qui allait de loge en loge présenter modestement sa tête aux lauriers, dont les seigneurs et les dames se préparaient à la couronner.„ Tous ces traits sont à l'adresse de Voltaire. Après la représentation on s'en va chez le gouverneur : pendant le souper il n'est question que de la nouvelle tragédie. Une discussion s'engage entre un chevalier de Saint Jacques et un gentilhomme castillan. Suivant l'un, rien n'est comparable à Don Gabriel Triaquero. « Les ouvrages de ce poète doivent servir d'époque à la naissance du bon goût. Les Lope et les Calderon n'étaient que des apprentis en comparaison de ce grand maître du théâtre. — Le gentilhomme qui regardait Lope et Calderon comme les Sophocles et les Euripides des Espagnols, fut choqué de ce discours téméraire. Il s'échauffa. Quel sacrilège dramatique ! s'écria-t-il d'un ton animé. Puisque vous m'obligez à juger sur une première représentation, je vous dirai que je ne suis pas content de la tragédie nouvelle de votre Don Gabriel. Loin de la regarder comme un chef d'œuvre, je la trouve fort défectueuse. C'est un poème farci de traits plus brillants que solides. Les trois quarts des vers sont mauvais ou mal rimés, les caractères mal formés ou mal soutenus, et les pensées souvent très obscures. » Mais le gentilhomme ne persuade pas la société : on recommence à louer Don Gabriel, on le place même parmi les dieux. « Cette apothéose extravagante et cette aveugle idolâtrie firent perdre patience au Castillan qui, levant les mains au ciel, s'écria tout-à-coup comme par enthousiasme : Ô divin Lope de Vega, rare et sublime génie, qui avez laissé un espace immense entre vous et tous les Gabriels qui voudront vous atteindre ! et vous, moelleux Calderon, dont la douceur élégante et purgée d'épique est inimitable, ne craignez point tous deux que vos autels soient abattus par ce nouveau nourrisson des muses ! Il sera bien heureux si la postérité, dont vous ferez les délices comme vous faites les nôtres, entend parler de lui." On reconnaît clairement ici Corneille et Racine. Mais Le Sage, pour dépayser le lecteur, ajoute : „ Cette plaisante apostrophe, à laquelle personne ne s'était attendu fit rire toute la compagnie qui se leva de table en belle humeur, et s'en alla."

Gil Blas Livre X. chap. 6.

Cette plaisanterie, Voltaire la lui revalut dans son tableau de la littérature au XVIIe siècle. Quand il arrive à Le Sage, il en parle ainsi : „ Lesage, né à Vannes, en Basse Bretagne, en 1667. Son roman de Gilblas est demeuré, parce qu'il y a du naturel : il est entièrement pris du roman espagnol intitulé : La Vida del escudero Don Marcos de Obregon. Mort en 1747." C'est tout ce qu'il en dit dans tous ses ouvrages. Aucun autre auteur du XVIIIe siècle n'en parle : Marmontel n'en dit pas un mot. Ce silence montre assez quelle estime on faisait alors de ceux qui ne s'inspiraient pas de l'esprit philosophique. On voit aussi, par le passage de Voltaire, qui est de 1752, qu'il ne lui pardonna jamais l'apostrophe du gentilhomme castillan. Voltaire trouvait du génie à ceux qui le louaient : mais il maltraitait bien ceux qui l'attaquaient ou qui ne le louaient pas.

Ecole Normale Supérieure.

Cours d'éloquence francaise,

fait à la faculté des lettres de Paris

par Mr Nisard.

Rédaction de la 19e Leçon.

Coville

Il serait difficile de dire du nouveau sur le ~~[illegible]~~ Gil Blas de Lesage. C'est un ouvrage qu'on à très bien jugé de notre temps comme les comédies de Molière dont Lesage est le disciple. Pourquoi au contraire l'a-t-on traité si légèrement au XVIIIe siècle, pourquoi lui a-t-on témoigné si peu d'estime ? C'est une injustice qui s'explique : Lesage n'est nullement entré dans le mouvement qui agitait son temps, il s'est tenu en dehors de ces préoccupations sociales ou religieuses, qui alors étaient générales. Peut être même pourrait on lui faire un léger reproche de n'avoir point participé même à ce qu'il y avait de bon dans l'esprit philosophique. Enfin, lorsque Lesage écrit, il ne veut rien réformer, rien corriger ; le monde, qu'il se plaît à peindre, est selon lui incorrigible. Mais dans ce monde qui sera toujours mauvais et rempli de fripons, on peut n'être pas toujours la dupe des autres, il est possible d'y vivre en honnête homme, et même le métier n'en est pas mauvais : c'est la morale qui ressort d'un grand nombre d'aventures dans Gil Blas. Tel est le genre d'instruction que l'on peut en tirer.

Lesage n'a pas non plus cherché la faveur en s'adressant aux mauvaises passions de son époque :

il n'a flatté ni l'irréligion ni le cynisme, voilà
pourquoi le succès lui a manqué. Ce siècle
si agité ne fit point attention à un homme
qui ne lui parlait point de ses préoccupations
et qui ne s'accomodait pas à ses travers. Mais
quand ces préoccupations eurent cessé, quand ces travers
eurent disparu, la justice dut être faite;
et en effet ~~tout~~ le mérite de Lesage a été
reconnu au dixneuvième siècle. Il nous faut
Donc répéter ce qui déja a été dit, et nous borner
à présenter, un jugement au fond le même,
avec la méthode et l'esprit qui nous sont
particuliers. Nous ne prétendons rien apporter
de neuf, nous ne voulons que faire connaître
~~nos~~ les motifs intimes de notre admiration pour
Lesage et nos impressions personnelles sur
son livre.

Mais lorsqu'on entend ainsi la critique, il y a
toujours quelque chose de nouveau à dire. Il
~~n'~~en serait ~~pas ai~~ autrement, si la critique
était restée ce qu'elle était dabord. Il y a eu
un temps, où elle croyait avoir accompli toute
sa tâche quand elle avait donné sur les
auteurs des jugements généraux. L'enseignement
critique semblait avoir pour but de permettre
aux auditeurs de parler des livres sans les connaître ~~et non~~
il dispensait de la lecture, bien loin d'engager
à lire ou à relire et à se faire sur les
ouvrages des idées raisonnées. Telle a été
la critique de la Harpe: il écrit pour un
pays où l'on aime peu à lire, et beaucoup à
~~causer~~ parler des livres; il nous donne avec complaisance

Des idées ~~toutes faites~~ générales et suffisantes sur les auteurs, il ne cherche rien de plus : mais il ~~ce qu'il fait, il le fait avec~~ s'acquitte du devoir qu'il s'est tracé, avec un jugement sûr et un goût exquis, il faut le dire haut, maintenant que la Harpe n'est plus de mode. De nos jours la critique a une idée différente de son devoir : nous conformant à ce nouvel esprit nous apportons ici, pour ~~pa~~ parler de Gil Blas, des ~~idées~~ impressions, si l'on peut parler ainsi, toutes fraîches de la lecture du livre, ~~au~~ des idées que nous avons autant qu'il nous a été possible approfondies, et qui n'ont d'autre prétention que de donner l'envie de relire Gil. Blas, et de faire réfléchir les auditeurs : la critique ainsi faite est une ~~source~~ veine qui ne sera pas de longtemps épuisée.

Les débuts de Lesage ressemblent à ceux de Molière. Dans le premier roman de Lesage, comme dans les premières pièces de Molière, c'est l'intrigue qui domine. On trouve dans les premières comédies de Molière quelques esquisses de caractères, quelques traits de haute comédie ; enfin elles font pressentir le grand poète comique. Tel est pour Lesage le roman par lequel il débute, le diable boiteux. Le peintre de caractères et de mœurs s'y ~~laisse~~ montre déjà ~~apercevoir~~ : mais son talent n'est pas encore formé. Les caractères y sont peints avec des détails trop précis et trop complets, ils sont trop particuliers; nous n'y reconnaissons pas une certaine espèce d'hommes; et partant ce ne sont plus des portraits d'après nature, mais des caractères de cabinet. Lesage en les traçant semble avoir souvent imité La Bruyère, mais il n'a pas su comme lui relever ses peintures par le piquant de l'expression. Elles n'ont donc de remarquable que la singularité; elles font sur nous le même effet qu'un homme qui sort de chez lui avec un costume bizarre dans l'intention de se faire regarder: il attire nos yeux parcequ'il a d'extraordinaire, mais comme il n'a rien autre chose et qu'il ne nous instruit pas sa vue ne tarde pas à nous être insipide. ~~De même~~ Tant que le lecteur ~~nous~~ ne se ~~nous~~ retrouve~~ns~~ pas lui ~~nous~~-même~~s~~ dans un roman, tant qu'il ~~nous~~ n'y reconnaît~~rons~~ pas la peinture de l'homme, il ~~nous ne sommes~~ n'est p~~oint~~ satisfait~~s~~, il ~~nous ne sommes~~ n'est pas attaché~~s~~.

Continuons de comparer ~~Lesage et~~ Molière et Lesage dans le progrès de leur esprit. Molière après quelques pièces d'intrigue, donne tout de suite des comédies immortelles, comme l'école des femmes et l'école des maris. Le premier roman de Lesage qui suit le diable boiteux, Gil Blas, est un chef-d'œuvre.

Pour connaître la véritable portée de Gil Blas et le dessein de l'auteur, nous avons ~~Lesage~~ un excellent guide, c'est Lesage lui-même qui nous donne la clé de son livre dans sa préface.

Il ~~se~~ nous dit qu'il n'a pas ~~voulu~~ eu d'autre intention que de représenter la vie humaine telle qu'elle est. ~~Croyons le sur parole.~~ Nous devons l'en croire. Il a publié la seconde partie de son roman vingt ans après la première, celle-ci parut en 1715, et l'autre en 1735. La seconde partie n'est que la suite de la première, elle s'y rattache intimement, elle la complète. Or si la première partie contenait une satire piquante d'événements contemporains ou récents en 1715, quel à propos, quel intérêt aurait cette satire continuée et complétée en 1735? Cependant on a voulu de nos jours voir dans Gil Blas des allusions au gouvernement de Louis XIV : c'est l'effet d'un préjugé commun de notre temps. Préoccupés des ~~événements politiques,~~ gouvernement et des hommes publics, habitués à voir les hommes d'esprit, quelle que soit leur condition, prendre part aux agitations politiques, nous prêtons aux siècles passés ce caractère qui est le nôtre, nous ne pouvons comprendre la solitude d'un grand esprit qui se retranche dans la contemplation et dans la peinture de la vérité.

Mais si Gil Blas était une peinture satirique du siècle de Louis XIV, cette peinture serait plus amère : Gil Blas aurait pour le ton quelque ressemblance avec l'Idoménée

Du Télémaque. Fénelon n'a point voulu faire précisément une censure; il donne des leçons à son élève, leçons que couvrent et qu'autorisent des intentions admirables, un amour sincère de l'humanité, mais enfin leçons sévères pour Louis XIV. Evidemment il blâme ce qui se fait: dans Lesage il n'y a pas la moindre ~~trace~~ marque d'indignation ni même d'appréciation sévère.

Il peint la vie et les mœurs d'une société civilisée, monarchique et chrétienne: telle est la cour d'Espagne. ~~où se passe le roman de Gil~~ telle est la société Espagnole dans laquelle se passe le roman de Gil Blas. Et ce n'est pas la société Espagnole en particulier que Lesage représente, ce n'est pas une époque plutot qu'une autre: ôtez un certain costume nécessaire aux yeux, à l'imagination, ~~nous~~ vous reconnaîtrez toutes les sociétés modernes dans toute leur durée, vous verrez dans le tableau de Lesage notre société telle qu'elle est aujourdhui. On trouve dans Gil Blas toutes les conditions générales de nos sociétés toutes les circonstances les plus communes de la vie humaine parmi nous; il ne manque que les circonstances extrêmes parceque celles-là sont rares; on n'y voit ni héros ni grands criminels: c'est une société moyenne, parcequ'en effet dans la société réelle ce sont toujours les choses moyennes qui dominent, ~~là~~ ~~Et dans cette~~ ~~nous parcourons~~ ~~toutes les différentes positions~~ société, ~~nous voyons se montrer~~ ~~et vivre~~ on voit surtout dans Gil Blas la peinture) des mœurs qui ne changent pas.

7 5

Dans toutes les sociétés modernes, ~~comme~~ même dans la nôtre, il y a une cour, et partant des courtisans qui guettent la fortune, il y a des hommes de pouvoir, et ce qui s'en suit, des favoris qui ne reculent devant aucun moyen pour s'insinuer, il y a des auteurs préoccupés de la vogue jusqu'à l'excès peut être même ~~y on trouv~~ ~~[illegible]~~ ~~prélat~~ ~~plus semblables~~ trouverait-on ~~quelques~~ prélats semblables à l'archevêque de Grenade, plus sensibles au succès littéraire de leur sermon qu'à la conversion des fidèles. Que manque-t-il donc à notre société pour ressembler à celle où vit Gil Blas? Rien, si non, et fort heureusement pour nous, l'inquisition, ou bien encore les voleurs dans les cavernes, grâce à notre Ste Hermandad si bien organisée et si vigilante.

Tel est le premier mérite et le premier charme du roman de Gil-Blas; c'est que transportés en apparence dans un pays étranger, nous sommes de fait chez nous, ~~et que~~ nous sommes entourés de gens de connaissance: et même comme le tableau est complet, on peut dire que nous trouvons dans Gil Blas à peu près toutes les personnes que nous connaissons. ~~[illegible]~~ ~~nous~~ Nous mêmes n'y manquons pas, nous sommes dans un coin. Puisque tout est représenté sur cette toile, peut-il se faire que ce ~~me~~ qui me concerne, en soit absent? En effet je ne tarde pas à reconnaître ma maison, enfin moi-même

Voilà bien mes défauts, c'est bien mon portrait, en laid, il faut le dire, car pour des portraits qui soient beaux, il n'y en a pas dans Gil Blas.

Le second ~~[illegible]~~ charme du roman de Lesage, ~~est dans le caractère de Gil Blas~~ sa seconde conformité avec notre nature est dans le caractère ~~de Gil Blas~~ du héros. Gil Blas est un personnage très réel : c'est l'homme tel qu'il est dans la société telle qu'elle est. C'est un type moyen en tout : il est d'une condition moyenne, ni très haute ni très basse, mais située sur les confins ~~à la fois~~ des plus hautes et des plus basses. Gil Blas est un bourgeois comme nous. Il a des qualités et des défauts moyens, d'esprit comme de caractère. Il ne va pas jusqu'au dévouement, ~~ni jusq~~ il ne va pas non plus jusqu'au cynisme de l'égoïste. Ses qualités sont gâtées, ses défauts sont aggravés par le mauvais exemple, quelquefois aussi par la nécessité, qui met l'homme à une si rude épreuve et l'expose à des tentations si fortes. Il a de la bonté naturelle, mais une bonté molle, peu efficace. Ainsi dans Gil Blas tout est moyen : et par là ne ressemble-t-il pas à la majorité des hommes. Le plus grand nombre n'est-il pas de condition moyenne, de caractère moyen, ~~[illegible]~~ n'a-t-il pas des inclinations qui peuvent devenir des passions, ~~des vices q~~ des défauts qui peuvent ~~s'aggraver~~ empirer, des qualités qui peuvent se perfectionner ? Enfin pour dernier trait de ressemblance avec tous les jeunes gens de la bourgeoisie, Gil Blas a une fortune à faire.

Voilà un premier intérêt qui s'attache au personnage ; il ressemble à presque tout le monde. Bien différent des héros de roman, ~~de Don Quichotte par exemple~~, qui attirent les yeux par ce qu'ils ont d'extraordinaire,+ Gil Blas est remarquable parceque tout en lui est commun. Mais il a ~~un~~ autre ~~caractère~~ chose ~~par lequel il plaît~~ qui lui donne un intérêt et un agrément tout particulier pour ~~la~~ notre nation, c'est qu'il est essentiellement français. Non pas que le caractère de Gil Blas ne soit universel, et que l'original du portrait ne se retrouve dans tous les pays : autrement, comment expliquer que Gil Blas ait été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, qu'il soit devenu populaire en Espagne, qu'il soit si connu en Angleterre ? Mais à ce qu'il a d'universel il joint certains traits particuliers qui le font appartenir à la France plutôt qu'à un autre pays. ~~Il a deux traits caractéristiques~~ D'abord c'est une moquerie douce, ce tour d'esprit si répandu et si goûté parmi nous. On aime en France à se moquer sans cesse ; on se moque doucement, parce qu'on ne veut point provoquer, parce qu'on ~~veut~~ se plaît à frapper, mais que cependant on ne désire point du combat ; nous nous moquons de tout le monde sans nous excepter nous-même. Cela a quelque chose d'aimable, c'est un

+ de Don Quichotte par exemple,

ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE

moyen habile de nous faire pardonner nos travers, de détourner le coup qui nous menace et en même temps de nous faire valoir. Nous mettons un peu de cette moquerie jusque dans notre sensibilité; nous sommes sensibles, quoiqu'on ait dit, et nous nous apercevons que nous le sommes; mais craignant de l'être avec excès, craignant d'être sur un ton qui jure avec le ton des autres, nous voulons faire excuser notre attendrissement, en nous en raillant nous-mêmes; + Nous avons peur d'être dupes, même de nous. Cette moquerie est donc au fond le désir d'écarter de nous le ridicule; et cette crainte si grande du ridicule, quelle en est la source? il faut bien le dire, c'est la vanité. Tel est Gil Blas dans tout le cours du roman: il a sans cesse ce ton léger de raillerie, et il ne redoute rien tant que de paraître ridicule. Ainsi lorsqu'on lui mange son bien, lorsqu'il est dupe d'un parasite il souffre beaucoup moins du malheur et ~~ce~~ du désagrément qu'il éprouve, que de l'humiliation.

Le second trait ~~le caractère~~ par lequel Gil Blas est français, c'est l'esprit, l'esprit qui est une qualité caractéristique de notre pays. ~~Ne disons pas~~ Il ne faut pas dire, comme ~~l'ont dit~~ quelques écrivains ~~trop~~ flatteurs, que l'esprit chez nous court les rues; mais nous en avons beaucoup ; ~~il est en grand honneur parmi nous ; et celui que nous avons et~~ que ~~nous aimons~~. Nous n'en avons pas autant que Molière ni que Lesage ; mais c'est à un degré moindre, le même esprit. L'esprit que nous avons et que nous aimons est bien difficile à définir ; il y en a deux sortes distinctes. La première, la meilleure est ce qu'on peut ~~[illegible]~~ appeler l'esprit de raison, celui dont André Chénier parle si bien :

Esprit, raison qui finement s'exprime

- - - -

C'est le don de saisir justement, finement les rapports et les convenances des choses entre elles, et des mots avec les choses, le don ~~dire~~ de dire partout seulement ce qui est nécessaire, ce que le sujet, ce que la situation exige, en sorte que dans cet esprit l'auteur, l'artiste semble n'être pour rien : c'est un fruit tout naturel et qui n'en est que plus charmant. Voila une première sorte d'esprit qu'on trouve dans Lesage et dans Molière, que Molière donne à tous ses personnages, même à ceux qui jouent le rôle de sots. Pourquoi ? parceque ceux là même ne seraient pas supportables s'ils n'avaient pas cette vue nette des choses. Le spectateur ne les suit avec intérêt qu'à cette condition. Cet esprit fait la perfection des ouvrages.

Une seconde sorte d'esprit est l'esprit d'humeur, cet esprit qui vit surtout de plaisanterie, ~~bien différent de l'autre, [illegible] il a un~~ qui ne sort point comme l'autre du fond des choses, mais qui a un caractère beaucoup plus individuel, où entrent la fantaisie et l'humeur. Rien de plus commun ni de plus goûté parmi nous que ce genre d'esprit; la preuve en est dans le nombre considérable des mauvais plaisants qui cherchent cet esprit sans le rencontrer. Il est dans tout le roman de Lesage au plus haut degré; il s'y montre de la façon la plus naturelle et dans les moindres choses. Tel est par exemple le mot de Gil Blas sur le boulanger de l'Escogrivavo; citons tout le passage.

« Isocrate a raison d'appeler l'intempérance et la folie les compagnes inséparables des riches. Quand je me vis maître de 30 000 ducats, je crus devoir faire une figure digne du confident du premier ministre. Je louai un hôtel entier que je fis meubler proprement. J'achetai le carosse d'un Escogrivavo qui se l'était donné par ostentation et qui cherchait à s'en défaire *par le conseil de son boulanger*. Je pris un cocher, trois laquais; et comme il est juste d'avancer ses anciens domestiques, j'élevai Scipion au triple honneur d'être mon valet de chambre mon secrétaire et mon intendant. Mais ce qui mit le comble à mon orgueil, c'est que le ministre trouva bon que mes gens portassent sa livrée. J'en perdis ce qui me restait de jugement. Je n'étais guère moins fou que les disciples de Porcius Latro qui lorsqu'à force d'avoir bu du cumin ils s'étaient rendus pâles comme leur maître, s'imaginaient être aussi savants que lui. Peu s'en fallut que je ne me crusse parent du duc de Lerme. Je me mis du moins dans la tête que je passerait pour tel, ou peut-être pour un de ses bâtards; ce qui me flattait infiniment

Tout le morceau est plein d'esprit; mais remarquons seulement ce mot qui semble jeté sans intention et qui cependant est si expressif: « et qui cherchait à s'en défaire par le conseil de son boulanger ». Voilà l'esprit de plaisanterie, voilà ce tour original qui relève la chose la plus commune. Lesage n'évite pas un détail dont il a besoin, parce qu'il est commun, mais il lui donne par le tour quelque chose de particulier et de gracieux. Lesage, continuateur de Molière, ~~en~~ renouvelle ses plaisanteries contre les médecins. Eh bien si vieilles et si usées que soient ces plaisanteries, elles ne nous en paraissent pas moins

Charmantes dans Gil Blas, elles ~~redeviennent~~ plaisent ~~nouvelles~~ par leur expression piquante et originale. Voyons en quelques exemples d'abord la maladie d'Alphonse de Leyva :

« Don Alphonse tomba malade : il lui prit une grosse fièvre avec des redoublements qui me firent craindre pour sa vie. Heureusement il n'y avait point là de médecins, et j'en fus quitte pour la peur. »

Le séjour de Gil Blas dans la tour de Ségovie :

« Mon courage s'abattit, et, quelque chose qu'on pût me dire pour me relever je redevins la proie des plus vifs chagrins, qui me causèrent insensiblement une maladie aiguë.

Le seigneur châtelain qui s'intéressait à ma conservation, s'imaginant ne pouvoir mieux faire que d'appeler les médecins à mon secours, m'en amena deux qui avaient l'air d'être de grands serviteurs de la déesse Libitine. « Seigneur Gil Blas, dit il, en ~~le~~ me les présentant, voici deux Hippocrates qui viennent vous voir, et qui vous remettront sur pied en peu de temps. » J'étais si prévenu contre tous les docteurs en médecine que j'aurais certainement fort mal reçu ceux-là, pour peu que j'eusse été attaché à la vie ; mais je me sentais alors si las de vivre, que je sus bon gré à Pordesillas de me vouloir mettre entre leurs mains.

« Seigneur cavalier, me dit un de ces médecins, il faut avant toutes choses que vous ayez de la confiance en nous. — J'en ai une parfaite, lui répondis-je ; avec votre assistance je suis sûr que je serai, dans peu de jours, guéri de tous mes maux. — Oui, Dieu aidant, reprit-il, vous le serez : nous ferons du moins ce qu'il faudra faire pour cela. »

Effectivement ces Messieurs s'y prirent à merveille, et me menèrent si bon train que je m'en allais dans l'autre monde à vue d'œil*. »

On ne saurait nier que Gil-Blas ne soit un caractère moyen et qu'il ne soit français par l'esprit ; il nous paraît avoir un troisième trait de conformité avec nous, celui-là peut-être plus contestable c'est qu'il est chrétien. Il est chrétien, non pas sans doute jusqu'à pratiquer, mais il l'est par l'éducation. Il y a en lui un fonds de sentiments chrétiens assoupi ; les passions, la recherche de la fortune étouffent ces sentiments et leur ôtent toute influence sur sa conduite. Ils se marquent cependant dans le respect qu'il conserve pour les pratiques dévotes. Enfin il a le trait caractéristique d'une éducation chrétienne qui a fait impression :

C'est un homme qui fait sans cesse son examen de conscience et qui se juge d'après les préceptes de la morale chrétienne. Ses récits qu'il fait de sa vie, sont toujours mêlés de réflexions; il ~~ne~~ manque jamais de s'arrêter sur une action où il y a à blâmer, et de la juger comme elle mérite; il sait apercevoir même dans ses bonnes actions ce qui ~~s'en~~ s'y est glissé de mal, d'intention égoïste; il éprouve le désir de faire le bien et de paraître bon. Enfin Gil Blas s'améliore en avançant dans la vie; il se sert de son pouvoirs pour rende service ~~et faire le bien~~, il finit par se souvenir de ses parents: ~~son~~ il s'est amendé, il est devenu meilleur. Voilà comment Gil Blas est chrétien, différent en cela des autres héros de roman du dix-huitième siècle qui sont tous païens.

Le changement, cette amélioration de Gil Blas est-elle vraisemblable; quelque chose de ~~semblable~~ pareil a-t-il lieu pour nous ~~tous~~?* Oui, l'on devient meilleur en vieillissant. Les jeunes gens ne veulent pas le croire. ils ont des flatteurs qui leur disent qu'ils sont sincères et généreux, lorsque bien souvent ils ne sont qu'emportés. La vieillesse est en général plus sérieuse, elle songe plus au bien, et partant elle est meilleure. Mais faut-il lui en attribuer tout le mérite? Non sans doute; le temps et les circonstances extérieures sont pour beaucoup dans ce changement.

L'âge calme les passions qui nous détournent du bien, il nous apprend à nous connaître, à nous toiser, et par là il détruit ces emportements, ces jalousies qui naissent d'une opinion exagérée de soi-même; enfin il nous donne en tout la mesure, cette condition de la vérité et du bien. Il rend les natures indifférentes sensibles à ce qui mérite d'être aimé et estimé; ~~elle~~ il débarrasse des obstacles qui les gênent les natures en qui le bien l'emporte sur le mal. Voilà les avantages que l'âge apporte, qui doivent nous empêcher de regretter un temps de trouble et de difficultés, qui doivent nous faire aimer la vieillesse.

ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE

Cours d'éloquence française.

X ~~XI~~e. leçon.

Examen de Gil. blas.

IIme partie.

L. Dutert.

XIme leçon.

Examen de Gil. blas. —

II.

Le caractère de Gil. blas est, on l'a déjà remarqué un caractère moyen, c'est-à-dire un caractère également éloigné des sublimes efforts de l'héroïsme, et des écarts extrêmes du vice, conforme à la vérité humaine, telle que nous la retrouvons dans la vie de tous les jours. il n'est pas meilleur, il n'est pas non plus pire que nous à nos heures ordinaires: il ressemble au grand nombre, c'est par là qu'il nous attire, et là est le secret de sa popularité. La vérité en littérature peut être en effet ou ce que nous concevons comme poſſible, ou ce que nous connaiſſons comme réel. La tragédie de Corneille et de Racine élève l'homme au dessus du niveau ordinaire, elle en fait un héros, nous avouons que Polyeucte et Néron, l'idéal de la vertu et de la ſcélérateſſe, peuvent exister, mais tout vivans qu'ils ſont, tout éclairés par le génie incomparable qui les a créés, ces caractères nous ſont moins familiers que les conceptions plus modestes et plus rapprochées de nous qui nous égaient, sans nous ſurprendre. Gil. blas est du nombre de ces créations calquées, pour ainsi dire, sur la vraie nature. sans doute nous ne le connaiſſons pas nominalement nous ne l'avons rencontré nulle part, tel que le romancier nous le donne, mais chacun des traits dont l'ensemble compoſe son caractère, pris ſéparément, nous l'avons vu quelque part, soit chez les autres, soit en nous-mêmes, et c'est là ce qui en fait le charme et l'intérêt le plus vif.

Les personnages secondaires présentent les mêmes caractères. le public lecteur ou spectateur a une sorte de tendresse pour ces personnages conformes à la réalité. nous aimons Gil. blas parce que nous lui ressemblons: nous prenons, pour nous l'approprier, le bien que nous trouvons en lui et nous passons à côté du mal sans le voir et sans le reconnaître chez nous Lesage avait remarqué que cette conformité de nos sentiments avec les caractères tracés par le poète était toujours applaudie au théâtre. c'était le rare secret de son maître, molière, et comme en fait de livres et d'art, le public est un juge souverain et sans appel, son génie l'invitait à consulter le goût du public qui juge presque toujours sainement quand il n'est pas prévenu. Or il savait ce qui plaît au théâtre et pareillement ce qui déplaît au spectateur. il savait combien il paraît surpris, scandalisé même d'une vertu trop au dessus de la mesure vulgaire, combien il est dégoûté à la vue du vice qui s'étale dans son impudeur: au contraire les héros moyens qui ne paraissent ni trop vertueux, ni trop malhonnêtes, c'est à dire les caractères conçus non comme possibles, mais comme réels attirent plus volontiers sa sympathie & ses applaudissements. Lesage avait d'ailleurs suivi l'exemple de Molière; il avait fait Turcaret.

Aussi une chose digne d'observation est que, tous les personnages de Gil blas, à part quelques caricatures chargées à dessein, sont vrais. Nous allons étudier trois des principaux: le licencié Sédillo, le poète fabrice, et l'archevêque de Grenade.

Le licencié Sédillo, c'est un vieillard gourmand, goutteux, esclave d'une gouvernante hypocrite et dévote: il a repoussé loin de lui sa famille, pour se livrer aux soins cupides d'une étrangère qui le vole en le caressant; il a chassé son neveu, le fils de sa propre soeur, parce „qu'il préfère ceux qui l'affectionnent à ceux qui sont de son propre „sang„ Au demeurant, c'est le meilleur homme du monde amoureux de son bien être, et disposé à rendre un service et à faire du bien, pourvu qu'il n'en soit pas incommodé : son égoïsme semble moins odieux, lorsqu'on se rappelle son grand âge et les infirmités dont il est chargé; en sorte que malgré le triste spectacle qu'il nous montre, et l'opinion peu avantageuse qu'il nous donne de lui, la pitié qu'il nous inspire sollicite encore notre indulgence. Enfin le licencié Sedillo n'est pas seulement une invention espagnole, nous l'avons tous vu à l'oeuvre et nous le connaissons encore vivant et s'occupant de bien dîner, comme le maître de Gilblas.

Tout le monde connait la scène du dîner du chanoine que Walter-Scott fait servir de texte dans ses réflexions sur le roman de Gilblas à une curieuse anecdote. Il avait connu un gourmet raffiné qui ne se mettait jamais à table sans avoir lu la description du repas fin servi par Dame Jacynthe. Voyons si cette description méritait d'exciter la sensualité de ce confrère du licencié Sedillo.

" Quand le dîner fut prêt, nous retournâmes dans la chambre du chanoine, où pendant que je dressais une table auprès de son fauteuil, la gouvernante passa sous le menton du vieillard une serviette et la lui attacha aux épaules. Un moment après, je servis un potage qu'on aurait pu présenter au plus fameux directeur de Madrid, et deux entrées qui auraient pu piquer la sensualité d'un vice-roi, si la Dame Jacynthe n'y eût pas épargné les épices, de peur d'irriter la goutte du licencié. A la vue de ces bons plats, mon vieux maître que je croyais perclus de tous ses membres, me montra qu'il n'avait pas encore entièrement perdu l'usage de ses bras : il s'en aida pour se débarrasser de son oreiller et de ses coussins, et se disposa gaîment à manger. Quoique la main lui tremblât, elle ne refusa pas le service; il la faisait aller et venir assez librement, de façon pourtant qu'il répandait sur

„la nappe et sur sa ſerviette la moitié de ce qu'il portait à sa bouche.
„J'ôtai la bisque, lorsqu'il n'en voulut plus, et j'apportai une perdrix
„flanquée de deux cailles rôties que la dame Jacinthe dépeça. Elle avait
„auſsi soin de lui faire boire de temps en temps de grands coups de vin un
„peu trempé dans une coupe d'argent large et profonde qu'elle lui tenait
„comme à un enfant de quinze mois. Il ſ'acharna sur les entrées et ne
„fit pas moins d'honneur aux petits pieds. Quand il ſe fut bien empiffré,
„la béate lui détacha sa serviette, lui remit son oreiller & ses couſsins;
„puis le laiſsant dans son fauteuil goûter tranquillement le repos qu'on
„prend d'ordinaire après le dîner, nous deſservîmes, et nous allâmes manger
„à notre tour."

Qui n'a connu pareillement le bon Fabrice, le poète des Asturies²? Esprit remuant, passionné de renommée, avide de bruit, s'enivrant de vanité, de vogue & de plaisirs, incapable d'accepter une position fixe cherchant la poésie non dans son cœur, mais dans les erreurs d'une mode qui ſ'égare, et avec tous ces défauts, le courage et la gaîté inaltérable au ſein de la pauvreté et de la misère, le goût des lettres surnageant au Deſsus de tous ces travers, tout ce mélange de bien et de mal, de qualités aimables et de faiblesses dignes d'excuse nous fait aimer malgré tout le fils de Nunez tout plein de vanité, de caprice et d'inconstance.

Enfin où ne trouverait-on pas l'auteur qui demande un avis pour recueillir une louange? Gil Blas est entré dans la maison de l'archevêque de Grenade, il s'est avancé dans sa faveur, il va faire fortune, il ſemble qu'il soit enfin arrivé au port après tant d'orages; Que lui manque-t-il pour fixer sa fortune? il est ſécrétaire intime du prélat, orateur fameux dont les homélies édifient et ramènent les plus endurcis pécheurs: le vieillard éloquent craint de voir son génie s'affaiblir & ses forces décroître; il a besoin d'un ami qui l'avertisse; qui est-ce qui peut lui rendre cet office plus surement que Gil blas, son plus dévoué confident. Ainsi quand la voix éloquente s'éteindra, Gil blas ira dire à son maître qu'il est temps de s'arrêter, et d'obéir à la vieillesse qui lui commande le repos. Pendant quelque temps tout va bien: les belles homélies peintes de la plus élégante écriture du secrétaire intime continuent le succès du prélat et la faveur de Gil blas. Survient une apoplexie: le vieillard, après s'être bien débattu entre les bras de la mort revient à la vie, mais l'inspiration s'est envolée et la dernière homélie a montré sans pitié le déclin de l'orateur. Alors Gil blas s'armant de courage va remplir la fonction qui lui est dévolue, et pour récompense de son dévoûment reçoit ses gages et son congé. C'est ici surtout, on peut le dire, que Lesage a montré toute la distance qui le séparait du XVIII.e siècle. L'archevêque de Grenade, malgré son léger ridicule d'auteur ne perd pas un instant le respect du lecteur qui n'oublie jamais l'auguste caractère du personnage dont il est question, et qui tout en souriant d'un travers littéraire, ne ~~oublie~~ perd pas un instant de vue ses premières bontés pour Gil blas et la grandeur de ses vertus et de son talent oratoire.

Les passions du roman de Gil. blas ont le même caractère que ses personnages; elles sont moyennes, prises dans le cercle de la vie commune, il n'y a point de ces intérêts de premier ordre qui remuent jusqu'au fond le cœur humain: ce sont les petites occupations de la vie courante qui nous passionnent aussi pour un instant. C'est le tableau exact de la société, observé sans haine et sans illusion. Parmi toutes ces passions qui viennent sur notre route se disputer l'empire de notre âme, il en est de plus ou moins intéressantes, de plus ou moins générales la peinture de l'amour, par exemple, qui nous plaît toujours, parce que nous y retrouvons nos souvenirs ou nos espérances se retrouve presque dans chaque épisode, variée par les situations, les conditions, les caractères. On chercherait vainement la trace la plus légère de ces analyses subtiles de sentimens si délicats, si déliés, que la trame échappe à nos regards, et qu'au lieu d'observer, on est bientôt contraint de deviner. Chercher ainsi la variété, c'est abandonner la vérité, le raffinement est inévitable, et la fantaisie remplace la nature. Lesage se contente de nous avertir que deux personnes s'aiment, et cela seul nous intéreſſe; toutes leurs actions, toutes leurs démarches ont je ne sais quel cachet particulier qui fait que nous les suivons avec plus de soin et de curiosité c'est là en effet ce que nous désirons. Ici comme partout la nature est la même, le cœur humain n'est pas divers, ce n'est pas la variété, c'est-à-dire le faux qui nous doit séduire, c'est l'attente du dénoûment qui nous attache, c'est le mouvement des passions, et non pas leurs secrets replis qui ne sauraient être connus à fond des plus habiles, qui nous intéreſſent.

La mise en scène se compose de récits et de descriptions.

Le même caractère se reproduit dans les récits de Gil. blas, c'est-à-dire qu'il n'y a rien d'extraordinaire, et en même temps, rien de trop

Quand disons-nous qu'un récit est vrai? nous ne voulons pas sans doute annoncer par là le compte-rendu exact d'un événement réel, car il n'y aurait à ce compte de récit vrai que celui des événemens dont nous avons été les témoins; mais quand toutes les circonstances d'un récit ſ'accordent avec le ſentiment confus et pourtant irrécusable que nous avons de la vie humaine, quand nous ne discutons pas avec l'auteur, que nous ne l'apercevons pas derrière le rideau mêlant les couleurs de ſon imagination au tableau réel que nous nous figurons nous-mêmes, quand rien d'extraordinaire ne vient altérer la vraisemblance, et tourmenter notre crédulité, quand notre expérience, si faible et si peu étendue qu'elle soit, n'est pas contredite par les circonstances bizarres et imprévue, nous jugeons que le récit est vrai. les moyens extraordinaires doivent être employés discrètement, et la raison en est simple. le lecteur n'est plus compétant pour décider sur la vérité de ces choses: il n'est pas juge, il ne peut pas adhérer, il ne sera pas touché. Aussi les hommes de génie ont-ils rarement recouru à ces recettes de la médiocrité; l'emploi en est toujours difficile, et le succès douteux.

Rien de trop dans le récit, est un point que Lesage a observé scrupuleusement. Le lecteur, dans un roman, s'attache d'abord à un personnage, s'identifie avec lui, épouse ses sentimens et concentre sur lui tout l'intérêt dont il dispose. Que ce soit au théâtre ou dans une suite d'aventures habilement imaginées, le lecteur prend toujours son héros au sérieux; il est ému de son danger et veut que tout se hâte vers le dénoûment. Que si, au moment le plus critique, le personnage disparaît pour faire place à l'auteur, si la suite de ces événements qui nous intéressent est soudainement interrompue par des circonstances étrangères, ~~trop~~ chargées de longueurs et d'un détail importun, le juge s'impatiente, maudit l'auteur et jette le livre: soit que le héros raconte ses aventures, soit qu'il raconte les aventures d'autrui, l'excès de détail fatigue l'esprit et fait regretter la discrétion d'un récit court, complet et sobre.

Ce double caractère des récits de Gilblas se reproduit pareillement dans ses descriptions: elles se tiennent aussi dans un milieu à égale distance de la prose exclusivement poétique et de la prose technique. comme, dans un roman de mœurs, l'action seule nous attache et pique notre intérêt, il ne faudrait pas que les ornemens accessoires, au lieu de jeter un peu de diversité dans l'action, la gênent et l'embarrassent. C'est là le défaut des romans de Walter Scott: archéologue et poète tout-à-la fois, il entasse quelquefois les descriptions

tions avec un luxe de détails empruntés à la couleur locale, de recherches curieuses d'antiquaire, de digressions poétiques sur la nature et de paysages complaisamment dessinés. Malgré l'intérêt de ces études si curieuses en soi, le lecteur impatienté saute par dessus vingt pages étrangères au sujet qui l'attache, pour gagner tout de suite le roman qui le captive. Lesage a complètement évité cet inconvénient, et lorsqu'il mêle un peu de couleur locale aux scènes qu'il décrit, c'est uniquement pour mettre ses personnages dans un cadre réel, mais il ne fait jamais de hors-d'œuvre, il ne décrit jamais pour décrire.

Cependant lorsqu'il est besoin de représenter aux yeux des objets qui touchent à l'action, Lesage se donne carrière et ne craint pas d'entrer dans le détail. Telle est par exemple la description du château de Lirias donné à Gil blas par Don Alphonse. Ce chateau que Scipion demande à connaître, qui est enfin pour notre heros, le port d'une fortune assurée, nous désirons savoir aussi quel il est, comparer la récompense de Don Alphonse aux services qu'il a reçus de son serviteur: il nous faut plus qu'un croquis ébauché, un tableau complet. C'est pour nous comme pour Gilblas un rêve de bonheur, de paix et de tranquillité. Le romancier en décrivant la maison de Gilblas, fait pour tous ses lecteurs un chateau en Espagne.

Prêtons l'oreille au récit de Gil blas:

" Si tu veux n'être pas la dupe de ton imagination, représente-toi
"la petite maison qu'Horace avait dans le pays des Sabins près de
"Tibur et qui lui fut donnée par Mécénas. Jette les yeux du côté du
"Guadalquivir, et regarde sur ses bords, auprès de ce hameau de
"neuf à dix feux cette maison qui a quatre petits pavillons;
"c'est mon chateau.

Ce début plein d'une simplicité tout-à fait en rapport avec le sujet, il ne nous promet pas plus que la suite ne nous donnera. C'est commencer à merveille.

„ Quand nous aurions choisi ce séjour, il ne serait pas plus de mon goût:
„ une rivière l'arrose de ses eaux; un bois épais prête son ~~l'~~ombrage quand on veut
„ se promener au milieu du jour. L'aimable solitude! . . . .
„ Je fus frappé, entr'autres choses, de deux appartements qui étaient
„ aussi bien meublés qu'ils pouvaient l'être sans magnificence. Il y
„ avait dans l'un une tapisserie des pays-bas, avec un lit et les
„ chaises de velours; le tout propre encore, quoique fait du temps
„ que les Maures occupaient le royaume de Valence. Les meubles de l'autre
„ appartement étaient dans le même goût; c'était une vieille tenture
„ de Damas de Gênes, jaune, avec un lit et des fauteuils de la même
„ étoffe, garnis de franges de soie bleue. Tous ces effets, qui, dans un
„ inventaire, eussent été peu prisés, paraissaient là très considérables. „
„ . . . . Toutes les allées bien sablées, & bordées d'orangers, un grand
„ bassin de marbre blanc, au milieu duquel un lion de bronze
„ vomissait de l'eau à gros bouillons, la beauté des fleurs, la diversité
„ des fruits, tous ces objets ravirent Scipion; mais il fut particulièrement
„ enchanté d'une longue allée qui conduisait en descendant toujours
„ au logement du fermier, et que des arbres touffus couvraient de leur
„ épais feuillage. „

Walter Scott loue en cet endroit „une stricte attention donnée au costume et à la localité.„ C'est là une exagération où Lesage n'est point tombé, qui fait partout le caractère des personnages de Walter-Scott lui-même, en sorte qu'il a prêté au romancier français les qualités qu'il possédait lui-même. Il n'a donc pas rencontré ici les vrais mérites de Lesage et il n'a pas été plus heureux ~~dans~~ pour la description de la grotte de l'hermite où Don Alphonse poursuivi par la Sainte-Hermandad vient chercher un refuge.

Voici ce morceau :

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

„ C'était une grande et profonde grotte que le temps avait percée dans
„ la montagne ; et la main des hommes y avait ajouté un avant-corps de lo-
„ gis bâti de rocailles & de coquillages, et tout couvert de gazon. Les en-
„ virons étaient parsemés de mille sortes de fleurs qui parfumaient l'air ;
„ et l'on voyait auprès de la grotte une petite ouverture dans la mon-
„ tagne, par où ſortait avec bruit une ſource d'eau qui courait se répandre
„ dans une prairie. „

Walter-Scott trouve dans ce tableau l'exemple "d'un de ces morceaux
„ exquis de paysage, légèrement touchés à la vérité, mais du plus bel
„ ~~exemple~~ ensemble, et de l'effet le plus frappant. „ il est aisé de voir que Lesage désavouerait un pareil éloge. Don Alphonse est poursuivi par les Archers de la Sainte-Hermandad ; il faut qu'il entre résolument et sans perdre un instant, il remarque à peine les principaux traits du paysage, puis ſe cache. Aussi rien n'est plus simple et plus rapide à la fois.

On pourrait, dans mainte description de Walter-Scott lui-même retrouver les qualités qu'il admire dans celle de Lesage. C'est aussi une grotte et un ermitage qui en sont l'objet.

„ Il ne tarda pas à se trouver dans une clairière sur un des côtés de
„ laquelle ſ'élevait presque perpendiculairement un rocher tapissé de
„ lierre. On y voyait aussi des touffes de houx et quelques chênes nourrissant
„ leurs racines dans des crevaſses remplies de terre, & qui laiſsaient flotter
„ leurs rameaux sur un précipice, ſemblables au panache d'un guerrier
„ donnant de la grâce à un casque fait pour inspirer la seule terreur.
„ Contre la base du rocher était appuyée une chaumière dont les
„ murs étaient formés d'arbres joints ensemble par un mélange
„ de terre et de mouſse. Le tronc d'un jeune sapin, auquel on
„ avait attaché transversalement vers le haut une groſse branche,

"offrait aux yeux un emblême grossier de la Sainte-croix. A quel-
"que distance, une source d'eau pure sortait du rocher, & tombait
"dans une pierre creuse dont le travail des mains avait fait une
"espèce de bassin rustique. S'échappant ensuite, elle descendait
"en murmurant dans un lit creusé par le temps, & après avoir fait
"quelques détours dans la petite plaine qui formait la clairière,
Ivanhoe, chap. 16. disparaissait dans le bois voisin." —

Voilà une couleur poétique bien tranchée, des incidents pittoresques, enfin toutes les ressources de la fantaisie mises en œuvre pour charmes les yeux et les oreilles; mais tout ce grand appareil de figures épiques ne pénètre point jusqu'à l'âme du lecteur et ne saurait l'intéresser. C'est donc un très grand défaut dans un récit où toutes choses doivent concourir à l'effet le plus immédiat et le plus pressant, ~~l'intérêt~~ c'est-à-dire à soutenir la curiosité et l'intérêt de celui qui nous écoute. Tous les détails qui sont étrangers à cette préoccupation exclusive du juge suprême, le public, sont importuns et déplacés. Aussi Lesage en plusieurs endroits de son roman, raille-t-il avec agrément les écrivains qui étalent à plaisir "leur abondance stérile :

" J'aurais, dans cet endroit de mon récit, dit-il, une occasion de
"vous faire une description de tempête, de peindre l'air tout en
"feu, de faire gronder la foudre, siffler les vents, soulever les flots,
"et cætera... mais laissant à part toutes ces figures de rhétorique,
"je vous dirai que l'orage fut violent, & nous obligea de relacher à la
liv. V. ch. 1. "pointe de l'île de Cabrera."

Et plus loin :

"Si j'imitais les faiseurs de Romans, je ferais une pompeuse
"description du palais archiépiscopal de Grenade; je m'étendrais
"sur la structure du batiment; je vanterais la richesse des meubles,

" Je parlerais des statues et des tableaux qui y étaient ; je ne ferais
" pas grâce au lecteur de la moindre des histoires qu'ils représentaient ;
" mais je me contenterai de dire qu'il égalait en magnificence le
" palais de nos rois. "

Tout ce soin minutieux des petits détails, toutes ces descriptions sans fin pour lesquelles Boileau était inexorable, c'est précisément la couleur locale employée avec excès, la trop *stricte attention donnée au costume et à la localité*. C'est aussi l'expression de pensées et de choses ordinaires en un style trop poétique et trop fleuri, ~~avec~~ la recherche de comparaisons ambitieuses pour relever la simplicité du fond par les hardiesses de la forme, c'est en un mot ce que Walter Scott prête souvent à ses descriptions et ce que Lesage évite et désavoue.

La langue de Gilblas offre les mêmes caractères que tout ce qui a été déjà examiné dans ce roman. elle est moyenne, c'est la langue que nous employons tous les jours quand nous sommes vrais, naturels, émus, c'est la langue courante avec plus de correction, d'élégance et de délicatesse ; on n'y surprendra ni le raffinement de plusieurs beaux esprits de salons qui rivalisent d'agrément et de subtilité pour être fins et pour le paraître plus encore, ni l'éloquence d'un Pascal ou d'un Bossuet qui semblerait guindée dans un tableau de mœurs simples et Bourgeoise, ni même l'analyse ingénieuse et parfois étincelante de Labruyère. c'est un parler court, précis, agréable, à la portée de tous les âges et de toutes les conditions. On le comprend aujourd'hui comme Boileau l'eût compris, ce n'est pas une langue marquée à l'empreinte d'un génie particulier, c'est la vraie langue française, comme on l'a toujours écrite et parlée depuis sa formation définitive toutes les fois qu'on est resté dans les sujets moyens, et dans la peinture des situations ordinaires et pour ainsi dire courantes de la vie humaine et de la vie civile. —

Après avoir énuméré tous les titres de Gil blas à notre admiration, il faut parler aussi de ses défauts. On lui en a reproché un des plus graves, c'est le manque d'élévation morale. Il est certain que si l'on veut prendre à une certaine hauteur les choses de la vie, on ne pourrait trouver dans Gil blas ni un guide, ni un modèle; mais son auteur n'a pas eu de si hautes prétentions, il serait injuste d'exiger de lui ce qu'il ne nous donne, restant dans les bornes souvent étroites de la réalité, il ne pouvait atteindre l'idéal sans abandonner cette vérité moyenne, ce milieu habituel où nous vivons, où nous nous remuons, où nous respirons. C'est un livre d'agrément et d'amusement qui repose sur l'observation attentive de la nature humaine, et qui nous instruit, en nous faisant rire, des ridicules et des travers des hommes. —

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE

Cours d'Éloquence Française.

1855.

Onzième Leçon.

De la conciliation des deux antiquités dans l'Education — De l'Education païenne et de l'Education chrétienne — Traité du Choix et de la Méthode des Etudes de l'abbé Fleury : pourquoi cet ouvrage a-t-il été effacé par celui de Rollin ?

E. Gruny.

Gil Blas n'est pas le seul chef d'œuvre produit au 18ème siècle sous l'inspiration de la tradition & sans aucun mélange d'esprit philosophique. Il en est un autre qui semble comme un legs fait par le 17ème siècle à son héritier direct & naturel; c'est le *Traité des Études* de Rollin, admirable écrit où se trouve résolu le problème qui, depuis la Renaissance, était le problème de la société moderne, la conciliation des deux antiquités, de l'antiquité païenne & de l'antiquité chrétienne. Depuis la Renaissance, tous les grands esprits étaient d'accord sur cette vérité que l'esprit moderne devait être un esprit des deux antiquités, que pour être sain & fort, il lui fallait, en quelque sorte, boire le lait de ces deux nourrices. Les plus hostiles à l'antiquité chrétienne n'avaient jamais osé concevoir un plan d'éducation qui fût entièrement

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

païen, & les plus hostiles à l'antiquité païenne n'avaient jamais pensé à faire l'éducation exclusivement chrétienne. Rabelais est de tous les écrivains du 16ème siècle celui qui a le mieux exprimé cette nouvelle condition faite à l'esprit humain. L'antiquité païenne, comme on peut s'y attendre, tient peut-être une place un peu trop grande dans son plan d'éducation; & cependant l'inspiration dernière qui en résulte, chose qui peut sembler étrange chez Rabelais, est une inspiration chrétienne. Voici ce que Gargantua écrit à son fils Pantagruel:

„ Et par quelques heures du jour,
„ commence à visiter les Saintes Lettres.
„ Premièrement en grec, le Nouveau Testament
„ et épîtres des apôtres . . . . . .
„ Mais parce que, selon le sage Salomon,
„ sapience n'entre pas en âme
„ malivole, & science sans conscience
„ n'est que ruine de l'âme, il te

„ Convient servir, aimer & craindre
„ Dieu, & en lui mettre toutes tes
„ pensées & ton espoir; & par foi formée
„ de charité être a lui adjoint, en
„ sorte, que jamais n'en sois désemparé
„ par péché. Aye suspecte les abus
„ du Monde. Ne mets ton cœur a vanité,
„ car cette vie est transitoire, mais la
„ parole de Dieu demeure éternellement.
„ Sois serviable a tous tes prochains
„ & les aime comme toi-même. Révère
„ tes précepteurs, fuis les compagnies
„ des gens auxquels tu ne veux point
„ ressembler, & les graces que Dieu
„ t'a données, icelles ne reçois en vain.
„ Et quand tu connaîtras que tu
„ auras tout le savoir de par là acquis,
„ retourne vers moi, afin que je te voie
„ & donne ma bénédiction d'avant que
„ mourir. » (II, 8).

Le fondement de toute éducation bien faite est donc la conciliation des deux antiquités. Mais dans

Quelle mesure opérer cette conciliation? Là est la grande difficulté. Le but de l'éducation dans l'antiquité & les moyens d'arriver à ce but sont entièrement différents du but que se propose l'éducation chrétienne & des moyens qu'elle emploie. Il ne s'agit donc, à ce qu'il semble, de rien moins que de concilier les contradictoires.

Le but de l'éducation pour le païen est de former l'homme public, de préparer à la vie publique; & comme ce qu'il y a de plus apparent dans la vie publique c'est l'éloquence, le but de l'éducation païenne est de former l'orateur. Cet orateur aura, sans doute, toutes les qualités que la sagesse humaine peut donner à l'homme; il sera presque un sage; mais il sera, avant tout, un orateur. L'orateur est, pour les anciens, ce qu'il y a de plus excellent, &, en quelque forte, l'homme idéal. Les Grecs l'avaient ainsi imaginé, & les Romains dociles en cela, comme dans tout le reste, n'imaginèrent rien autre chose. Du temps de Quintilien, c'est à dire à une époque où l'éloquence était morte depuis longtemps, l'éducation parfaite était encore l'Éducation de l'Orateur (Institutio Oratoria); tant le préjugé avait de force! Futurus orator, cui in maximâ celebritate & in media luce reipublicae vivendum est : la vie publique, en un mot, même au temps où il n'y avait plus de vie publique, voilà le but de l'éducation païenne. Les moyens mis en œuvre par une pareille éducation devront naturellement être appropriés au but qu'elle se propose : ce seront l'estime de soi, la confiance en soi, conditions indispensables du succès dans la vie publique ; de là dans le détail, les prescriptions pour favoriser cette confiance en soi, pour exciter la vanité chez les jeunes gens, pour développer en eux non pas les vices, mais les dispositions qui sont sur la limite des vices. On emploiera jusqu'au mensonge pour piquer leur vanité : « Lusus hic sit, dit Quintilien, & rogetur & laudetur, & nunquam non fecisse gaudeat ; aliquando, ipso nolente, doceatur alius, cui invideat ; contendat interim & sæpius vincere se putet. » De quoi s'agit-il en effet ? De donner à l'enfant cette confiance qui lui est nécessaire pour répondre aux espérances que son père a conçues pour lui ; & ces espérances, il ne faut pas l'oublier, Quintilien en fait une obligation au père : Nato filio, pater spem de illo primum quam optimam capiat.

Le but de l'éducation chrétienne eſt tout autre ; ce n'eſt plus l'orateur qu'elle veut former, mais l'homme en général & elle veut le former pour lui même. L'éducation païenne arme ſon orateur en lui apprenant ce que ſont les autres ; la connaiſſance d'autrui, voila ſa grande force. L'éducation chrétienne apprend à l'homme à ſe connaître lui même, à savoir ſon fort & ſon faible, & non pas le fort & le faible des autres. Son moyen pour arriver à ce but eſt naturellement tout l'oppoſé de celui qu'emploie l'éducation païenne : c'eſt la défiance de ſoi, c'eſt la modeſtie.

St Auguſtin, n'étant plus profeſſeur de rhétorique, avait encore avec quelques ~~[illegible]~~ jeunes gens choisis des entretiens ſur les matières les plus hautes de la philoſophie & de la religion. Un jour, l'un de ſes jeunes interlocuteurs, Trygétius, en réponse à une question de son maître, avait hasardé une proposition d'après laquelle Dieu le père & Dieu le fils auraient été deux personnes distinctes : « Trygétius, « dit St Augustin (dans son traité *de* « *Ordine*) touché d'un scrupule religieux, « ne voulait pas que ses paroles « fussent consignées sur le cahier ; mais « Licentius (un de ses camarades) insistant « pour qu'il en fût tenu note ; il y « mettait l'ardeur des enfants ou « plutôt de tous les hommes, hélas ! « comme si de telles choses se disputaient « entre nous pour notre gloriole. »

« Je lui en fis de sévères reproches. « Il rougit, ce qui fit rire à son « tour et rendit tout joyeux Trygétius. « Est-ce donc ainsi que vous agissez, « leur dis-je à tous les deux ! N'êtes- « vous point émus de ce poids de « vices dont nous sommes accablés, « de ces ténèbres d'ignorance qui

„ nous enveloppent ? Est-ce là ce
„ dont j'avais tout à l'heure la
„ sottise de me réjouir en vous deux ?
„ Est-ce là cette attention & cet éveil
„ de vos esprits aux choses de Dieu
„ & de la vérité ? Oh ! si vous voyiez,
„ fût-ce avec des yeux aussi débiles
„ que les miens, au milieu de quels périls
„ nous vivons, & de quelle maladie
„ l'esprit de rire est le symptôme ! Oh !
„ si vous le voyiez, combien vite, combien
„ subitement ce rire se tournerait en
„ larmes prolongées ! Malheureux, ignorez-vous
„ où nous sommes ? .... N'allez
„ pas, je vous en supplie, aggraver
„ mes misères. Qu'il suffise pour
„ moi de ces blessures dont je demande
„ à Dieu la guérison par des pleurs
„ de tous les jours, quoique je me
„ sache indigne d'en guérir aussi
„ promptement que je le voudrais. Si
„ vous me devez quelque affection
„ filiale, si vous comprenez combien
„ je vous chéris & vous estime, &

« Quel ardent souci j'ai de votre
« conduite, si je mérite de vous quelques
« soins, si enfin je puis prendre
« Dieu à témoin qu'en ne souhaitant
« rien de plus pour moi que pour
« vous-mêmes, je ne dis rien qui ne
« soit vrai, je vous en conjure,
« payez-moi de quelque retour. Si
« vous prenez plaisir à m'appeler
« un bon maître, faites que j'en
« reçoive la récompense, soyez bons.
« Les larmes m'empêchant d'en
« dire davantage, Licentius, toujours
« fâché que tout fût recueilli par
« écrit : « Qu'avons-nous donc
« fait, me dit-il, je te prie? —
« Encore, dis-je, et tu n'avoues
« pas même ta faute! Tu ne
« sais donc pas que dans ma
« chaire de Milan je m'indignais
« d'ordinaire de voir les enfants
« touchés, non de l'utilité ni de
« la beauté des études, mais de

11

« l'amour d'une vaine gloire, au
« point que certains d'entre eux ne
« rougissaient pas de réciter les discours
« des autres, & d'en être applaudis,
« chose déplorable ! par les auteurs
« mêmes de ces discours ! Vous n'avez
« rien fait de pareil, je pense, mais
« il est un mal que vous avez
« voulu ~~po~~ introduire & propager dans
« votre enseignement, dans ce genre
« de vie dont je me félicite d'avoir
« pris enfin possession ; c'est cette
« puérile & pernicieuse émulation
« de vanité. Et peut-être parce
« que je veux vous défendre de
« cette vanité & de ce mal, en
« serez-vous plus languissants aux
« études ; peut-être que détournés
« de ce vain amour pour le bruit,
« vous vous laisserez aller du
« refroidissement à l'inertie. Malheur
« à moi, si je suis forcé de
« voir auprès de moi des enfants

12

« Qui ne peuvent se débarrasser
« d'un vice que pour faire place
« à un autre ! »

« Tu éprouveras bientôt, dit Licentius
« combien nous serons corrigés. Seulement
« nous t'en supplions par tout ce
« que tu aimes, que tout cela
« reste inconnu. Permets que toute
« trace en disparaisse. Aussi bien
« nous n'avons pas pris note de
« beaucoup de choses qui ont été
« dites dans cette discussion. — Non,
« vraiment, dit Trygetius, que
« tout reste écrit pour notre châtiment,
« & que ce soit la renommée
« elle même qui nous flagelle de
« ses mains pour nous détourner
« de l'aimer ! Quoique ces notes
« ne doivent être connues que
« de nos parents & de nos amis,
« il ne nous en coûtera pas peu
« qu'ils les lisent. » Licentius y

13

8

« consentît. »

« Là-dessus, ma mère entra
« & nous demanda ce que nous
« avions décidé ; car la question que
« nous débattions lui était commune. »
(De Ridier, I, 79).

Ce curieux récit nous montre d'une manière bien frappante la différence des deux éducations, différence radicale sans doute, mais qui cependant ne les rend nullement inconciliables. Cette conciliation qui semble à première vue impossible & chimérique, est en réalité chose facile. L'antiquité païenne, nous l'avons vu, veut avant tout former un orateur : mais combien d'éléments entrent dans cette éducation qui conviennent à l'homme ! Ah ! l'homme de la nature, il est vrai, & non à l'homme de la grâce ; mais l'homme de la nature n'a pas disparu dans le christianisme : il est tout entier dans l'homme de la grâce; & ſi la ſociété moderne, monarchique & chrétienne, diffère beaucoup de la ſociété antique, républicaine & païenne, il n'en eſt pas moins vrai qu'il y a dans toute ſociété beaucoup de la ſociété antique. De bonnes études doivent donc être conſtituées de manière à faire profiter les eſprits de tout ce que les anciens ont dit de vrai ſur l'homme & la ſociété.

Qui devait faire une part proportionnée aux deux antiquités, & les combiner, comme le fait Rabelais, de telle ſorte que l'impreſſion dernière ſoit une impreſſion chrétienne? C'eſt Rollin.

Rollin n'eſt pas, à vrai dire, le premier qui y ait penſé. Le plan d'éducation du Dauphin, tracé à grand traits par Boſſuet,

15

nous montre la combinaison déjà faite, un peu, il est vrai, aux dépens de l'antiquité païenne, ce qui ne doit pas nous étonner. Mais ce plan n'est pour ainsi dire, qu'un croquis. Un des écrivains de second ordre les plus intéressants du 17ème siècle, l'abbé Fleury, a prévenu Rollin, dans son *Traité du choix et de la méthode des études*, qui parut en 1686.

Aucun homme ne rencontra pour le développement de son talent des circonstances plus favorables, et ne fut plus aidé par son temps que l'abbé Fleury. Il fit d'abord d'excellentes études au collège de Clermont sous un maître dont il conserva le souvenir avec piété, le P. Cossart. Voici ce qu'il dit de lui dans une pièce de vers latins, adressée à M. Le Fèvre d'Ormesson :

Ergo juvat rigidum septem tolerare per annos

Doctorem : neque enim cunctis Cossartius alter
Obtigit.....

Ailleurs :

Salve igitur sapiens custos & sancte magister,
Cossarti, ne nostra tamen te carmina laudent :
Audeat hoc tibi qui similis reperitur in orbe,
Sublimes apto sermone exprimere sensus
Si quis is est...............

Et il adressait ainsi l'hommage de sa reconnaissance au collège de Clermont :

Sancta domus quae me studio complexa parentis
Fovisti gremio tenerum, tenerosque per annos
Quae menti prosint aeternum alimenta dedisti,
Quas ego pro tanto referam tibi munere grates.

Fleury [illegible] loin de penser à entrer dans l'Église se destinait à l'étude du droit. Le P. Cossart l'adressa, pour faire son éducation judiciaire, à un homme qui était à la fois un magistrat & un jurisconsulte éminent, & un chrétien d'une piété naïve & profonde, M. de Gaumont.

M. de Caumont, en apprenant l'arrestation de Fouquet, avait dit ces paroles : „M. Fouquet est bien „heureux, car la disgrâce que Dieu „lui envoie lui permettra de revenir de „ses égarements & de penser à son „salut." M. de Caumont introduisit Fleury chez le premier président de Lamoignon, & dans la société choisie qu'il y rencontra, Fleury connut Bossuet qui le gagna à l'Eglise & l'associa dans l'éducation du Dauphin, après lui avoir fait faire l'éducation des princes de Conti. Fleury suivit ensuite Bossuet à Meaux, & plus tard accompagna Fénelon dans ses missions de Saintonge.

Pourquoi, avec un véritable talent & une pareille préparation, l'abbé Fleury n'a-t-il pas fait un livre populaire ? Parce qu'il n'a pas

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

tenu dans son livre les promesses de son titre. La première partie du traité est consacrée à l'histoire des Etudes : on s'attend à des détails sur l'éducation publique & privée en Grèce, à Rome, au Moyen âge & on ne trouve qu'un historique très général de toutes les sciences qui ont formé l'Education publique. Dans la seconde partie où Fleury traite du choix & de la méth. de ses études, on ne trouve pas encore ce qu'on voudrait : au lieu d'un tableau des études publiques, l'auteur nous y présente des ~~[illegible]~~ considérations générales sur les études qui conviennent aux divers âges & aux diverses conditions, celles des riches, des femmes, de l'âge mûr, de la vieillesse, & tout cela sous une forme spéculative inspirée par la lecture de Platon. Il y a bien çà & là des prescriptions générales neuves pour le temps & qui témoignent d'un esprit juste et pénétrant; des vues originales sur l'enseignement spécial, sur l'enseignement scientifique expérimental; mais il y a aussi d'assez nombreuses & assez graves erreurs. Fleury distingue les études nécessaires, les études utiles, les études curieuses, & les études inutiles. Dans laquelle de ces catégories place-t-il le Latin? Dans les études utiles seulement, & le Grec il le relègue parmi les études de curiosité. Il n'a pas vu que le latin n'était pas seulement utile, mais nécessaire pour la connaissance complète & profonde du Français. Il proscrit les vers Latins, prétendant qu'ils ne rapportent pas ce qu'ils coûtent, & semble ainsi se refuser à voir que les vers latins, outre qu'ils forment l'imagination, aident puissamment à la connaissance de la langue latine & ne contribuent pas peu à former l'oreille, mérite ſecondaire peut-être, mais qui n'eſt point tant à dédaigner. Il croit qu'on peut étudier l'éloquence des anciens dans les traductions, & ne ſ'aperçoit pas qu'en tirant avec un peu de hardieſſe les conſéquences de ſes principes, on arriverait à ſupprimer entièrement l'étude des langues anciennes; ou ſ'il ſ'en aperçoit, il faut avouer qu'il en fait trop bon marché. Il a des preſcriptions ſingulièrement dures à l'égard de ceux qui ne peuvent étudier ſans avoir en vue une profeſſion; il ne permet abſolument pas les études aux pauvres: « On a raiſon, dit-il « de ne pas faire grand cas de ces « pauvres étudiants. On pourrait « leur dire: ſi vous êtes aſſez ſages « pour n'eſtimer que les biens de l'âme « & mépriſer les richeſſes, vous ne

« devez pas vous plaindre de la
« pauvreté ni chercher à en ſortir;
« mais ſi vous eſtimez les biens
« de fortune, comme la plupart des
« hommes, à quoi vous amuſez-vous?
« Que ne prenez-vous les moyens
« ordinaires & naturels pour en gagner?
« Vous êtes nés à la campagne:
« demeurez-y: labourez les champs de
« vos pères; ou ſ'ils ne vous en
« ont pas laiſſé, ſervez un maître,
« travaillez à la journée, apprenez
« un métier; trafiquez ſi vous en
« avez le moyen; choiſiſſez quelque
« profeſſion qui vous faſſe
« ſubſiſter honnêtement, & laiſſez les
« études à ceux qui ont du loiſir,
« qui ſont riches, ou qui ne ſe
« ſoucient pas de l'être. »

Voilà, certes, un paſſage curieux
& des ſentiments qui ne ſont
guère chrétiens. N'y a-t-il pas

maintenant quelque choſe de chimérique dans ces recommandations de ne laiſſer voir aux enfants que de belles choses? « Je voudrais que « la première Égliſe où l'on porte « un enfant fut la plus belle, la « plus claire, la plus magnifique; qu'on « l'inſtruiſît plus volontiers dans « un beau jardin, ou à la vue d'une « belle campagne, par un beau temps, « & quand il ſerait lui-même dans « ſa plus belle humeur. Je voudrais « que les premiers livres dont il « ſe ſerviraient fuſſent bien imprimés « & bien reliés: que le maître lui-même, « ſ'il était poſſible, fut bien « fait de ſa perſonne, propre, parlant « bien, d'un beau ſon de voix, « d'un viſage ouvert, agréable en « toutes ſes manières; & comme il « eſt difficile de rencontrer ces « qualités jointes aux autres plus

93

« Matielles, je voudrais du moins
« qu'il n'eut rien de choquant ni
« de dégoûtant. Le peu de soin qu'on
« a de s'accommoder en tout ceci à
« la faiblesse des enfants, fait qu'il
« reste à la plupart de l'aversion &
« du mépris pour toute leur vie de
« ce qu'ils ont appris de gens trop
« vieux, chagrins ou malpropres; &
« que le dégoût des écoles publiques,
« quand ce sont de vieux bâtiments
« qui manquent de lumière & de
« bon air, passe jusqu'au latin
« & aux études.

L'ouvrage de l'abbé Fleury est loin d'être sans mérite; il est écrit, est-il besoin de le dire? dans cette excellente langue & avec le goût si sain du 17ème siècle, & l'on y trouverait plus d'une page comme celle-ci : « Cette légèreté « des enfants est véritablement « difficile à supporter; mais on la

« haïssons-nous point plutot parce
« qu'elle nous incommode que
« parce qu'elle leur nuit ? Rentrons
« en nous-mêmes, sommes-nous à
« proportion beaucoup plus raisonnables
« à l'âge parfait où nous sommes ?
« N'avons-nous pas aussi bien qu'eux
« nos passions ? Ne sommes-nous pas
« attachés à notre plaisir ? Et si ce
« qui nous divertit nous paraît plus
« solide, peut-être paraît-il encore
« plus ridicule à des hommes plus
« sages que nous. Faisons la comparaison
« juste, remettons-nous à l'âge de
« notre disciple, & repassons de bonne
« foi quelles étaient alors nos pensées,
« nous trouverons que tous les enfants
« sont à peu près semblables. Je ne
« dis pas pour cela que nous
« devions négliger dans les autres les
« défauts que nous avons, ni qu'ils
« doivent en prendre avantage, s'ils
« viennent à les reconnaître ; mais je

„ dis que cette considération nous
„ doit rendre fort doux & fort patients,
« de peur qu'en pressant trop un jeune
« homme de monter tout d'une haleine
« à la plus haute vertu, par des chemins
« trop difficiles, nous ne le précipitions
« dans le désespoir. Il faut donc
« ménager extrêmement les instructions
« de Morale, & les proportionner à
« l'ouverture d'esprit du disciple, &
« encore plus à la force de son âme.
On n'aurait pas de peine, disons-nous,
à trouver dans le livre de Fleury
plus d'un exemple pareil d'observation
fine, pénétrante, de cette science
philosophique de la nature humaine
tempérée par la charité qui convient
si bien à un maître ~~[illegible]~~
& à un prêtre; on y trouverait plus
d'une page juste, ingénieuse, profonde,
beaucoup de savoir & d'expérience;
mais, en dépit de toutes ces qualités,

le livre de l'abbé Fleury n'eſt pas populaire, & il faut bien le reconnaître, ne méritant pas de le devenir. Le vrai traité des Etudes c'eſt le livre de Rollin.

XVe rédaction —

Cours d'éloquence française

Extraits du livre de Montesquieu intitulé Considération sur la grandeur et la décadence des Romains — Examen critique du chapitre sur Auguste —

A Méalin

Avant d'abandonner le livre des considérations ~~sur la~~ sur la grandeur et ~~d~~ la décadence des Romains, disons en termes précis quels sont les attraits qui nous en rendent la lecture si agréable, quelles séductions ~~de nature différentes~~ le génie de Montesquieu ~~q~~ a déployées dans cet admirable ouvrage. Ce qui nous charme dans cet ouvrage ce sont d'abord des vérités sans nombre ; et la vérité ~~d~~ bien dite est toujours sûre de plaire ; mais les vérités qu'on trouve dans le livre de Montesquieu ne sont pas des vérités ordinaires, qui ressemblent à toutes les vérités ; celles-ci ont un air distingué ; elles flattent notre amour propre, nous nous persuadons ~~quand~~ que, capables de les comprendre, et d'en pénétrer le sens à la fois profond et ingénieux, nous pourrions au besoin les appliquer, et conduire les autres hommes ; elles nous relèvent ainsi à nos propres yeux ; au lieu que les vérités de Pascal ou de Bossuet ~~élèvent d'autant plus notre âme qu'elles~~ confondent notre vanité, tout en ouvrant notre âme aux ~~plus~~ sentiments les plus sublimes. Ce qui nous séduit encore dans cet ouvrage

Ce sont les doutes que Montesquieu nous propose. Montesquieu aime la vérité, quoiqu'il ne l'aime pas tout-à-fait comme on l'aimait dans le XVII^e siècle; mais cependant il l'aime avec candeur: aussi ses doutes sont ingénieux comme ceux d'un homme d'esprit, et respectables parce qu'ils sont sincères. S'il ne se sent pas toujours en possession de la certitude, c'est qu'il cherche la vérité par ses propres forces, et qu'il faut avoir plus que du génie, il faut avoir du bonheur pour la trouver, quand on se sépare du passé, et que seul on veut refaire l'œuvre de tous. Mais du moins il n'y a rien que d'honnête dans le doute de Montesquieu. Ce n'est pas comme Voltaire qui entasse doutes sur doutes, non par respect de sa conviction, mais pour ébranler la croyance des hommes à toute vérité, pour affaiblir la puissance de l'autorité, pour former une armée de sceptiques. Qu'il habitue à ne pas avoir d'opinion arrêtée sur les choses indifférentes, afin de leur donner la ~~coug~~ courage de rester indécis sur les choses sérieuses, et de les mener ensuite en bataille contre le christianisme.

3

Montesquieu n'a pas au fond de son cœur cette mauvaise pensée ; et par suite ses doutes n'ont rien d'aggressif, ni de déclamatoire ; ils nous plaisent donc encore parce que ~~il~~ Montesquieu en nous les proposant avait une bonne intention. Étudions ces caractères du génie de Montesquieu et sa méthode de composer dans le chapitre important qui a pour titre Auguste.

Ce titre est un peu trompeur, comme ceux du livre de Montaigne le compatriote de ~~Montaig~~quieu Montesquieu. Montaigne ~~[illegible]~~ traite souvent dans un chapitre ~~de~~ toute espèce de sujets, excepté celui qui annonçait le titre : Montesquieu ne tombe pas tout à fait dans ce défaut ~~[illegible]~~ porte, il est vrai dans le chapitre qui nous occupe, un jugement sur Auguste, mais il y fait aussi le portrait de Lépide, il apprécie les actions d'Antoine, il jette ~~des~~ ~~vues sur~~ ses regards sur les siècles qui ont précédé et sur ceux qui doivent suivre : tout cela paraît peu lié : mais ~~il y a~~ le XVIIIe siècle était un siècle frivole qui supportait avec peine la lecture des ouvrages méthodiques et fortement composés, aussi savait-on gré à Montesquieu de cet inattendu, qui donnait à la science ~~un~~ quelque chose de piquant et de léger. D'ailleurs ce manque de cohésion n'est qu'apparent : au fond il y a un lien réel entre toutes les idées

D'ailleurs il n'a pas l'intention de rédiger un corps de doctrine ; ~~[illegible]~~ c'est un esprit spéculatif qui se livre à ces considérations sur les événements et les hommes, qui pose des questions, qui nous appelle à résoudre des problèmes, et en établit nettement les données. Par là il tient toujours notre esprit éveillé, nous attache à sa lecture, et flatte notre vanité en ~~un~~ nous soumettant ce qui lui paraît ~~peu~~ vraisemblable.

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

Que Montesquieu exprime. En appliquant son esprit à l'étude d'un homme ou d'un siècle, ~~un~~ Montesquieu voit tout ce qui s'y rapporte, tout ce qui y tient de près ou de loin; mais il ne marque pas les divers plans en quelque sorte que ces divers objets occupent dans la perspective de son tableau: et tout le monde y trouve son compte pour ainsi dire. Les esprits inappliqués, qui ne se donnent pas la peine d'approfondir les Choses, sont ravis de sauter d'un sujet à un autre, et de voir ~~se dérouler~~ passer sous leurs yeux une suite de petits tableaux achevés: les autres trouvent un plaisir encore plus grand à replacer eux-mêmes Chaque ~~trait~~ partie dans l'ensemble, et à recomposer le tout.

Dans le chapitre où Montesquieu juge les actes d'Auguste, on peut dire qu'il a eu l'intention de lui faire son procès, on reconnaît à la sévérité de certains traits la main qui écrivit Quelques unes des lettres persanes.

Montesquieu Commence par dire ~~que le~~ Qu'Octave fit deux guerres très laborieuses à Sext. Pompée, et Qu'après bien des mauvais succès, il le vainquit par l'habileté d'Agrippa; et il nous donne à entendre qu'il dut tous ses triomphes à ses généraux Quand il lui reproche sa lâcheté. « Je crois, dit-il, qu'Octave est le seul de tous les capitaines Romains qui ait gagné l'affection des soldats en leur donnant sans cesse des marques d'une lâcheté naturelle. Dans ces temps là les soldats faisaient plus de cas de la libéralité de leur général que de son courage. Peut-être même que ce fut un bonheur pour lui de n'avoir point eu cette valeur qui peut donner l'empire, et que cela même l'y porta; on le craignit moins. Il n'est pas impossible que les choses qui le déshonorent le plus aient été celles qui le servirent le mieux. S'il avait d'abord montré une grande âme, tout le monde se serait méfié de lui; et s'il eût eu de la hardiesse, il n'aurait pas donné à Antoine le temps de faire toutes les extravagances qui le perdirent."

Malgré toutes les formes de restriction et de doute ~~[illegible]~~ -- *Peut-être même il n'est pas impossible* dont Montesquieu enveloppe sa pensée, cette pensée est visible; et l'impression dernière qui reste au lecteur, c'est qu'Auguste était un lâche qui s'est déshonoré par sa pusillanimité.

Plus loin il flétrit, et on ne peut en vouloir à l'écrivain de flétrir les cruautés des proscriptions; mais il faut cependant garder la mesure, qu'exige la vérité, même dans le blâme le plus juste.

« Lorsqu'Auguste avait les armes à la main, il craignait les révoltes des soldats, et non pas les conjurations des citoyens; c'est pour cela qu'il ménagea les premiers, et fut si cruel aux autres. Lorsqu'il fut en paix, il craignit les conjurations, et ayant toujours devant les yeux le destin de César, pour éviter son sort, il songea à s'éloigner de sa conduite.

Voila la clef de toute la vie d'Auguste. »

On peut dire que Montesquieu prête ici à Auguste une cruauté gratuite, ~~que la vérité~~ qu'il est peut-être injuste de lui attribuer.

Quant à son gouvernement, à cette ~~ag~~ administration qui a donné au monde quarante années de paix, de prospérité, de bien être, ~~et~~ de splendeur littéraire; Montesquieu l'appelle une servitude durable: il compare Auguste à Sylla et il donne le dessous à Auguste. « Toutes les actions d'Auguste, tous les règlements tendaient visiblement à l'établissement de la monarchie. Sylla se défait de la dictature: mais dans toute la vie de Sylla, au milieu de ses violences, on voit un esprit républicain; tous ses règlements, quoique tyranniquement exécutés, tendent toujours à une certaine forme de république. Sylla, homme emporté, mène violemment les Romains à la liberté: Auguste, rusé tyran, les conduit doucement à la servitude. Pendant que sous Sylla la république reprenait des forces, tout le monde criait à la tyrannie; et pendant que sous Auguste la tyrannie se fortifiait, on ne parlait que de liberté. »

Ainsi selon Montesquieu Auguste faisait ~~tous~~ les affaires du monde, s'il est permis de le dire, en faisant les siennes. Il ne cherchait pas à appliquer à l'empire Romain ~~un idéal~~ les idées grandes et heureuses qu'il s'était faites du gouvernement, mais il affermissait son pouvoir par de petites ruses, d'ingénieuses finesses, une adresse hypocrite.

Aussi Montesquieu ne croit pas à la sincérité du dessein qu'Auguste ~~exposa plusieurs fois au sénat, quand~~ manifesta plusieurs fois de se démettre de l'empire. « On a mis en question si Auguste avait eu véritablement le dessein de se démettre de l'empire : mais qui ne voit que s'il l'eût voulu, il était impossible qu'il n'y eût réussi ? Ce qui fait voir que c'était un jeu, c'est qu'il demanda tous les dix ans qu'on le soulageât de ce poids, et qu'il le porta toujours. C'étaient de petites finesses pour se faire encore donner ce qu'il ne croyait pas encore avoir assez acquis. Je me détermine par toute la vie d'Auguste ; et quoique les hommes soient fort bizarres, cependant il arrive très rarement qu'ils renoncent dans un moment à ce à quoi ils ont réfléchi pendant toute leur vie. »

Toutes ces opinions de Montesquieu sont exprimées avec une précision ingénieuse et agréable ; assurément elles sont sincères ; mais enfin il est permis d'opposer des doutes à des doutes ; et nous avons peut-être pour juger plus sainement de certains faits une expérience des révolutions qui manquait à Montesquieu.

Auguste n'a remporté de victoires que par l'habileté de ses généraux. ~~Cet~~ Peut-on lui en faire un reproche ? Cela prouve qu'il n'avait pas les talents d'un général, mais aussi qu'il avait d'autres qualités peut-être plus précieuses que le génie militaire. D'abord il a su choisir ses généraux, et ce n'est pas là un petit mérite : ensuite quelle autorité morale ne devait-il pas avoir pour les attacher à sa fortune, et les maintenir dans le respect et l'obéissance! Quand un général est à la tête d'armées victorieuses, il faut qu'il sente bien vivement la fermeté de la main qui tient les rênes de l'état, la supériorité de ~~g~~ ~~général qui de [illegible] dont il reçoit les ordres pour ne être pas tenté~~ celui qui sans avoir la force militaire lui donne cependant des ordres pour n'être pas tenté de le renverser.

C'est qu'Auguste en effet n'était pas un lâche. Il est vrai, un jour que des soldats firent irruption dans sa maison pour lui annoncer une bonne nouvelle, se trompant sur leur intention, il eut peur et se cacha; mais sur le champ de bataille il ne recula pas : témoin ses blessures : or dans un temps où l'on ne combattait que de près, il ne fallait pas être aux derniers rangs pour recevoir des blessures. Il ne recula pas non plus devant les révoltes de ses soldats ; mais il fit trembler sous son regard ces mêmes légions qui lui avaient gagné le monde à la bataille d'Actium. „Divus Augustus vultu et aspectu Actiacas legiones exterruit.„ Auguste n'avait donc pas ce courage impétueux, cette bravoure divine, qui brille dans le prince de Condé par exemple : mais si la nature lui a refusé ce courage qu'on n'acquiert pas, ~~mais~~ que ~~tout~~ l'on tient de son tempérament, Auguste en a un autre qu'il ne doit qu'à lui-même, et à l'énergie de sa volonté ; celui

~~Ann.~~ Tacite Ann. I ; 42 : discours de Germanicus –

d'un homme qui a peur et qui avance. Ainsi on ne peut pas le traiter de lâche.

Pour ce qui est de sa cruauté, si elle pouvait s'excuser, on ne devrait pas le faire : il faut maintenir l'anathème et laisser jeter l'exécration sur la mémoire de ceux qui ont fait couler le sang humain utilement ou inutilement. Mais cependant il ne faut pas rendre le crime plus infâme encore qu'il ne l'est en ~~le présentant~~ interprétant d'une manière perfide l'intention du coupable. Auguste n'a pas été gratuitement cruel, il n'a pas versé le sang pour le verser il n'a pas eu une férocité brutale, digne d'une bête farouche : ses cruautés ont été des cruautés politiques, provoquées par la menace de cruautés semblables. On ne doit donc pas faire peser la responsabilité des cruautés d'Auguste sur Auguste seul, mais il faut la partager entre lui et son siècle : car les sociétés sont en partie coupables des crimes que commettent ceux qui sont à leur tête. Le plus odieux de tous les meurtres ~~commandés par qu'Octave a faits ou a laissé~~ qui se sont faits par l'ordre ou avec le consentement d'Octave, c'est celui de Cicéron : eh bien Cicéron n'était pas plus doux qu'Octave. On se rappelle cette lettre à Trébonius, qui commence par ces mots célèbres :

Ep. ad. div. X ; 28. „Quam vellem ad illas pulcherrimas epulas me Idibus ~~Martiis~~ invitasses ! reliquiarum nihil haberemus." Ah pourquoi ne m'avez vous pas invité à cet illustre festin des ides de Mars ; nous n'aurions pas fait de restes. Ainsi, autant qu'il l'a pu, Cicéron s'est rendu complice de l'assassinat de César, et s'il avait été du complot, Antoine et ses adhérents auraient été massacrés avec leur chef. D'ailleurs quelle reconnaissance Octave devait-il à Cicéron; il savait très bien que Cicéron se servait de lui pour abattre Antoine; et s'il ~~eût été reconnu~~ avait su gré à Cicéron des services qu'il lui avait rendus, sa reconnaissance eût été une duperie. Il savait aussi ce que Cicéron lui destinait pour recompense de sa victoire, s'il avait contribué au triomphe du sénat, et à la chute d'Antoine: Cicéron avait dit de lui en termes ambigus: Laudandum adolescentem, ornandum, tollendum; et le double sens de ce dernier mot n'avait pas dû échapper à la perspicacité d'Octave. Enfin pour montrer combien le crime du était familière à tous les grands personnages de cette époque, et en particulier à Cicéron rappelons encore un fait. Le bruit avait couru qu'Octave avait voulu faire assassiner Antoine, parce qu'Antoine en effet avait voulu faire assassiner Octave, et l'on supposait que celui-ci avait usé de représailles. Ce bruit n'avait pas d'autres fondements que cette supposition, ou si l'on veut, ce soupçon: et ~~les gens sages~~ Octave désavouait le dessein qu'on lui prêtait: Cicéron eût été bien aise qu'il eût été véritable, ~~et il cherche à lui~~ et il incline à le croire parce qu'il le trouve beau et glorieux: « Prudenter autem ~~et~~ et viri boni et credunt factum et probant. Quid queris? nihil est quod non existimetur laudis et gloria causa facturus. Lettre 776

Faisons la part de l'exaltation du moment : il n'en reste pas moins démontré que même les hommes les plus doux et les plus modérés de l'époque regardaient l'assassinat comme de bonne politique. Tite-Live qui ~~[illegible]~~ a parlé avec assez d'indépendance de ces derniers temps de la république, quand il ~~avait~~ vient à raconter la mort de Cicéron, commenç~~ait~~ par faire de ce grand homme un éloge très senti, puis il fait ressortir ce que sa mort a eu pour lui d'honorable ; mais il ajoute : « Quæ vere æstimanti, minus indigna videri potuit, quod a victore inimico nihil crudelius passus erat, quam quod ejusdem fortunæ compos ipse fecisset. » Voilà les mœurs du temps. Octave fait éprouver à ceux qui ont tué César le sort qu'ils lui préparaient à lui-même.

~~Irons-nous plus loin~~ Nous en tiendrons nous là ? et ne dirons-nous pas que la cruauté du triumvir Octave ~~est~~ dressant les listes de proscription est moins odieuse que la clémence d'Auguste pardonnant à ses assassins n'est admirable. Car la clémence lui appartient tout entière, et il doit ~~a~~ en partie ses cruautés à son siècle. En présence des ides de Mars, Octave élevé tout-à-coup à la suprême puissance, devait être dur parce qu'il était jeune : il fut cruel ; mais envers qui ? envers les meurtriers de César qui n'auraient pas été et qui n'auraient pas été à sa place moins cruels que lui ; ils sont tous également ~~odieux~~ condamnables. Les cruautés de toute une génération d'hommes sont à la charge de cette génération toute entière ; et ceux qui en ont été victimes les auraient commises peut-être

si la fortune avait été de leur côté.
~~Par~~ ~~Cet~~ Auguste parvenu enfin à ~~la~~ l'empire établit un gouvernement dont Montesquieu ne nous donne ~~peut être~~ pas une idée assez haute. Il nous représente sa conduite comme une suite d'expédients et d'artifices ayant tous pour but son intérêt particulier. Or le gouvernement d'auguste est l'avènement ~~et l'organisation~~ d'un ordre nouveau, c'est un changement radical dans la constitution de Rome, c'est l'établissement de la monarchie, qui vient au moment fixé se substituer au gouvernement républicain parceque la liberté était devenue indigne et incapable de conduire Rome à ses destinées. La monarchie n'hérit. jamais que des fautes de la liberté: si l'on ~~veut~~ ~~jette le~~ blame ~~sur~~ celui qui a élevé la monarchie sur les ruines de la liberté, qu'on ~~le~~ jette aussi le blame sur les hommes coupables qui ont fait ces ruines et qui en abusant de la liberté ont rendu la monarchie inévitable: il faut être modéré, il faut être patient, ferme, constant et dévoué, si l'on veut être libre: ~~Qu'on~~ ~~ne~~ on ne doit donc pas plus déclamer contre la tyrannie que contre les cruautés d'Auguste.

Mieux vaut reconnaître proclamer et admirer ce que l'établissement d'Auguste a eu de grand de fort et de durable: il a fondé un ordre de choses

Qui a donné à Rome quatre cents ans de grandeur : Bossuet n'en dit qu'un mot, mais ce mot est ~~une~~ l'expression simple et élevée d'une belle vérité : il trace à grands traits le caractère des principales périodes de l'histoire Romaine, et arrivant à celle de l'empire ; c'est le temps, dit-il, « où Rome conserve son empire et sa majesté, Il dure quatre cents ans, et finit au règne de Théodose le Grand. » Enfin si nous nous plaçons à un point de vue encore plus haut, nous verrons l'empire Romain nécessairement amené par le mouvement général de la société antique : la cité s'ouvre, le régime étroit de l'ancienne Rome est aboli ; le monde cesse d'être la proie d'une poignée de citoyens Romains, il entre tout entier dans la cité, il participe à ses droits et à ses charges, ~~et~~ à ses lumières, et à sa civilisation. Rome devient la capitale de toutes les nations, et ne sert plus qu'à relier toutes les parties de l'ancien monde. Telle est la signification et la portée des lois qu'établit Auguste, de la nouvelle constitution dont il est l'auteur. Ce sont des vérités que Montesquieu n'a pas exprimées, mais que nous lui devons encore cependant, car c'est lui, car c'est son livre qui nous ont appris à les trouver.

Pour lui il les a bien entrevues, mais son esprit ne s'y est pas arrêté, parce qu'il se complaisait en d'autres idées que lui suggérait le temps où il vivait. Témoin des abus d'un gouvernement absolu qui tombait en ruines, il tournait ses ~~[illegible]~~ yeux vers l'avenir, et souriait à l'espoir d. la liberté : il l'appelait d. ses vœux comme une réparatrice ; il la regardait comme un droit imprescriptible que les hommes tiennent de la nature : cette pensée se trouve déjà dans les lettres persanes. Ainsi Montesquieu voyait dans l'avenir l'œuvre de regénération bienfaisante que devait accompli la liberté, et dans le passé, il ~~la~~ ~~y~~ reconnaissait en elle l'instrument et le ressort le plus énergique d. la grandeur Romaine. Voila pourquoi il fermait les yeux sur les torts qu'elle ~~avait~~ pouvait avoir, sur les crimes dont elle avait pu se rendre coupable. Il ne la considérait pas comme un devoir, comme un fardeau pesant et difficile à porter : tandis que nous, nous en avons fait l'expérience, nous avons vu la liberté à l'œuvre, et nous savons ~~quelle force~~ qu'elle exige tant d. force, tant d. modération et de patience, tant d'abnégation et d. dévouement que nous ne sommes pas étonnés ~~de voir parfois~~

de voir ~~les~~ une nation~~s~~ la résigner entre les mains d'un Chef assez habile et assez ferme pour lui assurer l'ordre et la paix. Car un gouvernement libre est assurément le plus beau des gouvernements, mais aussi le plus ~~péni~~ laborieux et le plus pénible.

Les Romains, ~~et~~ pendant la longue période où ils ont maintenu leur liberté, et conquis le monde, avaient déployé toutes les plus rares vertus; mais vainqueurs des nations, ils étaient devenus ambitieux avides, et ils se disputaient ~~les part plus belles parts de cette proie~~ l'empire comme une proie ~~Que du~~ dont chacun voulait avoir un lambeau le plus grand possible. Plus de respect des droits d'autrui: on faisait des ligues pour dépouiller les autres; on voulait tout pour soi; et pour assouvir sa cupidité rien ne coûtait, on répandait le sang à flots, et Rome se déchirait elle-même. La monarchie vint alors comme vengeresse de tant de crimes; elle vint, quand la liberté désespéra d'elle-même; elle fut moins l'œuvre d'Auguste, que celle du temps où il vécut: il en fut seulement l'agent le plus habile, il ~~t~~ n'eut que la peine de tendre la main pour recevoir le fruit mûr qui se détachait lui même et tombait ~~sur~~ sou

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

propre poids. N'est-ce pas là le développement de la pensée que Tacite a exprimée dans sa langue serrée et concise quand il a dit : « cuncta discordiis civilibus fessa, nomine principis, sub imperium accepit. » Ann. I; 1. ~~Ce~~ La Constitution de l'empire telle que la fit Auguste n'est donc pas un expédient qu'il imagina pour assurer son propre pouvoir, et prévenir les conjurations, ~~ce~~ mais c'est l'ordre de choses que demandait l'état de la république Romaine comme le seul propre à fermer ses plaies et à ~~retarder~~ prolonger encore de quatre cents ans sa durée. Auguste a eu le sentiment juste des besoins de son époque, et chez les hommes politiques c'est là ce qu'on appelle le génie.

Il est singulier de trouver presque toutes ces idées qui semblent le fruit de notre expérience, chez un écrivain du XVIIe siècle, et chez un homme qui avait éprouvé ~~p~~ par son propre malheur les abus du gouvernement monarchique absolu, ~~Chez dans le petit et si l'ingénieux traité~~ dans les ~~traité~~ réflexions de St Evremond sur les divers génies du peuple romain. St Evremond a aussi un chapitre sur Auguste son gouvernement et son génie, et ~~il y justifie Auguste avec bien plus d'assurance que nous, puisqu'il présente comme certain, tout~~

17

~~Ce que nous hazardons~~ il n'hésite pas à affirmer tout ce que nous présentons comme douteux pour contrebalancer les doutes de Montesquieu. Il reconnaît qu'Auguste ne fut pas un grand capitaine ; mais il le loue d'avoir su choisir et s'attacher Agrippa, d'avoir contribué aux succès de ses armées, en les préparant par une sage administration ; enfin d'avoir fait la guerre à propos : c'est là ce qu'exigeait la vérité.

« Il est bien vrai qu'Auguste n'avait qu'une valeur médiocre pour la guerre ; et pour louer sa sagesse et sa capacité, il ne faut pas louer sa vertu en toutes choses. . . . Cela n'empêche pas qu'il ne se soit servi de la guerre admirablement pour son intérêt et pour celui de l'empire. Jamais prince n'a su donner un meilleur ordre, ni se transporter plus volontiers partout où les affaires l'appelaient, en Egypte, en Espagne, dans les Gaules, ~~&~~ en Allemagne, dans l'Orient. »

St-Evremond ~~juge aussi~~ ~~Qui ne croit pas à la duplicité d'Auguste offrant de se démettre de l'empire. ne se montre aussi juste dans son appréciation du caractère d'Aug~~ porte encore un jugement plus équitable peut-être que celui de Montesquieu sur le caractère d'Auguste :

« Je ne veux pas excuser ses commencements

1

Mais je ne doute point que dans la violence du triumvirat
il ne s'en soit fait beaucoup à lui-même. Il est
Certain qu'il haïssait naturellement l'humeur
Cruelle de Marius de Sylla et de leurs semblables.
. . . . Il avait éprouvé qu'un honnête homme
se fait le premier malheureux, quand il en fait
d'autres; et il ne fut jamais si Content que
lorsqu'il se vit en état de faire le bien selon son
inclination après avoir fait le mal Contre son gré.»
Remarquons ici Comment St Evremond avait été
amené à porter ce jugement sur le caractère d'Auguste;
C'est qu'il était encore sous l'impression du succès de
Cinna: Corneille lui avait donné une idée des
Sentiments d'Auguste qui lui paraissait si simple
si juste, et si naturelle, qu'il l'avait embrassée.
Et pourquoi ne pas Croire ~~et~~ Comme St Evremond
avec Corneille qu'auguste parvenu à l'empire
regrettait et déplorait amèrement les cruautés
du triumvirat, et en second lieu qu'il eût sincèrement
l'intention de se démettre de l'empire? Quelles
sont les raisons qu'allègue Montesquieu
pour ébranler cette Croyance? Il dit qu'Auguste
avait travaillé toute sa vie à obtenir la
suprême puissance; que tous ses règlements tendirent
à l'assurer. Mais n'a-t-on pas vu des souverains

abdiquer après d'un long règne? Charles Quint n'a-t-il pas quitté la couronne pour entrer dans un cloître? Est-il impossible qu'Auguste n'ait pas ~~eu~~ des moments de doute, où il ~~se prenait à~~ sentait s'ébranler la foi qu'il avait dans son œuvre? Et d'ailleurs quand il n'eût voulu que s'assurer des pensées du sénat, ~~et~~ savoir ~~par~~ quelle opinion on avait de son gouvernement, éprouver si on sentait toujours que sa main était nécessaire pour diriger les affaires, peut-on lui reprocher d'avoir fait cette épreuve? ne peut-on pas l'expliquer par une intention louable? Il en est de même de la clémence d'Auguste: ~~on aime mieux croire qu'elle partait de son co qu'il était avait une~~ pourquoi n'aurait-il pas regardé les complots qui menaçaient sa vie comme un châtiment des cruautés de son triumvirat? Pourquoi n'aurait-il pas fait un retour sur lui-même; ~~pourquoi n'aurait~~-il ~~pas été éclairé par les remords~~; pourquoi n'aurait-il pas pardonné à ses assassins par douceur naturelle et pour expier aussi ses propres crimes? Corneille a compris ainsi la clémence d'Auguste et Corneille connaissait le cœur de l'homme au moins autant qu'un philosophe réfléchissant sur l'histoire, et distrait de l'étude du cœur humain par mille considérations étrangères, ~~par les~~ sur les ~~mille~~ détails du gouvernement –

Enfin St Evremond a rendu plus de justice aux vues généreuses et nobles d'Auguste dans l'organisation de l'empire. « Le bien de l'état, dit-il, était toujours sa première pensée, et il n'entendait pas par le bien de l'état un nom vain et chimérique, mais le véritable intérêt de ceux qui le composaient. » Les règlements d'Auguste ont tous été inspirés par ces ~~généreux~~ sentiments élevés ; et c'est ici qu'on peut admirer sans réserve, non pas Auguste, car il est taché à jamais du sang des proscrits, mais l'œuvre d'Auguste : non pas l'homme, car ~~un~~ l'admiration est ~~toujours~~ empreinte de ~~une~~ reconnaissance affectueuse ; et il faut la réserver pour les caractères les plus purs ; mais le génie civil qu'il a déployé dans l'administration de l'empire. Et là le tempérament n'est d'aucun secours ; administrer ~~avec~~ un grand empire avec un zèle toujours ~~éveillé~~ attentif, faire des lois sages, prévoir les besoins de l'avenir, sans oublier ceux du présent, veiller sur une grande société sans qu'elle s'en doute, avoir des yeux toujours ouverts sur les dangers qui peuvent l'atteindre ;

Ce sont là des soins pénibles, mais nobles; c'est la tâche d'un homme dévoué à tous, qui porte le fardeau de l'état, et joue sur la terre le rôle de la providence. Mais Auguste n'a pas seulement rempli avec ~~[illegible]~~ scrupule (et avec génie) ce devoir des rois ~~[illegible]~~ toujours difficile, plus difficile de son temps qu'à toute autre époque: il n'a pas seulement donné à Rome quarante années de paix et de bien être et de gloire de toute sorte; il a encore fondé un ordre de choses admirable, ~~une forme de gouvern~~ ~~et l'une des~~ dont la durée et la grandeur sortent des conditions ordinaires des institutions humaines, le grand empire Romain.

Pour ~~avoir ces~~ ~~à~~ donner ces ~~grands~~ exemples célèbres de clémence, pour ~~mettre une~~ déployer tant de zèle, de courage, de génie et de vertu dans l'administration de l'empire, pour fonder le gouvernement impérial, ~~[illegible]~~ ne fallait-il pas qu'Auguste eût une âme grande et belle? Croyons-en le témoignage de tous ces hommes de génie que protégea Auguste et qu'il était digne de protéger: Virgile qui l'a loué maladroitement au début des géorgiques, mais avec le charme que l'on sait dans sa première églogue; Horace, qui n'était pas un courtisan flatteur, qui savait soutenir son indépendance vis-à-vis de ces ministres d'Auguste

Qui encensaient les grands de Rome, et vivre dans l'intimité de Mécène, sans se plier à ses caprices ; Horace qui ~~a~~ donné tant d'éloges à ~~Vi~~ Auguste, et celui-ci entre autres :

Quo nihil majus meliusve terris
Fata donavere, bonique Divi
nec dabunt, quamvis redeant in aurum
Tempora priscum Hor. Od. IV ; 4.

Enfin croyons en Corneille, qui connaissait ~~le~~ mieux que nous le cœur des hommes, qui avait une science toute particulière du génie des Romains, et qui pourrait justifier sans doute par de bonnes raisons ~~le po~~ [illegible] ce qu'il a lu dans l'âme d'Auguste ; dans cette grande âme lassée du pouvoir, adoucie, presque abattue par instants par le [illegible] souvenir douloureux de ses cruautés passées, que la suprême puissance avait élevée loin de la gâter, que la maturité avait apaisée, et qui se laissait aller naturellement à des regrets généreux, à une fatigue du pouvoir [illegible], non feinte, à une clémence qui rachetait toutes ses fautes.

Cours d'Eloquence française

XVIme Rédaction

Mr Nisard, professeur

Ecole Normale Supérieure

De l'Esprit des Lois.

1re Partie.

E Montigny

Nous avons dit, dans la dernière leçon, que les Considérations sur la Grandeur et la Décadence des Romains étaient déjà en germe dans les Lettres Persanes. On en trouve à chaque instant la préoccupation, et on peut croire que tout en s'égayant dans un écrit purement satirique, Montesquieu préparait déjà son travail sur la république et le génie politique des Romains. On peut faire la même remarque pour l'Esprit des Lois: au milieu des Lettres persanes, on rencontre de véritables digressions qui trahissent sous l'enjouement railleur de l'ouvrage, de graves et sérieuses études, dignes de l'écrivain de génie qui donnera un jour son grand travail sur l'Esprit des Lois. A côté des ridicules et des vices que l'auteur surprend et raille dans les sociétés, il aperçoit déjà et indique les élémens qui les composent et qui font la vie des nations. C'est ainsi qu'il écrit la lettre 131. de Rhédi à Rica, et qui commence ainsi: « Une des choses qui a le plus excité ma
« curiosité en arrivant en Europe, c'est l'histoire et l'origine des républiques.....

C'est ainsi qu'ailleurs (Lettr. 136.), parcourant une bibliothèque, il dit:
« Là sont ceux qui ont écrit de la décadence du formidable empire romain, qui
« s'était formé du débris de tant de monarchies, et sur la chute duquel il s'en forma
« aussi tant de nouvelles. Un nombre infini de peuples barbares, aussi inconnus que les
« pays qu'ils habitaient, parurent tout à coup, l'inondèrent, le ravagèrent, le dépecèrent,
« et fondèrent tous les royaumes que vous voyez à présent en Europe. Ces peuples n'étaient
« point proprement barbares, puisqu'ils étaient libres; mais ils le sont devenus depuis
« que, soumis pour la plupart à une puissance absolue, ils ont perdu cette douce liberté
« si conforme à la raison, à l'humanité, et à la nature. »

Cette remarque n'est pas indifférente; nous avons quelque intérêt à savoir que l'ouvrage qui est à la fois le titre principal du XVIIIme siècle, et l'~~ouvrage~~ œuvre la plus originale d'un homme de génie, a de profondes racines, et qu'aussi loin qu'on peut remonter dans la suite des compositions de Montesquieu, on trouve les premiers linéamens, et les premières pensées d'un livre qui sera le chef d'œuvre de son auteur. Aussi les Lettres Persanes nous fournissent maint passage qu'on croirait extrait de l'Esprit des Lois; et on est heureux d'y sentir comme l'avant goût de ce grand ouvrage: Quand Montesquieu dit. Lett. Pers. 83. « La justice est un rapport de convenance qui se trouve réellement « entre deux choses; ce rapport est toujours le même, quelque être qui le considère, soit « que ce soit Dieu, soit que ce soit un ange, ou enfin que ce soit un homme; » ne croit on pas entendre comme l'écho de ces premiers mots du livre de l'Esprit des Lois. « Les lois, dans la signification la plus étendue, sont les rapports nécessaires « qui dérivent de la nature des choses; et dans ce sens, tous les êtres ont leurs lois; « la divinité a ses lois, le monde matériel a ses lois; les intelligences supérieures à « l'homme ont leurs lois, les bêtes ont leurs lois, l'homme a ses lois » Ailleurs dans les Lettres Persanes, se retrouve encore certaines considérations très élevées sur la nature des lois: Je me représente en effet, Montesquieu, écrivain des Lettres, comme un penseur très vif, qui au milieu de certaines lectures, rencontre çà et là quelques vues qu'il jette sur le papier, et qui sont en quelque façon des souvenirs gravés pour le temps où l'ordre de ses travaux lui permettra de les reprendre.

Voici par exemple un passage intéressant non seulement comme antécédent, mais aussi parce qu'on y voit, que dans le plus fort de ~~sa~~ verve satirique, le grand penseur considère déjà les lois dans leurs plus grands et leurs plus durables effets: C'est à la lettre 79.

« Il est vrai que par une bizarrerie qui vient plutôt de la nature que de l'esprit des « hommes, il est quelquefois nécessaire de changer certaines lois. Mais le cas est rare; « et lorsqu'il arrive, il n'y faut toucher que d'une main tremblante; on y doit

« observer tant de solennité et apporter tant de précautions que le peuple en conclue natu-
« -rellement que les lois sont bien saintes, puisqu'il faut tant de formalités pour les
« abroger. ..... Quelles que soient les lois, il faut toujours les suivre, et les regarder
« comme la conscience publique à laquelle celle des particuliers doit se conformer
« toujours. »

Passage, plein de force et de poids dans un pays où le respect des lois n'est pas assez profondément gravé dans les cœurs. Elles sont les graves pensées qui se glissaient dans les œuvres juvéniles de Montesquieu : le chef d'œuvre mûrit et perce déjà sous la légèreté des Lettres Persanes.

Nous avons dit que l'Esprit des Lois est le titre principal du XVIIIème siècle, et le chef d'œuvre de Montesquieu ; c'était dire en même temps qu'il n'y a pas d'ouvrage qui puisse réunir deux conditions de vitalité plus puissantes et plus énergiques. Quand on dit d'un siècle comme le XVIIIème, très grand par ses œuvres, très influent surtout par son action, qu'il a un titre principal, on ne fait pas entendre par là, qu'on parle d'un livre original, sans antécédents, séparé de tout ce qui a été fait jusque là, par son sujet, par sa composition. On comprend plutôt par ces mots une sorte de legs bienfaisant fait par le XVIIIème siècle à la France d'abord et à l'esprit humain, ensuite : ce sont de ces ouvrages là qui assurent à une génération toute entière la reconnaissance des générations à venir, et si parfois, les fils ont à souffrir des erreurs de leurs pères, ils doivent se souvenir surtout, et avant tout d'aussi grands et d'aussi précieux bienfaits. L'Esprit des Lois a été en même temps, et par là même, le fruit le plus pur de ce que nous avons appelé ~~l'esprit~~ le bon esprit philosophique : Nous nous rappelons sans doute que le propre de ce bon esprit philosophique a été un esprit d'analyse ; un besoin de rechercher la raison des choses, en même temps que le désir d'une réforme modérée : d'un côté la société, ou l'homme, jugé par la raison, de l'autre un certain désir modéré de les réformer tous les deux, quand on a trouvé les causes, et la racine de leurs faiblesses, ou de leurs vices.

Tels sont les caractères qui distinguent éminemment l'Esprit des Lois ; C'a été pour Montesquieu une étude de la société, ou plutôt des sociétés : il s'y est proposé pour but la recherche des raisons qui font la prospérité des sociétés, ou qui amènent leur chute : et en écrivant ce livre, il a senti et exprimé, indirectement du moins, le vœu sage et modéré de réformer les abus et les erreurs.

Voilà ce qui fait la différence entre le XVIIme et le XVIIIme siècle : Au 17me siècle la principale étude, celle qui attirait tous les efforts de l'attention, toutes les ressources de l'analyse, ce fut l'étude de l'homme ; non qu'on le considérât dans un isolement absolu, indépendamment du monde qui l'entourait, on le replaçait dans la société où il vivait, mais en le mettant tellement au premier plan, que les autres objets ne paraissaient en quelque sorte que pour former le lointain et l'horizon. L'étude de l'homme était avant tout individuelle, et morale. Au 18me siècle le tableau change : l'homme est étudié comme membre d'une société, comme citoyen d'un état, ou sujet d'un gouvernement. on s'occupe de ses rapports avec cette société avec le gouvernement, et la réforme qui au dix-septième siècle s'adressait à l'homme, a pour but maintenant la société dont il fait partie, le gouvernement aux lois duquel il est soumis.

Et cela se comprend parfaitement, quand on considère l'état des deux sociétés dans ces deux siècles. Dans l'une, c'est un grand système, celui de la monarchie qui triomphe, et c'est encore au lendemain de sa victoire : il embrasse tout, et fort encore intact, n'ayant eu encore aucune secousse à essuyer, il consolide, il assure tout ce qu'il touche. A la tête de ce grand tout se tient un roi qui le représente et le personnifie dans sa puissance ; puis comme autant de ressorts habilement employés, et dépendants tous du chef, des grands hommes dans tous les genres, pour toutes les grandes entreprises, pour tous les succès ; Dans une société aussi solidement établie, l'homme est tranquille, il est assis ; il a le loisir de tourner sur lui même un regard attentif, et il s'observe. C'est lui même qui devient sa préoccupation constante, parce que le jour en pour lui sans inquiétudes, et que le lendemain lui est assuré.

Au dix-huitième siècle, il n'en est plus ainsi : cette société, si solidement construite en apparence, a fléchi ; le gouvernement a cédé sous son propre poids, et par sa propre faute ; la désorganisation détache chaque jour un nouveau ressort de cette grande machine, et la tranquillité publique n'a plus assise sur des fondemens certains. Aussi naturellement, l'attention des esprits supérieurs se détourne de l'homme, pour se porter sur cette société qui menace ruine ; pour attaquer les vices de ce gouvernement qui ne peut donner à ses sujets le bonheur et la paix. On étudie les principes qui régissent les sociétés ; on recherche sur quels fondemens repose la prospérité des nations, quelles causes amènent leur décadence et leur ruine : on s'intéresse à la structure des gouvernemens étrangers et anciens. par l'intérêt personnel et actuel que chacun y trouve ; et aussi à l'étude morale de l'homme succède naturellement la science sociale.

Or le grand, le principal titre du XVIIIme siècle, c'est d'avoir exprimé la vérité sur cette science sociale. et c'est dans ~~l'esprit~~ l'ouvrage sur l'Esprit des Lois, qu'il a déposé cette vérité ; Ainsi ce livre n'est pas seulement une œuvre littéraire ; mais un legs bienfaisant, destiné à donner la force et la vie aux gouvernemens et à la société. Soyons justes envers le 18me siècle, surtout à un moment où

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

il semble reçu d'en voir que les fautes et les torts : soyons justes envers un grand siècle dont les bienfaits compenseront toujours et au delà, les malheurs qu'on peut lui attribuer. Le mal peut exercer une funeste influence ; mais cette influence n'est jamais profonde, et quelquefois même elle est passagère : le bien au contraire est éternellement fécond ; une fois répandu dans le monde, il porte sans cesse des fruits qui se renouvellent les uns les autres, et qui doivent nous rappeler [illegible] ceux à qui nous les devons. Oublions les fautes de nos pères ; et ne soyons envers eux que des fils reconnaissans.

Ainsi donc répétons le encore une fois, la science sociale telle que l'a inaugurée le 18me siècle, est un bienfait durable ; et elle est par conséquent pour le livre qui la consacre, une condition de durée, et de gloire.

Nous avons ajouté à cet éloge, que le livre sur l'Esprit des Lois, était le chef d'œuvre d'un homme de génie : il ne sera pas difficile de le prouver.

En effet, sans vouloir rabaisser les Lettres persanes, ni surtout les Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains, ouvrage parfait, le plus achevé des ouvrages de Montesquieu, il est impossible de ne pas proclamer son dernier travail, la composition, la création la plus originale de Montesquieu. Cette œuvre, Montesquieu l'a écrite dans la maturité et dans l'indépendance de son esprit.

Montesquieu a-t-il donc été un moment, autre chose qu'un esprit mûri et indépendant ? Oui ; et c'est une condition imposée même aux esprits supérieurs. Ils demeurent longtemps avant devenir leurs maîtres, sous l'influence d'autrui ; ils cherchent longtemps, sans pouvoir la conquérir, l'originalité qui doit les élever, et l'indépendance d'où ils doivent dominer leur siècle. Montesquieu lui aussi, a été pendant quelque temps un peu l'esclave de son siècle : il a sacrifié au goût de son époque, dans les Lettres persanes ; nous avons essayé de le montrer dans les leçons précédentes. Serait-il très difficile de montrer, et bien téméraire de dire que les Considérations sont une œuvre encore plus brillante qu'originale: que Montesquieu en trouvait le modèle dans les 6me et 7me chapitres de la 3me partie de l'Histoire Universelle de Bossuet; que St Evremond, lui même avait déjà mis à exécution la pensée de cet ouvrage, et tracé dans son livre ingénieux et souvent juste, sinon le plan, du moins l'esquisse des Considérations de Montesquieu.

Il semble donc que Montesquieu ne soit pas arrivé à composer la Grandeur et la Décadence des Romains par un mouvement de son esprit. Sans doute il a mis son cachet à cet ouvrage; mais cependant il n'y fait pas encore un emploi indépendant de son originalité.

Le Livre de l'Esprit des Lois au contraire est l'œuvre de sa maturité, et de son indépendance, de son esprit, et ajoutons, pour être juste, de son caractère. Il l'a entrepris, ce livre, dans un temps où les hommes qui sont bons, sont les meilleurs, et où les esprits justes atteignent le plus haut point de justesse. Les jeunes gens en général, ne sont pas bons: ils sont capables d'élans généreux, de moments d'enthousiasme; mais ils n'ont pas encore assez vécu pour posséder cette bonté, fruit de la vie, cette bonté que donne à une généreuse nature, la connaissance du monde et l'expérience des hommes et des choses. Leur esprit en outre, et cela est plus évident encore, est souvent prévenu par des préjugés, aveuglé par les passions; il faut que l'âge apporte au cœur et à l'esprit, le calme et l'ordre, pour que les choses se remettent en leur juste point de vue, et nous apparaissent telles qu'elles sont.

On voit, par tout ce qu'on sait de Montesquieu, qu'il était alors à cette heureuse époque de sa vie où toutes ses facultés étaient pleines et indépendantes; il y ajoutait encore une grande douceur et une grande sérénité d'âme; ses qualités morales avaient mûri aussi; de sorte qu'on pouvait dire également de lui qu'il était un bon homme et un grand homme. C'est alors qu'il écrivait dans ses Pensées cette déclaration, qui fait du bien au cœur de celui qui la lit, et qui inspire pour l'auteur une sincère affection :

« J'ai eu naturellement de l'amour pour le bien ~~public~~ et l'honneur de ma patrie,
« et peu pour ce qu'on appelle la gloire ; j'ai toujours senti une joie secrète, quand
« on a fait un règlement qui allait au bien commun. »

Bon et généreux sentiment, qui trouve dans notre cœur une intime correspondance et que l'on doit être fier d'éprouver, non seulement parce qu'il est bon, mais parce qu'aussi on le partage avec un grand homme. Car, quoi qu'on fasse, la vanité, ou tout au moins un orgueil légitime ne peut entièrement abandonner notre cœur, et au moment où nous paraissons le plus désintéressés, il se glisse dans ce dévouement à la chose publique, une certaine satisfaction personnelle qui ~~relève~~ soutient sans l'altérer notre résolution. Montesquieu lui même a aimé la gloire, et peut être même a-t-il eu quelquefois à se reprocher des mouvements de vanité. Nous avons de lui, un témoignage curieux d'une petite faiblesse de ce genre, qui lui échappa après un voyage à Gênes. Avant de composer son livre, il visita une partie de l'Europe, et se rendit dans cette république, encore florissante à cette époque, et où l'esprit bourgeois et marchand, suivant Montesquieu, habitait les plus beaux palais du monde. Il paraît que l'auteur des Lettres et des Considérations, habitué à se voir fêter partout, ne fut pas satisfait de l'accueil qu'il reçut à Gênes, et voici les vers qu'il composa sur le navire en quittant cette ville indigne de l'apprécier :

Ils ne vaudraient pas la peine d'être cités, s'ils n'étaient de la main de Montesquieu et si surtout, ils n'étaient un renseignement assez piquant sur son caractère à cette époque.

Adieu, Gênes détestable
Adieu, séjour de Plutus;
Si le ciel m'est favorable,
Je ne vous reverrai plus.

Adieu, bourgeois et noblesse
Qui n'a pour toutes vertus
Qu'une inutile richesse;
Je ne vous reverrai plus.

Adieu superbes palais
Où l'ennui par préférence
A choisi sa résidence;
Je vous quitte pour jamais.

Heureusement pour Montesquieu et pour nous, ces moments de dépit et de vanité n'influèrent en rien sur l'œuvre de sa vie entière, sur la composition de l'Esprit des Lois: car ce n'est pas assez de dire que celui-ci fut le fruit de la maturité de Montesquieu; il a été la préoccupation de tous ses instants, le but de tous ses travaux et de tous ses efforts. Aussi ne sera-t-il peut-être pas sans intérêt de chercher dans les œuvres d'un homme les premières racines d'un ouvrage aussi considérable, et de suivre comme à la trace, le chemin qui l'a conduit au grand monument de l'Esprit des Lois.

Il est remarquable que dans les Lettres Persanes et dans la Grandeur, les passages les plus souples, les plus purs, les plus affirmatifs sont les pensées analogues à celles dont son grand ouvrage sera le recueil, et comme le sanctuaire. C'est là le fond de sa vie; l'homme change au dehors; mais il reste le même au fond. Montesquieu peut varier l'apparence de ses productions, céder au plaisir du changement, à des influences extérieures, mais momentanées; il peut se laisser aller à l'amour instantané de la gloire, et quoiqu'il professe ne pas estimer peu les distinctions académiques, et les caprices mêmes de la vogue; mais sa nature cependant reste au fond la même, inaltérable et y reste fidèle, et c'est à cette fidélité que nous devons l'Esprit des Lois.

On ne peut pas dire qu'il y ait eu un jour dans la vie de Montesquieu où il ait eu autre chose en vue que l'Esprit des Lois. Il y a dans cette constance de dessein, dans cette suite ininterrompue d'une même pensée quelque chose de plus fort que la volonté humaine toute simple. L'homme ne pourrait résister à ce mouvement qui l'entoure et change tout à ses cotés: Il faut sans doute que la main de Dieu le maintienne à son insu dans la voie qui lui est proposée, l'homme de génie choisi pour éclairer son siècle, et léguer au nom de celui-ci, à ceux qui viendront, des vérités éternelles consacrées dans des pages à jamais durables. Tous ne sont pas capables de cette persévérance, qui échappe aux lois ordinaires des choses. Ceux qui la possèdent l'ont reçue des mains de la Providence, et sont les hommes de ses desseins.

Comme il s'agissait pour Montesquieu d'étudier les sociétés humaines, il voyagea d'abord aussitôt après les Lettres Persanes; il parcourut l'Allemagne, visita l'Italie, la Suisse, descendit en Angleterre, respirer cet air de la liberté et admirer la constitution de ce pays; et dans ce voyage il s'appliqua surtout à comparer les sociétés entre elles, étudiant déjà les rapports des climats des climats, des religions, des caractères, des lois civiles, et amassant avec soin des matériaux pour cette science sociale qu'il devait inaugurer au nom de son siècle dans l'intérêt des siècles à venir. Il apporta dans ce voyage, des dispositions d'esprit admirables, pour lui assurer l'indépendance de ses jugemens et la netteté de ses vues. Au lieu d'aller à l'étranger, infatué des idées françaises, il parcourut les pays avec le désintéressement d'un philosophe, pour qui toutes les nations se valent, considérées à un certain point de vue. C'est sous cette impression qu'il écrivait : « Quand j'ai voyagé dans les pays étrangers, je m'y suis attaché comme au mien propre ; j'ai pris part à leur fortune, et j'aurais souhaité qu'ils fussent dans un état florissant. »

En même temps, il voyageait aussi, pour ainsi dire, dans les esprits. Il ne manquait jamais dans les pays où il passait, de visiter quelque grand personnage, ministre ambassadeur, homme public enfin ; c'est ainsi qu'à Vienne, il vit le prince Eugène ; à Venise le comte de Bonneval qui l'instruisit au long de l'état de la Turquie. Il venait aussi à Paris, en véritable voyageur, y cherchant les observations nécessaires à ses desseins, et les demandant à la société la plus animée : il ne s'arrêtait que rarement à la foule ; il allait droit aux grands esprits, comme on va dans une ville, aux grands monumens ; et il voyageait chez eux, en relevant les détails qui lui semblaient intéressants ou curieux. Une dame fort répandue alors par sa position et son mérite, et qui réunissait chez elle les personnages les plus distingués et les plus instructifs, disait de Montesquieu qui venait à ses réunions : « Cet homme venait faire son livre dans la société : il retenait tout ce qui s'y rapportait ; il ne parlait qu'aux étrangers dont il croyait tirer quelque chose d'utile. »

Sa récolte faite, Montesquieu se retirait au château de la Brède, puis se remettait au travail, continuant le grand ~~[illegible]~~ ouvrage de l'Esprit des lois, patiemment, sans acharnement, avec une mesure égale et constante qui n'excluait pas cependant ~~ni~~ le feu et l'ardeur.

ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE

Maintenant nous l'avons ce livre, fruit d'un labeur de tant d'années; monument admirable d'une vie entière; et après avoir vu comment il sortit des mains de Montesquieu, après avoir suivi toutes les détails de sa composition, nous allons essayer d'en montrer le mérite et les attraits.

Les principaux attraits de ce livre ressortiront surtout de la comparaison que l'on peut faire entre la littérature du 17me siècle et celle du 18me. La parenté est si naturelle entre ces deux littératures, la succession de l'une à l'autre, semble si légitime que cette comparaison ne peut être ici forcée, et qu'elle vient au contraire sans peine, faire mieux comprendre la valeur de l'Esprit des Lois.

Au 17me siècle, le spectacle des choses humaines, tel que le présentent les écrivains en prose, est imposant, mais un peu triste. Les livres de cette époque seule, nous disent beaucoup de mal de nous, et cela, sans que nous puissions les accuser de médisance, et à plus forte raison, de calomnie. L'enseignement est sévère, dur parfois, mais toujours vrai: c'est tout simplement notre portrait qu'on nous fait voir: le fond des ouvrages de ce siècle, c'est la connaissance de nous mêmes. Cependant il est bien naturel que nous ne soyons pas contents tout à fait. C'est un spectacle plein de vérité; sans doute; mais la vérité tout entière, y est elle? Bien plus, cette grande vue de Bossuet sur la Providence, et la fragilité des choses humaines, si a elle un côté fortifiant pour l'âme, n'a-t-elle pas aussi quelque chose de décourageant? Et on ne peut nier que si l'on restait sur l'impression exclusive de ce spectacle, on deviendrait mélancolique ou mystique.

C'est pour cela qu'il fallait autre chose que le 17me siècle, et l'Esprit des Lois est venu au nom du 18me siècle montrer aux hommes un spectacle encourageant : Au lieu de nous attrister par la vue de notre faiblesse et de notre corruption, le dix-huitième siècle nous apporte la conscience de nos forces ; il nous apprend par quelle science ingénieuse et sûre les sociétés humaines peuvent se soutenir. Il nous donne confiance dans l'avenir, et c'est là un des premiers attraits qu'il répand sur le livre de l'Esprit des Lois. On se sent encouragé à regarder le tableau des sociétés humaines, où les forces de l'homme se combinent pour le salut de tous. Ce regard si différent de celui du 17me siècle ne détruit pas cependant la vérité du tableau qu'il nous présentait autrefois : ce sont seulement deux faces différentes : la face du passé, la face de l'avenir.

Montesquieu en effet est plus indulgent pour l'homme qu'on ne l'a été ordinairement au 18me siècle : le 17me siècle rend à l'homme une justice sévère, inexorable ; il lui montre tout ce qui lui manque de vertu, de perfection, de puissance ; il lui fait toucher au doigt ses défauts et ses vices : Montesquieu ne procède pas ainsi : il prend l'homme tel qu'il est avec ses imperfections, et il cherche à en tirer le meilleur parti : il a vu dans le monde, que les désavantages de telle ou telle situation ont souvent tourné au profit des nations : il ne veut pas prononcer une condamnation absolue ; il trouvera par exemple dans le cœur de l'homme, une passion, dénoncée par le 17me siècle, [illegible] comme funeste et dangereuse : l'ambition : lui, il ne veut pas l'en exclure, il la regarde comme un sentiment utile, fécond pour l'humanité, et il ajoute : « C'est en vain qu'une morale austère veut effacer les traits que le plus grand des ouvriers a gravés dans nos âmes. C'est à cette morale qui veut travailler sur le cœur de l'homme, à régler ses sentiments, et non à les détruire. Nos auteurs moraux sont presque tous outrés ; ils parlent à l'entendement et non pas à cette âme. »

Un autre attrait du livre de l'Esprit des Lois, c'est le caractère des vérités qui y sont exprimées : tandis que les vérités que le 17me siècle préfère, sont toutes morales, celles ci appartiennent à la science des sociétés : elles ont perdu le caractère austère, menaçant qu'avaient pris les premières ; celles ci nous obligeaient, nous imposaient des devoirs, et ce n'était que par leur délicatesse et leur conformité parfaites que nous les tenions pour bonnes : mais certes, elles ne nous rendaient pas contents de nous. Dans l'Esprit des Lois, les vérités sociales au contraire produisent surtout deux effets tout différents. D'abord ce sont des vérités sur la justice, l'humanité, la tolérance, vérités qui nous plaisent, et nous charment par leur conformité avec notre nature. Ce ne sont plus des vérités exprimées contre nous ; elles sont dites désormais à notre profit. Ce sont des voeux que nous faisons pour la société, pour nous mêmes ; nous souhaitons avec ardeur de voir régner autour de nous la justice, la tolérance, l'humanité ; mais ces vérités ne nous demandent rien elles nous laissent quittes de nos obligations personnelles ; peut être même nous sont elles trop bonnes et trop faciles ; et leur effet n'est pas aussi salutaire.

Outre l'attrait des vérités sociales, qui n'ont rien de triste pour notre conscience ni d'effrayant pour nos commodités, il y a l'attrait des choses douteuses qui nous sont recommandées par l'aménité du langage, et qui nous flattent de l'espérance de résoudre le doute, et nous faisant faire un petit effort d'intelligence, nous procurent l'innocente satisfaction de mettre à l'épreuve notre science et nos lumières. C'est une discussion aimable ouverte au profit de notre vanité quelquefois, toujours de notre instruction. [illegible] Enfin on pourrait ajouter l'attrait des erreurs elles mêmes, qui chez Montesquieu, séduisent le lecteur par la bonne foi avec laquelle elles sont présentées : Montesquieu ne s'est ~~pas~~ trompé pas par servilité et dépendance d'esprit : il s'appartient, et s'il ne rencontre pas la vérité, ce n'est pas qu'il n'ait fait tous ses efforts pour l'atteindre. Montrez la loi ; et il est prêt à lui rendre les armes. C'est la seule autorité dont il se proclame le sujet. En outre, ses erreurs ont toutes un air aimable. Elles ne sont pas triomphantes et impérieuses : je ne veux pas dire pourtant qu'elles soient mortelles ; elles sont tout simplement décentes, elles provoquent la discussion et par cela même elles se rendent intéressantes. D'ailleurs ce sont les erreurs d'un homme de génie : et il est impossible qu'elles ne soient pas encore fécondes en bons et utiles enseignements. Il ~~est~~ toujours dans toutes les créations du génie, un côté vrai, réel des choses, par lequel le génie se montre, et a prise sur nos intelligences et sur nos cœurs. Le génie peut arriver à des conclusions fausses ; mais les prémisses en sont toujours vraies : et elles aideront elles mêmes à réfuter les erreurs qui en sont sorties.

Enfin le sujet est tel, les choses traitées dans le Livre de l'Esprit des Lois offrent à l'esprit une telle matière de méditations, qu'il faut, quoiqu'on ait, s'intéresser à la lecture de l'ouvrage, et prendre parti pour ou contre l'auteur. C'est Montesquieu qui l'a écrit : un penseur profond, un observateur consciencieux, un écrivain de génie : Quels attraits peuvent manquer au travail sorti des mains d'un si grand et si habile ouvrier ?

Il existe cependant un autre attrait plus général, et qui étonnera peut-être au premier abord ; c'est le défaut ~~de méthode~~, ou plutôt l'absence de méthode : sans doute le livre de l'Esprit des Lois a un plan, des divisions ; mais il ne présente pas de méthode. Une méthode est une disposition des pensées et des matières dans l'ordre qui se rapporte le plus à la raison, et il faut que cet ordre soit logique. Or on ne trouve pas dans l'ouvrage de Montesquieu la présence de cette qualité. et l'auteur n'a pas même voulu l'y mettre : il n'a pas eu l'intention de faire un ouvrage de démonstration : il expose des faits, des lois qui président à ces faits : il ne cherche pas à les déduire les unes des autres, et à prouver les rapports qui les unissent. Cependant un de ses admirateurs, qui a écrit ~~fort~~ un éloge estimable de Montesquieu, a voulu trouver une méthode dans l'esprit des Lois.

ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE

Voici ce qu'il dit : « Une lecture assidue et méditée peut seule faire sentir le mérite de « ce livre. Elle servira surtout, nous osons le dire, à faire disparaître le prétendu « défaut de méthode dont quelques lecteurs ont accusé Montesquieu ; avantage qu'ils « n'auraient pas dû le taxer légèrement d'avoir négligé dans une matière philosophique « et dans un ouvrage de vingt années… Le désordre n'est qu'apparent, quand l'auteur « mettant à leur véritable place les idées dont il fait usage, laisse à suppléer aux « lecteurs les idées intermédiaires ; et c'est ainsi que Montesquieu a cru pouvoir « et devoir en user dans un livre destiné à des hommes qui pensent, et dont le « génie doit suppléer à des omissions volontaires et raisonnées.

« L'ordre qui se fait apercevoir dans les grandes parties de l'Esprit des Lois ne règne « pas moins dans les détails : nous croyons que plus on approfondira l'ouvrage, plus « on en sera convaincu.

Si je comprends bien les paroles de D'Alembert, il trouve, et veut absolument trouver une méthode dans le livre de Montesquieu pour être de ces hommes auxquels il est destiné, de ces hommes qui pensent et dont le génie doit suppléer à des omissions volontaires et raisonnées. Mais le public vulgaire ne pense pas ainsi : et nous qui ne sommes pas de ces génies clairvoyants que Montesquieu, à ce qu'il semble, avait en vue, nous ne cherchons point de méthode dans un ouvrage où elle n'était pas nécessaire, et où l'auteur n'a pas voulu en mettre. On se laisse tromper au premier abord par ces nombreuses divisions : il y a bien là un faux air de disposition logique ; mais Montesquieu lui-même a craint d'y mettre cette méthode et cet ordre dont on veut à toute force lui faire un mérite. Il semble même s'être trahi dans ces mots qui lui sont échappés : mon livre sera plus apprécié que lu. Sont-ce là les paroles d'un homme résigné, dont la vanité se contente et se dédommage du peu de lecteurs qu'il aura, par la considération qu'il sera apprécié des esprits dignes de le lire ? Non : on sent trop dans cette phrase, le regret d'un auteur qui n'a rien négligé pour qu'il en fût autrement, qui au contraire a voulu être lu plutôt qu'apprécié, en rendant populaire un livre de cette gravité. Il ne fallait pas alors compter sur une attention bien soutenue de la part d'un public aussi nombreux que celui auquel Montesquieu semble s'être adressé : il fallait se mettre à la portée de leur intelligence légère et mobile, et dans plusieurs endroits, on voit bien que l'auteur se défie de l'attention de ses lecteurs. C'est pour cela qu'il a négligé la méthode : il n'a pas voulu soumettre à une trop grande rigueur de pensées et de déductions l'esprit de ceux qui voudraient ouvrir son livre : il a fui pour eux, cet appareil effrayant d'une disposition trop sévère et didactique. et il a plié son talent sérieux, sa pensée de philosophe à toutes sortes de petits moyens pour échapper à la gravité de son sujet. Voilà l'effet et la différence de l'époque ! Au 17me siècle qui eût pris de telle précaution, dans une matière aussi importante ? [illegible]. Le 18me siècle a besoin de la foule ; c'est à la foule qu'il s'adresse, et les esprits les plus élevés sont obligés de lui sacrifier quelques unes de leurs plus belles qualités, la sévérité et la simplicité.

D'ailleurs, le caractère de Montesquieu le portait peut être déjà lui même à éviter tout ordre méthodique. Il n'aime pas les démonstrations ; il expose : c'est un homme de considérations : il ne décide, ni ne tranche : il invite ses lecteurs à considérer avec lui : il ne veut pas l'amener par une suite de prémices à la conclusion qu'il a en vue. Voici les faits : à côté les causes : Montesquieu a pu à côté exposer sa manière de juger ou de voir. C'est au lecteur à prononcer.

Ainsi donc pour la Méthode, dans le livre de l'Esprit des Lois, il ne faut pas en chercher : Montesquieu l'a rejetée par caractère et par circonstance.

Un dernier attrait que nous ne pourrons passer sous silence, c'est que

ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE

Cet homme qui aime à considérer, est un homme qui jouit de son esprit : jouissance légitime, quand elle n'est point inspirée par la vanité, mais qu'elle part d'une intelligence satisfaite de voir face à face la vérité des choses et de leurs rapports. Préoccupé de l'idéal qui se présente sans cesse à son esprit, le bien et l'honneur de son pays, toujours élevé au dessus des petites vanités par ses méditations sur la science sociale, il lui est bien permis de jouir de son esprit, ~~de ses [illegible] de ses~~ de savourer ses propres fruits. D'ailleurs, pour nous qui le lisons, c'est un charme de plus : pendant qu'il s'abandonne à ce plaisir, l'homme se découvre tout à coup à nos yeux ; nous voyons cet homme aimable qui tout en nous instruisant, sans dogmatiser se fait un peu de plaisir à lui même.

Devant toutes ces séductions, dont nous avons cherché à rendre compte, mais qui agissent d'autant plus puissamment qu'elles nous prennent sans nous permettre toutes ces réflexions, il faudra peut être être bien fort, pour garder toute son indépendance ; Mais Montesquieu nous sauvera ici de lui même : Comme il n'est pas dogmatique, ni impérieux, il n'y a pas à craindre que la critique puisse avoir un autre caractère que celui d'une discussion facile, toujours aussi aimable que fine et instructive : sans aucun doute, il eut provoqué nos objections ; et celles qu'on pourra hasarder contre lui, ne lui auraient certes pas déplu : Discuter avec lui, c'est suivre sa méthode et répondre à son invitation. D'ailleurs, avec un tel génie, on ne risque rien de s'abandonner : alors même qu'il se trompe, il est instructif et qui pourra peut être se flatter de voir mieux que lui : Essayons ; mais revenons souvent à ces belles paroles de Voltaire qui doivent terminer cette leçon, paroles d'autant plus précieuses qu'elles sont sorties d'une bouche avare de tels éloges :

« Lorsqu'un aussi beau génie que Montesquieu se trompe, je m'enfonce

« dans d'autres erreurs, en découvrant les siennes; c'est le sort de tous ceux qui courent
« après la vérité. Ils se heurtent dans leur course et tous sont jetés par terre.
« Je respecte Montesquieu jusque dans ses chutes, parce qu'il se relève pour
« monter au ciel. Je vais continuer ce petit commentaire, pour m'instruire en
« l'étudiant sur quelques points, non pour le critiquer: je le prends pour mon guide,
« non pour mon adversaire. »

Perraud (Philippe)

XVIIème Leçon.

Montesquieu - Esprit des Lois.

- Beauté de l'Esprit des Lois. -

Montesquieu
Esprit des Lois
– Beauté de l'Esprit des Lois. –

Dans la précédente leçon, j'ai cherché à montrer quels agréments a pour nous la lecture de l'Esprit des Lois, ce qui en fait l'attrait – j'entends l'attrait pour les esprits sérieux et élevés –. Aujourd'hui je voudrais montrer quelle est la Beauté de l'Esprit des Lois, et quel est son mérite propre.

Cette beauté ne consiste pas dans tel ou détail, ne s'attache pas à telles ou telles pages. C'est une impression générale, c'est ~~un~~ l'effet dernier de la lecture de cet ouvrage, que je rends par ce mot de Beauté, parce qu'il rend bien mon impression. Cette Beauté est toute entière dans la pensée même qui a, je ne dis pas inspiré, mais soutenu et animé Montesquieu, durant les vingt années qu'il mit à composer son ouvrage. ~~et les vingt autres années qu'il employa à le corriger~~. Car il y a deux choses dans l'Esprit des Lois : il y a d'un côté un sujet, ~~et~~ une ~~de l'autre côté une intelligence et un art ; il y a une~~ matière, une science ; et puis il y a un but, une intention, une volonté ; c'est ce but de l'ouvrage, c'est cette intention, cette pensée de l'écrivain, que je voudrais surtout mettre en lumière.

Le sujet, il faut bien le reconnaître, appartenait au siècle, était fourni par le siècle, dans lequel Montesquieu a vécu. « Je rends au public, disait Labruyère, ce qu'il m'a prêté », Montesquieu pouvait dire la même chose : le sujet de l'Esprit des Lois est un fruit du XVIII siècle, c'est le fruit le plus savoureux de ce que nous avons appelé le bon esprit philosophique. Cet esprit a inspiré Montesquieu : mais Montesquieu ne l'a point ~~inventé~~, ni l'~~[illegible]~~ créé ; il n'a fait qu'en recueillir les inspirations les plus heureuses, et il était à la vérité l'homme le mieux fait pour cette tache ; mais ces inspirations étaient avant lui.

Ainsi le XVIII siècle est pour une grande part dans le livre de l'Esprit des Lois : il en a donné la matière. Vingt ans plus tôt, Montesquieu ne l'eût point fait : Ce n'est pas de ce côté qu'il fut attiré d'abord : soit qu'il fût dupe de son imagination, soit qu'il convoitât la gloire, ~~ses~~ il dirigea ses premiers efforts vers les sciences. Mais il en fut bientôt détaché par l'attrait d'une ~~science~~ étude plus haute, l'étude des principes et des vérités de la science sociale, où il se fixa désormais. Il était donc éminemment propre à recevoir l'inspiration de son temps : et en m'exprimant ainsi, je prétends bien ne rien ôter à Montesquieu, pas plus que ce ne serait ôter qlq. chose à Homère que de dire, comme faisait l'Antiquité, qu'il écrivait et qu'Apollon dictait. Si les idées, si les vérités sociales, qui font le ~~prin~~ sujet de l'Esprit des Lois, appartiennent au XVIII siècle, c'est Montesquieu qui les a recueillies et exprimées, dans un ordre et sous une forme admirables.

Je ne dirais donc pas que les principes, les idées, sont dans l'Esprit des lois ce qu'il y a de plus neuf, de plus propre à Montesquieu. Ce qui lui est propre, et c'est là surtout ce que je cherche, c'est ~~q~~ ce que ~~il a~~ seul il pense dans son siècle, ou contre son siècle : ce qui lui est propre, c'est ce qu'il a médité, voulu, dans la liberté de son esprit, et j'ajoute, dans la bonté de son cœur. Car ce livre, je l'ai dit, est aussi une œuvre de sa volonté, et la Volonté est en nous ce qui nous est le plus personnel. Je vous demande pardon, si je n'ai pas ici cette rapidité, cette clarté superficielle, que mon sujet d'ailleurs n'admet pas : il ne s'agit point de faire une étude en sophiste : il faut, c'est mon devoir, que je vous apporte à la fois du nouveau, et un nouveau qui ne soit point paradoxal ; or, ces choses neuves et vraies, on ne les trouve qu'en lisant à son tour et en poussant plus loin ce qui a été dit.

Ce qui est propre à Montesquieu, disais-je, c'est ce qui lui a été dicté, non par son esprit, mais par son cœur ; ce qui est l'œuvre de sa volonté, et non de sa science, l'œuvre du bon homme, et non du grand homme. Au reste ce mérite propre de Montesquieu n'est pas difficile à trouver dans l'Esprit des Lois : ce que l'auteur a voulu, ce qui a été son intention, son but, il l'a exprimé lui-même dans sa Préface. Lisez les Préfaces, quand les écrivains sont vrais : celle-ci n'est point, quoiqu'on ait dit, une précaution oratoire, une pratique habile, pour désarmer le pouvoir et échapper à la persécution. Montesquieu n'a pas eu besoin de cette précaution : c'est ici un témoignage qu'il se rend, et ce témoignage a l'accent de la vérité : Le voici :

Préface de l'Esprit des Lois

"Je n'ai point naturellement l'esprit désapprobateur. Platon remerciait le ciel de ce qu'il était né du temps de Socrate, et moi je lui rends grâces de ce qu'il m'a fait naître dans le gouvernement où je vis, et de ce qu'il a voulu que j'obéisse à ceux qu'il m'a fait aimer ».

Ainsi la pensée ~~de~~ ce livre n'est pas une pensée de dénigrement et de censure : Montesquieu naturellement n'aime point à désapprouver. Mais est-ce à une approbation banale qu'il ~~nous~~ nous convie, ~~affai~~, à un optimisme stérile, ~~[illegible]~~ à l'indifférence ~~[illegible] chose qui ressemble~~ ? Pas davantage : Montesquieu, c'est pour cela qu'il est homme de génie, ~~a~~ se tient en deçà de ce double excès. Il entend implicitement qu'il peut y avoir des changements nécessaires, et alors il ajoute, en complétant sa première pensée :

« Je n'écris point pour censurer ce qui est établi dans quelque pays que ce soit. Chaque nation trouvera ici les raisons de ses maximes : et on en tirera naturellement cette conséquence, qu'il n'appartient de proposer des changements qu'à ceux qui sont assez heureusement nés pour pénétrer d'un coup de génie toute la constitution d'un état ».

Montesquieu n'est donc pas indifférent aux réformes : il y veut seulement une grande prudence, il ~~établit~~ déclare qu'il y faut un coup d'œil supérieur ; et puis, frappé de ce que ces changements ont d'utile, mais encore plus de ce qu'ils ont de ~~dangereux~~ périlleux, il poursuit en ces termes :

« Il n'est pas indifférent que le peuple soit éclairé. Les préjugés des magistrats ont commencé par être les préjugés de la nation. Dans un temps d'ignorance, on n'a aucun doute, même lorsqu'on fait les plus grands maux : dans un temps de lumières, on tremble encore lorsqu'on fait les plus grands biens. On sent les abus anciens : on en voit la correction : mais on voit encore les abus de la correction même. On laisse le mal, si l'on craint le pire : on laisse le bien, si on est en doute du mieux. On ne regarde les parties que pour juger du tout ensemble : on examine toutes les causes pour voir tous les résultats. »

~~Quelle leçon pour les réform~~ Quelle leçon pour les réformateurs de tous les âges ! Quelle étendue ~~d'esprit~~ dans les vues, et quelle discrétion ! Montesquieu n'est pas moins admirable, quand il déclare en terminant qu'il s'adresse à tous les hommes, à ceux qui commandent et à ceux qui obéissent, et qu'il ~~proteste~~ qu'~~il~~ n'a travaillé que pour les éclairer :

« Si je pouvais faire en sorte que tout le monde eût de nouvelles raisons pour aimer ses devoirs, son prince, sa patrie, ses lois ; qu'on pût mieux sentir son bonheur dans chaque pays, dans chaque gouvernement, dans chaque poste où l'on se trouve, je me croirais le plus heureux des mortels.

« Si je pouvais faire en sorte que ceux qui commandent augmentassent leurs connaissances sur ce qu'ils doivent prescrire, et que ceux qui obéissent trouvassent un nouveau plaisir à obéir, je me croirais le plus heureux des mortels.

« Je me croirais le plus heureux des mortels, si je pouvais faire que les hommes pussent se guérir de leurs préjugés. J'appelle ici préjugés, non pas ce qui fait qu'on ignore de certaines choses, mais ce qui fait qu'on s'ignore soi-même. »

Voilà le but ~~intention~~ et la vraie pensée de Montesquieu ! Dans cette préface, il se recueille pour ainsi dire, il s'interroge sur ce qu'il a eu l'intention de faire : car dans l'infini détail de la composition, d'une composition surtout de si longue haleine, cette intention échappe souvent. ~~il est donc utile dans sa préface~~ Voilà pourquoi, Montesquieu, quand ~~il~~ n'est plus troublé par ces vues secondaires, par ces pensées de détail, ~~il~~ revient sur cette intention première, et tâche ~~et de~~ de se l'expliquer de nouveau, à lui-même et aux autres. Or ~~son~~ l'intention, ~~son~~ vœu, ~~de Montesquieu~~ a été que chaque nation se rendît compte de ce que son gouvernement a de bon ; que chaque société connût ses avantages, non pour y demeurer immobile, mais pour faire encore mieux, pour marcher en avant s'il y a lieu, avec les hésitations toutefois et la prudence nécessaires à toute réforme dans un temps civilisé. Il n'a donc pas voulu s'associer à cette censure du passé toujours mêlée d'ignorance, au mécontentement passionné du présent, au désir indiscret d'améliorations, qu'on trouve presque partout au XVIII^e^ siècle : désirs chimériques de prétendus philosophes qui rêvaient une société impossible dans la ruine de tout ce qui fait vivre et durer les sociétés.

Sous ce rapport, Montesquieu se distingue ~~dans~~ profondément de son siècle. Car le caractère du XVIII^e^ siècle n'est assurément pas le respect du passé, la connaissance intelligente de ce que le présent a de bon, et du mieux qui peut se faire : c'est plutôt le contraire. Le XVIII^e^ siècle ne pouvait donc croire à la sincérité de la déclaration de Montesquieu, sans s'infliger à lui-même une sorte de blâme : aussi n'y a-t-il point cru. On ne trouverait pas ~~de~~ à cette époque un éloge général et résumé de Montesquieu, une appréciation sentie de la pensée qui lui a fait écrire l'Esprit des Lois. Ce mot fameux attribué à Voltaire : « le genre humain avait perdu ses titres : Montesquieu les a retrouvés et les lui a rendus », ce mot n'a probablement jamais été prononcé.

S'il ~~le mot~~ était excellent, je serais ravi qu'il fût de Voltaire. Mais d'abord, ce mot que je n'ai trouvé nulle part dans ses ouvrages, manque de clarté. Qu'est-ce que les titres du genre humain ? Je conçois le titre d'une maison, d'une famille, mais de l'humanité ! Sont-ce ses annales ? Est-ce son histoire ? Enfin je ne puis arriver à mettre un sens précis sous ce mot. Une seconde raison de douter, que la phrase soit de Voltaire ~~seconde~~, c'est qu'elle est légèrement emphatique, même ~~pour~~ en parlant de l'œuvre si éminente de Montesquieu.

Enfin quand même Voltaire aurait laissé échapper en conversation un mot de ce genre, aima-t-il jamais assez Montesquieu, pour faire ainsi les honneurs de sa gloire, en se servant d'une de ces formules générales que nous aimons tant ? S'il a loué Montesquieu, s'il a écrit cette phrase que j'ai citée : « Je respecte Montesquieu jusque dans ses chutes, parce qu'il se relève pour monter au ciel », c'est dans un traité d'ailleurs rempli de coups d'épingle, et de la même plume dont il a écrit cette autre phrase : « On a dit que la lettre tuait et que l'esprit vivifiait : mais dans le livre de Montesquieu, l'esprit égare et la lettre n'apprend rien ». Aucun homme supérieur du XVIII siècle, en effet, si ce n'est J.-Jacques, n'a tant ~~en effet~~ inquiété et comme ~~agacé~~ irrité Voltaire, par ses erreurs d'abord, car il y en a dans Montesquieu, et ensuite par sa gloire.

Voltaire – Commentaire sur l'Esprit des Lois.

Je doute donc de l'authenticité de ce mot, qui depuis a fait fortune ; et en voici une dernière raison. Ces deux hommes se sont parfaitement connus : ils savaient ce qu'ils pensaient l'un de l'autre ; entre gens d'esprit, on ne se trompe ~~pas~~ guère là-dessus : encore moins, entre hommes de génie. Montesquieu sentait qu'il ne satisfaisait pas Voltaire : et celui-ci devinait ce que Montesquieu ~~disait~~ pensait et disait de lui : j'insiste à dessein sur ces misères, sur ces petitesses de vanité, que vous chercheriez vainement dans les écrivains du XVII siècle. Voici donc comment Montesquieu ~~jugeait Voltaire~~ à son tour jugeait Voltaire :

« Voltaire n'est pas beau : il n'est que joli. Il serait honteux pour l'Académie que Voltaire en fût, et il lui sera quelque jour honteux qu'il n'en ait pas été ».

Montesquieu – Pensées sur les Modernes.

Les ouvrages de Voltaire sont comme les visages mal proportionnés qui brillent de jeunesse »

~~[illegible]~~ Ce jugement s'applique ~~assez~~ fort bien aux tragédies de Voltaire : je l'adopte entièrement à ce point de vue. ~~cet égard~~ — Montesquieu ajoute :

« Voltaire n'écrira jamais une bonne histoire. Il est comme les moines qui n'écrivent pas pour le sujet qu'ils traitent, mais pour la gloire de leur ordre. Voltaire écrit pour son couvent.

« L'auteur de Charles XII manque quelquefois de sens.

« Plus le poème de la Ligue paraît l'Énéide, moins il l'est. »

A beaucoup d'égards ce jugement est injuste : mais, ~~et~~ comme indication, il est considérable : et il me fait douter encore davantage de l'authenticité de ce mot prononcé par Voltaire dans l'intérêt de Montesquieu.

Il y a cependant, parmi les courtisans et les disciples de Voltaire, un homme fort estimable, que j'ai déjà nommé, et qui a deviné la pensée de l'Esprit des Lois. Élevé bien au-dessus de ces animosités de ligue et de parti, D'Alembert a pénétré la volonté et l'intention véritable de Montesquieu dans cet ouvrage : il l'exprime en peu de mots, mais avec force ; il parle de « cette lumière générale sur les principes de gouvernement, qui rend les peuples plus attachés à ce qu'ils doivent aimer ». Et il ajoute : « Ceux qui ont si indécemment attaqué cet ouvrage, lui doivent peut-être plus qu'ils ne s'imaginent. L'ingratitude au reste est le moindre reproche qu'on ait à leur faire ».

D'Alembert – Éloge de Montesquieu.

D'Alembert met ici le doigt sur la vraie intention et sur le vrai mérite de Montesquieu. Encore une fois ce mérite a été, non de chercher matière à désapprouver, mais au contraire de ~~donner un contrepoids à l'esprit~~ marquer le bien et d'indiquer le mieux, et de donner ainsi un contrepoids à l'esprit —

de censure qui emportait les contemporains. C'est là, dis-je, un mérite dans tous les temps : c'en est un surtout au XVIII^e siècle, alors que les générations se précipitaient vers les brillantes chimères, vers les nouveautés dangereuses de 89 ; c'est le mérite immortel de Montesquieu.

Il y a dans toute société deux principes qui la partagent, l'un de conservation, et l'autre de changement, = l'un qui s'efforce de maintenir tout ce que cette société a de bon, l'autre qui cherche à lui communiquer tout ce qu'elle pourrait avoir de mieux. Le second a de nombreux partisans, et assurément il est fort légitime. Il y a en nous un désir permanent de passer du mal au bien, du bien au mieux. Il y a, comme on l'a ~~de~~ ~~ci-dessus~~ dit avec tant de raison : « une mobilité générale de la pensée, qui ne permet, ni à l'ambition de l'homme supérieur, ni à la curiosité de la foule de suivre toujours les routes antiques ». De plus la faveur publique s'attache aux défenseurs de ~~l~~ ce principe : ils sont soutenus par la mode, et récompensés par la popularité.

Villemain - Eloge de Montesquieu.

Il n'en est pas de même de l'autre principe, ~~celui de~~ du principe de conservation. Plus noble que le précédent, il rapporte pourtant moins d'honneur, parce qu'il ne caresse ni la passion populaire ni la mode. Aussi nécessaire que le principe du progrès, il n'appartient exclusivement ni à un homme ni à un ~~siècle~~ temps. Au reste il n'a à espérer ni récompense ni gloire : aider ceux qui le soutiennent, c'est leur rendre même un mauvais service, parce que les gouvernants, qui peuvent seuls les aider, leur font perdre, par cette protection, l'apparence du désintéressement et la dignité de leur rôle.

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

La perfection de la raison politique consisterait peut-être à unir ces deux principes. Mais si nous nous examinions, nous verrons que nous sommes tous un peu plus engagés dans l'un ou dans l'autre; le plus grand nombre, dans le principe de progrès; moi, je l'avoue, en politique et en littérature, beaucoup plus près du principe de conservation. Il est le plus faible; ses défenseurs sont souvent attaqués, et j'ai du goût pour ceux qui ~~sacrifient leur popularité et qui~~ ne craignent ni de perdre leur popularité, ni de braver la mode. J'honore les partisans du premier: mais je me range plus volontiers du côté des partisans du second.

Montesquieu, à mes yeux, est un défenseur de ce principe de conservation: et c'est pour cela, c'est parce qu'il l'a défendu, que je préfère Montesquieu à ses illustres rivaux. Et puis Montesquieu continue ainsi le dix-septième siècle. Car le dix-septième siècle a eu au plus haut point cet esprit conservateur, sous la réserve implicite d'une amélioration progressive. Sous ce rapport, Montesquieu continue Bossuet, et a même un avantage sur ~~Boss.~~ lui. Bossuet, ~~Celui-ci~~ en effet, n'avait peut-être pas l'esprit assez libre, pour bien juger les institutions qu'il défendait: Montesquieu, avec un esprit plus libre et une vue plus perçante, n'a ~~jamais néanmoins~~ point cependant dénigré ni flétri ces institutions. Au fond, le Discours sur l'Histoire universelle et l'Esprit des Lois sont écrits dans un même esprit: c'est la même ~~application~~ pénétration des pratiques et des maximes propres à chaque nation, la même connaissance des causes qui la font prospérer ou déchoir, la même science enfin de tout ce qui doit attacher les peuples à leurs gouvernements. Bossuet en donne pour raison, que ces gouvernements viennent de Dieu, d'un dessein spécial de la Providence. Montesquieu arrive à un résultat du même genre, en montrant qu'ils offrent des gages solides de durée, et qu'ils ont toujours les moyens de s'améliorer. Il y a au fond une certaine ressemblance entre ~~leurs~~ ces vues, et comme une sagesse commune à ces deux grands esprits.

Montesquieu n'a donc été ni partial, ni hostile : il s'est tenu également loin d'une censure indiscrète et d'un optimisme banal. Cette discrétion, cette mesure, est une disposition ancienne dans l'esprit de Montesquieu, et j'aime à en recueillir les preuves dans son premier ouvrage, au milieu de légèretés souvent inexcusables. ~~Voici par exemple les passages des~~ J'ai cité, et l'on se rappelle, ce beau passage des Lettres persanes (Lettre 129), qui annonçait déjà tout l'Esprit des Lois. A la même époque, Montesquieu méditait aussi sur la nature et sur le principe constitutif de la société ; et il s'exprimait en ces termes :

Lettres Persanes. - l. 95

« Je n'ai jamais ouï parler du droit public, qu'on n'ait commencé par rechercher soigneusement quelle est l'origine des sociétés : ce qui me paraît ridicule. Si les hommes n'en formaient point, s'ils se quittaient et se fuyaient les uns les autres, il faudrait en demander la raison, et chercher pourquoi ils se tiennent séparés. Mais ils naissent tous liés les uns aux autres : un fils est né auprès de son père et il s'y tient ; voilà la société et la cause de la société ».

Ces paſsages ne font pas moins d'honneur à la prévoyance qu'à la ~~[illegible]~~ profondeur des vues de Montesquieu: ce sont ces paſsages, ce sont ces vues, qui m'ont autorisé à le ranger parmi les défenseurs du principe de conservation, parmi les hommes de génie conservateurs.

Je ne m'étonne donc pas que Montesquieu, lorsqu'éclata la Révolution française, n'ait pas été populaire, et cela dans aucune des ~~A~~ phases ~~Il était~~ ~~un esprit trop impartial~~ de cette révolution. Il était pour cela trop impartial, il avait trop de mesure, d'étendue, de sérénité dans l'esprit. Mais l'histoire de cette impopularité de Montesquieu pendant la révolution n'est pas sans intérêt.

La première fois que son nom fut prononcé, ce fut à l'Aſsemblée Constituante. C'était à l'occasion d'un projet de loi portant qu'il serait élevé des statues à J. Jacques Rouſseau et à Voltaire. Un membre proposa par un amendement de leur aſsocier Montesquieu, et il cita à ce propos la phrase célèbre de Voltaire. Le projet fut ajourné.

« À l'Aſsemblée législative, la proposition fut renouvelée: on ne trouva pas de temps pour la suivre. Je le crois bien: l'Aſsemblée Législative avait mieux à faire: elle avait à travailler à sa propre décimation, en livrant Louis XVI au même échafaud où son élite devait périr. — Quatre ans plus tard, l'auteur de cette proposition, son nom a échappé à l'oubli, Salloret, demandait pour Montesquieu, dans l'Assemblée des Cinq-Cents les honneurs du Panthéon en le recommandant encore de l'espèce de brevet philosophique, vrai ou faux, que lui avait donné Voltaire. La même indifférence laissa tomber ce nouveau projet. ~~jet~~ " Enfin, deux mois plus tard, un membre du conseil des Anciens demanda qu'un buste de Montesquieu, offert par des éditeurs de ses œuvres, fût déposé dans la salle du Conseil, vis-à-vis de celui de Brutus. Il s'autorisait, non plus du mot de Voltaire, mais des sentiments républicains de Montesquieu. La citation est curieuse:

Moniteur. T. XXVII, p. 606.

" Montesquieu, dit l'orateur, eut l'art de faire entrer dans son Esprit des Lois une réfutation solide de cette vieille erreur, si bien accueillie auprès de tous les monarques, si longtemps accréditée parmi les peuples, et dont J.J. Rousseau n'a pas su se dégager, qu'une grande nation, établie sur un vaste territoire, n'est pas susceptible d'un gouvernement républicain. Montesquieu prouva d'une manière convaincante le contraire; et qui peut douter qu'en faisant le développement de cette grande vérité, les vœux de son cœur n'appelassent sur sa patrie le gouvernement républicain, le seul vraiment digne de l'homme, puisque c'est le seul dont le principe soit la vertu?

Législateurs, si vous ordonnez que le buste de Montesquieu soit placé dans cette salle, vis-à-vis de celui de Brutus, cet aspect annoncera que c'est par la réunion des lumières, de la philosophie et de la chaleur du patriotisme, que nous prétendons opérer la gloire et la prospérité d'un grand peuple dont nous sommes les représentants."

" ~~Et~~ Non, Montesquieu n'a pas été républicain! Ai-je besoin de dire que, si j'en fais la remarque, ce n'est ni au profit ni au détriment d'aucune opinion politique? C'est pour être vrai, et rendre à Montesquieu ce qui lui est dû. Si Montesquieu a préféré spéculativement une forme de gouvernement à une autre, c'est peut-être le gouvernement anglais. Encore ne l'affirmerais-je pas! Il a beaucoup cherché par quelles raisons directes, par quelles convenances secrètes, les gouvernements s'établissent, vivent et prospèrent: il n'a pas plus songé que Bossuet à chercher ni à enseigner de quelle façon l'on en change. Je n'en blâme pas d'une manière générale la pensée, aux époques où un gouvernement est devenu impossible; mais, comme au fond de cette pensée, il y a un vœu de révolution, j'ose dire qu'elle ne vient pas à un homme de génie, et que jamais Montesquieu n'a désiré ni rêvé un ordre de choses où son buste serait placé, comme disait son avocat au conseil des ~~Cinq-Cents~~ Anciens, vis-à-vis de celui de Brutus.

« Au reste la proposition du buste n'eut pas un meilleur sort que celle de la statue. Elle fut rejetée par la très-haute raison d'état, qu'il y aurait du danger à placer dans la salle de l'un des deux conseils un buste qui ne serait pas dans l'autre.

« Les restes de Montesquieu ne furent pas non plus déposés au Panthéon. Les ~~hommages~~ honneurs de ce genre sont moins des hommages rendus à des morts illustres, que des fêtes pour certaines passions qui autorisent leurs excès des erreurs de ces grands hommes. On sait les suites de ces fêtes. Les funérailles politiques provoquent les exhumations sacrilèges. Si Montesquieu n'a pas eu les honneurs du Panthéon, je l'en félicite, parce que l'Esprit des Lois ne fournit nulle part des autorités à ces passions, et qu'aucune lecture n'est plus propre à tenir les gouvernements et les sociétés en garde~~nt~~ contre les illusions qui les autorisent. »

Je n'ai point naturellement l'esprit désapprobateur. Platon remerciait le ciel de ce qu'il était né du temps de Socrate; et moi je lui rends grâces de ce qu'il m'a fait naître dans le gouvernement où je vis, et de ce qu'il a voulu que j'obéisse à ceux qu'il m'a fait aimer.

Je n'écris point pour censurer ce qui est établi dans quelque pays que ce soit. Chaque nation trouvera ~~trouvera~~ ici les raisons de ses maximes; et on en tirera naturellement cette conséquence qu'il n'appartient de proposer des changemens qu'à ceux qui sont assez heureusement nés pour pénétrer d'un coup de génie toute la constitution d'un état.
Il n'est pas indifférent que le peuple soit éclairé. Les préjugés des magistrats ont commencé par être les préjugés de

la nation. Dans un temps d'ignorance,
on n'a aucun doute, même lorsqu'on
fait les plus grands maux; dans un
temps de lumière, on tremble encore
lorsqu'on fait les plus grands biens.
On sent les abus anciens, on en voit
la correction; mais on voit encore les
abus de la correction même. On laisse
le mal, si l'on craint le pire; on laisse
le bien, si on est en doute du mieux.
On ne regarde les parties que pour
juger du tout ensemble; on examine
toutes les causes pour voir tous les
résultats.

Si je pouvais faire en sorte que
tout le monde eût de nouvelles raisons
pour aimer ses devoirs, son prince,
sa patrie, ses lois; qu'on pût mieux
sentir son bonheur dans chaque pays,
dans chaque gouvernement, dans chaque

ce, poste où l'on se trouve, je me croirais le plus heureux des mortels.

Si je pouvais faire en sorte que ceux qui commandent augmentassent leurs connaissances sur ce qu'ils doivent prescrire, et que ceux qui obéissent trouvassent un nouveau plaisir à obéir, je me croirais le plus heureux des mortels.

Je me croirais le plus heureux des mortels, si je pouvais faire que les hommes pussent se guérir de leurs préjugés. J'appelle ici préjugés, non pas ce qui fait qu'on ignore de certaines choses, mais ce qui fait qu'on s'ignore soimême.

Sixième leçon Agrémens – Beauté –

Montesquieu. Esprit des Lois.

Pensée de l'Esprit des Lois – à distinguer du sujet.

Ce qui en appartient au XVIIIe siècle. –

La Bruyère et Montesquieu.

Ce qui en appartient en propre à Montesquieu.

Déclaration de sa préface.

Est-ce une précaution ? Il n'en avait pas besoin. C'est un témoignage qu'il se rend.

Citation.]

au XVIII siècle n'y a pas cru.

Tout d'éloge résumé et général

~~Voltaire y aurait-il cru~~ ? –

Que penser de cette phrase ? Si le genre humain avait perdu ses titres ; Montesquieu les a retrouvés et les lui a rendus.

Doute qu'elle soit de Voltaire.

1 obscurité, légère emphase.

2. mauvaise humeur habituelle de Voltaire

~~elle~~.

20

Giraud :

« Je respecte Montesquieu jusque dans ses chutes, parce qu'il se relève pour monter au ciel ».

Il a dit aussi :

« On a dit que la lettre tuait et que l'esprit vivifiait ; mais dans le livre de Montesquieu, l'esprit égare et la lettre n'apprend rien ».

Les deux hommes ~~de~~ [illegible] qu'ils pensaient

Fin de
Montesq.
Arrêtons ?

D'Alembert, parlant des effets de l'Esprit des lois, parle

« de cette lumière générale sur les principes de gouvernement qui rend les peuples plus attachés à ce qu'ils doivent aimer. » Et il ajoute : « Ceux qui ont si indécemment attaqué cet ouvrage, lui doivent peut être plus qu'ils ne s'imaginent : l'ingratitude, au reste, est le moindre des reproches qu'on ait à leur faire »

Éloge de Montesquieu.

Contrepoids à l'esprit de Censure, à l'adoration injuste, mérite de Montesquieu, eu égard à son temps, et son mérite immortel.

Deux Principes ; conservation et changement.

Mérite des défenseurs du passé ; passage du mal combien, ou " mobilité générale
" de la pensée qui ne permet ni à l'ambition
" de l'homme supérieur ni à la curiosité
" de la foule de suivre toujours les routes
" antiques " Villemain, Eloge de Montesquieu.
– aide de la popularité.

Principe de la conservation. Mérite de ses défenseurs.

On aime tous les deux. — Détail.
Je préfère le second, et Montesquieu à les autres contemporains, pour l'avoir défendu.
Continuation du XVII. et ~~le~~ x
Ressemblance avec Bossuet.

Aujourd'hui. Pensée ancienne dans l'esprit de Montesquieu. Le passage sur les lois rappelé.
– Dans le même temps, pensé par la société

Citation. 3

Montesquieu, jamais accepté par la révolution.
Statue. hommes du Panthéon.
Proposition de Barère. — Montesquieu

fait républicain.

Citation 4.

Montesquieu [illegible]

[illegible]

2. Voltaire n'est pas beau, il n'est que joli : il seroit honteux pour l'académie que Voltaire en fût, et il lui sera quelque jour honteux qu'il n'en ait pas été.

Les ouvrages de Voltaire sont comme les visages mal proportionnés qui brillent de jeunesse.

Voltaire n'écrira jamais une bonne histoire. Il est comme les moines qui n'écrivent pas pour le sujet qu'ils traitent, mais pour la gloire de leur ordre. Voltaire écrit pour son couvent.

& l'auteur de Charles XII manque quelquefois de sens.

Plus le poème de la Ligue paraît l'Enéide, moins il l'est.

Montesquieu, Pensées sur les modernes.

3. Je n'ai jamais ouï parler du droit public qu'on n'ait commencé par rechercher soigneusement quelle est l'origine des sociétés; ce qui me paraît ridicule. Si les hommes n'en formaient point, s'ils se quittaient et se fuyaient les uns les autres, il faudrait en demander la raison, et chercher pourquoi ils se tiennent séparés; mais ils naissent tous liés les uns aux autres; un fils est né ~~aup~~ auprès de son père, et il s'y tient; voilà la société et la cause de la société.

Lettres persanes XCV.

4.

"Montesquieu eut l'art de faire entrer dans son *Esprit des lois* une réfutation solide de cette vieille erreur si bien accueillie auprès de tous les monarques, si longtemps accréditée parmi les peuples, et dont J.J. Rousseau n'a pas su se dégager, qu'une grande nation, établie sur un vaste territoire, n'est pas susceptible d'un gouvernement républicain. Montesquieu prouva d'une manière convaincante le contraire ; et qui peut douter qu'en faisant le développement de cette grande vérité, les vœux de son cœur n'appelassent sur sa patrie le gouvernement républicain, le seul vraiment digne de l'homme, puisque c'est le seul dont le principe soit la vertu ?

Législateurs, si vous ordonnez que le buste de Montesquieu soit placé dans cette salle, vis-à-vis de celui de Brutus, cet aspect annoncera que c'est par la réunion des lumières de la philosophie et de la chaleur du patriotisme, que nous pourrons opérer la gloire et la prospérité d'un grand peuple dont nous sommes les représentans."

Moniteur, t. XXVII, p. 606.

25 12

Cela peut être vrai, et rendre à Montesquieu ce qui lui a été dû. Si Montesquieu a préféré spéculativement une forme de gouvernement à une autre, c'est peut-être le gouvernement anglais. Encore ne l'affirmerais-je pas. En tous ~~cas [illegible]~~

~~Les gouvernements [illegible]~~ beaucoup cherché ~~[illegible]~~ auxquels [illegible] les [illegible] ~~[illegible]~~ par quelles raisons directes ~~[illegible]~~ les gouvernements établis vivent et prospèrent ; ~~[illegible]~~ ; il s'est plus songé que Bolingbroke à chercher à expliquer ~~dire~~ par des quelles formes leur [illegible] changent. Je n'en blâme pas [illegible] aux préjugés ou gouvernement ~~[illegible]~~ maxime générale les [illegible] et d'autant [illegible] ; mais ~~[illegible]~~ comme ~~[illegible]~~ [illegible] il y a une [illegible] de législation, je [illegible] [illegible] homme de génie ~~[illegible]~~ et que jamais [illegible] Montesquieu ~~[illegible]~~ n'a désiré [illegible] [illegible] leurs places, comme [illegible] sous argent ~~[illegible]~~ [illegible] ~~[illegible]~~ [illegible] Brutus.

[Il a rallié ~~les~~ les propos [illegible] par un meilleur [illegible] de la nature. ~~Il faut ajouter~~ ~~Il fut dit qu'il~~ ~~gouverné du~~ par la très haute raison d'État qui gouverne du dessus à placer dans la salle d'un des deux conseils un buste qui n'est pas dans l'autre ~~[illegible]~~ ~~de [illegible]~~ ~~aux~~ rendus à des morts illustres que des fêtes pour certaines opinions qui autorisent leurs [illegible] des croyances de ces grands hommes. ~~On fait~~ Les fêtes [illegible] politiques [illegible]

~~Il [illegible]~~] La cendre de Montesquieu ne [illegible] pas non plus ~~[illegible]~~ Les hommes de génie sont morts des hommages + ~~[illegible]~~ pour [illegible] Panthéon. ~~[illegible]~~ plus que de leurs ~~[illegible]~~ [illegible] ~~qui [illegible]~~ [illegible] [illegible] ~~les passions, [illegible]~~ ~~[illegible]~~ ~~exhumations [illegible]~~ exhumations sacrilèges. Si Montesquieu ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ il a jamais les honneurs du Panthéon ~~[illegible]~~ c'est que par quel esprit ~~[illegible]~~ [illegible] autorité à ces passions, ~~[illegible]~~ et qu'aucune [illegible] [illegible] ~~[illegible]~~ à tous les gouvernements [illegible] ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ qu'ils autorisent. Gerson [illegible] qu'ils ~~[illegible]~~

26

~~[illegible]~~

9. A l'assemblée législative, la proposition
fut renouvelée ; on ne trouva pas le temps pour
l'exécuter ; je le crois bien ; l'assemblée législative
avait mieux à faire ; elle avait à travailler à
la grande révolution, à détrôner Louis XVI au
milieu de la guerre où son déficit [illegible]. ~~Enfin~~,
Quatre ans plus tard, ~~le~~
~~Le même homme~~ l'honneur de cette
~~même homme, qui avait~~
proposition, [illegible] échappa à l'assemblée,
demandant pour Montesquieu [illegible]
Pétion, ~~[illegible]~~ l'assemblée des
les honneurs du Panthéon, [illegible]
Cinq cents, ~~[illegible]~~ (je le remarquerai encore
~~Montesquieu~~ [illegible] brevet [illegible] presque
[illegible] en faveur qu'elle avait donné Voltaire.
La même indifférence ~~la~~ laissa tomber et mourir.
projet Enfin ~~[illegible]~~ deux ans plus tard, un membre
du conseil des anciens ~~[illegible]~~ demanda
~~[illegible] [illegible]~~ ~~[illegible]~~ que le buste de Montesquieu ~~[illegible]~~ [illegible]
~~[illegible]~~ fût déposé dans la salle du conseil, vis-à-vis
de celui de Brutus. Je m'autorise [illegible] ~~[illegible]~~ du monument de Voltaire
républicains, ~~[illegible]~~ de Montesquieu. ~~[illegible]~~ [illegible] ~~[illegible]~~
~~[illegible]~~

Voir le Moniteur t. 27 p. 606

Montesquieu est l'auteur de [illegible]
l'Esprit des lois. XX.

Non, Montesquieu ~~[illegible]~~ n'a jamais été
républicain. ~~[illegible]~~ Ai-je besoin de dire que
si je fais la remarque ce n'est ni au profit
ni au détriment d'aucune opinion politique?

Cours de Mr. Nisard.
1854 – 55.
18e. rédaction.

Montesquieu. Esprit des lois (suite). Des erreurs.

Nous tenterons aujourd'hui une tâche difficile, celle de parler des erreurs de Montesquieu. C'est une chose délicate, et qu'il faut pourtant essayer, car s'il y a moins d'erreurs dans l'Esprit des lois qu'on ne l'a dit souvent, elles y sont encore assez nombreuses, et c'est précisément parce qu'on en a exagéré le nombre qu'il devient malaisé de les marquer avec précision.

On risque d'ailleurs quelquefois chez lui de prendre pour une erreur ce qui n'est qu'une vérité profonde et détournée. Pour distinguer chez lui le faux du vrai, l'attention ordinaire ne suffit pas, et il faut une application toute particulière.

On a beaucoup écrit sur ce sujet, du temps même de Montesquieu. Le fermier général Dupin, aidé par sa femme, publia en 1757-58 ses Observations sur un livre intitulé : De l'esprit des lois, Carlsruhe, 3 vol. in 8°. Voltaire donna des observations sur l'Esprit des lois ; plus tard, Destutt de Tracy, un des disciples les plus distingués de Condillac, fit paraître son Essai sur le génie et les ouvrages de Montesquieu, où l'Esprit des lois est particulièrement étudié. On parle enfin d'autres critiques écrites à la fin du siècle dernier ou au commencement de celui-ci et encore manuscrites.

Ces critiques, celles du moins qui nous sont connues, dénoncent dans Montesquieu plus d'erreurs qu'il n'y en a. nous confondons en effet trop souvent nos préjugés ~~de~~ avec la raison. Le fermier-général ne trouve pas Montesquieu assez financier, assez économiste, Tracy pas assez spéculatif ; à Voltaire il parait trop glorieux. D'ailleurs ce qu'ils font tous, ce sont des critiques de détail, tâche fastidieuse et sans fin qu'il serait à la fois inutile et périlleux de reprendre. Il est plus important et plus intéressant de chercher quelles ont été les causes générales des erreurs de l'Esprit des lois.

Nous en avons déjà indiqué à propos de la Grandeur et décadence plusieurs que l'on pourrait reproduire et signaler ici. Ainsi Montesquieu jouit trop de son esprit, et tout au plaisir de cette sorte d'Epicurisme intellectuel, il oublie quelquefois la vérité.

Il est aussi entrainé parfois dans le subtil et le faux par son désir de tout expliquer, par une certaine défiance de la raison ordinaire qui le fait tomber dans l'erreur.

Mais ce ne sont là que les causes secondaires des erreurs de Montesquieu. Quelle est la cause générale qui les explique presque toutes ? ~~[illegible]~~

Pour trouver une réponse à cette question, il faut commencer par classer ces erreurs, par voir quelle en est la nature. On peut les ranger toutes sous les trois chefs suivants :

1°. Des faits invraisemblables, que Montesquieu a admis et qu'il a tenu à expliquer malgré leur évidente fausseté.

2°. Des faits vrais, mal expliqués.

3°. Des méprises sur des questions générales, comme par exemple sa théorie célèbre des climats. On trouve chez lui plusieurs autres propositions aussi contestables, aussi exagérées que celle-là.

Voici un exemple de ces faits invraisemblables, qu'il accepte si crédulement. C'est une puérilité, qu'il a recueillie dans un voyageur déjà suspect de son temps et qu'il se donne encore de plus le tort de vouloir expliquer :

L. XVI. ch. 10.

"A Patane, la lubricité des femmes est si grande, que les hommes sont contraints de se faire de certaines garnitures pour se mettre à l'abri de leurs entreprises."

"Il semble que, dans ces pays-là, les deux sexes perdent jusqu'à leurs propres lois."

4/ Remarquons encore ce qu'il y a d'inconséquent dans l'explication. Il reconnait des lois, et il met les influences du climat au dessus de ces lois mêmes.

Veut-on un de ces faits vrais qu'il a raison de citer mais qu'il explique mal, on n'a qu'à voir comment il rend compte de ce fait qu'il y a bien moins de fêtes, de jours de chomage dans les pays protestants que dans les pays catholiques. Il y avait une raison bien simple à donner, que les protestants, en abolissant le culte des saints et de la Vierge, en retranchant tout ce que la légende avait ajouté de commémorations à celles qui appartiennent nécessairement à l'histoire évangélique, avait par là-même considérablement diminué le nombre des anniversaires fêtés et consacrés par la cessation du travail. Semblant ne pas voir cette raison si simple, il a encore recours à son éternel principe des climats:

Livre XXIV. ch. 23.

"Les pays protestants et les pays catholiques sont situés de manière que l'on a plus besoin de travail dans les premiers que dans les seconds: la suppression des fêtes convenait donc plus aux pays protestants qu'aux pays catholiques."

Il y a donc souvent dans tout cela un peu de caprice et de recherche qui égare parfois l'esprit naturellement si juste de Montesquieu.

3°. Enfin, pour ce qui est de ces propositions générales qui sont plus que contestables, il suffirait de rappeler sa théorie des climats, vraie dans une certaine mesure et d'où il tire tant de réflexions justes et profondes, mais fausse et dangereuse dans ce qu'il lui donne d'absolu. Elle va jusqu'à anéantir la morale quand par exemple Montesquieu la pousse jusqu'à dire qu'avec certains climats la pluralité des femmes est juste et nécessaire, tandis qu'ailleurs le climat commande de même de se contenter d'une femme.

Mais voici un autre principe du même genre dont la fausseté et le danger doivent tout particulièrement nous frapper, après les scènes auxquelles nous avons assisté il y a quelques années, après la désastreuse application que nous avons vu tenter du droit au travail:

" L'état doit à tous les citoyens une subsistance assurée, la nourriture, un vêtement convenable, et un genre de vie "qui ne soit point contraire à la santé".

Voyez-vous l'état obligé de fournir à tous les citoyens un genre de vie parfaitement hygiénique, et qui ne fasse pas courir le moindre risque à leur santé. Nous n'avons pas besoin de réfuter ici cette théorie qui en imposant le devoir au gouvernement, donne au citoyen le droit d'exiger du gouvernement ce qu'il se croit dû; on l'a vue à l'oeuvre; mais nous devons nous étonner de trouver dans Montesquieu, si sage, si pratique, un principe qui, un moment appliqué, suffit pour conduire tout près de la ruine à la fois le gouvernement et la société.

La cause principale des trois sortes d'erreurs que nous venons de signaler, c'est une connaissance imparfaite de l'homme moral, connaissance sans laquelle il est impossible de faire une étude vraiment exacte et complète de l'homme social. Cela est bien grave à dire de Montesquieu, d'un homme de génie qui semble s'être si bien connu lui-même et avoir si bien connu les autres, puisqu'il a conduit son esprit où il voulait, dans les travaux et par les chemins qui lui convenaient le mieux, puisqu'il a conduit sa vie au terme qu'il s'était marqué, au bonheur! Et pourtant, toutes les erreurs que nous avons signalées nous prouvent bien qu'il y avait chez Montesquieu une connaissance insuffisante de la nature humaine.

Mais, dira-t-on, est-ce à nous à juger de cela? Chétifs, avons-nous le droit d'arrêter le grand homme, et de lui dire: "là tu t'es trompé"! Oui, sans doute; l'homme de génie découvre, ce que nous ne saurions tenter de faire; mais nous, nous sommes juges de sa découverte.

Il faut dire d'ailleurs à la décharge de Montesquieu que s'il n'a pas connu toute la ~~[illegible]~~ nature humaine, c'est qu'il ne l'a pas voulu; son regard si pénétrant, il ne le porte pas partout. Il y a une portion du sujet qu'il n'a pas étudiée, à laquelle il n'a pas fait attention.

Il avait à sa disposition, pour compléter ses propres observations sur l'homme, deux sources d'information qu'il n'estime pas assez ou qu'il néglige trop.

La première, ce sont les moralistes du 17^e siècle. Il ne les goute pas beaucoup. Ainsi il leur reproche quelque peu d'être outrés et de ne pas s'adresser à l'âme, mais à l'entendement. Ailleurs il les accuse de vouloir supprimer l'ambition, et par là de détruire le ressort des grandes actions, sans songer qu'un prédicateur demande le plus pour obtenir le moins, et que s'il parle contre l'ambition, tout ce qu'il pourra faire, ce sera d'atténuer les mauvais effets de cette passion et de la tempérer; quant à la détruire, ancrée comme elle est dans le cœur humain, il ne l'espère pas et nous n'avons point à le craindre. C'est donc par une injuste prévention que Montesquieu a négligé les moralistes du 17e siècle.

Par un effet semblable, il a négligé l'antiquité Chrétienne, il a négligé, ce que nous devons vivement regretter, de la consulter comme source historique, comme précieux recueil d'observations sur la nature humaine. Il a beaucoup consulté l'antiquité païenne, et l'a crue jusqu'à la crédulité; quant à l'antiquité Chrétienne, il n'a eu pour elle que du respect, ce qui était déjà beaucoup pour son temps. Il a eu une vue supérieure du Christianisme, comme l'attestent plusieurs des plus belles pages de l'Esprit des lois, et entr'autres celle-ci, où il y a trop de sincérité et de noblesse pour qu'on soit tenté d'y voir un calcul:

"La religion païenne qui ne défendait que quelques crimes grossiers, qui arrêtait la main et abandonnait le cœur, pouvait avoir des crimes inexpiables; mais une religion qui enveloppe toutes les passions, qui n'est pas plus jalouse des actions que des désirs et des pensées, qui ne nous tient point attachés par quelques chaînes, mais par un nombre innombrable de fils; qui laisse derrière elle la justice humaine, et commence une autre justice, qui est faite pour mener sans cesse du repentir à l'amour, et de l'amour au repentir; qui met entre le juge et le criminel un grand médiateur, entre le juste et le médiateur un grand juge; une telle religion ne doit point avoir de crimes inexpiables. Mais, quoiqu'elle donne des craintes et des espérances à tous, elle fait assez sentir que s'il n'y a point de crime~~s~~ qui, par sa nature, soit inexpiable, toute une vie peut l'être, qu'il serait très dangereux de tourmenter sans cesse la miséricorde par de nouveaux crimes et de nouvelles expiations; qu'inquiets sur les anciennes dettes, jamais quittes envers le Seigneur, nous devons craindre d'en contracter de nouvelles, de combler la mesure, et d'aller jusqu'au terme où la

Bonté paternelle finit."

Il est certainement impossible de rien demander de plus à un publiciste que cette vue supérieure et sincère des effets moraux du Christianisme sur les âmes; dans cette page vraiment remarquable, Montesquieu semble même aller jusqu'à admettre un des dogmes les plus étonnants du Christianisme, un de ceux qui troublent le plus la chair et le sang, je veux parler de l'éternité des peines.

Et pourtant, malgré cette haute et naturelle impartialité que personne n'a poussée plus loin que Montesquieu, les préjugés de son temps lui ont encore dérobé une part de la vérité. Sans eux, il n'aurait pas négligé les pères de l'église, il les aurait mieux compris, et n'aurait pas parlé d'eux avec le ton légèrement dédaigneux qu'on trouve par exemple dans ce qu'il dit de leur opinion sur les lois d'Auguste:

"Les pères les ont censurées, sans doute avec un zèle louable pour les choses de l'autre vie, mais avec fort peu de connaissance des affaires de celle-ci."...

Or tout au contraire, ce qui intéresse dans les Pères, quand on les lit avec un esprit et un cœur ouvert, ce ne sont pas les questions théologiques qu'ils traitent, questions graves et difficiles que peu d'hommes peuvent juger, ce sont d'admirables peintures de l'homme, de ses faiblesses, de ses passions, de ses sentiments les plus cachés. Bien moins souvent que celle des anciens, leur philosophie morale a le caractère du lieu commun. Les pères me parlent d'eux-mêmes, ils me mettent moi-même devant mes yeux, enfin découvert à moi-même.

Ce qui prouve encore que les pères n'ont pas été aussi étrangers aux affaires de ce monde que l'on veut bien le dire, c'est que leur vie et leur action y a été très mêlée. St Basile, Grégoire de Nazianze, ont étudié à Athènes avec le prince Julien, ils ont pris part à toutes les recherches, à tout le mouvement d'esprit de cette jeunesse spirituelle et fougueuse qui remplissait les écoles, ils ont même touché à ses plaisirs; avocat, Basile connut la pratique des lois et des tribunaux, et put étudier là tout un nouveau côté de l'homme; illustre évêque, défenseur de l'orthodoxie, il traita avec un empereur et lui résista. Il en fut de même de Grégoire de Nazianze, qui ne se retira dans sa solitude de Cappadoce qu'après avoir passé sur le siège archiépiscopal de Constantinople. St Chrysostome était un

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

avocat. Et S.t Augustin, quel genre de vie n'avait-il pas essayé, que n'avait-il pas traversé avant d'arriver à la pureté et à la foi Chrétienne? S.t Ambroise était gouverneur de l'Italie septentrionale et centrale au moment où on le nomme évêque de Milan. Devenus des saints, est-ce que lui, est-ce que ~~Saint Augustin~~ l'évêque d'Hippone cessent d'avoir des rapports avec le monde et les affaires? Non certes; chefs temporels et spirituels de la société, ils la conduisent par la main à travers les ruines de l'empire qui s'écroule. Du fond même de sa grotte, le solitaire Jérôme est mêlé à tout ce qui se passe dans l'Orient et l'occident, intervient dans toutes les luttes, joue son rôle dans toutes les grandes affaires qui se débattent entre la vérité et l'erreur, entre le nouveau et le vieux monde, entre les passions des hommes et la loi Chrétienne.

On peut donc, à certains égards, trouver que l'impartialité de Montesquieu n'est pas assez complete, que certains préjugés la gênent encore. Ailleurs au contraire, on pourra lui reprocher d'être trop complète, de ne pas assez s'inquiéter des principes. Je m'explique.

L'impartialité vraie commence à partir de certains principes desquels il faut être d'accord, sur lesquels il faut être ferme. Montesquieu n'a pas ces principes-là, principes moraux absolus et fixes sans lesquels on est, non plus impartial, mais indifférent. C'est ce qui fait qu'il tombe parfois dans la crédulité, d'autres fois dans un vrai oubli de ce qui nous semble à tous le juste et l'honnête. C'est ainsi qu'il défend la vénalité des charges.

L. V. ch. 19.

"Cette vénalité est bonne," dit-il," dans les états monarchiques, parce qu'elle fait faire comme un métier de famille ce qu'on ne voudrait pas entreprendre pour la seule vertu ; qu'elle destine chacun à son devoir, et rend les ordres de l'état plus permanents.

"Dans une monarchie où, quand les charges ne se vendraient pas par un règlement public, l'indigence et l'avidité des courtisans les vendraient tout de même, le hasard donnera de meilleurs sujets que le choix du prince. Enfin, la manière de s'avancer par les richesses inspire et entretient l'industrie : chose dont cette espèce de gouvernement a grand besoin."

Ces subtilités ont indigné Voltaire, qui les a réfutées avec une véritable éloquence; il faudrait seulement retrancher de sa réponse une personnalité sans doute injuste et quelques expressions exagérées :

Voltaire. Extrait de plusieurs notes sur ce sujet.

" Est-ce par vertu que l'on accepte en Angleterre, la charge de juge du banc du roi; qu'on sollicitait à Rome, la place de prêteur? Quoi! on ne trouverait point de conseillers pour juger dans les parlements de France, si on leur donnait les charges gratuitement?

" La fonction divine de rendre la justice, de disposer de la fortune et de la vie des hommes, un métier de famille!

" Plaignons Montesquieu d'avoir déshonoré son ouvrage par de tels paradoxes, mais pardonnons-lui. Son oncle avait acheté une charge de président en province, et il la lui laissa. On retrouve l'homme partout. Nul de nous n'est sans faiblesse."

De même pour l'idée du devoir, elle est souvent absente dans Montesquieu. Il laisse bien souvent le jugement de choses délicates à l'hésitation et à la mollesse.

D'Alembert le remarque, mais pour l'en louer, assez mal à propos, à ce qu'il semble: "Montesquieu s'occupe moins de ce que le devoir exige de nous, que des moyens par lesquels on peut nous obliger à le remplir."

Enfin, le dernier reproche que nous lui ferons, c'est que le sentiment de l'autorité manque chez lui. Et qu'on se garde de croire que nous entendons par autorité une autorité arbitraire et despotique; non certes, mais un consentement que l'assentiment des citoyens donne au gouvernement du pays, et la force dont cet acquiescement du plus grand nombre la revêt. Montesquieu ne montre pas assez combien il est indispensable de l'aimer, de lui obéir, de la faire respecter. Et pourtant, Montesquieu n'avait certes pas le tempérament et les gouts d'un factieux; mais il était naturel que de son temps on songeat plus à la liberté qu'à l'autorité, qu'on sentit plus le besoin de la liberté que celui de l'autorité. Montesquieu seul eût mérité, par la hauteur de son intelligence, de comprendre également l'utilité, la nécessité de ces deux principes, de les faire aimer d'un égal amour.

Au terme de cette étude, ce qu'il faut dire, c'est que si on se sent le devoir de relever, comme nous l'avons fait, les erreurs de Montesquieu, on se croit ensuite volontiers le droit de les lui pardonner. Les erreurs de Montesquieu ont un caractère à part; elles sont plus inoffensives que celles de personne autre, si peu impérieuses, si peu déclamatoires qu'elles ont eu le rare privilège de ne point passionner la foule, de ne point servir à ceux qui veulent arriver par la foule, de n'entrer pour rien dans les malheurs du pays. Au contraire aucun progrès n'a été fait après lui auquel n'aient été associées ses idées. La lecture en est bonne: "j'ai éprouvé toujours une secrète joie," dit-il quelque part, "lorsqu'on faisait quelque règlement qui allait au bien public." Cette joie toute patriotique, toute humaine, cette joie qui fait honneur à ceux qui l'éprouvent, il la donne, il l'inspire à ceux qui le lisent.

Nisard.

Cours d'éloquence française

1854 - 1855

1855 - 56 mélange

1856 - 57

E n. 1856-57.

Ed. Boüy

Cours d'éloquence française

—

Professeur : M. D. Nisard.

—

9e leçon.

—

L. n. 27 xbre 1856.

Cours d'éloquence française.

2e leçon.

Pour donner des modèles de l'éloquence diplomatique au XVIe siècle, et en rendre les qualités plus sensibles aux esprits, je chercherai seulement les époques mémorables de l'histoire diplomatique ; je ne m'arrêterai qu'aux événements qui ont été éclaircis par les historiens, qu'à ceux sur lesquels il n'y a pas de discussion à établir, et pour l'intelligence desquels il ne faut pas de préparation scientifique.

La première de ces époques mémorables qui se présente à nous, c'est celle des rivalités de François 1er et de Charles Quint, ce qu'on a appelé la rivalité de François 1er et de Charles Quint, d'une expression qui n'est pas tout-à-fait juste, car ce fut plutôt la lutte de la France contre la première prétention à la monarchie universelle ; toutefois, comme on ce temps les nations se personnifiaient davantage dans leur souverain, cette lutte a paru avoir le caractère d'une rivalité personnelle entre deux princes.

Cette lutte et cette rivalité avaient été présagées dès le lendemain de l'avènement de François Ier par un homme qui remplissait auprès de la cour de Louis XII le rôle d'ambassadeur ou de ministre du jeune Charles d'Espagne le futur Charles Quint, alors simple prince de Castille, et chargé malgré les quinze ans du gouvernement des Pays-Bas. Cet homme était le maître d'hôtel de la maison de Charles, et se nommait Philippe Dallas. Dans une dépêche qu'il envoie à Marguerite de Savoie sur la mort de Louis XII et l'avènement de François Ier on trouve le récit d'une conversation animée entre l'ambassadeur et le nouveau Roi:

« J'ay trouvé le roy assez aygre en ses devises. Je lui diz que Monsieur l'archiduc estoit josne, et croy que l'on le recevra bref, asavoir en ses pays, qu'il estoit bien délibéré de vivre en amytié avec luy et ses pays aussi ou il ne tiendroit que à luy. Il me dit qu'il ne tiendroit pas à luy, et qu'il seroit bon parent et amy et bon seigneur, à cause qu'il est *mon* vassal mais qu'il ne vouloit point estre mené de luy, comme l'empereur et le roy d'Aragon avoient mené le feu roy; et, tant que à ses voysins, s'ilz luy vouloient faire les tours, qu'il laisseroit toutes autres choses pour s'en venger. Assez de gens nous oyrent bien parler. Quand je l'ouyz parler si aygrement, je lui diz aussi assez hault : "Sire, il ne tiendra que à vous que Monsieur le prince de Castille ne vive bien avec vous comme fit le roy son père, et veulx bien que vous sçaichez, Sire, que vous n'aurez jamès ni amy ni vassalz qui vous peult plus nuyre." Quand je luy euz dit, il fut ung peu modéré, et dit qu'il ne tiendroit pas à luy qu'il ne luy fut bon parent et amy."

Négociations diplomatiques entre la France et l'Autriche, t. I, no CXCIV.

Tel était le langage tenu au roi de France au nom d'un prince qui avait quinze ans et qui avait paru assez mûr à Maximilien, son grand-père, pour recevoir le gouvernement des Pays-Bas. On voit que Philippe Dallas avait deviné dès cette époque tout ce que devait être plus tard le jeune Charles : "Et veulx bien que vous sçaichez, Sire, que vous n'aurez jamès ny amy ni vassalz qui vous peult plus nuyre." François Ier en use un peu légèrement avec ce prince ; il l'appelle *son fils*, Charles l'appelle *son père* ; mais dès ce temps-là même le fils, pour me servir de l'expression de Philippe Dallas, joue des tours au père, dont le père ne se doute pas. Dans les traités conclus en 1515 et en 1516 Charles fait donner ostensiblement à François tous les honneurs, mais il se réserve habilement à lui-même tous les avantages. François Ier ne voit rien ; il se met bien avec le prince,

ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE

mais dans des termes légers ; on voit dès l'abord que la lutte ne se passera pas entre un politique et un politique ; car si l'un est politique par humeur et par génie, l'autre ne le sera jamais que par nécessité.

François Ier commence à réfléchir, quand il apprend que ce jeune prince est devenu empereur d'Allemagne. Ce qui lui donne l'éveil, c'est la jalousie, la jalousie bien plus que la pénétration politique ; car de pénétration politique il n'en eut jamais qu'en passant ; ce n'était pas chez lui habitude, et surtout ce n'était pas génie. Immédiatement après l'élection à l'Empire, les deux rivaux cherchent des alliances, et s'adressent tous les deux à Henri VIII d'Angleterre, assez triste prince, mais prince puissant, et qui devait être d'un grand poids dans la querelle qui se préparait.

François Ier d'abord cherche à le séduire par sa magnificence, et surtout par sa générosité ; il l'attire au Camp du Drap d'Or. Il est curieux de lire dans les *Mémoires de Fleurange* le récit de cette entrevue ; en voici quelques détails piquants :

« Après les joutes, les lutteurs de France et d'Angleterre venoient avant, et luttoient devant les rois et devant les dames, qui feust beau passe-temps, et y avoit de puissants lutteurs ; et par ce que le roy de France n'avoit faict venir des lutteurs de Bretagne, en gagnèrent les Anglois le prix

V leçon. 3

Après allèrent tire à l'arc, et le roy d'Angleterre luy mesme, qui est ung merveilleusement bon archer et fort, et le faisoit bien voir. Après tous ces passe-temps faits, se retirèrent en ung pavillon le roy de France et le roy d'Angleterre, où ils beurent ensemble. Cela faict, le roy d'Angleterre prist le roy de France par le collet, et luy dict : " Mon frère, je veulx lutter avecque vous, " et luy donna une attrape ou deux, et le roy de France qui est ung fort bon lutteur luy donna ung tour et le jeta par terre et luy donna un merveilleux sault. Et voulut encore le roy d'Angleterre relutter, mais tout cela fust rompu et fallut

Mémoires de Fleurange. ch. LXVII. aller souper. "

Henri VIII se souvint d'avoir été battu par François Ier. Cependant, tant que dura l'entrevue, il fut plein de courtoisie à son égard, et, à la lecture des articles du traité, il ne voulut pas énoncer pour lui-même la qualité de roi de France que ses prédécesseurs et lui-même s'attribuaient jusque là dans tous leurs actes. C'est encore Fleurange qui nous le rapporte :

Ibid.

" Et entrèrent dedans le pavillon tout à pied, et se recommencèrent de rechef à embrasser, et faire plus grande chère que jamais ; et quand le roy d'Angleterre fut assis, print luy mesme les articles et commença à les lire. Et quand il eut lu ceulx du roi de France, qui doit aller le premier, il commença à parler de lui, et y avait *Je*, *Henry*, *roi* ... il voulait dire *de France et d'Angleterre*, mais il laissa le titre *de France* et dit au Roy : « Je ne le mettrai point, puisque vous êtes icy, car je mentirois. » Et estoient les dicts articles fort bien faicts, et bien escripts, s'ils eussent esté bien tenus. »

Malgré ces marques de courtoisie, et comptant aussi sur la duplicité qui était le fond du caractère de Henri VIII, l'Empereur attendit ce prince à son retour dans ses États, il le cajola, il lui donna le nom de *Père* qu'il avait retiré à François Ier, il lui fit peur de l'esprit aventureux de ce dernier, en un mot il anéantit complètement le résultat du Camp du Drap d'Or.

Les deux princes commencèrent à s'attaquer par leurs amis. En ce temps Charles avait pour principal conseiller Mercurin de Gattinara, un grand personnage, un des hommes les plus éminents de ce temps-là. Mercurin de Gattinara était né en 1465 dans le Piémont. Après ses études de droit faites en Bourgogne (cette province n'appartenait pas encore à la France) il était devenu jurisconsulte, et Maximilien, en 1508, l'avait élevé à la charge de premier président du parlement de Bourgogne siégeant à Dole.

Richelieu a remarqué que les magistrats sont bons à tout : ils étaient à cette époque les négociateurs ordinaires, et cela se conçoit, les affaires diplomatiques n'étant alors en grande partie que des procès. Quoique Mercurin de Gattinara fût un grand ennemi de la France, c'était un Français venu avant la France, avant qu'elle eût reconquis la Franche Comté et la Bourgogne : son style est net, ferme, précis, éminemment français. Il était français aussi par la décision du caractère, et ne craignait pas de tenir tête à son souverain. En 1509, alors qu'il était chef du Conseil des Pays-Bas, Marguerite de Parme s'était plainte de lui. Voici ce qu'il lui écrit :

„ Madame, cependant que nous estions en ceste sourceance, sans nous plus assembler ny débattre, est arrivé le secrétaire de Monsieur l'Ambassadeur de Burgo, par lequel hay receu vos lettres escriptes à Bruxelles le XIIIIe de ce moys ; et par icelles je cognoys assez votre mescontentement en ceste matière, d'aultant que ne me parlés clerement, ainsy que debvroit faire la maistresse à son serviteur ; ains me baillés une cullière, disant ne vouloir estre faicte mencion de vous, et que j'en face ainsy que je l'entendz. Lesquelz motz se debvroient escripre à ung estrangier et à ung homme incogneu, non pas à moy, lequel

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

havés assés cognu et expérimenté. Mays puysque ainsy est que vous m'en mettés la bride sur le col sans me déclairer plus avant, je suys bien contrainct m'y governer de sorte que je ne me tyre le chat aux jambes et que je m'en aillie au grant chemin que l'hon ne

Négociation entre la France et l'Autriche. T. I. no LXXVII.

me puiste en rien chargier n'y reprouchier. » (29 8bre 1509.)

Un homme de cette trempe ne devait pas conseiller la paix à Charles Quint. En effet en 1521 devenu chancelier de l'Empereur, il lui envoyait une note très-détaillée sur la nécessité de faire la guerre. Il appelait les dix Commandements de Dieu les raisons de faire la guerre, et les raisons pacifiques, les sept péchés capitaux.

« Sire, en cette matière si perplexe, par les raisons alléguées d'ung costé et d'aultre, à le bien considérer, peult sembler que les sept raisons alléguées pour l'acceptacion de la trève sont les sept peschés mortelz que l'hon vous envoye pour tempter et vous divertir du droict chemin, et les dix raisons alléguées au contraire signiffient les dix Commandementz de Dieu, lesquelz devez observer. Et, en gardant iceulx, ne reste que de trouver l'absolucion desdits sept peschés mortelz, en respondant particulièrement aux sept raisons dessus déduictes

Négociation entre la France et l'Autriche. T. I. no CXLV.

en faveur desdittes treves. »

Et voici comment il répondait à la première raison pacifique :

« A la première raison, que la guerre est douteuse, etc., est que l'on ne doit chercher débat ni hazarder son affaire, la réponse est claire; car cette raison pourroit militer contre celuy qui seroit promoteur de la guerre et à injuste cause; mais quand l'homme est provoqué et tiré à la guerre maugré luy, et qu'il a juste cause de se revengier comme votre majesté, cette raison n'auroit lieu; car les hommes commencent les guerres, et Dieu donne les victoires selon la justice de la cause. »

(30 juillet 1521.)

Pour finir en quelques mots ce qu'il y a à dire sur ce personnage, il avait tellement besoin de la confiance de son souverain que dans un moment de défaveur il quitta tout, et fit même le vœu d'aller en Terre Sainte. Relevé de son vœu par le pape, retenu par Charles Quint, il mourut dans les affaires.

Tels étaient les conseils donnés à l'Empereur en 1521. La guerre d'Italie suivit; ce ne fut, comme on sait, qu'une série de désastres pour la France, couronnée par la défaite de Pavie. A partir de ce moment les documents diplomatiques sont plus nombreux.

François 1er a fait des poésies sur Pavie; elles ne sont pas bonnes, et de plus il a le tort d'y accuser de la défaite la plupart de ceux qui combattaient avec lui, tandis que ce fut son courage téméraire et imprudent qui causa tout. Il y a toutefois dans ces vers qui attestent que François était moins bon

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

poète que vaillant chevalier, un passage digne d'être cité, parceque c'est un passage de sentiment:

Las! que diray, cela ne veulx nyer,
Vaincu je fuz et rendu prisonnier.
Parmy le camp en tous lieux fuz mené,
Pour me monstrer ça et là pourmené.
O quel regret je soustins à celle heure
Quand je congneus plus ne faire demeure
Avecques moy la tant doulce espérance
De mes amys retourner veoir en France:
Trop fort doubtant que l'amour de ma mere
Ne peult souffrir ceste nouvelle amere,
[Par desplaisir cause de ma prison,
Sans regarder qu'en tant triste saison
Le seul confort de toute France est mys
Sur sa vertu, la gardant d'ennemys,]
Et qu'en ma sœur ne demouroit pouvoir
Pour telle dame et à son mal pourveoir,
Et si me feist la pitié lors entendre
De mes enffants la jeunesse tant tendre
Pour le sçavoir ny garder ny deffaire
Contre nulluy qui leur voullust malfaire

Captivité du roi François 1er — Sect. T. Guerre du Milanais. 25.
p. 124.

—

Il y a un mot qui a couvert et réparé en ce temps-là la défaite de Pavie, et qui aux yeux de la postérité et dans le cœur des Français la répare encore; ce mot, c'est: « Tout est perdu, fors l'honneur. » Ce mot a été contesté par les gens qui préfèrent la vérité exacte et sévère à la vraisemblance morale, pourtant souvent plus vraie que la vérité même. On a donc cherché, et on a découvert, non pas le mot textuel, mais les paroles qui ont produit ce mot, c'est dans la lettre du roi à sa mère :

« Madame, pour vous faire sçavoir comme se porte le reste de mon infortune, de toutes choses ne m'est demeuré que l'honneur et la vie qui est saulve. Et pour ce que, en vostre adversité, ceste nouvelle vous fera ung peu de resconfort, j'ay prié qu'on me laissast vous escripre ceste lettre : ce que l'on m'a aisément accordé, vous suppliant ne vouloir prendre l'extrémité vous mesmes, en usant de vostre accoustumée prudence ; car j'ay espérance à la fin que Dieu ne me abandonnera point, vous recommandant vos petits enfants et les miens, et vous suppliant faire donner le passage à ce porteur pour aller et retourner en Espaigne, car il va devers l'empereur, pour sçavoir comme il voudra que je soie traicté. » Captivité du roi François 1er. Sect. II. Captivité en Italie. No XLII.

Et la preuve que les paroles de François 1er : de toutes choses etc... sont bien authentiques, c'est que sa mère les lui renvoie en lui répondant ; elle commence ainsi sa lettre :

« Monsigneur, je ne puis par meilleur endroit commencer ceste lettre que de louer Nostre Seigneur de ce qu'il luy a pleu vous avoir gardé l'onneur, la vye et la santé. » ib. no XLVI. Cela, on le voit, est bien près du mot.

Cependant François 1er, dans une lettre aux grands de son royaume, s'en rapproche encore davantage.

« Mes amys et bons subjets, soubs la coulleur d'autres lettres, j'é eu le moyen et lyberté de vous pouvoyr escripre, estant seur vous rendre grant plaisyr de savoyr de mes nouvelles, lesquelles, selon mon infortune, sont bonnes, quar la santé et l'onneur, Dyeu mercy, me sont desmeurés sayns, et outre tout d'infelysytez n'ay receu nul plus grant plesyr que savoyr l'obeissance que portez à Madame, en vous moustrans bien estre vrays loyaulx subjetz et bons Françoys, la vous recommandant toutjours et mes petys enfans qui sont les vostres, et de la chose publyque, vous asseurant qu'en contynuant en dylygence et desmontrassyon qu'avez fet jusques ycy, donerés plus grant envie à noz ennemys de me delyvrer que de vous fere la guerre. L'empereur m'a ouvert quelque party pour ma delyvrance et ay espérance qu'il sera raysonable et que les choses bientost sortyront leur effet; et soyez seurs que, comme pour mon honneur et celluy de ma nassyon, j'é plustot eslu l'onneste pryson que l'onteuse fuyte, ne sera james dyt que sy je n'é esté sy eureulx de fayre bien à mon royaulme que pour envye d'estre delyvré je y face mal, se estimant bien eureulx pour la lyberté de son pays toute sa vye desmeurer en pryson)."

Captivité du roi François Ier — Section II. Captivité en Italie. N° 4X.

Il n'y a donc plus de doute que si le mot n'a pas été prononcé, il est sorti du cœur de François Ier des paroles qui y conduisent; seulement on peut dire que „tout est perdu, fors l'honneur," est le mot de la France; "de toutes choses ne m'est demeuré que l'honneur et la vie qui est sauve," est le mot du roi; le roi pense à tout ce qu'il fallait garder, la France ne songe qu'à ce qu'il fallait ne pas perdre.

Voici d'autres pièces qui se rattachent au même événement. C'est d'abord une lettre de Charles V à Charles de Lanoy, vice-roi de Naples, entre les mains duquel François Ier avait remis son épée à Pavie, et qui le gardait alors comme prisonnier dans une forteresse.

« Mingoval, je ne faictz jamais doubte des choses que vous me dictes; mais puisqu'avez si bien accompli vostre parole, vostre crédit en sera plus grant. Et m'escrivez bien par vos lettres que n'espargnerez la vye pour me faire quelque bon service, et vous l'avez assez accomply, dont je loue Dieu de ma part, et à vous mesme suys tenu, et vous en mercye et sçay bon gré.... Puisque m'avez prins le roy de France, lequel vous prye me bien garder, et au demeurant comme je suys seur que bien le sçaurés fere, je vois que je ne me sçaurois où employer si ce n'est contre les infidelles; j'en ay toujours eu volonté et à ceste heure ne l'ai moindre. Aydés à bien dresser les affaires, affin qu'avant que je devienne beaucoup plus vieulx, je face quelque chose par où Dieu puist estre servi, et que je ne sois à blasmer. Je me dicts vieil pour ce qu'en ce cas le temps passé me semble long et l'advenir loing.... »

Papiers du cardinal Granvelle. T. I. n° XLIV

François Ier écrivit bientôt à Charles V, pour lui demander d'adoucir sa prison et de le traiter en roi. Voici cette lettre :

« Si plustost la liberté par mon cousin le vis-roy m'avoist esté donné, je n'eusse si longuement attendu de envoier vous faire mon devoir, comme le temps et lieu où je suis le mérite ; n'ayant autre reconfort en mon infortune que l'estime de vostre bonté, laquelle, s'il lui plaist, usera par honnesteté à moy de l'effect de la victoire : ayant ferme esperance que vostre vertu ne vouldra me contraindre de choses qui ne fussent honnestes ; vous suppliant juger en vostre propre cueur ce qu'il vous plaira à faire de moy, estant seur que la volonté d'un tel prince que vous estes ne peut estre accompagnée que d'honneur et magnanimité. Pourquoy, s'il vous plaist avoir ceste honneste pitié de moyenner la seureté que mérite la pryson d'un roy de France, lequel ont veut rendre amy et non désespéré, pourrez estre seur de faire un acquest au lieu d'un prisonnier inutile, de rendre un roy à jamais vostre esclave.

Doncques, pour ne vous ennuyer plus longuement de ma fascheuse lettre, fera fin, avec humbles recommandacions à vostre bonne grace, celuy qui n'a aise que d'atendre qu'il vous plays le nommer, au lieu de prisonnier,

Captivité du roi François 1er – Sect. II. Captivité en Italie, n° XLIII.

Vostre bon frere et amy.

Charles V ne répondit à François 1er qu'après deux lettres. Dans cette réponse, Charles dit :

".. Ne m'a esté réspondu aux moyens que j'avois mis en avant, ny aussy m'a esté faict autre ouverture, que n'est par le chemin pour parvenir à la paix, laquelle je desire generale et durable pour le service de Dieu et bien de la chrestienté, y gardant mon honneur sans souiller le vostre, conservant mes amys et aussy desirant de vous veoir delivré, que vous connaistrez le bon vouloir que j'ay de vous estre et demeurer vray bon frere et amy. »

Papiers du cardinal Granvelle. T. I. n° XLVII.

Ces lettres semblent bien caractériser les deux princes. Celle de Charles V à Lanoy montre un politique habile : « Vous m'avez pris le roi de France, je vous prie de me le bien garder. » Il pense d'abord à tirer parti de cette victoire pour se tourner contre les Infidèles. On sent le grand politique qui a non seulement de grands desseins, mais qui est impatient de les réaliser. « Je me dis vieux, dit-il (il avait alors 25 ans), parceque en ce cas le temps passé me semble long et l'avenir loin. » Maintenant est-ce un sentiment chrétien qui le fait songer aux Infidèles ? On ne saurait en douter, quand on voit Mercurin de Gattinara faire le voeu d'aller en Terre-Sainte, Charles lui-même finir à St-Juste, et François Ier jeûner dans sa forteresse au point d'altérer sa santé(1). Mais ce sentiment chrétien est certainement mêlé de l'idée qu'en qualité d'empereur il doit défendre l'Allemagne contre les Ottomans. Ce qui se fait donc sentir dans ces lettres, c'est l'habileté politique et l'ambition, mais une ambition qui tient à l'humeur de l'homme, une ambition tranquille, sûre, et jusqu'à un certain point respectable.

---

(1) Captiv. du roi François Ier, Sect. II. Captivité en Italie. n° XLV. Lettre de M. de la Barre, bailli de Paris, à Madame d'Angoulême : « … Je vous asseure que ledict Seigneur en aura besoing (d'argent) : il ne veult manger ny oeufz ny autre chose que poysson, qui luy est fort contraire, et veult jeusner quelques jours de la sepmaine. »

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

Dans la correspondance de François 1er ce qui domine, c'est la générosité. Il s'en fie à celle de son vainqueur, parce qu'il serait capable en pareille circonstance d'en montrer lui-même. Mais on y voit aussi des marques de légèreté. Quelques-uns ont cru voir dans cette phrase : « Vous ferez à jamais de moi un esclave », une hyperbole. Peut-être : François 1er faisait des vers ; il était le petit neveu de Charles d'Orléans ; il est possible que ce soit là un défaut de la mauvaise littérature du temps. Mais peut-être y a-t-il aussi là un peu de la légèreté propre aux Valois en général, et en particulier à François Ier, de cette légèreté qui a été la cause principale de ses fautes. Car François Ier n'était pas perfide, mais il était prompt à promettre, et s'engageant à plus qu'il ne pouvait tenir, il s'exposait au reproche de perfidie et de manque de foi.

Par sa générosité François 1er était supérieur aux mœurs de son temps. On le voit bien dans le récit de l'entrevue du Camp du Drap d'or par Fleuranges. Il avait été dit que quand le roi d'Angleterre viendrait à Ardres voir la reine de France, le roi de France irait aussitôt à Guines voir la reine d'Angleterre, afin qu'il y eût un otage dans chaque camp. « Le roi de France, qui n'estoit pas homme soupçonneux, dit Fleuranges, estoit fort marri de quoi on se fioit si peu en la foi l'un de l'autre. » Il se leva un jour de grand matin, et suivi seulement de deux gentilhomme et d'un page, il s'en alla trouver Henri VIII dans son camp, le surprit au lit, et alla même jusqu'à lui chauffer sa chemise), jouissant à la fois de l'inquiétude et de l'admiration du roi. Au retour, le maréchal de Fleuranges lui dit : « Mon maistre, vous estes un fol d'avoir faict ce que vous avez faict ; et suis bien aise de vous revoir ici, et donne au diable celui qui vous l'a conseillé. » Sur quoi le Roy lui fist réponse et lui dict que jamais homme ne lui avoit conseillé, et qu'il sçavoit bien qu'il n'y avoit personne en son royaume qui lui eust voulu conseiller. » Ainsi François Ier avait plus de générosité qu'on n'en avait de son temps, et cela peut le décharger un peu du reproche de légèreté.

Mémoires de Fleuranges ch. XXVII.

Dans tous ces documents on voit combien la langue française a déjà acquis de fermeté en même temps que de souplesse, combien elle se prête aux caractères divers de ceux qui la manient, à la nature ouverte et chevaleresque de François Ier comme à la nature concentrée et politique de Charles Quint. La langue de Charles V est peut-être plus belle que celle de François Ier : elle est moins littéraire, elle est plus vraie, plus nerveuse, plus sévère et plus pure. François Ier est un poète ; il a beaucoup d'images littéraires dans l'esprit, il en met dans son style ; ce n'est pas un homme attaché, comme l'Empereur, à de grandes résolutions, à de grands desseins. De là vient que Charles V fait plus d'honneur, quoique étranger, à la langue française qu'un prince qui l'a quelquefois maniée avec grâce.

Rabelais. 1533
Calvin. 1536.

Il faut nous rappeler que ces documents embrassent le temps qui s'écoule de 1521 à 1525. C'est 13 ans avant que Rabelais ait écrit une ligne, 15 ans avant que Calvin ait donné dans la préface de l'Institution chrétienne le modèle de la grande éloquence. Il est vrai que de 1494 à 1501 Commines avait écrit; mais Commines était alors peu connu. Ce que nous avons vu, c'est donc un progrès naturel de la langue française s'appropriant aux grandes affaires et aux grands esprits. Cette langue sans doute n'est pas supérieure à celle de Commines; mais c'est que de tous les historiens de ce temps-là Commines est le plus diplomate. Avant lui, Froissard avait épuisé la langue descriptive, la langue des peintures de mœurs et des récits de batailles; Commines le premier parle la langue de la politique.

Faculté des lettres

IVme Leçon

Cours de Mr Nisard

Eloquence diplomatique au XVIe siècle

François 1er et Charles quint. (suite)

Le 17 janvier 1857

Guillemot

Ecole Normale Supérieure

Après le traité de madrid, et malgré ce traité, la délivrance de François 1er ne fut pas immédiate, et Charles Quint manquant à la générosité, que la politique lui conseillait, à défaut du mouvement naturel de son propre cœur, la retarda; tant qu'il pût. Dans un discours inédit de François au parlement en 1527, on lit que le roi de France jusqu'au moment où il mit le pied sur le territoire français, fut obsédé par l'inquiète surveillance des agents impériaux, qui avaient la mission d'extorquer de lui un renouvellement de son serment; or par ce serment le roi s'engageait à revenir se mettre à la discrétion du roi d'Espagne si dans quatre mois il n'avait pas accompli le traité. Ce serment avait été juré une première fois à Vittoria, une seconde fois au passage de la Bidassoa, et au moment même où François livrait ses fils comme ôtages à son ennemi, sans tenir compte de sa douleur paternelle on lui faisait promettre encore qu'il tiendrait sa foi. Il savait sans doute bien d'avance qu'il n'obéirait pas à son serment, mais avouons aussi que Charles Quint le mettait à son aise par cette obsession et cette défiance perpétuelles, qui choquent toutes les lois de la civilité, et si immédiatement après le traité il eût mis son prisonnier en liberté purement et simplement, nous ne doutons pas que François 1er ne se fût efforcé de se rapprocher autant que possible du traité qu'il avait signé. Quoiqu'il en soit, voici les paroles qu'il dit à ses enfants, lorsqu'on les échangea comme ôtages contre sa personne ; il faut les citer, parce que nous y retrouvons François 1er tout entier comme homme, et surtout comme père :

« Le bon seigneur, quand il eût aperceu ses enfants,
« ayant pitié d'eulx, ne leur sceut dire autre chose,
« sinon qu'ils se gardassent d'avoir mal, et qu'ils
« feissent bonne chère, et que bientost il les manderait
« quérir. En ce faisant, les larmes lui tombèrent des
« yeux ; ce fait, leur feist le signe de la croix, en leur
« donnant sa bénédiction de père. »

Pour sortir de la barque placée au milieu du fleuve, et où s'était fait cet échange du roi et de ses fils, comme la marée était basse, François 1er fut porté jusqu'à terre à dos d'homme ; il monta tout de suite à cheval, et courut jusqu'à Bayonne en criant à haute voix « me voilà de rechef roi de France » ! Il était bien résolu, comme nous l'avons dit, à ne pas tenir son serment, mais quand on songe aux avanies que Charles Quint fit subir à l'homme dont toute l'Europe admirait la vaillance et la générosité, on ne peut s'empêcher de s'intéresser au vaincu de Pavie, et de l'excuser presque de son manque de foi. Du reste l'opinion universelle en France était pour lui, et pensait comme lui : le parlement déclara hautement, qu'il devait violer le traité ; le clergé et la noblesse firent entendre les mêmes paroles ; mais les réclamations furent encore bien plus énergiques, quand il fallut déterminer la Bourgogne à se remettre à l'empereur. Et ici notons un fait qui est d'autant plus curieux, qu'il est moins connu : en promettant de céder la Bourgogne, François ne fut pas l'auteur de la condition, qui fut ajoutée ; or cette condition était, que les états de Bourgogne eux-mêmes ratifieraient cette

clause du traité: ce fut un conseiller de l'empereur, qui voulant mieux assurer cette nouvelle conquête, et lui donner un caractère moins violent exigea cette ratification. C'était une grande maladresse, car François n'avait qu'à exciter le sentiment patriotique déjà puissant en Bourgogne, pour qu'un refus général accueillit le traité de Madrid; et ce fut ce qui arriva. Les Etats de Bourgogne firent répondre par la bouche de leur président: ce que tout homme de bon
« sens, et d'entendement peut comprendre et considérer;
« qu'un pays qui a longuement demeuré sous l'obéissance
« d'un prince, et y a pris sa forme de vivre, et dont
« une partie des habitants en icelluy sont à la solde
« de leur seigneur, les aucuns, officiers domestiques, et
« les autres qui ont gros offices, gages, et pensions, n'est
« facile de les induire vouloir changer, attendu mêmement
« les affinités qu'ils ont avec ceux du royaume pour
« les mariages entre enfants, et le conseil de l'empereur
« peut penser que s'ils voulaient rendre quelqu'un de
« ses pays comme Flandre ou Brabant, s'il y aurait du

Remarquons ici les causes mises en avant par les Etats de Bourgogne pour motiver leur refus; ils parlent des officiers bourguignons, qui relèvent du roi, et reçoivent de lui gages et pensions; s'ils changent de maître, ils sont ruinés; cette raison, et j'en passe d'autres du même genre, est bonne, mais il me semble qu'aujourd'hui, s'il fallait par malheur signer un traité comme celui de Madrid, on trouverait des raisons plus nobles, plus élevées, pour refuser de céder la Bourgogne ou la Franche Comté: n'oublions pas qu'alors la France était loin d'avoir l'unité actuelle, elle n'en avait qu'une conscience obscure, et il faut attendre quelques siècles encore, avant que le sentiment de cette unité se soit emparé de tous les esprits et de tous les cœurs.

Voilà donc ce que trouva François Ier à son retour en France; une résistance universelle à ce qu'il tint sa parole; la nation entière se faisait complice de son roi. Il refusa ouvertement de signer le traité de Madrid, et s'allia avec l'Italie; on en vint bientôt aux paroles aigres, et en 1528 il y eût entre les deux princes un échange de cartels. Charles reçut le défi à Burgos devant tous les grands de sa cour, écouta jusqu'au bout la lecture de ce défi, et ordonna à son roi d'armes d'en porter un semblable à François Ier. Les cartels

15v

étaient accompagnés de griefs réciproques, dont voici quelques uns ; nous commencerons par ceux de François, contre Charles Quint :

François 1er s'adresse à son roi d'armes porteur du défi

« Quand à ce quil dit (l'empereur), quil s'ébahist que
« m'ayant prisonnier de juste guerre et ayant ma
« foi, je l'ay deffyé, et que par raison je ne le
« puis, ny doy faire ; vous répondre pour luy dire que
« sy j'estoye son prisonnier icy et quil eust ma
« foy, il eust dit vérité ; mais je ne saiche point
« que le dit empereur ait jamais heu ma foy, dont
« il se sceust de riens valloir : car premièrement
« en quelque guerre, que j'aye esté, il scait que je
« ne l'y ay jamais ny veu ny rencontré. Quant
« j'ai esté prisonnier, gardé de quatre ou cinq cents
« arquebusiers, malaide dans le lict jusqu'à la
« mort, il n'eut pas esté malaisé à my contraindre,
« mais peu honorable à celluy qui l'eust fait ; et
« depuis que j'ay esté retourné en France, je me
« cognoys nul qui ait eu puissance de la me
« pouvoir faire bailler ; et de ma libérale volonté
« c'est chose que j'estime trop pour si légèrement
« my obliger, et pour ce que je ne veulx que nom

« honneur demeure en dispute, encoires que je sache bien
« que tout homme de guerre scait assez que prisonnier
« gardé n'a nulle foy ny ne se peult obliger à riens,
« si envoye-je à votre ~~majesté~~ maistre, cest escript, signé
« de ma propre main, le quel, monsieur l'ambassadeur,
« je vous prie vouloir lire, et après me promectre
« de le bailler à votre dit maistre. »

Il faut convenir que les griefs de François Ier n'avaient rien de bien solide, et Charles Quint les réfute sans beaucoup de peine dans un passage, qui correspond parfaitement à celui qui vient d'être cité:

« Car de vouloir excuser, quil ne soit prisonnier
« de l'Empereur et quil n'ait sa foy, soubz couleur
« que en quelque guerre quil ait esté, il ny ait jamais
« ny veu ni rencontré sa majesté, il souffit quil
« ait été prins des ministres et serviteurs de sa
« majesté, et en son nom, et par eulx reduict en
« sa captivité et pouvoir, et il ne peult justement
« nyer que ce que font les ministres, au nom du
« maistre, ne soit de mesme effect et valeur comme s'il
« eust esté exécuté de la personne mesme. Et ce quil
« dit que estant prisonnier gardé de ~~[illegible]~~ si grand nombre
« de harquebutiers, et malade dans le lict à la mort

« il n'eust pas été malaisé à luy contraindre, mais
« peu honorable à celluy qui l'eust faict; ces parolles
« sont bien excusées, car du temps de sa maladie ne luy
« fut jamais parlé de bailler sa foy ny d'autre chose
« dont il deust avoir regret, ains luy fut usé de tout
« honneur et courtoisie, et baillé toute assistance pour
« le réduire à la santé, dont il rend mal guerdon; mais
« après la convalescence et à sa très instante requestre,
« et pour se libérer de sa juste prison où il estait
« détenu comme prisonnier de guerre, fut par lui
« conclute et jurée la capitulacion du traicté de
« Madrid signée de sa propre main et de ses principaux
« Conseillers. »

Certes, la réponse était embarrassante, et les raisons du roi politique valent mieux que celles du roi chevalier; nous n'en comprenons maintenant que d'autant mieux l'attitude différente des deux rois en cette affaire. Charles Quint reçut le roi d'armes du roi de France à Burgos, dans une grande assemblée, devant toute la cour; il écouta sans changer de visage la lecture du défi, seulement quand on arriva au passage où il était ~~on~~ accusé d'avoir manqué de foi, il sourit légèrement, et dit « le menteur, c'est celui qui a écrit cela » Lorsque François au contraire reçut le roi d'armes de son rival, il ne lui permit pas de lire son cartel à haute voix, et en présence de la cour; il le renvoya sur le champ: le chevalier chez qui la fidélité aux serments était une tradition et une habitude n'eût pas le courage de s'entendre traiter d'imposteur devant toute la noblesse de son royaume. Du reste le duel n'eût pas lieu, mais le scandale n'en fut pas moins grand, et la guerre recommença. Elle ne dura pas longtemps: après une campagne malheureuse des Français en Italie, ~~[illegible]~~ l'empereur, à qui ses nouveaux succès avaient coûté cher, se laissa persuader de signer de nouveau la paix, qui fut conclue en 1529 à Cambray; c'était un nouveau traité de Madrid, sauf la cession de la Bourgogne; il fallait rendre une partie de l'Artois; il est vrai, que cette province, Française depuis peu, n'avait pas à un si haut degré, que la Bourgogne le sentiment de sa nationalité; et si les habitants passaient sans beaucoup de regrets aux Espagnols, c'était aussi sans beaucoup de regrets qu'on les abandonnait.

Une des principales conditions du traité était la mise en liberté des enfants du roi: les deux jeunes prisonniers avaient été bien traités d'abord, puis, lorsque la querelle recommença entre les deux princes, et que des cartels furent échangés, Charles Quint manquant encore une fois de générosité, se donna tort par des duretés inexplicables envers les jeunes princes. On leur ôta tous leurs serviteurs de marque, dont quelques uns considérés comme prisonniers de guerre furent envoyés sur les galères; on alla jusqu'à faire écarteler, et cela peu de jours avant le traité de Cambray, deux français porteurs de lettres pour leurs jeunes ~~princes~~ maîtres. Lors même que le traité fut signé, les rigueurs ne cessèrent pas, si bien que le connétable de Castille chargé de garder les fils du roi prenait tout l'argent destiné aux serviteurs, et les laissait presque mourir de faim. On leur ~~fait savoir~~ apprit leur délivrance par un huissier nommé Bodin, qui fit un rapport au roi sur l'état où il avait trouvé ses enfants,

rapport dans lequel nous trouvons avec un style simple et précis une véritable émotion. La première douleur fut d'entendre les jeunes princes parler espagnol, et avoir besoin d'interprètes pour s'entretenir avec lui; pendant ces trois ans de dure captivité, séparés de tous leurs serviteurs français ils avaient oubliés leur langue maternelle. « On me mena,
« dit Bodin, en une chambre d'icelluy chasteau assez
« obscure, sans tapisserie ni parement aucun, et
« seulement y avait paillaces; en la quelle chambre
« estoient mesdits seigneurs, assis sur petits sièges
« de pierre encontre la fenestre de ladite chambre,
« qui est garnie par dehors et par dedans de gros
« barreaux de fer, et la muraille de huict ou
« dix pieds d'épaisseur; ladite fenestre si haute
« que à toute payne pouvaient mesdits seigneurs
« avoir l'ayr et le plesir du jour, qui est bien
« suffisant à detenir personne attaint de gros
« crime. Et est ledit lieu tant ennuyeulx et mal
sain, que pour le tendre eage de mesdits seigneurs
ainsi menez et détenus, et en si pauvre ordre de

vestements qui estoient seulement de chascun une saye de velours noir, en façon d'habillement à chevaulcher, avec bonnets de velours noir sans rubans de soye, ne autre parure que chausses blanches et souliers de velours noir par dessus, ne me fut lors possible contenir sans gecter larmes.»
Bodin était en outre chargé de leur apporter deux bonnets de velours préparés sans doute par les soins de la reine mère, ou de la reine de Navarre, mais le gouverneur espagnol défendit qu'on le leur remît, et leur permit seulement de les voir; on craignait, que ces bonnets n'eussent un effet de *nécromancie*, et que les captifs, après les avoir mis sur leurs têtes, *ne s'envolassent par la fenêtre*. Enfin les jeunes princes arrivèrent à Fontarabie, et après bien des difficultés et des chicanes, ~~ont~~ ils furent mis en liberté.

Dans toute la période que nous venons de parcourir, si les rois ont les grands rôles, les beaux rôles sont aux femmes; il en est quatre, toutes supérieures à divers titres, les deux premières par l'esprit politique et le dévouement, les deux autres par les sentiments de famille.

La première de ces femmes est la mère du roi, Louise de Savoie, que l'histoire a sévèrement jugée: on peut la rapprocher sous beaucoup d'égards d'agrippine, car elle a comme elle une véritable passion pour la puissance de son fils, et comme elle aussi malheureusement des passions moins honorables, qui coûtèrent cher à la France; on sait que l'amour de Louise de Savoie repoussé par le connétable de Bourbon causa l'exil et la trahison de ce dernier. Mais la ressemblance avec agrippine s'arrête là: Louise de Savoie est plus mère, et meilleure mère que l'impératrice romaine; elle veut le trône, mais pour son fils, et non pas comme agrippine pour régner à sa place; jamais orgueil maternel n'a inspiré des paroles à une mère comme celles que l'on va lire: Anne de Bretagne femme de Louis XII était accouchée d'un fils; à cette nouvelle Louise de Savoie, qui n'était encore que duchesse écrit ces quelques lignes dans son journal: « Anne, reine « de France, à Blois, le jour de la saincte Agnès, 21 « de janvier, eût fils; mais il ne pouvait retarder

« l'exaltation de mon César, car il avoit faulte de
« vie. » Le même orgueil maternel se retrouve aussi
fortement marqué dans ces autres lignes du même
Journal écrites après la bataille de Marignan :

« Le 13 septembre, qui fut jeudi 1515, mon fils
« vainquit et défit les Suisses auprès de Milan ; et
« commença le combat à cinq heures après midi,
« et dura toute la nuit, et le lendemain jusqu'à
« onze heures avant midi ; et ce jour propre, je
« partis d'Amboise pour aller à pied à Notre
« Dame de Fontaines, lui recommander ce que j'aime
« plus que moi même, c'est mon fils, glorieux et
« triomphant César, subjugateur des Helvétiens. »

Quand Louise de Savoie, de duchesse fut devenue reine mère, ce fut la même chose, et elle a montré de l'habileté, de l'intelligence, je dirais presque, du génie politique pour délivrer son fils après la défaite de Pavie. Donc ce qui domine dans cette femme au milieu de ses vices, ce qui est tout son cœur et tout son génie, c'est l'amour de son fils, pour son fils lui même.

La seconde de ces quatre femmes est Marguerite d'Autriche; elle a été notre ennemie, mais une ennemie pleine d'estime pour la France, se servant de notre langue, partageant nos idées, nos mœurs, nos coutumes, enfin élevée en France. Elle y vint dès l'âge de deux ans comme fiancée du dauphin Charles fils de Louis XI; elle y resta jusqu'à l'âge de seize ans, puis à ce moment la politique changea, Charles VIII épousa Anne de Bretagne, et la princesse autrichienne fut congédiée, après avoir été élevée en France « aux bonnes mœurs et aux bonnes lettres, ». Elle avait cependant tant de sens et de haute raison, que dans son hostilité avec la France elle ne se mêla jamais de souvenir de cette cruelle blessure faite à son amour propre; malgré sa joie de voir le triomphe de son neveu Charles Quint, elle lui conseilla toujours la modération et la mesure. Mais le côté le plus saillant de son caractère, c'est sa tendresse pour ce neveu dont elle fut véritablement la mère. Charles Quint avait en effet perdu, étant fort jeune encore, son aïeul Ferdinand, puis son père Philippe le Beau, enfin sa mère Jeanne la Folle;

Marguerite fut tout pour lui; mariée deux fois, et mal mariée, restée sans enfants, elle reporta sur son neveu toute sa tendresse; elle le guida, le conseilla toujours le mieux qu'elle pût, lui recommanda sans cesse prudence et générosité à l'égard du roi de France; voici par exemple le post scriptum d'une lettre adressée à Charles Quint, où elle lui prie de mieux traiter les enfants de François 1er:

« Monseigneur, Dieu vous a fait cette grâce de
« vous avoir donné des beaux enfants; par quoi pouvez
« mieux sentir que vaut amour de père, et le
« regret du dit seigneur roi. Par quoy je vous supplie,
« comme toujours je vous escris, de vouloir entretenir
« l'amytié du dit roi, vu qu'elle vous est si propice
« selon le temps, et en cesa requête si honnête, et
« si raisonnable vouloir pourvoir en la manière
« que dessus. »

Ces quelques lignes suffiraient peut être seules pour nous faire connaître le cœur et l'esprit de Marguerite d'Autriche, mais on ne peut s'empêcher de citer la belle lettre qu'elle écrivit à l'empereur, peu de jours avant sa mort, et où nous la retrouverons tout

21 r

entière plus complètement encore:

« Monseigneur, l'heure est venue que ne vous puis plus
« escripre de ma main, car je me trouve en telle
« indisposition, que doubte ma vie être briefve. Souvenue
« et reposée de ma conscience, et de tout résolue à
« recevoir ce qu'il plaira à Dieu m'envoyer, sans
« regret quelconque, réservé de la privation de vostre
« présence et de ~~non~~ non pouvoir veoir et parler à
« vous encore une fois avant ma mort, ce que ((pour
« le doubte que dessus) suppléray en partie par ceste
« même lettre, que crains sera la dernière qu'aurez
« de moi. Je vous ay institué mon héritier universel
« seul et pour le tout, aux charges de mon
« testament, l'accomplissement duquel vous recommande.
« Vous laisse vos pays de par deça, que durant vostre
« absence n'ay nullement gardé comme les me
« laissâtes à vostre partement, mais grandement
« augmentez, et vous rends le gouvernement d'iceulx
« auquel me cuyde être léaulement acquittée, et
« tellement que j'en espère rémunération divine,
« contentement de vous, monseigneur, et gré de vos
« subjects; vous recommandant singulièrement la paix, et

21vo

« par especial avec les roys de France et d'angleterre. Et
« pour fin, vous supplie, monseigneur, que l'amour
« quil vous a pleu porter au povre corps soit
« mémoire du salut de l'âme, et recommandation de mes
« povres serviteurs et servantes, vous disant le
« dernier à Dieu, au quel je supplie, monseigneur,
« vous donner prospérité et longue vie. »

De Malines. novembre 1530.

Quand on a lu cette lettre on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'un des grands torts de Charles Quint fut de n'avoir pas toujours suivi les conseils d'une pareille femme, et d'avoir trop oublié ses dernières recommandations.

Nous voici maintenant en présence d'Eléonore de Portugal, fiancée et bientôt épouse de François 1er; ce mariage avait été une des conditions du traité de Cambray; elle n'a aucun caractère politique, mais c'est une femme douce, tendre, affectueuse, et vivement éprise de son futur mari; son rôle était difficile, placée comme elle l'était entre son frère Charles Quint, et son fiancé François 1er, et il lui fallait autant de douceur que de prudence pour modérer ces deux caractères également irritables. Elle put sous sa protection les deux jeunes princes, qu'elle regardait déjà comme ses fils, et dans ses lettres encore inédites au roi de France elle lui en parle souvent avec une grâce touchante.

En voici un passage: « De monsieur le Dauphin, monseigneur,
« vous avertis qu'il se porte très bien, et partons lundi
« pour aller ensemble à Burgos: je ne vous ai plus ~~tost~~ tôt
« averti de son mal, espérant sa convalescence. monsieur
« d'Orléans se porte bien, et croyez, monseigneur, que ne
« leur désire moins de bien et salut que leur propre
« mère, qu'en l'amour que leur porte pour telle me
« tiens-je pour la fin à jamais. »

Elle en parle encore sur le même ton dans un autre passage; c'est quelque temps après la paix de Cambray; les deux jeunes princes sont encore prisonniers malgré les soins de la reine Éléonore. « J'eusse bien désiré, écrit-elle
« au roi, que ma venue en ce lieu (à Vittoria) n'eût été
« sans amener messieurs vos enfants, de plus hâter leur
« venue pour tant mieux satisfaire à votre contentement,
« ce qui ne m'a été permis. Par quoy avant mon
« partement de Vittoria les ~~sou~~ suis été voir, qui m'a
« été plésir bien grand, les ayant trouvé tels que par
« son gré l'on les peut désirer. »

Quand les princes sont libres, et revenus en France, elle laisse éclater toute sa joie de cette heureuse nouvelle, et

elle écrit sur le champ au roi: « Monseigneur, pour le
« plaisir que je says vous faire de savoir messieurs vos
« enfants estre en votre royaume et en très bonne santé,
« n'ay voulu laisser partir le sieur Montpesat sans vous
« en dire sur ceux, vous suppliant croire ce que de ma
« part vous dira du contentement que de ce j'ay. »

Arrivée elle même en France, et accueillie partout avec empressement, son premier soin est encore d'informer ~~son~~ ~~[illegible]~~ le roi de tout le bonheur qu'elle en a ressenti:

« Monseigneur, ce que j'ai toujours espéré connaître de
« votre consentement qu'avez de me veoir en votre royaume
« l'ai connu~~e~~ par le bon accueil que l'on m'y fait. »

Enfin la quatrième, et aussi la plus intéressante de ces quatres femmes est Marguerite de Navarre, sœur de François 1er: comme elle a rempli en grande partie une des leçons précédentes, il est inutile d'en reparler aujourd'hui; il faut seulement se rappeler sa tendresse pour son frère, en même temps que le charme et la grâce de son esprit; qualités que nous retrouvons toutes du reste dans son langage un peu embarrassé ~~[illegible]~~ quant aux tours, mais déjà si délicat et si nuancé.

Quand on suit avec attention, comme nous venons de

: le faire la lutte de deux rois, et qu'on voit à chaque instant passer sous ses yeux des guerres sanglantes ou des paix peu solides, on est vraiment heureux de se reposer l'esprit en écoutant parler ces quatre femmes, les deux premières, politiques par le cœur, les deux autres femmes d'affection; puis c'est un plaisir, il me semble, d'établir en finissant cette vérité, que les premières grâces de la langue française dans l'expression des sentiments du cœur se trouvent chez quatre femmes supérieures touchées des plus pures et des plus nobles affections.

25

ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE

A. le Verre.

1ème rédaction.

24

L'éloquence diplomatique sous François 1er, telle que nous l'avons étudiée jusqu'ici, a un caractère personnel. Il s'agit d'événements particuliers au roi, de sa captivité, de la prison de ses enfants. Aujourd'hui nous allons parler de la diplomatie nationale, des relations de la France avec l'orient, avec le pape, avec les protestants.

J'ai déjà fait sentir l'importance de relations amicales avec la Turquie, alors gouvernée par Soliman le grand, et la première puissance militaire de l'Europe : c'était le seul état qui pût faire contre-poids à l'empire de Charles quint ; et la nature même des choses forçait le roi très chrétien à s'allier avec un payen.

François 1er avait d'ailleurs à ménager le pape, tantôt ami de Charles quint, tantôt son ennemi, suivant l'intérêt bien ou mal entendu de la chrétienté.

ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE

Enfin il était bon de s'entendre avec l'Allemagne, en grande partie protestante, et opposée, au moins de religion, au roi catholique:

ménager la Turquie, le pape, les protestants, c'est de la diplomatie au premier chef: quand on se tire heureusement d'une pareille besogne, on n'est pas un homme médiocre.

François 1er a conçu et poursuivi cette politique à l'insu et souvent malgré la France: mais ce n'en est pas moins une politique nationale, en ce qu'elle protégeait à la fois les intérêts présents du pays, et ses intérêts permanents et éternels. C'était la politique du moment et la politique de l'avenir.

Il y a dans la conduite de François 1er avec la Turquie trois périodes distinctes.

Dans la première, François 1er est sous l'empire des mœurs, des idées religieuses, des préjugés de son temps. Mais sa haine n'a pas le caractère respectable d'enthousiasme religieux et d'abnégation généreuse qui avaient produit les croisades. C'est une antipathie plutôt traditionnelle que personnelle, qu'il subordonne à ses intérêts.

Dans la seconde, François 1er s'enferme dans une neutralité favorable et bienveillante. On voit poindre déjà une perspective d'alliance entre les deux nations, mais sans offres directes.

Dans la troisième, François 1er s'allie ouvertement avec la Turquie.

Ces trois périodes vont de 1515 à 1535, date remarquable, car c'est l'époque du premier traité conclu entre la France et la Turquie.

La première époque, on le pense bien, ne nous offre pas trace d'une correspondance entre les deux peuples. Mais, en 1515, le roi de France eut occasion de dire son avis sur les Turcs. Après Marignan, il eut avec le pape Léon X, qui méditait une croisade, une conférence

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

de plusieurs jours à ce sujet. Il en sortit tout ému, après s'être engagé à écrire aux princes pour un concert plus ou moins prochain contre la Turquie. Il écrivait au roi de Navarre: « Mon cousin, je loue Dieu notre créateur de ce que j'ai trouvé notre dit saint-père en ce bon propos et intention, qui est la chose en ce monde que plus je désire; car dès l'heure que, moyennant la grâce de Dieu, je fus parvenu à la couronne de France, et auparavant, ma vraie et naturelle inclination était, comme encore est, sans fiction ni dissimulation, d'employer ma force et jeunesse à faire la guerre pour l'honneur et révérence de Dieu notre sauveur contre les ennemis de sa foi. Et pour ce que ne pouvais accomplir mon désir sans qu'il y eût paix universelle entre les princes chrétiens, écrivis à sa sainteté, à vous et aux autres princes mon dit vouloir et intention; mais pour lors ne fut possible d'obtempérer à ce que je demandais » et plus loin: « tout mon cœur, affection et vrai désir gît à faire la guerre contre iceux infidèles, en l'honneur et louange de notre rédemption »

Ainsi, d'une part, François Ier sent le besoin de déclarer qu'il n'y a aucune dissimulation dans ses projets de croisade; ce qui prouve qu'on n'y croyait plus guère; et d'autre part, il subordonne sa haine contre les infidèles à d'autres intérêts; il faut que la chrétienté soit pacifiée.

Un an après, les Turcs s'étant emparés de la Syrie et de l'Egypte, Léon X fit rédiger par Bembo et Sadolet des mémoires pour les princes chrétiens. François Ier répondit qu'il était prêt à défendre l'Italie; mais qu'il fallait arriver à la paix universelle avant de songer à une véritable croisade.

dans ses observations sur le détail de l'expédition, on trouve une vérité générale bien exprimée, et aussi actuelle aujourd'hui qu'il y a trois cents ans; selon ce que souventes fois a été connu et approuvé par expérience que grandes multitudes de gens assemblés pour faire la guerre, et mêmement quand sont de plusieurs nations et sous diverses obéissances, engendre désordre, confusion, et ruine, ainsi que se lit de Daire, Xerse, et autres, lesquels par petit nombre furent vaincus pour le désordre, désobéissance et confusion, qui provenait de la multitude des gens que conduisaient, me semble que n'est utile ni profitable que les princes chrétiens se rencontrent en un même lieu pour assaillir le turc. Il y pourrait avoir un désordre et du discord; les vivres pourraient faillir, et, au lieu de faire la guerre au turc, la pourraient faire à eux mêmes. Puis s'échauffant peu à peu par le cours de ses idées : « J'espère avec l'aide de Dieu que aurons telle et semblable fortune que pape Léon votre prédécesseur et Charles le chauve, mon ancêtre eurent ensemble contre les infidèles. »

En 1518, l'élection de Charles quint à l'empire refroidit singulièrement les dispositions de François 1er. Jusque là ses projets de croisade étaient sincères, quoique subordonnés à d'autres intérêts. Quand il sut l'appui prêté par Léon X à Charles d'Espagne pour arriver à l'empire, il se sentit beaucoup moins disposé à secourir le pape. Léon X lui même abandonna la croisade militaire contre les Turcs pour une croisade malheureuse contre la réforme. Quant à Charles quint, on sait la lettre qu'il écrivait au vice roi de Naples pendant la captivité de François 1er. Il était bien résolu à marcher contre les infidèles aussitôt que ses armées seraient libres. (1515-1525)

Après la bataille de Pavie, François Ier changea tout à fait. La régente, inspirée par cet amour de son fils, qui est le meilleur de sa politique, envoya au sultan un personnage sans titre avec des présents et une lettre. Le bey de Bosnie arrêta et pilla l'envoyé. L'insuccès de cette première tentative ne découragea pas la régente. Une seconde eut lieu immédiatement et réussit. Le sultan répondit par une lettre de condoléance qui ne promettait rien, mais qui donnait à entendre que le porteur en dirait davantage. « Il n'est pas étonnant, disait-il, que des empereurs soient détruits et deviennent prisonniers. Prenez donc courage et ne vous laissez pas abattre... Nous avons conquis en tout temps des provinces et des citadelles fortes et d'un difficile accès. Nuit et jour notre cheval est sellé et notre sabre est ceint. » De retour en

France, François 1er le remercia de ses bons offices, et dit qu'il n'en avait pas actuellement besoin. C'est là la transition des dispositions hostiles de François 1er à une neutralité bienveillante.

Telle est l'attitude de François 1er de 1526-1532. Pendant ce temps, les turcs font trois invasions en Allemagne.

En 1526, le roi de Hongrie, Louis II, est vaincu et tué. Grande fut l'émotion de Clement VII. Il écrivit à François 1er pour le mettre en demeure d'exécuter ses promesses. Le roi le paya de protestations; il lui demanda seulement de lever sur le clergé un décime, qui fut employé à tout autre chose qu'à la croisade.

En 1528, nouvelle invasion des turcs. Charles quint, alors maître du pape, le sollicita d'insister plus que jamais près du roi de France sur la nécessité de prendre les armes contre les infidèles. François 1er fit la sourde oreille. On sent qu'il est heureux d'avoir trouvé un contrepoids à la puissance formidable de Charles quint. Toutefois il n'ose pas se déclarer ouvertement. Il a des relations avec Constantinople, mais discrètes et cachées. Le bruit en courait [illegible] en Allemagne. François 1er, pour prévenir les mauvais effets de ces soupçons, écrivit à la diète de Spire une lettre fort habile, où il se justifiait d'exciter les turcs contre l'Allemagne, et montrait que c'était Charles quint qui les attirait, en entretenant la guerre parmi les princes chrétiens. Il indiquait en même temps à l'Allemagne son vrai grief contre l'empereur: « Vous savez messieurs, en quelle pauvreté, misère et désolation a été la Germanie sous la domination et régime de la maison d'Autriche; car étant toujours ardente à cette ambition de dominer en Italie et autres pays voisins et au delà des monts, a mésestimé et peu tenu compte de la noble Germanie, la tenant à mépris et réputant pour déserte, en manière que cette Italie est la mère ribaude et principale source de pauvretés, misères et inconvénients, qui jusqu'à présent ont été en la dite Germanie et à toute nation. » A mesure que François 1er poursuivait son projet d'alliance avec les Turcs, il ménageait de plus en plus les protestants. Les deux politiques ne doivent pas être séparées. C'est en se conciliant à la fois les Turcs et les protestants que la France a pu résister à l'Espagne, et préparé le glorieux traité de Westphalie. Dans l'invasion de 1529, Vienne avait été défendue et sauvée par Ferdinand, frère de Charles quint. Une troisième invasion eut lieu (1532).

Le pape écrivit encore à François 1er pour l'appeler à la défense de l'Italie. Le roi n'était pas plus disposé qu'auparavant à faire la guerre; mais il sentait qu'il avait besoin de se concilier le pape et de rassurer les protestants. Il écrivit au pape une lettre fort habile, qui nous laisse entrevoir sa double politique. On lui demandait, de la part de Charles d'Autriche, d'envoyer seulement des hommes et de l'argent, sans contribuer de sa personne. Il tire de là un argument contre les propositions du pape. Il écrit à l'évêque d'Auxerre : « je trouve encore beaucoup plus étrange que l'on tâche d'avoir aide de moi et contribution d'argent et non de gens pour le fait dudit Turc, attendu que toute ma vie je me suis toujours voulu trouver en personne aux guerres que j'ai eues, comme chacun a vu, et que maintenant que, grâces à Dieu, mon royaume est en son entier en paix, repos et tranquillité, et mes enfants recouvrés et en mes mains, et qu'il est question d'une guerre en laquelle, étant les choses conduites par la raison, je voudrais employer jusqu'à la dernière goutte de mon sang, et avoir ma part de l'honneur ou du dommaige qui en pourrait advenir, je demeurasse ès villes de mon royaume, cependant que les autres combattraient, ce n'est pas chose que l'on sût faire accorder, et semblablement je ne vois pas grand fondement que les ministres de ceux qui sont descendus d'une maison et d'un pays qui n'a pas fait par le passé ce que ont fait mes prédécesseurs rois de France pour la défense de notre foi me voulussent enseigner comme je me dois maintenant gouverner et conduire pour la conservation de l'Eglise.

Puis, parlant des bruits d'une prétendue incitation par lui faite du Turc contre l'Allemagne, il écrit : « Et quant à ce que faites savoir à mon dit cousin le grand maître que avez entendu que quelques uns avaient porté paroles que l'entreprise du dit Turc se faisait avec la suscitation et intelligence d'aucuns princes chrétiens, et qu'il a pu sembler à aucuns qu'on disait cela pour moi, s'il y a aucuns princes qui le veuillent dire, chacun sait comme j'ai accoutumé d'y répondre quand on me touche de mon honneur, et n'est besoin que je vous en die autre chose. Mais là où mon ambassadeur voudrait soutenir cela, vous lui pourrez répondre qu'il en a menti par la gorge, car mes prédécesseurs et moi avons par le passé trop longuement maintenu le nom que nous portons en honneur et réputation pour varier maintenant en cela. » On reconnaît là le chevalier toujours prêt à donner un démenti. Ce qui fait que ce langage est beau et agréable à entendre, c'est qu'il est l'expression de la vérité. François 1er n'avait pas excité les turcs; ce n'était pas son intérêt: il avait besoin des protestants. Il voulait tenir la Turquie comme puissance comminatoire, et non pas la lancer contre l'Italie et l'Allemagne. Ce qui le prouve, c'est que quelques temps après il envoyait son ambassadeur Rincon, arrêté les turcs. Rincon était un espagnol passé au service de la France ; il ne parlait et écrivait d'abord que l'espagnol ; mais, après avoir balbutié le français il finit par l'écrire aussi bien qu'aucun diplomate de son temps. Il rencontra l'armée turque qui allait passer la frontière. Il fut bien accueilli, comme on le voit par une lettre de Baïf, ambassadeur à Venise; Lazarre de Baïf était un grand littérateur du temps : il avait traduit en français quelques pièces de Sophocle ; c'est lui qui a introduit dans la langue française les mots : épigramme, élégie, aigre-doux. Il est le père d'Antoine de Baïf, le compagnon d'études de Ronsard, qui voulut faire passer en français tous les comparatifs et superlatifs ~~français~~ latins : sur quoi Joachim du Bellay lui adressa l'épigramme suivante :

Bravime esprit, sur tous excellentime,

Et nul de toi, hardiessement en France,
Va déchassant l'indoctime ignorance,
Docte doctieur et doctime Baïf.

On connait le succès de la tentative. Pour revenir à Lazare de Baïf, il écrivait à l'évêque d'Auxerre: « Le dit seigneur Rincon arriva la nuit au camp, et lui fut fait gros honneur et bon accueil, car les turcs tenaient au bout de leurs lances un flambeau, qui étaient plus de 200 000, et croyez que tous les feux de joie de Rome avec le chateau St Ange étaient mis ensemble, ce ne serait qu'un village au prix de Paris quant à de tels feux. » Rincon n'obtint rien: « Le seigneur Rincon est céans à mon logis retourné vers roy sain de son voyage, et n'a arrêté que deux jours seulement au camp, où n'a pu rien faire de ce qu'il était chargé du roi, c'est à savoir de prier et retenir le turc qu'il ne vint courir sus aux

Chrétiens; quoi voyant s'en est retourné ici, et m'a dit, le dit seigneur Rincon, que le Turc lui a répondu que pour l'ancienne amitié qu'il avait avec la maison de France se fût volontiers retiré à sa requête, s'il ne se fût vu si avant, mais qu'on dirait qu'il se retirait de peur de Charles d'Espagne, comme il le nommait, et davantage qu'il se émerveillait de ce que le roi faisait telle requête à la faveur d'un homme qui l'a maltraité, et lequel n'est pas chrétien, vu qu'il a saccagé le chef de la religion qui est à Rome, et mis et retenu en prison, et rançonné le grand vicaire de son Christ, et lequel dépouille tous les ans, plume et pille les chrétiens sous couleur de lui venir faire la guerre. »

En 1535, François 1er passe de la neutralité bienveillante à l'alliance ouverte et déclarée. Charles quint préparait une expédition contre

Barberousse, devenu roi d'Alger, et maître de toute la côte d'Afrique. François 1er conçut le danger: il vit qu'il n'y avait plus à reculer, et il songea à rappeler Soliman de la Perse, où il faisait la guerre. Il envoya un gentilhomme d'Auvergne, nommé La Forêt: c'est le premier ambassadeur en titre de la France à Constantinople. François 1er ne songeait pas à jeter Soliman sur l'Allemagne; il lui proposait seulement la paix avec les princes Chrétiens, et un traité où Charles d'Autriche pourrait entrer. Si l'empereur refusait, François 1er s'engageait à contribuer avec le Turc pour un nombre déterminé de soldats. Ce projet n'eut pas de suite immédiatement; mais peu après, toujours par l'intermédiaire de La Forêt, fut conclu le premier traité régulier entre les deux nations. Ce traité est presqu'exclusivement commercial; mais c'était un premier pas vers la civilisation générale et vers les idées de tolérance religieuse. Jusqu'à ce moment, un français à Constantinople n'avait pas le droit de tester: ses biens étaient confisqués. Un négociant français qui voulait se ravitailler était obligé de donner sa marchandise en gage, et on la gardait quelquefois. Si un marchand français faisait naufrage, le sultan avait droit d'aubaine sur les choses et sur les hommes. Le traité mettait fin à ces injustices, et obtenait aux français établis à Constantinople la liberté de leur culte et la libération du service dans les armées turques. François 1er avait bien le droit de se glorifier de ce traité: « Monsieur l'ambassadeur, écrivait-il, je ne puis pas nier que je désire vivement que le turc soit puissant au dehors, non pour son avantage propre, car il est infidèle et nous sommes chrétiens; mais pour tenir l'empereur en grandes dépenses, pour le rendre plus petit par la grandeur même d'un tel ennemi, et pour donner sûreté à tous les autres états. C'est peut-être la première fois que François 1er parlait de son secret. La lettre est adressée à l'ambassadeur de France à Venise. L'Europe n'était pas encore informée du traité : mais il fut connu peu à peu par les ambassadeurs.

Il y a eu sans doute dans cette politique de François 1er bien des contradictions, bien des variations, bien de l'hypocrisie même. L'intérêt de la France a été quelquefois caché derrière l'intérêt personnel du roi, qui s'occupait à cette époque de reprendre ses enfants. Ces défauts s'expliquent par la difficulté de ménager à la fois les Turcs, les protestants et le pape. Il n'est pas moins vrai que François 1er a inauguré la politique de l'avenir ; Henri IV et Richelieu n'ont été que ses successeurs. Chose singulière ! Cette politique est tout originale et propre à François 1er. Il n'y était aidé ni par les opinions ni par les sentiments de son pays et de son temps. Voici deux témoignages qui prouvent combien les esprits, en France, même les plus élevés, étaient opposés à l'alliance turque. La Forêt étant mort quelque temps après la conclusion du traité, cette mort fut regardée comme un châtiment du ciel : « Vers le même temps, François 1er, par haine et jalousie contre l'empereur, fit une tentative impie. Il envoya Jean la Forêt, gentilhomme d'Auvergne, habile dans les deux langues latine et grecque, exciter Soliman à envahir l'Italie, oubliant que tous les Chrétiens qui avaient imploré des secours de ce genre étaient tous morts assassinés, ou réduits en servitude ou chassés de leurs domaines. Quant à Jean la Forêt, ministre de cette ambassade impie, après avoir suivi le camp turc pendant quelque temps, pris d'une maladie mortelle au port d'Aulon, il mourut, digne récompense de son message. » Voilà comme parlait, dans un latin cicéronien, un savant du temps. Le bourgeois de Paris, si impartial, si désintéressé, qui ne s'émeut de rien, parle ainsi d'une défaite des Turcs près de Vienne que François Ier fut obligé de faire célébrer à notre dame: « Item, le lendemain qui fut le vendredi de la Toussaint, le dit Turc fit donner trois assauts à la dite ville, et firent une brèche aux murs, grande pour y entrer trente hommes, et était la dite ville battue de grosse artillerie, dont les Turcs pouvaient entrer dans la ville; mais notre seigneur J. C. y montra sa grande puissance: car, comme les Turcs entraient en grosse puissance dans la ville, tomba une grosse grêle, si forte pluie, tonnerre et éclairs, qu'ils ne se pouvaient entrevoir, et s'entretuaient, et en fut grand nombre de morts et navrés. » Enfin l'ambassadeur de Venise écrivait à son gouvernement que les Français étaient honteux de ce qui s'attachait d'infamie à l'alliance turque, et il ajoutait que la seule ~~défense~~ excuse de François 1er, c'était qu'un homme qui est pris se défend comme il peut.

Au contraire, tout ce qui pèse sur la mémoire de François 1er était dans les idées de son temps. Ainsi personne ne songeait à le blâmer d'avoir juré le traité de Madrid avec la résolution de le violer. On approuvait fort qu'il fît brûler les protestants à Paris, pendant qu'il protégeait ceux d'Allemagne : « Un avocat, fils d'un avocat du roi, dit le bourgeois de Paris, poursuivi comme luthérien, jugé et condamné et mené à la place Maubert, eut la langue percée, puis fut étranglé et brûlé, mourant néanmoins bon repentant, et reconnaissant bien avoir desservi la mort. »

C'était une fête pour les parisiens quand le malheureux se convertissait pour le bûcher, et mourait bon repentant. Toutefois François 1er n'est pas excusable : il savait ce que vaut la vie d'un homme : il n'y a pas de circonstances atténuantes pour de pareilles exécutions. Mais laissons-lui aussi toute la gloire de cette politique nationale, Européenne, chrétienne, qui a empêché la maison d'Autriche d'engloutir toutes les puissances, et maintenu en Europe cette variété d'états, petits et grands, plus ou moins civilisés, qui est l'œuvre de Dieu même, et qui nous distingue si profondément des ~~les~~ sociétés anciennes, où on ne connaissait que le barbare et le civilisé, et où le plus fort absorbait les autres. En défendant les intérêts de la France, François 1er défendait un intérêt de justice générale, et c'est la gloire de sa politique.

Mr Nisard.

Cours d'Eloquence
française.

Sixieme leçon.

Sortie de Charles Quint contre
Francois I, à Rome, dans le
consistoire, Avril 1536.

Samedi 24 Janvier 57.

E. Dugit

Ecole Normale Supérieure

38N

L'objet de cette leçon sera une dépêche de deux ambassadeurs français sur un des actes les plus intéressants et les plus inattendus de Charles-Quint, sur la sortie violente qu'il fit contre François I, à Rome, au milieu du consistoire, au mois d'Avril, l'année 1536. Outre l'importance qu'a cette pièce, comme portant sur un des incidents les plus remarquables de la lutte entre le roi de France et l'empereur, elle sera utile à étudier pour nous, par la comparaison que nous en ferons avec quelques passages des mémoires d'un diplomate distingué, Guillaume Du Bellay.

Né 1494 en Anjou
fait prisonnier à Pavie 1525
ambassadeur en Angleterre auprès de Henri VIII.
Gouverneur de Turin 1537.
mort 1543.

Guillaume du Bellay, de Langey était un des hommes les plus instruits de son époque, et au courage sur le champ de bataille, il joignait le sang froid et l'adresse dans les négociations diplomatiques. Il compte parmi les personnages éminents que le XVI siècle a produits pour la gloire de la France et la défense de la civilisation. Deux citations le feront connaître complètement. Ses talents militaires et son habileté politique étaient tels, qu'en apprenant sa mort, Charles-Quint dit: « que cet homme seul lui avait fait plus de mal, et déconcerté plus de desseins que tous les Français ensemble. » Il employait sa fortune à entretenir de tous côtés des

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

39v

Brantôme.

espions qui lui rendaient compte des plus secrets desseins de l'empereur; il était souvent mieux renseigné que François I lui-même, et il était en état de lui donner d'utiles avis. Mais autant il était bon français, autant il était mauvais courtisan: comme tous les hommes sérieux qui ne sont jamais à la mode, et qui, méprisant une vaine gloire ne songent qu'aux vrais et durables intérêts de leur patrie, du Bellay était un peu rustique dans ses manières et dans son costume. Il ne se gênait pas devant le roi, et François I appréciait trop bien son mérite pour s'offenser d'une conduite que des esprits jaloux auraient voulu faire passer pour un manque de respect. « Il ne sçait, dit un auteur contemporain,
« ni quand le Roy se lève, ni quand il se couche; mais il
« sçait bien où sont les ennemis. Il se couvre et s'assied
« devant François I, quand il a chaud, il oste sa fraise et
« se met en veste. » Sans doute, on ne peut lui faire un mérite d'avoir poussé si loin le mépris des convenances, mais son patriotisme et son dévouement au roi méritent bien qu'on ne lui en fasse pas un crime.

Voici quelle suite d'événements amena Charles Quint à cette violente sortie contre son rival, et fit voir dans sa conduite cette impétuosité qui avait été jusque là le caractère de François I. L'empereur se montra ce jour là sous une face nouvelle.

Le 24 octobre 1535, le duc de Milan, Maximilien Sforza étant mort sans héritier, François I demanda à l'empereur l'investiture du Milanez pour son second fils, le duc d'Orléans. Il comptait que Charles fatigué de sa glorieuse, mais pénible expédition contre Tunis, deux mois auparavant, ne voudrait pas, par un refus, s'engager dans une guerre nouvelle. Il avait déjà adresse la même demande à l'empereur avant qu'il ~~[illegible]~~ partît pour l'Afrique, et, cette fois, pour appuyer sa réclamation, il prépara une armée sur la frontière d'Italie. Le prétexte ne fut pas difficile à trouver; depuis longtemps il existait de la mésintelligence entre la France et le duc de Savoie, beau-frère de Charles Quint. Ce prince, maître des Alpes et du Piémont, nous fermait le chemin du Milanez. Dès le mois de janvier 1536 les préparatifs de François I étaient faits, et il pouvait réclamer par force les places que le duc détenait, au préjudice du roi, héritier des droits de sa mère Louise de Savoie.

L'empereur revenait de son expédition de Tunis avec une gloire nouvelle, avec le renom de défenseur de la chrétienté, et l'avis que François I avait donné au sultan n'avait pu entraver ses succès; dans la lutte qui menaçait de s'engager, tout lui présageait la victoire. Cependant il voulut se donner le temps de prendre ses précautions, et pendant qu'il levait des troupes dans les Pays-Bas et en Allemagne, et que son armée s'avançait de Naples vers le Milanez pour en prendre possession, il résolut d'amuser François I et ses ambassadeurs par de fausses promesses.

L'ambassadeur de France auprès de l'empereur était alors un gentilhomme, Dodieu, seigneur de Vélly. Charles ~~[illegible]~~ ~~parlant~~ s'entretenait devant lui de son intention « de ne disposer ~~aucunement~~ de l'estat « et duché de Milan, ~~jusqu'à~~ jusqu'à ce qu'il eust des « nouvelles du Roy. » Mais en même temps il écrivait à son ambassadeur en France une lettre où il

Mémoires de Guillaume Du Bellay p. 294.

laissait percer son arrière pensée. Cette lettre est datée de Naples, 21 Février 1536

Papiers d'état du Cardinal Granvelle. 434-436.

" Avons parechief fait communiquer avec
" le dit ambassadeur (de Velly) et, pour conclusion, lui déclarer
" que, puisque le dit sieur roy persiste tant précisément
" pour ledit sieur d'Orléans, et attendu ce que le dit
" ambassadeur nous a dit que en ce ferions très grand
" plaisir et contentement à son dit maître,.... présup-
" posant que le dit sieur roi aussi condescendait à tous
" moyens raisonnables et assurances convenables.....
" en quoy aussi nous entendons de notre part garder l'honnêteté
" et rien réquérir qui ne soit bien faisable par sincère
" amytié!.... voulons... avec l'ayde de dieu, et pour son saint
" service achever cette œuvre. Et pour achever la dite
" pratique, nous avons fait dire au dit ambassadeur, que
" comme nous savons qu'elle sera de dure digestion
" et à contre cœur de plusieurs, comme dit est, que
" nous dirons toujours cependant que nous persistons
" d'excuser de traiter pour le dit duc d'Orléans jusques à
" la conclusion de l'affaire."

Et dans un billet en chiffres annexé à la lettre.

" Gardez-vous bien que ces lettres ne partent de vos mains,
" ni soient vues ni entendues par autres que par le roi de
" France, s'il les veult veoir, et aussi le grand maître et
" amiral. Car si le dit sieur roi ne veut ensuyvir pleine-
" ment le contenu, nous ne voulons que l'on sache que
" ayons condescendu à traiter de l'estat de Milanes pour
" le duc d'Orléans, comme contient notre dite lettre, ains
" que vous dictes expressément, où que le propos s'adonnera,
" que nous avons toujours excusé et excusons de traiter pour
" le dit duc d'Orléans."

Ainsi Charles Quint n'avait aucunement l'intention de céder le Milanais aux Français; il n'entamait ces négociations que pour traîner en longueur, et empêcher François I d'entrer en Savoie. Il le retint ainsi jusqu'au mois d'avril, mais alors le roi se décida à marcher, espérant que la présence de son armée hâterait la conclusion des affaires.

Cependant les négociations continuaient toujours à Naples, entre l'empereur et l'ambassadeur français. Du Bellay, qui était instruit de tout par son frère le Cardinal, nous rend compte des tergiversations et des faux-fuyants de Charles Quint. « Ce temps pendant ne se discontinuaient à Naples les practiques de confirmation de paix et de plus estroittes alliances entre l'empereur et le roi, et d'autant plus les entretenait l'empereur pour ce qu'il esperait soubs couleur de cette practique, moyennant que l'entreprise du Roy contre le duc de Savoie procéderait plus lentement, et qu'il aurait tant plus de loisir et de commodité de se préparer à la guerre, au cas que la paix ne se peust conclurre à son intention .... L'empereur monstrait de n'estre du tout hors de volonté de conclurre les practiques et toujours les entretenait, n'estant entre deux vertes une meure, aujourd'hui doubte, demain espérance, jusques au jour de son partement de Naples, qu'il dit au seigneur de Velly qu'estant sur son deslogement, il ne lui pouvait donner responce résolue, mais qu'à Gaëtte les seigneurs de Covos et Granvelle la lui donneraient. »

Mémoires de Du Bellay. p. 302

Les ministres ne s'expliquaient pas plus franchement que leur maître, et pendant le voyage de Naples à Marino, petite ville des états du pape, l'ambassadeur de France passa par plusieurs vicissitudes de crainte et d'espoir, sans obtenir de réponse décisive. À Marino « il sembla que toutes choses fussent habillées, et « qu'il n'y eust plus de difficulté, sinon sur ce que

Mém. Du Bellay. p. 303.

ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE

« le roi voulait être investi lui-même de l'usufruit. »
Mais on apprenait en même temps : « que l'empereur hastait
« sa crue de lansquenets en toute diligence..... aussi qu'il
« avait ordonné au seigneur dom Ferrand de Gonzague aller
« mettre ensemble ses chevau-légers..... plus qu'il prenait
« des villes impériales en Allemagne artillerie et munitions,
« qu'il faisait conduire à la volte de l'Italie. » « Et avait
« déclaré aux légats de nostre Saint Père que jamais ne
« baillerait Milan au roi, ne permettrait que il eust
« un seul pied de terre en Italie, et mesmement faisait
« pratiquer secrètement nostre Saint Père, la Seigneurie de
« Venise et les autres potentats d'Italie à ce qu'ils s'opposas-
« sent à l'investiture du dict duché en faveur de personne
« étrangère quelconque. » Un légat auquel Charles Quint
avait déclaré sa pensée assurait que « l'empereur n'avait
« amy, ne frère qu'il aymast tant qu'il lui voulust
« bailler le dict duché, ains que son intention ferme et
« résolue était de le retenir pour soy, quoy qu'il advînt. »

On voit par cette page de Du Bellay, quels progrès le style a fait depuis quelques années; il est clair, rapide, peu de constructions embarrassées; plus de vivacité et de facilité qu'autrefois. On y sent même déjà quelque curiosité littéraire : mais il a toujours son cachet d'originalité; c'est bien le langage d'un homme de guerre et d'un diplomate; l'énergie et la souplesse y sont unies, avec ce sérieux, cette liberté d'allure que les hommes d'action mettent dans ce qu'ils écrivent.

C'est au milieu de ces hypocrites tergiversations de l'empereur qu'on arrive à Rome. Du Bellay nous décrit l'entrée que fit Charles Quint dans cette ville, et il se montre dans ce passage aussi habile narrateur que nous l'avons
Mém. du Bellay p. 304. vu éloquent et habile diplomate. « En ces entrefaites,
« était le dit empereur à Romme, où avaient été faits
« longtemps auparavant les préparatifs à le recevoir bien

" solennellement. Et pour ce, qu'entre plusieurs édifices
" qui, pour lui faire la voie plus large et plus droicte,
" avaient été démolis, fut aussi abattu le temple de la
" Paix, anciennement et de longtemps gardé pour la
" mémoire des anciennes structures, ainsi que sont
" autres plusieurs édifices et ruines à Romme, gens
" curieux et superstitieux, dont audit lieu a ordinaire-
" ment grand nombre, interpretoient la chose à mauvais
" augure, et commencèrent à en faire des préjudices et
" discours, en disant que c'était signe que l'empereur
" y estait entré non à heure d'establir et confermer la
" paix, ainsi qu'il se vantait, mais pour en oster
" au contraire toute mémoire et souvenance. Et
" peu après fit l'empereur des actes assez qui confermèrent
" beaucoup de monde en ceste opinion."

Le pape avait un intérêt commun avec l'empereur, en ce qu'il voulait, lui aussi, chasser les Français d'Italie, mais ce n'était pas pour y souffrir les Espagnols à leur place. Il voulait donc se tenir médiateur, tout en penchant secrètement du parti de Charles Quint. Les ambassadeurs de Venise étaient en ce moment à Rome, bien décidés à s'opposer de tous leurs efforts à ce que l'investiture du duché de Milan fût donnée aux fils de François I.

Dans cet intervalle, les Français s'étaient entrés en Savoie, s'étaient emparés de Turin où ils avaient mis garnison, et s'étaient avancés jusqu'à Verceil. Là le roi s'arrêta, attendant la décision de l'empereur.

Celui-ci avait continué à Rome sa politique de tergiversations, et il n'avait pas encore fait connaître à nos ambassadeurs sa résolution, qu'il

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

avait annoncé au pape, de ne céder à aucun prix
le Milanez aux Français. Seulement il avait modifié
ses premières propositions, en substituant au duc
d'Orléans, le troisième fils du roi, le duc d'Angoulême, à
qui il donnerait le milanez, en lui faisant épouser sa
nièce ~~petite fille~~ de cette façon le Milanez aurait un duc
français et une duchesse Espagnole. Mais en apprenant
que François Ier est maître de la Savoie et du Piémont,
et qu'~~il~~ notre armée campe déjà à Verceil, il perd toute
modération, et jette tout d'un coup le masque.

Un jour que l'évêque de Mâcon, ambassadeur de François Ier
à Rome, était venu rendre visite à l'empereur, et lui
demandait des explications plus nettes sur ses desseins,
et réclamant l'exécution de la promesse faite au duc
d'Orléans: " Je ne veuil pas, dit l'empereur, blasmer — Mém. Du Bellay p. 308.
" telles œuvres, aussi ne veuil-je pas justifier les miennes — Cf. Depeche de de Velly et de Msg. de Macon p. 296
" en secret; et pour ce, suis-je bien aise que vous, Mon- — Négociations dans le Levant I. 296
" seigneur de Mascon, soyez présent, vous m'accompagnerez
" tous deux, s'il vous plaist, devers le pape, et là je vous
" declarerai mon intention." Et ce disant appela aussi
" les ambassadeurs de Venise pour le suivre.

"En cette sorte entrèrent tous ensemble en la chambre
" du consistoire où le pape est de coustume de vestir
" ses habits pontificaux, et là trouvèrent messieurs
" les cardinaux, attendants nostre Sainct Père, avec lesquels
" s'amusa le dit seigneur empereur, en devisant sur pieds
" l'espace d'un gros quart d'heure. Cependant on avertit
" nostre Sainct Père, qui encores ne sçavait rien de
" sa venue. Sa saincteté lui envoya demander s'il lui plaisait
" monter en sa chambre, et il répondit vouloir attendre
" sa ditte saincteté. Nostre Sainct Père descendit tost
" après, et s'allèrent eux deux ensemble appuyer au bout
" d'un lit qui était dressé en la dite chambre. Et là déclara

" le dit seigneur empereur à sa sainteté, qu'il lui
" désirait parler d'aucunes choses d'importance en la
" présence du saint et sacré collège des cardinaux. Sur quoy
" ordonnant sa sainteté que tous les autres vuidassent
" la chambre, le dit seigneur le pria que tous
" demourassent, et qu'il voulait bien parler publique-
" ment. Et alors Messieurs les révérendissimes Cardinaux
" s'assemblèrent à l'entour d'eux, comme en demi cercle,
" auquel estaient les ambassadeurs de France, et
" derrière eux ceux de Venise; après grand nombre d'autres
" ambassadeurs et prélats, ducs, comtes, barons, et
" autres personnes notables.

" Adoncques, commença l'empereur, le bonnet au poing,
" dire comment il était venu... etc. Dans un long discours Charles Quint reprend l'histoire de son règne, depuis qu'il a été élevé à l'empire; sa longue rivalité contre François I, les mauvais procédés de son rival à son égard, son manque de foi après les traités de Madrid et de Cambrai qu'il a refusé d'exécuter, la promesse à laquelle il a manqué également d'aider l'empereur dans sa guerre contre les Turcs; enfin il s'indigne de l'invasion inattendue des Français dans la Savoie, au milieu même des négociations pour la paix. Il termine en portant un défi à François I, en cas que la paix soit reconnue tout à fait impossible.

Négociations dans le Levant,
tom. I. p. 297 — 301.

Le discours de l'empereur est raconté tout au long dans la dépêche des ambassadeurs avec une éloquence vraie et naturelle: ils rendent compte fidèlement de tout ce qui a été dit: ils mettent en scène les personnages, décrivent le lieu, les assistants avec une ~~facilité~~ exactitude remarquable!

43v

Voici dans quels termes ils exposent ce que Charles Quint a dit, dans son discours, des dernières négociations, et des ~~la~~ raisons qu'il substitu~~ait~~ ~~qu'il a faite~~ pour la cession du Milanais ~~dans le dernier~~ traité, le duc d'Angoulême au duc d'Orléans.

Negoc. dans le Lev. I. 300.

« Il connait bien que la paix est la meilleure chose
« que l'on puisse faire, et que si elle peut se faire, dit il veut
« et prie qu'elle se fasse; qu'il est content de bailler
« le dit duché à monseigneur d'Angoulême; quant à mon
« dit seigneur d'Orléans, qu'il ne voit pas qu'il se puisse
« faire, pour ce que les renonciations que vous offrez
« de Florence et d'Urbin ne seront plus fortes que
« celles que vous avez faites de Bourgogne, et que
« ce qu'il fera pour mon dit seigneur d'Angoulême,
« avec tant de chose (montrant le bout du doigt), il
« ne le fera pas pour mon dit seigneur d'Orléans
« pour autant qu'était (tout son bras qu'il montrait);
« que comment que ce soit, il désire la paix. »

Ainsi non contents de rapporter exactement les paroles de l'empereur, ses ambassadeurs racontent jusqu'à ses gestes; c'est que dans un homme aussi concentré, aussi renfermé en lui même qu'était Charles Quint, les plus petites choses ont leur importance, et méritent d'être observées.

Cette sortie de Charles Quint était véhémente, autant qu'on devait l'attendre d'un homme si habitué à contenir l'expression de ses sentiments. Tout le monde en fut étonné; le pape protesta de nouveau du désir qu'il avait de maintenir la paix, et de garder le rôle de médiateur entre les deux rivaux. Nos ambassadeurs donnaient un exemple de la plus habile et de la plus prudente conduite; on s'assurait, avant de faire une réponse, le temps de réfléchir. L'un et l'autre certainement comprenaient l'Espagnol, et n'avaient pas perdu un seul mot de ce qu'avait dit l'empereur. Mais ils ne rougissent pas d'alléguer leur ignorance de cette langue, pour se dispenser de répliquer sur le champ : il aurait fallu faire à une telle sortie, une réponse dont la fierté n'aurait plus laissé aucun espoir de paix.

Négoc. dans Levant. I 302.

« Moi, de Mascon, m'excusant de non povoir répondre, pour n'avoir entendu le langaige dudit empereur, qui était en Espagnol, et protestant de n'accepter chose qu'il eust dite, nous demandions que moi, de Velly, fust oy sur les choses susdites, ce qui nous fut reffusé. Et se levèrent et départirent nostre dict Sainct Père et l'empereur. »

Mais le pape était plus embarrassé encore que les ambassadeurs français ; il ne s'était pas attendu à cette explosion de la part de Charles Quint, et il craignait que ce ne fût immédiatement le signal de la guerre. Il fit prier de Velly et l'évêque de Mâcon d'attendre une entrevue avec lui, avant de rendre compte à leur maître de la scène du Consistoire. Cette entrevue eut lieu le lendemain matin : voici comment ils la racontent.

Négoc. dans Levant I 303.

« Nous avons été ce matin devers nostre dict S. P. à la fin de son disner. Il nous a déclaré et asseuré qu'il ne sçavait riens de ce que l'empereur avait faict, ny ne s'actendait qu'il le deust faire. Que s'il s'en fust découvert à luy, il ne l'eust pas souffert, en nous admonestant au demourant de ne faire que bon office, ny de vous escripre chose qui vous aygrist plus fort. Moi, de Mascon, luy ay remonstré que ayant esté la déclaration faicte par l'empereur

" si publique et en si grande compaignie, il était impos-
" sible de vous le déguiser, que nous userions toutesfois
" de la plus grande doulceur que nous pourrions en vous
" advertissant des choses dessus dictes; mais que nous doutons
" que vous soyez d'ailleurs adverty tout autrement, mesme
" pour ce que nous entendons de maintes personnes les
" choses avoir esté diversement prises et très mal
" interpretées, dont ne pouvons estre que vous ne fussiez
" adverty par plusieurs voyes et moyens. "

L'empereur fut décidé par le Pape, à revoir
les ambassadeurs français, et à s'expliquer avec
eux sur ce qui s'était passé. Cette fois il est moins
long et moins violent, il cherche à atténuer la véhémence
de la sortie qu'il a faite. Il parle en Italien afin d'être
mieux compris; cette langue était alors connue de
tout homme politique et de tout ambassadeur.

Négoc. d. Levant I. 305 – 307. " Que en premier lieu, il avait un peu prolixement compté
" les choses qui avaient par cy devant passé entre vous et lui,
" en quoy faisant il n'avait point pensé vous taxer ou blasmer,
" mais seullement s'excuser et décharger, et serait marry
" qu'on tournast ses paroles en autre sens qu'il n'avait
" dictes, car il vous estime tant qu'il n'a nulle cause de dire
" mal de vous." En second lieu, il déclare ne rien désirer
tant que la paix et être prêt à la faire à tout prix, mais
que si elle est impossible, il renouvelle l'offre de vider le
différend par un combat singulier. Mais le défi est
conçu en tout autres termes que le premier:

" Qu'il fera comme il a dict, tout ce qu'il pourra
" pour ne point venir à la guerre... si vous ne pouvez
" tomber d'accord ensemble, qu'il lui semblait beaucoup
" plus convenable de vider vos différends entre vous de
" personne à personne, non pas que pour cela il veuille
" on ayt voulu vous défier aucunement, mesme en la présence

" de sa dicte Sainteté, sans le congé de laquelle il ne voudrait jamais entrer en telle affaire. Qu'il sait bien que vous estes prince de grand cœur, et qui avez maintes fois monstré votre valeur et magnanimité, et que ce ne serait pas chose qu'il voulsist volontiers ne légèrement entreprendre que de vous combattre; car aussi il ne sçait point d'en avoir cause ny matière, si ne fust pour éviter un plus grand mal quand on le verrait advenir, et pour obvier à un plus grand inconvénient, comme d'une guerre de laquelle s'ensuivrait la ruyne de toute la chrestienté."

Enfin en quatrième lieu, Charles Quint expose les avantages de la paix : " Item cela, sire, il a discouru sur tous les maux qui sont advenus et qui peuvent advenir par votre guerre et dissension, et aussi tous les avantages et biens qui peuvent advenir de votre paix et bonne intelligence, laquelle il a magnifiée par infinité de paroles, en concluant que si vous pouvez vous assurer et prendre confiance l'un de l'autre, ce sera le plus grand bien et la plus grande félicité qui advint jamais en la chrestienté, où, au contraire, par la guerre, la porte sera ouverte au Turc; les hérésies ne croistront plus seulement, mais multiplieront; le concile et réduction de la chrestienté s'empeschera, et tomberont toutes les affaires en telle confusion, que les princes seront sujets et au danger de leurs sujets; l'Eglise et les prélats sans auctorité, le monde sans foi et sans religion, et l'opinion et créance de Dieu du tout anéantie, avec toutes les malheuretés et persécutions qu'on doit attendre de la fureur divine. Et que ce sont choses qu'il voit estre si apparentes et si prochaines d'advenir, qu'on ne doit point s'ébahir qu'il ait ainsi parlé, pour ce que si les deux camps s'approchent, comme ils s'approchent, en si grand multitude de combattants qui sera de part et d'autre, quand il n'y aurait autre chose

« que la diversité des langues, et l'occasion du pillage, si ne
« doit on pas espérer moins d'une rupture, s'ils sont quelque
« temps l'un auprès de l'autre. »

De Velly demanda alors à l'empereur, devant tout le monde, s'il n'avait pas consenti un moment à donner au duc d'Orléans l'investiture du Milanez : l'empereur fut obligé de l'avouer, mais il ajouta qu'il avait bien vu que le roi ne pourrait accepter les conditions qu'il y mettait. Pressé davantage, et forcé de s'expliquer sur ses offres hypocrites, il se déroba, et se retira.

Tel est le récit détaillé que les ambassadeurs donnent à leur maître de ce qui s'est passé à Rome. Mais outre le mérite littéraire et diplomatique que nous y avons reconnu, cette dépêche a droit encore à nos éloges pour un autre motif. A la fois par déférence pour le pape qu'il fallait ménager, et par crainte de perdre le dernier espoir de paix qu'on avait encore, de Velly et l'évêque de Mâcon ~~il~~ eurent soin d'adoucir les paroles de Charles Quint, et même de supprimer quelques passages qui auraient excité la colère de François I. C'est du Bellay qui nous a conservé ces passages : il les tenait de son frère, le cardinal, les détails les plus précis sur tout ce qui s'était passé. On connait la mémoire extraordinaire de ce prélat ; elle était telle, qu'après la séance du consistoire, il put répéter toutes les paroles qui y avaient été prononcées, et les discours de l'empereur et du pape.

Le premier passage omis par les ambassadeurs, est celui où Charles Quint accuse François I de s'être prêté, moyennant la cession du Milanez, à ses desseins de monarchie universelle.

Mém. du Bellay 310 « Quant à la monarchie, que s'il y eust aspiré, jamais
« n'en eust été contredit par le roi de France, ains

L

« lui avait le dit Roy offert son ayde à l'y faire parvenir
« envers et contre tous, moyennant qu'on lui eust voulu
« seulement accorder le duché de Milan. »

Ces diplomates supprimaient également une allusion mordante au traité que François I avait fait en 1529 contre les Turcs, au moment même où l'empereur et les princes chrétiens formaient à Bologne une ligue contre les infidèles.

Mém. Du Bellay. 310.

« Dit d'avantage que, depuis son retour de Germanie
« ayant fait sa Majesté une ligue à Boulogne pour
« la deffension de l'Italie, le dict Roy s'en serait plaint,
« et ce, sans aucune occasion qu'il eust de justement
« s'en plaindre, car icelle ligue n'aurait été faitte
« qu'à bonne fin et avecques des princes Chrestiens.
« Disant ces mots avecques une contenance par laquelle
« et autres propos qu'il avait souvent tenus, il voulait
« donner à entendre que le Roy en eust faict une
« avecques princes non Chrestiens. »

Enfin le troisième passage supprimé est celui où Charles Quint expose avec une orgueilleuse confiance les avantages qu'il a sur son rival, et ses espérances de succès :

Mém. Du Bellay 313.

« Adjoustant le dict seigneur Empereur à ce propos,
« que pour trois bonnes et justes causes avait il ceste
« espérance, voire asseurance de victoire ; l'une que le
« droict était de son costé, car il n'estait aggresseur
« ne provocateur en ceste guerre ; l'autre que le roy
« la lui avait commencée au temps le plus opportun
« et plus à propos et plus à l'avantage de lui Empereur,
« qu'il eust été possible d'imaginer ; la tierce, qu'il
« trouvait ses subjects, capitaines et soldats si bien
« disposés, en si bonne amour, affection et volonté vers
lui,

« et si bien expérimentés en l'art militaire, qu'il se pouvait
« entièrement reposer du tout sur eux : chose qu'il savait
« estre du tout au contraire envers le Roy de France, duquel
« les subjects, capitaines et soldats, étaient tels et de telle
« sorte que si les siens de luy étaient semblables, il se
« voudrait lier les mains, mettre la corde au col, et aller
« vers le Roy de France en cet estat, luy demander
« miséricorde. »

D'autres passages sont modifiés seulement dans le texte des ambassadeurs français, et adoucis. Ainsi on lit dans la dépêche ces mots : « Maintes personnes,
« au dire de Charles Quint, trouvant estrange qu'il vous
« prie d'accepter pour Monseigneur d'Angoulême ce que
« vous lui deviez demander. » Les paroles mêmes de l'empereur telles que nous les donne Dubellay sont plus énergiques. De Vely réclamait l'exécution de la promesse faite au
Mém. Du Bellay 318 duc d'Orléans. « Quand le dict seigneur Empereur le
« leva, lui faisant signe de ne parler plus avant, et, se
« tournant vers Nostre Sainct-Père : « Est-il pas beau,
« « dit-il, qu'il faut que je prie le roy de France d'accepter
« « un duché de Milan pour l'un de ses enfants, et que,
« « nonobstant que ses dits enfants ne soient point
« « de la Royne ma sœur, on ne veuille contraindre à
« « leur donner partage, et au choix d'autrui ? »

Mais la modification principale porte sur les termes du défi que dans son explosion au milieu du consistoire, Charles Quint adressait à François I. Il l'avait lui-même retiré à peu près dans son second discours aux ambassadeurs ; néanmoins ceux-ci eurent soin d'en modérer les expressions, dans leur dépêche au roy.

Négoc. dans Levant I 301. « Mais si cela ne se peult faire, et qu'il faille
« venir à la guerre, il lui semble qu'il serait meilleur

„ Que vous vuidiez tous deux, de personne à personne,
„ vos différends. Que c'est chose qui a esté autrefois
„ faicte entre princes Chrestiens pour éviter plus
„ grand dommage, et que pour ne pouvoir trouver
„ Camp ni place de combattre sans mille empes-
„ chements, si vous voulez que ce soit en une isle de
„ mer ou de terre ferme, ou sur un pont, ou dans
„ un bateau sur quelque rivière, qu'il en est content.
„ Au regard de la sorte des armes, qu'il s'en accorde
„ avec vous bien aisément, pour ce qu'elles seront
„ égalles à l'un et à l'autre; qu'en cette manière il
„ y aura moins de dangier pour ce que ce sera
„ sans artillerie."

Guillaume Du Bellay nous transmet le défi dans des termes plus outrageants pour François I.

Mém. Du Bellay. 312.

„ L'autre party qu'il offrait, estait que, au cas que
„ le Roy ne voulust entendre au premier, dont il lui
„ donnait terme de vingt jours à respondre, non
„ pour user de braverie, mais pource qu'il pensait
„ bien qu'environ ce temps leurs armées seraient si
„ près l'une de l'autre, qu'à peine s'en departiraient-
„ elles sans meslée, en ce cas, et pour éviter plus grande
„ effusion de sang, dont tant et trop s'était espandu
„ à cause d'eux, aussi qu'il estait raisonnable que
„ ceux se missent au danger pour lesquels estait
„ excitée ceste tempeste, ils vuidassent entre eux deux
„ leurs différends, de personne à personne, et que
„ c'estait ce qui avait esté autrefois faict, comme
„ par David et autres; car, encores qu'ils fussent
„ roys ils n'estaient toutesfois autres qu'hommes,
„ combien qu'ils fussent un peu plus polis et
„ mieux équipez que les autres. Dist au surplus

" en cette matière, que, pour autant qu'il semblerait à
" plusieurs estre chose fort difficile de mettre cette théorique
" en pratique, pour l'infinité des difficultés qui pouvoient
" sourdre à trouver lieu convenable et commun pour le
" combat, qu'à lui ne semblait point estre plus difficile
" de trouver lieu propre à ceste affaire, que d'en
" trouver un à convenir et traiter de paix entre eux; et
" quand ores il serait plus difficile, si estait ce qu'il
" s'y pouvait trouver moyen, comme de combattre en une
" isle, ou sur un pont ou sur quelque batteau en quelque
" rivière. Et quant aux armes, eux deux se pourraient
" accorder aisément de les prendre, qu'elles fussent esgalles;
" et que lui de sa part les trouverait toutes bonnes,
" fust ce de l'espée ou du poignard, en chemise."

Si c'eût été cette rédaction du défi de Charles, qui eût paru sous les yeux de François I, il est probable qu'on aurait vu se renouveler cette triste série de violence qui suivit le traité de Madrid, et sans vouloir rien entendre, trouvant son honneur compromis par la bravade de son rival, le roi de France n'eût songé qu'au combat. Mais recevant la dépêche si modérée, si adoucie quoique vivement ému, il eut cependant le sang froid de se contenir, et dictant aussitôt à son secrétaire une réponse, il fit lire à son tour devant le Consistoire ces belles paroles:

Mém. du Bellay 327.

" Quant à ce que l'empereur dist que pour le
" bien de la Chrestienté, ne pouvant estre en paix,
" il serait meilleur que par nous deux, de personne
" à personne, nos différends fussent vuidés, je respon
" à cela que, n'estant chargé d'aucune chose touchant

" mon honneur à laquelle je n'aye satisfaict, et cest
" offre de combat estant de volonté seulement et sans
" contrainte de mon honneur, il me semble que nos
" espées sont trop courtes pour nous combattre de si
" loing. Mais si l'occasion nous faict aprocher, comme
" il est probable qu'il le faudra, si nous sortons à la
" guerre, et si ledit empereur demeure en ceste volonté
" de combattre, et que à ceste heure-là il m'en appelle,
" je suis content, s'il trouve que je refuse de satisfaire
" à mon honneur, d'estre condamné par tous gens
" de bien, ce que je crains plus que le combat."

Cette fois, grâce à ses ambassadeurs, c'est François I qui a vis-à-vis de Charles Quint la supériorité du calme et de la modération. Du Bellay loue de Velly et l'évêque de Mâcon de leur habileté et des heureuses suppressions ou modifications qu'ils avaient introduites dans la lettre; il leur fait honneur et de leur bonne conduite et de la belle réponse de leur maître. Brantôme ne les juge pas aussi favorablement: il blâme leur attitude en face de l'empereur, leur reprochant leur embarras et leur timidité.

Brantôme " Une chose voudrais-je bien sçavoir..... si
" l'empereur se fust tant avancé en paroles et
" s'il n'eust pas songé deux ou trois fois, quand il
" eust veu l'autre parlé à lui et répondre brave-
" ment, quelquefois mettant la main sur le pommeau
" de son espée, quelquefois au costé pour faire
" semblant de prendre sa dague, quelquefois faire
" une démarche brave, quelquefois tenir une posture
" altière, maintenant son bonnet enfoncé, maintenant
" haussé avec sa plume, ores au costé, ores au devant,

48v

„ ores en arrière; maintenant laissant pancher à demi
„ sa cape, comme qui voudrait l'entortiller autour de
„ son bras et tirer l'epeé, non je ne sache point si cet
„ empereur tant assuré... ne se fust avisé à retrancher
„ le fil à ses premières hautaines et outrageuses paroles,
„ Au lieu que Monseigneur de Macon et Monsieur De
„ Velly, ne pouvant tenir autre contenance sinon
„ quelquefois avec les doigts rabiller son bonnet carré,
„ raccoutrer sa cornette de taffetas, retrousser sa
„ grande robe de velours ou de satin sur les costez,
„ tout cela ne pouvait donner à penser à rien de
„ peur dans l'âme."

Ainsi dans toute cette affaire, les ambassadeurs français, quoiqu'en dise Brantôme, eurent un beau rôle, et se conduisirent mieux que ~~les~~ deux princes. Ils furent plus habiles, mieux inspirés; c'est qu'ils étaient aussi plus honnêtes gens: c'est dans l'amour de ~~pays~~ patrie, dans le zèle pour les intérêt de la France, dans le dévouement au ~~prince~~ roi qu'ils puisaient tout leur talent, toute leur éloquence?

Le roi et l'empereur furent bien au-dessous de leurs serviteurs, et quelquefois au-dessous d'eux-mêmes: c'est que ni l'un ni l'autre n'était soutenu par un noble sentiment. L'empereur n'avait pas été un moment sincère; bien décidé à ne pas se saisir du Milanais, il voulait leurrer son adversaire de fausses espérances, pour se donner le temps de faire tous ses préparatifs: il tenait une conduite hypocrite que la politique ne peut excuser. François I, en demandant le Milanais, consultait son propre intérêt, et non l'intérêt de la France. Il cédait à des vues d'ambition personnelles et non à un sentiment vraiment national.

Pour les deux princes le Milanais était une proie et non une conquête. Il n'y a conquête que lorsqu'une nation se soumet un pays pour l'ouvrir à la civilisation, ou lorsqu'elle s'adjoint une province qui par sa position, par le caractère de ses habitants, lui doit appartenir. Ainsi nous conquîmes la Bourgogne: dès que cette province fut réunie à la France, elle sentit qu'elle était française, et cinquante ans après sa réunion, elle refusait de se détacher du corps dont elle était devenue membre. Il n'en pouvait être de même du Milanais placé hors des limites de la France et de l'Allemagne; il ne peut s'incorporer à aucun de ces deux pays, et les princes en voulant s'en emparer n'avaient d'autre but que d'augmenter leurs revenus, et d'étendre leur domaine particulier.

Cependant, depuis trois cents ans le Milanais est resté à l'Autriche, qui le possède aujourd'hui sous le nom de Royaume Lombard Vénitien. Mais sans chercher à prédire l'avenir, l'incertitude même de cette possession, les vicissitudes diverses par lesquelles elle a passé, font voir que c'est à titre de pays conquis que l'empereur d'Autriche possède le Nord de l'Italie. Il ne peut l'incorporer à l'Allemagne, y faire reconnaître son autorité comme naturelle et légitime; il s'appuie sur la force de ses armes, non sur le sentiment national des Milanais. Le génie Italien refuse de renoncer à lui même pour se faire allemand; enfin depuis si longtemps qu'il est attaché à l'Autriche, le royaume Lombard Vénitien n'a pas encore consenti à s'y incorporer.

Ecole Normale.
A. Bailly.

Faculté des Lettres.

Cours d'Eloquence Française.

professé par M. Nisard.

4ème Leçon.

Dispositions morales d. Voltaire, composant
et écrivant le Siècle d. Louis XIV. (Suite.)

Voltaire, supérieur à son temps:
1° par son patriotisme
2° par sa Bienfaisance
3° par son amitié.

Résumé des dispositions morales d. Voltaire, à cette époque

Nous avons à compléter aujourd'hui ce que nous avons dit des dispositions morales de Voltaire composant et écrivant le siècle de Louis XIV : nous avons apprécié dans la dernière leçon ce qu'on appelait de son temps la religion de l'humanité, ce que lui se contentait d'appeler l'amour des hommes : dans cette vertu, avons nous dit, Voltaire n'a fait que sentir ce que sentait son siècle ; il l'a prêchée avec une foi plus ardente peut-être, et certainement plus efficace que la plupart de ses contemporains ; mais enfin elle lui était commune à lui et à son temps : ~~il y était aidé pendant~~ ~~contemp~~ les qualités dont nous avons à parler ~~lui~~ aujourd'hui lui sont plus personnelles. ~~à Voltaire~~. Dans l'amour de l'humanité, tel qu'on l'entendait au 18ème siècle, Voltaire était aidé, soutenu en quelque sorte par ses contemporains ; c'était la passion, la préoccupation du temps ; par conséquent il apportait, lui, dans cette croyance un peu plus de son siècle, et un peu moins de lui-même : ce sera le contraire dans les qualités dont nous allons parler, c'est-à-dire le patriotisme de Voltaire ; sa bienfaisance ; enfin sa façon dont il entendait et pratiquait l'amitié. Nous cherchons, on le voit, plus particulièrement dans cette appréciation de Voltaire, celles de ses qualités, où le cœur a été pour quelque chose : les qualités de l'esprit sont en général beaucoup moins sûres et beaucoup moins personnelles : il n'en est pas ainsi pour celles du cœur : on les a ou on ne les a pas ; et le temps où l'on vit est plus propre à les affaiblir et à les gâter, qu'à les fortifier, ou

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

à les féconder : aussi n'y a-t-il pas un médiocre mérite à les conserver pures au milieu de la corruption générale.

La première qualité morale de Voltaire dont nous ayons à parler, aujourd'hui ~~Leçet~~ de ~~Voltaire~~, c'est le Patriotisme : il serait difficile de dire quel était à cette époque (de 1732 à 1752) le patriotisme dans notre pays : non pas qu'à aucune époque les Français n'aient aimé la France ; dans tous les temps elle a été assez aimable, pour qu'aucun Français ne l'ait aimée médiocrement ; mais le patriotisme ne consiste pas à aimer son pays plus que toute autre ; ce serait un patriotisme trop facile ; il faut entendre par là cet amour de la patrie qui consiste dans le sentiment vif et constant de toutes ses fortunes, de sa gloire, de ses revers ; ce sentiment qui personnifie le pays, qui lui applique quelque chose de l'affection vive et passionnée que nous inspire une personne chère, quelque chose en un mot qui agite, qui remue le cœur, et qui est durable ; or ce patriotisme ardent, qui part du cœur, où il y a plus de dévouement que de vanité pour son pays, il est très rare au 18ème siècle. Cela tient à bien des causes : beaucoup de vertus s'étaient affaiblies en France, à ce moment ; et en même temps s'était formée une patrie abstraite, une sorte de patrie philosophique, qui était partout où se trouvait un prince pour favoriser cette philosophie : les philosophes à cette époque ressemblent un peu à ces chevaliers du 14ème siècle qui servaient partout où il y avait des coups à donner : certains d'entre eux sont très bons Français, et cependant ils se font volontiers sujets, ceux-ci du roi de Prusse, ceux-là de l'impératrice de Russie ; et ainsi se forme cette patrie abstraite aux dépens de la vraie patrie: la France on l'oublie sans trop de peine, et de cet oubli il y a des témoignages bien importants; entre autres celui du marquis d'Argenson, l'un des citoyens les plus dévoués, et l'un des plus honnêtes gens de son siècle: or voici ce qu'~~il~~ écrit le marquis d'Argenson, dans un journal, où il consignait tous les jours ses impressions, ses préoccupations personnelles, et, il faut bien le dire, ses tristesses:

Mémoires du marquis d'Argenson.

« Faute d'affection et de la faculté cordiale,
« ce royaume-ci périra, je le prédis. On n'a
« plus d'amis . . . . . comment aimerait-on
« sa patrie ? »

Mais il y a une circonstance où le patriotisme se manifeste plus particulièrement, c'est quand le pays est en guerre avec l'étranger: parceque alors, revers ou victoires trouvent un écho dans les cœurs généreux. Or de 1742 à 1748, la France soutint la guerre de la Succession d'Autriche, dont les détails sont assez peu connus d'ailleurs, et qui a laissé peu de traces dans les souvenirs du temps: faite par un ministre octogénaire, ~~le pacifique~~ Fleury, dont les goûts étaient ~~[illegible]~~ si pacifiques, d'autre part par un roi qui ne voulait guère être arraché à ses plaisirs, ce fut plutôt encore une guerre de la France elle-même ~~[illegible]~~ que de son ministre ou de son souverain: la France s'y couvrit de gloire, par sa belle victoire de Fontenoy d'abord (en mai 1745) puis par l'habileté, le génie militaire, et la patience infatigable que ses soldats y déployèrent, comme ils font encore aujourd'hui: Voltaire en a parlé: deux de ses écrits entre autres furent consacrés spécialement à louer ce qui s'y était fait de bien: le premier est le poëme d. Fontenoy, composé dans le mois de mai 1745 ; ~~[illegible]~~ à la suite même d. la Victoire; le second est un Éloge funèbre des officiers morts dans la guerre d. 1741 à 1748. Il faut convenir que ni l'un ni l'autre de ces deux ouvrages n'est très bon; le poëme manque d'enthousiasme : on n'y sent pas cette foi du cœur, qui fait vraiment le patriotisme; c'est un patriotisme plutôt satirique qu'ardent et chaleureux ~~qu'enthousiaste~~. L'éloge funèbre manque aussi d. ce qui fait la beauté d. cette sorte d'ouvrages, j'entends la grande éloquence : il y a trop d'esprit dans ces quelques pages, et pas assez d'émotion, et d. gravité. Mais ce qu'il y a d. remarquable, c'est que les passages véritablement expressifs sont des allusions vives et ardentes contre cette absence d. patriotisme dont nous parlions; en sorte que le témoignage d. Voltaire vient s'ajouter ici à celui d. d'Argenson. Voici ce qu'on lit dans le poëme d. Fontenoy:

" O combien d. vertus que la tombe dévore!
" Combien d. jours brillants éclipsés à l'aurore!
" Que nos lauriers sanglants doivent coûter d. pleurs;
" Ils tombent ces héros, ils tombent ces vengeurs;
" Ils meurent, et nos jours sont heureux et tranquilles;
" La molle volupté, le luxe d. nos villes,
" Filent ces jours sereins, ces jours que nous devons
" Au sang d. nos guerriers, aux périls des Bourbons!
" Couvrons du moins d. fleurs ces tombes glorieuses;
" Arrachons à l'oubli ces ombres vertueuses;
" Vous, qui lanciez la foudre, et qu'ont frappé ses coups,
" Revivez dans nos chants, quand vous mourez pour nous.
" Hé! quel serait, grand Dieu! le citoyen barbare,
" Prodigue d. censure, et d. louange avare,
" Qui, peu touché des morts, et jaloux des vivants,
" Leur pourrait envier mes pleurs et mon encens?
" Ah! s'il est parmi nous des cœurs dont l'indolence
" Insensible aux grandeurs, aux pertes d. la France,

" Dédaigne de m'entendre et de m'encourager;
" Réveillez-vous, ingrats; Louis est en danger."

Ce passage est remarquable, en ce qu'il indique la préoccupation de Voltaire composant ce poème: il sent qu'il ne trouvera pas d'écho dans son pays; et, comme il est sans cesse préoccupé, par sa nature d'esprit, de ce qu'on pensera de lui, il craint qu'on ne prenne son enthousiasme pour ~~un~~ de l'enthousiasme à froid; ~~et~~ il s'excuse presque ~~des éloges et~~ des regrets qu'il donne aux morts qui ont glorieusement succombé dans cette journée mémorable. La même pensée se retrouve dans l'Éloge funèbre des officiers:

" Sybarites tranquilles dans le sein de nos " cités florissantes, occupés des raffinements de la " mollesse, devenus insensibles à tout et au " plaisir même, pour avoir tout épuisé; fatigués " de ces spectacles journaliers, dont le moindre eût " été une fête pour nos pères, et de ces repas " continuels, plus délicats que les festins des rois; " au milieu de tant de voluptés si accumulées " et si peu senties, de tant d'arts, de tant de " chefs-d'œuvre, si perfectionnés et si peu considérés, " enivrés et assoupis dans la sécurité et dans " le dédain, nous apprenons la nouvelle d'une " bataille; on se réveille de sa douce léthargie, " pour demander avec empressement des " détails, dont on parle au hasard; pour " censurer le général; pour diminuer la " perte des ennemis; pour enfler la nôtre. " Cependant cinq ou six cents familles du " royaume sont, ou dans les larmes, ou dans " la crainte; elles gémissent, retirées dans " l'intérieur de leurs maisons, et redemandent " au ciel des frères, des époux, des enfants. Les " paisibles habitants de Paris se rendent le " soir aux spectacles, où l'habitude les entraîne " plus que le goût; et si, dans les repas, qui succèdent

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

« aux spectacles, on parle un moment des morts,
« qu'on a connus, c'est quelquefois avec indifférence,
« ou en ~~ne~~ rappelant leurs défauts, quand on ne
« devrait se souvenir que de leur perte; ou même en
« exerçant contre eux ce facile et malheureux
« talent d'une raillerie maligne, comme s'ils
« vivaient encore. »

Et un peu plus loin Voltaire ajoute:
« Maintenant, esprits dédaigneux et frivoles, qui
« prodiguez une plaisanterie si insultante
« et si déplacée sur tout ce qui attendrit les
« âmes nobles et sensibles; vous, qui, dans les
« événements frappants, dont dépend la destinée des
« royaumes, ne cherchez à vous signaler que par
« ces traits, que vous appelez bons mots; et qui,
« par là, prétendez une espèce de supériorité dans
« le monde; osez ici exercer ce misérable talent
« d'une imagination faible et barbare, ou
« plutôt, s'il vous reste quelque humanité,
« mêlez vos sentiments à tant de regrets, et quelques
« pleurs à tant de larmes; mais êtes-vous dignes de
« pleurer ? »

Ce patriotisme de Voltaire, qui ne l'inspire pas mal, ce semble, dans cette page de prose, est-il simplement un patriotisme d'opposition et de contraste avec les habitudes de son temps, avec cette mollesse, cet esprit railleur et léger de ses contemporains? S'il ne restait que ce témoignage, on pourrait soutenir cette opinion, et voir dans ces apostrophes chaleureuses la préoccupation de Voltaire, qui cherche à défendre sa prose, plutôt que l'expression d'un sentiment sincère; mais voici quelques lignes, où ce patriotisme est un élan spontané, un cri du cœur: c'est un billet que Voltaire écrivait au marquis d'Argenson, le soir même du jour où il avait reçu la nouvelle de la victoire de Fontenoy:
« Ah! le bel emploi pour votre historien! Il

" y a trois cents ans que les rois d. France
" n'ont rien fait d. si glorieux! Je suis fou d.
" joie.
" Bonsoir, monseigneur.
Jeudi, 13 mai. 1745."

Avouons que voilà un d. ces billets moins suspects que tous les poëmes et tous les éloges funèbres que Voltaire a pu composer : voilà le vrai patriotisme : et ce qui en rehausse le mérite, c'est qu'il est accompagné d'estime pour les vaincus: sous ce rapport, la préface du poëme d. Fontenoy fait plus d'honneur encore à Voltaire que le poëme lui-même : il y recommande cet esprit d. tolérance et d. justice pour les nations que nous avions en face d. nous: il veut qu'on les honore et qu'on les estime; et il fait remarquer la différence d. ses sentiments à cet égard avec ceux d'Addisson, qui avait triomphé, après la bataille d. Malplaquet d. la défaite d. la France, et qui avait insulté les soldats Français:

Discours Préliminaire du poëme d. Fontenoy.

" Quelques étrangers ont voulu persuader au public
" que l'illustre Addisson, dans son poëme d. la
" campagne d. Hochstet, avait parlé plus honorablement
" d. la maison du roi que l'auteur même du poëme
" d. Fontenoy: ce reproche a été cause qu'on a cherché
" l'ouvrage d. M. Addisson à la Bibliothèque d.
" Sa Majesté, et on a été bien surpris d'y trouver
" beaucoup plus d'injures que d. louanges: c'est
" vers le trois centième vers. On ne les répétera
" point, et il est bien inutile d'y répondre: la
" maison du roi leur a répondu par des victoires.
" On est très éloigné d. refuser à un grand poëte et
" à un grand philosophe très éclairé, tel que M.
" Addisson, les éloges qu'il mérite; mais il en
" mériterait davantage, et il aurait plus
" honoré la philosophie et la poésie, s'il avait
" plus ménagé, dans son poëme, des têtes couronnées,
" qu'un ennemi même doit toujours respecter, et
" s'il avait songé que les louanges données aux

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

" vaincus sont un laurier d. plus pour les vainqueurs;
" il est à croire que quand M. Addison fut secrétaire
" d'état, le Ministre se repentit d. ces indécences
" échappées à l'auteur.

" Si l'ouvrage Anglais est trop rempli d. fiel, celui-ci
" respire l'humanité; on a songé, en célébrant une
" bataille, à inspirer des sentiments d. bienfaisance;
" malheur à celui qui ne pourrait se plaire
" qu'aux peintures d. la destruction, et aux
" images des malheurs des hommes!

" Les peuples d. l'Europe ont des principes
" d'humanité qui ne se trouvent point dans les
" autres parties du monde .... les Européans
" Chrétiens sont ce qu'étaient les Grecs; ils se font
" la guerre entre eux; mais ils conservent dans ces
" dissensions tant d. bienséances, et d'ordinaire d.
" politesse, que souvent un Français, un Anglais, un
" Allemand qui se rencontrent, paraissent être nés
" dans la même ville.... toutes les nations d. la
" Grèce se regardaient comme des alliées qui ne se
" faisaient la guerre que dans l'espérance certaine
" d'avoir la paix: ils insultaient rarement à des
" ennemis, qui dans peu d'années devaient être
" leurs amis. C'est sur ce principe qu'on a tâché que
" cet ouvrage fût un monument d. la gloire du
" roi; et non d. la honte des nations, dont il a
" triomphé: on serait fâché d'avoir écrit contre elles
" avec autant d'aigreur que quelques Français en
" ont mis dans leurs satires contre cet ouvrage d'un
" d. leurs compatriotes; mais la jalousie d'auteur à auteur est
" beaucoup plus grande que celle d. nation à nation."

L'esprit d. tolérance qui rend cette page si belle et si honorable pour Voltaire, [illegible] éclate encore dans un hommage que Voltaire adresse à Marie-Thérèse elle-même:

" Fille d. ces héros que l'Empire eut pour maîtres,
Digne du trône auguste, où l'on vit tes ancêtres,
Toujours près de leur chute et toujours affermis.....

« ..... Le Français généreux, si fier et si traitable,
Dont le goût pour la gloire est le seul goût durable,
Et qui vole en aveugle, où l'honneur le conduit,
Inonde ton empire,
Te combat et t'admire,
T'adore et te poursuit. »
(Ode XI.)

Voilà le bon, le vrai patriotisme : il faut aimer son pays avant tout ; mais il ne faut pas que cet amour, si ardent et passionné qu'il soit, nous rende injustes pour nos adversaires. Non pas qu'il faille faire étalage d. magnanimité, assaisonner la victoire par une espèce d. générosité d. rhétorique ; non, il faut simplement reconnaître, estimer, honorer les qualités des vaincus ; et c'est là notre patriotisme : parceque nous sommes avant tout une nation sociable ; non pas seulement entre nous, à l'égard les uns des autres, mais à l'égard des autres nations ; et c'était aussi le patriotisme d. Voltaire.

Une autre qualité toute personnelle à Voltaire, pour laquelle il n'a été nullement aidé par son temps, c'est la Bienfaisance : au 18ème siècle, on aimait l'humanité, pas assez les individus ; on se débarrassait, par cet amour d. l'homme, d. toutes les affections qu'on doit à ceux qui nous entourent : et l'on s'en prévalait souvent ~~de~~ pour excuser ou justifier bien des abus, bien des maux, bien des injustices : parceque il aimait les hommes, le père d. Mirabeau se croyait en droit d. traiter son fils avec une rigueur, disons-mieux, une cruauté révoltante : J. J. Rousseau trouvait moyen d. concilier cet amour avec ~~cet~~ l'acte inqualifiable d'un père mettant ses enfants à l'hôpital : parceque en effet ce sentiment là peut mettre l'homme en paix avec lui-même : on aime tant l'humanité, cette grande famille, qu'on peut bien se relâcher un peu

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

d. l'affection qu'on doit à ses proches, à ses amis. Ainsi pensait-on au 18e siècle; ainsi ne pense pas Voltaire: et ce lui est un grand honneur d'avoir su résister à cette morale facile, par laquelle on se décharge d. certaines obligations, sous prétexte qu'on doit en remplir d'autres: il est l'ami d. l'humanité, mais aussi, et avant tout, d. ceux qui ont besoin d. lui: il est curieux qu'à une époque où cette vertu toute philosophique d. l'humanité était celle d. tout le monde, la vertu qui inspire le mieux Voltaire, c'est la bienfaisance. Écoutons comme il en parle; avec quel accent vrai, simple, naturel:

Voltaire. (7ème Discours sur l'homme.) Sur la vraie vertu.

« Je te rends grâce, ô ciel, dont la bonté propice
M'accorda des amis dans les temps d'injustice,
Des amis courageux dont la mâle vigueur
Repoussa les assauts du calomniateur;
Du fanatisme ardent, du ténébreux Zoïle,
Du ministre abusé par leur troupe imbécile,
Et des petits tyrans, bouffis d. vanité,
Dont mon indépendance irritait la fierté.
Oui, pendant quarante ans, poursuivi par l'envie,
Des amis vertueux ont consolé ~~le~~ ma vie.
J'ai mérité leur zèle et leur fidélité;
J'ai fait quelques ingrats et ne l'ai point été. »

Puis, il ajoute:

« Certain législateur,(1) dont la plume féconde
Fit tant d. vains projets pour le bien d. ce monde,
Et qui depuis trente ans écrit pour des ingrats,
Vient d. créer un mot qui manque à Vaugelas:
Ce mot est Bienfaisance; il me plaît; il rassemble,
Si le cœur en est cru, bien des vertus ensemble.
Petits grammairiens, grands précepteurs des sots,
Qui pesez la parole et mesurez les mots,
Pareille expression vous semble hasardée;
Mais l'univers entier doit en chérir l'idée.

(1) Il s'agit d. l'abbé d. St Pierre

~~Voilà le langage du cœur~~
Ainsi Voltaire fait de la bienfaisance la principale vertu, celle qui réunit et résume toutes les autres: voilà le langage du cœur: voilà un accent de vraie et grande éloquence: nulle déclamation; ce qu'il a mis là, c'est la raison émue avec ~~tout~~ l'esprit, qui l'accompagne toujours.

Mais ce n'est pas assez pour Voltaire de professer la vertu: il la pratique: il avait pour ministre et pour correspondant de ses bienfaits un certain abbé Moussinot, trésorier de l'abbaye de St Méry: il est assez curieux de voir Voltaire se servant d'un abbé, bon Chrétien, et qui n'était point du tout de son temps, pour faire arriver ses bienfaits à ses protégés. Il ne le ménageait pas; car sa bourse était toujours ouverte à ceux qui avaient besoin de lui, et l'abbé Moussinot était sans cesse chargé par lui de quelque don à faire: les gens de lettres en particulier avaient une grande part dans ses largesses; mais comme ces présents, suivant le mot dont il se servait, pouvaient être rendus en écrits et en louanges, et pourraient ainsi paraître suspects, il faut chercher ailleurs des preuves de cette bienfaisance désintéressée. Voltaire avait pris en affection un jeune homme, étudiant en philosophie, Baculard d'Arnaud: il lui envoyait de temps en temps quelques petites sommes: c'était, comme toujours, l'abbé Moussinot, qui portait ces offrandes: un jour le bon abbé oublia la commission; et voici comment Voltaire le gourmande à ce propos:

« Pour vous punir, mon cher ami, de n'avoir
« pas envoyé chercher le jeune Baculard d'Arnaud,
« étudiant en philosophie; pour vous punir, dis-je,
« de ne lui avoir pas donné l'Épître à la Calomnie
« et douze francs, je vous condamne à lui donner
« un louis d'or, et à l'exhorter de ma part à

87 v

« apprendre à écrire, ce qui peut contribuer à sa
« fortune. C'est une petite œuvre de Charité, soit
« Chrétienne, soit mondaine, qu'il ne faut pas
« négliger.

« J'attends de vos nouvelles avec impatience; et
« je vous embrasse de tout mon cœur: j'écris à ce
« jeune d'Arnaud. Au lieu de vingt-quatre francs,
« donnez lui trente livres, quand il viendra vous
« voir.

« Je vais cacheter ma lettre, de peur que je
« n'augmente la somme. »

Cette somme n'importe pas ici: il faut songer que Voltaire donnait à mille autres, en même temps qu'à ce jeune homme; du mois de janvier au mois de mars, il avait déjà dépensé mille écus en dons de cette sorte: mais ce qu'on ne saurait trop remarquer, trop admirer, ~~dans~~ c'est l'à propos, c'est la grâce de ce charmant billet: est-il possible de prendre sur le fait la bonne Charité sous une forme plus aimable? Veut-on savoir comment le même homme, qui donnait de l'argent de si bon cœur, savait prêter? Voici une lettre qu'il adresse encore à l'abbé Moussinot: il s'agissait ~~de se~~ d'obliger une pauvre et honorable famille, qui se trouvait dans le besoin:

« Vous aimez volontiers, mon cher ami, à courir
« chez les gens, quand il faut rendre service. Volez
« donc chez M. Pitot, puisque je trouve l'occasion
« de l'obliger. Je ne sais ce dont il peut avoir besoin;
« mais je ne peux guère lui prêter que huit cents
« francs, à cause des dépenses que je fais.

« Prêtez donc ces huit cents francs à M. et
« à Madame Pitot. Ils me les rendront dans
« l'espace de cinq années; cent la première; deux cents
« francs, la seconde; autant la troisième: ainsi du
« reste. Leur billet suffira sans contrat. Il ne
« faut point, ce me semble, de notaires avec un
« philosophe. Si, dans la suite, le philosophe ne

" pouvait remplir les conditions du prêt, je
" n'exigerais pas le paiement : au contraire, ma
" bourse lui sera toujours ouverte.

Octobre 1738."

On voit que Voltaire entendait le régime de ses affaires : les précautions, qu'il prend, l'indiquent : mais ce prêt-là ne ressemble-t-il pas beaucoup à un don ?

La troisième des qualités toutes personnelles à Voltaire, c'est l'amitié : en fait d'amitié, son siècle ne lui prête rien, et sur cette question, il pense absolument comme d'Argenson : lui aussi, la première fois qu'il jette un regard sur son siècle, il est tout étonné de ne pas trouver d'amitié ; et dans un poëme, qui n'est pas bien bon d'ailleurs, *le Temple de l'Amitié*, publié en 1732, le passage le plus intéressant, celui qui appartient le plus en propre à Voltaire, c'est encore une allusion satirique à cette absence de l'amitié :

"A ses côtés sa fidèle interprète,
La Vérité, charitable et discrète
Toujours utile à qui veut l'écouter,
Attend en vain qu'on l'ose consulter :
Nul ne l'approche, et chacun la rejette.
Par contenance un livre est dans ses mains,
Où sont écrits les bienfaits des humains,
Doux monuments d'estime et de tendresse,
Donnés sans faste, acceptés sans bassesse,
Du protecteur noblement oubliés,
Du protégé sans regret publiés.
C'est des vertus l'histoire la plus pure :
L'histoire est courte, et ce livre est réduit
A deux feuillets de gothique écriture,
Qu'on n'entend plus et que le temps détruit.

58 v

Or, des humains quelle est donc la manie?
Toute amitié d. leur cœur est bannie;
Et cependant on les entend toujours
De ce beau nom décorer leurs discours.
Ses ennemis ne jurent que par elle;
En la fuyant chacun s'y dit fidèle;
Ainsi qu'on voit, devers l'Etat Romain,
Des indévots, chapelet à la main.

(Le Temple d. l'Amitié. 1732.)

Voilà comment Voltaire écrivait sur l'Amitié en 1732; il y essaie d. lui élever un temple pour y ~~attirer~~ des fidèles; mais il n'y réussit guère.

De même qu'il pratiquait la bienfaisance, comme il la professait; de même, comme il professe l'amitié, il la pratique aussi: il n'y a pas de sentiment, qu'il ait éprouvé plus vivement: sa correspondance en fait foi: toutefois il ne faut pas s'y laisser prendre trop facilement: Voltaire eut beaucoup d'amis; mais il y ~~en~~ a ~~de~~ plusieurs sortes d'amitié: les amitiés d. plaisir ~~par [illegible]~~; puis les amitiés d'intérêt, les amitiés d. parti, soit philosophique, soit politique, amitiés passagères, qui se rompent à la moindre contradiction: or il arrive souvent que dans ce cas l'expression de l'amitié est précisément la plus ardente, parceque l'intérêt et l'imagination avant tout sont en jeu: il faut donc distinguer parmi les amis de Voltaire: il ne faut voir dans sa correspondance que l'amitié fidèle; ne compter que les amis qu'il a conservés; ceux-là seuls sont de vrais amis: les amis qu'on perd, on ne les a jamais eus: il n'y a et ne peut y avoir qu'une amitié, celle qui vient du cœur, et celle-là ne change pas; parcequ'elle n'est point soumise à d. certaines convenances passagères, où l'intérêt a plus d. part que le cœur; mais bien de la ressemblance des goûts, de l'union des caractères; et telle est la force de cette amitié-là, qu'elle subsiste survit même, ~~[illegible]~~ en dépit des contradictions d'intérêt ou d'opinion. Pourquoi? parcequ'elle est vraie et sincère. C'est celle-là qu'on trouve dans Voltaire: tout le monde sait combien d'amis il a eus, et combien il leur a été fidèle, d'Argental, d'Argenson et tant d'autres. Mais ce qui est ~~le~~ intéressant à observer, c'est son amitié pour Vauvenargues: son affection pour les autres, elle nous touche, parcequ'elle est vraiment émue, parcequ'elle est vive et sincère; mais on n'en voit pas le commencement; celle-ci on la voit naître: elle marque dans la vie de Voltaire une des époques les plus intéressantes, par l'influence qu'elle a exercée sur son cœur, sur sa conduite, mais aussi parcequ'elle a donné naissance à une série de lettres, lettres vraiment précieuses, vraiment charmantes: jamais deux esprits plus droits, deux cœurs plus épris l'un de l'autre ne se sont communiqués, avec plus de grâce, de naïveté, d'abandon leurs sentiments et leurs impressions: ce sont moins des lettres, où Voltaire cherche toujours à mettre quelque trait d'esprit, que des billets où son cœur s'épanche sans effort: qu'on en juge par les lignes qui suivent:

" Aimable créature, beau génie, j'ai lu votre
" premier manuscrit, et j'ai admiré cette hauteur
" d'une grande âme, qui s'élève si fort au-
" dessus des petits brillants des Isocrates. — Si
" vous étiez né quelques années plus tôt, mes
" ouvrages en vaudraient mieux; mais au moins
" sur la fin de ma carrière, vous m'affermissez dans
" la route que vous suivez. Le grand, le pathétique, le
" sentiment, voilà mes premiers maîtres; vous êtes
" le dernier.

19 v.

" Je vais vous lire encore. Je vous remercie tendrement.
" Vous êtes la plus douce de mes consolations dans les
" maux qui m'accablent.

4 Avril 1743. "

C'est une lettre charmante, parcequ'elle est vraie :
Voltaire ne dit que l'exacte vérité, quand il parle de
l'influence du génie de Vauvenargues sur le sien : toute sa
correspondance, surtout sa correspondance littéraire, en fait foi :
ainsi, quand il regrette que Vauvenargues ne soit pas
venu plus tôt, il le pense ; et quand il parle de ~~la~~
"cette hauteur d'une grande âme" il le pense encore.
Il a dit ailleurs, toujours en parlant de son ami : "Si
" la hauteur de ses pensées ne pouvait s'abaisser à la
" lecture de ces ouvrages licencieux, délices passagères d'une
" jeunesse égarée, à qui le sujet plaît plus que
" l'ouvrage . . . etc. . . ." C'est une chose très curieuse en
effet, que Voltaire n'a jamais osé avouer à Vauvenargues
qu'il avait composé la Pucelle : la candeur de cette belle
âme lui avait inspiré, en même temps qu'un
sentiment de respect, la pudeur de ne point avouer ce
livre, dont il rougissait : il est donc sincère, quand il
loue Vauvenargues de "l'affermir au moins sur la fin
" de sa carrière dans la route que lui-même suivait." Il ne
s'est montré à son ami que sous ses beaux côtés, et cela est
à l'honneur de l'un et de l'autre.

Éloge funèbre des officiers morts
dans la guerre de 1741-1748.
écrit le 1er juin 1748.

~~Il y a de lettres~~ Veut-on une autre preuve de cette
amitié sincère, vraiment affectueuse ? Voici une autre lettre
de Voltaire, où ce sentiment n'est pas moins vif :
" Je vais lire vos portraits, (écrit-il à Vauvenargues
" en mai 1746) ; si jamais je veux faire celui du génie
" le plus naturel, de l'homme du plus grand goût, de
" l'âme la plus haute et la plus simple, je mettrai
" votre nom au bas. Je vous embrasse tendrement."

La postérité n'a rien changé à ce jugement : l'idée que
nous avons ~~encore~~ de Vauvenargues encore aujourd'hui, c'est
celle "du génie le plus naturel, de l'homme du
" plus grand goût, de l'âme la plus haute et ~~la~~ plus

simple. » Et c'est pourquoi nous comprenons que ces deux grands cœurs aient pu s'aimer d'une amitié si sincère : par là en effet s'explique que l'amitié soit durable : on la croit souvent illusoire ; on dit qu'elle passe comme l'amour ; mais non ; l'amitié qui passe, ce n'est pas l'amitié ; c'est un calcul, qui a été trompé : l'amitié vraie subsiste toujours, parceque les amis se connaissent, et non pas par l'expérience et la science d. la vie, mais par un sentiment bien supérieur à tout cela, j'entends ~~cette~~ la confiance mutuelle, ~~cette~~ l'estime ~~réciproque~~ qu'ils ont l'un pour l'autre. Et c'est pour cela que deux amis se disent la vérité toujours, et sur tout, sans se tromper mutuellement : aussi ne peut-on s'en rapporter ~~à per~~ plus sûrement à personne pour juger un homme, qu'à l'ami même d. cet homme : si ce n'est pas là une amitié d'intérêt ou d. parti, mais l'union d. deux cœurs honnêtes et vrais, soyez surs qu'ils s'apprécieront mutuellement, mieux que personne ne le saurait faire.

Nous avons fini ce que nous voulions dire des dispositions morales d. Voltaire composant et écrivant le siècle d. Louis XIV : ce qui ajoute ~~en~~ à l'élévation morale d. ces dispositions, c'est qu'elles se manifestent ~~dans~~ au commencement même du 18ème siècle, au moment où la corruption était la plus hideuse : il n'y a en effet aucune comparaison ~~est~~ possible entre le caractère d. la première moitié du 18ème siècle, et celui d. la seconde : dans la première moitié, c'est la société d. la Régence, avec son goût pour les jouissances vulgaires, pour le luxe effréné ; ce qu'on y ~~tout~~ remarque avant tout c'est une ardeur irréfléchie pour des plaisirs, où l'on est entraîné plus encore par ~~l'~~esprit d'imitation, que par ~~le~~ goût : ardeur pour les plaisirs, et en même temps affadissement et fatigue d. ces plaisirs même, voilà le caractère d. la corruption dans la première moitié du 18ème siècle ; dans la seconde, il n'en est plus tout à fait d. même : le caractère subsiste bien, il est vrai : mais, si les cœurs restent bas, les esprits s'élèvent : on sent comme l'approche d'un grand mouvement dont personne ne devine la portée, mais dont tout le monde a conscience : je ne sais quoi d. plus généreux circule dans la Société : il y a dans cette mort quelque chose qui revit : dans la première moitié tout était mort, le cœur et l'esprit, et d'une mort souvent méprisable… Or ce qui relève le mérite d. Voltaire c'est d'avoir résisté à cette dégradation morale, à cette ruine d. toutes croyances ; aussi avons-nous eu raison d. dire qu'il a été plus religieux que son temps : car, tandisque le matérialisme relevait la tête partout ; tandisque des gens d'esprit s'amusaient d. l'imagination d. Lamettrie créant son Homme-Plante ; tandisqu'on applaudissait à l'Homme-Machine d. Frédéric ; tandisqu'en fait d. Christianisme, on en était déjà à une guerre ouverte, Voltaire résistait à son temps : il défendait la Providence contre le roi d. Prusse, il revendiquait la liberté et la responsabilité humaines ; plus que cela, il cherchait à se convaincre des grandes vérités d. la religion Chrétienne ; il y travaillait sincèrement, et lui-même a caractérisé ~~[illegible]~~ d'horribles les difficultés qui l'empêchaient d. soumettre sa raison à cette foi… Du moins, quand la guerre commence contre le Christianisme, il reste fidèle à la croyance en Dieu et en la liberté d. l'homme : il défend contre ses amis la morale Chrétienne qu'il met dans le cœur et dans la bouche d. Lusignan ; contre d'Argental lui-même, il défend jusqu'au bout sa belle création du caractère d. Guzman mourant en Chrétien, dans la tragédie d'Alzire. Si l'on songe qu'il résiste ainsi dans une lutte avec ses amis, c'est-à-dire dans ce genre d. luttes où il cédait le plus souvent, et où il était heureux d. céder, on lui saura d'autant plus gré d. son courage, car il en fallait alors, ~~dans~~ pour une semblable ~~lutte~~ résistance, et de sa droiture ~~[illegible]~~ d. ses intentions : il a donc été vraiment plus religieux que son temps : sa religion, si imparfaite qu'elle soit, était bien difficile à son époque ; et il fallait pour ne pas céder aux opinions vulgaires, toute la supériorité d. son génie. Il a été plus patriote que les hommes d. son temps ; car à une époque où l'on s'endormait dans une apathique insouciance, où l'on faisait des bons mots sur nos généraux et nos soldats qui se faisaient tuer en Allemagne, où l'on trouvait étrange que Voltaire eût chargé son poème des noms de ceux qui étaient morts vaillamment, lui chantait la gloire de la France; il écrivait à d'Argenson le billet que nous avons cité; il célébrait nos victoires, sans rabaisser les vaincus. Il a été meilleur ~~que son~~ ~~temps~~ aussi que ses contemporains; car tandis qu'autour de lui, le marquis d'Argenson écrivait avec tristesse ce mot douloureux "il n'y a plus d'amis", ~~dans~~ à une époque où l'on applaudissait avec transport la pièce de Gresset, *le méchant par vanité*; où cette pièce tirait sa vérité de sa fidélité même comme peinture du temps, lui proposait la bienfaisance et, ce qui est mieux encore, la pratiquait. Enfin, dans un temps où il n'y avait point d'amis, où lui même débute en 1732 par être effrayé de cette absence d'amitié, il fut et resta toute sa vie uni de cœur avec d'Argental, d'Argenson, Vauvenargues et tant d'autres. Et ainsi Voltaire est-il vraiment supérieur à son temps: mais il l'est aussi par ses doctrines littéraires, et c'est ce que nous montrerons dans la prochaine leçon.

Cours de Littérature Française

XVIIIme Siècle

Cinquième Leçon

Dispositions littéraires de Voltaire de 1732 à 1752

63N

Il y avait au temps de Voltaire et à l'époque dont nous traitons, deux grandes traditions littéraires, l'antiquité classique et les grands hommes du XVII^e siècle, qui commençaient à devenir eux-mêmes une sorte d'antiquité. Pour apprécier les dispositions littéraires de Voltaire au moment où il écrivit le siècle de Louis XIV, il faut rechercher quels sont ses ~~opinions~~ jugements sur ces deux traditions, double chemin ouvert aux écrivains de cette époque. L'extrême mobilité de Voltaire rend cette recherche aussi difficile que celle de ses autres opinions; souvent on le surprend à se contredire, il subit l'influence de l'intérêt, des convenances, et même de l'humeur. C'est de cette mobilité qu'il faut chercher à faire sortir les habitudes les plus constantes de son esprit: travail plus délicat encore, à cause du nombre immense des ouvrages où nous avons à observer l'âme de Voltaire.

Dans la première de ces deux grandes traditions, l'antiquité classique, nous distinguerons deux parties, l'antiquité grecque, et l'antiquité latine. Pour se rendre compte des opinions de Voltaire sur l'antiquité grecque, il n'y a pas de plus sûre indication que le rôle qu'il a joué dans la querelle des anciens et des modernes, au milieu de ces graves débats élevés sur Homère. Voltaire parle peu des prosateurs grecs: on voit qu'il les a bien peu pratiqués, et c'est surtout de poésie qu'il s'occupe. Mais pour examiner tout d'abord ce qu'il dit des poètes dramatiques, il est certain qu'à ce sujet, son jugement ne peut être regardé comme sérieux. Il les estime, il admire leurs beautés les plus populaires, sans les apprécier à leur juste valeur. Au début de sa carrière dramatique, nous le voyons parler de Sophocle avec trop peu de respect: plus tard, à propos de Molière, il trouve ~~inférieurs~~ les poètes comiques de l'antiquité grecque non seulement inférieurs à lui, mais encore indignes de soutenir la comparaison.

Si nous nous bornons à Homère, sur lequel le jugement de Voltaire est le plus caractéristique et le plus intéressant, il semble que son opinion définitive n'est pas favorable au plus grand de tous les poètes, et, on peut le dire, à quelque chose de plus grand que le plus grand de tous les poètes, à la poésie elle-même. Voici ce que Voltaire écrivait dans l'*Essai sur les Moeurs* :

« Si l'on veut mettre sans préjugé dans la balance l'Odyssée d'Homère avec le Roland de l'Arioste, l'italien l'emporte à tous égards, tous deux ayant le même défaut, l'intempérance de l'imagination, et le romanesque incroyable.

« L'Arioste a racheté ce défaut par des allégories si vraies, par des satires si fines, par une connaissance si approfondie du cœur humain, par les grâces du comique, qui succèdent sans cesse à des traits terribles, enfin par des beautés innombrables en tout genre, qu'il a trouvé le secret de faire un monstre admirable.

« A l'égard de l'Iliade, que chaque lecteur se demande à lui-même ce qu'il penserait s'il lisait, pour la première fois, ce poème et celui du Tasse, en ignorant les noms des auteurs, et les temps où ces ouvrages furent composés, en ne prenant enfin pour juge que son plaisir. Pourrait-il ne pas donner en tout sens la préférence au Tasse? Ne trouverait-il pas dans l'Italien plus de conduite, d'intérêt, de variété, de justesse, de grâces, et de cette mollesse qui relève le sublime? Encore quelques siècles, et on n'en fera peut-être pas de comparaison.»

Ainsi en 1762, Voltaire mettait l'Odyssée[*] au dessous de l'Arioste, et l'Iliade au dessous de la Jérusalem Délivrée. Il se complait dans cette opinion, et ne se lasse point de l'exprimer. Nous lisons dans un de ses poèmes:

……« le bavard Homère
Que tout savant, même en baillant révère.»

Ailleurs il dit avec un ton mêlé d'impertinence et de raillerie:

Candide Ch. 25. « On me fit croire autrefois que j'avais du plaisir en le lisant; mais cette répétition continuelle de combats qui se ressemblent tous, ces Dieux qui agissent toujours pour ne rien faire de décisif, cette Hélène qui est le sujet de la guerre, et qui à peine est une actrice de la pièce; cette Troie qu'on assiège et qu'on ne prend point, tout cela me causait le plus mortel ennui — Il faut l'avoir dans sa bibliothèque comme ces médailles rouillées qui ne peuvent être de commerce. »

Tel est le véritable jugement de Voltaire sur Homère. Aussi doit-on lui savoir peu de gré de ce que dans la période dont nous nous occupons, il en parle avec plus de respect. « Plusieurs mauvais journalistes, dit-il, ont osé donner la préférence à l'Iliade de Lamotte sur l'Iliade d'Homère. Certainement, s'ils avaient lu Homère en sa langue, ils eussent vu que la traduction est autant au dessous de l'original que Segrais est au dessous de Virgile. »

Conseils à un Journaliste 1737

Ailleurs, dans un *Essai sur la Poésie Epique*, Voltaire défend Homère un peu comme on l'excuse; il semble s'efforcer de le faire beaucoup valoir; s'il faut l'en croire, c'est la grossièreté des moeurs grecques, c'est une certaine barbarie inhérente à la civilisation antique, qui empêchent d'en apprécier toutes les grâces. Il nous rappelle un homme de beaucoup de talent, qui disait à propos de Racine : Racine serait venu dans notre temps, que nous n'aurions pu faire mieux. C'est ainsi que Voltaire excuse Homère : il le plaint d'avoir vécu dans un siècle où la civilisation était si peu avancée : il lui accorde que, s'il avait vécu au XVIII^e siècle, il n'aurait peut-être pas été incapable de faire la Henriade.

On voit que Voltaire, tout en se moquant de La Motte, n'a pas fait autre chose que lui. La Motte avait abrégé Homère, parce que disait-il, il faut retrancher d'Homère tout ce qui appartient à la civilisation antique, l'adoucir, l'élaguer pour le rendre supportable. Voltaire croit également que ces conditions seules peuvent le faire admettre parmi nous. Ici l'auteur du siècle de Louis XIV semble le jouet d'une illusion qu'il est intéressant de remarquer. Ce qui nuit au mérite d'Homère, dit-il, c'est la grossièreté primitive du siècle qu'il dépeint. Si donc on retranche tout ce qui touche à cette étrangeté de mœurs, il ne restera plus dans Homère que des choses à admirer. Or voyons ce que Voltaire a fait d'un des passages de ce poète, où rien ne semble tenir de la civilisation antique. Il s'agit du passage où Priam vient se jeter aux genoux d'Achille, pour lui réclamer la dépouille mortelle de son fils Hector. Voici la traduction de ce morceau si touchant :

Iliade XXIV. V. 474
et suiv.

« Souviens-toi de ton père, Achille égal aux dieux ; il est du même âge que moi, et, comme moi, sur le seuil funeste de la vieillesse. Peut-être en ce moment, des peuples voisins le tourmentent et l'assiègent, et il n'y a auprès de lui personne pour détourner de lui la guerre et la destruction. Mais lui, du moins, en entendant dire de toi que tu es vivant, il se réjouit dans son cœur, et il espère tous les jours revoir son fils chéri revenu de Troie. Pour moi, je suis bien malheureux ; car j'avais engendré dans la vaste Troie de vaillants fils, et de ces fils, il ne m'en reste pas un . . . . L'impétueux Mars a tranché la vie de la plupart d'entre eux ; mais celui qui était pour moi l'unique, Hector, lui qui défendait Troie et nous-mêmes, tu l'as tué naguère, comme il combattait pour sa patrie. C'est à cause de lui que je viens en ce moment vers les vaisseaux des Achéens, pour le racheter de toi, et j'apporte une immense rançon. Respecte les Dieux, Achille, et aie pitié de moi, au souvenir de ton père. Je suis plus à plaindre que lui; car j'ai eu le courage de faire ce que n'a fait encore aucun homme vivant; j'ai approché de ma bouche la main de l'homme qui a tué mes enfants.

« Ainsi parla Priam, et il excita dans Achille le besoin de pousser des gémissements au sujet de son père. Saisissant la main du vieillard, Achille le repoussa doucement, et tous deux s'abandonnant à leurs souvenirs, se répandaient en pleurs, Priam sur l'homicide Hector, Achille sur son père, et parfois aussi sur Patrocle, et leurs gémissements retentissaient dans la demeure. »

Rien dans tout ce morceau qui appartienne à une civilisation particulière, rien qui pût rebuter le critique le plus entiché des mœurs de son temps. Si donc Voltaire n'arrive pas à sentir cette beauté, c'est que le génie d'Homère lui était fermé.

Voici comment il paraphrase ce passage admirable:

« Songez, Seigneur, songez que vous avez un père....

Il ne put achever. Le héros sanguinaire
Sentit que la pitié pénétrait dans son cœur.
Priam lui prend les mains. — Ah! prince, ah! mon vainqueur,
J'étais père d'Hector!... et ses généreux frères
Flattaient mes derniers jours, et les rendaient prospères.
Ils ne sont plus.. Hector est tombé sous vos coups...
Puisse l'heureux Pélée entre Thétis et vous
Prolonger de ses ans l'éclatante carrière!
Le seul nom de son fils remplit la terre entière;
Ce nom fait son bonheur, ainsi que son appui.
Vos honneurs sont les siens, vos lauriers sont à lui.
Hélas! tout mon bonheur, et toute mon attente,
Est de voir de mon fils la dépouille sanglante,
De racheter de vous ces restes mutilés,
Traînés devant mes yeux sous nos murs désolés.
Voilà le seul espoir, le seul bien qui me reste.
Achille, accordez-moi cette grâce funeste,
Et laissez-moi jouir de ce spectacle affreux.
Le héros qu'attendrit ce discours douloureux
Aux larmes de Priam répondit par des larmes....

C'est ainsi que Voltaire rend le génie d'Homère. Cette traduction est empruntée à un article du Dictionnaire Encyclopédique, où Voltaire veut prouver à Mme Dacier qu'on peut faire passer les beautés d'Homère dans notre langue. Il suppose qu'un jeune homme est venu lui présenter ces vers et il ajoute : « Me conseillez-vous de continuer, me dit-le jeune homme ? Comment ! lui répondis-je, vous mêlez-vous aussi de peindre ! Il me semble que je vois ce vieillard qui veut parler, et qui, dans sa douleur, ne peut d'abord que prononcer quelques mots étouffés par ses soupirs. Cela n'est pas dans Homère, mais je vous le pardonne. »

Voltaire n'a donc pas senti le génie d'Homère. Il dit quelque part que l'auteur de l'Iliade et de l'Odyssée n'a jamais fait verser des pleurs. Sans doute, s'il est question de ces larmes qu'on répand au théâtre, et qui, pour nous servir d'une expression familière, mouillent bien des mouchoirs, ~~Voltaire~~ Homère n'en a jamais fait verser. Mais personne plus que lui n'a fait répandre de ces larmes silencieuses qui naissent de l'admiration la plus vive et de la sensibilité la plus profonde. Personne n'est plus près que lui du coeur humain, lorsqu'il est encore primitif × et non altéré, lorsqu'il n'a pas reçu d'autre empreinte que celle de la nature. Au XVIIe siècle, c'est à ce titre qu'on admire Homère ; au XVIIIe on ne parle plus du cœur, mais seulement de l'esprit.

Tels sont les jugements de Voltaire sur l'antiquité grecque. Il n'en est pas ainsi de l'antiquité latine. Voltaire savait le latin, il lisait beaucoup les auteurs latins, et on pourrait même citer de lui quelques lettres latines qui ne sont point sans mérite. La littérature latine a en effet quelque chose qui s'accorde mieux avec l'esprit de Voltaire. Pour goûter Homère, il faut une condition que nous ne rencontrons point au XVIIIe siècle. Au XVIIe siècle, on admire Homère, non pas pour le talent, l'arrangement et la combinaison, mais pour la connaissance du cœur humain. On voit en lui ce qu'y voyaient Horace et avant lui Socrate, le précepteur des nations. Au contraire, la littérature latine est plus raffinée, plus savante; presque partout l'esprit s'y mêle au cœur; ajoutons à cela la facilité même de la langue, on conçoit que Voltaire lui donne la préférence.

C'est du moins un honneur pour lui d'avoir bien compris la poésie latine. Nous avons quelques vers où Virgile est apprécié comme il ne l'a jamais été par personne.

C'est dans une épître à Mme du Chatelet, où Voltaire invoque, pour faire des vers dignes d'elle, tous ceux qui ont mérité le nom de grands poètes :

Epître 49. 1734.

« Aussitôt j'invoquai les dieux de l'harmonie,
Les maîtres qui d'Auguste ont embelli la cour ;
Tous me devaient aider et chanter à leur tour.
Le cœur les fit parler, leur muse est naturelle ;
Vous les connaissez tous, ils sont vos favoris ;
Des auteurs à jamais ils sont l'heureux modèle,
Excepté de vos beaux esprits
Et de Bernard de Fontenelle ....
Virgile le premier, mon idole et mon maître,
Virgile s'avança d'un air égal et doux ;
Les échos répondaient à sa muse champêtre,
L'air, la terre et les cieux en étaient embellis .....
On voyait près de lui, mais non pas sur sa trace,
Cet adroit courtisan et délicat Horace ...

Suivent les noms de plusieurs autres poètes ; mais le jugement principal est sur Virgile. Voltaire nous rappelle içi les vers de Lafontaine sur l'antiquité. Seulement Lafontaine met Homère à côté de Virgile :

« Je vois avec douleur ces routes méprisées
Art et guides, tout est dans les Champs Elysées.
J'ai beau les évoquer, j'ai beau vanter leurs traits,
On me laisse tout seul admirer leurs attraits.
Térence est dans mes mains; je m'instruis dans Horace;
Homère et son rival sont mes dieux du Parnasse.
Je le dis aux rochers, on veut d'autres discours .... »

Voltaire, s'il n'a pas senti l'antiquité grecque, a donc bien compris la latine. Cependant lorsqu'il est question de comparer les anciens aux modernes, il se déclare ouvertement pour ces derniers. Nous voyons, dans une phrase qu'il écrivait à l'abbé d'Olivet, (24 aout, 1733) son opinion véritable à ce sujet. « J'aime, dit-il, la saine antiquité, je dévore ce que les modernes ont de bon. » Voltaire, on le voit, *aime* l'antiquité, et encore n'est-ce pas l'antiquité tout entière, mais seulement la saine antiquité. Un amateur de l'antiquité l'aime non pas aveuglément, mais il l'aime sans réserve et sans distinction; il ne voit pas d'endroits sains et d'autres et d'autres qui ne le sont pas : pour lui ce qui est sain l'emporte et fait oublier le reste. Mais Voltaire n'aime l'antiquité qu'à une certaine condition, celle d'en retrancher la moitié ; au contraire il dévore ce que les modernes ont de bon. Il est moderne avant tout, et s'il admire l'antiquité latine, s'il respecte l'antiquité grecque, c'est seulement par la supériorité de son esprit. Pour ce qui touche les anciens, il partage les travers de son temps ; il ~~exprim~~ ne fait guère qu'exprimer les idées du siècle avec une grâce et une liberté qui donnent à ses jugements l'air d'une opinion personnelle. Pour trouver Voltaire supérieur à son temps, il faut le voir dans les jugements qu'il porte sur les grands écrivains du XVII^e^ siècle.

Il ne faut pas croire qu'en 1732, tout le monde fût d'accord sur les beautés du XVII^e^ siècle. Racine, par exemple, était attaqué par les opinions de Fontenelle, qui déjà vieilles de trois quarts de siècle, comptaient de nombreux admirateurs. On ne se contentait pas de sacrifier Racine à Corneille : mais en ce temps-là, Mme du Deffant trouvait que Boileau ne pense pas ; l'abbé de St Pierre disait de Racine qu'avant cinquante ans, on ne le lirait plus. D'un autre coté, le XVIIe siècle avait encore conservé des partisans passionnés, mais qui l'admiraient mal, et qui de plus avaient le tort aux yeux de Voltaire d'être ses ennemis. Au contraire le parti de Fontenelle ne comptait que des amis de Voltaire. Au milieu de toutes ces contradictions, il fallait, pour se montrer impartial, que Voltaire oubliât son penchant philosophique pour Fontenelle, et ses ressentiments contre les admirateurs du XVIIe siècle. Quand on lit la suite de ses jugements, on voit que ce ne sont pas toujours des jugements paisibles, qui ne soient contestés ou contredits par personne. C'est une espèce de guerre qu'il livre, tantôt avec des attaques directes, tantôt avec des allusions. Mais on ne peut le voir sans admiration lorsqu'il cherche à réformer les opinions littéraires de ses amis les plus chers. Vauvenargues, chose singulière, malgré son gout pour la nature, malgré cette belle maxime « que les grandes pensées viennent du coeur, » Vauvenargues ne rendait pas justice à

Corneille, et se montrait plus que sévère pour Molière. Voltaire le réconcilia avec Corneille, et lui fit voir que ce qu'il appelait *le bas* et *le familier* dans Molière était plus près de l'éloquence que trop de recherche et de finesse. Vauvenargues, par contre-coup, rendit à Voltaire le service de lui faire admirer plus Fénélon et Pascal. Voltaire était trop sévère pour Fénélon ; il lui refusait la variété, comme s'il était possible qu'un esprit aussi profond ne fût pas en même temps varié. Mais Fénélon était surtout pour Voltaire un prince de l'Église, et Pascal un ardent chrétien, et peut-être était-ce là ce qui l'empêchait d'être juste pour eux.

La correspondance de Voltaire et de Vauvenargues est pleine de ces discussions littéraires. Nous n'en citerons qu'un passage, celui où Voltaire cherche à ramener Vauvenargues à l'admiration de Corneille, en caressant quelques uns de ses préjugés contre ce grand homme :

« Il n'y avait pas quatre hommes dans le siècle passé qui osassent s'avouer à eux-mêmes que Corneille n'était souvent qu'un déclamateur; vous sentez, Monsieur, et vous exprimez cette vérité en homme qui a des idées bien justes et bien lumineuses. Je ne m'étonne point qu'un esprit aussi sage et aussi fin donne la préférence à l'art de Racine, à cette sagesse toujours éloquente, toujours maîtresse du coeur, qui ne lui fait dire que ce qu'il faut, et de la manière dont il le faut; mais en même temps, je suis persuadé que ce même goût qui vous a fait sentir si bien la supériorité de l'art de Racine, vous fait admirer le génie de Corneille, qui a créé la tragédie dans un siècle barbare.

« Les inventeurs ont le premier rang, à juste titre, dans la mémoire des hommes. Newton en savait assurément plus qu'Archimède; cependant, les *Equipondérants* d'Archimède seront à jamais un ouvrage admirable. La belle scène d'Horace et de Curiace, la charmante scène du Cid, une grande partie de Cinna,

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

72 v

le rôle de Sévère, presque tout celui de Pauline, la moitié du dernier acte de Rodogune, se soutiendraient à côté d'Athalie, quand même ces morceaux seraient faits aujourd'hui. De quel œil devons-nous donc les regarder, quand nous songeons au temps où Corneille a écrit ! J'ai toujours dit : In domo patris mei mansiones multæ sunt.

« Vous avez grande raison, je crois, de condamner le sage Despréaux d'avoir comparé Voiture à Horace. La réputation de Voiture a dû tomber, parce qu'il n'est jamais naturel, et que le peu d'agréments qu'il a sont d'un genre bien petit et bien frivole. Mais il y a des choses si sublimes dans Corneille au milieu de ses froids raisonnements, et même des choses si touchantes, qu'il doit être respecté avec ses défauts. »

Ailleurs, Voltaire parle ainsi de Molière à Vauvenargues :

« J'aurais bien des choses à vous dire sur Boileau et sur Molière. Je conviendrais sans doute que Molière est inégal dans ses vers, mais je ne conviendrais pas qu'il ait choisi des personnages et des sujets trop bas. Les ridicules fins et déliés dont vous parlez ne sont agréables que pour un petit nombre d'esprits déliés. Il faut au public des traits plus marqués. De plus, ces ridicules si délicats ne peuvent guère fournir des personnages de théâtre. Un défaut presque imperceptible n'est guère plaisant. Il faut des ridicules forts, des impertinences dans lesquelles il entre de la passion, qui soient propres à l'intrigue.

« Il faut un joueur, un avare, un jaloux, etc.... »

Ces observations agissaient sur l'esprit de Vauvenargues ; il l'a reconnu lui-même, et, dans un passage de ses ouvrages, il se déclare redevable à Voltaire d'~~[illegible] été~~ être devenu plus juste pour Corneille, et d'éprouver plus d'admiration pour Molière.

On doit donc savoir gré à Voltaire des jugements qu'il a porté sur le XVII^e^ siècle ; et ce n'est pas seulement parce que ses opinions sont d'accord avec les nôtres, mais parcequ'il les a soutenues contre son temps, sans être aidé par personne, parce qu'alors il était populaire de rabaisser le XVIIe siècle, et de se montrer admirateur fanatique du XVIIIe. De même que Voltaire a su défendre ses opinions religieuses contre le siècle où il vivait, et souvent au détriment de sa popularité, ainsi nous le voyons se déclarer courageusement le champion du XVIIe siècle, qu'il s'efforce d'apprécier en juge impartial.

Le XVIIe siècle en effet ne s'était pas jugé lui-même; non qu'il n'eût une certaine critique et des doctrines littéraires bien arrêtées: mais il ne les avait point rédigées, et c'est seulement dans l'Art Poëtique de Boileau qu'on en trouve des traces évidentes. Voltaire se charge de rassembler ces doctrines littéraires, et de les exprimer. Partout et sans cesse sa Correspondance est pleine d'un Commentaire élégant de l'Art de Poëtique de Boileau, auquel il est toujours resté fidèle, malgré les vicissitudes de son opinion sur cet écrivain.

Par là Voltaire s'en montré le continuateur et le disciple du XVII siècle. Il l'a encore imité par un autre trait, et ici nous ne le voyons pas plus aidé par son temps que pour ses opinions littéraires. Voltaire a aimé la gloire; il l'a aimée avec passion et naïveté. Plus tard, lorsqu'il sera arrivé au comble de la gloire, cet amour se corrompra, et au lieu d'avoir en vue cette belle chimère qui donne du prix à la vie, Voltaire aura le gout de l'applaudissement, de l'article de journal se répétant chaque jour, et lui apportant chaque matin des témoignages de sa réputation. Pour se nourrir d'applaudissements, il descendra au dessous de son génie, il concourra sous de faux noms pour des prix d'Académie, et dans un concours de poésie, où il s'agissait de faire une traduction d'Homère, il aura le regret d'apprendre que s'il a obtenu le cinquième rang, c'est grâce à une certaine sagesse de composition.

Mais à l'époque dont nous traitons, Voltaire aime

74v

sincèrement la gloire. On sait les vers qu'il fait prononcer à Cicéron dans sa tragédie de Rome sauvée

« Romains, j'aime la gloire, et ne veux point m'en taire. »

En récitant ces vers à Sceaux, en présence de la duchesse du Maine, toute son âme était dans l'accent avec lequel il les prononçait, et il les mettait dans la bouche de Cicéron, parceque personne dans l'antiquité n'avait senti plus vivement l'amour de la gloire. Et ne croyons pas que ce sentiment fût sans mérite pour Voltaire. Trop de témoignagnes nous prouvent qué dans la première partie du XVIIIe siècle, parmi toutes les corruptions intellectuelles qui suivaient la Régence et qu'elle avait engénorées, il faut compter un mépris systématique de la gloire. Vauvenargues, qui l'aima tant, en parle avec l'amertume la plus touchante, et parait confondu de ce qu'il appelle la folie la plus insensée.

La cause de ce mépris, il ne faut pas la chercher ailleurs que dans l'affaiblissement moral. Au XVIIIe siècle, le scepticisme avait tout ébranlé, et la distinction du bien et du mal s'obscurcissait de jour en jour. Aussi est-ce un haut état d'esprit pour Voltaire, que d'avoir à cette époque, écrit un discours sur la Vertu. C'est parce qu'on était réduit à attendre que quelqu'un parlât de la vertu, qu'on n'aimait point la gloire. C'est dans le moment où Cicéron aime tant la gloire qu'il écrit le *De Officiis*; c'est le même homme qui s'occupe de perfectionner la ~~l~~ morale, et qui parle de son amour de la gloire avec une naïveté presque puérile. Voltaire aussi cherche à se faire une morale, parce qu'il n'y en a pas au temps où il vit. Alors l'habitude de ces fortunes de parvenus, tristes effets du système financier, pousse l'homme à chercher son bien être ailleurs que dans le travail. L'amour de la gloire a disparu avec la vertu. On comprend par là tout ce qu'avait de louable ce sentiment de Voltaire, sentiment pour ainsi dire de création, tant il était peu favorisé par les dispositions de l'époque.

Une autre raison qui rend cet amour de la gloire plus admirable encore, c'est la condition même de Voltaire. Voltaire, lui aussi, avait voulu d'abord faire sa fortune par les fonds publics, et il y était parvenu. Entouré des délices du luxe, il l'estime même quelquefois beaucoup trop, et l'apologie qu'il en fait dans *le Mondain* n'est pas à sa gloire. C'est pourtant sa propre conduite dont il fait l'éloge; et c'est à côté de cette mollesse, de ~~cet~~ amour presque cynique pour les jouissances, que nous voyons l'amour le plus passionné de la gloire et du travail. Jamais Voltaire ne s'est ménagé dans ces travaux, dont il dit que la gloire est le plus beau salaire; et il ne peut y avoir de leçon plus utile que de le voir de 1732 à 1752 se livrant à l'étude avec une ardeur infatigable. Il veut tout savoir, tout connaître, et non pas d'une manière imparfaite et superficielle. En même temps qu'il fait des tragédies, ou qu'il écrit des livres en prose, il concourt pour un prix sur la nature du feu, et cherche partout des chimistes pour l'éclairer sur cette question. C'est ainsi que dans sa Correspondance, ~~nous le voyons~~ ~~[illegible]~~ il dépêche l'abbé Moussinot à un pharmacien, fort habile chimiste, pour obtenir de lui des explications sur le feu. Il emploie tous les moyens pour faire pénétrer la science dans son âme, et c'est dans un de ces moments d'ardeur qu'il écrivait à Cideville : (18 février 1737)

« Que gagnerais-je à connaître le chemin de la lumière et la gravitation de Saturne ? Ce sont des vérités stériles ; un sentiment est mille fois au dessus. Comptez que cette étude, en m'absorbant pour quelque temps, n'a point pourtant desséché mon cœur, Comptez que le compas ne m'a point fait abandonner nos musettes . . . Mais, mon cher ami, il faut donner à son âme toutes les formes possibles. C'est un feu que Dieu nous a confié ; nous devons le nourrir de ce que nous trouvons de plus précieux. Il faut faire entrer dans notre être tous les modes imaginables, ouvrir toutes les portes de notre âme à toutes les sciences et à tous les sentiments ; pourvu que tout cela n'entre pas pêle-mêle, il y a place pour tout le monde. »

C'est ainsi que Voltaire aimait et achetait la gloire. Cependant, même dans ce sentiment, il y a une différence entre lui et les grands hommes du XVIIe Siècle. Chez ceux-ci, l'amour de la gloire est accompagné de plus de modestie; il est de meilleur aloi que celui de Voltaire, qui travaille à sa gloire un peu de sa propre main: il n'attend pas toujours qu'on le loue, et trop souvent il s'en charge lui-même. Aussi ne doit-on pas s'étonner, si quelquefois il se trompe grossièrement sur son propre compte. Les hommes qui se contentent de l'approbation du public, sont moins sujets à cette illusion, et c'est là le caractère du XVIIe Siècle. Au temps de Voltaire, cette approbation ne suffit plus; on cherche la louange; on arrive à prendre la plume pour faire son éloge. Souvent, il est vrai, Voltaire se moque de lui-même: mais c'est encore là un piège de la vanité, et l'effet d'une trop grande complaisance pour soi. Les grands hommes du XVIIe Siècle n'ont pas besoin de s'abaisser pour être relevés de plus haut. Voltaire a cette faiblesse: il se moque de lui, et ses amis, qui sont dans le secret, s'empressent de le relever.

C'est là une imperfection de l'amour de la gloire; mais peut-être était-ce la faute des critiques de Voltaire. Au XVIIe Siècle, on ne se loue pas soi-même; mais la critique n'a rien non plus de passionné. On n'y trouve point cette animosité, cette haine qu'on rencontre au XVIIIe. On comprend dès lors la complaisance de Voltaire pour sa propre gloire; il croit se rendre seulement ce que l'envie des critiques lui a enlevé, et il se donne un peu plus qu'il ne lui appartient. La calomnie produit le même effet sur l'esprit de Voltaire. La calomnie n'attaque point ceux auxquels elle s'adresse, parceque la vérité seule a cette force; mais elle court le risque de leur donner d'eux-mêmes une trop haute idée. Elle les pousse à s'estimer trop, en comparant leur vie à la conduite de ceux qui les environnent, et bientôt ils répondent par des apologie aux traits de la calomnie.

Toutefois ce n'est là qu'une disposition passagère; il en existe une autre, plus constante et plus habituelle qui explique mieux cette complaisance personnelle. Ce qui fait que nous ne la trouvons pas au XVIIe siècle, c'est qu'on respirait alors cette morale chrétienne, cette saine philosophie qui recommande avant tout la connaissance de soi-même, l'habitude de s'examiner, de suivre sa conduite, d'en être le témoin intelligent et sévère. Il est impossible qu'une telle morale, en se gravant dans le cœur de l'homme, ne laisse pas dans son esprit des traces profondes: et si l'homme habitué dans la conduite de la vie à cette philosophie préventive, vient à s'examiner sur son esprit, il ne sera jamais exposé à trop de complaisance. Alors le contraire arrive, et c'est un honneur pour les hommes du XVIIe d'avoir douté des jugements de la postérité. Ce temps est celui où Molière n'était jamais satisfait de ce qu'il avait écrit, et où Boileau lui faisait connaître son mérite; c'est aussi le temps où Racine ignorait ce que valait Athalie, où ce même Boileau, grâce à cette justesse infaillible de jugement, qui fait son caractère, avait besoin de le soutenir contre ses incertitudes, et de lui assurer qu'Athalie lui survivrait.

Ch. Royet

78N

Edmond Lafargue

Cours de Littérature française
professé à la Faculté des Lettres
par M. Nisard
1855-56

Sixième leçon

⟷

Changements et Variantes
dans le Siècle de Louis XIV de Voltaire.

Des changements et des Variantes dans le siècle de Louis XIV.

~ ~ ~ ~ ~ ~

L'édition du siècle de Louis XIV que nous avons entre les mains, l'édition populaire et classique n'est pas absolument la même que celle qui, en 1752, est sortie de cet ensemble de dispositions morales de Voltaire que nous avons tâché de distinguer dans nos dernières leçons. Mais est ce à dire que cette édition dernière démente ces dispositions? Non sans doute. Elle offre toutefois des changements si considérables qu'ils peuvent sembler une contradiction et ont besoin d'être expliqués. On ne saurait croire de quel intérêt peut être l'étude de changements de cette nature.

Un livre est à la fois la représentation d'un homme, d'un écrivain et d'une époque. Je distingue l'homme de l'écrivain, parce qu'il n'est pas sans exemple que l'écrivain, lorsqu'il est doué d'un génie facile, soit un autre personnage que l'homme. Je dois faire aussi la part de l'esprit contemporain.

Il n'y aurait pas un médiocre intérêt à bien marquer ces trois points de vue dans l'étude des grands monuments de notre littérature.

Au dix-septième siècle cet intérêt serait plus particulièrement littéraire; car, à cette époque, l'homme est presque toujours d'accord avec l'écrivain: et l'accord est si parfait qu'on a besoin par exemple de recourir aux conjectures pour savoir quelle a été la vie d'un Molière. quelle biographie plus courte que la biographie de Racine, de Lafontaine, de Pascal? Celle de Bossuet ou de Fénelon est un peu plus longue, parce que ces grands hommes ont été mêlés aux événements de leur siècle. Ce qui domine alors c'est l'écrivain avec lequel se confond l'homme. De là ce caractère permanent de simplicité qu'on ne retrouve pas dans les écrivains du siècle suivant. L'intérêt qu'on peut prendre aux variantes dans les ouvrages du dix-huitième siècle est surtout historique et biographique. L'homme est alors souvent distinct de l'écrivain. Au lieu de poursuivre le beau idéal, la vérité abstraite et désintéressée, l'écrivain cherche plutôt la vérité qui s'applique au temps présent, la vérité qui rend les hommes plus justes et les gouvernements meilleurs. L'écrivain du dix-huitième siècle est un homme d'action, un réformateur, un philosophe; et un philosophe c'est un homme en lutte avec les traditions du passé et qui veut préparer l'avenir. Quand l'écrivain intervient de sa personne dans les affaires de la société, il est impossible que son humeur, sa mobilité, ses passions n'exercent pas une grande influence sur la société. Il faut donc faire la part des circonstances dans l'appréciation de ses oeuvres.

Ces trois genres d'intérêt qui nous occupent, l'intérêt littéraire, l'intérêt historique et l'intérêt biographique, nous les trouvons réunis dans Voltaire. Voltaire est [illegible] le continuateur des grandes traditions du dix-septième siècle: il cherche encore la beauté abstraite, idéale, il s'efforce d'atteindre à la plus parfaite expression de vérités qui ne changent pas. Mais en même temps qu'il poursuit le beau littéraire, il veut aussi agir sur son siècle, comme philosophe, comme réformateur, comme ami de la justice et de l'humanité. Philosophe et réformateur, Voltaire reçoit de son siècle et lui rend des impressions qui doivent passer dans ses livres : homme passionné et mobile son caractère a dû réagir sur tous ses écrits ; il n'est donc pas indifférent d'étudier les variantes qu'il leur a fait subir. Ce serait un sujet bien neuf, bien intéressant, bien fait pour tenter de jeunes esprits, que l'examen attentif et intelligent des variantes qui se rencontrent dans les ouvrages de Voltaire : on lirait ainsi jusqu'au fond de son âme. Nous n'avons point la prétention d'essayer un pareil examen : nous ne voulons qu'en donner un spécimen, et nous nous bornons à l'étude des variantes que présente le siècle de Louis XIV.

Il y a dans la dernière édition de cet ouvrage des changements de différente sorte, des suppressions, des additions, de simples changements de rédaction.

Les causes de ces changements peuvent être réduites à trois principales.

1° les convenances personnelles de Voltaire ;
2° son amour pour la vérité ;
3° ses préventions anti-chrétiennes.

Nous les examinerons successivement.

Dans le chapitre XXVI de la première édition, à la suite de ces belles paroles que Louis XIV fait entendre au jeune Louis XV sur son lit de mort, Voltaire avait glissé un éloge de Louis XV. « Il est à croire que ces paroles n'ont pas peu contribué, trente ans après, à cette paix que Louis XV a donnée à ses ennemis, dans laquelle on a vu un roi victorieux rendre toutes ses conquêtes pour tenir sa parole, rétablir tous ses alliés et devenir l'arbitre de l'Europe par son désintéressement plus encore que par ses victoires. » Le passage est supprimé dans la dernière édition : la cause n'en est pas difficile à comprendre. Quand Voltaire l'écrivit, il était encore l'historiographe de Louis XV ; quand il le supprima, il habitait sa fière et libre solitude de Ferney. On sait d'ailleurs que Louis XV ne goûtait pas beaucoup Voltaire : ce prince qui tenait tant à l'étiquette, le trouvait trop familier. Au sortir de la représentation d'une de ses tragédies, Voltaire avait dit à Louis XV : « Eh bien ! Trajan est-il content ? » L'orgueilleux monarque avait passé sans répondre. Le souvenir du dédain de Louis XV n'est pas étranger peut-être à la suppression du passage. Mais peut-on se fâcher de cette suppression ? Personne assurément ne réclamera pour le honteux monarque qui a déshonoré la France. Et puis cette paix d'aix la chapelle (1748) bien qu'elle fasse honneur à la modération de Louis XV, n'intéresse guères notre ~~honneur~~ orgueil national. on ne peut oublier que Louis XV consentit à la démolition des murailles et du port de Dunkerque, et qu'il permit à un commissaire anglais de s'établir dans la ville pour surveiller l'exécution de cette promesse !

Voici un autre changement qui nous fera voir comment la situation et les convenances personnelles de voltaire ont pu modifier ses idées.

A la suite de ses réflexions sur la retraite de Fénelon de la cour de Louis XIV, voltaire ajoute dans la dernière édition une pointe de raillerie à l'adresse de Frédéric II chez qui il se trouvait quand il publia sa première édition.

Première édition. « Dans sa retraite philosophique et honorable, on voyait combien il est difficile de se détacher de la cour : il en parlait toujours avec un goût et un intérêt qui perçait au travers de sa résignation. »

Dernière édition. — « Dans sa retraite philosophique et honorable, on voyait combien il était difficile de se détacher d'une cour telle que celle de Louis XIV ; car il y en a d'autres que plusieurs hommes célèbres ont quittées sans les regretter. Il en parlait toujours avec un goût et un intérêt qui perçaient au travers de sa résignation. »

Nous arrivons à un ~~peu~~ changement plus grave et qu'on est en droit de reprocher à Voltaire : c'est celui qu'il a fait subir à son jugement sur Lesage.

Dans la première édition Voltaire avait écrit : « Lesage, né en 1667. Son roman de Gil Blas est demeuré, parce qu'il y a du naturel. Mort en 1747. » Le jugement est court, trop court, mais vrai.

Voici ce qu'on lit dans la dernière édition. « Le Sage né en 1677. Son roman de Gil Blas est demeuré, parce qu'il y a du naturel : il est entièrement pris du roman espagnol intitulé, La vidad de lo escudiero Don Marcos d'Obrego. m. en 1747. »

Pourquoi Voltaire a-t-il porté contre Le Sage cette injuste accusation ? C'est que quelques âmes peu charitables lui avaient fait remarquer que l'auteur de Gil Blas, au Xe livre c. V. de son roman, se moquait par allusion de ses tragédies.

Voltaire, disait-on pouvait se reconnaître dans ce Gabriel Triaguero ce dont le poëme est farci de traits plus brillants que solides. Les trois quarts des vers sont mauvais ou mal rimés, les caractères mal formés ou mal soutenus et les pensées souvent très-obscures. » Ce jugement sur ce poëte à la mode n'est pas vrai. Mais la critique de Lesage n'ôte guères plus aux tragédies de Voltaire que l'éloge réduit de Voltaire n'ôte au mérite de Lesage.

Voilà les changements inspirés à Voltaire par ses convenances personnelles; en voici d'autres inspirés par son amour de la vérité.

Chez Voltaire historien, cet amour de la vérité n'est pas seulement l'amour abstrait de la vérité philosophique, c'est aussi l'amour de la vérité des faits. Au XVIIe siècle, on était plus préoccupé de la vraisemblance morale que de la vérité réelle; et quand un caractère paraissait conforme à la nature humaine, on tenait ce caractère pour vrai: là se bornait l'enquête historique.

Au XVIIIe siècle on s'inquiète de la vérité des faits.

C'est le souci de cette vérité qui fait qu'on juge avec plus d'indépendance la nature humaine, qu'on ne la considère point comme une abstraction ; et voilà l'honneur et le mérite de Voltaire. Il n'ignorait pas sans doute la force et l'autorité de cette vraisemblance tant recherchée par les écrivains du xvIIe siècle ; mais il n'hésite point à lui préférer la réalité des faits, et l'on sait quel exemple il en a donné dans son chef d'œuvre de Charles XII.

La plupart des changements inspirés à Voltaire par l'amour de la vérité historique, ont singulièrement ajouté au mérite du Siècle de Louis XIV. à cet amour de la vérité historique, qualité de l'historien, Voltaire joint l'amour du vrai, qualité de l'écrivain. Cette double passion a embelli et complété ce portrait de Louis XIV tracé dans la première édition : « Quoiqu'il en soit, il paraît que le temps qui mûrit les opinions des hommes, a mis le sceau à sa réputation, et malgré tout ce qu'on a écrit contre lui, on ne prononcera point son nom sans respect, et sans avoir l'idée d'un siècle à jamais mémorable. Si on le considère dans sa vie privée, on le voit bon fils sans vouloir que sa mère gouverne, bon mari même sans être jamais fidèle, bon père, bon maître, et toujours aimable avec dignité. »

Ce portrait est sans doute à l'honneur de Louis XIV; mais il a je ne sait quoi de mesquin et de bourgeois qu'on ne retrouve plus dans la dernière édition (c. XXVIII). La figure de Louis XIV apparaît ici dans toute sa grandeur et sa beauté. « Quoiqu'on lui ait reproché des petitesses, des duretés dans son zèle contre le jansénisme, trop de hauteur avec les étrangers dans ses succès, de la faiblesse pour plusieurs femmes, de trop grandes sévérités dans des choses personnelles, des guerres légèrement entreprises, l'embrasement du Palatinat, les persécutions contre les Réformés; cependant ses grandes qualités et ses actions, mises enfin dans la balance, l'ont emporté sur ses fautes: le temps qui mûrit les opinions des hommes, a mis le sceau à sa réputation; et malgré tout ce qu'on à écrit contre lui, on ne prononcera point son nom sans respect, et sans concevoir à ce nom l'idée d'un siècle éternellement mémorable. Si l'on considère ce prince dans sa vie privée, on le voit, à la vérité, trop plein de sa grandeur, mais affable; ne donnant point à sa mère de part au gouvernement, mais remplissant avec elle tous les devoirs d'un fils et observant avec son épouse tous les dehors de la bienséance; bon père, bon maître, toujours décent en public, laborieux dans le cabinet, exact dans les affaires, pensant juste, parlant bien, et aimable avec dignité.» — quel admirable portrait! Les fautes de Louis XIV ne sont pas dissimulées; mais la justice qui absout les erreurs en présence des services rendus, est là aussi toute entière. Voltaire a eu le sentiment du grand, et il l'a exprimé avec l'énergie et l'autorité de la conscience.

Il est un autre personnage que Voltaire n'aima pas moins que Louis XIV: nous voulons parler de Colbert. Dans la première édition du siècle de Louis XIV, ce grand ministre est loué sans restriction: Voltaire lui fait honneur de toutes les belles mesures prises par Louis XIV. Dans la dernière, Colbert est traité plus sévèrement, mais du moins avec équité. Voltaire lui fait sagement sa part et ne l'exalte point aux dépens du grand monarque. Quelques esprits malveillants essayaient de reporter sur le ministre tout le mérite des institutions de Louis XIV. Les Anglais avaient mis cette idée à la mode, parce que dans leur gouvernement la personne royale est effacée et que les ministres responsables ont tout l'honneur de ce qui se fait de grand et d'utile en Angleterre. Voltaire ne s'est point laissé séduire par leur exemple. Peut-être même quelquefois n'est-il pas assez disposé à admirer Colbert. En voici un exemple. Dans la première édition, lorsqu'il rappelle les vers de Hénaut contre Colbert le persécuteur de Fouquet « ministre avare et lâche » etc il cite purement et simplement la réponse de Colbert (c. 24). « Monsieur Colbert, à qui l'on parla de ce sonnet injurieux, demanda si le roi y était offensé. On lui dit que non : « je ne le suis donc pas » répondit le ministre. » — Dans la 2e édition, il la fait suivre de ces réflexions. « Il ne faut jamais être la dupe de ces réponses méditées, de ces discours publics, que le cœur désavoue. Colbert paraissait modéré, mais il poursuivait la mort de Fouquet avec acharnement. On peut être bon ministre, et vindicatif: il est triste qu'il n'ait pas su être aussi généreux que vigilant. » (c. XXV). Par trop de scrupule pour la vérité historique, Voltaire voudrait ôter à Colbert la gloire de cette belle réponse. Mais cette exagération même de l'amour de la vérité est bien honorable pour l'historien du Siècle de Louis XIV.

Il nous reste à parler de la prévention* de Voltaire contre le christianisme, de cette passion qui a rétréci son esprit, qui a répandu ~~dans~~ de l'humeur et de la partialité dans ses jugements. Dans l'édition de 1752 cette prévention paraît à peine: Voltaire était encore sous l'influence de ces dispositions modérées qui ont fait le sujet de nos précédentes leçons. Cependant il ne faut pas beaucoup de pénétration pour apercevoir que Voltaire n'est que tout juste sérieux en parlant des personnes et des choses qui tiennent à la religion. Mais dans la dernière édition c'est bien différent. Le ton épigrammatique de l'écrivain est renforcé, la raillerie plus ouverte.

ses dispositions contre les personnes qui ont le tort d'avoir été catholiques, sont beaucoup moins bonnes. Voltaire quitte l'indifférence pour la partialité. Par exemple il a singulièrement modifié son appréciation de Bossuet.

Dans la première édition du *Temple du Goût* Voltaire appelait Bossuet « le seul éloquent entre tant d'écrivains qui ne sont qu'élégants ». Voilà sans doute une admiration bien exclusive qu'il est piquant de lui voir doucement reprochée par Vauvenargues. « Je ne crois pas, dit ce dernier, que M. de Voltaire lui-même voulût sérieusement réduire à ce petit mérite d'élégance les ouvrages de M. Pascal, l'homme de la terre qui savait mettre la vérité dans un plus beau jour et raisonner avec plus de force. Je prends la liberté de défendre encore contre son autorité le vertueux auteur du Télémaque, homme né véritablement pour enseigner aux rois l'humanité, dont les paroles tendres et persuasives pénètrent le cœur. » (Réflexions critiques sur quelques ouvrages de Voltaire).

Voltaire a donc commencé par une admiration presque exagérée pour Bossuet; il a d'ailleurs toujours aimé Bossuet écrivain et orateur : c'est que Bossuet et Voltaire représentent l'un et l'autre, à leur époque, le suprême bon sens : le bon sens! voilà le lien qui rattache ces deux grands hommes. Seulement le bon sens de Bossuet est enrichi par la morale chrétienne; et Voltaire ne reçoit que malgré lui les lumières du christianisme.

Mais cette justice avec laquelle Voltaire apprécie l'éloquence de Bossuet, l'abandonne quand il s'agit de son caractère: on voit percer la prévention anti-chrétienne. Par exemple, à propos de cette grave question du quiétisme qu'il ne comprenait pas, Voltaire, dans sa première édition, laisse voir que Bossuet avait pu être touché par un peu de jalousie contre Fénelon. Ici Voltaire n'est point injuste; il n'a nullement dépassé le droit de l'historien, et la nature humaine autorise et permet sa supposition. Mais, dans la dernière édition, il va beaucoup trop loin.

« L'évêque de Meaux et ses amis se soulevèrent contre le livre des Maximes des Saints; on le dénonça au roi, comme s'il eût été aussi dangereux qu'il était peu intelligible. Le roi en parla à Bossuet, dont il respectait la réputation et les lumières. Celui-ci se jetant aux genoux de son prince, lui demanda pardon de ne l'avoir pas averti plutôt de la fatale hérésie de M. de Cambrai." Cet enthousiasme ne parut pas sincère aux nombreux amis de Fénelon; les courtisans pensèrent que c'était un tour de courtisan. Il était bien difficile qu'au fond un homme comme Bossuet regardât comme une hérésie fatale la chimère pieuse d'aimer Dieu pour lui-même: il se peut qu'il fût de bonne foi dans sa haine pour cette dévotion mystique, et encore plus dans sa haine secrète pour Fénelon, et que confondant l'une avec l'autre, il portât de bonne foi cette accusation contre son confrère et son ancien ami, se figurant peut-être que des délations, qui déshonoraient un homme de guerre, honorent un ecclésiastique et que le zèle de la religion sanctifie les procédés lâches. » (C. XXXVIII, du Quiétisme).

Il n'y a pas besoin d'être un admirateur enthousiaste et si je puis dire un dévot de Bossuet pour trouver ce jugement hors de toute justice. Voltaire a méconnu le caractère véritable de Bossuet. Ce grand homme n'eut jamais de lâches procédés. Ce que pourrait avouer un juge impartial, c'est que parfois il montrait de la faiblesse dans sa conduite, et cette faiblesse tenait à son bon sens supérieur. Bossuet connaissait les hommes; il savait qu'il les faut traiter avec indulgence. aussi a-t-il attendu longtemps avant de rompre avec Fénelon, au sujet du quiétisme et de madame Guyon; longtemps il a voulu transiger, user de ménagements et de bienveillance; il a laissé aller, si je puis dire, son pieux et chimérique disciple: et c'est seulement lorsqu'il y eut des «ravages dans la chrétienté», que Bossuet se décida à parler. mais il était trop tard, et sa lenteur justifie en quelque sorte la sévérité de l'historien qui pouvait attribuer sa conduite à un mauvais sentiment.

Voltaire ne se contente pas de croire à la jalousie de Bossuet contre Fénelon, il croit encore ~~au~~ à son prétendu mariage ~~a~~ avec mademoiselle Des vieux. Dans la première édition du Siècle de Louis XIV il disait que « ce conte longtemps accrédité chez ce petit nombre d'hommes qui tire vanité de savoir les secrets des familles, n'avait ni vérité, ni vraisemblance. » Dans la dernière (v. le catalogue des écrivains du siècle de Louis XIV) il avance « qu'il y eut un contrat de mariage secret entre Bossuet encore très jeune et mademoiselle Des vieux ... mais que jamais cette demoiselle n'abusa du contrat dangereux qu'elle avait entre les mains. Elle vécut toujours l'amie de l'évêque de Meaux dans une union sévère et respectée. Il lui donna de quoi acheter la petite terre de Mauléon, à cinq lieues de Paris »

Nous ne manquons pas de raisons, Dieu merci, pour réfuter l'erreur de Voltaire. On peut d'abord invoquer l'impossibilité matérielle de ce prétendu mariage : il aurait eu lieu en 1645. Or en 1665 Mlle Des vieux avait dix à onze ans (v. les Etudes sur Bossuet par M. Floquet, correspondant de l'Institut) mais n'y a-t-il pas une raison morale bien plus forte que la raison matérielle? Peut-on oublier le caractère et la vocation

(19)

89r

même de Bossuet qui fut chanoine à 13 ans, de ~~cet auteur~~ ce jeune homme enseveli pour ainsi dire dans la lecture assidue et la méditation de la Bible et qui eût volontiers cherché comme ~~Saint Bernard~~ « le jeune Bernard » un rafraichissement salutaire dans les neiges et dans les étangs glacés, où son intégrité attaquée pût se faire un rempart contre les molles délices du siècle ?

Mais nous avons fait assez de critiques à Voltaire sur les ~~imperfections~~ petites imperfections de son ouvrage. Que sont ces légèretés, ces épigrammes, ces jugements partiaux sur les hommes, ces erreurs, et ces incertitudes sur les choses en présence des beautés supérieures, aimables, que l'amour de la vérité historique et littéraire inspire à l'historien du siècle de Louis XIV ? Au temps de Voltaire, quand la guerre commençait à peine contre le Christianisme, cette ironie, ces jugements passionnés d'un grand homme pouvaient peut être ébranler quelques esprits incertains et les détacher de la foi catholique. Mais aujourd'hui, lorsque la philosophie a épuisé toutes ses ressources contre la Religion chrétienne, quel mal pourraient donc faire quelques épigrammes de Voltaire ? quel péril offrirait ~~[illegible]~~ la lecture du siècle de Louis XIV ? Des personnes d'une autorité bien respectable ont craint, je le sais, qu'un pareil livre ne fût mis entre les mains de la jeunesse. Il ~~faudrait~~ faut plutôt craindre qu'elle ne le lise pas du tout. Lorsqu'on lit avec intelligence un livre comme le Siècle de Louis XIV, on est élevé si haut qu'on oublie bien vite les petites injures, les épigrammes, les allusions mesquines inspirées par la prévention anti-chrétienne, et l'on jouit sans trouble des vraies et solides beautés de cet immortel chef d'œuvre.

Edmond Lafargue.

9052

Gindre de Mancy.

Cours de Monsieur Nisard.

1855-56.

7me ~~Sixième~~ Leçon.

— Des dispositions du XVIIIe Siècle à l'égard de Louis XIV. —

Gindre de Mancy.

Sixième Leçon.

Des dispositions du XVIIIe Siècle à l'égard de Louis XIV.

Nous avons, dans nos précédentes études, prouvé d'une manière sensible que Voltaire, lorsqu'il écrivit le Siècle de Louis XIV, était dans les meilleures dispositions d'esprit et de cœur, et qu'il l'a composé à l'époque de sa vie où il était à la fois le plus libre et le plus près de l'homme de bien : Il nous reste à démontrer aujourd'hui que l'idée du Siècle de Louis XIV n'a pas été suggérée à Voltaire par son temps.

Il ne faut point du reste exagérer cette indépendance de l'écrivain qui ne peut et ne doit pas être la première condition de l'excellence des oeuvres. Il est très certain qu'une des qualités du génie dans les lettres, c'est l'à-propos, et que par suite, un livre marqué de cette qualité doit avoir des mérites supérieurs. Mais il est certain aussi que, si l'à-propos est un bonheur du génie, un ouvrage inspiré par le temps est d'une exécution délicate, souvent périlleuse. Car, quelque élevés que soient les besoins d'une époque, ils ne sont pas inspirés par la seule raison; l'imagination, et souvent même la passion contemporaine, y sont intéressées; et dans notre pays surtout, ces besoins, même les plus sérieux et les plus universels, ont toujours le caractère d'une mode. Un auteur qui saisit ces besoins est exposé à les satisfaire avec trop de complaisance; et, par le désir de la popularité, il est entrainé à flatter la mode et à se mettre au service de l'imagination de son temps. Mais un livre qui, au lieu de contenter les besoins du moment, s'adresse à un ~~instinct~~ besoin supérieur qui survivra à la circonstance, ce livre vaudra mieux que celui qui aura tous les mérites avec tous les dangers de l'à-propos. Or, tel est le livre de Voltaire. Aucun besoin n'a averti Voltaire que le temps était venu d'écrire le Siècle de Louis XIV. C'est à lui seul qu'appartient l'honneur d'avoir dit bien haut et le premier que la France au XVII^e siècle avait été le foyer des génies les plus élevés et le centre des talents les plus durables ; c'est lui qui a eu le premier la pensée de nommer ce siècle du nom du prince qui régnait alors sur la France, et de dire : *le Siècle de Louis XIV*, comme on disait : le siècle d'Auguste ou de Léon X.

L'entreprise, il faut le reconnaître, n'était pas aisée, au moment où Voltaire songea à écrire son ouvrage. En 1731, il s'en fallait

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

de beaucoup que les dispositions de l'opinion fussent favorables à Louis XIV. Il n'y avait pas longtemps que le parlement avait cassé le testament du grand roi, par un exemple à bien des égards dangereux, et pourtant vivement approuvé. On peut dire que l'opinion cassait tous les jours quelques-uns des actes de l'administration de Louis XIV. Les sentiments qui régnaient alors en France n'étaient d'ailleurs guères propres à la réconcilier avec la mémoire de ce prince. Le goût de railleries et de bons mots qui s'était emparé des meilleurs esprits, ce dédain de la gloire dont se plaignait si amèrement d'Argenson devaient être singulièrement antipathiques aux dispositions morales du XVIIe siècle, dont les plus particulières sont le goût du sérieux et l'amour de la gloire. Car au XVIIe siècle, le sérieux se faisait sentir jusques dans les faiblesses des personnes, et on aimait passionnément la

(Voir la leçon précédente)

gloire, parce qu'on trouvait à s'estimer en se comparant aux autres nations: comparaison que le XVIIIe siècle ne voulait ou ne pouvait plus soutenir. Enfin, la licence était encore trop florissante; elle n'était pas encore arrivée à se dégoûter d'elle-même, et elle ne disposait pas les esprits à juger honorablement Louis XIV dont la mort avait été saluée comme une délivrance par la corruption, longtemps contenue, de la Régence.

Cette mauvaise disposition était si générale que Voltaire lui-même en est atteint, et se montre le censeur du XVIIe siècle. Il est même le premier qui ait parlé avec quelque éclat contre Louis XIV, et la première offense qu'il fit à la mémoire de ce prince, fut un éloge de Fouquet. Cet éloge date de 1714, et se trouve dans une pièce adressée à l'abbé Servien, prisonnier au Château de Vincennes. Il

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

invite le captif à adoucir ses ennuis par l'étude et la philosophie :

Epitre à l'Abbé Servien

"Divinités des sages adorées....
" Par vous, heureux au milieu des revers,
" Le philosophe est libre dans les fers.
" Ainsi Fouquet, dont Thémis fut le guide,
" Du vrai mérite appui ferme et solide,
" Tant regretté, tant pleuré des neuf sœurs,
" Le grand Fouquet, au comble des malheurs,
" Frappé des coups d'une main rigoureuse,
" Fut plus content dans sa demeure affreuse,
" Environné de sa seule vertu,
" Que quand jadis, de splendeur revêtu,
" D'adulateurs une cour importune
" Venait en foule adorer sa fortune."

Dans une autre pièce, Voltaire va jusqu'à Louis XIV lui même; et bien qu'elle contienne des éloges, on voit qu'elle est écrite sous l'influence de cette réaction générale contre le gouvernement et le caractère du dernier roi :

[Epitre XIV. 1716.]

" Louis fit sur son trône asseoir la flatterie;
" Louis fut encensé jusqu'à l'idolâtrie.
" En éloges enfin le Parnasse épuisé,
" Répète ses vertus sur un ton presque usé:
" Et, l'encens à la main, la docte Académie
" L'endormit cinquante ans par sa monotonie
" Rien ne nous a séduits : en vain, en plus d'un lieu
" Cent auteurs indiscrets l'ont traité comme un dieu;
" De quelque nom sacré que l'opéra le nomme,
" L'équitable Français ne voit en lui qu'un homme.
" Pour élever sa gloire, on ne nous verra plus,
" Dégrader les Césars, abaisser les Titus;
" Et si d'un crayon vrai quelque main libre et sûre,
" Nous traçait de Louis la fidèle peinture,
" Nos yeux trop dessillés pourraient, dans ce héros,
" Avec bien des vertus trouver quelques défauts."

On sait en quels termes, sept ans plus tard

Montesquieu parlait de Louis XIV; et ce ne fut pas le scandale de ces lignes sévères, et souvent trop légères, mais celui de quelques opinions anti-religieuses qui ferma pendant quelque temps à l'auteur des Lettres persanes les portes de l'Académie. Écoutons le parler:

Lettres persanes. XXXVII.

« On lui a souvent entendu dire que de
« tous les gouvernements du monde, celui des Turcs
« ou celui de notre auguste Sultan, lui plai-
« sait le mieux: tant il fait cas de la politi-
« que orientale. »

« Il n'est occupé depuis le matin jusqu'au
« soir qu'à faire parler de lui; il aime les
« trophées et les victoires; mais il craint autant
« de voir un bon général à la tête de ses
« troupes qu'il aurait sujet de le craindre à
« la tête d'une armée ennemie...

« Souvent il préfère un homme qui le
« déshabille ou qui lui donne la serviette,
« lorsqu'il se met à table, à un autre qui

" lui prend des villes ou lui gagne des batailles....

" Il croit que son choix va faire de celui qu'il comble de biens un homme de mérite : aussi lui a-t-on vu donner une petite pension à un homme qui avait fui deux lieues, et un beau gouvernement à un autre qui en avait fui quatre."

Il ne faut point s'étonner de ce langage : c'est le tour d'esprit du moment ; mais ce qui étonne davantage c'est de trouver encore des traces de cette légèreté dans un jugement sur Louis XIV, écrit à une époque incertaine de la vie de Montesquieu, et recueilli dans ses papiers :

(Pensées diverses)

" Il avait les formes de la justice, de la politique, de la dévotion, et l'air d'un grand roi. Il était avide avec ses peuples, inquiet avec

« ses ennemis..... toujours gouvernant et toujours
« gouverné ; malheureux dans ses choix, aimant
« les sots, souffrant les talents, craignant l'esprit..
« aucune force d'esprit dans les succès....

— et ce dernier trait qui est une contradiction dans les termes : —

« « Il avait l'âme plus grande que l'esprit »

car, en vérité, tous les reproches que Montesquieu vient d'adresser à Louis XIV témoigneraient chez ce prince d'une âme basse. Mais ne faut-il pas plutôt mettre cette antithèse de peu de sens sur le compte du goût particulier de Montesquieu qui aimait les choses rares et les traits inattendus ? N'est-ce pas lui qui disait de Fontenelle : "Fontenelle
« autant au dessus des autres hommes par son cœur
« qu'au dessus des hommes de lettres par son esprit".
Or il est certain que ce que l'on peut louer de Fontenelle, c'est son esprit, et que, pour ce qui est de son cœur, on sait qu'il est parvenu à être

centenaire à force de s'intéresser à sa seule commodité

La mémoire de Louis XIV avait, à l'époque qui nous occupe, plusieurs sortes d'adversaires. Les plus sérieux et, il faut l'avouer, les mieux fondés étaient les partisans de la liberté religieuse qui ne pardonnaient pas à Louis XIV la Révocation de l'Edit de Nantes, et les rigueurs dont ils avaient été les victimes. Une autre espèce d'ennemis, moins intéressante assurément, était une certaine classe de philosophes qui, dans l'enivrement des sciences physiques et mathématiques, s'étaient retournés contre la poésie et par suite contre le XVII^e^ siècle. C'étaient ces philosophes qui avaient sans doute suggéré à Voltaire ce mot malheureux "que le XVII^e^ siècle
" avait les talents et le XVIII^e^ les lumières". Mais Voltaire à son tour railla cette fâcheuse manie d'une façon très piquante :

[16 Avril 1735]. "Les vers ne sont plus guères à la mode à
" Paris. Tout le monde commence à faire le géomè

et le physicien. On se mêle de raisonner. Le sentiment, l'imagination, et les grâces sont bannis. Un homme qui aurait vécu sous Louis XIV et qui reviendrait au monde, ne reconnaîtrait plus les Français; il croirait que les Allemands ont conquis ce pays-ci. Les belles lettres périssent à vue d'œil. Ce n'est pas que je sois fâché que la philosophie soit cultivée; mais je ne voudrais pas qu'elle devînt un tyran qui exclût tout le reste. Elle n'est en France qu'une mode qui succède à d'autres, et qui passera à son tour; mais aucun art, aucune science ne doit être de mode. Il faut qu'ils se tiennent tous par la main; il faut qu'on les cultive en tout temps."

Si les victimes de la Révocation détestaient la mémoire de Louis XIV, si les philosophes épris des sciences exactes condamnaient le siècle qu'il avait rempli de son nom comme protecteur des lettres et des arts, les économistes n'étaient pas dans des dispositions plus favorables.

Ils avaient, il est vrai, beaucoup à blâmer dans le grand roi, et bien des dépenses inutiles, sans parler de celles du sang. Mais un certain nombre d'entre eux allaient beaucoup trop loin dans leurs censures. C'est ainsi que pour l'Abbé de St Pierre les arts, la poésie témoignaient de l'énervement d'une nation :

Annales politiques.

" Les arts prouvent le nombre des fainéants
" C'est là présentement l'état de la nation italienne,
" où les arts sont portés à une haute perfection ; ils
" sont gueux, fainéants, paresseux, vains, occupés de
" niaiseries… "

Cette critique pouvait être juste pour l'Italie du XVIIIe siècle ; mais convenait-elle à l'Italie du temps de Raphael ?

Outre les adversaires français, Louis XIV avait encore des ennemis chez les étrangers. Tous les hommes considérables de l'Europe, que Louis XIV avait si souvent battue, conservaient contre sa mémoire une rancune nationale. Les ~~que~~ étrangers jaloux, et en particulier ceux de l'Angleterre, avaient accueilli Voltaire avec la plus généreuse hospitalité. Mais cette hospitalité n'enchaîna point l'indépendance de Voltaire qui eut d'autant plus de mérite à braver le mécontentement et les critiques de ses meilleurs amis. Et pour estimer mieux son courage, il faut entendre comment on parlait de Louis XIV en Angleterre : Écoutons Addison, dans un poème composé en l'honneur de Malborough, à l'applaudissement de son temps et même de Voltaire qui veut que ce poème « fasse plus d'honneur à Malborough que ses victoires ». C'est dans ce poème que parlant de la maison du roi dont chaque soldat, dit-il, sait tout l'art de la guerre, il écrit :

« Vaine insolence ! brave par sa liberté
« native le plus obscur des Anglais méprise le
« plus élevé des esclaves. »

" With native freedom brave
" The meanest Briton scorns the highest slave"!

Et s'adressant à Louis XIV lui même :

Poem to his majesty

" Enfin orgueilleux prince, ambitieux
" Louis, cesse d'être le fléau de l'humanité, et
" de troubler la paix de l'Europe. Pense à ces bâtiments
" que ton orgueil a élevés, à tant de villes
" dépeuplées, à tant de champs dévastés; pense aux
" monceaux de cadavres et aux ruisseaux de
" sang, à chaque plaine coupable, à chaque
" fleuve de pourpre que tes armes ont fait; cesse
" une guerre impie et ne gaspille pas les vies
" confiées à tes soins. "

Ailleurs encore, et avec la même violence :

" Effrayé par la rapide approche de Malborough,
" ce Louis qu'on nomme le Grand, craint
" la vengeance réservée à sa vie sur le déclin ;

" a oublié sa soif de la domination universelle,
" a pu à peine apprendre à ses sujets à obéir; il
" voit enfin ses armes employées à de vaines entre-
" prises, ses projets ambitieux pour sa race anéantis,
" l'ouvrage de plusieurs siècles abîmé en une seule
" campagne, et des millions de vies sacrifiées en vain."

L'opinion d'Addison était celle de l'Angleterre et de la société qui avait accueilli Voltaire; et cependant Voltaire n'entre point dans les préventions de l'Europe, et personne ne porte plus haut que lui le drapeau de la France, au moment où les nations étrangères vouent à une haine éternelle la mémoire du roi qui les avait humiliées, au moment même où une plume + française écrivait que Guillaume III était plus digne que Louis de donner son nom au dernier siècle. C'est dans une lettre admirable au Lord Chancelier d'Angleterre, Mylord Hervey,

+ du sieur de Rullié

que Voltaire défend l'idée et le titre de son livre dont il avait publié le premier Chapitre dès 1739. Cette lettre, une des plus belles de sa correspondance respire l'admiration la plus vive comme la plus indépendante pour Louis XIV; c'est une défense ardente, mais sans superstition et sans rhétorique. Il en faut citer les principaux endroits:

Lettre à Mylord Hervey
[1740]

« Soyez un peu moins fâché contre
« moi de ce que j'appelle le siècle dernier le
« siècle de Louis XIV. Je sais bien que Louis XIV
« n'a pas eu l'honneur d'être le maître, ni le
« bienfaiteur d'un Bayle, d'un Newton, d'un
« Halley, d'un Addison, d'un Dryden; mais
« dans le siècle qu'on nomme de Léon X, ce
« pape Léon X avait-il tout fait? N'y avait-il
« pas d'autres princes qui contribuèrent à polir

et à éclairer le genre humain? Cependant le nom de Léon X a prévalu, parce qu'il encouragea les arts plus qu'aucun autre. Eh! quel roi a donc en cela rendu plus de services à l'humanité que Louis XIV? Quel roi a répandu plus de bienfaits, a marqué plus de goût, s'est signalé par de plus beaux établissements? Il n'a pas fait tout ce qu'il pouvait faire, sans doute, parce qu'il était homme; mais il a fait plus qu'aucun autre, parce qu'il était un grand homme. Ma plus forte raison pour l'estimer beaucoup, c'est qu'avec des fautes connues, il a plus de réputation qu'aucun de ses contemporains; c'est que, malgré un million d'hommes dont il a privé la France et qui tous ont été intéressés à le décrier, toute l'Europe l'estime et le met au rang des plus grands et des meilleurs monarques.

" Nommez-moi donc, milord, un souve-
" rain qui ait attiré chez lui plus d'étrangers
" habiles, et qui ait plus encouragé le mérite
" dans ses sujets. Soixante savants de l'Europe
" reçurent à la fois des récompenses de lui, éton-
" nés d'en être connus...

" Louis XIV songeait à tout : il prote-
" geait les Académies, et distinguait ceux
" qui se signalaient. Il ne prodiguait point
" ses faveurs à un genre de mérite, à l'exclusion
" des autres", comme tant de princes favorisant
" non ce qui est bon, mais ce qui leur plaît.
" La physique et l'étude de l'antiquité
" attirèrent son attention. Elle ne se ralentit
" pas même dans les guerres qu'il soutenait
" contre l'Europe ; car en bâtissant trois
" cents citadelles, en fesant marcher quatre
" cent mille soldats, il fesait élever l'Ob-

" servatoire, et tracer une méridienne
" d'un bout du royaume à l'autre, ouvrage uni-
" que dans le monde. Il faisait imprimer
" dans son palais les traductions des bons au-
" teurs Grecs et Latins ; il envoyait des géomètres
" et des physiciens au fond de l'Afrique et de
" l'Amérique chercher de nouvelles connaissances...

" Dites-moi si les bons livres de ce temps
" n'ont pas servi à l'éducation de tous les
" princes de l'Empire. Dans quelle cour de
" l'Allemagne n'a-t-on point vu des théâtres
" français ? Quel prince ne tâchait pas d'imi-
" ter Louis XIV ? Quelle nation ne suivait
" pas alors les modes de la France ?

" Vous m'apportez, Milord, l'exemple du
" Czar Pierre le Grand, qui a fait naître
" les arts dans son pays, et qui est le créateur
" d'une nation nouvelle : vous me dites ce-

« pendant que son siècle ne sera pas appelé
« dans l'Europe le siècle du czar Pierre, vous
« en concluez que je ne dois pas appeler le siècle
« passé, le siècle de Louis XIV. Il me semble
« que la différence est bien palpable. Le czar
« Pierre s'est instruit chez les autres peuples; il
« a porté leurs arts chez lui; mais Louis XIV a
« instruit les nations; tout, jusqu'à ses fautes,
« leur a été utile. . . .

« Enfin la langue française, milord,
« est devenue presque la langue universelle. A
« qui en est-on redevable? était-elle aussi
« étendue du temps de Henri IV ?

« Non, sans doute; on ne connaissait que
« l'Italien et l'Espagnol. Ce sont nos excellents
« écrivains qui ont fait ce changement. Mais
« qui a protégé, employé, encouragé ces

" excellents écrivains ?.... C'était Monsieur
" Colbert, me direz-vous; je l'avoue et je pré-
" tends bien que le ministre doit partager la
" gloire du maître. Mais qu'eût fait un Col-
" bert sous un autre prince, sous votre roi
" Guillaume, qui n'aimait rien, sous le roi
" d'Espagne Charles II, sous tant d'autres sou-
" verains ?...

" Je ne considère pas seulement Louis
" XIV parceque il a fait du bien aux Français,
" c'est comme homme et non comme sujet que
" j'écris; je veux peindre le dernier siècle,
" et non simplement un prince - Je suis las
" des histoires où il n'est question que des aven-
" tures d'un roi, comme s'il existait seul,
" ou que rien n'existât que par rapport
" à lui ..... En un mot c'est encore

„ plu d'un grand siècle que d'un grand
„ roi que j'écris l'histoire. „

Voilà commen Voltaire répondait aux rancunes de Mylord Hervey. Il faut avouer d'ailleurs que tous les étrangers ne pensaient pas comme le lord Chancelier au sujet de Louis XIV. Nous n'avons pas craint de signaler les mauvaises influences qui ont gâté l'esprit de Voltaire; il en donc juste de dire que, Voltaire ayan félicité Frédéric de s'exprimer mieux et d'écrire plu correctemen l'orthographe que Louis XIV, Frédéric a le bon goût de ne pas accepter cette flatterie « Louis XIV, répond

Déc. 1736

„ il à la lettre de Voltaire, étai un prince
„ grand par une infinité d'endroits; un solécisme,
„ une faute d'orthographe ne pouvaient ternir
„ en rien l'éclat de sa réputation établie par
„ tant d'actions qui l'ont immortalisée. Il lui

103 v

" convenait en tout sens de dire: Cesar est
" super grammaticam. ".

La belle lettre de Voltaire à Mylord Hervey témoigne autant de son impartialité que de son admiration pour tout ce qui touche Louis XIV. Ainsi nous avons remarqué quelle estime il fait de Colbert: pour les grandes fondations, pour tous les travaux utiles qui ont honoré le gouvernement de Louis XIV, il partage pour ainsi dire la gloire entre le roi et le ministre, tenant compte au ministre de la pensée, au roi de l'exécution. Voltaire a beaucoup admiré Colbert; et Colbert est presque une de ses inventions. Croirait-on en effet que ce ministre n'est pas même nommé dans Montesquieu? Et c'est ce même Voltaire qui à l'âge de dix huit ans louait Fouquet avec tant de finesse qui loue maintenant Colbert avec une admiration passionnée et qui cependant reste indépendante. Car à côté de l'éloge ~~on~~ se trouve souvent une critique a l'avantage de la vérité. Quand on lit l'ouvrage de Voltaire, on peut admirer sans craindre d'être dupe : ~~car~~ il aime la vérité plus que Colbert et que Louis XIV.

Colbert dont il parle avec tant de plaisir, lui a inspiré aussi le meilleur passage de ce Poëme de Fontenoy où l'intention est beaucoup plus à louer que l'exécution. Parlant de quelques parents de Colbert engagés dans l'action et qui n'avaient point été blessés, il trouve un mouvement vraiment éloquent :

Poëme de Fontenoy.

"Guerriers que Chabrillant avec Brancas rallie,
" Que d'Anglais immolés vont payer votre vie !
" Je te rends grâce, ô Mars, Dieu du sang, Dieu cruel,
" La race de Colbert, ce ministre immortel,
" Échappe en ce carnage à ta main sanguinaire !"

Et Voltaire osait tenir ce langage, quand on contestait à Colbert ses fondations les plus utiles, quand on l'accusait d'avoir négligé

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

le commerce et l'industrie, quand un Français trouvait naturel que le peuple eût voulu se jeter sur le cadavre de Colbert pour le déchirer; comme si les malheurs des dernières années de Louis XIV et l'impossibilité d'y faire face n'avaient pas hâté la fin du grand ministre!

Ainsi Voltaire ne trouvait ni autour de lui, ni auprès des étrangers aucun encouragement à relever la mémoire du dernier roi; mais, chose plus étonnante, les admirateurs mêmes de Louis XIV, d'Argental, le président Hénault, Cideville le dissuadaient de cette entreprise. Ils craignaient que Voltaire ne fût trop indépendant; ils trouvaient mauvais qu'il louât Guillaume III, et l'avertissaient de prendre garde à ne point mécontenter Louis XV par l'éloge indiscret de Louis XIV; à qui Voltaire répondait fort noblement:

Lettre à Cideville 1732

" Les louanges que je donne à Louis XIV
" ne deviendront un jour la satire de Louis XV,
" que si Louis XV ne l'imite pas "

Donc on peut dire que la pensée du Siècle de Louis XIV appartient tout entière à Voltaire; car ce fut vraiment peu de chose que le secours de quelques hommes considérables qui, gardant une fidélité honorable à la mémoire de Louis XIV, fournissaient à Voltaire des anecdotes et des renseignements sur le grand siècle. Ces contemporains de Louis XIV dévoués aux souvenirs de son règne n'ont fait qu'avertir Voltaire de sa véritable vocation qui était d'écrire le Siècle de Louis XIV, le siècle des arts et des lettres. N'est-ce point lui qui a dit:

" Tous les goûts à la fois sont entrés dans mon âme ",
Or le XVII^{e} siècle a satisfait tous les goûts, les plus élevés et les plus délicats. Voltaire devait aimer ce siècle; car il aimait tout

ce qui est grand et ~~l'amour de~~ la gloire par dessus tout ; et l'amour du grand, fut avec l'amour de la gloire dont il ne se distingue point, la ~~grande~~ première et la plus et noble passion du XVIIe siècle.

Enfin (et c'est ce qui fait le plus d'honneur à l'ouvrage de Voltaire) la critique moderne a accepté le siècle de Louis XIV tel que l'a conçu et écrit Voltaire. Le siècle de Louis XIV n'est vraiment durable et classique dans nos études que parceque les jugements de Voltaire sont ceux que nous portons. Cependant depuis le XVIIIe siècle, depuis Voltaire, les idées de liberté, d'économie, de politique plus honnête et plus délicate ont fait de grands progrès; d'un autre côté, la critique historique est devenue plus exigeante, en même temps que les documents devenaient plus nombreux; l'ouvrage de Voltaire est encore sorti victorieux de cette double épreuve.

On ne saurait trop en faire honneur à Voltaire; ce sont les plumes libérales des écrivains les plus prévenus contre Louis XIV qui l'ont réhabilité et n'ont cru pouvoir mieux faire que de maintenir les jugements tracés par Voltaire. C'est que la critique de Voltaire donne, dans cet ouvrage, un admirable exemple d'une admiration intelligente qui respecte la vérité historique et la justice éternelle; c'est qu'elle est vraiment le jugement passionné des bonnes choses, ce qu'elle doit toujours être. Ce que Voltaire a admiré dans Louis XIV, c'est la partie de son œuvre qui a subsisté; il a blâmé les fautes; mais, en même temps qu'il condamnait ~~les maux~~ le mal, il a merveilleusement compris que ce mal était réparable; et certes, quand le mal a été moindre que le bien, et que le bien même a été augmenté, l'admiration n'est pas seulement un droit: elle est un devoir; et ce devoir, Voltaire s'en est admirablement acquitté.

Cours d'Eloquence française.

~~Huitième~~ 7me leçon. 8

De la composition du Siècle de Louis XIV.

Mercier

Huitième leçon

De la Composition du siècle de Louis XIV.

Critique qu'on en fait. Citation.

Nouvelle théorie de l'histoire. Développement de la science sociale ; gouvernement représentatif

Jugement de Gibbon :

« Puisque tout s'enchaîne dans les choses humaines, et que les unes ne sont souvent que la cause ou la conséquence des autres, pourquoi les séparer dans l'histoire ? »

Le roman contribue à cette théorie. — Le roman historique plus vrai que l'histoire.

Idéal. — Ce qu'on a fait. Macaulay.

Danger de ces théories. — Boileau et l'idéal du poète.

109 v

N'en est-il pas de même pour les siècles ?

1 Ce que Voltaire a voulu faire
2 S'il a fait ce qu'il a voulu
3 Si ce qu'il a voulu est bon.

1. Ce qu'il a voulu faire.

Créations.

2. A-t-il fait ce qu'il a voulu.
— comme il estime le mérite — Il a fait
plus. — Mérite de batailler.

3. Ce qu'il a voulu faire est-il bon ?

Histoire idéale, pour contenter nos passions.
— quelles sont elles ? —
Elles ne donnent pas l'application. —
Impossibilité. — Il faut trop de savoir.
Exemple des mesures financières de Colbert
avant les guerres contre la Hollande

Besoin.
Besoin de la vérité — la quelle est partout.

15 juillet 1735.
à Thieriot.

J'aimerais mieux des détails sur Racine et Despreaux sur Quinault, Lulli, Molière, Lebrun, Bossuet, Poussin, Descartes, &c.... que sur la bataille de Steinkerque. Il ne reste plus rien que le nom de ceux qui ont conduit des bataillons et des escadrons; il ne revient rien au genre humain de cent batailles données; mais les grands hommes dont je vous parle ont préparé des plaisirs purs et durables aux hommes qui ne sont point encore nés. Une écluse du canal qui

110N

joint les deux mers, un
tableau du Poussin, une
belle tragédie, une vérité
découverte, sont des choses
mille fois plus précieuses que
toutes les annales de cour, que
toutes les relations de campagne.
Vous savez que chez moi les
grands hommes vont les pre-
miers et les héros les derniers.
J'appelle grands hommes tous
ceux qui ont excellé dans
l'utile ou dans l'agréable.
Les saccageurs de provinces
ne sont que héros.

ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE

24 août 1735. à d'Olivet.

Mon occupation principale est à présent ce beau *siècle de Louis XIV*. Les batailles données, les révolutions des empires, sont les moindres parties de ce dessein; des escadrons et des bataillons battants ou battus, des villes prises et reprises, sont l'histoire de tous les temps; le siècle de Louis XIV, en fait de guerre et de politique, n'a aucun avantage par-dessus les autres. Il est même bien moins intéressant que le temps de la Ligue et celui de Charles-Quint. Otez les arts et les progrès de l'esprit à ce siècle, vous n'y trouverez plus rien de remarquable, et qui doive arrêter les regards de la postérité.

" J'ai eu soin dans l'histoire de Louis XIV de ne pas percer plus qu'il ne faut dans l'intérieur du Cabinet. Je regarde les grands événemens de ce règne comme de beaux phénomènes dont je rends compte, sans remonter aux premiers principes. La cause première n'est guère faite pour le physicien, et les premiers ressorts des intrigues ne sont guère faits pour l'historien. Peindre les mœurs des hommes, faire l'histoire de l'esprit humain dans ce beau siècle, et surtout l'histoire des arts, voilà mon seul objet.

Lettre au prince roy. 20 mai 1738.

621 4 Août 1752.

Mais il ne faut pas vous étonner si j'ai omis beaucoup de choses dans le récit des batailles. — J'ai déclaré expressément que je ne voulais entrer dans aucun détail de ses actions tant de fois et si diversement rapportées par tous les partis. —

Les opérations de la guerre

n'ont point du tout été mon objet. – Je n'ai cherché qu'à mettre sous les yeux ce qui peut caractériser le siècle de Louis XIV, les changements faits dans toutes les parties de l'administration, dans l'esprit et dans les mœurs des hommes, et en un mot ce qui distingue ce beau siècle de tous les autres. – –

Si j'ai rapporté quelquefois des circonstances singulières, c'est sur un petit nombre d'événements dont il m'a paru que le public avait de fausses idées. – Par exemple, la plupart des citoyens de Paris croyaient que le Tholus était une forteresse imprenable, et qu'on avait passé un

~~[illegible]~~ grand fleuve à la nage en presence de l'armée ennemie. — Vous savez que le Tholus est une petite tour ruinée dans laquelle il n'y a guère que des commis, et qu'il n'y a pas plus de vingt pas à nager au milieu du bras du Rhin, auprès duquel cette maison de péage est située. —

621 4 Août 1752

J'ai connu une femme qui a passé souvent à cheval le bras de la rivière pour frauder les droits. —

621 4 Août 1952

A l'égard des opérations militaires, il est bien difficile de les rendre intéressantes. — Elles se ressemblent presque toutes; le nombre en est infini; la postérité en est surchargée. — On a donné cent quarante batailles en Europe depuis l'an 1600. — Elles sont toutes, au bout de quelques années, éclipsées les unes par les autres. — Il n'en reste qu'un faible souvenir; et, par une fatalité singulière, les Mémoires du vicomte de Turenne sont peu lus. — — —

8 Janvier 1752. Page 589

J'ai prétendu faire un grand tableau des événements qui méritent d'être peints, et tenir continuellement les yeux du lecteur attachés sur les principaux personnages. Il faut une exposition, un noeud et un dénouement dans une histoire, comme dans une tragédie; sans ~~quoi on n'est qu'un Reboulet, ou un Limiers, ou un Hode.~~ Il y a d'ailleurs, dans ce vaste tableau, des anecdotes intéressantes. Je hais les petits faits; assez d'autres en ont chargé leurs énormes compilations

Je me suis piqué de mettre plus de grandes choses, dans un seul petit volume, qu'il n'y en a dans les vingt tomes de Lamberti. Je me suis surtout attaché à mettre de l'intérêt dans une histoire que tous ceux qui l'ont traitée ont trouvé, jusqu'à présent, le secret de rendre ennuyeuse. Voilà pourquoi j'ai vu des princes, qui ne lisent jamais et qui entendent médiocrement notre langue, lire ce volume avec avidité, et ne pouvoir le quitter.

Mon secret est de forcer le lecteur à se dire à lui-même: Philippe V sera-t-il roi? sera-t-il chassé d'Espagne? La Hollande sera-t-elle détruite? Louis XIV succombera-t-il? En un mot, j'ai voulu émouvoir, même dans l'histoire. Donnez de l'esprit à Duclos tant que vous voudrez; mais gardez-vous bien de m'en soupçonner.

Réduction des trésoriers de France à 14 par
généralité

réduction à 1023 les 1884 officiers des greniers
à sel;

les gages des officiers supprimés réunis aux gages
des officiers conservés, à la condition pour ceux-ci
d'engager au roi la valeur capitalisée ~~au~~
à raison du denier 16.

5 millions tirés des recherches sur les francs-fiefs.

900000 livres de rentes domaniales aliénées
pour 10 millions.

Vente des matériaux de tout, les
échoppes, boutiques, places appartenant au
roi, et des matériaux de la halle aux draps
et aux toiles &.

Voltaire n'a pas écrit le siècle pour nos prétentions.

mais pour nos vrais besoins.

Vérité du siècle.

Il se plaint que Labeaumelle " ait travesti en libelle diffamatoire un ouvrage entrepris pour l'honneur et l'encouragement de la nation française. "

La composition nuit-elle à l'effet général, ou y sert-elle ?

" Ce qui m'a toujours charmé dans le style de ces deux grands hommes, c'est qu'ils ont dit ce qu'ils voulaient dire " 14 avril 1732.

Huitième leçon.

De la composition du Siècle de Louis XIV.

Un illustre critique, supérieur sur tous les points de l'histoire de notre littérature, mais qui, pour le dix-huitième siècle surtout, est décisif et prépondérant, Mr Villemain a blâmé, dans son histoire de la Littérature au dix-huitième siècle, la composition du Siècle de Louis XIV. Mr Villemain est le meilleur guide que l'on puisse suivre dans l'appréciation du dix-huitième siècle; c'est encore un excellent guide quand on le contredit parcequ'on ne peut se résoudre à contredire un critique aussi grave avant d'avoir beaucoup réfléchi et que ce travail de réflexion profite toujours quelqu'opinion qu'on adopte.

La composition du Siècle de Louis XIV est toute particulière. Voltaire commence par traiter des Guerres, les guerres civiles d'abord, puis les guerres à l'extérieur depuis le commencement des guerres de Hollande jusqu'à la paix d'Utrecht. Dans une autre partie,

Ecole Normale Supérieure

il s'occupe des anecdotes. Ce ne sont pas des historiettes prises au hasard mais des traits choisis à dessein pour faire connaître l'esprit du roi et de sa cour. Une autre partie est consacrée au gouvernement; une autre aux sciences et aux beaux-arts; une autre aux affaires religieuses, enfin l'on place dans les éditions du Siècle de Louis XIV, tantôt au commencement, tantôt à la fin, un catalogue par ordre alphabétique des écrivains et des artistes qui ~~[illegible]~~ ont illustré le règne du grand roi. C'est cette division du sujet en groupes distincts et qui paraissent à première vue isolés que Mr Villemain blâme dans les termes suivants:

« On .. voudrait seulement plus de grandeur et d'unité. L'historien, qui prend assez souvent le ton d'un contemporain, ne voit pas cependant, d'un seul coup d'œil, les faits, les caractères, les mœurs se développer devant lui. Il aime mieux diviser son sujet par groupes distincts de faits homogènes, racontant d'abord et de suite toutes les guerres, depuis Rocroy jusqu'à la bataille d'Hochstedt, puis les anecdotes, puis le gouvernement intérieur, puis les finances, puis les affaires ecclésiastiques, le Jansénisme, les querelles religieuses, etc. Mais les guerres ne se comprennent pas bien sans les finances, ~~puis~~ et l'un et l'autre sans l'esprit général du gouvernement. Tout dans l'intérieur, n'avait-il pas précédé et préparé cette action si libre et si forte de Louis XIV au dehors? On voudrait voir grandir, au milieu de la Fronde, ce jeune roi, despote par fierté naturelle et par nécessité. Mais ce n'est qu'au second volume, après toutes les conquêtes et toutes les défaites de Louis XIV, que vous racontez sa visite menaçante au Parlement de Paris, et ce coup d'État qu'il fit, si jeune, en habits de chasse et en bottes fortes. Cette révolution dans le gouvernement est reléguée parmi les anecdotes.

La vérité, comme l'intérêt, aurait gagné à un récit moins morcelé. L'activité multiple et continue de ce règne en est le caractère: il fallait donc la mettre constamment sous les yeux du lecteur.

Les fêtes se seraient mêlées aux guerres, les lois aux conquêtes, la religion aux intrigues de cour et les lettres à tout. On aurait suivi, sous toutes les formes à la fois, la grandeur croissante du souverain et de la nation, puis leur déclin et leur dernier effort. »

Loin d'approuver cette critique nous oserions presque dire que ce défaut apparent de composition est la première beauté du Siècle de Louis XIV.

On s'explique parfaitement sous l'empire de quelles idées cette critique a été faite. Nous avons déjà eu occasion de dire combien l'idéal de l'histoire s'est compliqué depuis le dix-huitième siècle. La science sociale a fait de grands progrès depuis Montesquieu; nous avons eu pendant trente ans le gouvernement représentatif et, grâce à la publicité que la tribune et les journaux donnent aux actes d'un gouvernement de cette nature, nous avons entrevu plus ou moins

123 r

tous les ressorts d'une société réglée, nous avons vu comment tous les services publics se relient les uns aux autres, enfin nous sommes capables d'embrasser d'un seul coup d'œil toutes les fonctions qui constituent la vie même des sociétés. Voilà pourquoi nous avons tant demandé à l'histoire, voilà aussi pourquoi les premières critiques contre *le Siècle de Louis XIV* viennent de l'Angleterre, pays du gouvernement représentatif par excellence. Gibbon exprime ainsi sa critique.

« Puisque tout s'enchaîne dans les choses humaines, et que les unes ne sont souvent que la cause ou la conséquence des autres, pourquoi les séparer dans l'histoire ? »

Le roman historique, dans lequel Walter Scott est si supérieur, et qui a occupé une si grande place dans l'éducation de notre jeunesse, a encore modifié l'idéal de l'histoire. Mr Villemain a dit que le roman historique était souvent plus vrai que l'histoire ; c'est une parole dangereuse parce qu'elle peut donner à l'histoire l'idée d'être amusante comme un roman. De là

Vient cette recherche de la couleur, qu'on rencontre dans certaines histoires. Nous voulons qu'on nous présente non seulement le tableau de toutes les fonctions de la Société dans leur ensemble; nous voulons aussi qu'on donne aux divers personnages leur costume. Voilà ce que nous demandons à l'histoire; il y a réellement de quoi en être effrayé.

Avec d'aussi belles prétentions qu'avons nous produit? Sans doute s'il y avait un homme capable de parler de toutes ces choses non seulement avec clarté mais avec le langage de la spécialité, s'il y avait un public capable de le comprendre, ce serait là l'idéal de l'histoire. Mais, il faut être de bon Compte, si l'on a essayé plusieurs fois de réaliser cet idéal, jamais on n'y a réussi complètement. Il y a en Angleterre un livre qui fait beaucoup de bruit, c'est l'histoire du règne des Stuarts par Macaulay, l'historien qui a beaucoup d'habileté naturelle et qui s'est exercé dans les journaux à parler d'administration et de finances est parvenu à faire un livre clair, intéressant; trop clair et trop intéressant peut-être. Les finances, l'administration, la guerre y sont exposées avec un tel talent qu'on pourrait se croire en les lisant financier et homme d'état. Pourtant à cette première impression fort agréable pour l'amour propre succède un sentiment de méfiance. On se dit que des matières aussi difficiles ne peuvent pas être ainsi ~~été~~ éclaircies sans quelque dommage pour la vérité et en un mot que l'histoire ~~en un mot~~ n'est pas ~~aussi amusante que cela~~ faite pour amuser ainsi l'imagination. L'idéal n'est donc pas réalisé dans cet ouvrage et l'on ne peut pas s'en autoriser pour mépriser le siècle de Louis XIV.

Il n'y a rien de si dangereux que ces théories qui font les choses trop belles parcequ'elles empêchent de sentir la valeur de ce qu'on a. Boileau a été victime d'une de ces théories. On a fait un ensemble un peu arbitraire composé des qualités empruntées à Homère, à Dante, à Shakspeare aux grands poètes modernes puis on a mis Boileau en comparaison avec cet idéal dont l'a accablé. Aussi en général on ne le lit pas avec goût; on lui garde un peu rancune du crédit dont il a joui dans les classes et de l'admiration officielle qu'on a été obligé souvent de lui témoigner. Il en est un peu de même pour le Siècle de Louis XIV. Nous voudrions qu'un livre d'histoire nous représentât la marche simultanée de toutes les fonctions de l'~~état~~ société sous l'impulsion d'une seule volonté, comme un char à huit chevaux mené à grand'guides et comme nous ne trouvons pas cela dans Voltaire, nous nous abstenons de le lire; nous échappons ainsi à l'admiration des véritables beautés qui s'y trouvent. Du reste Voltaire n'a jamais cherché à faire une histoire de ce genre; nous allons chercher ensemble 1° ce qu'il a voulu faire 2° s'il a fait ce qu'il a voulu 3° si ce qu'il a fait est bon.

Une lettre à Thiériot du 15 Juillet 1735 atteste la modestie de ses prétentions:

« J'aimerais mieux, dit-il, des détails sur Racine et Despréaux sur Quinault, Lulli, Molière, Lebrun, Bossuet, Poussin, Descartes etc... que sur la bataille de Steinkerque. Il ne reste plus rien que le nom de ceux qui ont conduit des bataillons et des escadrons; il ne revient rien au genre humain de cent batailles données; mais les grands hommes dont je vous parle ont préparé des plaisirs purs et durables aux hommes qui ne sont point encore nés. Une écluse du canal qui joint les deux mers, un tableau du Poussin, une belle tragédie, une vérité découverte, sont des choses mille fois plus précieuses que toutes les annales de la cour, que toutes les relations de campagnes. Vous savez que chez moi les grands hommes vont les premiers et les héros les derniers. J'appelle grands hommes tous ceux qui ont excellé dans l'utile ou dans l'agréable. Les saccageurs de provinces ne sont que héros. »

Une autre lettre ~~écrite~~ à d'Olivet écrite comme la lettre ci-dessus en 1735 au plus fort moment de son travail, au moment où il est le plus facile de prendre sa

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

pensée sur le fait, indique le même dessein.

« Mon occupation principale est à présent ce beau siècle de Louis XIV. Les batailles données, les révolutions des empires, sont les moindres parties de ce dessin; des escadrons battants ou battus, des villes prises et reprises, sont l'histoire de tous les temps; le siècle de Louis XIV, en fait de guerres et de politique, n'a aucun avantage par dessus les autres. Il est même bien moins intéressant que le temps de la Ligue et celui de Charles Quint. Ôtez les arts et les progrès de l'esprit à ce siècle, vous n'y trouverez plus rien de remarquable, et qui doive arrêter les regards de la postérité. »

Lettre à d'Olivet du 24 Août 1735.

On voit par ces lettres que Voltaire n'a pas l'intention de faire une histoire politique et militaire; cela ne veut pas dire qu'il ne touchera pas à la politique et à la guerre, toutes les fois que son sujet l'amènera à en parler. Il dit lui-même dans quel esprit il aborde ces sujets lorsque l'occasion s'en présente (Lettre au prince royal de Prusse. 20 Mai 1738)

« J'ai eu soin dans l'histoire de Louis XIV de ne pas percer plus qu'il ne faut dans l'intérieur du cabinet. Je regarde les grands événements de ce règne comme de beaux phénomènes dont je rends compte sans remonter au premier principe. La cause première n'est guère faite pour le physicien, et les premiers ressorts des intrigues ne sont guère faits pour l'historien. Peindre les mœurs des hommes, faire l'histoire de l'esprit humain dans ce beau siècle, et surtout l'histoire des arts, voilà mon seul objet. »

Plus tard encore il tient à ce que son intention soit bien nettement établie. Voici ce qu'il écrit à un général (4 Août 1752)

« Mais il ne faut pas vous étonner si j'ai omis beaucoup de choses dans le récit des batailles. J'ai déclaré expressément que je ne voulais entrer dans aucun détail sur des actions tant de fois et si diversement rapportées par tous les partis.

« Les opérations de la guerre n'ont point du tout été mon objet. Je n'ai cherché qu'à mettre sous les yeux ce qui peut caractériser le siècle de Louis XIV, les changements faits dans toutes les parties de l'administration, dans l'esprit et dans les mœurs des hommes, et en un mot ce qui distingue ce beau siècle de tous les autres. ~~Si j'ai~~

Si j'ai rapporté quelquefois des circonstances singulières, c'est sur un petit nombre d'événements dont il m'a paru que le public avait de fausses idées. Par exemple, la plupart des citoyens de Paris croyaient que le Tholus était une forteresse imprenable, et qu'on avait passé un grand fleuve à la nage en présence de l'armée ennemie. Vous savez que le Tholus est une petite tour ruinée dans laquelle il n'y a guère que des commis, et qu'il n'y a pas plus de vingt pas à nager au milieu du bras du Rhin, auprès duquel cette maison de péage est située.

J'ai connu une femme qui a passé souvent à cheval le bras de la rivière pour frauder les droits. . . . — A l'égard des opérations militaires, il est bien difficile de les rendre intéressantes. Elles se ressemblent presque toutes; le nombre en est infini; la postérité en est surchargée. On a donné cent quarante batailles en Europe depuis l'an 1600. Elles sont toutes, au bout de quelques années, éclipsées les unes par les autres. Il n'en reste qu'un faible souvenir; et par une fatalité singulière, les mémoires du Vicomte de Turenne sont peu lus. »

Une autre lettre de la même date, à la même personne montre que Voltaire voulait faire un tableau dramatique, quelque chose d'analogue à une tragédie composée de manière à exciter l'intérêt. (8 Janvier 1752)

« J'ai prétendu faire un grand tableau des événements qui méritent d'être peints et tenir continuellement les yeux du lecteur attachés sur les principaux personnages. Il faut une exposition, un nœud et un dénouement dans une histoire, comme dans une tragédie. . . . Il y a d'ailleurs, dans ce vaste tableau, des anecdotes intéressantes. Je hais les petits faits; assez d'autres en ont chargé leurs énormes compilations. Je me suis piqué de mettre plus de grandes choses, dans un seul petit volume, qu'il n'y en a dans les vingt tomes de Lamberti. Je me suis surtout attaché à mettre de l'intérêt dans une histoire que tous ceux qui l'ont traitée ont trouvé jusqu'à présent le secret de rendre ennuyeuse. Voilà pourquoi j'ai vu des princes, qui ne lisent jamais et qui entendent médiocrement notre langue, lire ce volume avec avidité, et ne pouvoir le quitter.

Mon secret est de forcer le lecteur à se dire à lui-même. Philippe V, sera-t-il roi?. sera-t-il chassé d'Espagne?. La Hollande sera-t-elle détruite?. Louis XIV succombera-t-il?

En un mot, j'ai voulu émouvoir même dans l'histoire. Donnez de l'esprit à Duclos tant que vous voudrez; mais gardez vous bien de m'en soupçonner.+ ")

Voltaire n'a donc pas voulu faire une histoire complète ce qui ôte à la critique le droit de lui reprocher de ne pas avoir fait marcher de front la politique, la guerre, les finances et bien d'autres choses encore ~~et~~ en réglant et en expliquant tout l'ensemble par l'esprit général du gouvernement. Voltaire n'a pas eu un seul instant ce projet; peut-être l'aurait-il eu s'il avait vécu de notre temps. Mais on n'a le droit de le juger que sur ce qu'il a voulu faire.

Comme seconde question, nous pouvons nous demander si Voltaire a fait tout ce qu'il a voulu. C'est un des heureux privilèges du génie de réaliser ce qu'il veut et Voltaire disait de Boileau et de Racine qu'ils disaient toujours ce qu'ils voulaient.x Dans son siècle de Louis XIV, Voltaire a fait un peu plus

+ On est peut être étonné de ce mépris pour Duclos en songeant à une lettre de Voltaire au même Duclos finissant par ces mots: Bonsoir Sallust! .. C'est le mépris qui est sincère, la louange ne l'était pas.

x "ce qui m'a toujours charmé dans le style de ces deux grands hommes c'est qu'ils ont dit ce qu'ils voulaient dire". (Lett. du 14 Avril 1732) qu'il n'a voulu. Tout en déclarant qu'il ne voulait pas faire de politique, il a touché à la politique d'une manière admirable. Il se défend de faire une histoire militaire et cependant personne après lui n'a raconté une bataille avec plus de vivacité. Ce n'est pas sans doute une description de tacticien qu'il nous donne mais, s'il en était capable, serions-nous capables de le comprendre?

La troisième question est celle-ci ce que Voltaire a voulu faire, ce qu'il a fait est-il bon? Si nous ne nous trompons pas, non seulement ce que Voltaire a fait est bon mais c'est l'idéal de l'histoire telle que nous la concevons telle qu'elle doit être pour répondre aux vrais besoins des lecteurs dans notre pays. L'histoire, telle qu'on nous la représente aujourd'hui, la science des sciences et en même temps l'art de peindre et de raconter s'adresse plutôt à nos prétentions qu'à nos véritables besoins. C'est une prétention

Que l'outrecuidance avec laquelle nous nous érigeons en juges souverains de matières qui nous sont parfaitement inconnues comme la politique, c'est à dire la conduite du gouvernement dans chaque affaire particulière. Cette prétention est déjà exorbitante quand il s'agit de politique contemporaine, que devient-elle lorsqu'il s'agit des siècles écoulés, lorsque nous n'avons plus ~~à n~~ ~~à notre dispositi~~ sous nos yeux pour juger le procès, ni les hommes, ni leurs actes? C'est une prétention que de trancher du connaisseur sur toutes les questions d'administration et sur les autres grandes fonctions sociales. Voltaire n'a pas donné satisfaction à ces prétentions. Voyons ce qu'on a fait de nos jours en cherchant à les satisfaire. Dans un récit de la guerre de Hollande, sous Louis XIV, l'historien préoccupé de réaliser l'idéal si complexe de l'histoire qu'on a conçu de nos jours, se dit que la guerre et les finances doivent marcher ensemble puisque, comme l'a dit Sully, l'argent est le nerf de la guerre, il fait alors un détail très étendu des ressources employées par Colbert pour se procurer de l'argent dans cette occasion.

On réduisit le nombre des trésoriers de France à quatorze par *généralité*

On réduisit au nombre de 1023 les 1884 officiers des greniers à sel.

Les gages des officiers supprimés furent réunis aux gages des officiers conservés, à la condition pour ceux-ci d'en payer au roi la *valeur capitalisée à raison du denier seize.*

On tira cinq millions des recherches sur les *francs-fiefs*. Neuf cent mille livres de *rentes domaniales* furent aliénées pour dix millions.

On vendit les matériaux de toutes échoppes, boutiques, places appartenant au roi et les matériaux de la halle aux draps et aux toiles.

Il faudrait un commentaire pour chacune de ces expressions techniques,

: l'historien qui prétendrait réaliser l'idéal de l'histoire, tel que nous le concevons serait exposé à donner une suite d'énigmes ou une suite de dissertations en nous faisant attendre l'événement principal qui nous attire par ce qu'il a de dramatique et que nous sommes impatients de trouver.

C'est ainsi que, pour avoir essayé de caresser nos prétentions, l'historien moderne arrive à frustrer notre attente, parce qu'il a négligé nos véritables besoins. Le besoin véritable qui nous porte à lire l'histoire de notre pays est celui de nous y trouver nous-mêmes, de savoir comment nos affaires se font, si elles se font par nous ou sans nous; comment nous nous comportons dans les grandes crises politiques ou sociales, quels efforts généreux nous sommes capables de faire pour repousser l'étranger. Tout cela nous voulons le savoir, non pas avec des détails techniques mais d'une manière générale qui laisse à l'esprit toute sa liberté et ne l'accable pas sous la profusion des choses inut

130v

Ce premier besoin est dominé par celui de la vérité c'est à dire que nous voulons avant tout que l'historien nous expose des faits vrais, encore n'est ce pas indifféremment toute vérité que nous recherchons. Nous préférons à toute autre la vérité qui honore notre nation; nous aimons mieux la vérité sur les grands hommes que la vérité sur les petits hommes. Nous voulons un genre de vérité qui nous élève, nous fortifie et nous encourage. La preuve c'est que dans une histoire, nous franchissons en toute hâte les époques où il n'y a que de petits caractères et de grandes intrigues pour arriver aux époques privilégiées où actions et caractères s'élèvent à la même hauteur. Voltaire a compris ce besoin. S'il ne dissimule pas dans son livre les troubles de la Fronde il a du plaisir à en sortir, et à voir la nation tout entière s'attelant en quelque sorte au char de l'état pour le tirer ~~la France~~ de ce bourbier et pour acheter par un grand le droit de s'appeler le dix-septième siècle.

N'est-il pas admirable de voir ce grand esprit limiter sa tâche, se réduire à être le peintre d'un tableau restreint pour mieux satisfaire nos véritables besoins qu'il comprend parcequ'il les ressent lui-même? Ce travail de vingt années a-t-il porté les fruits que méritait tant de courage? Cela n'est pas douteux pour nous du moins qui ne pouvons pas lire le récit de certaines batailles sans être ému presque jusqu'aux larmes. C'est ainsi dire qu'il nous a montré dans l'histoire ce drame véritable que nous y cherchons. Après cela, aurions-nous le courage de lui demander compte de son plan, fut-il mauvais? Irions-nous lui reprocher de ne pas avoir fait un tout, un ensemble? S'il n'a pas mis dans la composition ~~l'~~une unité apparente, l'unité d'impression qui résulte de tout l'ouvrage en tient

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

avantageusement la place. Et cette impression unique qui domine l'ouvrage entier, qui ressort des parties diverses Voltaire l'a prévue, il l'a en quelque sorte indiquée d'avance, il a voulu qu'elle fût favorable à l'honneur du pays. C'est pour cela qu'il s'emporte contre la Beaumelle ~~auteur de [illegible]~~. qui avait falsifié une partie de son ouvrage en y introduisant des insinuations diffamatoires | Il se plaint que la Beaumelle ait travesti en libelle diffamatoire un ouvrage entrepris pour l'honneur et l'encouragement de la nation française.

Une conception aussi belle et aussi une ne peut-elle pas tenir lieu d'une composition plus apparente que réelle. Après cet examen, il est difficile de ne pas prendre un peu d'humeur contre ces théories exagérées qui nous font mépriser un tel ouvrage avant de l'avoir lu et qui nous dispensent par conséquent de le lire. On regrette aussi de voir ~~chez~~ un critique comme Monsieur Villemain si peu de proportion entre le blâme et la louange. La critique occupe deux pages, voici ce qui reste pour l'éloge:

« On portera plus de critique dans le même sujet ; mais on ne montrera pas mieux le génie de cette société puissante et polie, dont Voltaire avait vu la dernière splendeur, et dont il parlait la langue. C'est par là que son récit est original, et ne peut plus être surpassé ».

Cet éloge est excellent ce qui est une raison de plus pour regretter qu'il ne soit pas plus étendu. Pour ce qui est du reproche qui porte sur la composition, nous avons dit que nous considérions ce défaut apparent comme une beauté véritable. Voltaire aurait pu faire un tableau où tout aurait été placé dans le même cadre mais comme on y aurait senti le travail! comme la confusion en aurait pu gâter l'effet! C'est à peine si l'imagination se représente un pareil tableau. Voltaire a préféré faire une galerie de tableaux, quelque chose d'analogue à cette vie de St Bruno que nous admirons au Louvre où le peintre a su si bien associer la variété et l'unité, les phases successives de la vie d'un personnage et ce personnage lui-même dans son unité. On y trouve une suite de tableaux séparés et une fiction de tableau général qui résulte de l'ensemble. L'effet du *Siècle de Louis XIV* est le même : le personnage du grand roi remplaça celui de St Bruno.

La conclusion de toute cette étude c'est qu'il faut lire le *Siècle de Louis XIV*. Les théories qui dispensent de le lire sont peut être plus attrayantes que le livre Mais quand on se décide à en juger par soi-même on trouve dans l'ouvrage de Voltaire de quoi s'affermir dans son admiration contre des théories qui après tout n'ont rien produit d'aussi beau.

9

Cours d'Eloquence Française de Monsieur Nisard

8me Rédaction

Neuvième leçon

Beautés du Siècle de Louis XIV

Beautés du sujet.

Quid ? — Il ne s'agit pas de morceaux.

Disposition de l'esprit, en ce qui regarde un sujet.

1. tout ce qui doit y entrer.
2. limites des genres.

Exemple. Conquête de la Hollande.

1 causes de la guerre
2 Situation des deux peuples — Les chefs.
3 La guerre.

« Je veux que le lecteur se demande à lui même : la Hollande sera-t-elle détruite ? Je veux émouvoir etc. »

Beautés.

Citations.
1 Portrait du prince d'Orange.
2 Lutte avec Jean de Witt.
3. Mort des De Witt.

Combats.

Cicéron, sur les mémoires de César :

Le style en est tout uni, simple, agréable, et dépouillé de tout ornement de langage comme ~~un corps sans vêtements~~ d'un vêtement inutile... Il a ôté ~~à jamais~~ aux gens sensés l'envie d'écrire. Car rien ne plaît davantage dans l'histoire qu'une brièveté correcte et lumineuse.

Nudi enim sunt, recti, et venusti, omni ornatu orationis, tanquam veste detracta. ... Sanos quidem homines a scribendo deterruit. Nihil enim est in historia pura et illustri brevitate dulcius.

Brutus, 75.

Besoin de réalité.

Guerre, où l'on s'intéresse aux deux nations.

Tlm, ce que cela serait.

Autre exemple.

Gouvernement intérieur.

Justice, commerce, police, lois, discipline militaire, marine, bâtiments, finances etc.

Chap. 29 et 30.

~~La France telle que l'avaient faite~~ la Fronde.

~~Besoin de notre esprit.~~

Besoin de notre esprit;

~~[illegible] discipline [illegible] limites du genre~~.

Comment la France s'en ~~[illegible]~~ est-elle tirée?

Trois figures tracent des tableaux. – historiquement et d'une manière générale. Elles. – ~~[illegible]~~ Volonté – ~~[illegible]~~ qui éprouve que ce qu'il a appris lui nuit.

Paris, patrie de la société. Création.

Nouveauté de cette partie du siècle.

Plus, ce que cela serait.

Troisième exemple.

Des beaux arts chapitres 31, 32, 33.

Besoins de notre esprit sur ce sujet.

Beautés. Galeries de portraits. « Grands hommes qui ont préparé des plaisirs purs

136v

et durables aux hommes qui ne sont pas encore nés.

Portraits de La Rochefoucauld, Pascal, Bourdaloue, Bossuet, Fénelon &

Pourquoi plaisent-ils? Premiers crayons.

Beauté de la langue dans le siècle de Louis XIV.

Voltaire – parlant la langue de la pureté dont il est l'historien.

Propriété.

Voltaire dit des Provinciales: "Il faut rapporter à cet ouvrage l'époque de la fixation du langage."

Parle-t-il toute la langue du XVII siècle?

Siècle de Louis XIV. (Suite.)

Nous avons consacré la dernière leçon à défendre contre un illustre critique le plan du siècle de Louis XIV; nous l'avons fait valoir comme une beauté, ou pour être plus modestes sinon plus justes, comme une commodité, ce qui n'ôte rien du reste au mérite de Voltaire. L'art, en effet, est-il autre chose que le secret de communiquer au lecteur par la voie la plus agréable et la plus facile les vérités que l'on veut faire passer dans son esprit? La perfection de l'art c'est de réunir l'agrément à la vérité. Le plan du siècle de Louis XIV est donc une des beautés de cet ouvrage, une des premières peut-être ~~et~~ mais non pas la seule; il en est d'autres qui sont dignes de fixer toute notre attention. On attache souvent à ce mot de beautés littéraires un sens trop restreint et qui appartient plus aux habitudes des classes, à une langue créée pour des esprits encore faibles et jeunes qu'à celle d'une littérature forte et mûrie par l'expérience. Les beautés d'un ouvrage ce sont des morceaux brillants des expressions heureuses, des *flosculi* comme le disaient spirituellement les latins. On a raison de renfermer les beautés littéraires dans ces mérites de détail quand on s'adresse à des esprits trop faibles pour saisir les beautés d'ensemble et de composition: mais les véritables beautés, celles dont les rhétoriques semblent ignorer le nom et presque l'existence, celles qui saisissent le plus vivement le lecteur attentif et sérieux; ce ne sont point certains artifices, certains mérites d'arrangement et de disposition: ce sont les beautés du sujet, c'est le cœur et l'esprit de l'écrivain comprenant les besoins de mon cœur et de mon esprit au moment où je vais ouvrir son livre; venant pour ainsi dire au devant de toutes mes exigences, trouvant des réponses pour toutes les questions qu'a soulevées en moi le seul titre de son ouvrage, devinant les dispositions de mon esprit en présence du sujet qu'il va traiter, et y donnant une légitime et complète satisfaction.

L'écrivain qui remplit ces conditions me fait goûter ce que j'appelle en littérature les vraies et solides beautés.

Les beautés d'un ouvrage sont donc tout ce qui intéresse, tout ce qui satisfait le lecteur déjà préparé: c'est encore le sentiment du genre auquel appartient le livre, et l'écrivain qui sait maintenir son sujet dans les limites du genre, et remplir son cadre sans le dépasser, est un écrivain supérieur qui méritera mon admiration par la grandeur et la solidité dl'ensemble plus encore que par des beautés de détail.

Il est facile de donner plus de précision à ces idées générales en les appliquant à un de ces grands tableaux qui forment une partie distincte du siècle de Louis XIV: par exemple la conquête de Hollande.

Comment l'écrivain pourra-t-il intéresser à ce grand épisode de l'histoire du dix-septième siècle le lecteur sérieux qui aborde son livre avec une disposition particulière d'esprit, et qui y cherche un plaisir et un enseignement en harmonie avec ses idées et ses préoccupations du moment?

Il s'agit d'une lutte entre deux nations inégales la France puissante, riche et tranquille, la Hollande, faible et agitée: quelles sont en face d'une pareille situation les légitimes exigences de mon esprit? J'ai besoin avant tout de clarté et de vérité: je veux connaître les causes de la guerre: je veux savoir quels torts ou quels griefs ont armé l'une contre l'autre ces deux peuples qui dont la lutte va partager l'Europe: j'ai le droit d'exiger que l'écrivain me représente l'état des deux nations, me fasse pénétrer dans les détails de leur gouvernement quand ils se rapportent à la guerre présente, fasse revivre à mes yeux leurs caractères, leurs passions, leurs chefs: mais je ne demande point de longs détails: je

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

veux que tout soit vif court et frappant : je
veux que rien ne retarde trop longtemps ma
marche et m'empêche d'arriver droit au but
c'est à dire à l'événement qui appelle et
captive tout mon intérêt : pour moi, la guerre
c'est un drame : et si je suis curieux d'en connaître
l'exposition, et d'apprendre le nom et le caractère
des personnages, je désire avec une curiosité bien
autrement ardente de voir se dérouler devant
mes yeux les scènes de cette grande tragédie, et de
me voir conduit rapidement au milieu même
de l'action. Voltaire qui jugeait des dispositions
du public d'après les siennes, et qui analysait
en critique supérieur ses intentions et ses impressions
n'a-t-il pas dit lui-même : « Je veux émouvoir,
« je veux que le lecteur se demande : la
« Hollande sera-t-elle détruite ? »
telles sont les dispositions du lecteur au moment
où il va aborder l'épisode de la conquête
de la Hollande. telles étaient aussi les
préoccupations de Voltaire en commençant
ce tableau. Il expose brièvement les
causes de la guerre : il peint à grands
traits la situation respective des deux
peuples, la France puissante, respectée, riche de
son commerce et de son industrie, pacifiée et
tranquille sous la main toute-puissante de
Louis XIV : la Hollande si petite par son
territoire, si grande par sa renommée et sa force maritime,

mais travaillé par des dissensions intérieures et divisé entre les partisans de la république et ceux du stathoudérat. Voltaire sait unir dans ce double tableau l'impartialité de l'histoire au patriotisme: nous pouvons, en le lisant, être fiers de la France, mais sans devenir injustes envers la Hollande. Il nous a montré les deux nations; il lui reste à peindre les chefs; il le fera non pas en peintre de portraits, mais en historien qui dessine à grands traits les caractères par des faits bien plus que par des phrases. Quand Voltaire a fait passer sous mes yeux ces immenses préparatifs de la France, le nom de tant de grands généraux, ce jeune roi si brillant et si plein d'ardeur, une curiosité naturelle que Voltaire ne provoque point mais qu'il sent et qu'il satisfait s'éveille dans mon esprit: je me demande ce que la Hollande pourra opposer à la France et à Louis XIV. voici comment Voltaire me répond:

Siècle de Louis XIV Ch. X.

« Contre Turenne, Condé, Luxembourg, Vauban,
« cent trente mille ~~hommes~~ combattants, une artillerie
« prodigieuse et de l'argent avec lequel on attaquait
« encore la fidélité des commandants des places
« ennemies, la Hollande n'avait à opposer qu'un
« jeune prince d'une constitution faible qui n'avait
« jamais vu ni sièges, ni batailles, et environ vingt-
« cinq mille mauvais soldats en quoi consistait alors
« toute la garde du pays. Le prince Guillaume
« d'Orange, âgé de vingt deux ans, venait d'être
« élu capitaine général des forces de terre par

" les vœux de la nation : Jean de Witt, le grand pensionnaire y avait consenti par nécessité. Ce prince nourrissait sous le flegme hollandais une ardeur d'ambition et de gloire qui éclata toujours depuis dans sa conduite, sans s'échapper jamais dans ses discours. Son humeur était froide et sévère, son génie actif et perçant : son courage qui ne se rebutait jamais fit supporter à son corps faible et languissant des fatigues au dessus de ses forces. Il était valeureux sans ostentation, ambitieux mais ennemi du faste ; né avec une opiniâtreté flegmatique faite pour combattre l'adversité, aimant les affaires et la guerre, ne connaissant ni les plaisirs attachés à la grandeur ni ceux de l'humanité, enfin presque en tout l'opposé de Louis XIV. "

Voltaire nous a fait connaître le chef que la Hollande opposera à la France : ce que nous demandons maintenant à l'Historien c'est de nous représenter l'état intérieur de la Hollande, les dissensions qui l'agitent, la cause de ces troubles, les hommes qui y ont joué un grand rôle : Voltaire n'a pas manqué à ce devoir.

" La désolation de l'état, continue-t-il après avoir raconté le passage du Rhin par l'armée française, était augmentée par les divisions ordinaires aux malheureux qui s'imputent les uns aux autres les calamités publiques. Le grand pensionnaire De Witt ne croyait pouvoir sauver ce qui restait de sa patrie qu'en demandant la paix au vainqueur

140r

« Son esprit à la fois tout républicain et jaloux de son
« autorité particulière craignait toujours l'élévation
« du prince d'Orange, encore plus que les conquêtes
« du roi de France : il avait fait jurer à ce prince
« même l'observation d'un édit perpétuel, par lequel
« le prince était exclu de la charge de stathouder. L'honneur,
« l'autorité, l'esprit de parti, l'intérêt liaient de Witt
« à ce serment. Il aimait mieux voir sa république
« subjuguée par un roi vainqueur que soumise à un stathouder.
« Le prince d'Orange, de son côté, plus ambitieux que
« de Witt, aussi attaché à sa patrie, plus patient dans
« les malheurs publics, attendant tout du temps
« et de l'opiniâtreté de ~~la~~ constance, briguait le
« stathoudérat ~~avec~~ et s'opposait à la paix avec la
« même ardeur. Les États résolurent qu'on demanderait
« la paix malgré le prince : mais le prince fut élevé au
« stathoudérat malgré les de Witt. »

Cette vive peinture nous rend impatients de savoir quel parti triompha dans cette lutte où se jouaient les destinées de la Hollande ; comment elle se délivra de ces dissensions qui la jetaient sans force aux pieds de Louis XIV. Voltaire nous l'apprendra dans un récit frappant et rapide comme les événements qu'il raconte.

Les États avaient demandé la paix : Louis XIV avait proposé des conditions qui auraient été la ruine de la Hollande et de Witt y avait prêté l'oreille avec ce mélange de bons et de mauvais sentiments qui le rendent peut-être plus intéressant que coupable.

Siècle de Louis XIV. Ch. X. « Ces conditions d'une paix qui tenait tant

" de la servitude parurent intolérables, continue Voltaire,
" et la fierté du vainqueur inspira un courage de désespoir
" aux vaincus. On résolut de périr les armes à la main.
" Tous les cœurs et toutes les espérances se tournèrent vers
" le prince d'Orange. Le peuple en fureur éclata contre
" le grand pensionnaire qui avait demandé la paix.
" A ces séditions se joignirent la politique du prince
" et l'animosité de son parti. On attente d'abord
" à la vie du grand pensionnaire Jean de Witt; ensuite
" on accuse Corneille son frère d'avoir attenté à celle
" du prince. Corneille est appliqué à la question. Il récita
" dans les tourments le commencement de cette ode d'Horace
" Justum et tenacem.... convenable à son état et à son
" courage, et qu'on peut traduire ainsi pour ceux
" qui ignorent le latin:

Les torrents impétueux
La mer qui gronde et s'élance
La fureur et l'insolence
D'un peuple tumultueux
Des fiers tyrans la vengeance
N'ébranlent pas la constance
D'un cœur ferme et vertueux.

" Enfin la populace effrénée massacra dans la Haye
" les deux frères de Witt, l'un qui avait gouverné l'Etat
" pendant dix-neuf ans avec vertu, et l'autre qui
" l'avait servi de son épée. On exerça sur leurs corps
" sanglants toutes les fureurs dont le peuple est capable.
" horreurs communes à toutes les nations, et que les
" Français avaient fait éprouver au maréchal d'Ancre, à l'amiral
" Coligny etc.... car la populace est presque partout la même."

Voltaire, on le voit, n'oublie pas l'impartialité qui est un des premiers devoirs de l'historien; il sait rappeler et flétrir les fautes de ses concitoyens sans affaiblir le légitime orgueil et l'amour de la patrie qu'un historien français doit avoir pour but de fortifier: il est du parti de l'humanité et de la justice lors même qu'elle se trouve chez nos ennemis, mais l'amour du pays n'en souffre pas: il en devient même plus élevé et plus éclairé en cessant d'être aveugle et exclusif.

Nous connaissons la situation des deux peuples leurs préparatifs, leurs chefs, la cause et l'issue des troubles intérieurs de la Hollande: Voltaire peut maintenant aborder le récit de la guerre et il le fait avec cette vivacité de style et de pensée qu'il porte dans toutes ses œuvres. Le passage du Rhin est un modèle de récit frappant, saisissant, rempli de ces anecdotes qui sans ralentir la marche des événements, nous font connaître les chefs, et assister pour ainsi dire aux scènes de l'histoire que rappelle l'écrivain. César seul dans l'antiquité a pu donner le modèle de cette admirable rapidité, de cette simplicité vive et forte: et il semble que Cicéron traçait d'avance le portrait de Voltaire quand il disait du style de César: « Nudi enim sunt, recti et
Brutus. ch. 75. « venusti, omni ornatu orationis, tanquam veste detracta.
« ....Sanos quidem homines a scribendo deterruit. Nihil
« enim est in historia pura et illustri brevitate dulcius. »
« Le style en est tout uni (il parle des Commentaires.) simple, agréable,
« et dépouillé de tout ornement de langage, comme

« d'un vêtement inutile.... Il a ôté aux gens sensés
« l'envie d'écrire. Car rien ne plaît davantage
« dans l'histoire qu'une brièveté correcte et lumineuse.

Cicéron comprenait l'histoire comme César et Voltaire; il la voulait courte et frappante, et en exprimant cette vérité il ne faisait que prendre sur le fait un besoin de l'esprit humain que les historiens comme César et Voltaire n'ont pas créé mais qu'ils ont satisfait parce qu'ils le sentaient aussi vivement que les autres hommes. Il est vrai que de notre temps on s'est fait un idéal de l'histoire qui ne ressemble plus au portrait qu'en trace Cicéron: l'histoire aujourd'hui a renoncé à cette brièveté lumineuse de César pour s'étendre avec complaisance en curiosités de détail et en développements sans fin: on conçoit sans doute qu'un historien puisse être curieux d'approfondir la guerre de Hollande, de recueillir les dépêches, d'en faire des extraits, de pénétrer dans les secrets de la diplomatie contemporaine: d'épuiser à propos des préparatifs de la guerre la liste des forces mises en ligne par les deux nations, de faire entrer dans un récit détaillé des troubles de La Haye une partie considérable de l'histoire de Hollande: mais cette histoire qui deviendra s'il s'agit de guerre, un recueil de mémoires militaires, s'il s'agit de politique une dissertation de publiciste, s'il faut mettre en scène les circonstances dramatiques un roman historique plus encore qu'une histoire; pourra séduire et intéresser à une première lecture; elle n'en commandera pas une seconde: on n'y reviendra point et on revient à Voltaire.

En regard d'un exemple choisi dans l'histoire militaire du règne de Louis XIV nous en placerons un autre tiré de l'histoire du gouvernement intérieur.

Quand on aborde ce chapitre de Voltaire on n'entre point d'ordinaire dans un monde inconnu: on a conservé quelques notions de l'état de la France avant Louis XIV: de l'anarchie ridicule et mesquine de la Fronde, de ce parlement qui suspendait la justice pendant quinze jours pour s'occuper d'affaires politiques qui n'entraient point dans ses attributions, de la corruption des plus nobles caractères entraînés par les mœurs de l'époque: de Turenne voulant séduire à prix d'argent les colonels qui servaient sous ses ordres et ne pouvant y réussir parceque Mazarin les payait plus cher: d'un président Maisons qui avait gagné trente millions en pillant le trésor et qui destitué après de longues années d'impunité disait: « les « Parisiens ont grand tort, car je commençais à « m'occuper d'eux: » enfin de la fortune scandaleuse de Mazarin, de la déchéance de la marine et du commerce, et de ces difficultés qui attendaient le gouvernement de Louis XIV à la mort du premier ministre.

Ce que nous demandons à l'historien c'est de nous apprendre comment la France est sortie de ces désordres puissante et tranquille; comment la marine, le commerce, les finances se sont relevées sous une main ferme et habile, comment l'ordre a été rétabli dans les lois, la police créée, tous les grands services relevés et perfectionnés: mais nous n'exigeons point des détails infinis, des citations sur le commerce et des mémoires sur les finances: nous voulons nous en tenir à des notions générales quoique précises et claires pour tous les lecteurs. Telle a été l'œuvre de Voltaire: il n'a pris du sujet que ce qui pouvait intéresser et frapper toutes les intelligences, et il a disposé les diverses parties de son sujet avec tant d'art, il a jeté tant de lumière sur les obscurités de l'administration qu'il éveille dans l'esprit de tous les lecteurs une sorte d'aptitude à l'intelligence de ces matières difficiles, sans le fatiguer par l'excès des détails, sans le flatter en entrant dans de longues considérations qui présumeraient trop des connaissances politiques ou administratives de son public. À l'intérêt historique de ce chapitre se joint le tableau philosophique d'une société qui renaissait sous l'influence d'un esprit supérieur passionné pour le grand, mais aimant l'utile: car en politique le grand est la splendeur du bon, comme en esthétique le beau est la splendeur du vrai.

Quand on a lu Voltaire il semble que l'on comprenne et que l'on aime davantage la société: nous connaissons mieux et nous estimons plus notre rôle et celui des autres: en voyant toutes les professions se soutenir, se mêler et travailler de concert au progrès et au bonheur du pays; on prend pour la société en général une estime plus profonde, et on ressent une sympathie plus sincère pour toutes les conditions, qui ont leur place, leur rôle, et leur utilité dans l'état.

Pour les anecdotes comme pour la guerre et le gouvernement nous pourrions faire ressortir la méthode ingénieuse de Voltaire : nous pourrions montrer avec quelle connaissance de l'esprit humain il a su prévenir nos exigences et satisfaire une curiosité légitime et modérée : car s'il évite la sécheresse et la monotonie il ne dédaigne pas moins l'artifice de ces auteurs qui flattent une curiosité indiscrète : ses anecdotes ne seront pas une chronique scandaleuse, ce sont des coups de pinceau qui d'un trait indiquent les mœurs d'une époque.

C'est là que Voltaire retrace avec une délicatesse merveilleuse le portrait de ces femmes qui n'exercèrent que trop d'influence sur Louis XIV, c'est là qu'on trouve sur la plus aimable et la moins coupable de toutes sur Madame de la Vallière s'arrachant au monde, ce passage si vivement senti et écrit

Anecdotes. Ch. XXVI avec tant de charme. « En 1675 elle embrassa la
« ressource des âmes tendres auxquelles il faut des sentiments
« vifs et profonds qui les subjuguent. Elle crut que
« Dieu seul pouvait succéder dans son cœur à son amant.
« Elle se fit carmélite à Paris et persévéra. Se couvrir d'un
« cilice, marcher pieds nus, jeûner rigoureusement, chanter
« la nuit, au chœur, dans une langue inconnue, tout cela
« ne rebuta point la délicatesse d'une femme accoutumée
« à tant de gloire, de mollesse et de plaisirs. Elle vécut dans ces
« austérités jusqu'en 1710 sous le nom [illegible] de Sœur
« Sœur de la Miséricorde. »

C'était sans doute en relisant ces beaux chapitres sur la société, sur le gouvernement, sur les progrès de la France, sur les embellissements de Paris que Voltaire sous l'influence de sa propre lecture se laissait aller à un mouvement de plaisir et de

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

reconnaissance pour cette société du dix-septième siècle à qui la France devait tant et qu'il ajoutait en parlant de Paris le centre de toutes les élégances et de tous les progrès.
« L'extrême facilité introduite dans le commerce du monde,
« l'affabilité, la simplicité, la culture de l'esprit, ont fait
« tant de Paris une ville qui pour la douceur de la vie
« l'emporte probablement de beaucoup sur Rome et sur
« Athènes dans le temps de leur splendeur.

Siècle de Louis XIV (dernière édition publiée du vivant de Voltaire) Ch. XXIX.

« Cette foule de secours toujours prompts, toujours ouverts
« pour toutes les sciences, pour tous les arts, les goûts et les
« besoins : tant d'utilités solides réunies avec tant de choses
« agréables, jointes à cette franchise particulière aux
« Parisiens, tout cela engage un grand nombre d'étrangers à
« voyager ou à faire leur séjour dans cette patrie de la société.
« Si quelques natifs en sortent, ce sont ceux qui, appelés
« ailleurs par leurs talents, sont un témoignage honorable
« à leur pays ; ou c'est le rebut de la nation qui essaie
« de profiter de la considération qu'elle inspire : ou bien
« ce sont des émigrants qui préfèrent encore leur religion à leur
« patrie, et qui vont ailleurs chercher la misère ou la fortune
« à l'exemple de leurs pères chassés de France par la fatale injure
« faite aux cendres du grand Henri IV ; lorsqu'on anéantit
« sa loi perpétuelle appelée l'Édit de Nantes : ou enfin ce
« sont des officiers mécontents du ministère, des accusés qui
« ont échappé aux formes rigoureuses d'une justice quelquefois
« mal administrée : et c'est ce qui arrive dans tous les
« pays de la terre. »

C'est là en effet l'impression que l'on éprouve à la lecture du Siècle de Louis XIV : on aime comme Voltaire cette société qu'il a si bien peinte, on la connaît, on y vit. L'historien doit-il davantage à son lecteur et de plus longs détails n'eussent-ils pas affaibli cette impression au lieu de la rendre plus vive ?

A l'importance de ses guerres, à la grandeur du gouvernement, à l'éclat de la société la France de Louis XIV joignait une autre gloire que Voltaire n'avait garde de négliger, celle des lettres et des arts. C'est un tableau ou plutôt une galerie de tableaux qui réunissent nos plus grands hommes, les noms les plus honorables pour la France dans la littérature et dans les arts, et qui retracent leurs traits principaux avec tant de justesse, de vérité, de vivacité que rien encore n'a pu effacer la fraîcheur de cette première peinture.

Là encore le lecteur était difficile à satisfaire: il apportait des opinions déjà faites, des exigences toutes particulières: l'historien, pour satisfaire aux besoins de notre intelligence littéraire devait nous montrer à la fois l'esprit français éclatant partout au dix-septième siècle et les qualités distinctes de chacun des grands hommes qui représentent dans des genres différents le même esprit de la littérature nationale. Voltaire a compris toutes les difficultés de cette partie de son œuvre et les a vaincues avec une persévérance de talent et de bonheur qu'on ne saurait trop admirer.

Quoi de plus fin et de plus sobre que ce jugement sur La Rochefoucauld: « Un des ouvrages qui contribuèrent le plus à former le goût de la nation et à lui donner un esprit de justesse et de précision, fut le petit recueil des Maximes de François duc de La Rochefoucauld. Quoiqu'il n'y ait presque qu'une vérité dans ce livre qui est que l'amour-propre est le mobile de tout, cependant cette pensée se présente sous tant d'aspects variés, qu'elle est presque toujours piquante. C'est moins

Siècle de Louis XIV. Ch. XXXV.

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

« un livre que des matériaux pour orner un livre. On lut
« avidement ce recueil : il accoutuma à penser et à
« renfermer ses pensées dans un tour vif, précis et délicat. »
Quoi de plus juste que cet éloge de Pascal ?
Siècle de Louis XIV. « Le premier livre de génie qu'on vit en prose fut le recueil
XXXII « des Lettres Provinciales en 1656. Toutes les sortes d'éloquence
« y sont renfermées. Il n'y a pas un seul mot qui
« depuis cent ans, se soit ressenti du changement qui
« altère souvent les langues vivantes. Il faut rapporter
« à cet ouvrage l'époque de la fixation du langage. »
« Quoi de plus vrai et de plus vif que ce passage où Voltaire
« rend à Bossuet une si éclatante justice. « Quand
« Bourdaloue parut, dit-il, Bossuet ne passa plus pour le
« premier des prédicateurs. Il s'était déjà donné aux
« Oraisons funèbres, genre d'éloquence qui demande de
« l'imagination et une grandeur majestueuse qui
« tient un peu à la poésie, dont il faut toujours
« emprunter quelque chose, quoique avec discrétion, quand on
« tend au sublime.......... - - - - - - - - - - - - -
« Les Français furent les seuls qui réussirent dans ce
« genre d'éloquence. Le même homme, quelque
« temps après, en inventa un nouveau, qui ne
« pouvait guère avoir de succès qu'entre ses mains. Il
« appliqua l'art oratoire à l'histoire même qui
« semble l'exclure. Son discours sur l'histoire
« Universelle composé pour l'éducation du dauphin
« n'a eu ni modèle ni imitateurs.... On fut
« étonné de cette force majestueuse dont il
« décrit les mœurs, le gouvernement, l'accroissement et
« la chute des grands empires, et de ces traits rapides
« d'une vérité énergique dont il peint et juge les nations. »

Il règne dans tous ces portraits je ne sais quel ton de vérité, je ne sais quelle simplicité de premier jet que l'on aime à retrouver même après les recherches savantes et les considérations ingénieuses d'une critique qui juge plus longuement: c'est un premier crayon de ces grandes figures, et que tous les portraits tracés depuis par tant de mains habiles n'ont pu faire oublier.

La beauté du Siècle de Louis XIV n'est donc pas dans les détails et dans les artifices du langage: elle est partout à la fois et dans l'ensemble et dans chacune des parties. L'acteur Talma disait qu'il n'aimait pas les beaux vers, mais les bons, on pourrait dire de même que la principale beauté du Siècle de Louis XIV est d'être bon et c'est un des éloges les plus flatteurs que l'on puisse donner à un livre, surtout à une histoire. Il n'est pas étonnant qu'un pareil ouvrage soit écrit dans une langue unie simple frappante agréable comme celle de César. Voltaire dans le Siècle de Louis XIV parle la langue de la société dont il écrit l'histoire, langue d'une pureté et d'une simplicité inimitables, et qui sait rester modeste en exprimant des choses fortes et profondes: au milieu de ce dix-huitième siècle qui altérait déjà les saines traditions, et qui sacrifiait à la langue précieuse de Fontenelle celle de la société polie du dix-septième siècle, Voltaire a toute la propriété d'expression du siècle qui l'a précédé: pour rester naturel et juste, il a dû non seulement écouter son instinct et son goût, il lui a fallu retrouver par un effort d'étude et de travail une langue perdue et résister à la mode et au goût de son époque.

Montesquieu avait sacrifié à l'idole, Voltaire ne l'imite pas et retrouve pour parler du dix septième siècle, ce langage de la conversation polie, des lettres, des mémoires que parlaient dans leurs heures familières et privées Racine, Bossuet et tous les maîtres de l'art d'écrire que Voltaire connaissait si bien et admirait tant: langage qu'il marque de son originalité personnelle, qu'il rend plus vif et plus rapide mais sans en altérer la pureté. On doit pourtant en convenir: Voltaire a écrit la langue telle qu'on la parlait au dix septième siècle, et non point telle que l'écrivaient les grands hommes, les Bourdaloue, les Bossuet: il lui a manqué le grand style et les grandes pensées; c'est un reproche que nous lui adresserons en parlant des défauts du siècle de Louis XIV tout en répétant de Voltaire ce qu'il disait de Louis XIV lui-même: «La postérité le regarde comme un grand roi «parce que le bien qu'il a fait subsiste, et le mal «qu'il a laissé a été réparé.»

H. Pigeonneau

10

Habbé.

Cours d'éloquence française
9e Leçon.

10e Leçon.

Défauts du siècle de Louis XIV.

Nous parlerons aujourd'hui des défauts du siècle de Louis XIV. Par le mot *défaut* nous n'entendons pas plus les défauts au point de vue d'une critique un peu étroite et purement littéraire que par *beautés* nous n'avons entendu les beautés de détail. Nous voulons parler ici de défauts plus considérables. Ce n'est pas que, dans le siècle de Louis XIV, on ne puisse trouver plusieurs défauts de détail qui ont aussi leur gravité. On y rencontre plus d'une inexactitude historique. Quelquefois l'admiration de Voltaire pour le ~~siècl~~ 17e siècle va jusqu'à la superstition et le rend injuste pour les siècles qui ont précédé. Ainsi on est étonné de voir le mot de Barbarie appliqué à l'époque qui a précédé le grand Corneille. Non, la France avant Corneille n'était pas barbare, et même, avant le Cid, on trouve des essais de poésie dramatique qui ont paru assez estimables à certains critiques pour enlever au grand Corneille le nom de créateur ~~de~~ du théâtre Français. Voltaire a aussi apporté une certaine légèreté dans ~~cert~~ ~~4~~ certains jugements sur le 16e siècle. Ainsi il réduit le mérite de Montaigne et d'Amyot à la naïveté. Il y a certainement autre chose dans *les Essais* et dans les préfaces ~~de~~ ~~Pl~~ d'Amyot que de la naïveté. Enfin on est surpris de trouver sous la plume de Voltaire, qui admirait beaucoup Boileau du grand mérite d'avoir toujours fait ce qu'il a voulu, ~~2~~ une accusation étrange qu'on ne peut attribuer qu'à un mouvement de mauvaise humeur. Il accuse Boileau d'avoir rabaissé le 17e siècle au dessous de l'antiquité dans son propre

149v

intérêt, parcequ'il imitait l'antiquité. Du reste Voltaire est un peu inégal à l'égal de Boileau. Il le loue, quand il n'obéit qu'aux inspirations de son bon sens. il le critique, quand il n'est pas content de lui-même, et qu'il trouve dans Boileau un censeur indirect et de ses défauts.

Mais il ne s'agit pas ici des inexactitudes historiques ou littéraires du *siècle de Louis XIV*. Il s'agit de défauts plus graves, de ces défauts qui ôtent à un ouvrage un peu de son autorité, lors même qu'il est écrit par un homme de génie. Il y en a deux principaux sur lesquels porteront nos observations.

Le premier de ces défauts est le manque d'une certaine élévation morale, le second est dans la prévention passionnée de Voltaire contre le Christianisme.

Notre admiration pour Voltaire ne nous empêchera pas d'insister sur ce manque d'élévation morale du siècle de Louis XIV. En effet de quel autre nom appeler l'indulgence ou plutôt la complaisance de Voltaire en ce qui regarde la conduite privée du grand roi? À ses yeux la politesse, le luxe, la grâce, les bonnes manières excusent les désordres et particulièrement ceux de Louis XIV. Il faut toutefois qu'il s'agisse d'un luxe de bon aloi et surtout d'un luxe qui atteste les progrès récents de la Civilisation dans un pays et qui honorent ce pays. Ce luxe excuse ~~pa~~ auprès de Voltaire des écarts condamnés par cette morale universelle qu'il oppose si souvent avec affectation à la morale Chrétienne.

Au moment où Louis XIV se met en campagne en 1670, Voltaire décrit avec beaucoup de complaisance ~~le~~ l'équipage de guerre du roi. « Le roi, qui fit tous ses voyages de guerre à cheval, fit celui-ci pour la première fois dans un carrosse à glaces. » Voltaire est ébloui et charmé, parceque ce sont les premiers carrosses à glaces qu'on ait vus en France : malheureusement Voltaire ajoute : « la reine, Madame, sa belle sœur, la marquise de Montespan, étaient dans cet équipage superbe, » et Voltaire ne trouve rien à dire sur cette société ~~d'une~~ de la maîtresse du roi[‡] imposée à la reine, à la pieuse Marie-Thérèse. Il remarque que, lorsque Mme de Montespan allait seule, « elle avait quatre gardes du corps aux portières de son carrosse. » Les bals, les feux d'artifices, les tables tenues comme à St Germain, les cadeaux aux dames, les gratifications aux officiers, tout cela caché à Voltaire le spectacle scandaleux donné par Louis XIV à l'armée et à la France. Bien plus, Voltaire y trouve une occasion de féliciter Louis XIV. La maîtresse était bien fêtée, « tous les hommages étaient pour elle », — « cependant cette dame n'était pas du secret, le roi savait distinguer les affaires d'État des plaisirs. » Le roi agissait sans doute fort sagement en ne livrant pas le secret de l'état à sa maîtresse, mais il semble que ~~il~~ cela ne devrait être invoqué que comme circonstance atténuante.

Voltaire a été séduit par ce grand éclat, par tout ce que ce luxe avait d'ingénieux, de solide et de nouveau. Du reste Voltaire ne voit guère la Civilisation que sous la forme du Luxe. Pour nous la Civilisation est toute autre

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

chose. C'est ce progrès lent mais continu qui fait arriver successivement à tout le monde à la moralité et au bien être, qui rend la vie meilleure et plus douce. Voltaire ne s'est pas élevé jusqu'à cette conception de la Civilisation. En 1736 il fit une petite pièce intitulée *le Mondain* qui eut beaucoup de succès et qui fut l'objet d'attaques, les unes justes, les autres passionnées. Il répondit à ces attaques par *la défense du Mondain*. En lisant cette pièce on est étonné de voir que la Civilisation pour Voltaire c'est le luxe et surtout son propre luxe. Voltaire était entré dans la vie trop doucement, il avait trouvé dans le château de Mme du Châtelet une aisance trop facile, et ses mœurs trop semblables à ~~ceux~~ celles du grand roi, nous expliquent, sans les justifier, des vers comme ceux-ci :

Le goût du luxe entre dans tous les rangs,
Le pauvre y vit des vanités des grands.
Et le travail, gagé par la mollesse,
S'ouvre à pas lents la route à la richesse.

Ainsi le pauvre est fort heureux qu'il y ait du luxe. Nous avouons que nous ne pouvons accepter une civilisation qui réduit la cause de l'existence du pauvre à la vanité et à la mollesse des grands. On regrette que Voltaire ait commencé par donner ~~cette~~ une telle appréciation des progrès de son temps.

Nous n'exagérions donc rien en accusant l'auteur du siècle de Louis XIV d'avoir quelquefois manqué d'élévation morale. Voltaire nous montre avec une singulière complaisance Louis

XIV entre trois maîtresses, (Mme de Montespan, Mlle de Fontanges, Mme de Maintenon), heureux dans ses amours. Cette complaisance n'est pas digne de l'historien. Voltaire est également trop complaisant pour cet acte de despotisme par lequel Louis XIV crut devoir et pouvoir légitimer ses bâtards et leur assurer des droits à la couronne de France "en tempérant par la loi naturelle la sévérité des lois de convention." Comment Voltaire peut-il appeler lois de convention les saintes lois du mariage sur lesquelles repose toute société? Ici l'indulgence va trop loin et égare le philosophe.

Il faut l'avouer: dans le temps que Voltaire écrivait le Siècle de Louis XIV il écrivait aussi la Pucelle. C'était, disait-il, sa distraction, la petite pièce après la grande. Ce poème, où des admirateurs trop complaisants trouvent des beautés, est le lien le plus honteux par lequel Voltaire ait été attaché à son siècle. Son excuse, si cette mauvaise action peut avoir une excuse c'est que la société polie lui demandait cette récréation de mauvais aloi. Des hommes sages lui disaient: je ~~reçois avec~~ chacun des chants de votre poème est ~~avec~~ attendu avec avidité, j'en fais avec le plus grand soin des lectures publiques. Darget parle à Voltaire d'une assemblée tenue à Vincennes en 1755 où on lut la Pucelle. "M. le chevalier de Croismare y présidait. M. de Mézieu y était. M. l'abbé de Chauvelin devait y être." Il est heureux pour M. l'abbé de Chauvelin qu'il ne s'y soit pas trouvé; mais il est malheureux qu'il ait promis

ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE

de s'y rendre. Du reste plus d'un abbé recevait alors directement de Voltaire la confidence de la Pucelle et ne s'en offensait point.

Voltaire paya ce honteux tribut aux faiblesses de son temps, comme Montesquieu l'avait payé dans les lettres Persanes. C'est une chose déplorable que cette complaisance des hommes les plus éminents pour les petites passions de leurs contemporains. Du reste Voltaire fut puni par où il avait péché. Dans le même temps qu'on mettait Crébillon fils à la Bastille pour des romans infâmes et aujourd'hui oubliés, les amis de Voltaire, de très honnêtes gens, le priaient d'ajouter un chant de plus à sa Pucelle. On répandait de fausses copies encore plus licencieuses que l'original. Voltaire se trouva un jour obligé, pour sauver sa vanité des critiques méritées que s'attiraient ces contrefaçons de son triste poème d'affronter publiquement la honte de publier la Pucelle. Le sens moral de Voltaire ne pouvait être très éveillé, quand il imprimait une pareille tache à sa gloire. il ne faut donc pas s'étonner qu'il lui ait manqué quelquefois dans l'appréciation de la vie privée de Louis XIV.

Le second défaut que nous avons signalé dans le siècle de Louis XIV, la prévention passionnée contre le Christianisme, est encore plus grave et plus capable de diminuer l'autorité de son livre. ~~Cette prévention~~ a Cette prévention lui suggère trop souvent des épigrammes un peu usées et dont l'effet est très médiocre en comparaison des beautés du livre. A de certains égards le siècle de Louis XIV est un tableau. or, dans Voltaire, ce tableau manque de la véritable couleur locale, en ce qu'on n'y sent pas la couleur Chrétienne. Il y a un mot sublime de Louis XIV, qu'il prononça, pendant la guerre de succession d'Angleterre: « Le roi d'Angleterre connaît mes forces, mais il ne connaît pas mon Cœur. » Voltaire a connu les forces du 17e siècle, il en a connu le génie, il n'en a pas connu le cœur. C'est que le cœur du 17e siècle était Chrétien. Nous ne voulons pas dire que le 17e siècle fut un siècle dévot, mais que tout le 17e siècle, sauf quelques libres penseurs dont les noms sont présents à tous les esprits, acceptait le Christianisme comme la science la plus complète de l'homme et comme la règle des mœurs. Ceux qui s'en éloignaient le plus dans leur conduite, n'en acceptaient pas moins cette règle du Christianisme; c'étaient des coupables qui savaient d'avance à quel tribunal ils devaient comparaître. On s'explique que Voltaire n'ait pas connu ce cœur du 17e siècle. cependant, comme il a la pénétration du génie curieux et honnête, il en a en quelque part un sentiment assez juste. en parlant du 17e siècle, il a mis parmi les qualités de ce siècle la gravité Chrétienne. Cette vue si vraie eût dû l'avertir d'aller plus loin, mais il en a été empêché par ses préventions anti-Chrétiennes.

Cette prévention a été la cause des jugements incomplets que Voltaire a portés sur les grands sermonnaires du 17e siècle. Nous avons parlé du jugement qu'il porte sur l'éloquence de Bossuet et qui est si juste au point de vue purement littéraire; il est impossible d'apprécier

ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE

dans des termes meilleurs l'extérieur de l'éloquence religieuse au 17e siècle. mais Voltaire n'en a pas senti le fond, il n'est pas allé jusqu'au cœur de cette éloquence. Quand il compare l'éloquence religieuse des modernes avec l'éloquence des anciens, et qu'il donne tout l'avantage aux modernes, il ne voit pas ~~que ce n'est~~ que cette supériorité littéraire n'est pas autre chose que la supériorité du Christianisme sur le Paganisme. Il admire le style de Pascal, de Bossuet, de Fénelon, il ne remonte pas jusqu'à la source d'où a jailli cette éloquence nouvelle.

Il n'a pas non plus connu le fond du cœur de certains grands hommes. Tandis qu'il se faisait l'historien complaisant~~e~~ de cette ~~anec~~ anecdote ridicule sur le prétendu mariage de Bossuet, il pousse la légèreté jusqu'à insinuer des doutes sur la foi de Bossuet et cette insinuation est beaucoup plus grave qu'une ~~cette~~ anecdote d'ailleurs indigne de Voltaire. « Au reste, dit-il dans son Catalogue des écrivains Français, on a prétendu que ce~~s~~ grand~~s~~ homme avait des sentiments philosophiques différens de sa théologie, à-peu-près comme un savant magistrat qui, jugeant selon la lettre de la loi, s'élèverait quelquefois en secret au dessus d'elle par la force de son génie. » Nous ne croyons pas que cette insinuation soit une calomnie faite avec l'intention de calomnier. ce n'est qu'un effet de l'aveuglement de Voltaire: il regarde Bossuet comme un très grand génie et il est fâché que cet homme de génie n'ait pas été philosophe. Mais en tous cas c'est là une erreur fort regrettable. Bossuet était entouré d'une atmosphère Chrétienne qui fermait les âmes à l'incrédulité philosophique;

~~tou~~
Toute sa vie, il n'a pas déposé la plume, il a vécu d'une vie de lutte et de prédication qui ne laisse pas un instant au doute. Il a combattu les protestants, il a combattu Fénelon; tour-à-tour controversiste admirable, directeur des âmes, historien sublime de la religion, il n'a pu un seul instant laisser pénétrer dans son âme l'inquiétude du philosophe. Voltaire se trompe historiquement sur les circonstances au milieu desquelles vivait Bossuet, sur les travaux de Bossuet. Il est impossible de supposer que dans l'auteur de l'Histoire des Variations il y ait eu à côté du théologien un philosophe secret.

Il est un autre grand homme du 17e siècle dont Voltaire n'a pas vu le fond du cœur: c'est Turenne. Voltaire insinue que Turenne était un ambitieux ~~ce~~ qui se cachait sous le personnage d'un protestant converti: "Né calviniste, il s'était fait catholique l'an 1668. Aucun protestant et même aucun philosophe ne pensa que la persuasion seule eût fait ce changement dans un homme de guerre, dans un politique âgé de cinquante années, qui avait encore des maîtresses. On sait que Louis XIV, en le créant maréchal général de ses armées, lui avait dit ces propres paroles rapportées dans les lettres de Pellisson et ailleurs: "Je voudrais que vous m'obligeassiez à faire quelque chose de plus pour vous." Ces paroles (selon eux) pouvaient, avec le temps, opérer une conversion. La place de connétable pouvait tenter un cœur ambitieux. Il était possible aussi que cette conversion fût sincère. Le cœur humain rassemble souvent la politique, l'ambition, les faiblesses de l'amour, les sentiments de la religion. Les catholiques, qui triomphaient de ce changement, ne voulurent pas croire l'âme de Turenne capable de feindre."

ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE

~~Cet~~ Telle est la première rédaction de ce petit morceau. Quoique Voltaire ne soit pas fâché que le lecteur attribue à la politique ~~de~~ la conversion de Turenne, ~~[illegible]~~ il laisse encore au lecteur la liberté de son jugement. il semble même incliner à la fin vers la possibilité d'une conversion sincère. Mais dans la dernière édition, après cette phrase où Voltaire remarque avec tant de finesse les contradictions du cœur humain, il a introduit celle-ci : « Aussi il était très-vraisemblable que Turenne ne quitta la religion de ses pères que par politique. » Ici le lecteur est enchaîné ; dans la 1re édition la sincérité de la conversion était possible. dans la dernière elle ne l'est plus. Ce qui prouve que Voltaire voulait qu'on ne crût pas à la sincérité de Turenne, c'est une lettre ~~à~~ qu'il écrit au président Hénault, le 1er Février 1752. « J'ai traité, je crois, comme je devais, l'article de la Conversion du maréchal de Turenne. J'ai adouci les teintes, autant que le peut un homme aussi ~~fermement~~ fermement persuadé que moi qu'un vieux général, un vieux politique et un vieux galant ne change pas de religion par un coup de la grâce. »

Voltaire a manqué à la vérité historique. il n'a pas lu au fond du cœur de Turenne. Il y avait même du temps de Voltaire assez de preuves historiques pour le préserver de cette erreur, s'il n'eût été aveuglé. Et même, autour de lui, ses amis, Hénault et d'Alembert, l'un dans son *abrégé chronologique de l'histoire de France*, l'autre dans *l'histoire de Dangeau*, ont cru à la sincérité de cette illustre conversion et en ont fait honneur à Bossuet. Mais depuis lors l'histoire nous en a donné des preuves encore plus frappantes. C'est Saint-Simon qui nous les fournit.

Dans le même temps que ~~Voltaire~~ Turenne lisait l'exposition Catholique de Bossuet, un neveu du maréchal, le comte de Lorges, travaillait au même ouvrage et s'inspirait des conseils du même Bossuet; il poussait les scrupules jusqu'à mettre en présence Claude et Bossuet; car une conversion était alors une grande affaire. et il sortait de ces conférences tout-à-fait Catholique. Bossuet, qui devait ~~à~~ au neveu et à l'oncle le secret ecclésiastique, les avait laissés l'un et l'autre dans l'ignorance de ce travail de conversion. Quand le comte de Lorges se crût bien affermi et ~~se~~ qu'il se fût fait Catholique, il se trouva bien embarrassé. car toute sa famille était protestante. Cependant il alla trouver Turenne et, après quelques hésitations, il lui déclara qu'il était Catholique. Le maréchal se jeta à son cou, l'embrassa et lui rendit confidence pour confidence. Voilà quel était le cœur du maréchal de Turenne, et voilà ce que Voltaire n'a pas vu, parceque ses préventions anti-Chrétiennes le lui ont dérobé. ~~Vol~~ Turenne était une grande âme, et les mots grande âme et conversion intéressée expriment des choses inconciliables.

La même prévention lui a caché un des côtés les plus intéressants du 17e siècle. Ce sont les belles fins de vie, les belles morts qui rendent si intéressante la lecture de l'histoire de cette époque. Il y a beaucoup de fautes dans ce siècle; mais il y a de belles expiations, et des morts Chrétiennes qui entourent comme d'une auréole l'image de ces héros et de ces héroïnes du grand siècle. Prenons pour exemple cette belle

174 v

Mme de Montespan, si fière, si orgueilleuse, et qui, malgré tout son esprit, ne pouvait jouir de ~~son~~ sa faveur sans en accabler les autres. Si j'ouvre le Siècle de Louis XIV, voyez quelle triste fin pour une vie si brillante : « Mme de Montespan ne reparut plus à la cour. Elle vécut à Paris avec beaucoup de dignité. Elle avait un grand revenu, mais viager, et le roi lui fit payer toujours une pension de mille louis d'or par mois. Elle allait prendre tous les ans les eaux à Bourbon, et y mariait des filles du voisinage, qu'elle dotait. Elle n'était plus dans l'âge où l'imagination frappée par de vives impressions, envoie aux Carmélites. Elle mourut à Bourbon en 1707. » Si Voltaire eût connu le cœur de Mme de Montespan, la grandeur de courage, les sentiments Chrétiens qu'elle avait conservés au milieu de ses désordres, il se serait dit : cette femme a dû bien finir. et il n'aurait pas écrit ces lignes froides et tristes. St Simon, qui n'aimait guère Madame de Montespan, la fait mourir comme elle est morte. (Ch. 180 ou 27 du tome 5e.)

« A la fin Dieu la toucha. Son péché n'avait jamais été accompagné de l'oubli. Elle quittait souvent le roi pour aller prier Dieu dans son cabinet, rien ne lui aurait fait rompre aucun jeûne ni un jour maigre, elle fit tous les carêmes, et avec austérité quant aux jeûnes dans ~~les~~ tous les temps de son désordre. Des aumônes, estime de gens de bien, jamais rien qui approchât du doute ni de l'impiété. mais impérieuse, altière, dominante, moqueuse et tout ce que la beauté et la toute-puissance qu'elle en tirait entraîne après soi. Résolue enfin de mettre à profit un temps qui ne lui avait été donné que malgré elle, elle chercha quelqu'un de sage et d'éclairé.

et se mit entre les mains du père de la Tour, ce général de l'Oratoire si connu par ses sermons, par ses directions, par ses amis, et par la prudence et les talents du gouvernement. Depuis ce moment jusqu'à sa mort, sa conversion ne se démentit point, et sa pénitence augmenta toujours ..... Le père de la Tour tira d'elle un terrible acte de pénitence, ce fut de demander pardon à son mari et de se remettre entre ses mains. Elle lui écrivit elle-même dans les termes les plus soumis, et lui offrit de retourner avec lui s'il daignait la recevoir, ou de se rendre en quelque lieu qu'il voulût lui ordonner. A qui a connu Mme de Montespan, c'était le sacrifice le plus héroïque. Elle en eut le mérite sans en essuyer l'épreuve. M. de Montespan lui fit dire qu'il ne voulait ni la recevoir, ni lui prescrire rien, ni ouïr parler d'elle de sa vie ....

peu-à-peu elle en vint à donner presque tout ce qu'elle avait aux pauvres. Elle travaillait pour eux plusieurs heures par jour à des ouvrages bas et grossiers, comme des chemises et d'autres besoins semblables, et y faisait travailler ce qui l'environnait. Sa table, qu'elle avait aimée avec excès, devint la plus frugale, ses jeûnes fort multipliés, sa prière interrompait sa compagnie, et le plus petit jeu au quel elle s'amusait, et à toutes les heures du jour, (elle quittait tout pour aller prier dans son cabinet. Ses macérations étaient continuelles, ses chemises et ses draps étaient de toile jaune la plus dure et la plus grossière, mais cachés sous des draps et une chemise ordinaires. Elle portait sans cesse des bracelets, des jarretières et une ceinture à pointes de fer, qui lui faisaient souvent des plaies, et sa langue, autrefois si à craindre, avait aussi sa pénitence..."

Telle fut la pénitence de Mme de Montespan. Transportons-nous maintenant auprès de son lit de mort. « Elle profita d'une courte tranquillité pour se confesser et recevoir les sacrements. Elle fit auparavant entrer tous ses domestiques jusqu'aux plus bas, fit une ~~pénitence~~ confession publique de ses péchés publics, et demanda pardon du scandale qu'elle avait si long-temps donné, même de ses humeurs avec une humilité si sage, si profonde, si pénitente que rien ne put être plus édifiant. Elle reçut ensuite les derniers sacrements avec une piété ardente. Les frayeurs de la mort qui, toute sa vie, l'avaient si continuellement troublée, se dissipèrent subitement et ne l'inquiétèrent plus. Elle remercia Dieu en présence de tout le monde de ce qu'il permettait qu'elle mourût dans un lieu où elle était éloignée des enfants de son péché, et n'en parla durant sa maladie que cette seule fois. Elle ne s'occupa plus que de l'éternité, quelque espérance de guérison dont on la voulût flatter, et de l'état d'une pècheresse dont la crainte était tempérée par une sage confiance en la miséricorde de Dieu, sans regrets et uniquement attentive à lui rendre son sacrifice plus agréable, avec une douceur et une paix qui accompagna toutes ses actions. »

Voilà comme on mourait au 17e siècle, et c'est ce que Voltaire n'a pas pu ou n'a pas voulu comprendre.

Cette prévention qui a aveuglé Voltaire ôte toute autorité historique à ses chapitres sur l'Église et sur les querelles religieuses. Il ne voit pas la grandeur des controverses du 17e siècle et n'emploie son admirable clarté qu'à mettre en lumière les côtés ridicules. Il ne comprend pas cette ardeur des esprits pour qui il s'agissait de savoir s'ils possédaient la véritable tradition Chrétienne. Ce que cette foi ardente ajoutait au génie de ceux qui en avaient, ce qu'elle pouvait donner de talent à ceux qui n'en avaient pas, tout cela lui échappe. Il découvre fort bien les côtés malheureux de ces querelles, et les traite avec une sévérité ~~mesurée~~ méritée; mais la grandeur de ces questions, il ne la découvre pas et, sous prétexte d'impartialité, il ~~raille~~ poursuit de ses épigrammes les ~~opinions~~ convictions les plus sacrées.

Il est d'ailleurs facile de nous prémunir contre ces défauts du *siècle de Louis XIV*, et ce n'est plus dans les épigrammes de Voltaire, mais dans une critique nouvelle et plus savante, qu'on va aujourd'hui chercher des armes contre le Christianisme. On peut donc dire que, malgré ces défauts, l'impression dernière qui résulte de la lecture de ~~cet~~ ce livre est une admiration sincère pour ses beautés. L'époque est pour moitié dans les défauts; le manque d'élévation morale, la prévention anti-Chrétienne sont les défauts du siècle plutôt que ceux de Voltaire, tandis que ses beautés et l'idée même du livre lui appartiennent en propre. Il ne faut pas oublier que Voltaire a conçu et exécuté ce livre, bien qu'on l'en détournât.

Ce livre a d'ailleurs deux qualités qui le distinguent entre tous. D'abord c'est le livre le plus patriotique de notre littérature. car le patriotisme dans notre pays a inspiré peu d'ouvrages; nous sommes attachés à notre pays, mais nous ne demandons ~~pas~~ guère à notre littérature de fortifier en nous ce sentiment qui nous est naturel. Voltaire avait composé le siècle de Louis XIV, comme il le dit lui-même,

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

pour l'encouragement de la nation Française. en effet rien de plus propre à nous rendre fiers de nos vraies qualités que la lecture de ce livre.

Le deuxième caractère de l'ouvrage de Voltaire, c'est qu'il est du petit nombre des chefs-d'œuvre de notre littérature qui puisse être populaire. Notre littérature, la plus riche des littératures ~~Françaises~~ modernes, est un peu trop sévère. et l'on ne peut s'étonner que la lecture de Pascal, de Bossuet, de La Bruyère, de Bourdaloue ne soit pas familière aux gens du monde. il faut pour lire et goûter ces austères chefs d'œuvre plus de temps et de liberté d'esprit que n'en a notre société d'aujourd'hui. Le siècle de Louis XIV est, après le Télémaque, le plus aisé à lire de nos livres bien pensés et bien écrits. il fait également l'affaire des esprits les plus mûrs et l'affaire de la jeunesse. sa clarté, l'absence même d'une méthode savante, le font pénétrer facilement dans les intelligences les plus jeunes.

Le siècle de Louis XIV est donc un livre patriotique et c'est le plus agréable de nos livres sérieux. Voilà ~~des~~ les qualités dont nous devons nous souvenir, en lui pardonnant des défauts contre lesquels il est si facile aujourd'hui de se prémunir.

157n

11

Cours d'éloquence française.

Mr Nisard.

11ème Leçon.

(1ère du second semestre.)

Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.

Dispositions de Voltaire à l'époque de sa composition.

159
1

Cours d'éloquence française

2. semestre. 1856, 12 avril.

1re leçon.

Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.

Abrégé de l'histoire universelle de 1740, – repris et terminé sous le titre d'Essai, de 1752 à 1758.
/ sur l'histoire générale

But de l'œuvre.

Sous quelles influences, dans quelles dispositions d'esprit, il a été rédigé sous la forme actuelle.

2 principales.

1re Progrès de l'esprit philosophique, ou plutôt du doute – ce qui était au commencement du 18, ce qui est vers le milieu. Cœur humain au 18me siècle. [Le doute envahit tout.

Doutes de Voltaire sur le courage militaire.

No 1. Création.
Négation de Dieu, de l'âme, de la liberté, de la morale. Les habiles et les enfans perdus

1590

La Métrie.

Le remords – la génération de l'homme –

Le bonheur, fuir-le par l'opium.

Il est loué publiquement par Frédéric II.

2. Citation

L'éloge était-il sincère ?

Frédéric, ses relations avec Voltaire, 2me influence

Caractère de cette amitié. – Le cœur n'y est pour rien – ce qui attire l'un vers l'autre Voltaire et Frédéric.

Voltaire à Berlin en 1750

Leur défiance mutuelle, dès le commencement et toujours

n° 3 Citation

La Brouille commence ; Kœnig. Maupertuis.

Voltaire songe à quitter Frédéric

n° 4. Citation

Dénouement burlesque de cette amitié – Elle se renoue. Ce qu'il fut pour Voltaire.

n° 5. Citation

N° I

Illustres meurtriers, victimes mercenaires,
Qui, redoutant la honte, et surmontant la peur,
Animés l'un par l'autre aux combats sanguinaires,
Fuiriez, si vous l'osiez, et mourez par honneur.

Ode sur la mort de la sœur de Frédéric.

Voltaire y ajoutait ce commentaire :

Moi chétif, je soutiens que si César se trouvait seul pendant la nuit exposé incognito à une batterie de canon, et qu'il n'y eût d'autre moyen de sauver sa vie qu'en se mettant dans un tas de fumier, ou dans quelque chose de mieux, on y trouverait, le lendemain matin, Caius Julius César plongé jusqu'au cou.

30 mars 1759.

Vous croyez qu'on n'a du courage que par honneur ; j'ose vous dire qu'il y a plus d'une sorte de courage : celui qui vient du tempérament, qui est admirable pour le commun soldat ; celui qui vient de la réflexion, qui convient à l'officier ; celui qu'inspire l'amour de la —

patrie, que tout bon citoyen doit avoir ; enfin, celui qui doit son origine au fanatisme de la gloire, que l'on admire dans Alexandre, dans César, dans Charles XII et dans le grand Condé.... Le péril en soi-même n'a rien d'attrayant ni d'agréable ; mais on ne peut guère en risquer quand on est une fois engagé....

Je n'ai pas comme Jules César ; cependant je suis très sûr que de nuit ou de jour je ne me serais jamais caché....

Voici ce que me fournit ma mémoire sur ce courage que vous persifflez....

26 avril 1759.

N:2. La Mettrie. « Son Homme - machine » de Frédéric, dans l'éloge qu'il fait de La Mettrie pour l'académie de Berlin, ne dut déplaire qu'à des gens qui, partout, sont les ennemis de la raison.

Leur défiance réciproque
dès le commencement.

No. 3.

=

Que je suis heureux, cher Voltaire,
D'être né ton contemporain!
Ah, si j'avais vécu naguère,
Quelque trait mordant et sévère
M'eût déjà frappé de ta main.

18 novembre 1742.

= Voltaire écrit à sa nièce, le 18 Xbre 1752
Ce n'est pas que je croie à votre ancienne prédiction
que le roi de Prusse me ferait mourir de chagrin.

Voltaire, à peine arrivé à Berlin.

Sire, vous êtes adorable. Je passerai mes jours à vos pieds. Ne me faites jamais de niches. Si des rois de Portugal, de Danemarck, d'Espagne m'en faisaient, je ne m'en soucierais guère; ce ne sont que des rois. Mais vous êtes le plus grand homme qui peut-être ait jamais régné. 1751.

//

No. 4. Comme je n'ai plus dans ce monde-ci cent cinquante mille moustaches à mon service, je ne prétends point du tout faire la guerre. Je ne songe qu'à déserter honnêtement, à prendre soin de ma santé, à vous revoir, à oublier ce rêve de trois années.

Je vois bien qu'on *a pressé l'orange*; il faut penser à sauver l'écorce. Je vais me faire, pour mon instruction, un petit dictionnaire à l'usage des rois.

Mon ami signifie *mon esclave*

Mon cher ami veut dire *vous m'êtes plus qu'indifférent*.

Entendez que *je vous rendrai heureux*, je vous *souffrirai tant que j'aurai besoin de vous*

Soupez avec moi ce soir, signifie je *me moquerai de vous ce soir*

Sérieusement cela serre le cœur … Et j'ai appelé cet homme le *Salomon du Nord*.

18 décembre 1752.

N° 4 bis

Votre effronterie m'étonne ... ne vous imaginez pas que vous ferez croire que le noir est blanc. Quand on ne voit plus, c'est qu'on ne veut pas tout voir ; mais si vous poussez l'affaire à bout, je ferai tout imprimer, et l'on verra que si vos ouvrages méritent qu'on vous érige des statues, votre conduite vous mériterait des chaînes...

Je sacrifie de bon cœur mes ouvrages à ceux qui croient augmenter leur réputation en diminuant celle des autres. Je n'ai ni la folie ni la vanité de certains auteurs. Les cabales des gens de lettres me paraissent l'opprobre de la littérature. Je n'en estime cependant pas moins les honnêtes gens qui les cultivent. Les chefs de cabales sont seuls avilis à mes yeux. 1753.

N° 5 Je n'entre point dans la recherche du passé. Vous avez eu sans doute les plus grands torts envers moi. Votre conduite n'est

162 r

été tolérée par aucun philosophe. Je vous ai tout pardonné, et même je veux tout oublier. Mais si vous n'aviez pas eu affaire à un fou amoureux de votre beau génie, vous ne vous en seriez pas tiré aussi bien chez tout autre. Tenez le vous pour dit, et que je n'entende plus parler de cette nièce qui m'ennuie, et qui n'a pas autant de mérite que son oncle pour couvrir ses défauts. On parle de la servante de Molière; mais personne ne parlera de la nièce de Voltaire.

12 mai 1760.

De tous les monstres différens
Vous voulez que je sois l'Hercule;
Que Vienne avec ses adhérens,
Genève, Rome avec sa bulle,
Tombent sous mes coups assommans:
Approfondissez mieux vos gens.

De ce culte éternel la nature est l'apôtre.
Le bonheur la reçoit ; et les remords vengeurs,
Nés de la conscience, en sont les défenseurs.
Leur redoutable voix partout se fait entendre.

N° 6. On est animé aujourd'hui par la passion des héros; demain on en prend en philosophe. Tout cela se succède à merveille, selon que les ressorts de la machine pensante sont montés. C'est une preuve de ce que vous daignâtes m'écrire, il y a dix ans, sur la liberté.

J'ai relu ici ce petit morceau très philosophique; il fait trembler. Plus j'y pense, plus je reviens à l'avis de votre Majesté. J'avais grande envie que nous fussions libres; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour le croire. L'expérience et la raison me convainquent que nous sommes des machines faites pour aller un certain temps, et comme il plaît à Dieu. 26 janvier 1749.

7 Je me doute bien que l'article des remords est un peu problématique; mais encore vaut-il mieux dire avec Cicéron, Platon, Marc Aurèle, etc. que la nature nous donne des remords, que de dire avec Lamettrie qu'il n'en faut point avoir. 1751.

164r

8 Vous m'épouvantez ; j'ai bien peur, pour le genre humain et pour moi, que vous n'ayez tristement raison. Il demeure atterré pourtant qu'on ne peut pas se tirer de là. Tâchez, Sire, de n'avoir pas tant raison... Un peu d'illusion, je vous en conjure. Daignez m'aider à me tromper honnêtement... Le véritable but de cet ouvrage est la tolérance, et votre exemple à suivre. La religion naturelle est le prétexte ; et quand cette religion naturelle se bornera à être bon père, bon ami, bon voisin, il n'y aura pas grand mal.

même date.

Sire, votre pédant en points et en virgules, et votre disciple en philosophie et en morales, a profité de vos leçons, et met à vos pieds la Religion naturelle, la seule digne d'un être pensant. Vous trouverez l'ouvrage plus fort et plus selon vos vues. J'ai suivi vos conseils ; il en faut à quiconque écrit. Heureux qui peut en avoir de tels que les vôtres.... Un ouvrage et en partie l'exposition de vos idées, et en partie celle des exemples que vous donnez au monde.

5 7bre 1753.

N° 9 Je regarde les hommes comme une horde de cerfs dans le parc d'un grand seigneur, et qui n'ont d'autre fonction que de peupler et de remplir l'enclos.

24 août 1741

Tout ce que je crains, c'est que vous ne veniez à trop mépriser les hommes

21 déc. 1741

J'aime peu les héros, ils font trop de fracas.
~~Je n'aime pas les~~
Je hais ces conquérans...
Plus leur gloire a d'éclat, plus ils sont haïssables.
Ô ciel ! que je vous dois haïr !
Je vous aime pourtant, malgré tout ce carnage...
Je vous pardonne tout si vous en gémissez.
Je songe à l'humanité, sire; avant de songer à vous même.

26 mai 1742.

Le roi sans femme ne sera jamais
mon roi. Joubert.

- Ergo

Sermo oritur, non de villis domibus ve alienis;
Nec, male necne Lepos saltet; sed quod magis ad nos
Pertinet, et nescire malum est, agitamus: utrumne
Divitiis homines, an sint virtute beati:
Quid ve ad amicitias, usus rectum ne, trahat nos:
Et quae sit natura boni, summum que quid ejus.

= Je n'ai plus peint les docteurs assez ~~méchans~~ ridicules, les hommes d'état assez méchans, et la nature assez folle... Je m'amuse à parcourir les Petites-maisons de l'Univers. 10 mai 1757.

Qui des deux a été le plus gâté par l'autre.

Frédéric ne change pas.

Voltaire incline de plus en plus vers les opinions de Frédéric.

Il abandonne la doctrine de la liberté.

N° 6 Citation

Le remords devient une opinion simplement utile.

N° 7 Citation

La religion naturelle n'est qu'un prétexte pour prêcher la tolérance.

N° 8 Citation.

Le ton changé.

Le zèle de l'humanité chez Voltaire, plus mêlé de mépris.

Ce qu'il écrit au prince royal, 1741 1742

N° 9 Citation D.

Ce qu'il pense de l'humanité 1752 – 1757.

N° 10 Citation

Les soupers de Frédéric

"Ce roi sans femme ne sera jamais mon roi"

Joubert.

Les soupers d'Horace.

Goût du roi pour les bouffonneries.

Ce que Voltaire emporte de Berlin.

Cours d'éloquence française.

Second semestre.

1re Leçon.

Nous avons à examiner le plus considérable des ouvrages historiques de Voltaire, l'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations. Lorsque Voltaire écrivit ce livre, en 1741, il lui donna le titre d'Abrégé de l'histoire universelle, qu'il lui laissa jusqu'en 1752. A cette époque, il reprit son ouvrage, le refondit tout entier, et l'intitula Histoire générale. Ce fut plus tard seulement qu'il ~~changea~~ adopta le titre définitif sous lequel le livre est venu jusqu'à nous.

L'idée qui le dicta est originale, et ~~[illegible]~~ fait honneur à Voltaire. Ce n'est pas qu'on ne puisse trouver dans la littérature française quelque composition analogue. L'Histoire de De Thou a pu fournir à Voltaire la première idée de son œuvre: mais ce rapport est si éloigné qu'il n'ôte en rien à l'Essai sur les mœurs le rare mérite de l'originalité. Ce qui domine ce livre et ce qui lui donne sa physionomie propre, c'est, non plus, comme dans Charles XII, des narrations historiques, ou, comme dans le Siècle de Louis XIV, de longs et magnifiques tableaux, mais cette idée qui consiste à chercher les traits caractéristiques de chaque époque et de chaque nation, et, ces traits réunis, d'en composer l'histoire des temps modernes.

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

Dans le Siècle de Louis XIV le bien l'emporte de beaucoup sur le mal : nous espérons l'avoir démontré. Dans l'Essai sur les mœurs, c'est le bien encore qui a la meilleure part : seulement la proportion n'est plus la même. La part du mal, celle des préventions qui rétrécissent l'esprit de l'historien et l'exposent à des injustices, même à des ignorances, est grande dans ce livre. Nous essaierons de le faire voir par l'analyse que nous en ~~[illegible]~~ donnerons, après nous être un moment arrêtés, comme nous l'avons fait pour le Siècle de Louis XIV, sur les dispositions d'esprit de Voltaire en l'écrivant, et les influences qui l'ont inspiré.

Il y en eut deux surtout qui agirent fortement sur lui : ce sont, d'une part, les progrès de l'esprit philosophique, ou pour mieux dire, de l'esprit sceptique au 18e siècle ; et de l'autre, les relations de Voltaire avec Frédéric.

Le doute qui séduit les esprits en 1740 n'est plus le même qu'au commencement du siècle. Dans les dernières années du règne de Louis XIV, il est tout à la fois circonscrit et prudent : circonscrit, car il ménage beaucoup de choses ; il ne s'occupe guère que de métaphysique et un peu de théologie ; il ne touche pas à la morale universelle ; il entreprend bien peu sur le terrain de l'histoire : il est prudent aussi, et d'une prudence sincère : trop de respect entourait encore ce qu'il devait plus tard attaquer sans mesure.

Au milieu du 18e siècle, tout est changé. Le doute ne respecte rien : histoire, métaphysique et morale, tout à la fois est en butte à ses attaques ; sur toutes les institutions dont les peuples vivent depuis si longtemps, sur tous les principes d'où elles sont sorties, il domine et il règne en maître. Il n'est pas seulement un retour de l'esprit sur soi en présence des anciennes croyances : il est un plaisir et une ivresse. On doute enfin, non pour s'éclairer, mais parce qu'il est alors de bon goût de ne croire à rien.

Dans ce commun état des esprits, le 18e siècle méconnut tout à fait le cœur humain. Le cœur humain alors, c'est le cœur de chacun, c'est-à-dire le caprice, la santé, le tempérament. Aussi, quand il arrive à la critique d'en parler, l'écrivain ne juge et ne décide que d'après ses dispositions : le cœur humain pour lui n'est autre chose que sa propre humeur. C'est justement ce qui arrive à Voltaire. Il n'a pas cru au dévouement militaire, parce qu'il ne consulte à ce sujet que sa propre mesure. Voilà comment il a écrit ces vers :

Illustres meurtriers, victimes mercenaires,
Qui, redoutant la honte et surmontant la peur,
Animés l'un par l'autre aux combats sanguinaires,
Fuiriez si vous l'osiez, et mourez par honneur...

Sur la mort de la sœur de Frédéric.

Non content de nier le courage militaire, Voltaire aggrave encore son erreur par ces réflexions :

« Moi chétif, je soutiens que si César se trouvait seul pendant la nuit exposé incognito à une batterie de canon, et qu'il n'y eût d'autre moyen de sauver sa vie qu'en se mettant dans un tas de fumier, ou dans quelque chose de mieux,

168 v

on y trouveroit le lendemain matin Caius Julius César

Lettre du 30 mars 1759. plongé jusqu'au cou. »

On n'est pas étonné qu'il s'attire une verte réplique d'un homme qui était un grand capitaine, de Frédéric : « Vous croyez, lui écrit-il à son tour, qu'on n'a du courage que par honneur ; j'ose vous dire qu'il y a plus d'une sorte de courage : celui qui vient du tempérament, qui est admirable pour le commun soldat ; celui qui vient de la réflexion, qui convient à l'officier ; celui qu'inspire l'amour de la patrie, que tout bon citoyen doit avoir ; enfin celui qui doit son origine au fanatisme de la gloire, que l'on admire dans Alexandre, dans César, dans Charles XII et dans le Grand Condé.... Le péril en soi-même n'a rien d'attrayant ni d'agréable ; mais on ne pense guère aux risques quand on est une fois engagé... Je n'ai pas connu J. César ; cependant je suis très sûr que de nuit ou de jour il ne se serait ~~pas~~ jamais caché.... Voilà ce que me fournit ma mémoire sur ce

Lettre du 28 avril 1759. courage que vous persifflez. »

Ainsi le doute au milieu du 18e siècle avait tout envahi : tel en est le premier caractère. Mais ce n'est pas assez : il oublie encore toute prudence. Non seulement il s'attaque à tout : mais ses attaques n'ont aucune mesure. C'est que cette atmosphère de respect qui quarante ans plus tôt environnait encore les croyances du passé, a disparu alors devant le ridicule. Les puissances mêmes ne sont plus à craindre, parce que le doute les envahit aussi : si elles persécutent encore, c'est par boutade et sans conviction.

Cette liberté et cette impudence sont tout aussi sensibles parmi les habiles que chez les enfants perdus de l'école. Entre ceux-ci un des plus populaires est assurément La Mettrie célèbre tout ensemble et par beaucoup d'esprit et par le peu de ménagements qu'il garde dans l'expression de ses opinions. C'est lui qui dit que l'existence de Dieu ne peut être nullement démontrée et n'est d'ailleurs pas nécessaire ; que le remords est un préjugé de l'éducation, et que le parricide même, s'il triomphait de cette vaine terreur, pourrait vivre parfaitement heureux. C'est lui encore qui prétend que l'homme est né de la terre comme un chou ; et que si la terre à cet égard a cessé de produire, c'est qu'elle est semblable à une vieille poule qui ne pond plus. Pour lui enfin le bonheur consiste tout entier dans la satisfaction des sens, à quelque prix qu'on se la procure.

Eh bien ! ce La Mettrie, qui se rendait justice quand il s'appelait un cerveau brûlé, et s'excusait de son matérialisme par cette raison que sa pensée, sincèrement interrogée, ne lui envoyait pas d'autres inspirations, trouva un apologiste dans Frédéric II qui composa son éloge et le fit lire à l'académie de Berlin, dont La Mettrie était membre correspondant. Il va jusqu'à y dire, au sujet d'une théorie célèbre du philosophe : « L'homme-machine ne dut déplaire qu'à des gens qui par état, sont les ennemis de la raison. » Cet éloge est si singulier dans la bouche d'un homme vraiment supérieur par un grand dévouement à ses fonctions de roi, qui protestait contre ses opinions d'homme, qu'on a douté de sa sincérité.

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

Nous ne partageons pas ce doute, et pour plus d'un motif. C'est qu'à nos yeux les hommes ne sont pas seuls et exclusivement responsables de leurs opinions : la société y est pour sa part. C'est ensuite que Frédéric II, par sa supériorité même, était conduit à embrasser les idées de La Mettrie. N'est-il pas chatouilleux, en effet, pour l'orgueil d'un homme de génie, de se croire au milieu d'hommes-machines, et de se regarder ainsi comme une machine mieux faite, mieux organisée que toutes les autres ?

Tel était l'état des esprits et le caractère du doute à l'époque où Voltaire devenait, non plus par lettres, mais directement et par sa présence à Berlin, l'ami du prince qui se faisait alors l'apologiste de La Mettrie.

On a peine à donner le nom d'amitié à cette espèce de coquetterie qui rapprochait Voltaire et Frédéric. Il est difficile en effet de reconnaître l'amitié là où les cœurs ne sont pas engagés. Or, dans l'union de ces deux grands hommes, il serait malaisé de faire la part du cœur. L'un et l'autre sans doute étaient capables de la vraie amitié : mais s'ils l'ont connue et sentie, ce n'est pas au profit l'un de l'autre.

Du côté de Frédéric, les liens furent à la fois une admiration sincère pour le génie de Voltaire, et un grand goût pour les lettres, rendu plus délicat par l'exercice du style. Ajoutez qu'il aimait beaucoup les gens d'esprit, mais sans les respecter : il n'aimait pas l'esprit, pour le rendre meilleur ; il l'aimait pour sa promptitude, et pour trouver en lui la plus brillante expression du doute ; il l'aimait enfin comme une source de plaisanteries, bonnes ou mauvaises, comme on aimait les nains et les bouffons de Cour.

Du côté de Voltaire il y eut deux sentiments : l'admiration qu'il conçut d'abord pour les grandes qualités et le caractère du roi ; et puis le plaisir de ce qu'il appelait un commerce honorable pour les lettres, mais qui était en réalité à ses yeux un illustre commerce entre le roi des hommes et le roi de la pensée.

Cette intimité manqua d'affection : elle manqua aussi de confiance. Voltaire et Frédéric se défièrent toujours l'un de l'autre. C'est que tous deux étaient de grands railleurs, habitués à se moquer de tout le monde : or deux hommes de ce genre savent très bien l'un et l'autre qu'ils ne s'exceptent pas mutuellement de la règle commune. Voltaire redoutait toujours Frédéric, et celui-ci n'était pas plus tranquille. Dès 1741, dix ans avant leur entrevue à Berlin, Frédéric faisant à Voltaire son compliment sur son Histoire universelle dont il lui avait envoyé un manuscrit, releva dans sa lettre certains jugements satiriques sur les papes, et ajouta :

Que je suis heureux, cher Voltaire,
D'être né ton contemporain !
Ah ! si j'avais vécu naguère,
Quelque trait mordant et sévère
M'eût déjà frappé de ta main.

Du 18 9bre 1742.

Ainsi le roi de Prusse connaissait bien Voltaire, et celui-ci ne se trompait pas davantage. Témoin cette phrase d'une lettre à Mme Denis, sa nièce : « Ce n'est pas que je croie à votre

170v

ancienne prédiction, que le roi de Prusse me ferait mourir de chagrin. » Voltaire avait eu des ennuis, et s'en était plaint à sa nièce qui dès lors lui avait prédit ce qui devait arriver plus tard. Du 18 Xbre 1752.

Lorsqu'ils se virent, en 1751, et que Voltaire cédant aux instances de Frédéric qui lui écrivait « J'ai la folie de vous voir », fut venu s'établir à Berlin, comment de pareilles défiances se seraient-elles dissipées ? Elles devaient au contraire augmenter de jour en jour, et c'est ce qui arriva. L'hostilité finit par éclater. Frédéric prit le parti de Maupertuis contre Voltaire, qui n'y put plus tenir et s'enfuit. Malheureusement les relations recommencèrent quelques années plus tard, quoiqu'il y eut eu dans l'intervalle des lettres échangées, de la nature de celle qu'on va lire :

« Votre effronterie m'étonne... ne vous imaginez pas que vous ferez croire que le noir est le blanc. Quand on ne voit pas, c'est qu'on ne veut pas tout voir ; mais si vous poussez l'affaire à bout, je ferai tout imprimer, et l'on verra que, si vos ouvrages méritent qu'on vous élève des statues, votre conduite vous mériterait des chaînes... Je sacrifie de bon cœur mes ouvrages à ceux qui croient augmenter leur réputation en diminuant celle des autres. Je n'ai ni la folie, ni la vanité de certains auteurs. Les cabales des gens de lettres me paraissent l'opprobre de la littérature. Je n'en estime cependant pas moins les honnêtes gens qui les cultivent : les chefs de cabales sont seuls avilis à mes yeux. » 1753.

Voltaire, que la conduite du roi à son égard avait vivement blessé, aurait voulu l'amener à quelques paroles de réparation obligeantes, sinon pour lui, du moins pour sa nièce : on vient de voir de quelle façon Frédéric lui avait répondu : et cependant Voltaire consentit à revenir. Il consentit, après que Frédéric lui avait écrit :

« Je n'entre point dans la recherche du passé. Vous avez eu sans doute les plus grands torts envers moi. Votre conduite n'eût été tolérée par aucun philosophe. Je vous ai tout pardonné et même je veux tout oublier. Mais si vous n'aviez pas eu affaire à un fou amoureux de votre beau génie, vous ne vous en seriez pas tiré aussi bien chez tout autre. Tenez-le vous donc pour dit, et que je n'entende plus parler de cette nièce qui m'ennuie, et qui n'a pas autant de mérite que son oncle pour couvrir ses défauts. On parle de la servante de Molière ; mais personne ne parlera de la nièce de Voltaire. »

Lettre du 12 mai 1760.

Une liaison de ce genre n'était pas propre à relever l'esprit de celui qui l'acceptait. Voltaire en reçut une atteinte grave à sa dignité morale et à sa raison. Entre deux hommes tels que Voltaire et Frédéric, il fallait que l'un subît l'action de l'autre. Or Frédéric avait sur Voltaire un avantage immense, celui du caractère : ce fut donc Voltaire qui reçut son empreinte. Plus leurs relations continuèrent, plus il s'inclina sous l'ascendant de cet homme inflexible qui mourut dans les sentiments où il était quarante ans plus tôt. Voltaire, au contraire, changea beaucoup, et, il faut le dire, à son désavantage.

Dans les lettres qu'il écrivait au prince de Prusse en 1741 sur la liberté de l'homme, malgré tous les ménagements qu'il conserve, on sent toujours qu'il n'abandonne rien, et que sa croyance n'est pas ébranlée. Mais il est douloureux de penser que peu à peu il perdit du terrain, qu'il recula successivement

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

dans sa doctrine de la liberté, et finit par l'abandonner.

« On est animé aujourd'hui, écrit il en 1749, par la passion des héros : demain on en pense en philosophe. Tout cela s'accorde à merveille selon que les ressorts de la machine pensante sont montés. C'est une preuve de ce que vous daignâtes m'écrire, il y a dix ans, sur la liberté. J'ai relu ici ce petit morceau très philosophique : il fait trembler. Plus j'y pense, plus je reviens à l'avis de Votre Majesté. J'avais grande envie que nous fussions libres : j'ai fait tout ce que j'ai pu pour le croire. L'expérience et la raison me convainquent que nous sommes des machines faites pour aller un certain temps, et
26 janvier 1749. comme il plaît à Dieu. »

Le zèle de Voltaire pour les hommes fut modifié à son tour par l'influence pernicieuse de Frédéric. Rien n'est plus charmant que la façon dont Voltaire, en 1742, dans sa correspondance avec le prince de Prusse, déplore les maux de la guerre et les fléaux qu'elle apporte à l'humanité :

J'aime peu les héros, ils font trop de fracas.
Je hais ces conquérants...
Plus leur gloire a d'éclat, plus ils sont haïssables :
Ciel ! que je vous dois haïr !
Je vous aime pourtant, malgré tout ce carnage...
Je vous pardonne tout si vous en gémissez.

26 mai 1742. « Je songe à l'humanité, Sire, avant de songer à vous-même. »

Dès 1752 et jusqu'à 1757, si ce zèle persiste, c'est déjà sous une autre forme : ce n'est plus un sentiment ; c'est un goût abstrait et philosophique ; le cœur a fait place à la raison, et laisse croître de plus en plus le mépris pour les hommes. C'est ainsi que Voltaire écrira de son livre :

« Je n'ai pas peint les docteurs assez ridicules, les hommes d'état assez méchants, et la nature assez folle... Je m'amuse à parcourir les Petites-Maisons de l'univers. » Frédéric ne disait-il pas : 10 mai 1757.

« Je regarde les hommes comme une horde de cerfs dans le parc d'un grand seigneur, et qui n'ont d'autre fonction que de peupler et de remplir l'enclos. » 24 août 1741.

Ainsi, dans ces deux plus grands sentiments, la croyance à la liberté, et l'amour de l'humanité, l'influence de Frédéric avait fait incliner le génie de Voltaire vers les plus funestes opinions.

Ajouterons-nous l'action pernicieuse de ces soupers trop fameux d'où les femmes étaient exclues(1), et d'où l'on faisait retirer les domestiques, parce qu'on ne voulait pas scandaliser les faibles ? Il est douloureux de penser qu'il y eut ainsi, au 18e siècle, dans le palais d'un roi, des soupers plus païens que ceux dont parle Horace, et qu'il faisait avec ses amis :

Sermo oritur, non de villis domibusve alienis,
Nec male necne Lepos saltet ; sed quod magis ad nos
Pertinet, et nescire malum est, agitamus : utrumne
Divitiis homines, an sint virtute beati :
Quidve ad amicitias, usus rectumne, trahat nos ;
Et quae sit natura boni, summumque quid ejus.

« La conversation s'engage : on n'y cause ni des fermes, ni des maisons d'autrui ; que Lepos danse bien ou mal, on n'en dit pas un mot ; mais ce qui nous touche de plus près et ce qu'il est mauvais d'ignorer, voilà ce qui nous occupe : si c'est la richesse ou la vertu qui fait le bonheur ; ce qui noue les amitiés, l'habitude

(1) Ce roi sans femme ne sera jamais mon roi.
Joubert.

ou le mérite ; de quelle ~~[illegible]~~ nature est le bien, et quel en est le comble...

Combien les soupers de Frédéric étaient au dessous de ceux-là !

Quand Voltaire rompit avec lui et quitta le séjour de Berlin, sans doute il n'emporta pas avec lui toutes les idées, toutes les opinions qu'il avait recueillies dans ces réunions trop funestes : mais il en emporta trois choses qui devaient influer tristement sur ~~[illegible]~~ ses ouvrages futurs :

Des sentiments, en matière philosophique, qui se rapprochaient de plus en plus de ceux de Frédéric ;

un dédain croissant de la morale chrétienne ;

enfin plus de mépris à l'égard de l'humanité.

Emile Jacob

12

Cours d'Eloquence française.

12e Leçon

Voltaire - essai sur les moeurs et l'esprit des nations.

Colomb.

Voltaire - Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.

L'essai sur les mœurs et l'esprit des nations porta jusqu'en 1753 le titre d'*histoire universelle*. Il est probable que Voltaire l'avait d'abord conçu comme une continuation de « l'ouvrage de l'illustre Bossuet » pour nous servir d'une de ses expressions. Aussi est-il remarquable que, malgré son admiration pour le XVIIe Se et son vif désir de l'imiter, il se soit résolu à abandonner le titre si populaire d'histoire universelle, et il ne sera pas sans intérêt d'en chercher les causes. Voltaire semble avoir eu deux raisons pour faire ce changement: la première est ce que l'on pourrait appeler une raison d'imitation. L'éclatant succès de l'*Esprit des lois* le touche, et il songe à élever à côté et en face de ce monument un monument du même genre ayant un titre analogue. Mais il eut une raison plus sérieuse, qu'il trouva dans la nature même et l'origine de son travail. Qu'est ce en effet que ce livre ? Ce sont des considérations philosophiques sur des événements historiques, et c'est là l'œuvre originale de Voltaire : il a appliqué à la suite des faits historiques non seulement son esprit philosophique, mais encore toutes les connaissances si variées qu'il avait acquises. Ce fut là sans doute la véritable et sérieuse pensée qui fit prendre à Voltaire son nouveau titre.

Maintenant on a besoin de se rendre un compte exact de ce titre, les mœurs et l'esprit des nations. Montesquieu peut nous aider à comprendre : en effet il a intitulé son ouvrage, Esprit des lois, c'est à dire, ce qui explique les lois; par conséquent l'esprit des nations, c'est ce qui explique les nations, ce sont les croyances, les institutions, les coutumes d'après lesquelles les nations se dirigent. De même, qu'est ce que les mœurs des nations ? C'est ce qui les peint. Ainsi Voltaire avait entrepris d'expliquer et de peindre les nations. Voilà ce qu'il voulait faire et nous lui demanderons aujourd'hui s'il n'a pas eu quelque prévention qui lui ait fait manquer son but en partie et commettre quelques erreurs.

Disons tout d'abord que Voltaire a expliqué et peint les nations d'une façon insuffisante. Il a voulu les expliquer et les peindre, et cette volonté lui fait honneur; c'était la volonté du génie qui lutte contre les préjugés des autres et contre les siens propres au besoin, mais il n'a pu s'y soustraire complètement; il a cédé à des préventions qui l'ont souvent empêché

176 r

d'être vrai et qui parfois lui ont fait deſsiner des caricatures là où il aurait dû tracer des portraits.

Deux causes nous semblent avoir empêché Voltaire de reconnaître complètement l'esprit des nations modernes et leurs mœurs. Ces deux causes sont : 1° L'esprit philosophique commun à tout le XVIIIe Se 2° La prévention anti-chrétienne.

Voltaire s'était fait une idée de ce que devait être la condition de l'homme dans une société bien réglée. Il aimait aſsez le brillant et l'éclat : il entra dans la vie par les jouiſsances du luxe. La civilisation pour lui c'est l'opulence ; la civilisation intellectuelle c'est l'état de prospérité des arts et des lettres au XVIIe Se, si bien que Voltaire, le patriarche du scepticisme est réduit par ses théories à se montrer injuste envers Montaigne ; il ne peut lui pardonner de ne pas écrire auſsi bien qu'on écrivait sous Louis XIV. Pour l'individu, Voltaire s'était de même fait un idéal de l'homme sensé : pour lui la sageſse est une certaine modération naturelle qui rend moins néceſsaires à l'homme les lois et les croyances religieuses.

On devine donc tout d'abord quel esprit des nations ce n'est plus ce qui les explique, mais ce qui leur fait le procès. Dans le moyen-âge il ne voit que des choses déchues et en pleine désuétude. Comme tout cela est mort, il en fait un objet de comparaison générale avec son idéal de civilisation et d'individu et le jugement n'est pas favorable au moyen âge.

De même pour les moeurs : ce sont les choses par lesquelles la société du moyen-âge diffère de son époque. Il trouve tous ces gens là bien grossiers et ne sent pas ce qui a vécu et battu dans les cœurs à cette époque. Il dit du XIIIe et XIVe Siècle « on n'y connaissait pas l'art des Sophocle » mot charmant, parcequ'il montre tout le plaisir que Voltaire éprouvait à cet art qui fut aussi le sien ; mais bien dur s'il devient un jugement, parcequ'il condamne les nations qui n'ont pas eu de spectacles.

Voltaire, nous l'avons aussi déjà dit, n'a pas connu le cœur des nations. Le cœur du XVIIe Siècle, c'est le Christianisme ; c'est aussi celui du moyen-âge, et en ne voyant pas le cœur des nations, Voltaire ne voyait pas ce qu'elles avaient de meilleur, car c'est surtout par le cœur que valent les hommes. Montesquieu dans trois ou quatre passages de l'Esprit des lois jette un coup d'œil supérieur de philosophe sur le Christianisme, et on peut ainsi reprocher à Voltaire de n'avoir pas vu au moins comme Montesquieu sur le même sujet. Ce dernier parlant du Christianisme au point de vue purement humain et philosophique, fait l'éloge du bon sens de cette doctrine et la défend contre Bayle qui disait qu'une société de bons chrétiens était impoſsible.

Nous reprocherons donc à Voltaire au nom du plus éminent de ses contemporains de n'avoir pas vu le cœur de la société moderne. S'il avait eu un degré de plus d'élévation dans l'esprit, il serait devenu plus impartial et plus équitable. Mais il ne l'a pu et là comme partout il cherche à faire la guerre au christianisme. Dès le début de son Eſsai sur les mœurs et l'esprit des nations, il y a des chapitres admirables d'originalité. Ce sont ces chapitres sur l'orient, où il met en scène des peuples dont jusqu'alors on avait peu ou point parlé. Il a bien vu que les Européens n'étaient pas seuls au monde, et il introduit ces peuples étrangers que l'on ne connaiſsait pas encore sur le ~~scène~~ théâtre de l'histoire. Mais ses bonnes intentions sont gâtées par quelque chose. Tout en écrivant ses considérations sur l'orient, il veut tâcher de contester la chronologie de la Genèse et la date du monde. Demain, quand il parle de la religion des brahmanes et des chinois, il a pour eux beaucoup d'indulgence parcequ'ils ont peu de dogmes. Quand il parle de leur morale, il fait bien sentir toutes les maximes qui se rapprochent de la morale chrétienne, et quand il en vient à leur littérature sacrée, il cherche à faire voir que leurs livres renferment d'aussi belles choses que ceux de Moïse. Toutes les religions pour lui sont des superstitions; la plus tolérable est celle qui a moins de dogmes, et ~~et~~ c'est ainsi qu'il donne en quelque sorte le pas à la religion de Mahomet sur le Christianisme.

Qu'on voie en effet la façon dont il juge les Croisades: il accorde constamment la préférence aux Mahométans. Quel est à ses yeux le héros des Croisades? C'est Saladin, guerrier sans défaut, sorte de personnage romanesque et qui se ressent un peu d'Orosmane. Voltaire aime Saladin jusqu'à ne pas voir en lui ce que l'on pourrait peut être avec quelque raison appeler ses brutalités. Voici par exemple un trait qu'il raconte de lui:

« Saladin présenta de sa main à Lusignan une coupe de liqueur rafraîchie dans la neige. Le roi, après avoir bu, voulut donner la coupe à un de ses capitaines, nommé Renaud de Châtillon. C'était une coutume inviolable établie chez les musulmans, et qui se conserve encore chez quelques Arabes de ne point faire mourir les prisonniers auxquels ils avaient donné à boire et à manger: ce droit de l'ancienne hospitalité était sacré pour Saladin. Il ne souffrit pas que Renaud de Châtillon bût après le roi. Ce capitaine avait violé plusieurs fois sa promeſse: le vainqueur avait juré de le punir; et, montrant qu'il savait se venger comme pardonner, il abattit d'un coup de sabre la tête de ce perfide. » Quand on pense que Voltaire est si délicat pour tout ce qui regarde l'humanité, et qu'il parle ainsi, on a quelque droit d'être étonné.

Quand il s'agit des Chrétiens, son ton change: les plus grands pour lui ne le sont guère excepté Saint-Louis. Pierre l'Hermite est pour lui un sujet à plaisanteries, il ne peut se refuser le plaisir de l'appeler Coucoupêtre ou Cucupiètre. Il est plus respectueux pour St Bernard dont il sent le génie, mais l'habit de St Bernard ne peut le réconcilier avec ce génie que dans le fond il admire, et il finit par le traiter aſsez mal. Il a été plus juste pour St Louis, et sur ce prince il n'a jamais été écrit rien de plus simple, de plus expressif, et de plus grand que ce que Voltaire en a dit. Pourtant il a parfois certaines intentions de le traiter comme Pierre et St Bernard ; voici par exemple quelques lignes où il n'a certainement pas le dessein de le louer :

« St Louis, délivré de captivité.... va visiter Nazareth, au lieu de retourner en France.

« Mais ce n'est plus ni du côté de la Palestine, ni du côté de l'Egypte, qu'il tourne sa dévotion et ses armes.

« Charles d'Anjou faisait servir la simplicité héroïque de St Louis à ses desseins.

« Si la fureur des Croisades et la religion des serments avaient permis à la vertu de St Louis d'écouter la raison, non seulement il eut vu le mal qu'il faisait à son pays, mais l'injustice extrême de cet armement qui lui paraissait si juste. »

Ainsi, quand il parle favorablement de St Louis, son jugement a l'air d'être une bonne note pour ce prince qui avait réprimé les juridictions ecclésiastiques et montré quelque fermeté à l'égard de la cour de Rome. C'est la même pensée qui le rend si indulgent pour le XVIe Siècle, pour Léon X, ses cardinaux, et les grands seigneurs de ce temps, qui n'éprouvaient plus le besoin de propager le Christianisme.

Quand il arrive à la fin des croisades, il a l'air d'un musulman heureux d'avoir purgé l'Asie de ses ennemis. « J'avoue, dit-il, que je suis étonné que le soldat mahométan n'ait pas exterminé un plus grand nombre de ces étrangers qui, des ports de l'Europe, étaient venus sans aucune raison ravager les terres de l'Egypte.

« Cependant le peu de Chrétiens métis, cantonnés sur les côtes de Syrie, fut bientôt exterminé ou réduit en servitude. Ptolémaïs, leur principal asile, et qui n'était en effet qu'une retraite de bandits, fameux par leurs crimes, ne put résister aux forces du soudan d'Egypte, Melec-Seraph. Il la prit en 1291: Tyr et Sidon se rendirent à lui. Enfin, vers la fin du treizième siècle, il n'y avait plus dans l'Asie aucune trace apparente de ces émigrations de chrétiens. » Si Voltaire n'a pas rendu aux croisades la justice qu'il devait leur rendre, c'est qu'il n'a pas connu le cœur du moyen-âge qui ne vivait que par la foi et pour la foi.

Quand il rencontre Constantin, il dit: « Notre avide curiosité voudrait pénétrer dans les replis du cœur

ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE

d'un homme tel que Constantin, par qui tout changea bientôt dans l'empire Romain : séjour du trône, mœurs de la cour, usages, langage, habillements, administration, religion. Comment démêler celui qu'un parti a peint comme le plus criminel des hommes, et un autre comme le plus vertueux ? Si l'on pense qu'il fit tout servir à ce qu'il crut son intérêt, on ne se trompera pas. » On voit qu'ici il voudrait connaître le fond du cœur de l'homme, mais il n'ose pas trop avancer parce qu'il y trouverait la foi. Il aurait cependant dû voir et comprendre tout ce qu'il y avait de grand dans le sentiment religieux de tous ces malheureux qui s'en allaient mourir par les chemins, sans intérêt, sans ambition, uniquement guidés par l'ardeur de leurs croyances. Peut on douter que ceux qui survécurent, en débarquant, n'aient pas baisé cette terre sacrée. Cela choque Voltaire, et il n'en parle pas ; ensuite il reproche avec une sévérité excessive aux chrétiens des violences bien naturelles à la suite d'un assaut ; et après leur avoir ainsi reproché leurs cruautés il ne veut pas croire qu'ils allèrent pleurer sur le tombeau du Christ. « Presque tous les historiens, dit-il, conviennent qu'après cette boucherie les chrétiens tout dégouttants de sang (1099) allèrent en procession à l'endroit qu'on dit être le sépulcre de Jésus-Christ, et y fondirent en larmes. Il est très vraisemblable qu'ils y donnèrent des marques de religion : mais cette tendresse qui se manifesta par des pleurs n'est guère compatible avec cet esprit de vertige, de fureur, de débauche et d'emportement. Le même homme peut être furieux et tendre, mais non dans le même temps. »

Voltaire n'a donc pas vu le coeur des croisés, ni celui du moyen âge en général, parceque le fond de ce coeur c'était le christianisme. Il est évident qu'au moyen âge, le Christianisme non seulement n'a pas empêché bien des maux, mais encore qu'il a été mêlé à bien des maux. Et il ne faut pas s'en étonner. Le Christianisme est un idéal qui ne peut avoir ici bas sa réalisation complète, et par un effet des événements humains il se trouve quelquefois mêlé à des malheurs. Mais il faut le reconnaître : le mal est en grande partie la conséquence de l'imperfection naturelle à l'homme, et le bien a été l'œuvre originale et propre du christianisme. Nous ne citerons qu'un exemple, la condition des femmes. Au moyen-âge, s'il y a quelque chose qui fasse des progrès, c'est la condition des femmes, et Platon, Socrate, Marc-Aurèle, Epictète, Cicéron et Sénèque n'auraient pas suffi pour élever les femmes au rang où les a mises le moyen-âge. Les romans de chevalerie sont de l'exagération la plupart du temps, mais c'est l'exagération d'une grande chose, le culte et le respect de la femme, et ce respect est l'œuvre du christianisme. On voit aussi à cette époque la famille faite par la femme, la famille unie par les liens de l'amour et non maintenue par la déférence froide des romains, ou même, ce qui est pis, par la crainte.

Nous ne faisons pas à Voltaire un crime de n'avoir point vu cela, mais il aurait pu ne pas l'oublier complètement malgré ses préventions et son esprit hostile au christianisme.

L'ouvrage de Voltaire dont nous parlons, est un livre curieux pour les contradictions qu'on peut y voir. On y trouve le plus souvent une sensibilité exquise pour l'humanité, une indignation admirable contre tous les abus, mais cependant on ne peut pas ne pas lui en vouloir quand parlant des Turcs, il dit : « Les antiquités des Turcs ne méritent guère mieux une histoire suivie que les loups et les tigres de leur pays. » On sait d'ailleurs par lui-même dans quels sentiments il commença son livre « Vous voulez enfin, écrit-il dans son avant propos, surmonter le dégoût que vous cause l'histoire moderne, depuis la décadence de l'empire romain, et prendre une idée générale des nations qui habitent et qui désolent la terre. » Quand on entre ainsi dans un sujet avec dégoût, on se condamne par là à la prévention et au préjugé. Pour l'historien il n'y a pas des époques degoutantes, il y a des époques tristes, et c'est là plus que jamais qu'il doit montrer de la bienveillance et de la pitié. Buffon avait des préjugés analogues sur les animaux : il avait ses affections et ses aversions, et tandis qu'il réservait toutes les splendeurs de son style pour parler du lion ou de tel autre animal préféré, avec magnificence, il traitait avec dédain en quelque sorte le ver de terre. De pareilles dispositions sont fâcheuses dans un naturaliste et peuvent lui faire faire bien des fautes ; mais elles sont surtout fâcheuses dans un historien et nous avons vu pourquoi.

13

Faculté des Lettres

Cours d'Eloquence française

Mr Nisard, Professeur

---

13 Leçon : appréciation des beautés et des qualités de l'*Essai sur les Moeurs et l'esprit des Nations* de Voltaire

---

Marotte.

Marotte.

13 Leçon

De l'Essai sur les Moeurs et l'Esprit des Nations de Voltaire; suite — Ses beautés.

Dans la dernière leçon nous avons parlé des défauts de l'Essai sur les Moeurs et l'Esprit des Nations de Voltaire. Nous avons aujourd'hui à en apprécier et à en admirer les beautés. Et par ce mot nous n'entendons pas seulement ~~ni~~ les beautés d'expression, ni même certaines beautés exclusivement littéraires dont nous faisons aussi grand cas; mais nous voulons parler de ces beautés de pensée, de composition qui vont un peu plus loin, qui s'adressent à quelque chose de plus élevé encore que le goût, c'est-à-dire à la raison. Nous admirerons dans l'Essai sur les Moeurs l'art même de l'ouvrage, ce qui a fait sa vie et son influence sur les esprits.

On peut considérer ce livre comme le premier modèle de la critique historique parce que c'est là que Voltaire a énoncé deux principes excellents, 1° la vérité prouvée par les monuments; 2° les monuments attestés, non pas par tous les contemporains, qui peuvent être aveuglés par les préventions, mais seulement les contemporains éclairés. Cette manière de comprendre l'hiſtoire n'était pas une chose connue, ni pratiquée avant voltaire. C'eſt de lui que nous avons reçu cette théorie de la critique historique, et quoique nous l'ayons bien perfectionnée depuis, c'eſt à lui qu'en revient tout l'honneur.

Malheureusement ce n'eſt pas seulement par ces deux principes que voltaire se dirige dans l'appréciation des faits. Nous savons que dans tout ce qu'il écrit, il faut faire une part ou à son humeur ou à l'influence de son temps qu'il subiſsait tour-à-tour. Par exemple il raconte un procès de deux Jésuites sous la reine Elisabeth d'angleterre: selon lui les Jésuites ont été ~~[illegible]~~ condamnés non pas par la fureur d'un parti religieux, mais en vertu des lois; la reine Elisabeth n'y eſt pour rien, elle n'en n'eſt pas reſponsable. S'agit-il au contraire de persécutions exercées contre les proteſtants par le chancelier Thomas Morus voltaire n'hésite pas à condamner le chancelier. Disons en paſsant que voltaire trompé par

Il faut dire que Voltaire se trompe souvent sur le mal. Il ne tient pas toujours aſſez compte des circonſtances; il ne se demande pas si le mal eſt relatif ou absolu, s'il n'eſt pas une cause néceſſaire, ou tout au moins paſſagère d'un certain bien. Le mal n'eſt-il pas quelquefois l'enfantement du bien? Pour lui une des formes les plus ordinaires du mal c'eſt la sottise. Mais n'applique-t-il pas ce mot à des moeurs différentes de celles de son siècle? Il ne faut donc pas oublier que Voltaire se trompe quelquefois sur le mal, surtout quand il s'agit de religion. ainsi il ne voit pas combien dans les Croisades il y avait de bien non seulement pour l'avenir mais auſſi pour le présent. Car là l'hiſtoire qu'il raconte n'eſt souvent que la satire du paſſé.

Nous ne sommes pas toujours sensibles à sa haine contre le mal. Elle eſt quelquefois chez lui plutôt l'impatience d'un voluptueux qui eſt gené dans ses plaisirs, que l'indignation d'un homme de bien; elle ne vient pas toujours de sa raison, de ce qu'il y a de plus élevé dans sa raison. Et il faut le dire, s'il y a chez Voltaire la guerre ardente contre le mal, il n'y a pas l'amour du bien. C'est autre chose que la haine du mal; et il y a des âmes qui ne sont pas capables de ces deux vertus à la fois. La première est grande et belle, si l'on veut, mais elle ne suffit pas. Voltaire ne s'est pas interrogé sur le bien; il ne s'est pas attendri, et il ne parvient pas à nous attendrir. On peut détester le mal tout en dédaignant les hommes et Voltaire se passe cette fantaisie. Pour lui, nous l'avons dit, une des formes du mal c'est la sottise. Mais après tout n'est-ce pas contre lui-même que le genre humain la commet? Voltaire n'éprouve aucune sympathie comme celui qui commet la sottise. Un homme généreux a une compassion vraie non seulement pour ceux qui en souffrent, mais même pour ceux qui l'ont faite. Voltaire trouve un certain plaisir à attaquer le mal et ce plaisir est une preuve qu'il n'en ~~est~~ pas touché. Il lui manque un certain accent de sympathie pour l'homme, et cela, parce qu'il le méprise. Il veut la destruction du mal, parceque ne diſtingue pas aſſez le véritable du faux bien-être. Nous ne pouvons pas non plus paſſer sous silence que Voltaire, tout en exprimant son contentement de voir à l'époque de la Renaiſſance les eſprits se lever partout commet de singulières erreurs. Sans parler de sa préférence de l'Arioſte sur Homère, il met au-deſſus des oeuvres de Shakspeare l'Aminta du Taſſe et le Paſtor fido du Guarini, et il préfère la Mandragore de Machiavel à tout le théâtre d'Aristophane. Mais ces reſtrictions faites, il n'y a pas de livre plus intéreſſant que celui de Voltaire. Quand il arrive à la Renaiſſance, il a de la foi. C'eſt là qu'eſt son goût, sa foi, son amour. Auſſi a-t-il un enthousiasme charmant, sans déclamation et qui fait une profonde impreſſion sur ses lecteurs.

Voltaire sait encore admirer les grands hommes et parmi ceux-là ceux surtout qui ont été bienfaisants. Ceux qui ont été deſtructeurs, il leur décerne volontiers la qualité de héros, il leur rend juſtice, mais il ne les aime pas. Il y en a deux qu'il aime d'une véritable tendreſſe, et pour lesquels il a trouvé des accents particuliers, très-rares même chez lui. C'eſt St-Louis et Henri IV.

Il est vrai qu'il n'a pas nui peut-être à St Louis dans l'Esprit de Voltaire d'avoir été l'adversaire du Pape. Quoiqu'il en soit Il parle de ce roi avec admiration. « Louis IX paraissait un prince destiné à réformer l'Europe, si elle avait pu l'être ; à rendre la France triomphante et policée, et à être en tout le modèle des hommes. Sa piété, qui était celle d'un anachorète ne lui ota aucune vertu de roi. Une sage économie ne déroba rien à sa libéralité. Il sut accorder une politique profonde avec une justice exacte ; et peut-être est-il le seul souverain qui mérita cette louange : prudent et ferme dans le conseil, intrépide dans les combats sans être emporté, compatissant comme s'il n'avait jamais été que malheureux. Il n'est pas donné à l'homme de porter plus loin la vertu. » Nous ne savons si dans les anciens on pourrait trouver un portrait qui exprime mieux à la fois le jugement et l'affection de l'historien. Et cela est d'autant plus à admirer chez Voltaire qu'il n'aime pas les portraits. C'est un des ornements de l'histoire qu'il ne recherche pas, et pour d'excellents raisons ; parceque l'arbitraire s'y joint toujours, parceque le peintre en oeuvre. On ne trouve pas dans l'Essai sur les Moeurs de grands récits, des portraits; c'est une conversation agréable et élevée, une composition légère et sans artifices. L'émotion même n'y manque pas, mais seulement là où il en faut; une part est faite aussi pour l'imagination; mais il n'y a rien où l'on sente l'historien par état. Il n'abandonne jamais son rôle de juge. À chaque personnage, à chaque événement de l'histoire qu'il passe en revue, il donne son jugement plus ou moins développé, selon les circonstances; il se passionne, il s'indigne, il a des éclairs d'enthousiasme. Et tout est si léger, si varié, si vrai qu'on se représente quelquefois Voltaire s'abandonnant au charme de la conversation ou de l'improvisation. C'est par là que l'Essai sur les Moeurs nous offre quelque chose de nouveau.

Quant au style, nous n'aimons pas à le distinguer des idées. Cependant il serait peut-être à propos de faire une remarque particulière. Ainsi l'idéal du style change avec les époques. Aujourd'hui on admire beaucoup certaines images; pour plaire, il faut quelque chose de plus ou moins coloré. Notre idéal, c'est une certaine hardiesse de style, et des images à la place des pensées: c'est que pour goûter une

une image il suffit d'un seul regard, mais pour goûter une pensée, il faut un certain travail de l'esprit. Au contraire le style de Voltaire n'est point trop coloré ; non [illegible] qu'il évite l'image ; mais chez lui l'image n'est que l'idée elle-même. Il ne donne jamais un coup de pinceau pour empâter le tableau. Il n'écrit pas pour lui, mais pour les choses. Son style n'est brillant que parceque l'idée est brillante.

Disons quelques mots des bons et des mauvais effets que ce livre a produits de son temps et qui subsistent, du moins en partie, encore à notre époque. L'Essai sur les Moeurs, avons-nous dit, a deux défauts : la prévention passionnée contre le Christianisme et le dédain pour les hommes. Ces défauts ont eu pour effet de nous rendre dédaigneux du passé, [illegible] impatients du présent et de nous donner un peu d'illusion pour l'avenir. Dès le temps de Voltaire, [illegible] l'influence de ce livre avait produit la doctrine de Condorcet sur la perfectibilité indéfinie. Nous croyons que cette doctrine a été mauvaise, et que la professer, c'est exciter imprudemment le dédain du passé et l'impatience du présent à cause des maux réels qui pèsent sur nous. Nous n'avons certes pas besoin d'être encouragés là dessus ; et il ne faut pas pousser trop loin des espérances qui jusqu'à un certain point sont légitimes. Il serait d'une meilleure philosophie d'être respectueux avec indépendance pour le passé de faire remarquer aux hommes ce qu'il y a de fécond dans le présent et de parler de l'avenir sans chimères. Cette doctrine de Condorcet inspirée par les ouvrages de Voltaire a fait aller la société plus vite qu'il n'aurait fallu pour son bonheur. Le propre de cette doctrine a été d'accoutumer les hommes à compter trop sur les progrès de la société et à ne pas songer assez à leurs progrès individuels, et de décourager quelquefois les esprits.

Les bons effets des grandes qualités de l'Essai sur les Mœurs ont été de développer et de perfectionner dans notre nation ce qui est sa véritable originalité. Voltaire a appelé Paris la patrie de la société. On peut dire que sous l'influence de son livre qui n'a été si puissant que parce qu'il représente notre pays, la France est devenue plus que jamais la patrie de l'humanité. Les autres peuples, quand ils portent leurs regards sur leurs voisins cherchent volontiers les moyens de se servir d'eux, d'introduire chez eux leur propre commerce.

L'angleterre cherche le parti qu'elle tirera des autres nations. La France examine comment la juſtice s'y perfectionne, si la condition humaine s'y améliore, si ses idées s'y introduisent et, Dieu merci, elles s'y introduisent malgré les douanes. Elle eſt en un mot la patrie de l'humanité. C'eſt là le sentiment supérieur que le livre de voltaire a contribué à développer.

nous ne nous étonnons donc pas de voir, en appréciant ce qui reſte de l'Eſſai sur les Mœurs que la partie qui a le plus perdu eſt celle qui a été inſpirée par sa prévention anti-chrétienne et par son dédain des hommes: au 18e siècle on mépriſait les hommes en travaillant à les rendre meilleurs. ~~[illegible]~~; ~~[illegible]~~. Mais cette partie du livre où l'auteur nous fait adorer la juſtice et nous intéreſſe au bien de l'humanité, cette partie ne craint point la décadence pour produire plus d'effet peut être entraîné à donner un coup de pinceau de trop. Chez Voltaire au contraire les portraits ~~ne~~ sentent pas la rhétorique, ni l'artifice.

Il n'a pas fait un portrait particulier pour Henri IV. Il a aussi pour lui une véritable tendresse. C'était à la fois son héros poétique et historique. Rien n'est plus charmant que cette vie de Henri IV où la justesse, la vérité se trouvent mêlés à cette conversation distinguée et délicate qui est le ton ~~général~~ ordinaire de l'Essai sur les Mœurs. Mais comme à St Louis, il n'a pas nui non plus à Henri IV dans l'esprit de Voltaire de s'être converti par politique. Si on avait pu l'amener à douter que cette conversion fût conseillée par l'intérêt seul, peut-être Henri IV n'eût pas été autant loué par lui. Voltaire nous dit que quand il se préparait à cette abjuration il conféra avec des personnes moins instruites que lui-même. Eh bien! il ne réfléchit pas qu'à cette époque toutes ces choses étaient fort sérieuses et que la plus grande partie de ceux qui se convertissaient étaient sincères. C'est dans les lettres qu'il écrit à sa maîtresse, la comtesse de Grammont qu'il faut chercher la pensée de Henri IV. Voici ce qu'il lui dit à propos des États de Blois où on l'avait déclaré indigne de succéder à la couronne. « Voyez les œuvres de Dieu envers ceux qui se sont fiés en lui; car y avait-il rien qui ~~lui~~ eût tant d'apparence de force qu'un arrêt des états? Cependant j'en appelai devant celui qui peut tout, qui a vu le procès, a cassé les arrêts des hommes, m'a remis dans mon droit, et crois que ce sera aux dépens de mes ennemis. Tant mieux pour vous! Ceux qui se fient en Dieu et le servent ne sont jamais confus: voilà à quoi vous devriez songer. » Il y a dans ces lignes, exprimée avec une grande énergie, la croyance en la Providence et son action sur les choses humaines. Il ne faudrait pas conclure de ce seul passage que Henri IV ~~fut sincère~~ devint un bon catholique. Mais d'un autre côté ce sont des choses si considérables qu'un historien doit longtemps les examiner, et il serait vrai de dire que si la politique invitait Henri IV à se faire catholique, il était possible qu'il fût sincère.

La beauté littéraire de l'*Essai sur les Mœurs* considéré au point de vue de l'expression des sentiments, des pensées, de la vérité, dans quelque genre que ce soit est la nouveauté même de l'éloquence que Voltaire a su mettre cela lui déplait. C'est pour son goût particulier qu'il voudrait quelque chose de meilleur.

Voltaire a une manière de concevoir le bien, qui n'est pas la véritable: pour lui, le bien n'est que l'ordre. « Au milieu de ces saccagements et de ces destructions, dit-il, que nous observons dans l'espace de neuf cents années, nous voyons un amour de l'ordre qui anime en secret le genre humain et qui a prévenu sa ruine totale. C'est un des ressorts de la nature qui reprend toujours sa force; c'est lui qui a formé le code des nations; c'est par lui qu'on révère la loi et les ministres de la loi dans le Tonquin et dans l'île Formose, comme à Rome. Les enfants respectent leurs pères en tout pays; et le fils, en tout pays, quoi qu'on dise, hérite de son père. » Voilà l'idéal de Voltaire. Il s'est arrêté à une morale universelle, générale. Il n'admet même pas les perfectionnements ~~de~~ la morale chrétienne, dont quelques-uns seulement ont eu le secret de lui plaire. Nous avons au fond de nos cœurs quelque chose de meilleur et de plus désintéressé que l'amour de l'ordre, c'est l'amour du bien, qui va au delà. Ne travaillons-nous pas quelquefois plus vivement pour le bien des autres, que pour le nôtre? Voltaire ne l'a pas senti, parce qu'il n'a pas respecté l'homme.

Une autre qualité de l'Eſsai sur les Mœurs, c'eſt l'amour de la civilisation et des beaux-arts, et là nous reconnaiſsons dans Voltaire quelque chose de parfait, un amour véritable. Quand il parle des hommes, son zèle pour l'humanité eſt accompagné constamment du dédain; mais quand il s'agit des arts, Voltaire eſt éloquent; on sent que c'eſt là sa paſsion. Et cependant dans son amour pour la civilisation il n'y a pas aſsez de libéralité. Il voit trop la civilisation dans ses propres aises, dans le luxe et les faux besoins que la richeſse donne à ceux qui la poſsèdent. L'amour de la civilisation, si nous ne trompons, eſt l'amour du bien-être proportionné pour tous, et la haine ou au moins l'aversion de ce qui y fait obstacle; ce n'eſt pas seulement ce certain besoin de luxe qu'on appelle aujourdhui la vie confortable. ainsi nous ne pouvons accepter les idées de Voltaire à ce sujet. Il s'émeut, par exemple lorsqu'il raconte qu'à une époque du Moyen-age, les femmes des grands seigneurs chevauchaient en croupe derrière leurs maris, comme si le magnifique carroſse de nos jours suffisait pour rendre heureux des personnes qu'on voit souvent regarder chacune de leur côté, comme fatiguées l'une de l'autre. Pour Voltaire la civilisation eſt trop son propre luxe, et il ses préventions, a commis ici une erreur historique: nous avons eu occasion de montrer dans une Etude sur Thomas Morus, que ce chancelier, quoique catholique ardent, n'avait fait tomber la tête à aucun protestant. Toutefois, avec Voltaire les vrais principes de la critique historique sont posés; et maintenant on ne saurait écrire l'histoire sans les adopter. Une preuve que ces principes sont excellents, c'est que grâce aux perfectionnements qu'ils ont pu recevoir de l'étude des événements qui se sont passés depuis un demi-siècle nous sommes en demeure aujourd'hui de contredire Voltaire sur plusieurs points, et cela, en nous servant contre lui de sa méthode. C'est ainsi que nous pouvons rectifier plusieurs de ses jugements sur certains hommes et certains événements du Moyen-age parceque nous avons cherché la vérité dans un plus grand nombre de monuments, et que nous avons mieux distingué les contemporains éclairés et impartiaux de ceux qui ne l'étaient pas. Quand Voltaire aurait eu le tort de n'être pas fidèle à ses principes il nous a donné le moyen de juger et de combattre ses assertions; nous pouvons rendre au Moyen-age ce que sa prévention lui avait ôté.

L'*Essai sur les Moeurs* est donc quelque chose de plus qu'un ouvrage bien écrit. C'est toute une méthode. voltaire nous a transmis dans ce livre l'habitude de ne jamais faire de l'histoire par manière d'ornement, mais d'après la vraisemblance et en examinant si les faits nous ont été laissés par des gens éclairés et impartiaux.

La seconde qualité de cet ouvrage c'est la guerre ~~c'est~~ que l'auteur fait au mal sous toutes ses formes, à tout ce qui tend à détruire les nations comme à tourmenter les individus, aux meurtres juridiques, à l'injustice, à la violence. Car voltaire mérite bien le titre qu'il se donne d'ami de la paix. Ce n'était pas la première fois sans doute qu'un écrivain combattait le mal, mais c'était la première fois qu'on le combattait avec cette vivacité, et cette opiniatreté. voltaire va même souvent jusqu'à l'injustice, mais sous cette injustice on sent encore la générosité de l'homme. Il est persuadé que l'histoire n'est pas faite seulement pour raconter, mais pour enseigner et pour prouver. C'est là une pensée supérieure que pour son compte il adopte complètement. aussi n'y a-t-il pas d'historien qui soit plus inquiet de ce que doit penser le lecteur.

Cours d'Eloquence Française

14

M. Nisard, professeur

Des Ecrits de Voltaire sur la reforme des lois Criminelles.

Gaston Muistin

Gustave Hinstin

Des écrits de Voltaire

sur la réforme des lois criminelles.

Dans cette étude de Voltaire, nous nous sommes proposé de
n'examiner que ceux de ses ouvrages qui ont un caractère classique; qui
sans être des modèles parfaits, marquent un grand progrès de
l'art, et qui par leur composition, leur unité, l'importance de leur
conception première doivent être nécessairement consultés. Aussi,
après notre examen de l'Essai sur les mœurs, devrions nous peut-être
arriver tout droit à la Correspondance de Voltaire : car, malgré
des imperfections, cette correspondance est un modèle d'art et
de goût; elle est peut-être le chef d'œuvre du genre, et, à cet égard,
doit ~~avoir~~ sa place au nombre des ouvrages vraiment classiques.
Mais nous aurions quelque scrupule à franchir, sans nous
y arrêter, tant de morceaux admirables, tant de pages
charmantes: car entre l'Essai sur les Mœurs et la Correspondance il
faut placer le Dictionnaire philosophique, divers ouvrages de
polémique ~~[illegible]~~, des écrits qui sont en même temps
d'utiles et bonnes actions, trois surtout que nous indiquerons
tout à l'heure pour en faire l'objet d'un examen spécial.

Mais auparavant engageons-nous à laisser de côté
pour le moment ceux de ces ouvrages qui ne ~~touchent~~ qu'à
la polémique purement littéraire. Non qu'à beaucoup d'égards
ils ne puissent, eux aussi, servir de modèles : mais faut-il
désirer des modèles de polémique littéraire? Les écrits de ce

genre sont plutôt d'un mauvais que d'un bon exemple. Sans doute les adversaires de Voltaire n'ont pas toujours été dignes de lui, ni leurs procédés très honorables : on peut leur imputer une partie de ses violences et de ses fautes ; et même leurs attaques trop souvent déloyales expliquent et atténuent l'excessive complaisance de Voltaire pour ses propres écrits et les éloges qu'il se décerne ou plutôt qu'il se prodigue.

Cependant cette polémique littéraire nous a rendu le mauvais office de nous montrer jusqu'à quel point les hommes de talent et de génie ont le cœur vulnérable à l'endroit de la renommée ; elle nous a fait toucher du doigt leur côté sensible ; elle a nous a appris par où l'on peut les prendre au vif et les rendre malheureux : c'est ainsi que les hommes supérieurs montrent eux-mêmes à leurs ennemis l'art de les attaquer. L'exemple de Voltaire devait être plus funeste que salutaire : il a produit, en partie, les excès de la critique littéraire trop souvent portée à dégénérer en satire. Un politique éminent a dit un jour cette parole remarquable : qu'on est toujours libre de faire faire des fautes aux gouvernements par l'amertume et la violence de la critique qui trouble l'esprit et l'aveugle. Les ennemis de Voltaire le savaient bien, et ils usaient contre lui de cette déplorable ressource. Aussi Madame du Châtelet profondément affligée de cette funeste susceptibilité de Voltaire écrivait-elle à d'Argental pour le prier de faire comprendre à leur ami commun que le seul moyen de désarmer les critiques, c'est de leur prouver qu'ils ne nous rendent pas malheureux. – Voltaire en effet n'était malheureux que par la critique : aussi devenait-elle tous les jours plus satirique et plus violente.

Il y a un autre livre de Voltaire que nous passerons sous silence, parceque nous ne sommes pas dans une disposition d'esprit à lui rendre toute justice : c'est le Dictionnaire philosophique. Le Dictionnaire était d'abord un recueil d'articles purement philosophiques ; puis il en reçut d'une autre nature ; enfin il se grossit d'articles destinés à l'Encyclopédie. Du reste il a le caractère de l'Encyclopédie elle-même, et, sans nous arrêter (ce qui serait inutile) sur les mérites de ce livre charmant, plein de sens et de raison, disons tout de suite qu'il a [illegible] le même tort, celui d'avoir produit la prétention encyclopédique. Nous sommes le peuple causeur par excellence. La conversation est chez nous un mérite, en quelque sorte, national et l'un de ceux que recherchent le plus les particuliers. Ce qui lui assure le succès et lui attire le plus d'éloges immédiats, c'est une certaine connaissance de toutes choses, que rien n'arrête ou n'embarrasse. Or, cette science superficielle doit assurément très peu profiter à l'esprit : elle ne peut que lui ôter de sa force et de sa vigueur, et même altérer en cette moralité et cette vérité, ses plus beaux attributs. Ce qui convient à l'homme, c'est de savoir à fond certaines choses proportionnées à ses moyens, mais aussi de savoir ignorer. Que de force et que de grâce dans cet aveu d'ignorance ! [illegible] Y a-t-il rien de plus intéressant qu'un homme qui n'amasse pas plus de connaissances que n'en comportent les ~~[illegible]~~ forces de son esprit, et qui avoue ingénument son ignorance surtout le reste ? Il ne s'ensuit pas qu'on doive s'arrêter, et supprimer d'avance tout progrès [illegible] : il faut savoir à la fois ignorer et apprendre : l'avenir de l'esprit est là. L'esprit encyclopédique est tout le contraire : il fait craindre par dessus tout l'apparence même de l'ignorance. Certaines gens, plutôt que de faire cet aveu, préféreraient mentir et pécher ainsi contre la morale et la probité! : cette vanité va ~~[illegible]~~ jusqu'à détruire l'honneur de l'esprit. —

~~Cette~~ L'Encyclopédie du dictionnaire philosophique a eu sans doute de grands avantages : néanmoins elle peut plutôt faire ~~plus~~ du mal que du bien, et à cet égard ne mérite pas un examen aussi approfondi que les autres ouvrages de Voltaire qui sont les chefs d'œuvre et les modèles de leur genre. —

Laissant donc de côté et les écrits de polémique littéraire et le Dictionnaire philosophique, parlons de trois petits écrits qui sont, nous l'avons dit, autant de bonnes actions :

1° le traité de la tolérance (1763), que Voltaire écrivit à l'occasion de la mort affreuse de Calas envoyé au supplice sous l'accusation absurde et historiquement impossible d'avoir été le parricide de son fils.

2° le Commentaire sur le traité des Délits et des peines de Beccaria, 1766 — le traité lui-même est de 1764.

3° le prix de la justice et de l'humanité, 1777 : Voltaire était alors octogénaire. Une société de Berne avait reçu d'un inconnu une somme ~~égale~~ de cinquante louis, destinée à l'auteur du meilleur mémoire sur la réforme des lois criminelles : Voltaire ajouta au prix une somme égale, et, dans son impatience de dire un mot ~~sur~~ sur de si belles questions, il écrivit ce petit traité

Les trois ~~petits~~ écrits roulent en effet sur le même sujet : la réforme des lois criminelles. Ils traitent la question de savoir s'il ne vaut pas mieux prévenir que punir ; s'il ne faut pas proportionner les peines aux délits ; s'il n'est pas urgent de revoir la morale générale et de fixer le vrai caractère des délits sans les exagérer ; si les prisons ne peuvent être, comme dit Voltaire, que des palais ou des charniers : enfin toutes les questions qui se groupent autour de ces idées ont leur place dans les trois écrits ~~que~~ dont nous allons commencer l'examen.

Et d'abord il est ~~[illegible]~~ à remarquer que ce ne sont pas des traités : sous cette forme ils n'auraient pas rempli leur but. Ce sont des réflexions sur la réforme des lois criminelles, divisées par chapitres pour plus de clarté et exprimées avec cette netteté, cette facilité, cette abondance qui leur donne tant de prix. Point de déclamation ni de fausse sensibilité : Non que la ~~raison~~ sensibilité de Voltaire soit toujours aussi vive et sa raison aussi haute que le voudrait quelquefois la gravité des questions qu'il traite. Mais il n'affecte ni une plus haute raison, ni plus de sensibilité : ce n'est ni un hypocrite, ni un déclamateur. Voltaire échappait à ce double péril par sa nature qui ne l'y portait guère.

Il n'y a rien non plus de chimérique dans ces trois écrits : et cependant, à cette époque, Rousseau mettait le chimérique à la mode. Voltaire ne cherche pas un idéal d'institutions et de lois appropriées à une prétendue innocence primitive. Il voit la société telle qu'elle est, décrit le mal tel qu'il est, et les remèdes qu'il propose sont des remèdes pratiques. Toutefois il est bien près de tomber dans le chimérique lorsqu'il propose les moyens que l'on sait de faire un emploi des peines plus utile à la fois aux coupables et à la société. Mais avant de développer ce ~~pr~~ reproche atténuons le d'avance par la lecture de deux passages où nous ne trouverons pas, à vrai dire, cette éloquence sublime que l'on définit justement une haute raison passionnée, mais qui nous montrent l'éloquence familière et vraiment efficace d'une aimable et saine raison, d'une raison éminemment pratique : cette éloquence aussi a son mérite.

Voici comment Voltaire flétrit ~~contre~~ la torture :

Comm. sur le livre des Délits, etc. ch. XII.

« Tous les hommes, par une pitié que Dieu a mise dans nos cœurs, s'élèvent contre les tortures qu'on fait souffrir aux accusés dont on veut arracher l'aveu. La loi ne les a pas encore condamnés, et on leur inflige, dans l'incertitude où l'on est de leur crime, un supplice beaucoup plus affreux que la mort qu'on leur donne, quand on est certain qu'ils la méritent. Quoi ! j'ignore encore si tu es coupable, et il faudra que je te tourmente pour m'éclairer ! Et, si tu es innocent, je n'expierai point envers toi ces mille morts que je t'ai fait souffrir au lieu d'une seule que je te préparais ! Chacun

196v

frissonne à cette idée. Je ne dirai point ici que St Augustin s'éleva contre la question dans la *Cité de Dieu*. Je ne dirai point qu'à Rome on ne la faisait subir qu'aux esclaves; et que cependant Quintilien, se souvenant que les esclaves sont hommes, [illegible] réprouve cette barbarie » -

Le passage suivant est plus vif encore: ~~il~~ Voltaire attaque l'opinion de d'Aguesseau, homme excellent et plein de modération, qui cependant trouve la question toute naturelle, et qui bien certainement n'a jamais eu de remords en la prescrivant contre un coupable. Parlant du Code criminel « qui semble avoir été composé par le bourreau », « on est bien ~~p~~ surpris, ajoute Voltaire, de trouver dans ce code d'horreur une lettre du chancelier d'Aguesseau, du 4 Janvier 1734, dans laquelle sont ces propres termes: « ou la preuve du crime est complète ou elle ne l'est pas. Au premier cas, il n'est pas douteux qu'on doive prononcer la peine portée par les ordonnances; mais, dans le dernier cas, il n'est pas douteux qu'on ne peut ordonner que la question ou un plus ample informé »

« Quel est donc, reprend Voltaire, l'Empire du préjugé, illustre chef de la magistrature! quoi! vous n'avez pas de preuves et vous punissez cependant deux heures un malheureux par mille morts, pour vous mettre en droit de lui en donner une d'un moment! Vous savez assez que c'est un secret sûr pour faire dire ce qu'on voudra à un innocent qui aura les muscles délicats, et pour sauver un coupable robuste. On l'a tant dit! Il en est tant d'exemples! Est-il possible qu'il vous soit égal d'ordonner ou des tourments affreux ou un plus ample informé? Quelle épouvantable et ridicule alternative! »

Prix de la Justice et de l'humanité. art. XXIV.

Un peu plus loin Voltaire parle de l'application des condamnés à des travaux utiles: il reprend une idée qui est de son siècle, que même des idées antérieures ont pu préparer: mais comme il la présente!

« Le grand objet est de servir le public; et sans doute un homme dévoué pour tous les jours de sa vie à préserver une contrée d'inondations par des digues, ou à creuser des canaux qui facilitent le commerce, ou à dessécher des marais empestés, rend plus de services à l'État qu'un squelette branlant ~~par~~ à un poteau par une chaîne de fer, ou plié en morceaux par une roue de charrette. »

C'est en poussant trop loin la même idée que Voltaire fait des propositions chimériques. Ainsi il condamne l'incendiaire à rebâtir la grange qu'il a brûlée, et à veiller toute sa vie sur les propriétés d'autrui, chargé de chaînes et de coups de fouet. Le faux monnayeur est employé à faire de la bonne monnaie. Le faussaire transcrira toute sa vie, chargé de chaînes, des ouvrages de justice et sa propre sentence. Tout cela, comme on peut le voir, est chimérique ou du moins très léger.

Mais cette restriction n'ôte pas à Voltaire le mérite d'avoir écrit ces trois petits traités, et surtout de les avoir confirmés par de bonnes actions. Voltaire en effet s'occupait beaucoup d'agriculture et faisait du bien aux agriculteurs ; lorsqu'il est intendant du pays de Gex, il réduit toutes les taxes des habitants à une seule. À un certain moment, sa correspondance avec Frédéric n'est qu'un échange de communications relatives à l'agriculture ; Voltaire envoie même des semences au roi de Prusse. Contradiction curieuse et intéressante, qui fait honneur à l'Esprit humain ! C'est pendant leur croisade contre le Christianisme, pendant que tous deux vont jusqu'à s'attaquer à la religion naturelle, que Diderot cherche même à détruire l'homme moral ; que Frédéric appelle Jésus-Christ « un garçon charpentier juif », que Voltaire propose de fonder une colonie d'athées, dont il sera le patriarche ; c'est pendant ce temps que le prince et l'écrivain s'occupent d'améliorer la condition humaine. Leur correspondance nous en offre un exemple piquant : c'est une lettre de Frédéric.

« Je vous ai mille obligations de la semence que vous avez bien voulu m'envoyer. Qui aurait dit que notre correspondance roulerait sur l'art de Triptolème, et qu'il s'agirait entre nous deux, qui cultiverait le mieux son champ ! C'est cependant le premier des arts et sans lequel il n'y aurait ni marchands, ni rois, ni courtisans, ni poètes, ni philosophes. Il n'y a de vraies richesses que celles que la terre produit. Améliorer la terre, défricher des champs incultes, saigner des marais, c'est faire des conquêtes sur la barbarie et procurer de la subsistance à des colons qui, se trouvant en état de se marier, travaillent gaiement à perpétuer l'espèce, et augmentent le

5 Xbre 1775

nombre des citoyens laborieux .... Ce sont là les hochets de ma vieillesse, et les plaisirs qu'un esprit dont l'imagination est éteinte peut goûter encore »

Nous avons rendu justice au sentiment qui respire dans cette lettre et qui animait les deux philosophes : nous sommes maintenant à notre aise pour l'examiner dans son véritable esprit et admirer peut-être un peu moins qu'on ne serait tenté de le faire cette sollicitude pour le bien-être du peuple et des hommes en général. Quel en est le caractère ? Frédéric, nous l'avons vu, regarde les soins qu'il donne à l'agriculture plutôt comme des hochets que comme un devoir dont la douceur occupe et honore sa vieillesse. On reconnaît ici le philosophe qui comparait l'espèce humaine à un parc aux cerfs : c'est une manière d'aimer les hommes qui prouve qu'on ne les regarde pas comme des âmes. À cette époque il y avait comme une reprise des discussions philosophiques sur l'esprit : pour Frédéric l'esprit était une combinaison des muscles et du sang d'où naît la pensée ; pour Voltaire « une machine qui a, dit-il, je ne sais comment, la faculté d'éternuer par le nez et de penser par la cervelle ». Dans leur humanité il n'y a donc pas de respect pour l'homme, et dans l'expression de cette humanité on sent un peu de sécheresse : on y chercherait en vain cet accent de bienfaisance réelle, ~~cette~~ cet accent chaleureux, parti de l'âme, et si efficace.

Pour avoir trop peu estimé l'homme, Voltaire est arrivé à montrer pour lui trop de complaisance : c'est le premier défaut considérable de ces petits écrits. Voltaire en effet, dans ses projets généreux, va jusqu'à désarmer la société, et certainement la morale. Dans les anciennes législations, l'adultère, la polygamie, le viol étaient punis par des supplices atroces. Mais si les peines étaient horribles, les délits n'étaient pas indifférents : or, si Voltaire avait suivi sa pensée, peut-être les eût-il rayés de la liste des délits. Dans ce qu'il en laisse voir, il les atténue au delà de toute expression, regardant l'adultère comme une simple atteinte à la propriété, le viol comme impossible, la polygamie comme un crime qui n'existe que dans M. de Pourceaugnac. Cette complaisance de Voltaire s'explique : il est conséquent avec lui-même ; il anéantit la liberté de l'homme, il doit par là même atténuer les crimes. Les crimes ne sont plus que des incommodités violentes pour les innocents, des malheurs pour les coupables. Ces derniers, dans le souper de Frédéric, sont regardés comme de pauvres diables ; ils manquent d'idées ; ce sont des hommes d'une nature inférieure. Disons plutôt que pour Voltaire et son école l'homme est moins un être libre qu'une machine : au contraire quand la législation moderne admet des circonstances atténuantes, ne rend-elle pas hommage à la liberté de l'homme ? Elle apprécie les empêchements qui ont pu l'écarter du bien, les mobiles qui ont pu l'entraîner comme fatalement au mal.

On a fait à cet égard un procès au 17ème siècle. Pourquoi, a-t-on dit, cette excessive complaisance du 18ème siècle ? C'est que le 17ème avait été trop dur : le 18e siècle a relevé l'homme que le 17ème avait abaissé : l'un a réagi contre la trop grande sévérité de l'autre. Mais peut-on dire qu'au 17ème siècle l'homme ait été abaissé ? S'il a été abaissé, c'est devant Dieu, devant qui n'est grand : il a été au contraire élevé, à ce qu'il semble, au point de vue moral. Jamais la doctrine du devoir n'a été plus sévère qu'au 17e siècle : et c'est une pareille société qui abaisse l'homme ! Proclamer si hautement la sainteté du devoir, n'est-ce pas proclamer que l'homme est libre ? L'homme a donc été élevé au 17ème siècle, peut-être même trop élevé. Cette société, qui plaçait si haut l'idée du devoir, sortait, dans cette grande question, de sa réserve et de sa discrétion habituelle, et ne savait pas trouver d'intermédiaire entre cet idéal sublime et l'infirmité humaine ; elle demandait à l'homme plus d'efforts que n'en comporte sa nature, et n'obtenait souvent que l'apparence du devoir : elle voulait trop de religion, et risquait ainsi de déposer dans les cœurs le germe de l'hypocrisie. Aussi ne peut-on dire que le 18ème siècle a relevé l'homme : il l'a seulement mis à son aise, et par conséquent dégradé. Il faut un milieu entre la doctrine des parfaits du 17ème siècle et des Épicuriens du 18ème : la philosophie moderne semble l'avoir trouvé.

Les très petits écrits de Voltaire ont donc ce premier defaut de marquer trop peu de respect pour l'homme : ajoutons qu'ils font une guerre presque indécente au Christianisme. Cela est si vrai que l'on est tenté de se demander s'ils n'ont pas été composés plutot contre le Christianisme que pour l'interet de l'espèce humaine. Dans le traité de la Tolerance, dont le sujet est si interessant par lui-même, Voltaire s'attache à montrer que tous les peuples du monde ont été tolerants, excepte les chretiens « Je le dis avec honneur, s'écrie-t-il, mais avec verité, c'est nous Chretiens, c'est nous qui avons été persecuteurs, bourreaux, assassins ». Pour Voltaire il n'y a pas eu de martyrs : si quelques Chretiens l'ont été, ils l'ont été par leur faute. On sait ce que dit Tacite de la persecution des Chretiens sous Neron « Et pereuntibus addita ludibria, et ferarum tergis contecti laniatu canum interirent, aut crucibus affixi, aut flammandi, atque ubi defecisset dies, in usum nocturni luminis urerentur ». Voltaire regarde cette persecution comme « un desastre arrivé à quelques malheureux demi-juifs, demi-Chretiens ». Il semble que tout le traité ait été ecrit en vue de ce dilemme : ou Calas est coupable, ou il est innocent : s'il est coupable, c'est la religion qui l'a rendu fanatique ; s'il est innocent, c'est la religion qui l'a fait mourir : dans tous les cas c'est à la religion chretienne que doit être imputé le crime.

Il faut cependant admettre pour Voltaire dans ces dernières violences des circonstances attenuantes. On n'ose pas être trop sévère contre lui quand on songe à l'attitude du clergé au 18ème siècle : il est bien entendu qu'il ne s'agit pas ici du clergé inferieur et modeste, qui menait une vie aussi exemplaire que celui du 17ème ; mais du clergé mondain, des beaux-esprits et des abbés galants qui le composaient. Quand il s'agissait de l'amelioration de la loi penale, quand la société française donnait à l'Europe le spectacle d'une nation eclairée jetant un regard de pitié sur ces abandonnés qu'on appelle les coupables, sur les misères de ceux qui ont merité ces misères, mais dont les peines dépassent les crimes, on est étonné de voir que l'Eglise par ses prédications ne fasse aucune allusion à ce grand mouvement. Quand les philosophes parlent de sympathie, de bonté, quand ils pénètrent dans les prisons pour alléger les chaînes des condamnés, les prédicateurs se taisent sur ces hautes questions. L'abbé Poulle, qui prêchait à cette époque, ne dit pas un mot des idées d'humanité qui préoccupaient alors l'opinion publique : on le voit seulement faire allusion au discours de Rousseau sur l'égalité des conditions et rompre avec lui une pointe plus philosophique que chrétienne.

Une raison de s'abstenir qui pouvait embarrasser et arrêter ~~avec~~ parmi les membres du clergé les plus sincères partisans des idées à l'ordre du jour, c'est que l'Eglise chrétienne se met en dehors des questions temporelles, et ne s'occupe pas des lois, même quand elles touchent la charité : c'est son devoir traditionnel. Mais la philosophie n'avait pas le droit de s'attribuer à elle seule la gloire de réformer une législation criminelle souvent barbare. Si l'Eglise était sortie de sa réserve, elle avait de beaux monuments à invoquer ; quelques lignes véritablement éloquentes de la cité de Dieu, et surtout cette lettre de St Augustin au préfet Marcellinus contre l'application de la peine du talion

- cité de Dieu … …(?)

« Il m'est venu un très grand souci, c'est que ta sublimité ne croie devoir appliquer à ces malheureux la rigueur de la loi du talion. Je t'en supplie par ta foi en Jésus Christ, par la miséricorde de ce même Jésus Christ, n'en fais rien et ne souffre pas qu'on le fasse. Non que nous ne puissions nous défendre de toute responsabilité de leur mort ; car ce n'est pas sur notre accusation, mais bien à la diligence de ceux qui sont institués gardiens de la paix publique, qu'ils ont été poursuivis : mais nous ne voulons pas qu'on punisse les souffrances des serviteurs de Dieu par des supplices qui égalent ces souffrances. Sans doute, il faut ôter aux criminels la faculté de commettre des crimes ; mais il nous paraît plus que suffisant que, laissés en vie avec tous leurs membres, la loi les fasse passer de l'agitation insensée dans un repos inoffensif, ou qu'ils soient arrachés aux mauvaises œuvres pour être employés à quelque œuvre utile. C'est encore une condamnation : mais qui ne comprendra qu'il faut appeler bienfait plutôt que supplice une peine qui ne relache rien de la sévérité de la justice, et qui n'enlève pas au criminel la ressource du repentir ?" – on voit que pour St Augustin les ~~[illegible]~~ criminels ne sont pas des machines : ce sont des âmes ; des âmes corrompues, il est vrai, mais des âmes : il veut leur laisser la faculté du repentir et les y aider. Nous sommes loin du parc au cerf de Frédéric.

Voilà où en est restée la morale en législation pénale : on cherche à conserver la vie, autant que possible, et à faciliter le repentir ; à rendre utiles des hommes qui jusqu'alors n'étaient que nuisibles. Pour trouver la source de ces idées ~~[illegible]~~ il faut remonter jusqu'au christianisme, et non pas attribuer le ~~[illegible]~~ mérite à la philosophie toute seule qui n'a fait que les reprendre, sans s'en douter. La raison du 18e siècle était, ~~pour~~ dans ces questions, comme imprégnée de christianisme à son insu. – Seulement les philosophes n'ont pas songé au repentir, que le christianisme n'a pas abandonné. Aujourd'hui la législation pénale est inspirée de ce double esprit : elle veut épargner la vie des criminels et veut ménager le repentir. J'aurais voulu trouver au 18ème siècle un prêtre qui exprimât ces grandes idées du haut de la chaire chrétienne.

15

Cours d'éloquence Française de Mr Nisard.

Quinzième Leçon.

~~(quatorzième rédaction)~~

H. Gauttier de Claubry

Sur la correspondance de Voltaire comparée avec celle de Cicéron.

Il y a plusieurs manières d'étudier la correspondance de Voltaire, et nous ~~ne saurions~~ n'oserions nous flatter d'avoir choisi la meilleure, mais il faut toutefois en choisir une. D'abord on aurait de la peine à tirer de cette correspondance un portrait de Voltaire; un tel portrait a été essayé et commencé de bien des façons, il existe dans les imaginations, les traits principaux en sont gravés dans tous les esprits, mais dans aucun il n'est complet. En effet, en lisant la correspondance de Voltaire dans le but d'y trouver ce portrait tant cherché, on est frappé de voir le peu de chemin que l'on fait; c'est que ~~dans~~ dans ces lettres, qui sont ce qu'il a écrit de plus naturel, se rencontrent des contradictions sans nombre, presque toutes charmantes et pleines d'intérêt, mais qui font que le trait de la page qui suit, vient le plus souvent corriger et effacer celui de la page qui précède: on a bien aperçu certains traits généraux qui ne changent pas, et qui forment comme une sorte d'esquisse, mais chargée d'une foule de traits de détail qui paraissent et disparaissent. C'est donc un travail auquel il faut renoncer. Mais d'ailleurs ce portrait, fût-il possible, ne modifierait point l'opinion que l'on a de Voltaire, opinion qui est elle-même une contradiction.

202 v

Voltaire a des admirateurs exclusifs qui ne souffrent pas qu'on remarque dans ses écrits, rien de fâcheux pour sa mémoire; il a des adversaires rigoureux qui ne se résignent pas aisément à ce qu'on l'admire. De tels admirateurs, de tels adversaires, il en aura peut-être toujours, et cette contradiction même est à l'honneur de ~~l'esprit humain~~ la nature humaine; les uns admirent ce qu'il y a de bien en lui, les autres ne peuvent consentir à admirer en lui le mal.

~~Nous aimons mieux~~ Il semble qu'il vaut mieux commencer nos observations sur la correspondance, et parler de Voltaire en le comparant, sans prétendre toutefois établir un parallèle, avec Cicéron. Sans doute nous avons d'autres monuments du genre épistolaire; nous avons ~~toute~~ la correspondance du XVII siècle, le recueil si justement célèbre des lettres de Mme de Sévigné, et un autre qui grandit tous les jours, et s'égale peu à peu au premier, celui des lettres de Madame de Maintenon; mais ce sont des lettres de femmes, qui demandent à être étudiées à part, et ne peuvent se comparer avec celles qui nous occupent en ce moment. Nous ~~aimons mieux~~ choisissons de préférence pour les mettre en regard, deux recueils qui ont entre eux une certaine analogie et par le fond des choses, et par le caractère des écrivains.

nous rapprocherons donc la correspondance de Voltaire, ~~de~~ et celle de Cicéron.

La qualité commune aux deux recueils, c'est le naturel : il n'y a point en Latin d'écrivain plus naturel que Cicéron dans ses lettres ; et, en Français, Voltaire, pour le naturel, n'a jamais été surpassé, ni avant lui après, du moins dans sa correspondance. Et remarquons ici que Voltaire et Cicéron ne sont parfaitement naturels que dans leurs lettres. Cicéron orateur a été critiqué même de son temps pour l'abus qu'il a fait du développement oratoire ; c'est que l'éloquence active de son temps était imitée, non point des meilleurs modèles de la Grèce, mais des Rhéteurs. De même Voltaire, si naturel dans ses lettres, ~~le paraî~~ l'est beaucoup moins si nous l'étudions dans ses ouvrages écrits pour le public, dans ses ouvrages d'apparat, et particulièrement dans ses tragédies ; chose singulière, et qui montre combien ont de peine même des esprits supérieurs à être ~~simples et~~ naturels, et combien une chose qui paraît si simple est laborieuse ; on ne la reconquiert que par un retour sur soi-même ; mais l'état naturel des hommes c'est l'imitation : Cicéron est trop orateur parce qu'il est de son temps ; Voltaire dans ses vers est plus ~~p~~ philosophe que poète parce qu'il est de son temps. Il n'y a qu'au XVII siècle que les écrivains aient été aussi ~~ne~~ naturels pour le public qu'en particulier ; c'est ~~que~~ qu'alors par un ensemble de circonstances ~~tout~~ à fait exceptionnelles, le public même était

203vo

naturel et aimait les choses simples, à l'exception de quelques petits groupes, de quelques coteries, mais qui n'avaient point ~~mis~~ encore imposé leur goût ~~&~~ au grand nombre.

Mais cette qualité commune ~~aux~~ à leurs écrits, ne justifierait pas assez notre rapprochement, s'il n'y avait aussi quelque ressemblance entre les hommes, soit dans leur caractère, soit dans leur situation. Tous deux placés à la tête de leur siècle; ce qui occupait les hommes au temps de Cicéron c'était la direction des affaires publiques, le gouvernement de l'état; au temps de Voltaire, c'était la lutte de la philosophie contre l'ancienne foi, et les anciennes institutions; hé bien! Cicéron fut l'homme politique de son temps; Voltaire, aussi lui, régna dans la philosophie: leur correspondance c'est le recueil de leurs impressions sur la grande affaire de leur temps.

Ils avaient l'un comme l'autre la passion de la gloire; pour Cicéron, on le sait trop, il est inutile d'en parler; et quant à Voltaire on se souvient qu'il écrivait dans sa tragédie de Rome sauvée, ces vers qui n'exprimaient pas ~~plus~~ moins ses propres sentiments que ceux de Cicéron;

Romains, j'aime la gloire, et je ne puis m'en taire:
Des travaux des humains c'est le digne salaire.

C'est ~~un des~~ le trait le plus vrai de son caractère; on ne doit plus s'étonner qu'il ait tant aimé Cicéron.

Mais s'il partagea avec Cicéron cet amour de la gloire, et ~~tout~~ ce qu'il a de grand, il en eut aussi les faiblesses. Cicéron écrivait à un historien de son temps, Lucceius, pour l'engager à faire une histoire particulière de son consulat, il lui en donnait les traits principaux; c'était moins une histoire qu'un éloge qu'il voulait: je vous ~~prie~~, dit-il, de m'embellir: « ut ornes me postulo ... quum hoc demonstrem me a te potissimum ornari celebrarique velle. ». Voltaire ne fait point de semblables demandes à ses contemporains, mais il se charge lui-même du soin de faire son éloge; ~~et il y a~~ mais ~~entre lui et Cicéron~~ Cicéron a cet ~~cette différence que Cicéron~~ avantage qu'il n'a pas contre ses ennemis de ces haines persévérantes, infatigables, qui ont été une des fautes de Voltaire, et des grandes injustices de sa vie.

Mais à côté de ces caractères communs et des écrits et des hommes, il y a des différences notables qui les séparent. La première est que Cicéron a plus de cœur que Voltaire. Non pas que nous prétendions dire qu'au sortir des mains de la nature, il n'eût pas ~~ce qu'il fallait pour être~~ le cœur aussi bon; mais il y a eu dans la vie de Cicéron des circonstances qui ont fait naître ~~cette~~ faculté et qui l'ont développée. On n'est bien sûr de sentir qu'on a le cœur développé et complet, que quand on a connu la paternité, que quand on a vécu chef et père de de famille. Quand on a senti qu'on peut vivre hors de soi, qu'on aime quelqu'un plus que soi; quand on sent qu'on pourrait lui sacrifier sa vie, quand on peut se représenter des circonstances où on ne raisonnerait pas, où l'on n'hésiterait pas à se jeter dans un danger de mort, pour sauver la vie qui nous est chère; alors on a tout son cœur. C'est la condition de Cicéron; il fut un modèle de vertus domestiques, et il a connu son cœur comme époux et comme père. Il suffit de lire quelques passages de ses lettres familières. Il paraît en les traduisant, que les sentiments qu'il y exprime sont si généreux, si universels, qu'ils n'empruntent rien du latin, que l'on craigne de perdre en traduisant. Il les écrivit après son exil et dans ~~la~~ cette première douleur, qu'il ne supporta pas en héros, comme on le sait. Mais nous ne lui ~~fa~~ en ferons pas un reproche; il a été homme: sans doute il y avait à Rome dans ce temps-là une ~~sorte~~ certain ~~de~~ courage, celui des Stoïciens, celui d'un Caton, une fermeté qui s'aidait un peu d'une certaine dureté d'âme; mais cette fermeté-là, Voltaire ne fait pas un reproche à Cicéron de ne l'avoir pas eue, et nous, nous lui en saurons ~~bon~~ gré, nous lui en ferons même un grand éloge. Voici donc ce qu'il écrivait

Fam. XIV. 4.

à sa femme Terentia. « Si j'ai avec moi, je ne me croirai pas tout-à-fait perdu. Mais que deviendra ma petite Tullie ? = Sed quid Tulliola mea fiet ? = Songez-y vous autres. Moi, je suis incapable de donner un conseil..... » Et un peu plus bas : « Et mon Cicéron, que fera-t-il ? Ah ! qu'il soit toujours sur mon cœur et dans mes bras ; Ille vero sit in sinu semper et complexu meo. Je ne saurais vous en écrire davantage : la douleur me suffoque. » Il lui écrivait encore peu de temps après : « Je n'ai rien à vous écrire, et rien ne me coûte plus aujourd'hui que d'écrire. De plus, quand je m'entretiens avec toi et notre chère Tullie, ce n'est jamais sans verser beaucoup de larmes. Je vous vois si malheureuses, vous dont j'ai toujours voulu le bonheur, et qui seriez heureuses en effet, sans ma lâcheté = nisi tam timidi fuissemus. » On ne voit pas là seulement un homme qui s'afflige, mais un homme qui ~~s'accuse,~~ se repent, qui s'accuse, ce n'est pas commun de son ~~temps~~, et ce n'est pas non plus très-habituel à Cicéron. Ce sentiment paraît encore plus dans quelques autres passages. Un peu plus loin dans la même lettre : « Est-ce bien toi, ma lumière, mon regret, = mea lux, meum desiderium, toi dont tout le monde désirait l'appui, est-ce bien toi, ma Terentia qui ~~est~~ es en butte à de telles indignités, et abîmée dans l'abaissement et

Fam. XIV. 2.

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

dans les larmes ! Et tout cela par ma faute à moi, à moi qui n'ai sauvé les autres que pour me perdre moi-même. » — Dans une autre lettre : « Que je suis malheureux, moi qui ai précipité dans de si grands maux tant de vertu, de foi, d'honneur, de bonté ! .....

Ibid

Et notre chère Tullie, celle donc le même père dont elle recevait tant de joie et qui lui cause tant de douleur ? = Tulliolam quam nostram, ea quo patre tantas voluptates capiebat, ea eo tantos percipere luctus ! — Et que dire de Cicéron F., lui qui n'a commencé à goûter la vie que par l'excès de la douleur et de la misère ! Si je pouvais, comme tu me l'écris, en accuser le destin, j'aurais moins de peine à le supporter. Mais ce sont mes fautes qui ont tout fait. » Enfin il termine une des lettres par ces quelques lignes. « Adieu, chère Terentia, je m'imagine te voir en ce moment, et je m'attendris jusqu'aux larmes. Vale mea Terentia, quam ego videre videor; itaque debilitor lacrymis.

Fam. XIV. 1.

Fam. XIV. 3.

Il est bien vrai que cette même Terentia il devait plus tard la répudier après trente années de mariage, pour se prendre une jeune femme, non sans s'attirer les railleries de ses ennemis et même de ses amis. Quelle fut le raison de ce divorce ? Si nous en croyons Plutarque,

5

Terentia administrait fort mal la fortune de son mari, et Cicéron, accablé de dettes, pour remettre l'ordre dans ses biens, et pour refaire sa fortune divorça. Bien que les mœurs Romaines s'y prêtassent, ~~à cette~~ cette action n'est jamais celle d'un homme sage, ni d'un homme vraiment bon; ce fut une faute, et nous ne pouvons lui en épargner le reproche. Du reste son nouveau mariage ne lui porta pas bonheur: il fallut divorcer bientôt avec sa nouvelle épouse, qui s'était réjoui de la mort de Tullia, la fille ~~qui~~ de Cicéron qu'il aimait tant. Sa fille voilà sa ~~f~~ véritable passion, celle qui ne s'est jamais démentie, et qui lui a inspiré les lignes les plus touchantes; non qu'il jamais rien écrit sur sa fille pour le public; et il a bien fait; dans de tels écrits on affaiblit son talent et l'on fait douter de la sincérité de son affection; mais quelquefois dans ses lettres il dévoilait son cœur à ses amis. Il écrivait à Atticus: « j'ai tout tenté pour modérer ma douleur, tu en es témoin .... mais la douleur est plus forte que toute consolation .... Je fais tout ce que je puis, si non pour calmer mon âme, du moins pour remettre mon visage; et ce que je fais, ~~tantôt~~ je me le reproche comme une faute envers moi-même; tantôt je me regarderais comme coupable de ne pas le faire... tu ne me reconnaîtras plus... J'ai perdu tout ce que tu aimais.

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

206 v

Att. XII. 14. en moi. = Perierunt illa quae amabas. » —
— « Dans ma solitude je n'ai d'entretien avec
personne. Le matin je m'enfonce dans un bois
sombre et sauvage, et n'en sors pas avant
le soir. Après toi, rien ne m'est plus ami
que la solitude : = Secundum te nihil est mihi
Att. XII. 15. amicius solitudine. » — « Si quelque soulagement
était possible, il ne viendrait de toi seul ; s'il
A. XII. 18. m'en vient de quelqu'un ce sera d'abord de toi. » —
« Je suis mort, Atticus, je suis mort depuis
longtemps déjà ; mais je ne l'avoue que depuis ce
dernier moment où j'ai perdu la seule chose
qui m'attachait à la vie. = sed nunc fateor
Att. XII. 23. postea quam unum, quo tenebamur amisimus. » —
Dans une autre lettre encore il lui écrivait : « Tu
désires me voir reprendre nos habitudes ; c'en
est une déjà ancienne pour moi que de pleurer
sur la république. Je pleurais alors ; mais ma
douleur était moins amère. J'avais où
reposer mon cœur. Aujourd'hui je ne puis ni
Att. XII. 28. me reprendre à rien, ni vivre. »

On voit par ce dernier passage combien Cicéron sentait
profondément ces consolations de la famille ; ~~[illegible]~~
le même sentiment est plus développé encore, dans
une lettre à Sulpicius. — « … Quand je réfléchissais
à ces malheurs qui nous sont communs à nous
deux et à quelques autres, quand je sentais mon

aux biens et que je me faisais violence pour me vaincre, j'avais où me réfugier, où me reposer; j'avais auprès de qui oublier dans des entretiens pleins de charme mes inquiétudes et mes douleurs. Habebam... cujus in sermone et suavitate omnes curas doloresque deponerem. La nouvelle blessure dont j'ai été atteint si profondément a rouvert celles qui commençaient à se fermer. En ce temps-là je trouvais dans ma maison de quoi me consoler des tristesses que me causait la république; aujourd'hui la république n'est plus un refuge où je puisse me consoler, par ses prospérités, des tristesses de ma maison. C'est pour cela que je m'écarte de ma maison et du forum, puisque ni ma maison ne peut me consoler de mes chagrins d'homme public, ni le forum de mes douleurs d'homme privé.»

Fam IV. 6.

Il voulut du moins élever un monument à sa fille, trouvant une triste satisfaction à s'occuper d'elle encore après sa mort. Atticus trouvait cela un peu ambitieux, il reconnaissait là un peu les habitudes de la pompe oratoire; mais Cicéron ~~[illegible]~~, attaché à cette idée, Cicéron le tourmente pour qu'il s'occupe des moyens de l'accomplir, pour qu'il achète un terrain; il n'y veut rien épargner. «Pour moi, dit-il, je n'ai pas besoin désormais de revenus, et je sais me contenter de peu.... Que le prix de ces jardins ne vous fasse pas peur: argent, vêtements, maisons de plaisance ne sont plus désormais un besoin pour moi:

207 v

mon besoin c'est cela. « Nec mihi jam argento, nec veste opus est, nec quibusquam amoenis locis : hoc opus est. » — Il veut ce temple, non dans une maison privée, mais dans un champ. « Dans une ville, le changement de maître m'effraie. En plein champ, n'importe où, la postérité respectera le monument. Ce sont des folies, j'en conviens, mais il faut me les passer. « Hae meae tibi ineptiae, fateor enim, ferendae sunt. »

Att. XII. 23

Att. ~~XII~~ 36.

Le propre d'une affection de ce genre, c'est de rendre toutes les autres plus fortes. Un homme sans famille, peut sans doute aimer son pays, ses amis, et les aimer beaucoup, mais quand on a connu les émotions ~~de la paternité~~ paternelles, on aime mieux tout ce qu'on aime, pays et amis. Et c'est là une des grandes qualités de Cicéron, peut-être aucune ne mérite plus d'éloges que son amour pour son pays. On a dit qu'en aimant la république, c'étaient ses dignités, sa grandeur, ses succès oratoires qu'il aimait. Mais on a tort de faire de telles objections, aucune vertu ne résisterait à une pareille analyse ; on ne peut jamais séparer l'intérêt personnel, honnête et légitime de l'intérêt général ; il est bon même qu'il y soit mêlé pour lui servir comme de contrepoids et de contrôle. Il n'y a pas grand confiance à avoir dans un amour abstrait, qui le plus souvent est chimérique absolu et tyrannique. Au contraire il était tout simple que Cicéron regrettât un état de son pays, dans lequel il pouvait s'élever par les plus grands talents, les plus nobles exercices de l'esprit et enfin par le courage. Il savait aussi que la république avait fait toute la grandeur ~~de~~ de Rome, et quand il la voyait entre un passé glorieux, et un avenir incertain qui allait dépendre d'un soldat débauché comme Antoine, ou d'un enfant comme Octave, n'était-ce pas aimer vraiment son pays que de regretter le passé? Il l'aimait vivement et tendrement, et l'on sent qu'il y avait un cœur de père dans ce cœur de citoyen.

Quant à ses amis, il les aima plus tendrement que ne faisaient d'ordinaire ses contemporains. Il y avait aussi à Rome dans ce temps, une école et des doctrines ~~d'école~~ égoïstes sur l'amitié; il sut encore s'en rendre indépendant, il aime librement, ingénument, il y a dans son amitié plus d'affection, de confiance, de gravité, de sérieux. Le sérieux c'est là surtout ce qui a manqué à Voltaire, ses amitiés sont plus aimables peut-être, mais elles sont moins touchantes; dans ~~[illegible]~~ Cicéron ami, on sent le mari et le père.

Intercaler ici la page 7 bis

Ainsi la première différence entre Cicéron et Voltaire, qui est ~~tout à l'~~ l'avantage de Cicéron, c'est ~~qu'il a eu plus de cœur~~ que Cicéron a eu beaucoup de cœur; peut-être n'a-t-il pas eu un cœur aussi complet qu'il eût pu l'être dans les temps modernes. Nous avons beaucoup gagné

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

depuis le temps de Cicéron, du côté du cœur surtout; la vie de la famille est beaucoup plus développée, beaucoup plus intime, et c'est au Christianisme que nous le devons.

Cicéron a encore une autre supériorité sur Voltaire, et elle n'est pas moins à sa louange que la première; c'est qu'à mesure que Cicéron vieillit, il s'élève de plus en plus dans l'ordre moral: ses œuvres philosophiques, ses plus belles pages datent de sa vieillesse. ~~Pour les [illegible]~~ Dans ses dernières années il se fait une espèce de retraite, il se recueille en lui-même après les épreuves des évènements, et dans une espèce de pressentiment vague de la mort violente qui l'attendait: il revient sur lui-même, il s'examine, et l'on ne s'examine guère que pour devenir meilleur; seulement cela est difficile à faire parceque tous les hommes n'ont pas un esprit, un cœur assez profond, et bien souvent les affaires les distraient et les empêchent. ~~Quan~~ Mais quant à Cicéron, les évènements l'avaient mis en face de lui-même, il s'étudie donc et devient meilleur. On a trouvé quelquefois ses écrits trop peu philosophiques sur des questions de philosophie, mais si la philosophie peut y manquer quelquefois, la morale n'y manque point; c'est l'effet de cette sorte d'examen de conscience par lequel il s'élevait

7 bis.

voy. page 7. en bas.

Pour voir quelle noble idée Cicéron se faisait de l'amitié il suffit d'ouvrir le traité qu'il a écrit sur ce sujet : au premier chapitre : « Lorsque je réfléchis, dit-il, sur l'amitié, et cela m'arrive souvent, ce qu'il me paraît le plus important de savoir, c'est si l'homme a recherché l'amitié par faiblesse et par dénuement ; si le but unique de l'amitié est un échange ~~sont~~ mutuel de services, où l'on reçoive tour à tour ce que l'on ne peut avoir par soi-même ; ou ~~si~~ si elle n'a pas une cause plus noble, plus profonde, plus intime à la nature humaine. C'est de l'amour que vient le nom de l'amitié, et l'amour est l'artisan par excellence de toute union des cœurs...... Dans l'amitié rien de faux, ~~aucune~~ aucun masque, tout ce qui est en elle est vrai et spontané, *id est verum et voluntarium*. Aussi l'amitié me paraît-elle avoir son principe plutôt dans la nature que dans un besoin de notre faiblesse *indigentia*, plutôt dans une impulsion de notre âme douée d'une sorte de sens pour aimer, *applicatione magis animi cum quodam sensu amandi*, que dans la pensée des avantages qu'elle peut rapporter. ~~[illegible]~~

De amicitia. I. 8.

Il écrivait tout au commencement du traité : hoc libro ad amicum, amicissimus, de amicitia scripsi, tota disputatio est de amicitia, quam legens tu te ipsum cognosces.

I. 1

On voit encore au chapitre VI combien il sentait vivement les charmes de l'amitié : « Est-il un homme pour qui vivre soit réellement vivre, comme dit Ennius, s'il ne connaît le bonheur d'aimer et d'être aimé ? Est-il rien de plus doux que d'avoir avec qui parler de toutes choses comme avec soi-même ? Quel si grand fruit vous reviendrait de vos prospérités, si vous n'aviez quelqu'un pour en avoir la même joie que vous ? Quant à l'adversité, la supporter serait bien difficile, sans celui qui en ressent les coups plus vivement que vous-même. Enfin tous les biens de ce monde sont recherchés pour une fin particulière. On veut des richesses pour les dépenser, de la puissance pour avoir une cour, des honneurs pour être adulé, des plaisirs pour jouir, de la santé pour ~~vivre~~ ne point souffrir et user pleinement de la vie du corps. L'amitié seule sert à plusieurs fins ; de quelque côté que vous vous tourniez, la voilà qui vient à vous : *quoque te verteris, praesto est*. Elle n'est de trop nulle part, jamais intempestive, ~~jam~~ jamais fâcheuse. L'eau et le feu, comme on dit, n'ont vraiment pas plus d'emplois que l'amitié.

De amic. VI.

Voy. page 7. recto.

chaque jour dans l'ordre moral. Dans la religion, par exemple, il est vrai, il faut avouer que jamais il ~~n'a été~~ n'est arrivé à être certain de l'immortalité personnelle de l'âme ; dans sa correspondance on voit percer encore des inquiétudes, des doutes, ~~de~~ ~~f~~ il s'y rencontre des pensées conditionnelles, on n'y voit point de tranquillité, point de certitude. Mais il n'en est pas de même de l'idée de la Providence ; il s'approche de plus en plus de cette idée telle que nous la concevons aujourd'hui. Voltaire qui veut trouver partout des idées encyclopédiques, a voulu ~~faire~~ croire que le traité de Cicéron de Divinatione présentait une ressemblance complète avec ses attaques à lui contre le Christianisme, et il en extrait quelques anecdotes qu'il rend~~rai~~ risibles, et dont il ~~dénature le~~ change le caractère, sans avoir compris ou voulu comprendre le reste. Mais Cicéron tout au contraire se proposait de distinguer la superstition de la religion, de détruire la superstition qui ravale l'homme, de relever la religion qui le grandit. « Mais, et je ~~veux~~ désire ici d'être bien compris, détruire la superstition, ce n'est pas détruire la religion. Respecter et défendre les institutions religieuses et les cérémonies des ancêtres est d'un sage ; et qu'il existe une nature excellente et éternelle

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

vers laquelle le genre humain doit tenir les yeux élevés avec admiration, (*et eam suspiciendam admirandamque hominum generi,*) c'est ce que la beauté de l'univers, l'ordre qui règne dans les cieux nous forcent à confesser. Travaillons donc avec une égale ardeur et à propager la religion qui est inséparable de la connaissance de la nature, et à arracher les dernières racines de la superstition.»

De Divin. II. 72.

Dans la morale, il ne se dément point, jamais on n'a vu de contradictions entre le De officiis et les maximes qu'il a exprimées durant sa longue vie oratoire : il n'a point varié, mais à mesure qu'il avançait ~~o~~ en âge son idéal allait toujours s'élevant. Ce fut dans sa vieillesse qu'il composa son traité des devoirs, le recueil ~~les~~ le plus complet de ce que la sagesse payenne a pu trouver en morale, et où Cicéron ~~mis~~ consigne lui aussi, ses propres découvertes, et, ~~on~~ peut le dire, ses propres délicatesses : c'est là que sans séparer l'intérêt de la morale, il met l'une au-dessus de l'autre, subordonne l'utile à l'honnête. ~~C'est une chose singulière atteinte, qu'au temps de Cicéron~~. Aucune partie de la vie, dit-il, n'est exempte de devoirs; que vous soyez homme public ou privé, dans votre maison ou en plein forum, que vous ayez affaire à vous-même ou à autrui, vous êtes ~~soumis~~ soumis au devoir ; le pratiquer fait l'honneur de la vie, le négliger en fait la honte. » — « Nulla enim vitae pars, neque publicis, neque privatis, neque forensibus, neque domesticis in rebus, neque si tecum agas quid, neque si cum altero contrahas, vacare officio potest: in eoque et colendo sita vitae est honestas omnis,

De off. I.2. et in negligendo turpitudo. »

C'est ~~un~~ une chose singulière et triste, qu'au temps de Cicéron le dernier progrès ~~de l'esprit~~ d'un philosophe payen fut d'arriver à une morale désintéressée; et que Voltaire avec les philosophes du XVIIIe siècle, quand ils avaient de plus les lumières du Christianisme, n'aient su ~~qu'à le~~ que faire descendre la morale, ~~et la~~ et la réduire à un lâche égoïsme. #. Quoiqu'il en soit, la ~~générosité~~ morale désintéressée de Cicéron lui a porté bonheur, ~~celle~~ elle a donné à ses idées une élévation et une gravité qui se font sentir partout. Ainsi, affections généreuses, élévation morale, voilà ce qui a donné au naturel de Cicéron je ne sais quoi de touchant et d'élevé, qui le met bien au dessus de Voltaire.

Voltaire en effet, est presque tout la contrepartie de Cicéron; et s'il a eu du cœur, il faudra pour le moins avouer qu'il n'avait pas le même cœur que Cicéron. Il n'a été ni mari, ni père, il ne s'était pas préparé ce foyer ~~de la famille ou de~~ de la famille où se réchauffent les affections du citoyen et de l'ami; il vivait seul et pour lui seul, et sa nièce lui ~~disait~~ dit ~~un~~ un jour qu'il était bien égoïste. Pour nous

nous ne dirons point qu'il n'ait rien aimé ; il est ~~que~~ une chose qu'il a aimé toute sa vie, c'est son esprit. Il faut avouer que ce n'était pas un esprit vulgaire, mais le plus vif et le plus agréable de tout ce siècle ; et il lui donnait un nouveau prix quand il faisait entrer dans ses écrits quelques vérités utiles et même grandes, qu'il se faisait l'organe des besoins de son temps. Mais enfin ce n'était que son esprit qu'il aimait, aussi lorsque parfois il aime la vérité ce n'est que comme un fruit de son esprit, et voilà pourquoi il ne lui épargne pas les railleries, il la traite comme son bien, et croit pouvoir en faire tout ce qu'il lui plaît. Toute sa vie a été surtout occupée à faire les affaires de son esprit. Dans ses amis il aimait les serviteurs de ses affaires. Tout au plus pourrait-on excepter Vauvenargues pour lequel il a témoigné un goût très-vif, et quelque chose même qui ressemblait à de l'admiration ; mais cette liaison a été trop courte, et la mort l'a trop tôt rompue pour qu'on puisse savoir si elle aurait duré ; mais d'ailleurs, s'il a senti l'amitié, du moins il la mesurait sur les services qu'il recevait de ses amis, ou qu'il en attendait.

Enfin, au lieu de s'améliorer en vieillissant, il ne faisait que devenir plus indifférent sur les choses mêmes qui l'avaient animé autrefois ; plus il devenait incertain sur les principes mêmes de la religion naturelle. Nous avons vu qu'il ne croyait plus à l'immortalité, ni à l'immatérialité de l'âme.

Et quant à l'existence de Dieu, il y croyait peut-être encore, mais il n'y pensait plus guère ; il avait relégué toutes ces choses au plus profond de son être, et ne les évoquait pas souvent. Sa morale était de plus en plus celle de l'intérêt : en un mot, il ne fit en vieillissant, ~~qu'achever de se dégrader~~. ~~Aussi~~ qu'achever de se dégrader. ~~Aussi dans les~~ Nous comprendrons maintenant pourquoi dans le naturel de ses lettres, nous ne trouvons pas cette ~~élévation ces~~ sensibilité, cette élévation, ce sérieux que nous admirions dans Cicéron.

C'est donc Cicéron qu'il faut louer quand il s'agit de correspondance ; ~~et nous~~ voyons qu'un des hommes les plus faits pour apprécier ce genre de mérite, Racine, écrit à son fils qu'il lit pour la centième fois les lettres de Cicéron à ses amis. Il écrit à son fils au sujet d'une version qu'il avait faite, et qu'il avait ~~choisie~~ prise parmi les lettres de Cicéron ; il lui reproche d'en avoir choisi une où il n'était guère question que d'affaires d'intérêt. « Il y en a tant de belles, continue-t-il, sur l'état où était alors la république, et sur les choses de conséquence qui se passaient à Rome ! Vous ne lirez guère d'ouvrages qui soit plus utile pour vous former l'esprit et le jugement ; mais surtout je vous conseille de ne jamais traiter injurieusement un homme aussi digne d'être respecté de tous les siècles, que Cicéron.

Il ne vous convient pas à votre âge, ni même à personne, de lui donner ce vilain nom de poltron. Souvenez-vous toute votre vie de ce passage de Quintilien qui était lui-même un grand personnage : Ille se profecisse sciat cui Cicero valde placebit. Ainsi vous auriez mieux fait de dire simplement de lui qu'il n'était pas aussi brave, et aussi intrépide que Caton. Je vous dirai même que si vous aviez lu la vie de Cicéron dans Plutarque, vous auriez vu qu'il mourut en fort brave homme, et ~~qu'apparemment~~ qu'apparemment il n'aurait pas fait tant de lamentations que vous si Mr Carméline lui eût nettoyé les dents. »

Quels ont pu être les effets bons ou mauvais de cette correspondance ? Voyons d'abord les mauvais effets. Nous avons généralement deux dispositions, qui dans chacun de nous sont plus ou moins développées ; l'une ~~[illegible]~~ à nous prévenir avec passion pour ceux qui sont de notre avis ou qui ont avec nous un intérêt commun, et dont nous nous ~~ai~~ aidons honorablement sans doute : nous sommes bien prévenus en faveur du mérite ~~de~~ de telles personnes ; l'autre disposition est l'inverse, et en même temps, comme le pendant de celle-là, c'est que nous sommes singulièrement prévenus contre ceux qui ne sont pas de notre avis qui n'ont pas les mêmes intérêts que nous.

ainsi, durant toute notre vie, nous passons continuellement d'une injustice bienveillante, à une injustice malveillante. La correspondance de Voltaire a singulièrement contribué à développer ces dispositions qui sont celles de tous les hommes, mais plus particulièrement peut-être, des Français. Par lui se sont ~~singulièrement~~ développés outre mesure, l'esprit de parti, et dans de plus petites choses, l'esprit ~~de~~ de coterie. Le sujet de ses lettres c'est le plus ordinairement des caresses pour ses amis, des invectives contre ses ennemis. Que cela ~~soit~~ soit le fruit d'impressions vraies du moment, ou d'un calcul, il passe sans cesse d'un de ces extrêmes à l'autre. Tous ceux qui l'admirent, tous ses serviteurs du moment sont des anges; mais en revanche il fait des caricatures indignes de ceux qui ont eu le courage de dire publiquement qu'ils ne pensaient pas comme lui. Mais le malheur c'est qu'il a tant d'esprit, et nous amuse tant, qu'après l'avoir lu nous nous trouvons ~~tout~~ prévenus pour ses amis et contre ses ennemis.

Voilà quelques mots du mauvais effet de la correspondance de Voltaire; quant aux bons, nous les chercherons dans la prochaine leçon.

H. Gaultier de Claubry

214 n.

16

Cours d'éloquence Française.

Monsieur Nisard, professeur.

16ème leçon.

Voltaire - La correspondance - suite et fin -

A. Jacquet.

De la Correspondance de Voltaire. (Suite)

Nous avons indiqué dans la précédente leçon les mauvais effets de la correspondance de Voltaire, effets répondant aux ~~mauvais côtés~~ défauts de cette correspondance. Nous avons dit que ce qui manquait le plus à Voltaire c'était un cœur complet, un cœur développé, perfectionné par toutes les affections ; que sa principale affaire était celle de son esprit, et que ses amis, quoiqu'il les aimât beaucoup, n'étaient guère que les serviteurs de ses affaires ; enfin que Voltaire portait la peine de ce défaut et qu'on en retrouvait les traces dans presque tous ses ouvrages, et entre autres dans sa Correspondance qui nous occupe aujourd'hui. Mais tel est le charme de certains ouvrages de Voltaire qu'on ne peut se défendre de quelque scrupule lorsqu'on a cru devoir lui adresser des reproches. Sa principale séduction pour le lecteur désintéressé qui n'admire que le génie et ne recherche que la vérité, c'est cette ~~[illegible]~~ mobilité même ~~même~~ d'opinions à laquelle il nous condamne : il nous

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

ôte le lendemain l'opinion que nous avions de lui la veille, et nous fait regretter les sévérités, quelque justes qu'elles soient, dont nous avons usé ~~[illegible] lui~~ à son égard. Ainsi plusieurs lettres de cette correspondance semblent démentir le mal que nous en avons pu dire ; un grand nombre ~~le~~ semblent le confirmer. Disons cependant qu'il faut interpréter à l'avantage de Voltaire ~~cette~~ ces contradictions qu'éprouve notre opinion sur son compte et ces démentis qu'elle ~~se donne~~ est forcé de se donner. Il y a dans ses lettres tant de facilité, tant d'esprit, tant de grâce, tant d'éloquence que la dernière impression qu'on éprouve en les lisant est celle de l'admiration, mais de l'admiration telle que la voulait Voltaire, indépendante et raisonnée.

La Correspondance de Voltaire n'est peut être pas propre à former le caractère et le cœur d'un homme. ~~Cette~~ Ces contradictions que Voltaire nous fait éprouver et dont nous ~~a~~ lui avons fait un titre de gloire sont dangereuses pour le cœur d'un jeune homme : c'est un spectacle auquel il ne doit pas assister.

L'âme ne trouve pas son compte dans la correspondance de Voltaire. Sans doute il ~~ne~~ croit à l'existence de l'âme : il ne doute pas que nous n'ayons en nous un principe pensant ; mais il croit que l'âme peut être matérielle. Ce n'est pas avoir de l'âme une assez haute idée. Voltaire en a été puni : ses ouvrages ne sont pas bons pour l'éducation. Mais si Voltaire n'est pas propre à former le caractère et le cœur, personne n'est plus propre que lui à former le goût, pourvu qu'on fasse un choix dans ses ouvrages. Le goût dont nous parlons ici n'est pas seulement celui qu'on développe dans les classes, et qui consiste à ~~trouver~~ ~~beau~~ ~~comprendre~~ ~~le beau~~ distinguer et à sentir le bien et le mal littéraire. C'est quelque chose de plus général et de plus étendu : c'est une sorte de raison cultivée par les lettres qui n'est pas renfermée exclusivement dans les choses de l'esprit. Loin de là, elle s'étend aux choses de la vie : elle nous ~~sert à~~ ~~chaque~~ ~~conduit~~ éclaire et nous guide dans le monde : nous avons besoin d'elle à chaque instant dans nos relations avec les hommes.

218N

Voltaire forme donc le goût : mais comment le forme-t-il ?

Par deux choses : par son esprit et par l'application de cet esprit à la critique littéraire.

L'esprit de Voltaire ! Tout le monde en a parlé ; tout le monde sait, ce que c'est et personne ne le définirait facilement. On a dit, ce qui est vrai, que Voltaire était la personnification de l'esprit français : ~~on ajoute même : il y a~~ ~~on a même ajouté~~ on ajoute : il y a en France quelqu'un qui a plus d'esprit que Voltaire, c'est tout le monde. Eh ! bien, quand on lit Voltaire, on se prend à douter que ce quelqu'un ~~et~~ ait plus d'esprit que lui. L'esprit de Voltaire est quelque chose de plus que l'esprit Français : il déborde ce qu'il personnifie : il a des qualités qui lui sont propres. Mais, Comment donner une idée de cet esprit si agréable, si varié, si léger, si antipathique aux graves définitions de la Rhétorique qui alourdissent plus qu'elles n'éclairent l'objet qu'elles veulent nous faire connaître !

Cet esprit est-il nouveau dans la littérature française ? Le dix-huitième siècle a-t-il inventé l'esprit ? Le dix-septième en a-t-il été privé ? Non, l'esprit de Voltaire n'est pas nouveau : ~~cet esprit n'est pas autre~~ ~~d'abord~~ ~~chose que~~ l'esprit français, et Voltaire d'abord son esprit, c'est

a eu plus que nous de la propriété commune. Mais trouvons-nous dans la correspondance des hommes du 17ème siècle l'esprit que nous trouvons dans celle ~~les~~ ~~[illegible]~~ de Voltaire? Nous ne parlerons pas des femmes ~~du~~ ~~xvii~~ ~~siècle~~ : nous persistons à les exclure de cette ~~lutte~~ comparaison. Ouvrons la correspondance des hommes de génie, des Racine, des Corneille, des Fénélon, des Bossuet, des Boileau. Parlons surtout de Racine, de Corneille et de Boileau dont les ouvrages ont un caractère plus ~~ex~~ exclusivement littéraire.× Corneille avait, dit-on, une conversation lourde : il est permis d'en douter : mais puisque telle est la tradition nous ne refuserons pas de l'admettre. ~~les lettres d'un tel homme~~ ~~ne~~ Un tel homme ne pourra guère ~~pas~~ lutter contre l'esprit de Voltaire. La conversation de Boileau et de Racine était fine, ingénieuse, spirituelle : mais ~~leurs lettres~~ ~~ne~~ ~~peuvent~~ ils n'ont à ~~guère~~ ~~leur~~ nous présenter ~~correspondance~~ ~~ne renferme~~ qu'un bien petit nombre de lettres, et Voltaire écrase ces deux grands génies du poids de ses dix volumes de correspondance. D'où vient cette apparente infériorité dans ~~l'écrivain~~ les ~~a~~ hommes du 17ème siècle? Elle vient de ce que chez eux l'homme est distinct de l'écrivain.

× ces grands hommes ne montrent pas tout leur talent dans leur correspondance.

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

6/ Au 17ème siècle l'écrivain n'est pas ce qu'il veut. Le ciel l'a dévoué, pour ainsi dire, à un sujet ~~[illegible]~~ particulier, à une portion de la connaissance humaine, à un Ordre de vérités limité et déterminé. Il semble que son génie soit une mission. Quand il travaille à cette œuvre spéciale qui lui a été départie, il a tout son talent : mais quand il abandonne ~~un~~ le sujet auquel l'a attaché une glorieuse fatalité, quand il veut parler de ses affaires personnelles, il n'est plus le même : on ne saurait dire que son talent disparaisse, mais il ne paraît pas : ~~il~~ son génie est, pour ainsi dire, lumineux, mais voilé. Il semble que ~~a telle~~ le génie ne soit pas de mise dans ces sortes de choses : c'est comme un trésor qu'on ~~lui~~ a confié à l'écrivain et dont il ne veut rien distraire pour ~~sa propre~~ le compte de l'homme. Les hommes de ce siècle parlent dans leurs lettres avec une simplicité et une modestie telles qu'ils ne peuvent pas émouvoir comme le fait Voltaire. Leurs affaires, c'est l'art ! On reconnaît dans cette disposition l'admirable discipline du siècle : on y retrouve l'influence de Port-Royal, de ces hommes qui guidés par la Religion chrétienne déclarent au moi une

guerre acharnée et défendent à l'écrivain de signer de son nom ses ouvrages, ce qui au 18ème siècle paraîtrait un suicide. Telle est la raison principale pour laquelle les écrivains du 17ème siècle n'ont pas et ne veulent pas avoir tout leur talent dans leur correspondance. Ils ont peu de lettres remarquables: ils en ont cependant qui sont aimables et qui nous charment parce que nous y trouvons l'expression naïve de l'âme elle-même et que nous aimons ce contraste entre l'éclat de l'écrivain et la modestie de l'homme. Ce n'est pas que l'amour-propre ne s'y montre parfois, même dans les lettres de Racine à son fils. Les écrivains du 17ème siècle sont de grands hommes, mais ce sont des hommes: ~~Ce~~ ~~Il faut dire à leur décharge~~. Mais ~~que~~ si leur amour-propre se montre, du moins il ne s'excite pas et ne s'encourage pas en s'entretenant sans cesse de lui-même.

La correspondance de Voltaire ~~présente~~ ~~un contraste~~ diffère complètement de celle de ces grands hommes. Elle vive, brillante, étincelante: c'est le chef-d'oeuvre de Voltaire. Il y montre tout son talent et le moins possible de ses défauts.

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

8 — Tel est le caractère nouveau que nous présente cette correspondance : Elle contient tout le talent de l'~~écrivain~~ auteur. Pourquoi ? parce que la personne de l'~~écrivain~~ auteur la remplit tout entière. Dans Voltaire l'homme et l'écrivain ne sont pas distincts. Voltaire n'est pas un écrivain absorbé dans un genre spécial : c'est un homme de génie passionné donnant son avis sur les choses humaines : c'est Voltaire parlant de tout ce qui le touche : sa personnalité rayonne, pour ainsi dire, de toutes parts dans ses ouvrages. Ses lettres sont plus que des Mémoires. Que sont les Mémoires ? Le mot dit la chose. C'est un souvenir, quelquefois vague et confus, de ce qu'on fait ou remarqué : on doute, on hésite : le souvenir est souvent corrompu par la disposition présente. La correspondance de Voltaire est son journal, sa vie, la traduction immédiate de ses pensées et de ses impressions : c'est un miroir qui le reflète tout entier. ~~et sur le ch~~ Elle est pleine de naturel, de vérité, de passion : elle est remarquable surtout parce qu'on y trouve au plus haut degré ce que nous avons appelé l'esprit ~~de qui~~ de Voltaire, ~~et ce~~ esprit que nous allons tâcher de définir.

Qu'est ce que l'Esprit de Voltaire ?

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

9-

C'est d'abord l'esprit de bon sens. On trouve dans Voltaire, ~~le bon sens~~ " la raison " qui finement s'exprime, suivant l'expression de Chénier : on pourrait ~~dire~~ ~~ajouter~~ dire en parlant de Voltaire " qui *rondement* s'exprime, et même qui *éloquemment* s'exprime, si la mesure du vers le permettait.

Cet esprit de bon sens est ce qu'il y a de plus commun dans Voltaire : il consiste à revêtir d'une forme agréable et piquante des vérités, non pas supérieures, mais ordinaires et familières, vérités ~~q~~ dont nous ne saurions nous passer dans la vie. Les vérités qui nous sont nécessaires, dites simplement et sans esprit, nous échappent ~~et~~ ou ne produisent sur nous qu'un effet passager : assaisonnées d'un ~~petit~~ trait spirituel, elles nous intéressent, nous frappent et nous aident à nous conduire. Prenons un exemple des plus familiers : un père veut admonester son fils : il a du bon sens, mais point d'esprit : qu'arrive-t-il ? ~~L'admonestation~~ ~~Ce repro~~ Ses conseils passent sur la tête de son fils et restent sans effet : présentés sous une forme vive et piquante ils ~~resteraient~~ ~~et~~ produiraient une impression salutaire. Citons dans Voltaire quelques exemples de cet esprit de bon sens.

Voltaire veut dire qu'après avoir rendu service aux gens de lettres on est souvent payé par eux d'ingratitude. Présentée ainsi, cette pensée est banale et sans intérêt : voyons la exprimée par Voltaire.

Il parle de deux hommes de lettres qu'il a obligés.

« Ces messieurs gardent jusqu'ici un silence qui n'est pas, je crois, le silence respectueux, encore moins le silence reconnaissant ; à moins que les grandes passions ne soient muettes. Leurs besoins sont éloquents et leurs remerciments sont cachés » — Decembre, 1738.

Citons un autre exemple.

~~Voltaire avait [illegible]~~

J. J. Rousseau avait adressé à Voltaire son discours ~~sur~~ *Contre les Lettres et les Arts*. Il lui envoya son discours sur l'Inégalité des conditions. On conçoit sans peine comment Voltaire, l'homme de société par excellence, devait accueillir un pareil envoi. Voici ce qu'il écrit à Rousseau.

« J'ai reçu, Monsieur, votre nouveau

ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE

225N

11

livre contre le genre humain ; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités ; mais vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine dont notre ignorance et notre faiblesse se promettent tant de consolations. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes ; il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre, et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada ; premièrement, parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand médecin de l'Europe, et que je ne trouverais pas les mêmes secours chez les Missouris ; secondement, parce que la guerre est portée dans ce pays-là, et que les exemples de nos nations ont rendu les sauvages presque aussi méchants que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la

solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie où vous devriez être.

30 Août 1755.

Outre l'esprit de bon sens, il y a dans Voltaire l'esprit de société. Cet esprit consiste à parler convenablement aux hommes de soi-même et d'eux-mêmes. La chose paraît naturelle, ordinaire, facile : rien à la vérité n'est plus difficile. Trouver une sage mesure de manière à ne point importuner les autres en leur parlant de nous, à ne point les blesser en leur parlant d'eux-mêmes, à leur plaire et à se les rendre favorables, ~~telle~~ là est la difficulté. ~~C'est de~~ [illegible] Voltaire l'a surmontée admirablement. Non seulement il ne nous choque jamais en nous parlant de lui, mais il sait nous intéresser à ses affaires tant il nous parle d'une manière piquante, spirituelle, opportune. Il emploie tous les moyens pour plaire : il n'hésite pas à se moquer de lui-même pour soulager par là l'amour-propre envieux ~~des~~ des hommes. Il donne ~~ainsi~~ le mot d'ordre à ses admirateurs : il flatte ~~hom~~ ses correspondants. Cet ~~art~~ que Voltaire possédait

au plus haut degré est un art honnête et nécessaire sans lequel la société n'existerait pas. Ce sont ces obligeances réciproques, ces ménagements mutuels, cet échange de bons procédés qui rendent la société aimable, je dis plus qui la font subsister.

Cherchons dans les lettres de Voltaire quelques exemples de cet esprit de société.

Voltaire veut adresser à un homme de lettres quelques conseils sur son esprit. La tâche est difficile ! Comment ne pas blesser l'amour propre de l'homme à qui on adresse ces conseils ? Comment éviter la mésaventure du Misanthrope avec Oronte et de Gil blas avec l'archevêque ? Voyons comment * s'y prend Voltaire.

Il écrit à son ami Cideville.

„ ...... Tout est diamant brillant dans votre ouvrage. Un peu d'arrangement rendra la garniture charmante. Je voudrais avoir avec vous une conversation d'une heure seulement : je suis persuadé qu'en m'instruisant avec vous et en vous communiquant mes doutes, nous éclaircirions plus de choses que je ne vous en embrouillerais dans vingt lettres. J'entrerais avec vous dans

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

tous les détails ; je vous prierais d'en faire autant pour notre Adélaïde ; vous m'encourageriez à échauffer et à ennoblir le caractère de Nemours, à mettre plus de dignité dans les amours des deux frères, et à corriger bien des mauvais vers.

" J'ai adopté toutes vos critiques ; j'ai refait tous les vers que vous avez bien voulu reprendre "

26 Novembre 1733.

Quelle délicatesse ! Comme~~nt~~ Voltaire ménage habilement l'amour-propre de son ami ! Il ne parle pas de lui ~~donner~~ adresser des conseils : il ne se donne pas comme supérieur à lui : il veut seulement s'instruire en causant avec lui ! Il débute par une [illegible] flatterie qui fait passer la [illegible] critique : il finit en s'abaissant lui-même [illegible] à dessein : il se représente comme ayant besoin des avis de son correspondant et adoptant toutes ses critiques.

Voici une lettre qu'il adresse à Helvetius.

" Je vous donne un bon conseil après vous avoir donné de bien mauvais exemples. Je me

suis mis trop tard à corriger mes ouvrages; je passe actuellement les jours et les nuits à réformer la Henriade, Œdipe, Brutus, et tout ce que j'ai jamais fait. N'attendez pas comme moi;

Si nolis sanus, curres hydropicus.....

Je songe à guérir mes maladies; mais vous, prévenez celles qui peuvent vous attaquer. Puisque vous chantez l'étude avec tant d'esprit et de courage, ayez aussi le courage de limer cette production vingt fois; renvoyez la moi et que je vous la renvoie encore. La gloire, en ce métier-ci, est comme le royaume des cieux, et violenti rapiunt illud. Que je sois donc votre directeur pour ce royaume des belles-lettres; vous êtes une belle âme à diriger"

4 Décembre 1738.

C'est ainsi que l'esprit de société excuse sans les [illegible] encourager et ménage sans les caresser les faiblesses et les défauts du prochain.

Une troisième sorte d'esprit que nous trouvons dans Voltaire c'est l'esprit de fantaisie, ce que les Anglais appellent humour, quelque chose

qui, à vrai dire, ne répond à rien, qui n'existe qu'en vertu de quelque rapprochement inattendu d'idées ou de mots, mais qui fait sourire et qui plaît pourvu qu'on n'en abuse pas.

En voici un exemple dans Voltaire. X

„ Vous me mettez du baume dans le sang en m'assurant tous que les allusions ne sont point à craindre dans mes magots de Chinois; et vous m'en versez aussi quelques gouttes, en remettant à d'autres temps Rome sauvée et la Chine — Il me semble qu'il faut laisser passer le *triumvirat*, et ne me point mettre au nombre des proscrits — Je ne le suis que trop avec l'opéra de Royer — Je ne sais pas s'il sait faire des croches, mais je sais bien qu'il ne sait pas lire. Monsieur de Sireuil est un digne porte-manteau du roi; mais il aurait mieux fait de garder les manteaux que de défigurer Pandore. Un des grands maux qui soient sortis de sa boîte est certainement cet opéra. On doit trouver au fond de cette boîte fatale plus de sifflets que d'espérance. Je fais

X Il parle de son opéra de Pandore qu'un musicien avait défiguré.

ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE

ce que je peux pour n'avoir au moins que le tiers des sifflets ; les deux tiers pour le moins appartiennent à Sireuil et à Royer. Je vous prie, au nom de tous les maux que Pandore a apportés dans ce monde, d'engager Lambert à donner une petite édition de mon véritable ouvrage, quelques jours avant que le chaos de Sireuil et de Royer soit représenté. Je me flatte que vous et vos amis vous ferez retentir partout le nom de Sireuil "

15 Octobre 1754.

Tels sont les caractères de l'esprit de Voltaire : c'est par ~~celt~~ cet esprit qu'il peut former le goût : c'est de plus par l'application de cet esprit à la critique littéraire.

En fait de critique littéraire les préceptes qu'il peut nous donner ne sont pas nouveaux, mais ~~d~~ exprimés par lui avec l'esprit dont nous avons parlé ils nous frappent et nous profitent davantage. Il ne ~~se~~ contente pas de ~~ta~~ nous adresser ~~parfois~~ quelques observations directes : il nous instruit à

à chaque pas par son exemple : chacun de ses jugements est une leçon. Voltaire nous apparaît comme le premier écrivain de génie qui nous ait donné le premier modèle et le modèle parfait de la critique littéraire. Sans doute il s'est trompé quelquefois : Il s'est trompé sur Homère : il ne savait pas le grec et il obéissait aux préjugés de son temps : il s'est trompé sur les hommes du 17ème siècle : il s'est trompé sur ses contemporains, sur Montesquieu par exemple, dont il sait cependant dans l'occasion remarquer avec justesse les mérites et les défauts. Il ne s'est pas trompé sur deux grandes choses : sur l'art de faire des livres qui est ~~[illegible]~~ celui de quelques personnes, et sur l'art de les lire qui est celui de tout le monde. ~~[illegible]~~ Ce qu'il recommande pour écrire, c'est le naturel : il dit à Helvétius : "n'ayez pas d'esprit" c'est à dire, gardez-vous de cette facilité qu'on a trop souvent à imiter ce qui réussit : résistez au courant quand il vous entraîne dans un sens qui n'est pas celui de votre nature : défiez-vous de tout ce qui n'y est pas conforme : cherchez votre esprit en vous-même !. Pour ~~te~~ lire les livres il veut un esprit indépendant,

ECOLE NORMALE SUPERIEURE BIBLIOTHEQUE

désintéressé, ami de la vérité avant tout : il n'a point de préjugés : il est classique, mais sans rien exclure ; il sait admirer, mais son admiration est toujours raisonnée.

Ainsi, Voltaire n'est pas bon pour former le caractère et le cœur : il est excellent pour former le goût et l'esprit. ~~On aime en finissant~~ Nous finirons ici cette étude sur Voltaire, et nous aimons en finissant à rendre hommage à ce charmant esprit, si séduisant, si fin, si étincelant ; à cet homme qui fut un des plus grands de la France et qui possédait au plus haut degré les qualités que nous avons besoin déjà de défendre dans notre pays : le naturel, le goût, l'esprit de société !

234v

24 Mai 17ème Leçon

17

Cours de Littérature française

XVIIIème Siècle

Buffon

Histoire Naturelle de l'Homme

Variétés dans l'espèce humaine.

236ov

Buffon

Histoire Naturelle de l'Homme.

Dans un des Cours précédents, nous avons présenté en quelque sorte un premier profil de Voltaire, de Montesquieu et de Buffon. Pour rendre sensibles les grands changements ou plutôt les grandes acquisitions que la littérature française avait faites au XVIII^{me} siècle, pour montrer de quel genre de nouveautés elle s'était enrichie pour le fond et pour la langue, nous avons donné un échantillon de Voltaire dans Charles XII, de Montesquieu dans les Lettres Persanes, et de Buffon dans la Théorie de la Terre. Cette étude nous a fait apprécier ce que ces grands esprits avaient introduit d'innovations durables dans la langue et dans l'esprit de la France. C'est après avoir donné une idée du genre de ces hommes que nous avons épuisé les

les ouvrages en prose de Montesquieu et de Voltaire. Ce que nous avons fait pour eux, il nous reste à le faire pour Buffon; il reste à examiner la suite de ses travaux, et à les faire connaître de manière à laisser dans l'esprit l'impression la plus profonde.

La fortune littéraire de Buffon a beaucoup grandi depuis un demi-siècle. Il y eut un temps où un des professeurs les plus éloquents de la littérature française crut ne devoir consacrer qu'une leçon à cette étude. Peut-être était-ce assez dans l'état des opinions qui régnaient alors, et dans ce reste d'incertitude qui pesait encore sur la renommée de Buffon. La science n'avait pas donné aux littérateurs la confiance nécessaire pour parler de Buffon, considéré comme homme de génie, comme auteur et interprète de vérités durables. Les hommes même les plus compétents craignaient tantôt de trop donner à

Buffon, tantôt de lui trop enlever en le réduisant au simple rôle d'un écrivain d'esprit. On n'était pas sûr de ce qu'on pouvait dire de Buffon, de ce qu'on pouvait en affirmer, puisque l'enseignement, tout en conservant cette défiance propre aux esprits bien faits, doit cependant arriver à l'affirmation et sortir de l'hypothèse.

Depuis ce temps les progrès et les découvertes multipliées de la science ont permis aux littérateurs de louer en Buffon non seulement l'écrivain de mérite, mais l'inventeur de vérités solides et permanentes. Le siècle où nous vivons est très-propre à favoriser l'étude de Buffon. On sait ce qu'on peut appeler le mouvement scientifique qui s'est opéré de nos jours. Dans l'étude de la science, il faut faire la part de la mode, des besoins passagers et la part des besoins permanents. Les recherches qu'on peut faire aujourd'hui sur Buffon restent dans un juste milieu entre la mode qui

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

s'attache aux sciences avec plus de curiosité que de profondeur et ce mouvement tranquille, qui en faisant faire aux sciences tant de progrès leur conquiert chaque jour des admirateurs et des amis. L'homme le plus capable de satisfaire ceux qui aiment sérieusement la science, ~~parceque~~ c'est Buffon, parceque comme écrivain il recommande les lettres aux sciences, et que, comme savant il recommande les sciences aux lettres. Aussi a-t-il acquis de nos jours une réputation populaire, et d'une popularité vraiment solide.

L'ouvrage que nous nous proposons d'étudier est celui qui succède à la Théorie de la terre. C'est l'*Histoire Naturelle de l'Homme* que Buffon publia en 1749. Et si nous parlons ici d'histoire naturelle, ce ne sera qu'en nous appuyant sur les témoignages nombreux et incontestables qui confirment les vérités scientifiques établies par Buffon. D'ailleurs, il ne s'agit plus de la Théorie de la terre, de matières qui appartiennent à une science spéciale; il s'agit de l'homme, de nous, et une telle science considérée même au point de vue physique serait bien imparfaite si elle n'était accessible à tous.

Le livre de Buffon se compose de deux parties, l'histoire individuelle de l'homme et l'histoire de l'espèce. Nous ne nous occuperons que de cette deuxième partie, beaucoup plus neuve que la première. Dans celle-çi l'originalité de Buffon est celle d'un savant qui perfectionne, qui embellit des notions acquises. C'est encore de l'originalité de bon aloi; mais ce n'est point de l'invention. Au contraire l'originalité de Buffon dans la deuxième partie tient à des inventions et surtout à des découvertes. Avant Buffon la science individuelle de l'homme avait sa méthode; elle l'avait déja dans Aristote, et Buffon l'a seulement perfectionnée. Dans l'histoire de l'espèce, tout était à faire. Les anciens avaient bien soupçonné cette question; mais par des raisons ou par d'autres

Aristote ne s'en était pas occupé. Plus tard les erreurs de l'antiquité sur les monstres fabuleux furent accrédités jusqu'au temps même de Buffon. C'était donc une invention de faire connaître au monde qu'il n'y a pas de monstres dans les espèces, mais seulement quelques individus rares qui s'éloignent d'un type uniforme et invariable. Les hommes diffèrent entr'eux quant à certaines parties de la forme; mais qui dit variété dit unité; car les variétés ne sont autre chose que les modifications de l'unité. Et si l'on ne comprend pas comment, à une certaine époque, on n'a point partagé sur ce sujet les idées de Buffon, qu'on sache que même après lui sa théorie ~~rencontra~~ trouva des contradicteurs.

Telle est la première vérité sur laquelle s'appuie Buffon; car ce sont des vérités qu'il exprime, et c'est pourquoi son style est admirable. On serait fâché que quelque chose de faux eût inspiré d'aussi belles pages, et l'on aime à voir que les savants ont reconnu les vérités proclamées par Buffon. C'est un témoignage de plus contre ceux qui prétendent que la vérité du fond n'est pas nécessaire à la beauté de la forme.

Buffon a été conduit à la recherche d'un second principe par cette question : s'il y a des variétés dans l'espèce, quelles en sont les causes ? Il en reconnait trois, le climat, la nourriture et les mœurs. Sans doute, cette distinction n'est pas rigoureuse ; la nourriture tient le plus souvent au climat, et les mœurs à ces deux causes réunies. Mais ce que la science reconnait, c'est que les différences qui se produisent dans la couleur viennent toutes de la chaleur.

Voila les deux vérités sur lesquelles s'appuie Buffon, et ces vérités, il les démontre de deux manières, la description et le raisonnement qui doivent servir de base à tous les écrivains d'histoire naturelle. La description dans Buffon est le côté par lequel il est le plus populaire, et on peut dire qu'il est dans la langue française un modèle de l'éloquence descriptive. Ce n'est pas une description abandonnée aux caprices du style et de l'imagination ; c'est l'exactitude rendue sensible par ~~la~~ cette vivacité qui fait que nous croyons voir et sentir les objets décrits par Buffon.

Ce qui ajoute à son mérite, c'est qu'il a décrit

ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE

toutes les espèces par les traits les plus expressifs, parcouru tous les continents, examiné toutes les races avec leurs divisions. Combien est grand ce coup d'oeil jeté ainsi sur la surface entière du globe, et sur la physionomie de l'espèce humaine ! Et cette théorie n'est pas seulement grande, elle est encore vraie. Car si Buffon a écrit cette histoire dans son cabinet, il s'était entouré de tous les documents que la science pouvait lui fournir, et les gouvernements eux-mêmes provoquaient des expéditions scientifiques pour lui apporter d'utiles renseignements. Buffon avait en main tous les récits des voyageurs, et c'est en les comparant, en les corrigeant, en ne laissant point séduire son esprit par l'intérêt des descriptions, qu'il a su se rendre présente la physionomie de l'espèce humaine. C'est une description critique, où cependant on ne sent point le travail de la comparaison, où l'on croit que l'écrivain a été témoin de ce qu'il dit, tant il y met de clarté et de netteté ; il n'y manque que l'illusion du voyageur.

Nous ne citerons qu'un exemple des descriptions de Buffon ; c'est celle où il parle des nègres en général :

Hist. Nat. de l'Hom.
Variét. d. l'esp. hum.

« Ces nègres, hommes et femmes, vont toujours la tête découverte, ils se rasent ou se coupent les cheveux, qui sont fort courts, de plusieurs manières différentes, ils portent des pendants d'oreille qui pèsent trois ou quatre onces; ces pendants d'oreille sont des dents, des coquilles, des cornes, des morceaux de bois, etc., il y en a aussi qui se font percer la lèvre supérieure ou les narines pour y suspendre de pareils ornements; leur vêtement consiste en une espèce de tablier fait d'écorce d'arbre et quelques peaux de singe qu'ils portent par dessus ce tablier, ils attachent à ces peaux des sonnailles semblables à celles que portent nos mulets; ils couchent sur des nattes de jonc, et ils mangent du poison ou de la viande lorsqu'ils peuvent en avoir; mais leur principale nourriture sont des ignames et des bananes. Ils n'ont aucun gout que celui des femmes, et aucun désir que celui de ne rien faire, leurs maisons ne sont que de misérables chaumières, ils demeurent très-souvent dans des lieux sauvages, et dans des terres stériles, tandis qu'il ne tiendrait qu'à eux d'habiter de belles vallées, des collines agréables et couvertes d'arbres, et des campagnes vertes, fertiles et entrecoupées de rivières et de ruisseaux agréables, mais tout cela ne leur fait aucun plaisir, ils ont la même indifférence presque sur tout; les chemins qui conduisent d'un lieu à un autre sont ordinairement deux fois plus longs qu'il ne faut, ils ne cherchent point à les rendre plus courts, et quoiqu'on leur en indique les moyens, ils ne pensent jamais à passer à [illegible] par le plus court, ils suivent machinalement le chemin battu, et se soucient si peu de perdre ou d'employer leur temps, qu'ils ne le mesurent jamais. »

Cette description simple et complète nous offre en même temps ces traits moraux qui donnent une idée complète du peuple qu'on décrit, des personnes et des mœurs.

Dans le raisonnement de Buffon, il y a plus de sa puissance et de son invention personnelle. Dans ses descriptions, il emprunte souvent des traits aux récits des voyageurs, entr'autres à celui de Chardin si vif, si piquant, et où l'on pourrait trouver bon nombre de descriptions aussi simples aussi intéressantes que celles de Buffon. Son raisonnement lui est plus propre, et c'est là sa qualité supérieure. Il offre deux caractères:

d'abord il peint, c'est une description raisonnée qui, au lieu de tirer à l'abstraction, ne fait jamais évanouir les faits dans les formules ; il représente les choses telles qu'elles sont, puis par une invention rétrospective, les imagine telles qu'elles ont dû être, et puise dans ce travail des inductions sur les causes de ce qui est. C'est ainsi qu'en étudiant les variétés de l'espèce humaine en Amérique, il observe que ~~dans~~ l'homme y est beaucoup plus uniforme que dans les autres parties du monde et surtout en Afrique, où les diversités sont si nombreuses entre les peuples nègres. Pour ne citer qu'une des causes par lesquelles il explique cette uniformité de la race humaine en Amérique, il l'attribue à ce que la température y est moins inégale qu'en Afrique, bien que l'Amérique ait aussi sa zône torride, et c'est là pourquoi les effets de la chaleur y sont aussi moins inégaux.

Hist. Nat. de l'Hom.
Variét. d. l'esp. hum.

« Toutes ces causes concourant à rendre le climat de la zône torride en Amérique beaucoup moins chaud, il n'est pas étonnant qu'on n'y trouve pas des hommes noirs ni même bruns, comme on en trouve sous la zône torride en Afrique et en Asie, où les circonstances sont fort différentes; soit que l'on suppose donc que les habitants de l'Amérique soient très-anciennement naturalisés dans leur pays, ou qu'ils y soient venus plus nouvellement, on ne devait pas y trouver des hommes noirs, puisque leur zône torride est un climat tempéré. »

C'est là du raisonnement qui peint agréablement les faits, ~~sans~~ et qui les peint sans cette affectation que mettent certains auteurs à décrire des faits naturels. On y trouve tout ce qui peut produire l'agrément, et pas ~~peu~~ assez de pittoresque pour qu'on oublie le raisonnement. N'est-ce pas là le gout, c'est-à-dire cette puissance qui fait qu'on s'arrête à temps? Les hommes qui n'ont que de l'esprit se laissent emporter par leur imagination et ne restent pas maîtres d'eux-mêmes. Buffon, écrivain de génie, est maître de lui; il ne s'égare point dans de pompeuses et inutiles descriptions; mais il sait rendre les phénomènes qu'il a découverts agréables au profit de la science.

Après nous avoir montré la façon dont il peint en raisonnant, Buffon donne une preuve de la hardiesse avec laquelle il remonte aux causes des phénomènes qu'il décrit. C'est-là un des plus grands mérites de la Théorie de la Terre. Buffon prouve ~~d'abord~~ que la terre n'est autre chose que le fond de la mer : il décrit le travail de la terre au sein des eaux, représente les vallées et les montagnes, puis tout-à-coup disperse les flots, et y substitue une terre habitée. Avec cette même hardiesse qui scrute ainsi l'œuvre de la création, il va expliquer comment l'Amérique a dû être nouvellement découverte. Du reste avec cette défiance naturelle aux grands esprits, il n'affirme rien qu'avec précaution, et admet toutes les hypothèses. Mais il est intéressant de le voir ~~explique~~ montrer l'Amérique peuplée par des émigrations opérées au pôle : il explique ces émigrations à leur tour par des tempêtes ou par une navigation ~~qui~~ dont les traces et le souvenir ont peut-être disparu. Pour lui les populations de l'Amérique ne sont que des échantillons de la race européenne qui ont traversé les terres Australes, et ce qui prouve que ces peuplades sont récemment établies, c'est leur ignorance, leur petit nombre, le peu de progrès qu'ils ont fait dans la civilisation, et la facilité avec laquelle on a fait la conquête de ces vastes contrées.

Pourquoi ces deux grands principes, l'unité et la variété de l'espèce humaine ont-ils tant d'intérêt et d'importance ? La seconde de ces vérités est digne sans doute d'attirer l'attention ; il est utile de savoir que c'est la chaleur qui détermine les variétés des corps. Mais c'est là une vérité plus spécialement scientifique et qui n'a rien de ~~que~~ littéraire. Parmi les vérités que nous révèle la science, il y en a en effet qui n'intéressent que l'intelligence, et qui n'ont pas d'effets permanents. Ce sont des notions une fois enregistrées, mais non des forces fécondes et durables. Dans ce nombre on peut comprendre les vérités astronomiques : elles sont très-élevées sans doute, il est important de savoir que ce n'est point le soleil qui tourne autour de la terre ; mais on sent que ces vérités ne peuvent avoir d'influence sur la vie ; et quoiqu' il y ait peut-être quelqu'imprudence à dire que certaines vérités sont stériles et restent sans travailler dans la mémoire, ne peut-on pas affirmer d'une manière relative que les vérités astronomiques, si elles ajoutent à la valeur morale de celui qui les connaît, ne servent du moins en rien à la direction de notre esprit ?

Au contraire il y a des vérités qui sont des forces actives, auxquelles nous avons besoin de recourir, qui se mêlent à d'autres vérités, les servent, les rappellent, et font en quelque sorte partie de la vie intellectuelle. Parmi les vérités de cet ordre, on peut ranger sans doute celle que Buffon cherche si bien à établir, l'unité de l'espèce humaine. C'est une notion belle à la fois dans la spéculation et dans la pratique. Comme notion spéculative, rien n'est plus élevé, rien n'est plus digne de l'homme que de savoir qu'il a seul le privilège de convenir à tous les climats, qu'il est le roi de la création, car c'est être le roi de la création que de pouvoir vivre, se propager, former des sociétés sous toutes les latitudes, dans toutes les températures. Une telle idée n'est-elle pas faite pour inspirer à l'homme

École Normale Supérieure

l'orgueil de l'espèce, aussi salutaire que l'orgueil individuel est dangereux ? Car, bien qu'il en revienne quelque chose à chacun de nous, cette partie de l'orgueil individuel est si faible qu'on ne doit point en tenir compte si on la compare aux nobles sentiments que nous inspire l'idée de l'unité dans l'espèce humaine. Voltaire qui s'intéressait spéculativement à l'humanité, mais qui, on peut le dire, la dédaignait dans la pratique, ne paraît point touché comme Buffon de cette grande et noble vérité. Voici ce qu'il en disait quelque part :

« Comment peut-on imprimer encore aujourd'hui que les noirs sont une race de blancs noircie par le climat ?... La maladie des systèmes peut-elle troubler l'esprit au point de faire dire qu'un Suédois et un Nubien sont de la même espèce ?... Je sais que dans la même carrière on trouve du marbre blanc et du marbre noir ; mais certainement le blanc n'a pas produit le noir, et les races nègres ne viennent pas plus des races blanches que l'ébène ne vient d'un orme, et que les mûres ne viennent des abricots . . . . »

« Les nègres blancs que j'ai vus ... ne me paraissent pas plus descendre d'une race blanche dégénérée que d'une race de perroquets. L'auteur de l'*Histoire Naturelle* les croit d'une race noire parce qu'ils sont blancs ... Et moi ... je les crois d'une race particulière.

Singularités de la Nature XXXVI

On comprend pourquoi Voltaire tenait tant à prouver que l'espèce humaine n'est pas partout la même, modifiée seulement par le climat. Il voulait établir qu'il y a eu des créations diverses, et par la façon spirituelle et piquante dont il exprime ses idées, les faire partager ensuite à toutes les générations. Malgré cette différence d'opinions, Voltaire et Buffon s'accordaient pour repousser les traditions de la Genèse. Mais Buffon moins prévenu que Voltaire était arrivé par l'évidence à reconnaître que tous les peuples du globe sont de la même race, que le premier homme a été blanc, et que c'est seulement en changeant de climat que sa couleur s'est modifiée dans ses descendants.

Cette vérité a un autre effet dans la pratique. Ne semble-t-il pas que l'homme qui croit à l'unité de l'espèce humaine apportera dans son jugement sur les relations internationales, dans ses sentiments sur les différents peuples, plus de libéralité, plus d'humanité, plus de bienfaisance? Ne sera-t-il pas moins soumis aux préjugés, plus propre à tenir une conduite sage dans les relations entre les peuples.

Tel est l'effet pratique constant et progressif de cette vérité. Mais ~~cette~~ l'idée de l'unité dans la race humaine a aussi un effet immédiat. Du jour où Buffon eut rendu cette idée populaire, la question de la liberté des noirs fit un grand progrès. Aussi deux mois à peine s'étaient-ils écoulés depuis la convocation des Etats-généraux de 1789, que les membres les plus remarquables de ~~l'~~cette assemblée réclamaient la liberté des noirs au nom de la nation. L'esclavage avait paru à Voltaire l'effet de certaines causes inévitables, entr' autres la distance infranchissable qui sépare les espèces.

« La nature, dit-il, a subordonné au principe qui différencie les espèces d'hommes, les différents degrés de génie et les caractères caractères des nations qu'on voit si rarement changer. C'est par là que les nègres sont les esclaves des autres hommes. »

Essai sur les Mœurs CXLV.

C'est parce qu'après Voltaire on a pensé autrement que lui, c'est parce que l'esprit est devenu plus libéral est plus humain que la question de la liberté des Noirs a pu~~t~~ être proposée à l'assemblée de Etats-généraux, et on verra que Buffon n'a pas contribué pour peu à cette glorieuse réforme, si on lit dans son traité ce passage de Buffon qui fait tant d'honneur à son cœur, à cette partie de l'homme qu'on est le moins habitué à admirer dans Buffon:

Hist. Nat. de l'Hom.
Variétés dans l'esp. hum.

« Quoique les nègres aient peu d'esprit, ils ne laissent pas d'avoir beaucoup de sentiment, ils sont gais ou mélancoliques; laborieux ou fainéants, amis ou ennemis, selon la manière dont on les traite; lorsqu'on les nourrit bien et qu'on ne les maltraite pas, ils sont contents, joyeux, prêts à tout faire, et la satisfaction de leur ame est peinte sur leur visage; mais quand on les traite mal, ils prennent le chagrin fort à cœur, et périssent quelquefois de mélancolie; ils sont donc fort sensibles aux bienfaits et aux outrages, et ils portent une haine mortelle contre ceux qui les ont maltraités; lorsqu'au contraire ils s'affectionnent à un maître, il n'y a rien qu'ils ne fussent capables de faire pour lui marquer leur zèle et leur dévouement. Ils sont naturellement compatissants et même tendres pour leurs enfants, pour leurs amis, pour leurs compatriotes; ils partagent volontiers le peu qu'ils ont avec ceux qu'ils voient dans le besoin, sans même les connaître autrement que par leur indigence. Ils ont donc, comme l'on voit, le cœur excellent, ils ont le germe de toutes les vertus, je ne puis écrire leur histoire sans m'attendrir sur leur état; ne sont-ils pas assez malheureux d'être réduits à la servitude; d'être obligés de toujours travailler sans pouvoir jamais rien acquérir? faut-il encore les excéder, les frapper, et les traiter comme des animaux? L'humanité se révolte contre ces traitements odieux que l'avidité du gain a mis en usage, et qu'elle renouvellerait peut-être tous les jours, si nos lois n'avaient pas mis un frein à la brutalité des maîtres, et resserré les limites de la misère de leurs esclaves. On les force de travail, on leur épargne la nourriture même la plus commune, ils supportent, dit-on, très aisément la faim; pour vivre trois jours il ne leur faut que la portion d'un européen pour un repas; quelque peu qu'ils mangent et qu'ils dorment, ils sont toujours également durs, également forts au travail. Comment des hommes à qui il reste quelque sentiment d'humanité peuvent-ils adopter ces maximes, en faire un préjugé, et chercher à légitimer par ces raisons les excès que la soif de l'or leur fait commettre? mais laissons ces hommes durs et revenons à notre objet.»

Voila ce que ~~Montesquieu~~ Buffon écrivait en 1749,

247v

et c'est 40 ans plus tard que la liberté des Noirs devait être proposée aux États-Généraux.

Ch. Royet

250 n

Ecole Normale
A. Bailly.

18

Faculté des Lettres.

Cours d'Eloquence Française.

professé par M. Nisard.

~~X7~~ème Leçon.
18

Buffon (suite.)
Histoire naturelle d. l'Homme (2ème Partie.)

251

Nous avons à étudier aujourd'hui dans Buffon la seconde partie de l'histoire naturelle de l'homme : la dernière fois nous avons parlé de l'espèce; il sera question cette fois-ci de l'histoire naturelle de l'individu : il nous serait difficile de suivre Buffon dans tout ce qui se rapporte à la description physique de l'homme, à plus forte raison de montrer avec quelle supériorité il a traité cette partie : l'objet purement littéraire et moral de ce cours nous ferait une loi, à défaut même de notre incompétence, de ne pas nous y arrêter. Cette étude est d'ailleurs peu nécessaire : Buffon a ce privilège de pouvoir occuper plusieurs enseignements à la fois; et, tandis qu'il fournit aux savants de perpétuels sujets de méditation, il offre aux littérateurs de quoi satisfaire le goût le plus éclairé. Il y a cependant quelques points par où cette description de l'homme physique nous touche, parce qu'après tout, bien qu'il ne s'agisse que des propriétés du corps, c'est un esprit, c'est une âme qui observe et décrit curieusement son enveloppe.

Dans cette description de l'homme, outre ce mérite d' l'éloquence descriptive, que nous avons déjà signalée, il y a je ne sais quelle chasteté : lorsque Buffon aborde le détail des diverses parties du corps, il craint d'éveiller dans l'esprit et l'imagination des idées licencieuses; et ce sentiment de pudeur, il l'exprime d'une manière exquise ~~en~~ au commencement du chapitre de la Puberté : "...Nous tâcherons, dit-il, d'entrer dans « ces détails avec cette sage retenue qui fait la décence « du style, et de les présenter comme nous les avons vus « nous-mêmes, avec cette indifférence philosophique qui « détruit tout sentiment dans l'expression, et ne laisse « aux mots que leur simple signification. » Outre cela, il

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

y a dans cette description physique des parties qui touchent plus à la morale qu'à la physique ~~:~~ ainsi ce que dit Buffon des rapports des mouvements de l'âme et de ceux du corps; il y a là toute une description qu'on peut ~~goûter~~ facilement goûter et comprendre, sans avoir fait une étude spéciale de l'histoire naturelle. Dans ~~cette~~ partie Buffon est un continuateur du 17ème siècle: il ne faisait que développer un curieux traité du peintre Lebrun, qui avait donné une description de tous les mouvements du corps appropriés à l'art des peintres: c'était un recueil d'indications pour toutes les attitudes qu'un peintre peut avoir à rendre; et Lebrun dans cet ouvrage écrit avec l'exactitude, la gravité, la simplicité colorée des meilleurs ouvrages du 17ème siècle, Lebrun ne faisait lui-même qu'imiter le traité de Descartes sur les passions: on le sait en effet, Descartes avait cherché à expliquer comment se produisent les passions dans l'intérieur de l'homme; et bien que sa théorie soit parfois étrange, elle n'en atteste pas moins l'effort d'un esprit curieux et réfléchi, qui veut se rendre raison des choses. Il est nécessaire de rappeler ces souvenirs, parceque nous considérerons précisément Buffon, et c'est là son originalité au 18ème siècle, non plus ~~ce~~ comme un inventeur, mais comme un continuateur du 17ème. Dans cette seconde partie de l'histoire naturelle de l'Homme, les savants le trouvent moins neuf: il le sera d'autant plus pour nous, et ~~son~~ genre de nouveauté c'est qu'il offre une continuation éloquente des idées et du grand style du siècle de Louis XIV. Nous ne pouvons parler de lui dans ce cours d'une manière plus précise et plus catégorique, si l'on peut dire ~~ainsi~~ ~~parler~~: pour juger de ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ ses observations scientifiques, nous sommes incompétents: là aussi il y a des beautés sans doute, mais nous ne pouvons pas les contrôler, parceque nous n'en sommes pas les juges souverains: ce ne sont pas des vérités qui s'adressent à tout le monde: tout le monde ne peut donc pas les juger: nous n'avons que le sentiment ~~que~~ de leur vraisemblance: leur vérité ~~[illegible]~~ nous ne faisons que l'entrevoir: nous ne chercherons donc ~~dans~~

l'ouvrage de Buffon que la partie la plus littéraire, la plus philosophique et la plus générale, c'est-à-dire sa morale et sa métaphysique, métaphysique élémentaire toutefois, et accessible à tous les esprits cultivés.

C'est dans cette seconde partie de son livre que Buffon n'est plus un novateur, mais un continuateur éloquent du siècle qui l'avait précédé; il reste novateur pourtant, par la manière dont il rajeunit, dans l'expression, ce qu'il emprunte au 17ème siècle, et en particulier de Descartes. Voici le commencement de son traité sur l'homme:

" Quelque intérêt que nous ayons à nous connaître
" nous-mêmes, je ne sais si nous ne connaissons pas
" mieux tout ce qui n'est pas nous. Pourvus, par
" la nature, d'organes uniquement destinés à
" notre conservation, nous ne les employons qu'à
" recevoir les impressions étrangères, nous ne cherchons
" qu'à nous répandre au-dehors, et à exister hors de
" nous; trop occupés à multiplier les fonctions de
" nos sens, et à augmenter l'étendue extérieure
" de notre être, rarement faisons-nous usage de ce
" sens intérieur qui nous réduit à nos vraies
" dimensions et qui sépare de nous tout ce qui
" n'en est pas; c'est cependant de ce sens ~~dont~~ qu'il
" faut nous servir, si nous voulons nous connaître;
" c'est le seul par lequel nous puissions nous
" juger; mais comment donner à ce sens son
" activité et toute son étendue? Comment dégager
" notre âme, dans laquelle il réside, de toutes les
" illusions de notre esprit? Nous avons perdu
" l'habitude de l'employer, elle est demeurée sans
" exercice au milieu du tumulte de nos sensations
" corporelles; elle s'est desséchée par le feu de nos
" passions; le cœur, l'esprit, les sens, tout a travaillé
" contre elle."

Si l'on ne savait pas que cette page est de

Buffon, on pourrait se demander en vérité, si ce n'est pas quelque extrait soit du traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même de Bossuet, soit du traité de l'Existence de Dieu, de Fénelon: cette manière si imposante d'appeler notre attention sur l'étude de nous-mêmes, de ce qu'il y a en nous de plus intime, de notre pensée, cette manière d'entrer en matière si grave, si majestueuse et si sérieuse, c'est bien là la manière des grands écrivains du 17ème siècle. Cependant si l'on y regarde d'un peu plus près, on reconnaît que ce n'est point là dans toute sa pureté, la ~~[illegible]~~ grande et belle prose du siècle de Louis XIV: il y a de la métaphysique dans quelques termes: ainsi, ni Descartes, ni Bossuet, ni Fénelon n'auraient réuni dans une même phrase l'âme, le sens intérieur et l'esprit: ce sont là de ces choses indéterminées qu'ils n'auraient point jetées ainsi l'une à côté de l'autre; ou plutôt elles prennent sous la plume de Buffon une sorte d'indétermination qu'elles n'auraient point eue sous la plume de Fénelon, de Bossuet ou de Descartes. Toutefois, ce qu'il importe de remarquer, c'est que Buffon se rattache ici d'une manière évidente à Descartes, et en effet toute cette partie de son ouvrage n'est que le développement éloquent de la doctrine Cartésienne: la distinction de l'âme et du corps, prouvée par les propriétés du ~~[illegible]~~ corps et de l'âme; l'indivisibilité de l'esprit; enfin, la connaissance de l'esprit plus certaine que celle du corps, voilà trois vérités que Descartes avait le premier proclamées chez nous, et que Buffon expose admirablement après lui:

" L'existence de notre âme nous est démontrée, dit-il,
" ou plutôt nous ne faisons qu'un, cette existence
" et nous; être et penser sont pour nous la même
" chose ..... Nous pouvons croire qu'il y a
" quelque chose hors de nous; mais nous n'en
" sommes pas sûrs; au lieu que nous sommes assurés de

" l'existence réelle de tout ce qui est en nous. Celle
" de notre âme est certaine, et celle de notre corps
" paraît douteuse, dès qu'on vient à penser que
" la matière pourrait bien n'être qu'un mode de
" notre âme, une de ses façons de voir.....
" Notre âme n'a qu'une forme très simple, très
" générale, très constante; cette forme est la pensée. Il
" nous est impossible d'apercevoir notre âme autrement
" que par la pensée; cette forme n'a rien de divisible,
" rien d'étendu, rien de pénétrable, rien de matériel;
" donc le sujet de cette forme, notre âme, est indivisible
" et immatérielle. Notre corps, au contraire, et tous
" les autres corps ont plusieurs formes; chacune de
" ces formes est composée, divisible, variable, destructible,
" et toutes sont relatives aux différents organes,
" avec lesquels nous les apercevons.... ôtez à la
" matière ses couleurs, son étendue, sa solidité et
" toutes les autres propriétés relatives à nos sens,
" vous l'anéantirez; notre âme est impérissable et
" la matière peut et doit périr."

Voilà bien la doctrine de Descartes, dans toute sa rigueur, mais aussi dans toute sa beauté. Nous aurions le droit sans doute de ne pas être étonné que l'esprit sincère et sérieux de Buffon accepte cette belle doctrine; mais il convient, pour apprécier tout ce qu'il y a de grand dans cet hommage rendu par un esprit supérieur aux principes de Descartes, il convient de penser au temps où Buffon écrivait ces lignes: telle était en effet l'opinion d'alors sur les hautes questions, que le grand philosophe, qui vient de se ranger ainsi parmi les disciples de Descartes et de Platon, se croit obligé d'en demander pardon: il croit avoir à s'excuser de cette profession de foi essentiellement spiritualiste; il dit qu'après tout l'homme n'est pourtant pas un animal et que l'histoire naturelle ne doit pas se borner à une comparaison brutale

Buffon. Hist. nat. d. l'homme. (I vol. p. 9. éd. Desmarest.)

entre l'homme et les autres animaux: et là encore il
trouve de belles et nobles paroles: "Pourquoi, dit-il, vouloir
" retrancher d. l'histoire naturelle d. l'homme, l'histoire de
" sa partie la plus noble d. son être? pourquoi l'avilir mal
" à propos et vouloir nous forcer à ne le voir que comme
" un animal, tandis qu'il est en effet d'une nature très
" différente, très distinguée et si supérieure à celle des
" bêtes, qu'il faudrait être aussi peu éclairé qu'elles le
" sont pour pouvoir les confondre?" Songeons que ces
lignes étaient écrites au moment même où Voltaire
venait d. publier ses Lettres Philosophiques; au moment
où il avait mis à la mode cette doctrine, que Dieu,
par sa toute Puissance avait bien pu donner la pensée
à la matière; au moment enfin où il avait répandu
en France cette opinion d. Locke, que toutes nos idées
viennent des sens: Voilà ce que disait alors Voltaire, et
ce qu'on pensait d'après lui: il y avait donc du
courage d. la part de Buffon à s'élever avec tant de
force contre ces doctrines matérialistes: il n'y était pas
encouragé, autorisé même par ses contemporains; lui
qui aimait tant la popularité et la gloire, il a
dû descendre dans sa conscience pour prendre ce parti
généreux: aussi fallait-il que ce fût chez lui une
conviction bien sérieuse et bien profonde.

Toutefois Buffon ne reste pas fidèle à la tradition
Cartésienne dans toute la suite d. son travail: bientôt
après il devient disciple d. Locke par la façon dont
il explique l'origine des idées; il pousse même l'exagération
plus loin que Locke, et il va jusqu'à souhaiter
quelque part qu'on laisse à l'enfant dès le berceau le
libre usage d. ses mains, au lieu d. les emmailloter,
parceque ainsi "il acquerrait plus tôt les premières notions
Hist. nat. d. l'Homme. p. 333. " d. la forme des choses, et qui sait jusqu'à quel point ces
" premières idées influent sur les autres! Un homme
" n'a peut-être beaucoup plus d'esprit qu'un autre
" que pour avoir fait dans sa première enfance un plus
" grand et un plus prompt usage d. ce sens (le toucher)".

On pourrait répondre à Buffon qu'on a renoncé depuis longtemps à cet usage, qu'on n'emmaillotte plus les bras des enfants au berceau, et que le nombre des gens d'esprit ne semble pourtant pas fort augmenté. Quoi qu'il en soit de cette étrange opinion, le livre de Buffon est assez riche d'observations neuves et fécondes, et d'idées élevées, pour qu'on ne lui fasse pas un grand crime d'une erreur si facilement réfutable. Dans cette théorie des idées, Buffon arrive à une description du premier homme racontant ses premières impressions: ce morceau, très connu, très brillant, a peut-être le tort de ne pas se trouver tout à fait à sa place dans un ouvrage aussi grave: il semble que ce soit un morceau de placage; que Buffon, craignant l'aridité de son sujet, se soit défié de la patience ou du sérieux de ses lecteurs, et qu'il ait voulu les allécher, pour ainsi dire, par un morceau de rhétorique, comme on ~~y~~ en faisait beaucoup alors. Ce passage mérite pourtant d'être étudié, parce qu'il exprime l'opinion de Buffon sur l'origine de nos idées. Le premier homme, suivant ~~Buffon~~ l'auteur, n'a d'autres idées que celles qui lui viennent des sens: c'est par l'exercice de la vue, du toucher, de l'ouïe, etc. qu'il les acquiert toutes successivement, et jusqu'à l'amour même, tout n'y est que sens, tout y vient par les sens: en un mot le premier homme peint avec beaucoup d'esprit et de coloris tout ce que son âme découvre hors d'elle-même, mais non point son âme ~~el~~ elle-même: et c'est en cela que Buffon ne reste pas le disciple de Descartes. Descartes avait rendu sensible cette vérité Je pense donc je suis, qui est le fondement de sa philosophie, et qui reste, aux yeux de la postérité, son plus beau titre de gloire: il avait établi d'une manière non moins sûre, que la connaissance de l'esprit est plus certaine que celle du corps: c'était là sans doute une découverte admirable; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est qu'une fois arrivé là, ~~par~~

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

254r

un effort de raison qui nous étonne, par une contention d'esprit, que nous concevons à peine, et qui paraît impossible à notre génération, il s'attache à cette vérité, s'y cramponne, pour ainsi parler, par tous les moyens, depuis les raisons les plus élevées, les plus mâles, les plus géométriques, jusqu'à des subtilités : il aime mieux nier son corps et tout ce qui lui est extérieur, que d'exposer sa conquête, c'est-à-dire la connaissance de son âme par sa pensée. De cette première vérité reconnue et démontrée il s'élève ~~existe~~ à une seconde qui n'est autre que l'existence de Dieu : il a établi comme chose certaine l'existence de son âme ; il reconnaît en lui certaines idées ; et parmi ces idées, l'idée de Dieu : d'où lui vient-elle ? Elle ne peut pas venir de lui, être fini, variable, imparfait ; il faut donc qu'elle vienne d'une substance infinie, immuable, parfaite. "Et

Descartes. 3ème méditation.

" par conséquent, ~~conclut~~ ajoute-t-il, il faut nécessairement
" conclure de tout ce que j'ai dit auparavant que
" Dieu existe : car encore que l'idée de la substance
" soit en moi de cela même que je suis une
" substance, je n'aurais pas néanmoins l'idée d'une
" substance infinie, moi qui suis un être fini, si elle
" n'avait été mise en moi par quelque substance, qui
" fût véritablement infinie. " Voilà les deux grandes vérités proclamées par Descartes, et quand on ~~lit~~ ses méditations avec cette espèce d'acharnement qu'il a mis à les composer, on arrive à croire ~~[illegible]~~ avec lui que nous sommes en effet parceque nous pensons, et de là nous sommes invinciblement amenés à la seconde vérité, à la connaissance de Dieu. Or au temps de Buffon, ~~cette~~ l'alliance intime entre ~~[illegible]~~ ces deux vérités logiquement enchaînées l'une à l'autre n'était même plus possible ; et il n'est pas étonnant qu'après avoir écrit les belles paroles que nous avons rapportées sur la spiritualité et l'immortalité de l'âme, Buffon n'ait pas pensé à son âme, dans cette description du premier homme s'éveillant à la vie, et racontant ses premières impressions. Le premier homme, après avoir joui

de ce sentiment de l'existence s'endort sans se demander par quoi il jouit de ~~elle~~ ce sentiment, d'où il vient, et sans avoir songé à remercier personne. C'est ainsi que Buffon, disciple de Descartes sur quelques points a été vaincu par les doctrines de Locke : il a imaginé un premier homme qui ne sait pas, qui ne se demande pas s'il a une âme, et qui la lui a donnée. Faut-il dire cependant que la théorie de Buffon soit en contradiction avec la doctrine du 17ème siècle ? Non pas absolument : nous devons nous estimer sans doute très heureux toutes les fois que le 18ème siècle se trouve d'accord avec le 17ème : une pareille union d'idées et de sentiments sur les mêmes questions est un beau et grand spectacle : mais de ce que Buffon ~~a Des~~ s'est séparé de son maître Descartes, en ce qu'il n'a pas donné à son premier homme le sentiment de son âme, il ne faut pas en conclure qu'il est en contradiction avec Descartes : il s'est écarté de lui sur un point ; mais il n'en reste pas moins vrai qu'il l'a suivi fidèlement sur un autre ; et il explique admirablement de la même façon qu'avait fait Descartes, l'origine de certaines de nos idées : Descartes n'avait jamais nié que certaines idées nous vinssent par les sens ; Buffon ne parle que de celles-là ; mais au moins en parle-t-il, comme aurait fait Descartes : bornons nous donc à cette restriction, et, au lieu de regretter que Buffon ne reste pas toujours le disciple de Descartes, admirons le quand il l'est ; et quand il nous rend aussi sensible, on peut le dire, que l'avait fait son maître, la première source de nos idées : il n'y a donc pas absolument contradiction ; ce sont deux doctrines, qui se complètent, plutôt qu'elles se contredisent.

Ce que nous disons de la doctrine de Buffon sur l'origine de nos idées, on peut le dire ~~ce~~ d'une autre partie de son livre, dans laquelle il diffère encore du 17ème siècle, sans le contredire pourtant : nous voulons parler de ses idées sur la mort. L'idée de la mort a toujours été et est encore une cause de terreur pour l'esprit de l'homme: on sait ce que le 17ème siècle en a fait: c'était un sujet cher à la sévérité Chrétienne; les moralistes, les prédicateurs s'y sont amplement étendus: ils ont non-seulement entretenu cette peur de la mort, mais pris même un certain plaisir à décrire cette mort elle-même et ses terribles effets: L'un des plus beaux morceaux de Bossuet c'est cette paraphrase d'un mot célèbre de Tertullien, que nous lisons dans l'Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre ~~France~~:

Bossuet. Oraison funèbre de Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans.

"La voilà malgré ce grand cœur cette princesse
« si admirée et si chérie! la voilà telle que la mort nous
« l'a faite; encore ce reste tel quel va-t-il disparaître: cette
« ombre de gloire va s'évanouir, et nous l'allons voir
« dépouillée même de cette triste décoration. Elle va
« descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines,
« pour y dormir dans la poussière avec les grands de
« la terre, comme parle Job; avec ces rois et ces princes
« anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer,
« tant les rangs y sont pressés, tant la mort est
« prompte à remplir ces places. Mais ici notre
« imagination nous abuse encore. La mort ne nous
« laisse pas assez de corps pour occuper quelque place,
« et on ne voit là que les tombeaux qui fassent
« quelque figure. Notre chair change bientôt de
« nature. Notre corps prend un autre nom; même celui de
« cadavre, dit Tertullien, parce qu'il nous montre encore
« quelque forme humaine, ne lui demeure pas longtemps:
« il devient un je ne sais quoi, qui n'a plus de
« nom dans aucune langue; tant il est vrai que
« tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres,
« par lesquels on exprimait ses malheureux restes."

Ce spectacle de la dissolution suprême rendue aussi visible que le serait l'objet lui-même est d'une éloquence terrible, et devait entretenir dans les âmes cette peur de la mort. Dans quel but les philosophes et les moralistes Chrétiens du 17ème siècle se plaisaient-ils à reproduire ces images? On le devine facilement: ils voulaient avant tout troubler chez les pécheurs, et modérer chez les honnêtes gens ce qu'ils appelaient d'un mot si énergique et si vrai "l'orgueil de la vie" » Assurément c'est une louable intention: pourtant si beaucoup d'esprits savent profiter de cette crainte salutaire, si ces peintures deviennent pour certaines âmes une occasion d'actes de vertu, de bons propos, peut-on affirmer qu'il en sera toujours de même ? N'y a-t-il pas ~~toujours~~ danger à entretenir et à exagérer ces terreurs? Il y a des âmes fortes qui y cèderont sans y succomber, mais aussi combien d'âmes plus faibles, moins capables de cette préparation violente, qui se laisseront abattre et décourager! Aussi peut-on dire que Buffon a fait une bonne chose en tâchant de réduire au vrai les raisons qu'on a de craindre la mort, en s'efforçant ainsi de la rendre plus facile et plus digne de l'homme: citons cette page, l'une des plus belles de ce livre:

« Toutes les causes de dépérissement que nous venons d'indiquer,
« dit-il après un long développement, agissent continuellement
« sur notre être matériel et le conduisent peu à peu à sa
« dissolution; la mort, ce changement d'état si marqué,
« si redouté n'est donc dans la nature que la dernière
« nuance d'un état précédent; la succession nécessaire du
« dépérissement de notre corps amène ce degré, comme tous
« les autres qui ont précédé; la vie commence à s'éteindre
« longtemps avant qu'elle s'éteigne entièrement, et dans
« le réel il y a peut-être plus loin de la caducité à la
« jeunesse, que de la décrépitude à la mort; car on ne
« doit pas ici considérer la vie comme une chose absolue,
« mais comme une quantité susceptible d'augmentation
« ou de diminution. Dans l'instant de la formation
« du fœtus cette vie corporelle n'est encore rien ou
« presque rien; peu à peu elle augmente, elle s'étend,
« elle acquiert de la Consistance à mesure que le corps
« croît, se développe et se fortifie; dès qu'il commence à
« dépérir, la quantité de vie diminue; enfin, lorsqu'il
« se courbe, se dessèche et s'affaisse, elle décroît, elle se
« resserre, elle se réduit à rien, nous commençons de
« vivre par degrés, et nous finissons de mourir comme
« nous commençons de vivre.

Jusqu'ici Buffon ne dépeint la mort que comme

256v

le terme de la vieillesse; il manque donc encore quelque chose à ses considérations pour qu'elles aient l'élévation qui convient à un pareil sujet; mais tout-à-l'heure il va s'efforcer de nous tranquilliser sur la mort même prématurée; et par-là il n'est plus seulement un continuateur du 17ème siècle : c'est un homme bon et sincère qui veut rassurer les autres hommes : il y a là une pensée bienfaisante; ce n'est plus un écrivain qui compose un livre, qui écrit pour écrire; c'est un esprit honnête et droit, qui a cherché la vérité avec candeur, et qui ~~veut~~ ne veut pas la garder pour lui; il écrit, mais pour communiquer aux autres ~~&c~~ le bienfait de sa découverte. Écoutons le donc: ~~[illegible]~~ : " ..... Pourquoi donc, continue-t-il, redouter cet instant,
" puisqu'il est préparé par une infinité d'autres instants
" du même ordre; puisque la mort est aussi naturelle
" que la vie, et que l'une et l'autre nous arrivent de
" la même façon sans que nous le sentions, sans que
" nous puissions nous en apercevoir ? qu'on interroge les
" médecins et les ministres de l'église, accoutumés à
" observer les actions des mourants, et à recueillir leurs
" derniers sentiments, ils conviendront qu'à l'exception
" d'un très petit nombre de maladies aiguës, où l'agitation
" causée par des mouvements convulsifs semble indiquer
" les souffrances du malade, dans toutes les autres on
" meurt tranquillement, doucement et sans douleur;
" et même ces terribles agonies effraient plus les
" spectateurs, qu'elles ne tourmentent le malade : car
" combien n'en a-t-on pas vu, qui, après avoir été à
" cette dernière extrémité, n'avaient aucun souvenir de ce
" qui s'était passé, non plus que de ce qu'ils avaient
" senti ! ils avaient réellement cessé d'être pour eux
" pendant ce temps, puisqu'ils sont obligés de rayer du
" nombre de leurs jours tous ceux qu'ils ont passés dans
" cet état, duquel il ne leur reste aucune idée.

" La plupart des hommes meurent donc sans le
" savoir, et dans le petit nombre de ceux qui conservent de
" la connaissance jusqu'au dernier soupir, il ne s'en
" trouve peut-être pas un qui ne conserve en même temps
" de l'espérance, et qui ne se flatte d'un retour vers la vie;
" la nature a, pour le bonheur de l'homme, rendu ce

" sentiment plus fort que la raison. Un malade, dont le mal est
" incurable, qui peut juger son état par des exemples fréquents et
" familiers, qui en est averti par les mouvements inquiets de sa
" famille, par les larmes de ses amis, par la contenance ou
" l'abandon des médecins, n'en est pas plus convaincu qu'il
" touche à sa dernière heure; l'intérêt est si grand qu'on ne s'en
" rapporte qu'à soi, on n'en croit pas les jugements des autres; on
" les regarde comme des alarmes peu fondées; tant qu'on se sent
" et qu'on pense, on ne réfléchit, on ne raisonne que pour soi, et
" tout est mort que l'espérance vit encore.

" Jetez les yeux sur un malade qui vous aura dit cent
" fois qu'il se sent attaqué à mort, qu'il voit bien qu'il ne
" peut pas en revenir, qu'il est prêt à expirer; examinez ce qui se
" passe sur son visage, lorsque par zèle ou par indiscrétion
" quelqu'un vient à lui annoncer que sa fin est prochaine en
" effet; vous le verrez changer comme celui d'un homme
" auquel on annonce une nouvelle imprévue; ce malade ne croit
" donc pas ce qu'il dit lui-même, tant il est vrai qu'il n'est
" nullement convaincu qu'il doit mourir; il a seulement
" quelque doute, quelque inquiétude sur son état; mais il craint
" toujours beaucoup moins qu'il n'espère, et si l'on ne réveillait
" pas ses frayeurs par ces tristes soins, et cet appareil lugubre
" qui devancent la mort, il ne la verrait point arriver. »

Cette admirable page n'est certainement pas en contradiction avec les idées sévères de la philosophie Chrétienne sur la mort; cependant si Buffon n'avait écrit que ce que nous venons de citer; s'il avait voulu seulement nous rassurer sur cette crainte de la mort, nous rendre le passage plus doux, on pourrait encore l'admirer, mais non pas sans restriction: il n'aurait pas rendu un très grand service à l'espèce humaine, s'il ne lui avait appris qu'à mourir plus tranquillement: mais il a écrit cette phrase, que nous avons omise: "Pourquoi donc craindre la mort, si l'on a assez bien vécu pour n'en pas craindre les suites?" Et par ce simple mot il réveille dans tous les esprits les grandes idées de l'immortalité de l'âme; de la justice d'un Dieu rémunérateur: et ainsi donne-t-il à tout son développement une admirable élévation morale: il y a donc dans ce morceau deux pensées bien distinctes, quoique intimement unies: la pensée de la dissolution de la vie, mais aussi de ce qui suit cette dissolution: ainsi le philosophe nous prépare tranquillement à la mort, mais à la condition que nous nous soyons arrangés de manière à ne la pas craindre: Et c'est par ce tempérament si salutaire et si efficace qu'il se rallie aux grands moralistes du

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

17ème siècle : aussi, quand on peut passer des vérités chrétiennes aux adoucissements philosophiques de cette doctrine ; quand on peut nourrir son âme et son esprit de ces deux philosophies, si consolantes, alors même qu'elles sont sévères, on a des chances, quand l'heure est venue, de bien mourir.

A. Bailly.

259 52

19

Cours d'Éloquence française

Professeur M. Nisard

Buffon. Discours sur la nature
des Animaux. 19e Leçon.

C. Courbaud

quatre ans après l'histoire naturelle de l'homme Buffon publiait l'histoire naturelle des animaux avec un discours préliminaire. Ce discours dans lequel il expose ses idées sur la nature des animaux est d'une très haute portée et d'une très grande éloquence. Pour le bien juger, il faudrait réunir plusieurs titres que je n'ai pas, car Buffon n'est pas seulement un écrivain de premier ordre, c'est encore un psychologue et un naturaliste, dont le mérite peut être mieux apprécié par la science que par la critique littéraire. Cependant malgré mon incompétence pour juger les idées scientifiques de Buffon, j'en dirai quelque chose parce qu'elles m'ont vivement ému à la lecture, et qu'il m'est au moins permis de me rendre compte de mes impressions, et de chercher à vous les communiquer.

Buffon a écrit ce discours préliminaire pour répondre à une préoccupation de son esprit, et nous prémunir contre un matérialisme bien plus dangereux de son temps, qu'à notre époque. Il craignait en nous retraçant les moeurs les habitudes des animaux, en nous peignant leurs

261r

force, leur agilité, leur merveilleux instinct, toutes ces qualités en un mot qui les placent à un rang assez élevé parmi les êtres de la création, de trop nous y intéresser, de nous donner d'eux une trop haute idée et de nous faire oublier combien l'homme est supérieur aux plus beaux, aux plus intelligents, aux plus parfaits des animaux.

Il était de plus préoccupé des doctrines contemporaines ; c'était le temps où le matérialisme faisait des progrès incessants, où les ~~doctrines~~ idées de Locke ~~pour~~ interprétées rigoureusement, aboutissaient à la philosophie ~~du baron~~ d'Helvétius ~~d'Holbach~~ et de Lamettrie.

C'était la philosophie du jour, la philosophie de tous les ~~esprits~~ salons, et dont parvenaient à s'affranchir un petit nombre d'hommes, en se retirant dans la solitude, et en nourrissant dans la retraite cette flamme pure allumée par Descartes, et qui s'éteignait dans l'atmosphère épaisse de Paris. Buffon était de ce nombre ; il vivait à Montbard, les regards tournés vers la grande ville, suivant de loin le mouvement des esprits, et recevant tous les bruits qui venaient jusqu'à lui. Il connaissait la faveur qu'obtenait alors le livre d'Helvétius, où il est prouvé que l'homme est tout matière, ~~et qu'il ne l'emporte sur les animaux que par le toucher~~, et supérieur aux animaux seulement par le toucher.

Buffon protesta du fond de sa retraite, et c'est

+ 1e citation

Je demande seulement que chacun réfléchisse sur ses rêves, et tâche à reconnaître pourquoi les parties en sont si ~~bien~~ mal liées et les événements si bizarres; il m'a paru que c'était principalement parce qu'ils ne roulent que sur des sensations et point du tout sur des idées. L'idée du temps, par exemple, n'y entre jamais; on se représente bien les personnes que l'on n'a pas vues, et même celles qui sont mortes depuis plusieurs années, et on les voit vivantes et telles qu'elles étaient, mais on les joint aux choses actuelles et aux personnes présentes, ou à des choses et à des personnes d'un autre temps: il en est de même de l'idée du lieu; on ne voit pas où elles étaient les choses qu'on se représente, on les voit ailleurs, où elles ne pouvaient être; si l'âme agissait, il ne lui faudrait qu'un instant pour mettre de l'ordre dans cette suite décousue, dans ce ~~chaos~~ chaos de sensations; mais ordinairement elle n'agit pas, elle laisse les représentations se succéder en désordre, et quoique chaque objet se présente vivement, la succession en est souvent confuse et toujours chimérique, et s'il arrive que l'âme soit à demi éveillée par l'énormité de ces disparates, ou seulement par la force de ces sensations, elle jettera sur le champ une étincelle de lumière au milieu des ténèbres, elle produira une idée réelle dans le sein même des chimères; on rêvera que tout cela pourrait bien n'être qu'un rêve, je devrais dire on pensera, car quoique cette action ne soit qu'un petit signe de l'âme, ce n'est point une sensation ni un rêve, c'est une pensée, une réflexion, mais qui n'étant pas assez forte pour dissiper l'illusion, s'y mêle, en devient partie, et n'empêche pas les représentations de se succéder, en sorte qu'au réveil on imagine avoir rêvé cela même qu'on avait pensé.

dans le but de rendre sensible la supériorité de l'homme par son esprit, qu'il écrivit ce discours admirable sur la nature des animaux.

Il examine successivement les facultés de l'homme et de l'animal, et fait voir jusqu'à l'évidence que les ressemblances qu'on a voulu établir entre eux ne sont qu'apparentes, qu'une distance infinie les sépare. On lui faisait une objection à propos des rêves; on lui disait que les animaux rêvent comme l'homme, et que par conséquent ils ont comme l'homme, une pensée active ~~qui~~ ont ~~[illegible] pendant que le corps est inerte~~. Buffon répond victorieusement, en montrant que l'âme suspend ses opérations pendant le sommeil, et que les rêves ne sont pas des pensées: +

Il y a un autre passage de ce discours, que tout le monde connaît, car c'est un morceau classique, que l'on fait lire et apprendre aux jeunes gens. C'est le passage sur l'*homo duplex*, l'un des plus brillants que Buffon ait écrits, et le plus considérable de ce discours. Buffon y oppose la duplicité de l'homme à ce qu'il appelle l'unité de l'animal. Son explication n'est pas exacte

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

et sa pénétration de psychologue lui fait défaut en cet endroit. Qu'entendons-nous ordinairement par l'homme double ? Nous voulons dire qu'il y a en nous, dans une même âme, deux puissances continuellement en lutte, dont l'une conseille, dont l'autre désobéit, dont l'une pousse au bien, y aspire et n'aime que lui, dont l'autre se laisse entraîner au mal et à de coupables faiblesses. En un mot l'homme double n'est qu'un même principe, une même âme qui se contredit. Buffon ne l'entend pas ainsi ; il distingue deux principes, un principe spirituel et un principe matériel, ou sens matériel interne dont l'organe est le cerveau. Il les a appelés deux puissances souveraines de l'homme ; ces deux puissances auraient la même force quoique de deux natures différentes. N'est-ce pas là une erreur et une contradiction ? Il est étonnant que Buffon n'ait pas vu le danger d'une semblable distinction : si le sens matériel intérieur est aussi puissant que le principe spirituel, à quoi bon recourir à la distinction de l'esprit et de la matière pour expliquer la pensée ? Pourquoi ce sens matériel intérieur, ~~quoique non spirituel~~ ne penserait-il pas, puisqu'il a la même force que le principe spirituel ! Mais non, l'homme n'est pas double en ce sens ; nous sentons bien que c'est la même substance qui combat contre elle-même, nous sentons bien que c'est la partie élevée, idéale de notre âme, qui lutte contre la partie charnelle. L'âme est simple, quoiqu'elle soit le théâtre de combats : ... Video meliora proboque

Deteriora sequor :

C'était là une vérité familière aux esprits du 17e siècle ; écoutons Racine définir l'homo duplex dans ce cantique :

Mon Dieu, quelle guerre cruelle !
Je trouve deux hommes en moi :
L'un veut que plein d'amour pour toi,
Mon cœur te soit toujours fidèle ;
L'autre à tes volontés rebelle
Me révolte contre ta loi.

L'un tout esprit, et tout céleste,
Veut qu'au ciel sans cesse attaché
Et des biens éternels touché
Je compte pour rien tout le reste ;
Et l'autre par son poids funeste
Me tient vers la terre penché.

Hélas ! en guerre avec moi-même,
Où pourrai-je trouver la paix ?
Je veux, et n'accomplis jamais

École Normale Supérieure

Je veux, mais ô misère extrême !
Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais.

Voilà deux hommes que je connais bien, s'écria Louis XIV, lorsque Racine lui lut ce cantique.

Ô grâce, ô rayon salutaire,
Viens me mettre avec moi d'accord,
Et domptant par un doux effort,
Cet homme qui t'est si contraire
Fais ton esclave volontaire
De cet esclave de la mort.

Si Buffon s'est trompé sur les deux combattants, il ne s'est pas trompé sur la nature du combat, qu'il a dépeint admirablement : c'est cette admirable peinture qui a rendu le morceau classique. Avec quelle vérité n'a-t-il pas décrit surtout les tristes effets des passions de l'amour dans le jeune âge ! Il parle d'abord de ces amours faciles, que les jeunes gens quitte et reprenne, et il en montre les mauvais effets sur le caractère et sur l'esprit dans un âge avancé : +

C'est ainsi qu'on écrivait au 17 Siècle : on croirait lire Bossuet ou Bourdaloue. C'est la même force, la même analyse pénétrante, la même gravité majestueuse, la même vérité. Tant il est vrai de dire et de répéter sans cesse, que c'est à ce siècle qu'il nous faut toujours revenir

2e citation.

+

On court encore à cet âge après les plaisirs de la jeunesse on les cherche par habitude et non par besoin : ~~et~~ comme, à mesure que l'on avance il arrive plus fréquemment qu'on sent moins le plaisir que l'impuissance d'en jouir, on se trouve ~~dans~~ contredit par soi-même, humilié par sa propre faiblesse, si nettement et si souvent, qu'on ne peut s'empêcher de se blâmer, de condamner ses actions, et de se reprocher même ses désirs.

D'ailleurs, c'est à cet âge que naissent les soucis et que la vie est plus contentieuse ; car on a pris un état, c'est-à-dire qu'on est entré par hasard ou par choix dans une carrière qu'il est toujours honteux de ne pas fournir et souvent très dangereux de fournir avec éclat, etc...

pour apprendre la simplicité et le naturel, pour éviter la mode et le préjugé, pour être toujours vrai.

Il nous reste à dire quelques mots de la théorie de Buffon sur l'âme des bêtes. À force de vouloir relever l'homme qu'on abaissait trop de son temps, Buffon est injuste envers les animaux. Sa théorie est à peu près celle de Descartes; il regarde les animaux comme des automates en mouvement; il leur donne, il est vrai, des affections, des passions, le sentiment, ce qui ne leur empêche pas d'être de pures machines. Mais comment expliquer que des machines aient des passions? Descartes expliquait tout cela par les esprits animaux, théorie fort peu satisfaisante et surtout fort peu claire. Celle Buffon n'est pas meilleure; aux esprits animaux de Descartes, il a substitué les ébranlements organiques, qui ne sont pas plus faciles à comprendre. Il essaie cependant d'expliquer cette théorie: ainsi, dit-il, un chien à qui l'on présente un morceau de viande, éprouve trois ébranlements organiques: l'un d'appétit, la faim le pousse à saisir le morceau présenté; l'autre de répugnance, car ~~un second ébranlement~~

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

il se rappelle des coups qu'il a reçus lorsqu'il a voulu auparavant prendre un pareil morceau: un troisième de permission, lorsqu'il reconnaît enfin au geste du maître, que le morceau lui est donné sans feinte. Voilà une théorie bien extraordinaire et bien obscure; Croirait-on qu'un esprit aussi élevé, aussi pénétrant que celui de Buffon ait pu se payer d'une pareille explication! Mais les plus grands génies ont leurs moments de défaillance, et d'ailleurs Buffon est excusable d'une erreur où il est tombé en se préoccupant trop de nous-mêmes, et en songeant trop à nous élever au dessus des bêtes, qu'il rabaisse singulièrement; Il leur refuse une foule de qualités que nous leur accordons tous; il refuse à la fourmi sa prévoyance, à l'abeille son industrie savante; tous les mouvements de ces petites bêtes sont des mouvements purement mécaniques, qui accomplissent ces ouvrages que nous admirons tant, comme les rouages d'un métier accomplissent sans intelligence les ouvrages que donne l'industrie. —

Il faut pardonner à Buffon en vue de la noble pensée qui l'a induit en erreur, et nous en tenir aux idées beaucoup plus raisonnables que nous avons aujourd'hui sur les animaux. Tout le monde leur accorde un instinct, une certaine intelligence, qui peut se perfectionner par l'éducation. Le chien si habilement dressé aux exercices de la chasse, le cheval à ceux du manège ne sont pas de purs automates; un automate ne pourrait être ainsi façonné par l'éducation. Du reste peu nous importe de savoir quelle est la nature du principe qui fait agir les bêtes: il suffit de reconnaître leurs propriétés, leurs qualités diverses. De ce côté, Buffon ne nous laisse rien à désirer; il nous intéresse aux animaux en nous décrivant leurs mœurs, leur genre de vie, leur utilité; il nous rend plus humains envers eux, et si le cœur ~~depuis~~ de l'homme, depuis un demi-siècle, a été plus compatissant, plus attentif à leurs besoins, si le bœuf, le cheval, le chien sont devenus des serviteurs plus chers, et ont été mieux traités, c'est Buffon plus que personne, qui a ce changement et à cette amélioration.

Gindre de Mancy

90

Cours d'Eloquence française

Monsieur Nisard professeur.

Vingtième Leçon

Buffon (Suite).

Gindre de Marcy.

Buffon : histoire Naturelle des Animaux.

Avant de parler de la partie historique et descriptive de l'Histoire Naturelle des animaux qui est celle dont nous pouvons le mieux juger, il convient d'indiquer quelles sont, dans cet ouvrage, les vérités générales que la science a reconnues, qu'elle a consacrées, et qui sont définitivement acquises à l'esprit humain. Il en est deux ou trois importantes que Buffon a eu l'honneur de découvrir et de définir.

ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE

le premier.

La première de ces vérités est la dégénération des animaux, c'est-à-dire les circonstances sous l'empire desquelles les animaux dégénèrent; et ici, par dégénérer il faut entendre non que les animaux passent d'un état supérieur à un état inférieur, ainsi qu'on l'entend pour les individus ou pour les nations, mais qu'ils sortent plus ou moins de leur espèce, et subissent une altération plus ou moins grande dans les types généraux et primitifs de la race. Cette altération est déterminée par la triple influence du climat, de la nourriture et de l'éducation qui modifient l'animal dans sa constitution organique.

La seconde des vérités générales découvertes par Buffon et qui est peut-être d'un plus grand intérêt, c'est la loi d'après laquelle les animaux ont été distribués sur le globe. Avant Buffon, les idées étaient, sur ce sujet, fort confuses, et l'on n'était pas beaucoup plus avancé que les anciens qui donnaient aux animaux qu'ils découvraient dans les pays nouveaux où ils pénétraient, les noms des animaux qu'ils connaissaient déjà. C'est ainsi que les Romains appelèrent d'abord bœufs de Lucanie les éléphants qu'ils virent pour la première fois sur le front de l'armée de Pyrrhus. Il n'y avait donc aucune vue claire sur les animaux qui sont avec nous les propriétaires du monde. Buffon le premier, en faisant ce qu'il appelle si justement l'énumération comparée de tous les animaux connus, les distribua, les assigna chacun au monde qui leur est propre; distinguant les animaux de l'ancien continent, ceux du nouveau, et ceux qui sont communs aux deux continents.

Ces découvertes conduisirent Buffon à deux remarques importantes. La première c'est que les animaux du nouveau monde forment comme un second régne animal qui correspond presque partout au premier, c'est le même plan avec des variétés très distinctes et qui, ne pouvant disparaître, constituent la fixité de l'espèce. La seconde de ces remarques c'est que la nature vivante est plus petite dans le nouveau monde que dans l'ancien. Ainsi en Amérique les animaux sont proportionnellement plus petits que ceux de notre continent. Buffon a indiqué les causes de cette différence, causes très diverses, dont la principale est le climat qui contient moins de principes capables de donner la vie aux animaux. Il semble que Buffon se soit transporté dans le nouveau monde non seulement par la pensée, mais de sa personne même et de ses sens. N'est-il pas à la fois grand prosateur et grand poète dans ce passage?

" D'ailleurs la terre étant partout en
" friche et couverte dans toute son étendue
" d'herbes grossières, épaisses et touffues, elle ne
" s'échauffe, ne se sèche jamais : la transpiration
" de tant de végétaux, pressés les uns
" contre les autres, ne produit que des exhalaisons
" humides et malsaines ; la nature, cachée
" sous ses vieux vêtements, ne montra jamais
" de parure nouvelle dans ces tristes contrées.
" N'étant ni caressée ni cultivée par l'homme,
" jamais elle n'avait ouvert son sein bienfaisant ;
" jamais la terre n'avait vu sa surface
" dorée de ces riches épis qui font notre
" opulence et notre fécondité. Dans cet état
" d'abandon, tout languit, tout se corrompt,
" tout s'étouffe. l'air et la terre surchargés
" de vapeurs humides et nuisibles, ne peuvent
" s'épurer, ni profiter des influences de
" l'astre de la vie. Le soleil darde inutilement

« des rayons les plus vifs sur cette masse froide:
« elle est hors d'état de répondre à son ardeur;
« elle ne produira que des êtres humides, des
« plantes, des reptiles, des insectes, et ne pourra
« nourrir que des hommes froids et des animaux
« faibles » [Animaux communs aux deux continents]

On ne saurait peindre avec plus de vérité. Les récits plus modernes n'ont pas ajouté un trait à ce tableau créé par l'imagination de Buffon.

Que dire maintenant de l'importance des deux premières vérités établies par Buffon? Elles ont tout ensemble un intérêt spéculatif et pratique. L'intérêt spéculatif n'a pas besoin d'être démontré; ~~quant à l'intérêt pratique~~, sans doute ce ne sont pas là de ces choses auxquelles on pense souvent et qui passent dans la conduite; il serait injuste cependant de croire que de telles vérités s'enregistrent dans le cerveau, pour y rester immobiles et stériles. Elles ont, on peut le dire, une influence bienfaisante et agréable; elles nous révèlent quelques uns des secrets de la création, en même temps qu'elles nous font apercevoir des rapports nouveaux entre les êtres créés, en étendant nos idées sur les convenances admirables de ce vaste ouvrage et sur l'harmonie qui y préside; et par là nous introduisons et nous perfectionnons dans les habitudes de notre esprit l'ordre, l'harmonie, et la convenance même que nous reconnaissons dans le monde.

Quant à l'intérêt pratique de ces vérités, quelque mauvais juges qu'en puissent être les litterateurs, ne nous suffit-il point du témoignage de Cuvier? il a considéré ces deux vérités comme deux découvertes capitales qui ont conduit à trouver de nouveaux centres de ~~la~~ populations animales. Depuis Buffon, on a pu constater que la création était encore plus variée et plus riche qu'il ne l'avait vue; et la Nouvelle Hollande nous a montré des animaux qui ne ressemblent point à ceux des autres continents.

Mais nous serons plus à notre aise en étudiant la partie historique et descriptive de l'histoire naturelle de Buffon.

Parlons d'abord de la vue générale, de la méthode d'après laquelle Buffon a étudié les animaux : nous y trouverons tout-à-la fois la cause de ses erreurs scientifiques et de ses plus éclatantes beautés. Buffon s'est représenté un premier homme naissant à la vie, ou plutôt un homme ayant tout oublié, se retrouvant tout-à-coup en présence de la nature, et se demandant dans quel ordre, il étudiera les objets de la nature qui vont se présenter à lui.

Selon Buffon, cet homme étudiera les animaux d'après leurs rapports avec lui, et l'usage qu'il en pourra faire. Aussi Buffon fait-il d'abord défiler devant nous tous les animaux domestiques, avant d'aller chercher les animaux sauvages. Il est inutile de dire combien cette méthode est défectueuse; en la suivant Buffon s'exposait inévitablement à se tromper sur la nature des animaux en attribuant à l'instinct ce qu'il fallait rapporter à l'éducation. De plus les usages ~~des animaux~~ que les hommes font des animaux changent suivant les temps, les habitudes, les convenances; il n'y a donc point là de règle fixe, ni de principe certain. Aussi les animaux de Buffon ne sont pas toujours vrais. On peut dire, à son excuse, d'abord qu'il n'a pas observé les animaux avec la patience minutieuse de ceux qu'il appelle à tort de petits esprits; en second lieu, que les sujets mêmes ont souvent manqué à ses observations. Ainsi, il n'avait point d'éléphants; et n'avait connu que deux lions: un lionceau apprivoisé et un squelette de lion recouvert de sa peau; sans compter, il est vrai, les lions de la

ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE

ménagerie ambulante qu'il allait voir avec Vicq d'Azyr et Lacépède à la foire Saint Germain.

Aussi, Buffon n'ayant voulu ou pu observer les animaux que d'une manière insuffisante, l'on comprend qu'il ait des admirations et des préventions, des héros et des victimes, des êtres pour lesquels il se passionne et d'autres qu'il hait. Il faut avouer que c'est là une fâcheuse disposition pour un naturaliste pour qui toutes les parties de la création doivent être chères. Mais cette partialité chez Buffon, tient à une autre cause, je veux dire, à la singulière idée qu'il se faisait du créateur. Certes on a eu tort de dire que les témoignages éclatants qu'il rend à la providence de Dieu ne sont que de la rhétorique; car il est difficile de croire qu'il n'ait pas été invinciblement conduit par ses études mêmes à reconnaître un Dieu créateur; mais, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il se faisait de Dieu une idée assez semblable à celle qu'il se faisait de lui-même

Buffon joignait à des habitudes majestueuses un grand fond d'orgueil, expliqué et par sa naissance et par les qualités naturelles qui en rehaussaient le mérite; grand, beau, il avait une santé merveilleuse et une puissance de travail vraiment admirable. La conscience de ces avantages et l'estime qu'il en faisait lui avaient donné l'idée d'un créateur un peu superbe, et essentiellement dédaigneux de ces petits êtres où le vrai philosophe reconnaît et adore encore la main de Dieu: Deus in minimis. Buffon croirait déshonorer l'être suprême en supposant qu'il s'occupe avec sollicitude de l'insecte ou du brin d'herbe, et même en lui en attribuant la création:

« Lequel, dit-il, a de l'être suprême
„ la plus grande idée, celui qui le voit créer
„ l'univers, ordonner les existences, fonder la
„ nature par des lois invariables et perpétuelles,
„ ou celui qui le cherche et le veut trouver attentif
„ à conduire une république de mouches, et
„ fort occupé de la manière dont se doit plier l'aile

" d'un scarabée ? — "

— Et plus loin :

" Il serait peu philosophique et peu digne
" de l'idée que nous devons avoir du créateur,
" de charger mal à propos sa volonté de tant
" de petites lois ; ce serait déroger à sa toute-puis-
" sance et à la noble simplicité de la nature
" que de l'embarrasser gratuitement de cette
" quantité de statuts particuliers dont l'un ne
" serait fait que pour les mouches, l'autre pour
" les hiboux, l'autre pour les mulots. etc. [Dis-
cours sur la nature des animaux.].

On le voit, Buffon retire la main du créateur d'une partie de la création, comme s'il craignait de le compromettre dans de trop minces détails. Il explique la formation première des petits êtres qu'il dédaigne par je ne sais quelle combinaison de la nature et de la vie. N'est-ce pas parce qu'il lui aurait fallu ôter ses manchettes pour analyser un scarabée ?

Voilà pourquoi il y a dans *l'histoire naturelle des animaux*, des Achille et des Thersite, des héros et des personnages sacrifiés. S'agit-il du lion! Quelle verve d'admiration! Quel magnifique langage!

« Sa colère est noble, son courage ma
« gnanime, son naturel sensible.. on l'a vu
« pardonner à de petits ennemis des libertés offen-
« santes... s'ennuyer sans s'aigrir.. ~~Il~~ don
« ner quelquefois la vie à ceux qu'on avait dévoués
« à la mort en les lui jetant pour proie, et comme
« s'il se fût attaché par cet acte généreux,.. se
« laisser quelquefois enlever par eux la subsistance
« tout entière, et souffrir plutôt la faim que
« de perdre le fruit de son premier bienfait... Il
« n'est cruel que par nécessité, il ne détruit
« qu'autant qu'il consomme.. son extérieur
« ne dément pas ses grandes qualités intérieures..
« et à toutes ces nobles qualités individuelles, il
« joint encore la noblesse de l'espèce. »

A cette complaisance pour ce personnage, à ces traits magnifiques, ne dirait on point qu'il s'agit d'un grand roi, de Louis XIV par exemple? Et voyez maintenant comme le tigre vient tout exprès pour faire ressortir le lion à ses propres dépens :

> " A la fierté, au courage, à la force, le lion joint la noblesse, la clémence, la magnanimité ; tandis que le tigre est bassement féroce, cruel sans justice c'est-à-dire, sans nécessité ... le lion souvent oublie qu'il est le roi, c'est-à-dire le plus fort de tous les animaux, marchant d'un pas tranquille, il n'attaque jamais l'homme à moins qu'il ne soit provoqué (1) ; il ne précipite ses pas, il ne court, il ne chasse que quand la faim le presse.

---

(1) Il serait curieux de comparer ce portrait flatté avec les récits du chasseur Gérard, moins poétiques à coup sûr, mais plus vrais.

" Le tigre, au contraire, quoique rassasié de chair, semble être toujours altéré de sang; sa fureur n'a d'autres intervalles que ceux du temps qu'il faut pour dresser des embûches; il saisit et déchire une nouvelle proie avec la même rage qu'il vient d'exercer, et non pas d'assouvir, en dévorant la première... Il égorge et dévaste les troupeaux d'animaux domestiques... Le lion a l'air noble... Le tigre, trop long de corps, trop bas sur ses jambes, la tête nue, les yeux hagards, la langue couleur de sang, toujours hors de la gueule, n'a que les caractères de la basse méchanceté et de l'insatiable cruauté... il dévore souvent ses propres enfants... Que ne l'eût-il à l'excès, cette soif de sang! ne pût-il l'éteindre qu'en détruisant dès leur naissance, la race entière des monstres qu'il produit. "

Ainsi, voilà un naturaliste qui souhaite la destruction de toute une espèce. La prévention où engage la méthode que Buffon a suivie, peut aller jusque là. Mais Buffon dit plus:

à ses yeux, l'usage que nous faisons de certains animaux devient pour eux une cause finale. Passe encore pour le veau, fait, selon Buffon, pour être mangé. Mais ne va-t-il point jusqu'à dire que le cerf a été créé pour le plaisir des plus nobles animaux, c'est-à-dire pour donner le divertissement de la chasse aux grands seigneurs. En lisant ces étranges et égoïstes paroles, ne se souvient-on pas avec attendrissement de Virgile qui ne craignait pas de prêter une âme au pauvre veau:

" Et Dulces animas plena ad presepia reddunt ! "

Maintenant, il faut reconnaître que nous devons à la partialité de cette méthode les plus grandes qualités du talent de Buffon. C'est parce qu'il a des favoris et des bêtes noires qu'il est si éloquent et si ému, et qu'il fait valoir la vérité scientifique avec plus de force que le naturaliste impartial. Au point de vue du seul mérite littéraire, nous n'avons pas à nous plaindre de cette disposition: car nous gagnons beaucoup à ce que Buffon se soit passionné tour à tour pour ou contre son sujet; et nous devons d'autant moins se reconnaissait dans cette majesté noble à laquelle il était si sensible : car on peut remarquer que le mot noble est l'expression favorite de Buffon de même que Bossuet sent tout et exprime tout par le grand.

Buffon supérieur dans la description physique des animaux, sans être le premier qui l'ait essayée, n'a point de devanciers, comme peintre des caractères et des mœurs. Là, il est vraiment original ; et il a trouvé le secret d'être par moment aussi intéressant que notre grand fabuliste ; non qu'il ait cherché à lutter avec La Fontaine ; mais il décrit les particularités de ces mœurs amoureusement étudiées avec une science des détails et une vivacité de coloris inimitables ; il est plein de nuances et de délicatesses qui donnent du naturel et de la vérité à ses peintures. De plus, ces peintures ont un intérêt particulier : c'est qu'on y sent que Buffon a toujours dans sa pensée l'homme le premier et le roi des animaux. Quel

le regretter que la science moderne a rectifié les erreurs de Buffon, par une observation plus attentive et ~~plus générale~~ par des expériences plus étendues. Les préventions de Buffon nous ont valu des beautés qui n'appartiennent qu'à lui : il est admirable tout à la fois dans la description physique des animaux et dans la peinture de leurs mœurs ; ce sont deux mérites qui suffisent à racheter bien des erreurs.

Dans la description physique des animaux, Buffon avait des devanciers. Aristote, Pline et Linnée en avait déjà donné des descriptions souvent vives et pittoresques ; mais aucun de ces naturalistes ne s'était passionné comme Buffon, pour les animaux qu'ils décrivaient ; c'est parceque Buffon a aimé de prédilection et haï de très bonne foi certaines espèces qu'il a trouvé de si brillantes couleurs pour nous faire partager ses sympathies ou ses haines. Personne ne fut plus que lui amoureux de son sujet ; et rien chez les anciens ne peut être comparé à la peinture du cygne :

" A sa noble aisance, à la
" facilité, la liberté de ses mouvements sur
" l'eau, on doit le reconnaitre non seulement
" comme le premier des navigateurs aîlés, mais
" comme le plus beau modèle que la nature
" nous ait offert pour l'art de la navigation.
" Son cou élevé, et sa poitrine relevée et
" arrondie semblent en effet figurer la
" proue du navire fendant l'onde ; son large
" estomac en présente la carène ; son corps
" penché en avant pour cingler, se redresse
" à l'arrière et se relève en poupe ; la
" queue est un vrai gouvernail ; les pieds
" sont de larges rames, et ses grandes ailes
" demi ouvertes au vent, et doucement enflées,
" sont les voiles qui poussent le vaisseau
" vivant, navire et pilote à la fois "

Buffon aime le cygne parce que le cygne, c'est un peu Buffon lui-même :

quefois il est vrai il compose les caractères de ses animaux des qualités qui leur sont assignées par la science, et de certaines qualités propres à l'homme ou à certaine classe d'hommes, et il vient un moment où les traits se confondent, où le peintre des animaux est devenu le peintre de l'homme. Ainsi, dans la description du cygne, Buffon n'a pu s'empêcher de penser à un personnage qui aurait une beauté analogue à celle du noble oiseau, et par suite il a été induit à prêter au cygne le sentiment de la vanité : il le représente "jaloux de sa beauté et fier de sa grâce" lui ôtant ainsi une partie de son mérite, le naturel qui est le plus grand charme des animaux. C'est là sans doute un défaut; mais qui est encore racheté par cette singulière qualité, propre à ~~le~~ Buffon, de ne jamais perdre de vue l'être supérieur de la création, l'homme. On est touché de voir que l'excellence de l'espèce humaine est toujours présente à l'esprit du naturaliste : car quand un savant, uniquement renfermé dans le domaine de sa science, ne se préoccupe point de l'homme, il y a toujours lieu de douter qu'il ait porté dans sa science le bon sens et le véritable esprit qui doivent présider à toutes nos études.

Buffon, déjà moraliste à tous les titres l'est encore par les digressions nombreuses qui, à l'occasion des animaux, nous ramènent sans cesse vers l'homme; et l'on y peut relever certaines choses qui le rattachent à l'école des réformateurs de son temps. On a beaucoup dit que Buffon s'était tenu en dehors du mouvement de son siècle; et si l'on en croyait Marmontel, ce serait par dépit qu'il se serait retiré dans sa solitude de Montbar. Mais la solitude n'était elle pas nécessaire à Buffon comme à Montesquieu, et, à l'exemple de ces deux grands penseurs, les plus grands de leur temps, et ceux qui ont le mieux connu ce que c'était que le travail, Voltaire lui-même n'a-t-il pas commencé et fini par la solitude? Buffon aimait la solitude, parcequ'il avait besoin de se recueillir. Il n'appartient donc pas au XVIIIe siècle comme homme de société, et il ne met qu'un pied dédaigneux à Paris; mais il s'en faut de beaucoup qu'il reste étranger au bon esprit philosophique de son temps et à ses vœux de reformes, d'améliorations dans les lois, ~~et les mœ~~ qui sont devenues aujourd'hui des mœurs et des usages. Buffon était aussi un philosophe; et comment, avec un si grand respect pour l'homme, eût il pu s'empêcher de porter son regard sur la société. Seulement Buffon n'entend pas réformer la société par la politique ni par le gouvernement; il ne se préoccupe pas des abus extérieurs, et ne recherche point le scandale d'une opposition quand même; mais sans prétendre à réformer la hiérarchie sociale, il n'a pas cessé de prêcher les idées de justice et d'humanité, de civilisation, d'échanges libres entre les nations. Il a été réformateur dans les mœurs, non comme Voltaire, d'Alembert et Rousseau, mais (et à son insçu sans doute) à la manière des Chrétiens, en s'adressant à la raison et à la puissance que la raison nous donne sur nous mêmes, en attaquant les désordres qui déshonorent les individus et ruinent les sociétés. N'est-ce pas lui qui, à propos des riches, a écrit ces lignes qui paraîtraient imprudentes aujourd'hui :

" Au lieu de jouir modérément des biens qui lui sont offerts, au lieu de les dispenser avec équité, au lieu de réparer à mesure qu'il détruit, de renouveler lorsqu'il anéantit, l'homme riche met toute sa gloire à consommer, toute sa grandeur à perdre en un jour à sa table plus de biens qu'il n'en faudrait pour faire subsister plusieurs familles. Il abuse également et des animaux et des hommes dont le reste demeure affamé, languit dans la misère et ne travaille que pour satisfaire à l'appétit immodéré et à la vanité encore plus insatiable de cet homme qui détruisant les autres

" par la disette, se détruit lui-même par
" les excès. Que de pauvres familles sont
" réduites aujourd'hui à vivre de leur vache!
" Ces mêmes hommes qui, tous les jours du
" matin au soir, gémissent dans le travail
" et sont courbés sur la charrue, ne tirent
" de la terre que du pain noir, et sont obligés
" de céder à d'autres la fleur, la substance de
" leur grain; c'est par eux et ce n'est pas
" pour eux que les moissons sont abondantes. Ces
" mêmes hommes qui élèvent, multiplient le
" bétail, n'osent jouir du fruit de leurs
" travaux; la chair de ce bétail est une
" nourriture dont ils sont forcés de s'interdire
" l'usage, réduits par la nécessité de leur
" condition, c'est à dire par la dureté des
" autres hommes à vivre, comme les chevaux,
" d'orge et d'avoine, ou de légumes grossiers
" et de lait aigre"

Un passage plus curieux encore se trouve à la suite d'un Discours sur la nature. C'est une prière à Dieu, où Buffon lui demande d'établir la paix parmi les hommes, et de leur donner l'amour de la justice :

" Grand Dieu, dit-il, dont la seule
" ~~puissance~~ présence soutient la nature
" et maintient l'harmonie des lois de l'uni
" vers ; vous qui, du trône immobile de
" l'Empyrée, voyez rouler à vos pieds toutes
" les sphères célestes sans choc et sans confusion,
" a seul régissez dans une paix profonde
" le nombre infini de cieux et de mondes,
" rendez, rendez enfin le calme à la terre
" agitée ....

Ces sentiments sont beaux ; mais ce langage n'est-il point trop fastueux ? ce Dieu n'est-il point trop noble ? Une prière doit être humble, et s'interdire cette superbe enflure de paroles ; il n'en est point de meilleures que celle de la morale Chrétienne ; car celles là s'adressent avec l'accent d'une confiante humilité à un bien plus simple et pourtant plus infini que celui dont Buffon vient de tracer une si pompeuse description.

284 N

285a

Monsieur Nisard.

Cours d'Eloquence française.

21
~~22~~me Rédaction.

Mercier

285 N

Époques de la nature.

Buffon. ~~Théorie de la~~

Vingt neuf ans après la théorie de la terre, Buffon publia *les époques de la nature* qui sont considérées comme son plus bel ouvrage. Il n'avait pas alors moins de 71 ans. Il les fit recopier dix-huit fois toujours avec des corrections nouvelles ce qui prouve que dans l'estime générale qu'il faisait de ses écrits, estime qui, comme on sait était très grande, il avait une prédilection marquée pour les *Époques de la nature*.

Cette prédilection est motivée. C'est un privilège du génie que de finir une vie littéraire ou scientifique par la publication de son plus bel ouvrage. Ce privilège est plus remarquable encore chez les hommes de science. Souvent la fin de leur carrière est moins remarquable que le commencement et surtout moins importante; ils se laissent séduire par le goût du détail, par la curiosité des petites choses. Il y a eu aussi des exemples de ce fait dans l'histoire des lettres.

286 v°

Il prend quelquefois aux écrivains lorsqu'ils vieillissent, un dégoût des choses qui ont le plus excité leur jeunesse et ce dégoût se fait sentir dans leurs écrits. C'est qu'on a besoin pour écrire avec chaleur d'une certaine illusion que l'on ne peut plus se faire lorsqu'on est arrivé à la vieillesse : il faut qu'on se fasse illusion sur ses forces, il faut qu'on croie pouvoir arriver au premier rang ; il faut aussi qu'on croie à la puissance de la vérité, de la beauté sur les esprits des autres. Cette illusion si douce et si féconde est souvent bien péniblement froissée, même dans la carrière d'un grand écrivain. Privé alors du pouvoir créateur, il se jette dans les choses ingénieuses, il ne produit plus, il [illegible] trompe lui-même [illegible] son épuisement par une apparence de production dans les labeurs faciles de l'érudition. La paresse se glisse d'abord dans ces grands esprits sous la forme d'une occupation capricieuse et facile. Bientôt elle y règne complètement et sans partage.

Ce qu'il y a de remarquable

dans Buffon c'est qu'il finit sa carrière par l'invention, la création, l'audace heureuse, la témérité même quelquefois. Il finit sa carrière comme les autres la commencent.

À ce propos, on ne peut s'empêcher de penser à un ouvrage, aussi imposant dans un autre ordre, composé par un écrivain de 64 ans, c'est le Discours sur l'histoire universelle de Bossuet. Il n'y a pas d'ouvrage qui porte plus l'empreinte de ce grand génie.

Il n'y a sans doute pas lieu à établir une comparaison régulière entre deux ouvrages de sujets si différents mais on peut du moins faire remarquer une analogie qui existe entre leur fortune. Ils furent tous deux l'ouvrage de la vieillesse d'un homme de génie et en même temps son plus bel ouvrage, tous deux ont rencontré des critiques à peu près de même nature dans notre temps. On a reproché à Bossuet au nom de l'histoire son idée-mère, c'est à dire d'avoir fait graviter tous les évènements autour du peuple de Dieu; on a aussi fait quelques reproches à sa chronologie. La Science actuelle a aussi relevé bien des erreurs dans les Époques de la Nature et pourtant rien n'est plus beau, rien n'est plus brillant d'une vérité et d'une gloire immortelle que ces deux ouvrages. Ils sont vrais et les critiques qu'on leur a fait étaient vraies aussi; ils sont vrais mais non d'une vérité de forme, ils sont vrais parcequ'ils plaisent à la raison et aux plus nobles facultés de l'âme humaine; ils sont vrais parcequ'ils contiennent des explications vraies sur la Nature et sur les faits de l'histoire universelle.

Les vérités sur la Science dans le livre de Buffon sont mêlées à beaucoup d'erreurs et surnagent néanmoins. C'est sous l'autorité des organes les plus accrédités de la Science que nous allons essayer de donner une idée des principales vérités scientifiques contenues dans les *Epoques de la nature*

Buffon avait commencé sa carrière scientifique par s'interroger sur ce que c'est lorsque la terre que nous habitons. (*Théorie de la terre.*) Puis il s'occupa des êtres qui sont sur la terre, ce fut son *histoire naturelle* mais comme ce dernier travail lui demandait des observations minutieuses qui n'étaient plus de son âge et qu'il était obligé de faire faire par d'autres, il revint avec bonheur à ses premiers travaux. Il se demanda quelle était l'histoire de la terre et les époques de cette histoire, il voulut, comme il le dit lui-même dans son beau style

Il reconnait sept époques dans l'histoire de la terre.

1° L'époque de l'incandescence et de la fluidité du globe. C'est de cette manière et par une loi facile à démontrer que la terre a pris la forme que nous lui connaissons, sphérique avec un aplatissement sensible vers les pôles. Cette induction quoique déjà admise par la physique du temps de Buffon n'était pas encore aussi connue alors qu'elle l'est devenue depuis grâce à lui.

2me Époque. Le globe se refroidit et se consolide. La roche intérieure du globe se montre.

3me Époque. Les mers couvrent toute la terre. Le refroidissement successif de la masse incandescente élève au dessus de la terre une atmosphère humide qui se condense et forme les mers. Il en résulte une inondation qui couvre toute la terre sauf les points saillants de la roche primitiv.

4me Époque les mers se retirent, une partie du continent apparaît.

5me Époque. Les animaux viennent peupler la surface de la terre. On y remarque en particulier une espèce d'éléphants dont les ossements fossiles se trouvent dans le Nord

6me Epoque. Les continents se séparent.

7me Epoque. La terre étant en quelque sorte pacifiée, l'homme en prend possession.

La science moderne a quelque peu corrigé ces inductions.

Celle qui suppose que le monde a été d'abord à l'état incandescent est généralement admise. La période de refroidissement et celle de l'envahissement des mers sont également admises. La quatrième période celle dans laquelle les mers se retirent a été reconnue avec quelques restrictions. Les mers dit-on se retirent mais elles ne se retirent pas définitivement, il y a encore des déluges, au moins partiels et la preuve en est dans les débris de poissons que l'on trouve mélangés avec ceux des animaux terrestres dans certaines couches du globe.

La cinquième période est contestée.

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

Buffon suppose que, la terre s'étant d'abord refroidie vers les pôles, c'est là qu'apparurent les premiers animaux puis que le refroidissement étant devenu trop grand, les animaux du Nord émigrèrent peu à peu vers le Midi. Cette supposition est démentie par la comparaison des ossements qui nous sont restés des espèces primitives; C'est un fait acquis pour la science que ces animaux ne sont pas de la même race.

Buffon s'est également trompé dans la preuve qu'il donne de la séparation des deux continents. Il suppose qu'une même population animale, répandue d'abord par tout le globe, a été séparée par un cataclysme. On reconnaît maintenant que les animaux du ~~l'ancien~~ Nouveau continent sont d'une espèce particulière et beaucoup plus petits que les animaux de l'ancien.

La science moderne tient compte de la septième époque, celle des créations végétales et animales, époque à laquelle Cuvier après Buffon a donné le nom d'âge de l'homme. On n'a pas essayé de raconter mieux que Buffon l'avènement de l'homme sur la terre.

„Le Souverain être, dit il, n'a pas répandu le souffle de vie au même instant par toute la surface de la terre; il a commencé par féconder les mers et ensuite les terres les plus élevées; et il a voulu donner tout le temps nécessaire à la terre pour se consolider, se figurer, se refroidir, se découvrir, se sécher, et arriver enfin à l'état de repos et de tranquillité où l'homme pouvait être le témoin intelligent, l'admirateur paisible du grand spectacle de la Nature et des merveilles de la création †."

† Cinquième époque — à la fin.

Malgré notre incompétence en ces matières, nous ne pouvons nous résigner à ne pas dire ce que la science moderne a substitué à la partie des théories de Buffon qui regarde les populations animales.

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

Cuvier a eu la gloire de substituer à une époque unique quatre époques dont il trouve la preuve dans la composition des diverses couches qui recouvrent actuellement la surface du globe.

Dans la première époque apparaissent les mollusques, les poissons et les reptiles.

Dans la seconde on trouve des éléphants d'une grosseur extraordinaire dont les ossements ont été découverts près de Montmartre.

La troisième est celle des rhinocéros, des hippopotames et des mastodontes.

Dans la quatrième époque apparaissent les êtres que nous connaissons et en dernier lieu l'homme.

Ce qui fait que Buffon s'est trompé en ce qui regarde la succession des espèces d'animaux c'est qu'il lui manque une science que Cuvier a eu la gloire de constituer celle de l'anatomie comparée. C'est là surtout qu'on a trouvé le moyen d'établir la distinction entre les animaux du Midi et ceux du Nord; c'est par ce moyen qu'on a pu assigner un ordre de succession des différentes espèces.

Quand les progrès de la Science feraient apercevoir encore d'autres défauts dans l'ouvrage de Buffon, sa gloire n'en resterait pas moins très grande. S'il se trompe q.q. fois dans la détermination des époques il lui reste toujours l'honneur de ne pas s'être trompé dans cette belle idée d'écrire une histoire de la nature avec des époques.

Ainsi, malgré ses défauts, l'ouvrage de Buffon subsiste parce qu la vérité scientifique y domine. Quand l'ensemble d'une théorie laisse quelque doute, les détails du moins sont vrais, la vérité vous

291v

accompagne toujours quelque mesure dans toutes les parties de l'ouvrage, la vérité des détails vous suit quand la vérité de l'ensemble vous abandonne, les prémisses sont vraies quand les conclusions sont douteuses; même lorsqu'il construit des hypothèses on ne pense pas à la fragilité des fondements, on est surtout frappé de la beauté de l'édifice. Il faudrait tâcher de bien saisir la nature de cette vérité la même que celle qui se trouve dans le discours sur l'histoire universelle. Ces deux grands monuments sont pour nous comme entourés d'une atmosphère de doute et de critique et pourtant rien n'est plus vrai; quand les conclusions ne sont pas vraies il reste encore dans ces deux ouvrages la vérité de la méthode, la vérité subjuguante d'un grand esprit qui vous conduit comme par la main avec une telle autorité que si l'on n'était pas entouré de gens qui vous avertissent, on se laisserait ~~subjuguer~~ captiver par leur méthode au point de ne pas demander d'autre vérité. Il y a encore dans ces deux ouvrages une autre sorte de vérité, la vérité poétique celle qui résulte de la beauté d'une grande construction d'une belle hypothèse. Buffon ne craint pas de dire qu'il fait des hypothèses, c'est ce qu'il appelle voir les choses telles qu'elles pourraient être; il y a souvent peu de différence entre les voir ainsi et les voir telles qu'elles sont. Rien ne dit qu'en voyant les choses de ce biais, on ne les voit pas telles qu'elles sont. Pour prendre un exemple, un savant veut expliquer ~~les~~ mouvement d'une horloge, il explique ce mouvement par un ressort et c'est un poids qui fait mouvoir l'horloge. Mais l'horloge aurait pu être aussi bien mue par un ressort ce qui fait que l'explication est bonne.

292 v

Lorsqu'on contemple dans toute son étendue le bel ouvrage de Buffon, lorsqu'après avoir parcouru les époques successives de la nature on est arrivé à l'avènement de l'homme, charmé de la beauté de l'ensemble et des magnifiques morceaux de détail que l'on rencontre chemin faisant, le lecteur est tellement captivé par cette beauté qu'il ne demande pas à Buffon d'autre vérité et accorde complètement sa confiance. C'est au point que nous arrivons presque à accepter les évaluations exactes en chiffres qu'il nous donne d'après ses hypothèses et à croire avec lui que le monde tel qu'il est a mis juste ~~cent trente deux mille ans à se former~~ quatre vingt treize mille ans à se former et qu'il durera encore cent trente deux mille ans. On est entraîné complètement à la suite de Buffon et l'on est heureux de son ignorance qui vous permet de vous livrer sans arrière-pensée à cette illusion. Sans doute ce spectacle est moins beau que celui du cœur humain mais il est très beau en soi et très propre à élever l'esprit.

Buffon montre dans cet ouvrage le vrai caractère de son génie, l'audace, la confiance dans ce qu'il appelle la vue de l'esprit. C'est une audace qui ne nous choque pas parcequ'elle repose toujours sur une méditation profonde dissimulée le plus souvent sous les grâces du style mais qui n'en est pas moins grande. Buffon veut tout embrasser. Le présent et le passé ne lui suffisent pas, il voudrait deviner l'avenir. Il n'a pas l'œil exclusivement fixé sur son microscope il réserve toujours un peu de regard pour les choses qui dans l'objet qu'il observe peuvent intéresser l'avenir.

Il dit son mot sur ces choses, comme s'il voulait dérober à ceux qui viendront après lui la gloire d'en parler les premiers. Le mot qu'il jette en passant est presque toujours une prophétie. Nous allons en donner q.ques exemples.

Nous avons parlé des motifs par lesquels Buffon explique ce fait que les animaux de l'ancien Continent sont plus gros que ceux du nouveau. Tout en examinant ce fait de son regard principal il note en passant une possibilité qui n'est pas moins que la prédiction des destinées futures de l'Amérique. Il prévoit que cette infériorité des espèces cessera le jour où l'Amérique sera cultivée et comme caressée par la main de l'homme.

" Tout semble s'accorder, dit-il,

pour prouver que la plus grande partie du continent de l'Amérique était une terre nouvelle, encore hors de la main de l'homme et dans laquelle la nature n'avait pas eu le temps d'établir tous ses plans, ni celui de se développer dans toute son étendue; que les hommes y sont froids et les animaux petits, parceque l'ardeur des uns et la grandeur des autres dépendent de la salubrité et de la chaleur de l'air; et que, dans q.ques siècles, lorsqu'on aura défriché les terres, abattu les forêts, dirigé les fleuves et contenu les eaux, cette même terre deviendra la plus féconde, la plus saine, la plus riche de toutes, comme elle paraît l'être dans toutes les parties que l'homme a travaillées.

— 1 Animaux communs aux deux continents

Dans un autre endroit il a prévu l'usage considérable que l'on ferait du charbon de terre dans notre siècle.

" Les détriments des substances végétales

Sont donc le premier fonds des mines de charbon; ce sont des trésors que la nature semble avoir accumulés d'avance pour les besoins à venir des grandes populations. Plus les hommes se multiplieront, plus les forêts diminueront: le bois ne pouvant suffire à leur consommation, ils auront recours à ces immenses dépôts de matières combustibles dont l'usage deviendra d'autant plus nécessaire que le globe se refroidira davantage; néanmoins ils ne les épuiseront jamais; car une seule de ces mines de charbon contient peut-être plus de matière combustible que toutes les forêts d'une vaste contrée.

(Troisième époque)

Dans les époques de la nature se retrouvent donc toutes les qualités de Buffon et ce vieillard de 71 ans n'a jamais été plus audacieux, plus brillant. De même que Bossuet il se distingue surtout par la supériorité et la hardiesse de son sens. Ces deux grands hommes ont aussi une qualité commune l'imagination, la raison passionnée, comme a dit Voltaire. Bossuet s'en sert pour se rendre présents les faits de l'ordre moral, Buffon anime par ce moyen les faits du monde physique, comme il fait dans sa belle description de la côte de Guyane †. L'imagination chez cet homme de soixante et onze ans n'a rien perdu de sa force, elle dure toujours parcequ'elle s'est attachée à une chose qui ne passe pas, et s'est faite la servante de la raison.

† Époques de la nature – VIIe Époque

Non seulement ce livre contient toutes les qualités de Buffon mais il est exempt de certains défauts contre lesquels Buffon, dans sa jeunesse, n'avait peut-être pas toujours été en garde. Buffon dans ses premiers ouvrages avait fait quelques sacrifices non pas seulement au désir légitime de la gloire future mais au besoin pressant d'une popularité présente.

École Normale Supérieure

il avait mêlé quelques faux ornements aux couleurs vraies de l'histoire de la nature. Les Époques de la nature sont un de ces ouvrages destinés à rester dans le tiroir et protégés par là même contre la recherche excessive de la popularité, aussi le beau génie de Buffon s'y montre épuré et dans tout son éclat

On s'est demandé si Buffon dans ce bel ouvrage avait le sentiment religieux et on en a douté. Il est vrai que Buffon a donné prise au doute. Il est resté un petit écrit sur un voyage que fit à Montbars, pour voir Buffon, un de ses amis, Hérault de Séchelles. Cet esprit fort lui reprochait d'avoir mis le nom de *Dieu* dans les Époques de la nature. Buffon lui répondit que partout où il avait mis *Dieu*, on pourrait mettre sans difficulté *nature*. Nous ne savons pas quel degré de confiance il faut accorder à cette anecdote mais on ne peut nier que

Buffon ait été de son siècle. Cependant on ne peut consentir à croire qu'il ait contemplé ce spectacle de la nature dont il parle avec une magnificence de si bon aloi sans ressentir quelque sentiment religieux et que ~~tout ce qu'il dit~~ ce qu'il en manifeste soit seulement une précaution contre la Sorbonne.

Voici par exemple un passage où il s'efforce de mettre son livre d'accord avec la Genèse.

« Les vérités de la nature ne devaient paraître qu'avec le temps, et le Souverain être se les réservait comme le plus sûr moyen de rappeler l'homme à lui, lorsque sa foi déclinant dans la suite des siècles serait devenue chancelante; lorsqu', éloigné de son origine, il pourrait l'oublier; lorsqu'enfin, trop accoutumé au spectacle de la nature, il n'en serait plus touché et viendrait à en méconnaître l'auteur. Il était donc nécessaire de raffermir de temps en temps, et même d'agrandir l'idée de Dieu dans l'esprit et dans le cœur de l'homme. Or, chaque découverte produit ce grand effet; chaque nouveau pas que nous faisons dans la nature nous rapproche du créateur. Une vérité nouvelle est une espèce de miracle; l'effet en est le même; et elle ne diffère du vrai miracle qu'en ce que celui-ci est un coup d'éclat que Dieu frappe immédiatement et rarement, au lieu qu'il se sert de l'homme pour découvrir et manifester les merveilles dont il a rempli le sein de la nature; et que, comme les merveilles s'opèrent à tout instant, qu'elles sont exposées de tout temps et pour tous les temps à la contemplation, Dieu les rappelle incessamment à lui, non seulement par le spectacle actuel, mais par le développement successif de ses œuvres ». †

† Epoques de la nature 1ère partie.

la partie qui précède ce passage, les précautions que Buffon prend pour se mettre d'accord avec la Genèse ne sont peut être pas très sincères mais cet admirable passage pourrait-il avoir été écrit, s'il n'avait ~~été dicté~~ par un sentiment vrai? On peut être obligé de parler contre sa façon de penser mais peut-on avoir du génie quand on ne dit pas ce qu'on pense et surtout à quoi on sent? Il est impossible de supposer qu'un homme ait écrit les Époques de la nature sans avoir le sentiment religieux. Il y a d'ailleurs des notes ajoutées au corps de l'ouvrage dans lesquelles le nom de Dieu se trouve sans être amené par aucune raison de convenance et dans un travail froid où l'on ne peut pas mettre ~~le sentim~~ l'expression du sentiment religieux sur le compte de l'entraînement oratoire.

Il est vrai que le Dieu de Buffon est plutôt le Deus maximus que

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

le doux Optimus. Buffon était un galant homme mais il n'était pas un homme tendre. Il a donné à Dieu ses propres traits.

Pourtant le sentiment de l'humanité est très vif chez lui, c'est ce qui prouve qu'il a été un savant supérieur. Au milieu des descriptions les plus belles, au milieu des hypothèses les plus brillantes, il a toujours un regard, une pensée, un sentiment pour la condition de l'homme. C'est ainsi qu'il termine les Époques de la nature par cet admirable morceau.

« Tous ces exemples modernes et récents prouvent que l'homme n'a connu que tard l'étendue de sa puissance, et que même il ne la connaît pas encore assez : elle dépend en entier de l'exercice de son intelligence. Ainsi plus il observera, plus il cultivera la nature, plus il aura de moyens pour se la soumettre et plus de facilités pour tirer de son sein des richesses nouvelles, sans diminuer les trésors de son inépuisable fécondité.

Et que ne pourrait-il pas sur lui-même, je veux dire sur sa propre espèce, si sa volonté était toujours dirigée par l'intelligence ! Qui sait jusqu'à quel point l'homme pourrait perfectionner sa nature, soit au moral, soit au physique ? Y a-t-il une seule nation qui puisse se vanter d'être arrivée au meilleur gouvernement possible qui serait de rendre les hommes non pas également heureux mais moins inégalement malheureux, en veillant à leur conservation, à l'épargne de leurs sueurs et de leur sang, par la paix, par l'abondance des subsistances, par les aisances de la vie et la facilité de la propagation ? Voilà le but moral de toute société qui chercherait à s'améliorer. Et pour la physique, la médecine et les autres arts dont l'objet est de nous conserver sont-ils aussi avancés, aussi connus que les arts destructeurs enfantés par la guerre? Il semble que de tout temps l'homme ait fait moins de réflexions sur le bien que de recherches pour le mal: toute société est mêlée de l'un et de l'autre; et comme de tous les sentiments qui affectent la multitude, la crainte est le plus puissant, les grands talents dans l'art de faire du mal ont été les premiers qui aient frappé l'esprit de l'homme; ensuite ceux qui l'ont amusé ont occupé son cœur; et ce n'est qu'après un trop long usage de ces deux moyens de faux honneur et de plaisir stérile qu'enfin il a reconnu que sa vraie gloire est la science et la paix son vrai bonheur.» †

† Époques de la nature – à la fin.

Buffon a bien vu que le véritable progrès de la science devait tendre à l'amélioration de ~~l'homme~~ la condition de l'homme. On peut regretter seulement qu'il n'ait pas donné aux lettres une part dans ce développement de la Science et du vrai bonheur mais, s'il ne parle pas des lettres, elles sont là derrière dans sa pensée. Il est impossible que Buffon ait oublié les lettres, lui qui a écrit le discours sur le Style.

300 52

E. Lafargue

Cours d'Eloquence française
professé à la Faculté des Lettres
par M. Nisard

92

1855-56

Vingt et unième et dernière leçon
Buffon (suite)
Discours sur le Style.

Des idées de Buffon sur le style.

Tous les grands écrivains et même ceux qui sans être grands ont montré toutefois assez de talent pour justifier l'emploi de leurs facultés, se sont fait une théorie de style. Ils ne l'ont pas tous exprimée formellement, mais il n'est pas difficile de la retrouver éparse dans leurs ouvrages. Cette théorie n'est souvent autre chose que leur propre manière d'écrire, ce qui n'empêche point qu'elle ne soit encore excellente à recueillir. Ainsi Buffon nous a donné une théorie du style, et c'est en réalité la théorie de son style. Nous allons examiner si elle représente bien l'image que nous nous faisons de l'éloquence de Buffon, et si en même temps elle est pour nous un idéal.

Buffon avait la plus haute idée du style. Il n'entendait point simplement par style les caractères de la diction, dans le sens étroitement classique : il ne songeait pas aux vieilles distinctions de la rhétorique entre le style simple, le style tempéré et le style sublime, distinctions qui expriment certaines qualités du style, mais ne sauraient en donner une idée complète. Buffon considère le style d'un point de vue plus large et plus élevé. Ce n'est pas pour lui une sorte de travail extérieur et si je puis dire la dernière main mise à un ouvrage de l'esprit : le style, à ses yeux, fait partie de la composition même. « Le plan, a-t-il dit, dans son Discours de réception, est le fondement, la base du style. ~~Et~~ encore : « Le style suppose la réunion et l'exercice de ~~toutes~~ les facultés intellectuelles. » Enfin, dans le *Discours préliminaire* de son *Histoire naturelle* : « L'ordre et la précision avec laquelle on écrit maintenant ont rendu les sciences plus agréables, plus aisées ; et je suis persuadé que cette différence de style contribue peut-être autant à leur avancement que l'esprit de recherche qui règne aujourd'hui. » Est-il besoin de rappeler cette autre définition bien connue : « Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées. » Au jugement de Buffon, vous le voyez, le style implique non seulement la diction, mais encore la méthode.

Non seulement Buffon se formait une haute idée du style; mais il en avait encore, si j'ose dire, la superstition. On sait le mot fameux: « Le style c'est l'homme » Historien de la nature, il remplit une partie de sa vie par des études et des exercices de style. Hérault de Séchelles dans son curieux *Voyage à Montbar*, confirme notre opinion. « C'est de l'histoire naturelle et du style que Buffon aimait le mieux à s'entretenir; encore je ne sais si le style n'avait pas sa préférence. » — « Quand on vante devant moi un homme, disait-il, je demande à voir ses papiers » c.à.d. sa manière d'écrire. Une dame parlait un jour de style devant Buffon. « Oh! pour le style, répondit-il, c'est une autre paire de manches! ».

— Voilà sans doute un culte un peu superstitieux. Il n'est pas prudent de toujours parler du style, car on rencontre trop souvent des auditeurs qui ne s'en font point une si ~~grande~~ haute idée que Buffon et le confondent avec les procédés de la rhétorique. Mais ce petit travers ne doit pas nous empêcher de tenir un grand compte des réflexions de

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

qui renferme le ~~Buffon sur le style dans son~~ Discours à l'académie française : nous avons là l'image la plus exacte du style de Buffon en même temps qu'un idéal de style. C'est sous ce double aspect que nous allons l'examiner.

On trouve Buffon tout entier dans ce Discours, avec ses grandes qualités et aussi avec ses faiblesses et ses préventions. Sa théorie de style est la révélation du secret de son travail intérieur.

Le premier principe qu'il établit c'est la nécessité d'être en pleine possession de son sujet, et l'on peut dire que personne ne s'y est conformé plus que lui. L'abondance de Buffon vient de cette entière possession du sujet : ce n'est point une abondance pour ainsi dire superficielle, c'est l'abondance fruit d'une longue et ~~[illegible]~~ forte méditation. Une fois que l'écrivain ~~[illegible]~~ possède son sujet et son plan, commence alors le travail du style, et nous allons voir avec quelle admirable vérité ~~[illegible]~~ Buffon l'a décrit. « Lorsqu'il se sera fait un plan, lorsqu'il aura mis en ordre toutes les pensées essentielles à son sujet, il s'apercevra aisément de l'instant où il doit prendre la plume ; il sentira le point de maturité de la production de l'esprit ; il sera pressé de la faire éclore; il n'aura même que du plaisir à écrire: les idées se succèderont aisément et le style sera naturel et facile; la chaleur naîtra de ce plaisir, se répandra partout et donnera de la vie à chaque expression; tout s'animera de plus en plus; le ton s'élèvera, les objets prendront de la couleur; et le sentiment se joignant à la lumière, l'augmentera, la portera plus loin, la fera passer de ce que l'on dit à ce que l'on va dire et le style deviendra intéressant et lumineux. » — Il n'est point nécessaire d'être Buffon pour s'apercevoir de la vérité de cet excellent précepte. Chacun possède et embrasse son sujet comme il le peut; mais sans avoir du génie, nous sentons cependant quelque chose qui nous sollicite à écrire. Cette opinion exprimée en 1753 Buffon la reproduisait dans sa dernière vieillesse d'une manière encore plus vive et plus sensible. Voici ce qu'il répondait en 1785 à Hérault de Séchelles qui lui demandait ses principales idées sur le style. « Elles sont dans mon Discours à l'académie, au reste, en deux mots, il y a deux choses qui forment le style, l'invention et l'expression. L'invention dépend de la patience; il faut voir, *regarder longtemps* son sujet, alors il se déroule et se développe peu à peu, vous sentez comme un petit coup d'électricité qui vous frappe la tête, et en même temps vous saisit le cœur ; voilà le moment du génie, c'est alors qu'on éprouve le plaisir de travailler. »

Quand on n'a pas la pleine possession de son sujet, il ne faut point compter sur la bonne fortune de ce petit coup d'électricité. On ne sent pas, comme Buffon, que le moment du génie est venu ; on use alors d'artifices et d'expédients qui sont de bien vieilles faiblesses de l'esprit humain. Buffon énumère trois de ces défauts que l'absence de plan produit toujours :

1° les traits et les faux brillants ;

2° la recherche des pensées fines, le précieux ;

3° les pensées communes exprimées avec pompe.

— « Rien ne s'oppose plus, dit-il, à la chaleur que le désir de mettre partout des traits saillants ; rien n'est plus contraire à la lumière qui doit faire un corps et se répandre uniformément dans un écrit que ces étincelles qu'on ne tire que par force en choquant les mots les uns contre les autres, et qui ne nous éblouissent pendant quelques instants que pour nous laisser ensuite dans les ténèbres. » Nous avons un curieux et frappant exemple de cette recherche du trait dans les Études historiques de M. de

Châteaubriand. Je me hâte de dire que je n'ai point l'intention de rabaisser le talent d'un écrivain à qui nous devons René, et je pourrais citer dans cet admirable poème vingt pages de suite que je [illegible] mets entre les plus belles de notre littérature. Mais enfin Chateaubriand, comme tant d'autres, a eu des éclipses dans son génie. Pourquoi personne aujourd'hui n'a-t-il une idée claire et complète de ses *Etudes historiques*. C'est que l'auteur ne s'est pas fait un plan et ne possède point son sujet. Aussi pour faire illusion sur la faiblesse de sa composition, accumule-t-il les traits et les faux brillants. La chaleur lui manque le plus souvent parce qu'il n'a pas su s'attacher à une grande idée et la traiter avec force; et l'on peut dire de lui sans injustice que c'est un bel esprit vigoureux.

Buffon ne repousse pas avec moins de vivacité ce qu'au XVIIIe siècle on appelait le précieux et dont Voiture, Fontenelle et Lamotte peuvent nous offrir de curieux modèles. « Rien n'est plus opposé à la véritable éloquence que l'emploi de ces pensées fines et la recherche de ces idées légères, déliées, sans consistance et qui, comme la feuille du métal battu, ne prennent de l'éclat qu'en perdant de la solidité. »

Il proscrit enfin les pensées communes exprimées d'une manière pompeuse. « Rien n'est plus opposé au beau naturel que la peine qu'on se donne pour exprimer des choses ordinaires ~~et~~ ou communes d'une manière singulière ou pompeuse ; rien ne dégrade plus l'écrivain. Loin de l'admirer, on le plaint d'avoir passé tant de temps à faire de nouvelles combinaisons de syllabes pour ne dire que ce que tout le monde dit...... »

Voilà les défauts attachés à la légèreté du travail primitif : en les signalant, en montrant les moyens d'y échapper, Buffon s'est peint lui-même. Il a aussi parfaitement connu le genre de vérités qui le fait vivre dans ce passage où il dit : « Il n'y a que la vérité qui soit durable et même éternelle. Or un beau style n'est tel en effet que par le nombre infini des vérités qu'il présente. Toutes les beautés intellectuelles qui s'y trouvent, tous les rapports dont il est composé, sont autant de vérités aussi utiles, et peut-être plus précieuses pour l'esprit humain que celles qui peuvent faire le fond du sujet. » Buffon semble dire : j'ai pu me tromper en fait, mais j'ai eu raison par l'excellence de ma méthode. Là même où je m'égare, je reste cependant dans la voie de la vérité. Tous les grands écrivains peuvent dire comme Buffon. C'est qu'en effet des esprits sincères, quand bien même ils n'arrivent pas à des conclusions vraies, ont pourtant une manière d'arranger et d'ordonner leurs pensées qui leur donne en quelque sorte l'air de la vérité. Le temps par exemple a fait justice de quelques erreurs de Bossuet; eh bien, n'y a-t-il pas dans ces erreurs même une sorte de vérité générale supérieure à la vérité des faits? C'est cette vérité générale qui est le caractère et la marque la plus illustre du génie.

Voilà l'image complète des principales qualités de Buffon. Nous allons voir maintenant qu'il s'est peint dans ses faiblesses comme dans ses qualités. Ses préventions se laissent deviner: nous pouvons en distinguer trois: 1° son dédain de la facilité de parler; 2° sa superstition pour sa manière d'écrire; 3° son amour des termes généraux et du style noble.

Buffon parle avec dédain de la facilité de la parole. Il écrivait « La véritable éloquence est bien différente de cette facilité naturelle de parler qui n'est qu'un talent, une qualité accordée à tous ceux dont les passions fortes, les organes souples et

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

l'imagination prompte ... les hommes transmettent aux autres leur enthousiasme et leurs affections... » Est-ce donc si peu de chose ? Sentir et transmettre l'enthousiasme ! mais cela même est l'éloquence. Ainsi l'entendait Démosthène, ce sublime et véhément logicien. Je comprends que Buffon méprise la facilité d'un avocat qui le plus souvent parle à tout propos, hors de propos ; mais je lui refuse le droit de dédaigner la facilité de ceux qui ont une imagination vive et prompte. C'est un don trop rare pour qu'il n'excite pas notre admiration et notre envie.

La seconde prévention que ~~[illegible]~~ l'on peut ~~[illegible]~~ reprocher à Buffon c'est pour ainsi dire la superstition de sa propre manière de travailler. L'écrivain tel que le veut Buffon ne ressemble pas mal à un bœuf attelé à sa charrue. « Pour bien écrire, il faut réfléchir assez à son sujet pour voir clairement l'ordre de ses pensées et en former une suite, une chaîne continue dont chaque point représente une idée ; et lorsqu'on aura pris la plume, il faudra la conduire successivement sur ce premier trait sans lui permettre de s'en écarter, sans l'appuyer trop inégalement, sans lui donner d'autre mouvement que celui qui sera déterminé par l'espace qu'elle doit parcourir. C'est en cela que consiste la sévérité du style. »

Blâmons enfin la passion de Buffon pour les termes généraux : faiblesse bien singulière chez un historien de la nature, qui ne devrait avoir aucun scrupule sur la bassesse ou la noblesse de ses expressions. a cette ~~[illegible]~~ recherche de la généralité des termes il joint ~~la préoccupation du noble~~ ce que j'appelerai sa *théorie du noble* où nous retrouvons l'image de ses défauts personnels. Buffon se montre à nous en manchettes, frisé, paré, aimant à faire la toilette de son esprit comme de sa personne.

Nous avons vu les qualités et les défauts de Buffon : son image nous apparait donc toute entière. Ce qui le prouve, c'est que toutes les fois qu'il abandonne sa propre théorie, Buffon tombe non seulement dans les défauts de l'esprit humain, mais encore au dessous de ces défauts. Je ne parle point de sa *correspondance* où il semble s'endormir, n'étant point pour ainsi dire soulevé par son sujet. Je veux prendre pour exemple un de ses discours académiques, celui qu'il prononça le 27 avril 1775 pour recevoir le petit-fils de d'Aguesseau, le chevalier de Châtelux, auteur aujourd'hui fort ignoré d'un livre sur la *Félicité publique*.

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

307 r°

Cet ouvrage était sans doute trop médiocre pour que Buffon s'y intéressât et prît la peine de se tracer un plan pour son discours. Voyons un peu comme Buffon, privé de son plan, quand il n'ordonne pas son sujet, devient gauche et maladroit. « Comme un bouquet de fleurs assorties dont chacune brille de ses couleurs, et porte son parfum, l'éloge doit présenter les vertus, les talents, les travaux de l'homme célèbre. Qu'on passe sous silence les vices, les défauts, les erreurs ; c'est retrancher du bouquet les feuilles desséchées, les herbes épineuses, et celles dont l'odeur serait désagréable. Dans l'histoire, ce silence mutile la vérité ; il ne l'offense pas dans l'éloge... La vérité portant d'une main l'éponge de l'oubli et de l'autre le burin de la gloire, efface sous nos yeux les caractères du prestige et grave pour la postérité les seuls traits qu'elle doit consacrer. »

Quelle impropriété dans les termes, marque évidente de l'impuissance d'un écrivain ! Des fleurs qui portent leur parfum ! des herbes épineuses ! un silence qui mutile la vérité ! On a dit de Montesquieu écrivant le Temple de Gnide que c'était un aigle s'abattant parmi des roses. Que dirons-nous de Buffon adressant un compliment académique ?

Le Discours de Buffon a un double intérêt: il ne nous retrace pas seulement le tableau du travail de ~~l'écrivain~~ l'auteur; il nous présente encore l'idéal de l'art d'écrire. L'écrivain, en France n'est pas un bel esprit: c'est l'organe et l'interprète de la vérité. Dans la théorie de Buffon nous voyons pour ainsi dire le sujet souverain, l'emploi de l'esprit supérieur à l'esprit lui-même). L'écrivain semble avoir reçu du ciel la mission de transmettre un corps de vérités qui survivra. Cette théorie est éminemment conforme au génie français.

Mais, a-t-on dit, toutes ces idées de Buffon avaient été déjà exprimées par les Grecs et par les Romains: il n'a fait que recueillir un héritage. Ne nous en plaignons pas; félicitons nous plutôt d'avoir pu dérober à Rome cette façon magistrale d'écrire, cette précision merveilleuse et cette propriété des termes que nous retrouvons à un si haut degré au XVIIe siècle et singulièrement chez Descartes. Si ce grand philosophe avait eu la fantaisie ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ de nous dire ce qu'il pensait du style et de l'éloquence, soyons sûrs qu'il eût exprimé les mêmes idées que Buffon.

Cet idéal du style que nous retrace le

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

Discours à l'académie peut intéresser à la fois les écrivains et les lecteurs. que signifient en effet tous ces préceptes, ce plan, cette profonde méditation du sujet, sinon que l'écrivain est ramené sans cesse à lui-même, c'est à dire, à sa véritable force. ne nous rappellent-ils pas le mot de Descartes: je pense donc je suis? aussi ne nous étonnons-nous point que Buffon dise: « quand vous avez un sujet à traiter, n'ouvrez aucun livre, tirez tout de votre tête. » (voyage à montbar Hér. de Séchelles) N'écoutons que ce qui se passe en nous: il y a trop de gens qui ne font que filer la toile d'autrui; il faut écrire avec notre âme, avec notre conscience. ~~qu'est ce qui fait~~ Pourquoi un écrivain tombe til dans le précieux et dans l'emphase, recherche til le trait et les faux brillants? C'est qu'il sort de soi pour ainsi dire, c'est qu'il se préoccupe de la foule, de la mode, du succès. Tous ces défauts s'évanouissent quand l'écrivain prend possession de lui-même; dès qu'il veut caresser le goût du jour, il est réduit à écrire des ouvrages précieux pour des gens superficiels.

Voilà l'effet de cet idéal pour l'écrivain: il est ramené à soi. C'est là sans doute un idéal un peu fort et qui peut désespérer les faibles courages. Encore faut-il en effet que

309 A

cet écrivain que je veux ramener chez lui ait réellement un chez lui, c'est à dire soit un homme, dans le vrai sens du mot, une âme libre et vigoureuse. Mais ne nous effrayons pas ~~trop~~ de cette objection. Chacun de nous peut, quand il lui plaît, se retirer en lui-même: ~~tout écrivain~~, même le plus faible a un chez soi à défendre, et c'est en s'y maintenant qu'il ~~[illegible]~~ se fortifie et s'affermit.

L'idéal proposé par Buffon n'a pas sur le lecteur une influence moins utile et moins féconde. Tous ces préceptes nous apprennent à lire les livres des autres, mais à les lire avec indépendance, à admirer les grands écrivains sans nous donner à eux, sans abdiquer nos droits de critique et d'examen. Et puis, lorsqu'on apprend à juger les ouvrages de l'esprit, n'apprend-on pas à penser soi-même? Ne peut-on ~~[illegible]~~ puiser dans cette étude l'art de conduire son esprit et sa vie? n'est-on pas aussi ramené à soi? Ce passage ne semble-t-il point fait pour le lecteur et l'écrivain tout ensemble? « Si l'on écrit comme l'on pense, si l'on est convaincu de ce que l'on veut persuader, cette bonne foi avec soi-même, qui fait la bienséance pour les autres et la vérité du style, lui fera produire tout son effet, pourvu que cette persuasion intérieure ne se marque pas par un enthousiasme trop fort et qu'il y ait partout plus de candeur que de confiance, plus de raison que de chaleur. » Ces préceptes de goût ne deviennent-ils pas des préceptes de morale civile?

Buffon a-t-il atteint et réalisé son idéal? non, sans doute, car alors ce ne serait plus un idéal. Le propre d'un idéal c'est d'être rarement atteint. Buffon l'atteint parfois: quand il ne l'atteint le réalise pas, il est imparfait.

Il manque d'abord à Buffon un peu de liberté. C'est assurément un beau spectacle qu'un grand esprit qui s'enchaîne volontairement ~~et~~ parce qu'il a la conscience de sa faiblesse et de ce qui la diminuera, se concentre sur un point, mais c'est un spectacle qui coûte q.q. chose à celui qui nous le donne. Car enfin l'âme n'est pas faite pour être emprisonnée: sa nature supérieure ne s'accommode d'aucune chaîne, ou si du moins elle souffre une discipline il faut qu'il s'y mêle de la liberté. C'est ce qui n'a point assez préoccupé Buffon. Il veut en quelque sorte rendre la pensée mécanique. Il s'enchaîne sur un point, puis sur un autre et s'en détache pour aller à un troisième une pareille méthode peut être bonne en géométrie, mais elle ne saurait convenir à la littérature. Nous voulons voir l'esprit humain cheminer avec gravité, avec majesté sans doute, mais ~~aussi~~ encore avec liberté, parce que la liberté lui donne la variété, et ce dernier mérite ne se rencontre point assez dans les écrits de Buffon. Il nous fait parfois songer à ce vers connu: « L'ennui naquit un jour de l'uniformité. »

Si c'est un rare et précieux mérite de rendre compte des particules et de tous les mots du langage, comme l'a fait Buffon, ce n'en est pas un moindre de rechercher ~~toujours~~ la propriété des termes et l'on peut avouer, sans injustice, que sa langue n'a pas toujours la parfaite exactitude de la langue de Descartes.

Signalons enfin un dernier défaut qui tient à cette théorie du noble dont Buffon ne se départit jamais. Chaque écrivain a, si je puis dire, un mot qui lui est cher, et en général ce mot représente sa qualité dominante. C'est le mot grand que Bossuet affectionne; c'est le mot aimable qui revient sans cesse dans les écrits de Fénelon, et le mot noble dans ceux de Buffon; et l'on peut dire que cette qualification ne messied point à ce dernier

310~

mais on est bien près d'un défaut quand on se préoccupe plus du noble que du grand et de l'aimable. Bossuet aime le grand, non le grandiose ; Fénelon est aimable, sans être joli coeur. ~~Ces qualités~~ ~~du~~ le grand et ~~de~~ l'aimable semblent plus voisins de la nature que le noble, soit que ces deux grands hommes aient eu plus de naturel et plus de génie que Buffon, soit que ces qualités leur aient été inspirées par leur siècle. L'idée de noble n'est point aussi conforme à notre nature que l'idée de grand et d'aimable ; elle touche à l'enflure et à l'exagération : les écrits de Buffon en sont la preuve.

Permettez moi, messieurs, de rappeler en finissant un souvenir personnel que vous pardonnerez peut être à un compatriote de Buffon et qui me servira du moins à vous donner une idée générale du style de ce grand écrivain. J~~[illegible]~~ 'ai visité jadis le domaine de Montbard. C'est un plateau dominant une vallée ~~et~~ où l'on voit encore la tour élevée à Buffon par son fils « excelsa turris humilis columna » et le splendide château du naturaliste. Buffon pour rendre ce monticule accessible ~~fit~~ construire un grand nombre d'escaliers et de terrasses. C'est par là qu'on arrive au sommet du plateau majestueux où l'on peut se promener en manchettes et en perruque. Ces terrasses, ces escaliers sont aujourd'hui disjoints; mais le mont reste, ~~mais~~ la tour n'a pas bougé. N'en est-il pas un peu, messieurs, du style de Buffon comme de son jardin? On aperçoit les rides du temps sur un édifice immortel.

MS
16
E.N.